HAL open science

Du terrain à la théorie. Les 40 ans du lacito

Isabelle Leblic, Lameen Souag

To cite this version:

Isabelle Leblic, Lameen Souag. Du terrain à la théorie. Les 40 ans du lacito. Leblic Isabelle; Souag Lameen. Les 40 ans du lacito : du terrain à la théorie, Nov 2016, Villejuif, France. 1 (1), lacito-publications, pp.1-440, 2020, Hors Collection Anthropologie linguistique & Linguistique, 978-2-490768-00-4. hal-02986924

HAL Id: hal-02986924

https://hal.science/hal-02986924v1

Submitted on 9 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Isabelle Leblic & Lameen Souag (éds)

LACITO

Langues et Civilisations à Tradition Orale

40 ans

à l'écoute des langues

DU TERRAIN À LA THÉORIE

Les 40 ans du LACITO

LACITO Publications

Anthropologie linguistique & Linguistique

Hors série 1 - 2020

LACITO 40

Du terrain à la théorie

Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO

ISSN collection « Hors collection » : en cours
ISBN : (version papier) 978-2-490768-00-4
ISBN : (version électronique disponible sur http://lacito-publications.cnrs.fr)
978-2-490768-01-1

Hors Collection Anthropologie linguistique & Linguistique
sous la direction d'Isabelle Leblic
secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot
LACITO-Publications UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,
7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO
(Raphaëlle Chossenot, secrétaire d'édition des LACITO-Publications, Isabelle Leblic, directrice de collection et éditrice scientifique et Lameen Souag, éditeur scientifique)

Couverture conçue par Isabelle Leblic d'après la couverture du programme du colloque 2016 réalisée par Silvia Esteban (service communication, CNRS Villejuif) avec, en bandeau, des photos de l'exposition *40 ans* réalisée par Isabelle Leblic et le Club photo de Villejuif
Clichés de : Evangelia Adamou, Laurent Fontaine, Emmanuelle Laurent, Isabelle Leblic, Bertrand Masquelier, Alexis Michaud, Samia Naïm, Vladimir Randa et Lameen Souag (voir *40 photos pour les 40 ans du LACITO* sur http://lacito.huma-num.fr/).

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Hors collection 1

Isabelle Leblic et Lameen Souag (éds)

Du terrain à la théorie : Les 40 ans du LACITO

Actes du colloque international,
15-17 novembre 2016, Villejuif (France)

© LACITO, 2020
Dépôt légal : 4e trimestre 2020

Volume publié grâce aux aides financières accordées pour l'organisation du colloque par :

Avertissement

Les chapitres réunis dans ce volume sont des versions étendues des interventions présentées lors du colloque *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, qui s'est tenu sur le campus CNRS de Villejuif, du 15 au 17 novembre 2016.
Ce colloque et cet ouvrage furent possibles grâce aux soutiens du LACITO CNRS, la délégation CNRS de Villejuif, du conseil scientifique de l'INALCO, des missions Recherche et Relations internationales de l'Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3), du LABEX EFL et du conseil départemental du Val-de-Marne. Qu'ils soient ici remerciés.

Tous les chapitres ont été évalués anonymement selon le principe du *peer review* par au moins un lecteur extérieur au LACITO. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Karla J. Avilés
Steven Bird
Natacha Collomb
Christian Chanard
Zlatka Guentcheva
Martin Haspelmath
Paul Heggarty
Grover Hudson
Cécile Leguy
Kristin Vold Lexander
Stefano Manfredi
Bertrand Masquelier
Martine Mazaudon
Alexis Michaud
Åshild Næss
Françoise Rose
Paulette Roulon-Doko
Ruth Singer
Martine Vanhove
Valentina Vapnarsky
Anthony C. Woodbury

Table des matières

AVANT-PROPOS
Luc BOUQUIAUX (†) et Jacqueline M.C. THOMAS :
Bilan de 40 ans de LACITO 9

INTRODUCTIONS
LEBLIC Isabelle et Bertrand MASQUELIER :
De l'ethnolinguistique à l'anthropologie linguistique au LACITO 15
SOUAG Lameen :
Linguistique de terrain, panchronie et typologie au LACITO 35

PREMIÈRE PARTIE :
ETHNOLINGUISTIQUE ET ANTHROPOLOGIE LINGUISTIQUE

1. ROULON-DOKO Paulette :
   L'ethnolinguistique, une méthodologie développée par le LACITO dès sa création 43
2. BAHUCHET Serge, Alain EPELBOIN, Susanne FÜRNISS, Marie-Françoise ROMBI et Jacqueline M.C. THOMAS :
   Décrire une société de chasseurs-collecteurs de la forêt centrafricaine à travers sa langue : l'expérience collective de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* 63
3. GRENAND Françoise :
   C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire…
   Dictionnaire culturel des mots et des savoirs, Wayãpi de Guyane 83
4. KHICHANE Samia :
   Enquêter sur l'injure féminine en Kabylie : avantages et difficultés d'une ethnographie du proche 111
5. FONTAINE Laurent :
   Comment étudier les actes de parole dans les plaisanteries sexuelles des Yucuna et Tanimuca d'Amazonie colombienne ? 133
6. CHAVE-DARTOEN Sophie :
   Formes de la performance rituelle, changements de contexte et mutations. La cérémonie du *kava* wallisienne en contexte de migration 151
7. DE KORNE Haley :
   Comment « bien parler » le zapotèque de l'Isthme ?
   Purisme, pluralisme et enjeux sociaux 179

DEUXIÈME PARTIE : LINGUISTIQUE ET TYPOLOGIE

8. NÆSS Åshild :
Looking for words in the Reef Islands: bound roots in Äiwoo and their descriptive and documentary challenge 199
9. GAUTHIER Élodie, Laurent BESACIER et Sylvie VOISIN :
LIG-AIKUMA, une application mobile pour la collecte de parole sur le terrain 221
10. BLEVINS Juliette :
Sound patterns and sound change: new threads in the panchronic tapestry 255
11. CAMACHO RIOS Gladys :
Analysis of the acoustic effects of uvular and non-uvular sounds on high vowels: a comparison of two Bolivian Quechua dialects 275
12. MOÑINO Yves :
Un rare cas d'héritage syntaxique kikoongo en créole de San Basilio de Palenque (Colombie) : les constructions à double objet nominaux et pronominaux 285
13. LÉONARD Jean Léo :
Le mazatec : un terrain-monde 307
14. TREIS Yvonne :
Presentative demonstratives in Kambaata from a Cushitic perspective 343
15. GUÉRIN Françoise :
La comparaison d'égalité en tchétchène 371
16. KOENIG Ekkehard et Claire MOYSE-FAURIE :
From field work to typology: reflexivity and reciprocity 389
17. LAZARD Gilbert (†) :
La typologie, science du langage par excellence 413

Présentation des auteurs 433

Avant-propos.
Bilan de 40 ans de LACITO

par

Luc BOUQUIAUX (†) et Jacqueline M.C. THOMAS

La politique du CNRS en matière de constitution d'équipes scientifiques a toujours été fluctuante. Elle oscille entre « petites équipes performantes et de courte durée » et « grandes formations à visibilité obvie ». Le balancier se trouvait de ce côté quand nous fûmes invités en 1975 à envisager la création d'une formation regroupant différentes équipes travaillant sur des langues sans écriture que nous avons désignées plus tard du terme plus positif de « langues à tradition orale ». Parmi elles, des équipes d'Américanistes (Bernard Pottier), d'Océanistes (Jean-Claude Rivierre) et plusieurs Africanistes dont celle de Geneviève Calame-Griaule, Joseph Tubiana, Claude Gouffé et la nôtre, qui comportait le plus grand nombre de chercheurs et s'appelait à l'époque GR 32 (groupe de recherche 32) et succédait à plusieurs formations, la première RCP 121 (recherche coopérative sur programme 121) *Plateaux d'Afrique centrale* dont les bases furent jetées lors du deuxième colloque du *West African Languages Survey* (à Freetown en 1963). On notera qu'elle comportait, dès le départ, linguistes et anthropologues : Geneviève Calame-Griaule, Pierre-Francis Lacroix, Maurice Houis, Pierre Alexandre, Jacqueline M.C. Thomas et Luc Bouquiaux. S'y adjoignirent ensuite Claude Hagège, Claude Tardits et Éric de Dampierre. Elle se transforma de 1969 à 1973 en ER 74 (équipe de recherche 74) intitulée *Langues non écrites, enquête et description* et explicitée par un sous-titre « Recherche et étude de méthodes d'enquête et de description pour les langues non écrites, expérimentées sur les langues des Plateaux d'Afrique centrale ».

Au terme de la réunion fondatrice de ce qui devait devenir le LACITO, il s'avéra que les Américanistes préférèrent garder leur indépendance de même que Claude Gouffé et Joseph Tubiana. Restèrent les Africanistes, majoritaires, et les Océanistes. Ces chercheurs n'étaient pas des produits « purs » : les linguistes, étiquetés comme tels, avaient tous tâté de l'ethnologie et ils pouvaient même établir des tableaux de

I. Leblic & L. Souag (éds), 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 9-13

parenté ! Les anthropologues avaient été sensibilisés aux transcriptions phonétiques, la moindre des choses s'agissant de langues à tradition orale.

En ces années, plusieurs axes de description semblaient devoir être privilégiés au travers d'une interdisciplinarité voulue dès le départ : la description phonologique de langues jusque-là non décrites, l'attention donnée aux vocabulaires techniques, ceux-ci englobant les plantes et les animaux, un souci d'exhaustivité se manifestant dès le départ dans les descriptions grammaticales où il s'agissait de décrire l'essentiel de la langue, une vive attention portée à la littérature orale et aux conditions de son expression, le tout aboutissant à des dictionnaires descriptifs englobant également un volet « matières » où apparaissait ce qui faisait l'essentiel de l'environnement d'un groupe donné. Ce projet requérait la quête d'un grand nombre de matériaux et comme les séjours de terrain se faisaient la plupart du temps dans le cadre de missions limitées dans le temps, il fallait faire en sorte de recueillir un maximum de données en un minimum de temps. S'est donc immédiatement posée à nous la rédaction de questionnaires. Ceux qui existaient à l'époque étaient généralement limités à une famille de langues, dans une perspective souvent comparative. Il existait par exemple un questionnaire qui avait enregistré le vocabulaire le plus susceptible d'apporter des matériaux comparatifs pour les langues bantoues (celui de Malcolm Guthrie, ou encore celui de Morris Swadesh, si pertinent pour établir les parentés linguistiques). Notre perspective se voulut d'emblée plus globalisante et amena la réalisation d'un coffret comprenant cinq fascicules traitant de l'introduction à l'enquête de terrain : *Notions d'analyse grammaticale pour la description ; Questionnaires d'enquête*. On notera que sa première édition est de 1971, c'est-à-dire à l'époque de l'ER 74. La dernière, considérablement remaniée, est de 1987. Celle-ci fut traduite en anglais sous le titre de *Studying and describing unwritten languages* (1992). Il faut également signaler la parution en 1976 de l'*Initiation à la phonétique*, de Jacqueline M.C. Thomas, Luc Bouquiaux et France Cloarec-Heiss, tous trois membres de notre équipe, rédigée dans une perspective pratique de notation correcte des matériaux linguistiques recueillis, et accompagné d'un disque.

S'imposa rapidement à nous la nécessité de publier les résultats de nos recherches. C'est dans le cadre de la SELAF (Société pour l'étude des langues africaines), puis Société d'études linguistiques et anthropologiques de France) créée en 1964 que prit naissance une revue, le *Bulletin de la SELAF* dont le numéro 100 date de 1990, suivie bientôt d'une collection d'ouvrages qui se répartit très vite en un éventail de sous-collections, en fonction des spécialités des chercheurs, des Européanistes et des musicologues nous ayant rejoint peu après la création du LACITO, entraînant entre autres la création d'une section Eurasie. Le numéro 467 est le dernier paru comme

ouvrage. Pendant les vingt-cinq premières années, jusqu'en 1996 précisément, le CNRS principalement et d'autres institutions (UNESCO, Affaires étrangères, Conseil international de la Langue française…) subventionnèrent normalement ces produits de la recherche qui, sans diffusion, n'auraient pu être portés à la connaissance du public. La dureté des temps et une difficulté plus grande à les prendre en compte ont pratiquement tari aujourd'hui cette forme d'aide.

L'interdisciplinarité instaurée au départ porta ses fruits, notamment dans l'étude des Pygmées d'Afrique centrale et l'ethnomusicologie. L'encyclopédie des Pygmées aka d'Afrique centrale, dont la première livraison date de 1981, en est aujourd'hui à son seizième et dernier volume. Qu'il nous soit permis d'insister sur la spécificité de cette publication unique en son genre. Elle rassemble des données diverses recueillies par des spécialistes. Elle est fondée essentiellement sur la langue : les entrées sont d'abord linguistiques, mais avec un jeu d'index qui permettent de se repérer facilement si on s'intéresse plus spécialement à tel aspect de la culture. Enfin, elle représente un document unique sur une des dernières populations de chasseurs-cueilleurs. Les influences extérieures se sont tellement accrues aujourd'hui, entraînant conjointement la perte de traits culturels majeurs, que la seule collecte des données ne serait plus possible aujourd'hui. On ne peut scinder cette encyclopédie du cédérom sur la musique pygmée (Simha Arom *et al.*, 1998) récompensé par le prix Moebius international de l'UNESCO).

Moins spectaculaires sans doute, mais aussi importantes scientifiquement, on ne peut manquer de signaler un certain nombre d'études linguistiques particulièrement originales. Travaillant dès le départ, étant donné leur formation, dans la lignée d'André Martinet et d'André-Georges Haudricourt, les chercheurs se montrèrent réticents devant la mode chomskienne qui, bien orchestrée, envahit la linguistique à partir de 1957 (*Syntactic Structures*). À côté de la brillante réfutation de Claude Hagège et André-Georges Haudricourt (*La phonologie panchronique*, 1978), d'autres aspects de ses théories furent mis en cause, notamment par Véronique de Colombel, dans *Phonologie quantitative et synthétique avec application à l'ouldémé, langue tchadienne du Nord-Cameroun*. Contrairement aux propositions de Chomsky, elle y montre qu'une analyse phonologique [dans le cadre du fonctionnalisme martinétien], utilisant des études distributives et combinatoires, est apte à proposer des structures explicatives, tant pour la phonologie que pour la synthématique, la syntagmatique et même la syntaxe. Chiffrée, elle donne, grâce à sa rigueur et à sa vision des totalités, une assise exacte à l'analyse linguistique. Sur le plan diachronique, elle est apte, en précisant l'équilibre du système, à prévoir les mutations phonologiques et à proposer des reconstructions de phonèmes.

Une des toutes dernières publications, celle de Luc Bouquiaux et Jacqueline M.C. Thomas, *Revisitation de la dérivation bantoue et arbitraire du signe* (2015) montre que, contrairement aux vues de la phonologie autosegmentale, on ne peut, au stade de la dérivation telle qu'elle est envisagée dans ce volume, isoler les tons des voyelles ou les scinder de toute unité phonématique où ils sont intégrés. Sur un autre plan, le niveau de généralisation aboutit à la découverte d'universaux ou de quasi-universaux culturels fort différents de ceux que propose l'optique générative.

Relevons aussi que la rigueur des linguistes eut un effet inattendu sur les interprétations des anthropologues culturels qui devinrent plus pondérés dans leurs interprétations parfois hasardeuses.

Le bilan, si on se réfère aux notes qui précèdent, est, on en conviendra, tout à fait positif. D'autres aspects, en revanche n'ont pas abouti. Dès le départ à la retraite des créateurs du LACITO, l'unité conceptuelle, voulue au départ, a été remise en question par les Africanistes qui ont préféré se retrouver dans une autre structure. En outre, une de nos propositions en vue de la création d'un Institut pour l'étude fondamentale et appliquée des langues et cultures de l'oralité à l'écriture, faite dans le cadre du colloque national *Recherche et Technologie* (CNRS, 1981) n'a pas été retenue. Elle aurait permis de regrouper plusieurs formations travaillant sur l'oralité avec des groupes d'orientation relativement nouvelle, englobant des spécialistes de sciences naturelles, d'ethnomédecine et d'ethnosciences en général. Au sein d'un institut, elles auraient bénéficié d'une certaine pérennité pour prendre leur envol et se développer.

Par ailleurs, les modes ont changé : les descriptions linguistiques approfondies et à prétention d'exhaustivité se font plus rares, sans doute au bénéfice des études de typologie, très "tendance" aujourd'hui, sans qu'il soit nécessaire de les contester ; de même que les nouveautés en matière de cognition et de pragmatique.

St-Martin-au-Bosq, novembre 2016

Références citées

AROM Simha, Serge BAHUCHET, Susanne FÜRNISS, Henri GUILLAUME et Jacqueline M.C. THOMAS, 1998. *Pygmées - peuple et musique*, CD-ROM, Paris, CNRS-Montparnasse multimédia-ORSTOM.

BOUQUIAUX Luc et Jacqueline M. C. THOMAS (éds), 1971. *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF, Numéro spécial 1.

—, 1992. *Studying and Describing Unwritten Languages*, Dallas, The Summer Institute of Linguistics. [Trad. J. Roberts].

BOUQUIAUX Luc et Jacqueline M.C. THOMAS, 2015. *Revisitation de la dérivation bantoue et arbitraire du signe. Contribution à l'étude des liens entre langage et conscience*, Paris, Peeters, SELAF 467, Numéros spéciaux - 35.

CHOMSKY Noam, 1957. *Syntactic Structures*, La Haye, Mouton & Co. Publishers.

COLOMBEL Véronique (de), 1986. *Phonologie quantitative et synthétique avec application à l'ouldémé, langue tchadienne du Nord-Cameroun*, Paris, SELAF, Langues et cultures d'Afrique 7.

HAUDRICOURT André-Georges et Claude HAGÈGE, 1978. *La phonologie panchronique. Comment les sons changent dans les langues*, Paris, PUF, Le Linguiste.

THOMAS Jacqueline M.C., Luc BOUQUIAUX et France CLOAREC-HEISS, 1976. *Initiation à la phonétique. Phonétique articulatoire et phonétique distinctive*, Paris, PUF.

THOMAS Jacqueline M.C., Serge BAHUCHET, Alain EPEBOIN et Susanne FÜRNISS (éds), 1981-2018. *L'encyclopédie des pygmées aka* (*EPA*), 3 livres, 16 volumes, Paris, Peeters, SELAF - LACITO 50.

Introduction.
De l'ethnolinguistique à l'anthropologie linguistique au LACITO

par

Isabelle LEBLIC et Bertrand MASQUELIER

Petite histoire du LACITO

De sa fondation à aujourd'hui, le LACITO, né de la rencontre de deux personnages étonnants, Jacqueline M.C. Thomas et André-Georges Haudricourt, se présente comme l'un des lieux majeurs où le champ de l'ethnolinguistique française s'est constitué comme un domaine d'enquêtes et de théorisation. Jacqueline Thomas, linguiste et fondatrice du laboratoire dénommé Langues et civilisations à tradition orale (LACITO), s'est intéressée, dès la fin des années 1960, à un groupe de langues bantoues et oubanguiennes de Centrafrique. Elle y mena des recherches, inspirées de l'œuvre et de l'enseignement de Marcel Mauss dont André-Georges Haudricourt avait été l'élève, sur la description et la comparaison des langues, appréhendées dans leur contexte social et culturel. Sa réflexion eut aussi des implications sur la méthodologie de la description des langues à tradition orale.

> « Pour bien comprendre les langues, il faut les appréhender dans leur environnement social et culturel. » (Thomas)

Tel était le précepte de cette chercheure pour qui l'étude des langues ne pouvait se faire que dans la pluridisciplinarité. Ce fut la base du LACITO à sa création, lequel rassemblait autant de linguistes que d'anthropologues, ainsi que des ethnomusicologues et des spécialistes de l'étude de la nature tels que des agronomes ou botanistes ; cette complémentarité disciplinaire permettait de mieux saisir l'interaction entre nature et phénomènes sociaux, linguistiques et culturels. C'est dans cet esprit qu'avait été publié leur fameux guide d'enquête (Bouquiaux et Thomas éds, 1971), ouvrage collectif de 880 pages en cinq volumes, par ce qui était alors l'équipe de recherche 74 du CNRS – préfiguratrice du LACITO – qui est toujours la référence pour les chercheurs débutant leur terrain. Comme le signale Frédéric François :

I. Leblic & L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 15-33

> « Cet ensemble constitue sans doute le guide à la fois le plus élaboré théoriquement et le plus riche, disponible actuellement, dans le domaine de la description linguistique. [...] L'intérêt pratique de l'ouvrage est donc évident d'autant plus qu'il compte une description précise des procédures d'enquête et de classement des documents. Mais il est également important pour le linguiste de voir que ceci s'accompagne d'une importante recherche théorique, consignée dans l'introduction, visant à préciser les procédures de découverte et en particulier l'ordre des opérations et les critères utilisés. » (1973 : 275-276)

Le LACITO fut, lors des premières créations de laboratoires au CNRS, l'un des premiers à devenir une unité officielle (laboratoire propre ou LP[1]) en 1976, sous le nom qu'il porte encore aujourd'hui : Langues et civilisations à tradition orale. Comme le rappelle si justement ici Paulette Roulon-Doko, qui fut partie prenante du LACITO à sa naissance :

> « Dès la fin des années soixante, elle [Jacqueline M.C. Thomas] constitua une première équipe de recherches, l'ER 74, qui devint ensuite le groupe de recherches, le GR 32, pour aboutir en 1976 à la création du laboratoire LP 3121 nommé LACITO. » (Roulon-Doko, ce volume : 43)

Si Jacqueline M.C. Thomas et une partie des membres de départ étaient africanistes, le LACITO a tout de suite accueilli des spécialistes des langues et sociétés du monde entier et a été structuré en trois départements (Austro-Asie-Amériques, Afrique, Eurasie) et six thèmes (langues : description linguistique, langue dans le temps et l'espace ; tradition orale : parlée [ethnolinguistique, ethnoscience, littérature orale] et musicologie ; sociolinguistique, contacts de langue, français régionaux ; applications et transferts). Longtemps unité propre du CNRS (UPR 3121), le LACITO devint, en 2001, après deux années comme formation de recherche en évolution ascendante (FRE 2204), une unité mixte (UMR 7107)[2], consolidant ses liens avec les universités – en particulier Paris 3 et Paris-IV, cette dernière remplacée en 2014 par l'INALCO.

1. Les laboratoires propres ont ensuite été appelés unités propres de recherche (UPR), ce que fut le LACITO jusqu'en 1999 dont le financement était limité au seul CNRS. Ce n'est qu'à partir des unités mixtes de recherche (UMR) que les financements furent mixtes, une dotation du CNRS complétée par celle des tutelles (universitaires ou autres).

2. Jusqu'en 2000, le LACITO était examiné tant par la section 34 « linguistique » que par la section 38 « anthropologie » du CNRS. Suite à la baisse du nombre de chercheurs anthropologues due aux départs en retraite ou dans d'autres laboratoires, il n'est plus examiné qu'en 34. Espérons que de nouveaux recrutements en anthropologie lui permettront de redevenir aussi membre de la 38.

Le LACITO a essaimé

Nombre de chercheur·e·s présent·e·s au moment de la création du LACITO participèrent collectivement à la formation de plusieurs équipes ou partirent ailleurs individuellement en attirant derrière eux d'autres membres.

Le premier détachement qui eut lieu consista, en 1993, en la création de l'antenne lyonnaise du LACITO autour de Jean-Marie Hombert, qui devint en 1994 l'UMR 5596 CNRS Lyon II DYLAN (Dynamique du langage). 1994 vit aussi la naissance du LLACAN (Langage, langues et cultures d'Afrique), UMR 158, au départ avec l'INALCO, Paris 3 et Paris 7, mais aujourd'hui seulement avec l'INALCO et Paris 3, rassemblant des chercheurs de l'ancienne URA 1024 et ceux de l'ancien département LAPAC (Langues et paroles en Afrique centrale) de notre laboratoire.

Les ethnomusicologues créèrent en 2000 l'équipe LMS (Langues, musique et société) - UMR 8099 avec Paris 5 qui devint ensuite une formation de recherche en évolution descendante (FRE 3324) avant de disparaître fin 2009.

Quant à Serge Bahuchet, il quitta le LACITO en juin 1999, suivi peu de temps après par Alain Epelboin (déjà associé à APSONAT UMR 8575), pour rejoindre le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN). Bahuchet y prendra la direction de l'équipe Anthropologie et écologie de l'alimentation (UMR 9935). À partir de 2000, la restructuration du MNHN entraîna la création d'un nouveau laboratoire (incluant l'équipe sur l'Alimentation [3]) que Serge Bahuchet dirigea (USM 104 Éco-anthropologie et ethnobiologie devenue UMR 7206 Éco-anthropologie, MNHN, CNRS et Université Paris-Diderot). Les ethnomusicologues de l'ex-LMS issus du LACITO rejoignirent également l'équipe de Bahuchet au MNHN en 2009.

3. Cette UMR a aussi pris, au MNHN, la suite d'APSONAT : « En 1986, Claudine Friedberg prend la succession de Jacques Barrau à la tête de l'unité de recherche associée au CNRS "*Documentation et recherche en ethnobotanique et ethnozoologie*" et la transforme en APSONAT "*Appropriation et socialisation de la nature – savoirs, pratiques, représentations*" (URA 882 du CNRS). C'est un véritable saut épistémologique, en mettant l'anthropologie au cœur du projet des ethnosciences. » (https://journals. openedition.org/ethnoecologie/3798, § 21). L'unité mixte de Bahuchet se situe dans ce prolongement, en l'élargissant entre autres à l'ethnomusicologie et à la préhistoire.

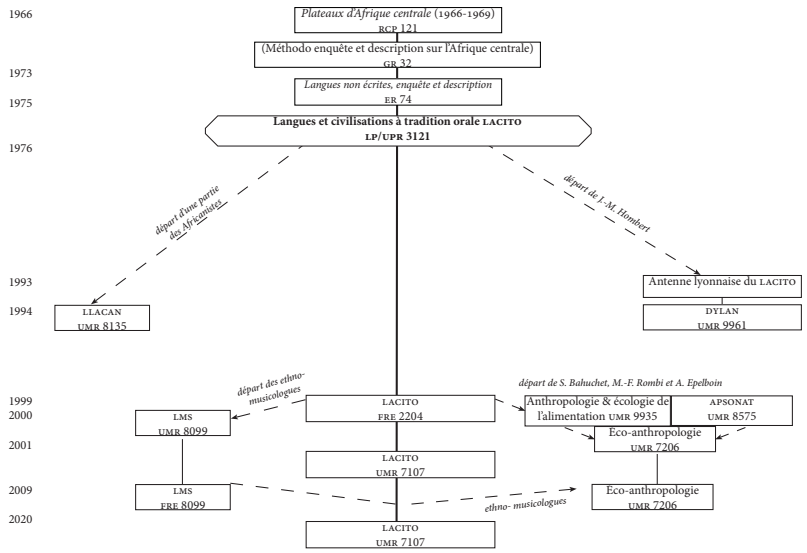


SCHÉMA 1. – Généalogie des équipes proches ayant été constituées par des membres du LACITO ou en ayant accueilli quelques membres (© I. Leblic)

Le LACITO, une attention aux rapports entre usages du langage et sociétés

Un rapide survol des approches ou des enquêtes qui y ont été menées révèle aussi que les publications des recherches se distribuent sous plusieurs paradigmes, quand bien même tous partagent le même privilège accordé au terrain et l'attention portée aux rapports entre langues (ou les usages du langage) et leurs contextes socioculturels. Une autre particularité aura été l'ouverture à toutes les variétés d'expressions socioculturelles et langagières et, parmi elles, celles des formes musicales et de la parole chantée. Parmi les multiples explorations ethnolinguistiques conduites au LACITO, certaines illustrent particulièrement les premières décennies : les enquêtes sur les taxinomies lexicales comme révélatrices des représentations sociales, sur l'oralité et ses genres de discours, sur les ethnosciences. L'étude de la dimension cognitive des langues et leurs contributions à la vie pratique est sans nul doute l'une des marques de l'ethnolinguistique menée au LACITO.

Paulette Roulon-Doko revient, dans son texte sur l'ethnolinguistique – vocable ayant, selon elle, la faveur des chercheurs français – en tant que méthodologie

développée par le LACITO dès sa création, c'est-à-dire sur la façon d'étudier une culture dans sa globalité, en mêlant ethnosciences, ethnomusicologie et ethnolinguistique, avec un recours systématique à l'usage de la langue, en étudiant la parole des autres sur le terrain, « en contexte », comme on dirait aujourd'hui[4]. Comme le rappelle ici Paulette Roulon-Doko :

> « Ethnosciences, ethnomusicologie, ethnolinguistique… c'est en effet la globalité d'une culture comme objet d'étude et le recours systématique à l'usage de la langue de ses locuteurs comme méthodologie qui sont les bases de tout le travail qui s'est fait au LACITO dès son origine. » (ce volume : 43)

Tout anthropologue ou linguiste du LACITO a appliqué cette méthodologie de façon plus ou moins vaste car, comme Paulette Roulon-Doko le dit, celle-ci est importante et utile, tout à la fois pour le linguiste et pour l'anthropologue. Si cet argument méthodologique est des plus classiques, et nous l'approuvons, il nous faut noter, comme nous l'avons vu ci-dessus, que les « contextes » des anthropologues linguistes (auxquels les usages langagiers sont rapportés ou qu'ils constituent), qu'ils soient culturels et sociaux, ne sont pas les mêmes que ceux qui sont construits par l'ethnolinguistique.

C'est aussi ce qui a permis de démarrer au LACITO le projet de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* – dont le premier volume a été publié en 1981 et le dernier en 2018 –, qui totalise près de 5 000 pages en 16 volumes.

> « Initié par Jacqueline M.C. Thomas (ethnolinguiste), conçue avec Serge Bahuchet (ethnoécologue) et éditée avec Alain Epelboin (médecin anthropologue) et Susanne Fürniss (ethnomusicologue), l'Encyclopédie des Pygmées Aka (*EPA*) fait découvrir cette société de la forêt d'Afrique centrale et son milieu naturel et humain à travers sa langue. » (Bahuchet *et al.*, 2019 : 5)

Nous ne pouvions pas célébrer les 40 ans du LACITO sans parler de cette encyclopédie qui a tout du sens donné par Diderot et d'Alembert au *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (voir ici le chapitre de Serge Bahuchet *et al.*). Ce fut une entreprise interdisciplinaire de longue haleine qui a été rendue possible grâce au CNRS qui, seul, peut permettre de faire de la recherche fondamentale et de mener ainsi des projets sur un long terme, ici en application de ce que nous nommions à l'époque « ethnolinguistique », à la base méthodologique de la fondation du LACITO.

4. Le tableau 1 présente la diversité des opérations de recherche menées dans ce cadre jusqu'à aujourd'hui, avec une orientation plus « anthropologie linguistique » comme nous allons le voir ci-après.

> « L'ethnolinguistique consiste en une étude pluridisciplinaire des faits de langue, combinant une analyse linguistique (phonologie, syntaxe et lexique) et une analyse ethnographique et ethnologique (relevé et analyse des faits culturels), afin de pouvoir en saisir la dimension totale. » (Roulon-Doko, ce volume : 43)

L'anthropologie linguistique

Si les premiers chercheurs du LACITO étaient souvent en effet de ces ethnolinguistes, linguistes de formation mais qui ne rechignaient pas à décrire aussi la société ou le monde naturel (voir Gladys Guarisma, Véronique de Colombel, Simha Arom, etc.), au tournant des années 1990, les recherches ethnolinguistiques au LACITO se sont diversifiées, en particulier avec l'introduction de thématiques centrées sur la pragmatique de l'interlocution et l'ouverture à certains des paradigmes de l'anthropologie linguistique, à l'initiative de Jean-Louis Siran et Bertrand Masquelier. Ces thématiques accordaient aux pratiques discursives (Masquelier, 2001) une attention particulière (dans les domaines de la vie sociale ordinaire ou des contextes formels, rituels et spectaculaires). Après l'intérêt porté aux lexiques et aux savoirs encyclopédiques qui leur sont associés, les recherches étaient désormais tournées vers une anthropologie linguistique centrée sur le discours – les événements de parole (*speech event*, *utterance event*) en situation (*speech situation*, *activity-type*). Ces catégories d'analyse nous obligeaient à penser concrètement comment établir des transcriptions précises des épisodes sociaux et langagiers afin de les analyser pour ce qu'elles pouvaient nous montrer (par exemple, Fontaine, *infra*). Cette réorientation de l'ethnolinguistique conduite au LACITO vers l'anthropologie linguistique se proposait également comme une ethnographie linguistique qui accordait tout son poids au potentiel de sens de la grammaire dans ses multiples usages et jeux de langage. Ce programme s'est développé dans le courant des années 1990 et 2000 de plusieurs manières : par exemple, avec les travaux du regroupement de chercheurs dit « département »[5] sur les rhétoriques qui fut constitué en 1992 – nous revenons dans la suite sur cet épisode ; comme par les recherches à partir des années 2000 sur la nomination et ses pratiques (en particulier dans le champ de la parenté, opération menée par Isabelle Leblic [voir Leblic, 2016]) ; sur l'implicite et le non-dit dans les

5. En 1992-1993, à côté des départements Océanie et Ethnomusicologie, trois nouveaux départements furent mis sur pied : Linguistique culturelle, Oralité-cognition et Rhétoriques. Puis, de 1995 à 1999, il y eut cinq équipes : Typologie et changement linguistique (TCL) ; Langue, culture, environnement. Linguistique culturelle (LCE) ; Rhétoriques, formes et stratégies de la communication ; Oralité et cognition ; Ethnomusicologie. En 2000, elles ne furent plus que quatre : TCL, LCE, Anthropologie de la parole et Études océaniennes.

pratiques langagières (opération conduite par Micheline Lebarbier [voir Lebarbier, 2017]) ; sur des formes discursives émergentes au sein d'espaces de débat de communautés confrontées à de rapides changements sociétaux ; sur différents genres de discours, tels qu'ils sont localement catégorisés et contextualisés dans les pratiques communicationnelles. Dans les années les plus récentes, l'anthropologie linguistique au LACITO a renouvelé ses horizons de recherche, par l'exploration de la dimension sociale et cognitive des tropes du discours (notamment dans les énonciations métaphoriques), mais également par des séminaires sur l'indexicalité des pratiques langagières, ou les variétés des jeux de langage (une expression prise ici dans un sens méthodologique).

Le basculement vers l'anthropologie linguistique (Masquelier, 2014, 2015), dans le cas des travaux qui furent conduits au LACITO tout au long des années 1990, aura pris la forme d'une anthropologie sociale de la parole. Cette orientation prenait en compte les situations de rencontres en face-à-face, autrement dit des interactions dans lesquelles les interlocutions entre participants étaient enchâssées ; il était donc question de la manière dont les contextualisations langagières se manifestaient dans ces situations. Ce programme s'est établi en trois étapes. Dès les années 1980, Jean-Louis Siran (1987) en avait établi le cadre : l'énonciation proverbiale et la nomination (à propos des noms personnels), en pays vouté, au Cameroun, étaient analysées en référence à leurs contextes d'usage, en tenant compte des paramètres sociaux de leur interlocution. Ces deux pratiques, fortement ritualisées dans les pratiques rhétoriques locales, étaient comparées pour leurs caractéristiques formelles. L'étape suivante fut l'organisation (conjointe, à l'initiative de Masquelier et Siran) d'un atelier à Coimbra (Portugal), en août 1990, à l'occasion du premier congrès international de l'association européenne des anthropologues sociaux (EASEA). Cet atelier fut suivi d'un colloque de trois jours, en mai 1992, organisé à nouveau par Masquelier et Siran, à Paris, au LACITO. Ce colloque permit de réunir plusieurs personnalités de l'anthropologie britannique et européenne et de confronter recherches anglophones et francophones autour des problématiques de l'anthropologie du langage, tout particulièrement de la place que tient son étude dans nos pratiques ethnographiques. À Coimbra comme à Paris, les « rhétoriques du quotidien » en furent la thématique. Ces « rhétoriques » n'étaient pas limitées aux « belles paroles » qui font l'objet de l'ethnolinguistique de la littérature orale. L'art verbal, associé à un large éventail de genres de discours, restait un objet d'attention de nos travaux. Plusieurs chercheurs du LACITO en étaient des spécialistes. Mais l'expression cherchait à ouvrir l'enquête à la plus grande diversité des pratiques communicatives et langagières et, plus spécifiquement, aux façons de parler des

rapports de sociabilité, comme aux diverses formes de pratiques discursives qui sont imbriquées dans l'organisation sociale des rapports sociaux (Masquelier et Siran éds, 2000). Il s'agissait de décrire comment le langage participe des enjeux sociaux de face-à-face des interlocuteurs, de rendre compte de stratégies et d'effets de sens en situation d'interlocution : d'examiner, par exemple, comment un travail de négociation, de persuasion, traverse les différents champs sociaux où se jouent, sur nos terrains ethnographiques respectifs, la gestion des affaires communes. Étaient pris en compte aussi bien des argumentations interpersonnelles que des exercices de pouvoir, tout comme la mise en scène où se mobilisent les affects dans les dramaturgies rituelles. Dans cette perspective, notre paradigme de recherche a pris en compte les nombreux travaux ethnographiques issus de l'ethnographie de la communication, un courant de recherche lancé à l'initiative de Dell Hymes et John Gumperz (1972) dans les années 1960-1970, et également les reformulations, centrées sur le discours en situation, de Greg Urban (1991) et Joel Sherzer (1987), à la fin des années 1980, ou celles de Richard Bauman (1984) et Charles Briggs (1996) autour du concept de « *performance* » et de « *performance event* » – le terme de *performance* servant ici à identifier une modalisation de la pratique énonciative et communicationnelle. Il était important de souligner que le social n'est plus une Chose-en-soi, transcendante aux individus et qui leur ferait face (une formulation de Jean-Louis Siran), mais bien plutôt l'enjeu, la forme et le résultat, toujours inachevé parce qu'en train d'être renégocié, de leur interaction (pour compléter, selon Masquelier, la tournure de Siran) :

> « L'anthropologie, en effet, croit trop souvent pouvoir faire comme si elle avait affaire à des choses là où il s'agirait plutôt de procès. Tandis que la linguistique, de son côté et parallèlement, malgré les avancées pionnières d'un Benveniste ou d'un Labov, en est encore le plus souvent à faire comme si la "langue" et la "parole" étaient extérieures l'une à l'autre. Même si cette dernière s'est trouvée réhabilitée de diverses manières au cours des dernières années pour n'être plus le simple résidu qu'elle fut. L'une et l'autre préfèrent méconnaître le temps court de l'événement qui n'est jamais simple "répétition", "réalisation" ou "effectuation" d'un ordre toujours déjà là, mais bien nouvelle donne à l'intérieur d'un jeu qui lui préexiste en effet mais qu'il modifie à son tour en même temps qu'il le vérifie. C'est donc plutôt aux *speech events* tels que pointés par Hymes que nous [nous] intéresserons ; et la relation d'interlocution sera au centre de nos travaux, si divers qu'ils puissent être. » (Siran, 1994 : 143-144)

Le colloque de Paris, en 1992, au LACITO, donna l'occasion d'ouvrir une piste de réflexion importante d'un point de vue épistémologique : un chantier ouvert lors de nos longues discussions autour de la contribution, écrite pour cette occasion, que

Johannes Fabian avait proposée. Intitulée *On ethnographic understanding and not-understanding*, Fabian y inventoriait les apories qui s'infiltrent avec le recours fréquent à la notion de contexte, une expression passe-partout, souvent impensée, mais omniprésente dans les écrits ethnographiques et anthropologiques : le « contexte » permet de résoudre les difficultés rencontrées dans la production des données ou leur analyse. Ce faisant, Fabian montrait l'enjeu qu'il y avait à déplacer l'attention de l'anthropologue vers les situations d'interlocution auxquelles l'anthropologue en personne participe, sur son terrain, avec ses consultants, ou en qualité de participant observateur. La communication révisée de Fabian fut publiée dans l'*American Anthropologist* (1995) et, à son tour rééditée dans l'ouvrage collectif de Masquelier et Siran (2000). La réflexion, engagée en mai 1992, se prolongea à l'occasion du séminaire de l'EHESS intitulé « Anthropologie de l'interlocution » qu'il nous fut possible d'organiser dans la période 1993-1995, grâce à l'aide et au soutien de Jean Bazin et Alban Bensa. Car, si le discours ne peut être envisagé de façon autonome, comme une entité abstraite de sa situation d'énonciation ou des contextes qu'il génère de multiples façons…

> « […] le chercheur (anthropologue ou linguiste) devrait étendre son interrogation aux conditions de production de son savoir, pour prendre en compte notamment la temporalité de l'enquête elle-même comme succession d'énoncés pris dans une dynamique qui ne manque pas d'avoir sa propre logique et ses contraintes. » (Masquelier et Siran, 2000 : 35)

La décision de constituer, à l'automne 1992, un regroupement de chercheurs (identifié comme « département » dans la terminologie administrative de l'époque) « Rhétoriques, formes et stratégies de la communication » fut l'occasion de tenir, tout au long des années 1990, des séminaires réguliers et d'établir, au sein du LACITO, ce qui se présente comme « anthropologie linguistique ». Dans un premier temps, nos débats auront porté sur la confrontation de l'anthropologie linguistique à la pragmatique – l'examen critique des écrits de John Austin (1962), John Searle (1976) et Paul Grice (1989). Une autre thématique des séminaires fut attentive à l'idée que le contexte est tout à la fois résultat et enjeu de la relation d'interlocution, ce qui nous a conduit à prendre en compte la fonction des « indices de contextualisations » (marques linguistiques, prosodiques et non langagières) qui permettent de situer le sens communiqué entre interlocuteurs, et les inférences qu'ils génèrent dans la négociation de ce sens ainsi contextualisé. Cette orientation, fondée sur les travaux de John Gumperz (1982), ouvrait à la discussion des recherches des anthropologues linguistes nord-américains dans leur ensemble. Enfin, la question du rapport entre parole et pouvoir constitua, dès ces années 1990, un important

chantier de recherche. Ainsi, l'usage de la parole fut étudié indissociablement, comme « révélateur d'un droit à la parole et comme processus d'acquisition de ce droit, comme expression de statuts au sein de structures d'autorité et comme travail de production d'une distribution inégale de ce droit » (notes d'archives des rapports collectifs établis par Masquelier en 1995). Ce département devenu équipe de recherche fut rebaptisé « Anthropologie de la parole » en 2000 ; à partir de 2008, les travaux de ce groupe furent reconvertis en plusieurs opérations de recherches et séminaires (voir *infra*, tableau des opérations de recherche). Revenons maintenant sur la présentation raisonnée des textes.

De l'usage de l'ethnolinguistique façon LACITO

Comme nous l'avons déjà mentionné, Paulette Roulon-Doko revient dans son article sur l'ethnolinguistique – vocable ayant, selon elle, la faveur des chercheurs français – en tant que méthodologie développée par le LACITO dès sa création, c'est-à-dire la façon d'étudier une culture dans sa globalité, en mêlant ethnosciences, ethnomusicologie et ethnolinguistique, avec un recours systématique à l'usage de la langue, en étudiant la parole des autres sur le terrain, « en contexte », comme on dirait aujourd'hui. Tout anthropologue ou linguiste LACITO a appliqué cette méthodologie de façon plus ou moins vaste car, comme Paulette Roulon-Doko le dit, celle-ci est importante et utile tout à la fois pour le linguiste et pour l'anthropologue. Si cet argument méthodologique est des plus classiques, et nous l'approuvons, il nous faut noter, comme nous l'avons vu ci-dessus, que les « contextes » des anthropologues linguistes (auxquels les usages langagiers sont rapportés ou qu'ils constituent), qu'ils soient culturels et sociaux, ne sont pas les mêmes que ceux qui sont construits par l'ethnolinguistique.

À la lecture des autres contributions (par exemple celle de l'anthropologue Sophie Chave-Dartoen ou celle de l'anthropologue linguiste Laurent Fontaine), comme nous le verrons ci-dessous, on apprécie bien que, dès lors qu'ils étudient des pratiques langagières, de la parole en acte, les anthropologues linguistes produisent des résultats différents de ceux des ethnolinguistes. Et, nous faisons donc usage de l'expression « anthropologie linguistique » pour englober tout un ensemble de recherches dont celles de l'ethnolinguistique.

À partir d'exemples précis de la société gbaya de RCA (République centre-africaine), Paulette Roulon-Doko démontre que cette méthodologie de recherche reste d'actualité et permet aujourd'hui d'obtenir les données de base nécessaires à l'alimentation des bases de données ou d'archivage du son que l'on a pu développer ces dernières années (voir Pangloss au LACITO). Se distinguant de la documentation

proprement dite, cette méthodologie a permis tout autant l'élaboration de dictionnaires ou de grammaires qu'une analyse fine des catégories conceptuelles de la langue, tant en ethnoscience que pour les productions orales et musicales. Comme le rappelle l'auteur, « c'est une façon de placer le locuteur au centre de la recherche ». Et ce texte est, à ce titre, un excellent exposé de cette méthodologie.

Serge Bahuchet *et al.*, dans le deuxième texte « Décrire une société de chasseurs-collecteurs de la forêt centrafricaine à travers sa langue : l'expérience collective de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* », montrent parfaitement ce que cette méthode ethnolinguistique, combinant des approches pluridisciplinaires, peut permettre de faire, comme nous l'avons mentionné ci-dessus.

Enfin, le texte de Françoise Grenand, « C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire… », illustre aussi cette méthode ethnolinguistique, raison pour laquelle nous avons choisi de le placer dans cette première partie. Mais Lameen Souag revient ci-après sur les défis considérables que représente la rédaction d'un dictionnaire qui est tout aussi essentielle dans la description de la langue que particulièrement appréciée par les locuteurs.

Françoise Grenand décrit le processus de création d'une version entièrement repensée du dictionnaire wayãpi existant déjà et qui figurait parmi les meilleurs dictionnaires de langues amazoniennes. Dans une langue claire illustrée de nombreux extraits du dictionnaire, l'auteur nous présente une réflexion étoffée par de nombreuses citations, notamment de lexicographes. Cet article sera très certainement utile comme référence pour tout projet de dictionnaire bilingue sur les mots et savoirs d'une langue à tradition orale.

Enfin, dans le dernier texte que nous pouvons rattacher à une certaine forme d'ethnolinguistique qui va déjà vers ce que nous appelons l'« anthropologie linguistique », Samia Khichane, dans « Enquêter sur l'injure féminine en Kabylie : avantages et difficultés d'une ethnographie du proche », situe l'injure dans son contexte non seulement linguistique mais aussi anthropologique. Elle rappelle qu'en kabyle, injurier, c'est entamer le derme, comme c'est le cas dans de nombreuses langues, si bien que l'injure relève du champ sémantique de l'agression physique, par le jeu de la métaphore et de la métonymie : couper, éplucher, brûler, manger, etc. Enquêtant sur la société dont elle est originaire, l'auteure revient sur les avantages et les difficultés liés à ce type d'enquête, au proche et dans la parenté. À partir d'une analyse de quelques extraits de son corpus, elle expose sa problématique : l'injure est une stratégie détournée, voire un contre-pouvoir, qui permet aux femmes d'exercer le pouvoir de manière indirecte, entre autre par le recours à la métaphore.

Actes de parole et performance rituelle ?

Laurent Fontaine revient dans son article sur le concept d'acte de parole au vu de ses développements suivant différentes approches, depuis le concept fondateur de J. Austin, qu'il met à l'épreuve de données relatives à l'usage de plaisanteries sexuelles dans des populations amérindiennes d'Amazonie. Dans la mesure où le concept d'acte de parole reste fondamental en sciences humaines, en particulier en linguistique et en anthropologie, et que le thème des plaisanteries sexuelles est, pour sa part, central aux pratiques verbales de cette région, et pourtant peu décrit et encore moins analysé, l'article apporte un matériau de réflexion tout à fait intéressant.

L'argument principal est que les approches interactionnistes et holistes – opposées à celles individualistes et intentionnalistes – des actes de parole, sont le mieux à même de rendre compte de la complexité de la réalité langagière et sociale. Pour ce faire, l'auteur teste ces approches sur deux extraits de plaisanteries filmées dans le contexte d'interactions naturelles, et transcrites dans l'article (avec un lien internet aux vidéos).

La démonstration est convaincante car elle intègre explicitement certains aspects qui semblent essentiels à la compréhension des échanges, qui leur donnent plus d'épaisseur culturelle et font ainsi mieux le parti de l'analyse holiste que prône l'auteur. Celui-ci note en effet que les blagues sexuelles sont un genre reconnu dans cette société. Il les replace dans la nature des relations de parenté qu'entretiennent les interlocuteurs. En Amazonie, de nombreux groupes connaissent en effet certains types de relations à plaisanterie qui exacerbent l'évocation ou l'actualisation de certains types de relations sexuelles. Et c'est le cas ici aussi pour tous les affins. Mais il en va tout autrement pour les consanguins qui se doivent le respect et qui ne peuvent donc échanger des plaisanteries sexuelles. Dans ce contexte, la même allusion sexuelle sera comprise différemment (en termes de valeur référentielle éventuellement et en termes d'acte de parole associé) selon les relations de parenté qu'entretiennent les interlocuteurs.

Sophie Chave-Dartoen, quant à elle, analyse les « formes de la performance rituelle, changements de contexte et mutations. La cérémonie du *kava* wallisienne en contexte de migration ». Dans ce texte, suivant une problématique ambitieuse, l'auteure explique ce que l'on peut attendre du concept d'idéologie sémiotique, en présentant les travaux qui en traitent et qui ont le mérite de mettre en lien perspective sociologique et perspective pragmatique dans l'analyse du rituel. « Sémiotique » renvoie ici aux théories de l'anthropologie sémiotique américaine, recherches directement inspirées non pas de la sémiologie saussurienne mais des travaux de Charles S. Peirce (1992, 1998).

La suggestion de l'auteure sur ce point est fort intéressante et son intérêt est incidemment / indirectement confirmé par la référence aux derniers travaux de Goffman sur « La condition de félicité ». Il s'agit en effet chez Goffman (1983) d'une « condition » qui serait celle des conditions déjà examinées par John Austin à propos des usages du langage mais dont Goffman se fait le critique !

On pourrait argumenter que « le dernier » Goffman (notamment dans son article sur « la » condition de félicité) renouvelle les premières approches du sociologue – qui sont évoquées par l'auteur du chapitre dans la discussion introductive. Selon ce dernier Goffman, le (modèle du) rituel ne serait envisagé ni comme substitut ni comme complément du langage – une position (le rituel comme substitut ou complément du langage) qui semble être la sienne dans les premiers écrits inspirés de Durkheim – des « Formes élémentaires de la vie religieuse ». Bref, pour en revenir à l'essentiel, le lecteur de ce chapitre aura tout à gagner à compléter cette lecture par l'apport des anthropologies sémiotiques américaines sur ce point particulier des « idéologies sémiotiques », qui englobent par ailleurs les idéologies langagières, et éventuellement le lien entre la référence à Goffman dans la conclusion et la notion des « idéologies sémiotiques ».

De l'usage de la sociolinguistique

À partir d'observations ethnographiques et d'entretiens menés dans l'Isthme de Tehuantepec entre 2013 et 2015, Haley De Korne explique « Comment "bien parler" en zapotèque de l'Isthme ? Purisme, pluralisme et enjeux sociaux ». Le zapothèque de l'Isthme, langue oto-manguéenne, bien qu'étant parlé par 80 000 personnes à Oaxaca (Sud du Mexique), n'est plus vraiment enseigné à la maison aux enfants, ce qui provoque un glissement de plus en plus important vers l'espagnol. À travers une étude sociolinguistique dont l'un des concepts de base est de reconnaître que, ce qui constitue la « bonne » façon de parler, varie d'un contexte de communication à un autre, en lien avec les idéologies liées à un standard linguistique confronté aux communautés de parole, l'auteure nous montre comment, alors que certains membres adoptent une approche flexible des changements linguistiques de générations en générations, avec les contacts avec l'espagnol et les autres langues, d'autres y répondent par une attitude critique et prescriptive, prônant une norme de langage statique et autonome. Mais certains négocient entre ces deux approches extrêmes, flexible ou prescriptive, dans leurs situations quotidiennes de communication. Par l'analyse de la variété des normes de langage utilisées par les membres de la communauté, Haley De Korne prend en compte les contextes sociaux dans lesquels ces préférences normatives sont exprimées et promulguées. Si diverses

communautés de parole ont souvent partagé des normes de communication, on constate inévitablement des variations internes à chaque communauté, comme par exemple, celles des jeunes versus celles des anciens, ou celles des paroles formelles ou informelles. L'auteure conclut sur les usages croissants du zapothèque de l'Isthme, dans les domaines institutionnels comme dans les pratiques de documentation de langue, en raison de l'importance du contexte actuel de contact. Ainsi, en paraphrasant Pierre Bourdieu, on peut dire que l'auteure explique ce que parler « bien » veut dire pour une communauté zapotèque de l'Isthme de Tehuatepec.

Conclusion

De l'ethnolinguistique comme méthode à l'anthropologie linguistique que l'on revendique aujourd'hui au LACITO, le chemin tracé doit beaucoup à certains de nos membres qui ont su impulser des directions de recherche fortes et qui ont drainé étudiants et jeunes chercheurs. Nous œuvrons aujourd'hui pour que cette orientation de recherche demeure vivante au LACITO, en espérant voir le recrutement de jeunes chercheurs pour prendre la relève.

Bibliographie

AUSTIN John, 1962. *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press.

BAHUCHET Serge, 2018. Claudine Friedberg (1933-2018), *Revue d'ethnoécologie* 14 (http://journals.openedition.org/ethnoecologie/3798 ; DOI : 10.4000/ethnoecologie.3798).

BAUMAN Richard, 1984. *Story, Performance, and Event. Contextual Studies of Oral Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press.

BAUMAN Richard and Joel SHERZER (eds), 1974. *Explorations in the Ethnography of Speaking*, Cambridge, Cambridge University Press.

BOUQUIAUX Luc & Jacqueline M. C. THOMAS (éds), 1971. *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF, Numéro spécial 1.

—, 1987 (1e éd. 1976). *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF, édition revue et augmentée.

—, 1992. *Studying and Describing Unwritten Languages*, Dallas, The Summer Institute of Linguistics [Trad. J. Roberts].

—, 2013. *L'ethnolinguistique. Haudricourt et nous, ses disciples*, Saint-Martin-au-Bosc, SELAF, 157 p.

BOURDIEU Pierre, 1982. *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

BRIGGS Charles (ed), 1996. *Disorderly Discourse. Narrative, Conflict, and Inequality*, Oxford, Oxford University Press.

COLOMBEL Véronique (de) & Nicole TERSIS (éds), 2002. *Lexique et motivation : perspectives ethnolinguistiques*, Paris, Peeters, SELAF 400 – Numéros spéciaux 28, 263 p.

COLOMBEL Véronique (de) & Micheline LEBARBIER (éds), 2009. *Étapes de la vie et tradition orale. Conceptions universelles et expressions particulières,* Paris, Peeters, SELAF 450 – Numéros spéciaux 34, 320 p.

DOUNIAS Edmond, Élisabeth MOTTE-FLORAC & Margaret DUNHAM (éds), 2007. *Le symbolisme des animaux. L'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature / Animal symbolism. Animals, keystone in the relationship between Man and Nature?*, Paris, IRD Éditions, Colloques et séminaires, cédérom + version PDF, 1311 p.

FABIAN Johannes, 1995. Ethnographic misunderstanding and the perils of context, *American Anthropologist* 97, 1, pp. 41-50 (republié dans Masquelier et Siran (éds), 2000. *Pour une anthropologie de l'interlocution. Rhétoriques du quotidien*, Paris, L'Harmattan, pp. 81-106.)

FRANÇOIS Frédéric, 1973. CR de *Enquête et description des langues à tradition orale*, *Journal de la Société des Africanistes* 43-2, pp. 275-277 (https://www.persee.fr/doc/jafr0037-91661973num4321716t102750000).

GOFFMAN Erwing, 1983. Felicity's Condition, *American Journal of Sociology* 89, 1, pp. 1-53 (reed. 1997 *in* Erving Goffman et Charles Lemert, *The Goffman Reader*, Malden, Mass., Blackwell, pp. 167-192).

GRENAND Françoise & Jacqueline M.C. THOMAS (éds), 1995. *Cahiers du LACITO. Revue d'ethnolinguistique* 7 : *Les mécanismes du changement culturel et linguistique*, 256 p.

GRICE Paul, 1989. *Studies in the Way of Words,* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press

GUMPERZ John, 1982. *Discourse Strategies*, Cambridge University Press.

GUMPERZ John J. and Dell H. HYMES (eds), 1972. *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston.

HAUDRICOURT André-Georges et Louis HÉDIN, 1943 (rééd. 1987), *L'homme et les plantes cultivées*, Paris, Gallimard, La géographie humaine 19 (seconde édition avec préface de M. Chauvet, Paris, A.-M. Métaillé).

HAUDRICOURT André-Georges et Mariel-Jean Brunhes DELAMARRE, 1955. *L'Homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard.

LEBARBIER Micheline (éd.), 2012, *Cahiers de littérature orale* 71 : *Interlocutions périlleuses*, Paris, Publication Langues'O, 199 p.

—, 2017. *Les ruses de la parole - Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*, Paris, Karthala, 315 p.

LEBLIC Isabelle, 2016. Naming in Kanak Groups: Names, Relations, and Personal Identity among the Paici Kanak (Ponerihouen, New Caledonia), *Pacific Studies* 39 (1-2) : special issue *Austronesian Personal Naming Systems*, pp. 54-79.

MASQUELIER Bertrand & Laurent FONTAINE (éds), 2015. *Cahiers de littérature orale* 77-78 : *Paroles publiques, paroles confidentielles*.

MASQUELIER Bertrand & Cyril TRIMAILLE (éds), 2012. *Langage & Société* 139 : *Dell Hymes : héritages et débats*, Paris, Éd. de la MSH, 180 p.

MASQUELIER Bertrand & Jean-Louis SIRAN (éds), 2000. *Pour une anthropologie de l'interlocution. Rhétoriques du quotidien*, Paris-Montréal, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 459 p.

MASQUELIER Bertrand, 2001. Pratiques discursives, interlocution et pragmatique : objets d'enquête ethnographique, *Cahiers de littérature orale* 50, pp. 231-259.

—, 2005. Anthropologie sociale et analyse du discours, *Langage & Société* 114, pp. 73-99.

—, 2014. The Performative Turn: les nouvelles frontières de l'anthropologie sociale et linguistique, *in* Sandra Bornand et Cécile Leguy (éds), *Compétence et Performance : perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris, Karthala, pp. 306-329.

—, 2015. Anthropologie et langage : décrire des situations d'interlocution, *in* Cécile Canut et Patricia von Münchow (éds), *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, pp. 37-51.

MOTTE-FLORAC Élisabeth & Gladys GUARISMA (éds), 2004. *Du terrain au cognitif. Linguistique, ethnolinguistique, ethnosciences. À Jacqueline M.C. Thomas*, Leuven-Paris-Dudley, Peeters, SELAF 417 – Ethnosciences 30, 735 p.

MOTTE-FLORAC Élisabeth & Jacqueline M.C. THOMAS (éds), 2003. *Les "insectes" dans la tradition orale / "Insects" in oral literature and traditions*, Leuven-Paris-Dudley, Peeters, SELAF 407 – Ethnosciences 11, 633 p. [Trad. M. Dunham].

NAÏM Samia (éd.), 2006. *La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*, Paris, Peeters, 267 p.

PEIRCE Charles S., 1992. *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings*, vol. 1.: *Selected Philosophical Writings (1867-1893)*, Nathan Houser and Christian Kloesel (eds), Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.

—, 1998. *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings*, vol. 2: *Selected Philosophical Writings (1893-1913)*, Peirce Edition Project (ed.), Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.

SEARLE John, 1976. *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

SHERZER Joel, 1987. A Discourse-Centered Approach to Language and Culture, *American Anthropologist* 89, pp. 295-309.

SIRAN Jean-Louis, 1987. Signification, sens, valeur. Proverbes et noms propres en pays vouté (Cameroun), *Poétique* 72, pp. 403-429.

—, 1994. Le département Rhétoriques du Lacito : perspectives de recherche, *Journal des Anthropologues* 57-58, pp. 43-146.

THOMAS Jacqueline M.C., Serge BAHUCHET, Alain EPELBOIN & Susanne FÜRNISS (éds), 1981-2018. *L'encyclopédie des pygmées aka* (*EPA*), 3 livres, 16 volumes, Paris, Peeters, SELAF - LACITO 50.

URBAN Greg, 1991. *A Discourse-Centered Approach to Culture: Native South American Myths and Rituals*, Austin, University of Texas Press.

TABLEAU 1. – Chronologie des départements[6] (D), thèmes (T) et opérations de recherche & séminaires (OP ou OPS) LACITO en ethnolinguistique, ethnosciences, anthropologie et anthropologie linguistique (en dehors des départements géographiques) établie par I. Leblic

1976-79	D	*Ethnolinguistique* (F. Alvarez-Pereyre)
1976-79	D	*Ethnosciences* (S. Bahuchet)
1976-79	D	*Littératures orales* (J. Fribourg & P. Roulon)
1976-79	D	*Musicologie-ethnomusicologie* (S. Arom)
1980-91	D	*Ethnomusicologie* (S. Arom)
1980-85	T	Tradition orale : ethnologie et ethnolinguistique – Sociolinguistique sont des thèmes transversaux à tous les départements régionaux (Eurasie, Afrique bantoue et non bantoue, Austro-Asie-Amérique, voir tableau p. 41)
1986-89	D	*Anthropologie linguistique inuit* (N. Tersis)
1986-89	D	*Détours de la parole* (J.-L. Siran)
1886-89	D	*Traditions amérindiennes et modernité* (P. Grenand)
1986-91	D	*Langues, communication et sociétés en Afrique intertropicale* (J.-P. Caprile) dont Langues et sociétés : l'analyse des situations et des pratiques de communication, langues et cultures en contact / Ethnologie, sociologie, ethnobotanique / Anthropologie du langage
1988-91	OP	*Ethnoscience* dans *Amérique* (F. Grenand)
1988-91	OP	*Oralité en Europe / Ethnolinguistique* dans *Eurasie* (M.-M. J. Fernandez-Vest)
1988-91	OP	*Ethnolinguistique et organisation sociale (Nouvelle-Calédonie)* dans *Asie-Austronésie*
1988-91	OP	*Ethnolinguistique, Ethnosciences* dans *Afrique bantu* (J.-M. Hombert)
1991-95	OP	*Océanie, devenue Études océaniennes : Systèmes de parenté* (A. Bensa & I. Leblic)
1991-95	T	*Langue et culture* (dont changements socioculturels et ajustements linguistiques, Évolution des nomenclatures et des taxonomies ; Étude ethnolinguistique et encyclopédie des Pygmées aka ; ethnolinguistique inuit, ethnomédecine)
1991-99	D	*Linguistique culturelle. Langues, cultures et environnement* (S. Bahuchet & F. Grenand) & table-ronde *Les mécanismes du changement culturel et linguistique* au CNRS à Ivry en avril 1994
1991-95	D	*Oralité et cognition. Traditions et énonciations orales d'Europe* (M.-M. Jocelyne Fernandez-Vest)
1992-95	D	*Rhétoriques. Formes et stratégies de communications* (J.-L. Siran)
1991-99	D	*Ethnomusicologie. Analyse et modélisation* (S. Arom)
1996-2000	D	*Rhétoriques. Formes et stratégies de communications* (B. Masquelier)
1996-2000	OPS	*Lexique et motivations. Perspectives ethnolinguistiques* (V. de Colombel & N. Tersis)
1995-2004	D	*Langue, culture, environnement : Linguistique culturelle* (É. Motte-Florac & S. Naïm / G. Guarisma, puis I. Leblic & V. de Colombel)
1999-2001	OPS	*Organiser la nature, approches linguistiques et culturelles des associations et regroupements : des insectes et des hommes* (É. Motte-Florac) & colloque international à Villejuif, *Les « insectes » dans la tradition orale/"Insects" in oral literature and traditions* (3-6/10/2000)
2000-02	OPS	*Présence et sens des éléments et des cycles naturels dans les textes de tradition orale* (V. de Colombel & M. Lebarbier)
2000-04	OPS	*L'Homme et la Nature : mots et pratique* (É. Motte-Florac, puis en 2002 I. Leblic)

6. Devenus « équipes internes » à partir de 2000.

		https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/LCE/hommenature.htm & colloque à Villejuif, *Le symbolisme des animaux : l'animal "clef de voûte" dans la tradition orale et les interactions homme-nature* (12-14/11/2003)
2000-08	D	*Anthropologie de la parole* (B. Masquelier)
2000-04	OPS	*Rhétoriques et pratiques discursives* : oralité et pratiques langagières ; parole, pouvoir, droit ; procédures véridictoires ; argumentation et socio-logique de la figuration (B. Masquelier & J.-L. Siran)
2000-04	OP	*Articulation parole / musique* (A.-M. Despringre)
2000-05	OPS	*Temps et espace : conceptualisation, construction et appropriation* (S. Naïm) http://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/LCE/temps.htm
2001-04	OPS	*Animaux symboliques* (É. Motte-Florac) & colloque international : *Le symbolisme des animaux – L'animal « clé de voûte » dans la tradition orale* (nov. 2003)
2002-04	OP	*Anthropologie linguistique et échanges sémiotiques* (J.-P. Caprile)
2002-04	OPS	*Les étapes de la vie et leurs reflets dans la tradition orale* (V. de Colombel & M. Lebarbier)
2002-05	OP	*Parole, musique, systèmes complexes de la parole chantée…* (A.-M. Despringe)
2002-08	OPS	*Interlocution et espaces publics* (B. Masquelier) https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/interlocution.htm
2003-07	OPS	*L'homme et la nature : mots et pratiques* (É. Motte-Florac)
2003-07	OPS	*Textes de tradition orale en relation avec faits et pratiques socioculturels* (G. Guarisma, V. de Colombel, M. Lebarbier)
2003-07	OPS	*Façons de parler et situations d'échange* (J.-P. Caprile & B. Masquelier)
2004-11	OPS	*Nomination et terminologie de parenté (termes d'adresse, de référence et teknonymes)* (I. Leblic et B. Masquelier) http://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/nomination.htm
2005-08	OPS	*Lexique et diachronie* (V. de Colombel) https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/LCE/lexdiachro.htm
2005-10	OPS	*Le dit, le non-dit, le 'dire-autrement' et l'implicite dans la tradition orale* (M. Lebarbier & V. de Colombel) https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/ditnondit.htm
2008-11	OPS	*Interlocution et espaces publics* (B. Masquelier) (voir Masquelier & Fontaine éds) http://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/interlocution.htm
2010-11	OPS	*Adoption, parenté et parentalité : des perspectives comparatives entre tradition et globalisation* (I. Leblic) http://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/adoption.htm
2013-18	OPS	*Métaphore(s). L'énonciation métaphorique en situation* (I. Leblic & B. Masquelier) http://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/metaphore.htm & 1 journée d'études (commune avec *Indexicalités*) Duranti-Ochs (5/04/2018) *Indexicalités et jeux de langage. Perspectives anthropologiques : sociale et linguistique*
2017-19	OPS	*Indexicalités langagières et sociales* (C. Leguy, S. Bornand & A. Degorce) https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/indexicalites.htm
2018-22	OPS	*Jeux de langage* (I. Leblic & B. Masquelier) https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/jeux-langage.htm & 1 journée d'étude : *Éprouver l'incertitude : Vers une anthropologie linguistique de l'inattendu* (à venir fin 2020[7])

7. Prévue initialement pour le 2 juin, celle-ci a été reportée pour cause de confinement dû à la pandémie Covid-19.

Introduction. Field linguistics, panchrony, and typology at LACITO's 40th anniversary

by

Lameen SOUAG

A fieldwork-centered approach to linguistics emphasises the importance of studying the language under investigation in all its different aspects even while focusing on a particular question. Such approaches have been at the centre of LACITO's research ever since its founding. *Enquête et description des langues à tradition orale*, a three-volume manual of linguistic fieldwork edited by two of LACITO 's founding members (Bouquiaux & Thomas, 1976, 1992), remains a useful reference today, exemplifying the highly interdisciplinary and frequently areal ethnolinguistics of its early days (see also Leblic and Masquelier, this volume). The research done at LACITO has evolved substantially since those days, engaging with the rise of typology and the new possibilities offered for language documentation by digital archival. Yet, as may be observed from the chronology of its linguistic operations (see Table 2), the laboratory's contributions to wider debates in linguistics continue to rest on that foundation. The value of centering linguistic research on the analysis of spoken languages in all their diversity – once frequently dismissed as "butterfly collecting" – has come to be more generally appreciated in recent decades, as people have become more aware of how many of the world's languages are falling silent.

In such research, the field site is not merely a convenient setting. To achieve anything close to a full understanding of a language, it is necessary to understand and experience something of its speakers' environmental and cultural context, and to observe and participate in their interactions. This is self-evident in relation to the lexicon, where this fact encourages collaboration with other disciplines such as ethnobiology, ethnomusicology, and anthropology, as exemplified in the Aka ethnographic dictionary (Thomas *et al.*, 2003). However, it applies to grammar as well: overreliance on sentences elicited through translation frequently leads the investigator to misleading conclusions, and makes it nearly impossible to understand

I. Leblic & L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 35-42

the role of information structure. Introspective data, despite avoiding some of these pitfalls, lacks context and fails to represent the range of variation within a speech community. With the spread of relatively cheap technology for recording and disseminating audiovisual data, oral corpora increasingly serve as a permanent documentation of the language observed, making it possible to hold language descriptions more accountable; LACITO has contributed to this development with its Pangloss collection of field recordings online (Michailovsky *et al.*, 2014). The experience of careful *in situ* observation of daily interaction, however, remains indispensable to the development of the linguist's understanding.

The chapters on linguistics gathered together in this volume cover an eclectic range of subjects and languages, from dictionaries in Amazonia to deixis in Africa. All, however, are united by a shared commitment to the value of linguistic fieldwork across the world's languages, and a common understanding that fieldwork-centered research reveals aspects of human language that readily escape notice when the focus is on written material in standard languages. Underneath the apparent diversity of these chapter, three more specific shared threads may be perceived, each corresponding to a research program relying crucially on field data: corpora and meanings; language change and contact; and linguistic typology.

Corpora and meanings

The process of language description and documentation provides a natural bridge between linguistic and anthropological investigations. Within a multidisciplinary investigation where the study of a language is accompanied by the study of its speakers' society and culture and of their interactions with the natural world, the linguist is necessarily confronted with issues often relegated to the margins of linguistics, but attracting increasing interest in recent work: notably, the content and nature of the lexicon, and the role of usage.

In "Looking for words in the Reef Islands: bound roots in Äiwoo and their descriptive and documentary challenges", Åshild Næss addresses both. The combinatorial potential of bound roots in Äiwoo yields a wealth of potential forms which no feasible corpus could adequately represent, challenging documentary linguistics' primary focus on corpus gathering and confirming the unavoidable importance of elicitation. Yet the strong conventionalisation of some among these forms requires the linguist to turn once again to the corpus for understanding this system's role in practice in the lexicon.

Lexicographical issues come to the forefront in Françoise Grenand's chapter, "C'est jamais, jamais, fini, un dictionnaire… Dictionnaire culturel des mots et des

savoirs, Wayãpi de Guyane". The task of writing a dictionary, while essential in language description and often particularly appreciated by speakers, presents considerable challenges. Revising the Wayãpi dictionary twenty years later, in close collaboration with the speech community, confirmed the importance of encyclopedic material requiring considerable extra-linguistic knowledge, not only for precise definition of cultural and ethnobiological terminology but also for a field largely omitted from the first edition: proper nouns referring to people and places.

The study of oral language use raises practical as well as theoretical issues: given limitations of time and funding, how is the linguist to gather an adequate data set? Gauthier et al's chapter "LIG-AIKUMA, une application mobile de collecte de parole sur le terrain" presents field linguists with a new tool for remote elicitation and corpus gathering: a smartphone app, building on the prior existence of Aikuma. This app incorporates several innovations, including an integrated consent form, and has already been used to gather corpora for several African languages. The resulting corpora can readily be made machine-usable, facilitating the development of speech processing tools.

Language change and contact

The wide range of field contexts associated with LACITO's work both leads to and has been motivated by an interest in cross-linguistic comparison. Among its founders, Haudricourt's focus on historical linguistics helped create a broader context for diachronic comparison, encouraging a search for panchronic universals of language change underlying the changes observed in specific languages (Hagège & Haudricourt, 1978). Juliette Blevins' contribution, "Sound Patterns and Sound Change: New Threads in the Panchronic Tapestry", engages closely with Haudricourt's ideas, reexamining some of his specific panchronic generalisations and proposing new ones within an Evolutionary Phonology framework. Apparent exceptions to panchronic principles turn out to be explicable in terms of language contact, rather than resulting from internal developments.

The effects of language contact are revealed at a more granular level in Gladys Camacho's "Analysis of the acoustic effects of uvular and non-uvular sounds on high vowels: a comparison of two Bolivian Quechua dialects". Uvulars in Quechua are typically taken to induce lowering of an adjacent high vowel. In Camacho's Tarabuco Quechua data, however, this applies consistently only for speakers bilingual in Spanish; older monolinguals show much less lowering. It thus appears likely that Spanish influence has led to the systematisation of an originally less

prominent phonetic effect, rather than lowering being a purely internal development.

The important role of multiple causation is likewise highlighted by Yves Moñino's contribution, "Un rare cas d'héritage syntaxique kikoongo en créole de San Basilio de Palenque (Colombie) : les constructions à double objet nominaux et pronominaux". In this Spanish-based creole with a Kikongo substratum, the retention of Kikongo's recipient-theme order for ditransitive verbs in an otherwise largely Spanish-based restructured syntax was facilitated by the use of this order in Spanish within the more limited context of pronominal arguments of an imperative verb.

In "Le mazatec : un terrain-monde", Jean-Léo Léonard addresses morphological and phonological variation across the Mazatec dialect network. As everywhere else, this variation stems from historical changes, presented here in detail: among the most striking are cycles of contraction and recomposition of lexical couplets and the conflation of inflectional classes. Yet a purely formal, language-internal approach, while essential, gives only a partial picture; the distribution of variation turns out to relate crucially to language-external historical developments affecting the speakers, not to mention geographic proximity. Understanding language change thus requires a dual focus combining linguistic and anthropological description, in the best tradition of fieldwork-centered linguistics.

Linguistic typology

Whereas diachronic comparison initially focuses our attention on languages related to one another or in contact with each other, a synchronic approach to comparison leads to the study of linguistic typology across all languages. This approach, still in its early days at the time of LACITO's founding, later came to play a prominent role in the laboratory's research (e. g. Bril, 2010; Guentchéva, 2016), bringing together work on widely separated languages to extract generalisations of broader applicability, and making use of data from specific languages to fill gaps in our understanding of the possibilities for language as a whole.

In "Presentative demonstratives in Kambaata from a Cushitic perspective", Yvonne Treis turns her attention to a class of demonstratives attested in many languages but generally neglected in typology and all too commonly in language description as well: presentatives. In Kambaata, these constitute an unexpectedly elaborate paradigm of 12 functionally distinct forms marked for gender and number. Evidence from other Cushitic languages suggests that dedicated presentative demonstratives are more widely found in the family than hitherto suspected, and

have been neglected in extant descriptions of these languages despite appearing in texts. This case illustrates the interplay between typology and description: a phenomenon ignored in the typological literature is less likely to be sought out in language description, and hence less likely to be described, which may in turn create an exaggerated impression of its rarity.

Françoise Guérin's contribution, "La comparaison d'égalité en tchétchène", addresses the typology of a specific domain – equality and similarity – in Chechen, a language of the Caucasus, and its relatives in the Nakh-Dagestanian family. Based on a detailed comparison of the ways in which these concepts are expressed across the family, she concludes that the comparison of similarity represents the more conservative construction, with comparisons of equality being handled in different languages by repurposing grams originally used for other functions. The latter have in several cases developed a further distinction between equality comparisons of manner and of quantity, a distinction often neglected in cross-linguistic typological literature.

In "From Field Work to Typology: Reflexivity and Reciprocity", Claire Moyse and Ekkehard Koenig take us to the other side of the world, addressing the contributions of Oceanic languages to the typology of reflexivity. Research done at LACITO has shown that, contrary to previous common knowledge, Oceanic languages turn out to have developed reflexive markers, though these tend to be optional, infrequent, and polyfunctional. These markers largely conform to cross-linguistic typological generalisations proposed on the basis of other data. The sources for these markers, however, contrast sharply with those best described in other parts of the world: rather than deriving from body parts, Oceanic reflexives frequently derive from verbs of motion. This unexpected finding nicely binds together the three principal linguistic threads of this volume: in this article, language description feeds into linguistic typology, which, in seeking to explain the observed facts, in turn shades into historical linguistics.

The volume closes with a lapidary posthumous contribution by Gilbert Lazard (1920-2018): "La typologie, science du langage par excellence". After opening with a brief history of typological research in France over the past forty years, the author expounds his vision of typology as a rigorous science of pure linguistics, founded on the Saussurean opposition of *langue* versus *parole* and dedicated to the study of the systems constituting the former. In his view, the neglect of this distinction is the principal weakness of functionalist approaches, leaving them prone to naïve empiricism. Contrary to the presuppositions of most formalist approaches, it can be deduced from Saussurean principles that inter-linguistic categories do not exist, since

each language is a system in its own right. Cross-linguistic typological comparison is thus forced to proceed by means of clearly defined intuitive conceptual frameworks based on extra-linguistic shared concepts. Invariants are thus expected to take the form of a correlation between a particular formal configuration and a specific region of semantic space, rather than involving parts of speech or syntactic roles. While the theoretical stance outlined here is deliberately controversial, it poses linguists with the salutary challenge of seeking out more rigorous foundations for our work and reconsidering our underlying assumptions.

References

BOUQUIAUX Luc & Jacqueline M. C. THOMAS (eds), 1976. *Enquête et description des langues à tradition orale*, 2e édition, 3 vol., Paris, SELAF.

—, 1992. Studying and Describing Unwritten Languages, Dallas, SIL International.

BRIL Isabelle (ed.), 2010. *Clause Linking and Clause Hierarchy: Syntax and Pragmatics*, Amsterdam, John Benjamins (https://benjamins.com/catalog/slcs.121).

GUENTCHÉVA Zlatka (ed.), 2016. *Aspectuality and Temporality*, Amsterdam, John Benjamins, Studies in Language Companion Series 172 (https://benjamins.com/catalog/slcs.172).

HAGÈGE Claude & André-Georges HAUDRICOURT. 1978. *La phonologie panchronique : comment les sons changent dans les langues*, Paris, Presses universitaires de France.

MICHAILOVSKY Boyd, Martine MAZAUDON, Alexis MICHAUD, Séverine GUILLAUME, Alexandre FRANÇOIS & Evangelia ADAMOU, 2014. Documenting and Researching Endangered Languages: The Pangloss Collection, *Language Documentation & Conservation* 8, pp. 119-135.

THOMAS Jacqueline M. C., Serge BAHUCHET, Alain EPELBOIN & Susanne FÜRNISS (éds). 2003. *Encyclopédie des Pygmées Aka II. Dictionnaire ethnographique Aka-Français*, 11 vol., Louvain, Peeters, SELAF 406.

TABLE 2. – Chronology of LACITO departments (D), themes (T), and research operations (OP) and seminars (OPS) in linguistics, put together by Isabelle Leblic and Lameen Souag.

1976-79	D	*Ethnolinguistique* (F. Alvarez-Pereyre)
1980-85	D	*Eurasie* (F. Sivers) dont Europe (F. Alvarez-Pereyre) et Euskaro-caucasique (C. Paris)
1980-85	D	*Austro-Asie-Amérique* (J.-C. Rivierre) dont Océanie (JCR), Asie (M. Coyaud) et Amérique ((P. Grenand)
1980-85	D	*Afrique non bantoue* (P. Boyeldieu), dont Niger-Congo, Nilo-Saharien, Tchadique
1980-85	D	*Afrique bantoue* (M.-F. Rombi)
1980-91 1992-95	D	*Créole* (A. Bentolila puis A. Kihm) Créoles. Groupes d'études
1986-89	T	*Afrique centrale : langue et parole* (F. Cloarec-Heiss)
1986-89	D	*Communication et sociétés en Afrique intertropicale* (J.-P. Caprile)
1988-91	D	*Langues, communication et sociétés en Afrique intertropicale* (J.-P. Caprile)
1988-91	D	*Amérique* (F. Grenand)
1988-91	D	*Eurasie* (M.-M. J. Fernandez-Vest)
1988-91	D	*Asie-Austronésie* (M. Mazaudon)
1988-91	D	*Afrique bantu* (J.-M. Hombert)
1988-91	D	*Langues et parole en Afrique centrale* (F. Cloarec-Heiss)
1991-95	T	*Études descriptives*
1991-95	T	*Typologie – linguistique aréale*
1991-95	T	*Le changement linguistique*
1995-99	D	*Typologie et changement linguistique* (TCL) (B. Michailovsky)
1991-95	D	*Oralité et cognition. Traditions et énonciations orales d'Europe* (M.-M. Jocelyne Fernandez-Vest)
1996-2000	OPS	*Lexique et motivations. Perspectives ethnolinguistiques* (V. de Colombel & N. Tersis)
2000-05	OPS	*Temps et espace : conceptualisation, construction et appropriation* (S. Naïm)
2003-07	OPS	*Coordination et subordination* (I. Bril et G. Rebuschi)
2003-07	OPS	*Préverbation* (Z. Guentchéva et I. Bril)
2003-07	OPS	*Aspect et temps : description(s) et théorie(s)* (Z. Guentchéva)
2003-07	T	*Programme Archivage* (M. Jacobson et B. Michailovsky)
2003-11	T	*Phonologie panchronique* (M. Mazaudon et F. Ozanne-Rivierre)
2005-08	OPS	*Lexique et diachronie* (V. de Colombel)
2008-11	OPS	*Changement linguistique et écologie sociale* (E. Adamou, F. Jacquesson et C. Taine-Cheikh)
2012-17	OPS	*Problèmes d'analyse et de comparaison des langues* (PACOL) (A. François, A. Henri et B. Touati)
2014-16	OPS	*Typologie de l'indéfini* (I. Bril et S. Naïm)
2015-17	OP	*Terrains* (A. François)
2017-	OPS	*Terrains, analyse et comparaison des langues. Description et typologie* (TACOL) (A. François, puis A. Schapper, V. Alfarano et Y. Le Moullec, puis L. Souag, V. Alfarano et Y. Le Moullec)
2017-	OP	*Structures du lexique : Typologie et dynamiques* (A. François et L. Souag, puis L. Souag et A. Schapper)

L'ethnolinguistique, une méthodologie développée par le LACITO dès sa création

par

Paulette ROULON-DOKO

Ethnosciences, ethnomusicologie, ethnolinguistique… c'est en effet la globalité d'une culture comme objet d'étude et le recours systématique à l'usage de la langue de ses locuteurs comme méthodologie qui sont les bases de tout le travail qui s'est fait au LACITO dès son origine. Le terme « terrain » exprimait le choix de privilégier la parole de l'autre en allant la saisir sur les lieux mêmes de sa production. À cela s'ajoutait une certaine pluridisciplinarité jugée nécessaire pour que le chercheur puisse au mieux investiguer les différents champs culturels. À l'occasion des 40 ans du LACITO, il convient de rappeler le rôle pionnier joué par Jacqueline M. C. Thomas dans le développement de ces recherches pluridisciplinaires portant sur des cultures à tradition orale (*cf.* Bouquiaux et Thomas, 1971 ; Motte-Florac et Guarisma, 2004). Dès la fin des années soixante, elle constitua une première équipe de recherches, l'ER 74, qui devint ensuite le groupe de recherches, le GR 32, pour aboutir en 1976 à la création du laboratoire LP 3-121 nommé LACITO. Les premiers terrains étaient principalement situés en Afrique centrale, mais d'autres régions et aussi d'autres continents ont ensuite été étudiés. Selon les chercheurs, les travaux de recherches du LACITO ont visé, soit une dimension comparative, soit une dimension culturelle fondant l'ethnolinguistique à laquelle est consacré cet article.

L'ethnolinguistique consiste en une étude pluridisciplinaire des faits de langue, combinant une analyse linguistique (phonologie, syntaxe et lexique) et une analyse ethnographique et ethnologique (relevé et analyse des faits culturels), afin de pouvoir en saisir la dimension totale. Les études ainsi entreprises ont permis en 1977 à plusieurs chercheurs du LACITO de participer au premier ouvrage consacré à l'ethnolinguistique africaine paru en France sous la direction de Geneviève Calame-Griaule qui s'intitule *Langage et cultures africaines, essai d'ethnolinguistique*. Cet ouvrage pionnier comporte deux parties, une première consacrée à « Langue et

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 43-62

vision du monde », distinguant l'étude des taxinomies de celle des champs sémantiques et une seconde dédiée à la « Littérature orale ».

L'ethnolinguistique n'est pas une discipline en soi, mais une méthodologie qui consiste à observer et prendre la parole des locuteurs comme fil directeur de toute enquête. C'est en effet le recours systématique à l'usage de la langue du terrain étudié, dite langue source, et la notation de toute information dans cette langue qui donnent accès à la conceptualisation du groupe étudié, comme j'ai pu l'expérimenter tout au long de mes recherches.

Depuis 1970, je me suis consacrée à l'étude de la langue et de la culture des Gbaya ɓodoe de République centrafricaine (RCA), une population de chasseurs, cueilleurs, cultivateurs, une société sans hiérarchie vivant dans une savane très verte. Ayant une double formation universitaire de linguiste et d'ethnologue, j'ai pu bénéficier, lors de mes premières missions sur le terrain, d'une formation en ethnosciences auprès d'un botaniste de Tervuren, Herman Breyne et d'un zoologue du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, Raymond Pujol, qui collaboraient avec Jacqueline Thomas sur le terrain Ngbaka. Cette pluridisciplinarité a joué un rôle fondamental dans mon étude de la culture gbaya où j'ai pu développer mes recherches selon trois axes : une description linguistique, une analyse ethnolinguistique de divers domaines et, enfin, l'étude de la tradition orale. Le choix de la méthodologie ethnolinguistique exige de centrer ses recherches pendant un temps suffisant sur un seul terrain afin de pouvoir s'investir pleinement dans la pratique de la langue étudiée. Cela permet ensuite d'aborder le niveau sémantique et de saisir la logique culturelle de cette société qui constitue l'élément moteur de l'apprentissage traditionnel et le chemin directeur de leur mémoire. Je vais illustrer cela de quelques exemples.

L'exemple de la langue et la culture des Gbaya ɓodoe

Les Gbaya sont une population d'environ un demi-million de personnes qui occupe un territoire situé pour les quatre cinquièmes à l'ouest de la République centrafricaine et, pour le dernier cinquième, au centre-est du Cameroun. Le groupe numériquement le plus important appelé Gbaya kara ou gbaya du Nord est subdivisé en plusieurs sous-groupes dont font partie les Gbaya ɓodoe dont il est question ici. Ceux-ci forment un groupe homogène d'environ 5 000 personnes réparties en une quarantaine de villages au sud-ouest de Bouar (RCA).

Les Gbaya ɓodoe sont une société de chasseurs-cueilleurs-cultivateurs. Ils vivent dans une savane arbustive très verte sillonnée par de nombreuses petites rivières dont les berges sont couvertes de forêts, exploitant toute l'année les ressources spontanées de leur milieu naturel par la chasse et la collecte, tout en pratiquant une petite culture

(manioc, sésame et plantes vivrières). Sur le plan technologique, ils façonnent des poteries, confectionnent des vanneries, travaillent le bois et le fer dont ils étaient autrefois producteurs. Ils se caractérisent par une hiérarchisation sociale très réduite : il n'y a pas de métier réservé dont un individu ou un groupe pourrait revendiquer l'exclusivité. Outre les nécessaires activités de subsistance, chacun se livre aux occupations de son choix. Culture de tradition orale, le savoir est commun à tous et chacun peut y avoir également accès.

La langue gbaya appartient au grand groupe linguistique Gbaya-Mandja-Ngbaka qui s'étend sur trois pays d'Afrique centrale : la République centrafricaine, le Cameroun et la République démocratique du Congo. C'est une langue oubanguienne du sous-groupe Adamawa oriental (phylum Niger-Congo). C'est une langue de type isolante, avec une faible morphologie où l'opposition verbe/nom est bien nette. L'énoncé de base est soit un énoncé verbal (SVO), soit un énoncé à prédicatif non verbal. Je présenterai certaines particularités linguistiques du gbaya concernant tout d'abord la structuration lexicale, puis le niveau sémantique et traiterai enfin des classifications.

Structuration du lexique

Lorsqu'une langue présente une importante dérivation, la plupart de ses unités lexicales associent une racine lexicale à des affixes selon divers schèmes identifiés et le lexique ainsi produit se structure en fonction de ces racines ou radicaux. Rien de tel dans une langue qui n'utilise que très peu la dérivation, ce qui est le cas du gbaya où seuls les verbes produisent des dérivés : quelques 134 noms et 168 adjectifs verbaux qui ne représentent qu'une infime partie du lexique. En effet, sur les 7 071 termes répartis entre 16 catégories grammaticales retenues dans le dictionnaire que j'ai publié en 2008, les noms (3 539), les adjectifs-adverbes (2 152) et les verbes (710), soit respectivement une moitié, un tiers et un dixième du stock lexical[1], sont constitués de termes qui n'ont pas de relation formelle entre eux. Dans le cas des noms, on constate en revanche une très grande utilisation de la composition, procédé qui consiste à associer deux termes du lexique pour en former un nouveau qui développe son propre sens. C'est ainsi que les noms comportent à peine plus de termes simples (48,7 %) que de termes composés (47,7 %). Dans une telle configuration, certains procédés jouent un rôle essentiel dans la mémorisation du lexique.

1. Les treize catégories restantes (670) regroupent chacune peu de termes.

• Le principe de motivation

La motivation, qui consiste pour le locuteur à établir une relation de nécessité entre une dénomination et son objet, ou entre deux dénominations, est un procédé qui est régulièrement attesté dans le lexique gbaya. Ainsi, pour expliquer la formation d'un composé, les locuteurs ont très facilement une proposition d'étymologie qui fait consensus. De fait, ce principe met en application une chaîne logique et/ou symbolique que tous connaissent mais qui est nettement moins prévisible pour celui qui ne participe pas à ce fonds commun culturel. Appeler la « varicelle » *zɛ́ɛ́-gèɗà*, littéralement la « maladie du manioc », est une dénomination opaque pour un auditeur extérieur, alors qu'elle va de soi pour un locuteur gbaya. En effet, les boutons que produit cette maladie sur le corps de celui qui l'attrape à l'âge adulte ont un aspect qui rappelle les tubérosités de la tige du manioc qui lui sont familières (Roulon, 1985 : 84). Mais, en dehors des composés, les locuteurs appliquent très fréquemment ce principe de motivation pour justifier le rapprochement d'un terme avec un autre, manifestant ainsi une logique culturelle qu'ils ont intégrée depuis leur plus jeune âge et qui aide à la mémorisation de nombreux termes. La « teigne » *ɗèɗèr*, par exemple, est associée à l'adjectif-adverbe *ɗèèr* ou *ɗèr-ɗèr* qui signifie « qui laisse une trace ronde » permettant de caractériser cette maladie par les plaques arrondies qu'elle produit sur le crâne, qu'on pourrait rendre littéralement par « la tonsureuse » et le nom *tàkùmtà*, qui désigne une « pierre pleine de trous », est également utilisé pour nommer un « très fort mal de tête », car la douleur qui transperce la tête en d'innombrables points est perçue comme comparable à la profusion des trous de cette pierre. On pourrait multiplier de tels exemples qui montrent qu'en gbaya, la motivation constitue un mode d'accès transparent au référent linguistique qui aide beaucoup à la mémorisation de ces termes.

• Le rôle des termes génériques

La reconnaissance de l'existence d'un groupe conceptuel n'est pas nécessairement manifestée sur le plan linguistique par la présence d'un terme générique, certains groupements sont appréhendés comme une collection d'individus directement identifiés. C'est, par exemple, l'absence de termes génériques pour 'animal' ou 'plante' puisque les Gbaya organisent directement le monde animal entre les « vertébrés » *sàɗí* et les « invertébrès » *kókódɔ̃-mɔ̀*[2], et le monde végétal entre les « arbres » *tè*, les « lianes » *ɲàk*, les « herbes » *zɔ́* et les « feuilles » *wáɲá* qui regroupent les petites

2. Terme composé dont le premier élément n'est plus compris et le second signifie « chose ».

plantes ; ou, dans un autre domaine, l'absence de terme générique pour « couleur » bien qu'il y ait des termes de couleur, alors que le terme « motifs » *dàp* a une valeur générique définissant l'aspect visuel et non la couleur comme un domaine conceptuel propre (*cf.* Roulon-Doko, 2019). Il faut donc être attentif à la spécificité de chaque langue.

L'identification d'un terme comme générique dans une langue donnée joue un rôle dans la nature des composés. Tandis que l'appellation *nɔ́ɛ́-dḭ* (oiseau / grotte) « oiseau *sp.* », où *nɔ́ɛ́* est le terme générique « oiseau[3] », apporte d'emblée une information classificatoire, un composé tel *dòm-ndèlèŋ* (queue/à perte de vue) ne fournit par contre aucune indication classificatoire. Il pourrait désigner n'importe quel animal qui a une longue queue, un singe par exemple. Or, il désigne une « veuve », petit oiseau qui a une très longue queue. Contrairement à un terme à valeur générique comme *nɔ́ɛ́* « oiseau » qui permet de dire par exemple que *nɔ́ɛ́-dḭ* (oiseau/grotte) ou *nɔ́ɛ́-dạ̀ì* (oiseau/plaie) sont des oiseaux, on ne peut pas dire que les composés ci-dessous qui comportent le terme *dòm* « queue » sont des queues. L'utilisation, dans des composés, de *dòm* « queue » qui s'applique à la queue d'un animal ou au talon de la hache, n'a pas ici de valeur générique (tab. 1).

TABLEAU 1. – Des composés incluant le terme *dòm* « queue »

Composés		Désignation
gbḕ-dòm	(rouge/queue)	singe à queue rouge
dòm-wáɲá-gạ̀ú	(queue/feuille/rotin)	mamba noir *Dendroaspis polylepis*
dòm-gbàɲɛ́ɛ́	(queue/mangouste)	herbe du marais herbeux (Melastomataceae)
dòm-yérè	(queue/buffle)	*Loudetia arundinacea* (Gramineae)
dǒm-tè	(queue/bois)	pique en bois pour saisir la houe qu'on forge
dǒm-bòyò	(queue/fer)	cylindre de fer sur lequel on forge les douilles
dɛ̀-ngàyá-dòm	(faire/joie/queue)	surnom du jeune guib

Mais si la présence d'un terme générique dans la formation d'un composé est une indication classificatoire, elle ne donne pour autant pas d'informations sur la motivation du lien entre les termes associés. Cette dernière renvoie, dans tous les cas, à la conceptualisation culturelle que partagent les locuteurs : l'oiseau-grotte car il vit dans une grotte, l'oiseau-plaie car sa tête est tachetée de rouge, diverses herbes car leur

3. Ce terme, qui regroupe les oiseaux et les chauves-souris, devrait plus exactement être traduit par « vertébrés aériens ».

panicule rappelle la queue d'un animal (mangouste, buffle), certains animaux caractérisés par l'aspect ou l'activité de leur queue, et même certains outils[4]. Ces liens sont variés et ne peuvent être prédits car la pertinence de chaque motivation est culturelle.

La difficulté d'identifier un terme comme générique dans une langue donnée souligne la nature particulière du niveau sémantique dont Émile Benveniste disait que :

> « les notions sémantiques, beaucoup plus complexes, plus difficiles à objectiver et surtout à formaliser, étant engagées dans la "substance" extra-linguistique, appellent d'abord une description des emplois qui seuls permettent de définir un sens. Et cette description elle-même exige qu'on se délivre des fausses évidences, des références aux catégories sémantiques "universelles", des confusions entre les données à étudier et celles de la langue du descripteur. » (1966 : 307)

Le niveau sémantique

De fait, pour tout terme gbaya, il est difficile de préciser son sens ou plutôt de lui attribuer un sens qui rende compte de la pluralité de ses emplois. J'appelle ce sens qui manifeste leur unité sémantique « sens conceptuel de base ». Je traiterai des noms et des verbes, puis des adjectifs-adverbes.

• Le cas des noms (N)

Dans le cas des noms, ils ont tous une valeur sémantique de base dont les différents emplois concrétisent des sens différents en français, ce qui amène à parler de polysémie. Ainsi, le terme *tè* « arbre » déjà mentionné, peut désigner génériquement tout « arbre » sans que ce terme ne corresponde en réalité à ce qu'on appelle « arbre » en français. En effet, les Gbaya considèrent par exemple le sésame comme un petit arbre. Ce même terme *tè* réfère au « bois » et aussi au « manche » de certains outils (houe, coupe-coupe). Mais cette polysémie apparente n'est pas ressentie par les locuteurs qui pensent l'unité sémantique de *tè*, même si la désignation de base est difficile à traduire. J'illustrerai cette aptitude avec l'emploi du terme *nàà* qui prend le sens de « mère » dès qu'est pris en compte la présence d'un enfant ou d'un petit ; par contre, ce n'est que dans le monde humain qu'il s'oppose au terme *dáà* « père » et que, lorsque le couple seul est considéré, il prend le sens de « chérie ». Enfin, il est également utilisé pour désigner certaines lames de la sanza[5] : la lame la plus grave, qui est entourée de deux

4. On pourra se reporter à Roulon (1999 : 183) pour une présentation du terme *yì* « eau » qui n'est pas en gbaya un terme générique pour « liquide ».

5. Instrument de musique idiophone appelée couramment « piano à pouces ».

lames mâles, auxquelles s'ajoutent deux autres lames femelles, les autres étant indistinctement appelées « petits » (Roulon & Doko, 1986).

TABLEAU 2. – L'extension sémantique du terme *nàà*

		Monde humain	
Famille	*nàà* « mère »	*dáà* « père »	*bêm* « enfant »
Couple	*nàà* « chérie »	*dáà* « chéri »	
		Monde animal	
	kóà « femelle » *nàà* « mère »	*bàfǎà* « mâle »	*béà* « petit »
		Lames de la sanza	
	nàà « femelle, mère »	*bàfǎà* « mâle »	*béà* « petit »

• Le cas des verbes (V)

Les verbes gbaya, quant à eux, produisent une très grande polysémie lorsqu'on les traduit en français[6]. En examinant l'ensemble des constructions pour un même verbe, on note l'incidence du choix de la construction transitive, qui marque la voix active (sujet acteur), ou intransitive, qui marque la voie moyenne (sujet participant)[7], et le rôle joué par la nature même du sujet, ou de l'objet dans le cas d'un verbe transitif. Ainsi, un verbe peut avoir, en traduction, plus de six à sept sens dont le rapport n'est pas toujours, loin s'en faut, clair. Prenant en compte le sentiment du locuteur qui considère l'ensemble des sens rapportés à un même item comme solidaires, il convient de découvrir les chaînes culturellement logiques sur lesquelles se fonde cette unité. L'étude du stock verbal du gbaya montre que le verbe, qui exprime toujours un procès[8], réfère à une perception épurée d'un geste technique qui représente son noyau sémantique, comme l'illustrent les deux exemples suivants.

Le verbe *ɓar*[9], dont la valeur sémantique de base sera « presser fort pour exprimer un liquide ou détacher un revêtement », présente les emplois suivants (tab. 3).

6. Pour plus d'informations sur la polysémie verbale (Roulon-Doko, 2006).

7. Il n'y a pas de construction passive en gbaya.

8. L'existence, l'essence ou la localisation sont pris en charge par des prédicats non verbaux.

9. La forme de référence du verbe est notée sans tons, car les tons que porte tout verbe sont toujours dus à la présence d'une marque grammaticale dite TAM.

TABLEAU 3. – Les sens du verbe *ɓar*

Construction transitive	Construction intransitive
Éplucher [le manioc roui] (désignation générique) Peler [un oignon] Ôter [les ongles de la poule ou de l'aulacode] Presser [une pâte] pour en extraire l'huile Tordre [du linge] Traire [extraire le lait]	Muer [serpents, lézards] Se dégager [ciel] (être bleu/faire jour) Desquamer [peau]

Le verbe *tɔ,* dont le sens de base est « rendre performant », présente les emplois suivants (tab. 4).

TABLEAU 4. – Les sens du verbe *tɔ*

Construction transitive	Construction intransitive
Affûter [lame] Dire [parole], parler	Être affuté ou tranchant Dire Être dit [Sujet = parole]

Le sens conceptuel de base d'un verbe retient les éléments qui sont pertinents dans tous ses emplois[10], tels ici une pression orientée vers la séparation d'un élément non encore isolé pour *ɓar* et le moyen de réaliser la performance attendue pour *tɔ.*

• Le cas des adjectifs-adverbes (AA)

Ces termes, qui représentent un tiers du stock lexical, sont des termes originaux. Caractérisés formellement pour certains par un redoublement structurel et interprétés de ce fait comme idéophones, ce sont des termes qui fonctionnent comme adjectifs, avec la possibilité d'être employés également, sans modification formelle, comme adverbe, ce que les autres adjectifs font également, mais au sein d'une construction particulière[11]. Très régulièrement employés dans tous type de discours, j'ai pu les organiser selon 25 champs sémantiques dont la liste est donnée ci-dessous.

10. *Cf.* Roulon-Doko (2001) pour une analyse approfondie des verbes liés aux techniques culinaires.

11. Pour une présentation détaillée du fonctionnement de ces AA, *cf.* Roulon (1983).

TABLEAU 5. – Distribution sémantique des adjectifs-adverbes par ordre d'importance (Roulon-Doko, 2008 : 14)

Domaine sémantique	Nbr.	Domaine sémantique	Nbr.	Domaine sémantique	Nbr.
mouvement	383	manger-boire	88	cuisson	22
taille-forme	352	couleur	86	mouillé-sec	19
position-attitude	198	sentiment-sensation	82	façon d'attacher	18
occupation de l'espace	178	parole	46	chaud-froid	18
Bruit	178	douleur	39	enflure	17
chute-cassure-écoulement	136	ouverture	33	coup	17
Aspect	125	propreté-saleté	30	odeur	15
consistance	109	lumière	29		
quantité	93	remplir	24		

Afin de cerner le « sens conceptuel de base » de chacun, il convient d'avoir un nombre conséquent d'emplois et, aussi, de parvenir à identifier ce qui le distingue des autres AA du même champ sémantique. Je prendrai l'exemple de *bùù* « clair », qui fait partie des 29 AA qui constituent le champ « lumière ». Il se distingue sans problème des 15 AA qui réfèrent au brillant-étincelant-éblouissant et des 6 AA qui réfèrent au sombre-troublé-obscurci, mais doit être contrastivement défini par rapport aux 6 autres AA référant au clair-limpide.

TABLEAU 6. – Les adjectifs-adverbes référant au « clair-limpide » du domaine 'lumière'

ɓèè	éclairant faiblement (aube, crépuscule)
mbèlèlè	aux premières lueurs, fait une faible clarté (aube ou crépuscule)
ɓénéné	limpide, clair (eau, regard, sans larmes)
ngúlúlú	translucide, limpide (eau, regard, yeux d'aveugle)
mbáó	bien dégagé, éclairci (ciel, tête après dissipation des effets de l'alcool)
bòòŋ	grand ouvert, clair (ouverture de porte, vue dégagée, ciel clair, trou dans le toit)
bùù	clair (jour après nuit, os d'un front éclaté, tache de la nuque des pintades, premier croissant lune)

La mention des exemples d'emplois de l'un ou l'autre de ces AA montre la difficulté à saisir ce qui est pertinent pour savoir choisir lequel utiliser de façon adéquate et, donc, la nécessité de paramétrer le sens, ici « clair », en fonction même du contexte extra-linguistique. Ainsi *ɓèè* et *mbèlèlè* réfèrent à une faible clarté spécifique de l'aube ou du crépuscule ; *ɓénéné* et *ngúlúlú* désignent une limpidité spécifique de l'eau et des yeux et

mbàò signale une clarté résultant d'une évolution. Quant à *bòòŋ* et *bùù*, ils désignent une franche clarté sans référence à un support spécifique mais contrastent entre une clarté dont la surface est variable (*bòòŋ*) et une clarté qui se découpe nettement sur un fond (*bùù*). On parvient ainsi au sens conceptuel « fait une découpe claire » pour *bùù*[12].

Au-delà du sens conceptuel de base, certains noms présentent, en français, une telle polysémie que cela m'a conduit à parler d'un sens notionnel et à retenir l'abstrait comme la base de tout cheminement vers les sens réalisés comme je vais maintenant le développer.

• De l'abstrait au concret

Contrairement au modèle implicitement et généralement admis[13] selon lequel les conceptions traditionnelles se structureraient à partir du concret tout en accédant à l'abstrait par la métaphore, le gbaya montre, au contraire, que la pensée s'élabore en premier lieu dans l'abstrait, le générique (la signification) pour se concrétiser et s'appliquer (la désignation). Ce qui débouche, dans la langue cible, en l'occurrence ici le français, sur une polysémie de grande ampleur qui n'est que la concrétisation, dans des contextes variés, d'une valeur notionnelle souvent difficile à définir, d'autant qu'elle n'est pas exprimée comme telle par les locuteurs. Un cas exemplaire est celui du terme *nú*, le plus souvent traduit par « bouche » qui, de fait, ne prend cette acception que lorsqu'il est déterminé par un animé dont le terme « personne humaine, individu » *wí* est le représentant neutre. Pour les animaux, on traduira par bouche mais aussi, pour certains, par gueule. Selon les autres déterminants possibles de ce terme *nú*, la signification semble à première vue une liste à la Prévert, désignant le « tranchant d'un couteau », la « pointe d'une aiguille, d'une flèche, d'un bois », l'« ouverture d'un panier, d'un trou, d'une maison (= porte) », le « bord d'un pagne, d'une route, d'une rivière, d'un champ », le « fil de la parole », une « braise ». Devant un tel inventaire, certains font le constat, comme Jacques Fédry pour la langue sar du Tchad, tout en signalant clairement que « les parties du corps sont toujours complétées » (1976 : 69), que :

> « pour nombre d'objets ou de notions désignés par un terme spécifique dans sa langue maternelle [le français], un équivalent sàr̥ complexe dont l'un des éléments est immanquablement une partie du corps : "bouche de maison", c'est à dire "seuil",

12. *Cf.* Roulon-Doko (2005) pour des exemples concernant le domaine du goût.

13. Benveniste mentionnait dès 1954 que, pour décider du sens des variations sémantiques d'un terme, « un des critères les plus usuels est le caractère "concret" ou "abstrait" du sens, l'évolution étant supposé se faire du "concret" vers l'"abstrait". », point de vue qu'il traitait de « philosophie désuète » (1966 : 298).

> "front du village", c'est à dire "ouest", "œil du filet" c'est à dire "maille", "corps mou", c'est à dire "timidité, pudeur, honte" ; etc. » (1976 : 65)

Une telle démarche, qui accorde la primauté à l'expérience corporelle[14], le conduit à retenir pour le terme sar *tà-* le sens de « bouche » et à le maintenir lorsque ce terme désigne le « seuil de la maison », l'« ouverture de la poterie », l'« orifice d'un trou », le « bout du champ ». Il mentionne cependant que, pour le sar, un autre linguiste s'interroge « qu'est-ce qui nous assure que '*tête*' est le sens premier et 'sommet' le sens second, figuré ? Ne faudrait-il pas poser l'inverse : d'abord l'idée générale de 'sommet', d'où *dò-ḿ* 'mon sommet' c'est-à-dire 'ma tête' » (Fédry, 1976 : 82). La conception défendue par Fédry pose les parties du corps comme un domaine autonome, ce qui est contredit par le comportement syntaxique de ces termes qui ne peuvent, seuls, désigner une partie du corps mais doivent obligatoirement, pour cela, être suivis d'un déterminant.

En abandonnant cette vision anthropomorphique du monde extérieur et en dressant pour chaque langue la liste la plus exhaustive des déterminations possibles du terme étudié que les locuteurs identifient comme unique, il convient de chercher s'il y a une valeur sémantique qui permette de construire tous ces syntagmes sans aucune autre référence. Dans le cas de *nú* en gbaya, c'est la valeur de « partie active », c'est-à-dire l'élément qui permet le fonctionnement du déterminant, qui s'applique dans tous les contextes, je parle alors de valeur notionnelle. De plus, ce terme *nú* employé seul, sans détermination, signifie « langue, idiome », sens qui est conceptuellement pensé comme l'activité propre aux hommes et conserve donc la valeur notionnelle dégagée. Pour d'autres langues, le terme permettant de désigner la bouche pourra avoir une autre valeur notionnelle et, dans d'autres langues, une même notion pourra désigner des parties du corps différentes (Roulon-Doko, 2003 : 79).

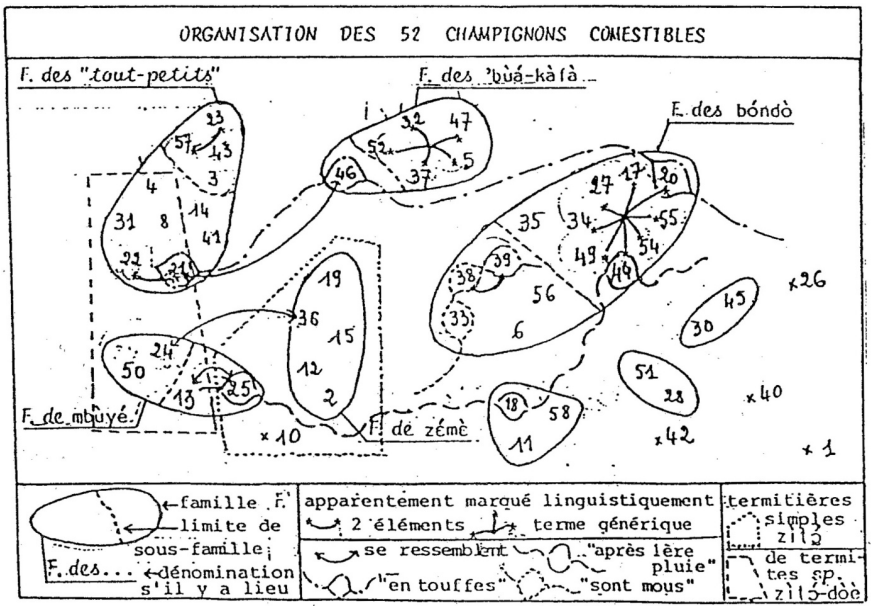
Des classifications en réseaux

Loin de la structuration arborescente hiérarchisée particulièrement développée dans les classifications scientifiques des plantes ou des arbres, que des chercheurs comme B. Berlin, D.E. Breedlove et P.H. Raven (1973) ont appliqué aux plantes tzeltal, une langue maya du Mexique, l'analyse systématique des nombreux corpus lexicaux étudiés montre que l'organisation conceptuelle qui sous-tend les différents champs du savoir gbaya révèle une structuration complexe en réseaux et jamais une structuration hiérarchisée de type arborescent.

14. « *Primacy of body experience* », selon les termes de Dingemanse par exemple (2006 : 8).

Les Gbaya prennent en compte une multiplicité de points de vue, chacun donnant lieu à son propre système de regroupement. Ainsi, pour les animaux *sàdî* (vertébrés), il y a, à côté d'une classification morphologique (caractéristiques physiques), une classification selon la consommation alimentaire et diverses classifications prenant chacune en compte un trait qui permet de les regrouper : « les animaux vivant dans un terrier » *sàdî kɔ́ kɔ̰* (animal/intérieur/trou), les « animaux aquatiques » *sàdĩ dɔ̃ɔ́ yì* (animal/dessous/eau), les « animaux arboricoles » *sàdî ká tè* (animal/sommet/arbre). Aucun de ces systèmes ne se structure en arbres et, pour un même domaine, l'existence de plusieurs classifications juxtaposées et/ou imbriquées les unes dans les autres conduit à une représentation en réseaux, comme l'illustre ci-dessous la classification des champignons comestibles gbaya (fig. 1).

FIGURE 1. – Le réseau des champignons comestibles gbaya (Roulon, 1999 : 187)



Cette situation de coexistence entre plusieurs points de vue dont aucun n'a de primauté sur l'autre m'a permis de constater que, pour un domaine donné, l'application systématique d'un critère produit des réponses qui, à première vue, semblent contradictoires, mettant en cause la cohérence même du système dégagé. Ainsi, concernant les « bois de feu » *gúá* en gbaya (Roulon, 1980), il est apparu qu'un classement était effectué sur la base d'une utilisation récurrente, donc présentée comme prototypique, en fonction du sexe de l'utilisateur : certains bois

étant dits « de femme » et d'autres « d'hommes ». Ayant établi avec les locuteurs la liste des critères qui intervenaient pour établir ces divers classements, j'ai voulu contrôler la validité de chacun de ces critères pour l'ensemble des bois de feu. Il est alors apparu que le critère « ne pas garder le feu », essentiel pour l'identification des « bois d'homme », n'empêchait pas un bois ayant cette caractéristique de se retrouver classé comme « bois de femme ». Cette apparente contradiction n'a pas troublé les locuteurs qui m'ont expliqué que, si un « bois d'homme » est en premier lieu un bois qui ne garde pas le feu et s'éteint facilement et, à l'inverse, un « bois de femme » garde le feu et ne s'éteint pas vite, toute femme, lorsqu'elle confectionne un fagot, ramasse principalement des bois qui gardent le feu, sans oublier d'y ajouter quelques bois qui ne le gardent pas, mais ont par contre l'avantage de s'enflammer vite. Les deux critères, dans ce cadre, ne devaient donc pas être opposés, mais utilisés de façon complémentaire. Dans ce type de structuration à critères multiples, la définition explicitée doit être perçue « comme l'expression d'un comportement majoritaire » et non comme l'application systématique, à tous, dudit critère. Un tel recueil de données permet aux locuteurs de « préciser dans les plus petits détails leurs choix, tout en n'infirmant jamais la véracité de chaque information en soi, [et] évite au chercheur de simplifier trop hâtivement une pensée qui, en l'occurrence, conçoit l'existence de plusieurs classifications » (Roulon, 1980). Dans ce cas précis, cela m'a permis de découvrir un regroupement qui m'avait jusque-là échappé, celui des « dormeurs » *nàá-ʔɔ̀-yá* (celui/s'allonger/sommeil), terme qui désigne ces bois de femmes qui ne tiennent pas le feu.

L'exemple gbaya conforte donc l'approche connexionniste pour laquelle l'architecture mentale est conçue en terme de réseaux et inscrit la problématique dégagée dans le cadre des préoccupations des sciences cognitives.

L'ethnolinguistique à l'heure de l'informatique

La méthodologie ethnolinguistique, comme la linguistique d'ailleurs, a bénéficié de l'évolution des techniques dont je vais rappeler les événements clefs pour ce domaine des sciences humaines et sociales (SHS).

L'évolution des techniques à disposition du chercheur

Depuis 1990, l'avènement des techniques informatiques a permis un travail beaucoup plus rigoureux qui prend mieux en compte l'ensemble des données recueillies sur le terrain.

• De l'enregistrement analogique à l'enregistrement numérique

Les enregistrements sur bandes magnétiques, qui représentaient déjà une avancée importante pour le recueil fidèle d'une production en situation, n'en permettaient cependant pas une consultation aisée. Pour préserver la qualité des enregistrements, il était conseillé d'éviter de multiplier leur lecture. Pour ce faire, le chercheur limitait l'écoute de la bande au temps nécessaire à la transcription et à la traduction de son contenu. Il travaillait donc ensuite sur le document ainsi produit, ce qui revient à dire que la plupart des analyses linguistiques étaient basées sur une version écrite, résultat de la première transcription.

L'enregistrement numérique et la possibilité de convertir en numérique tout enregistrement analogique ont totalement modifié la relation au document original. On peut duplifier à l'envi un enregistrement numérique, l'écouter autant de fois que cela semble nécessaire, le chercheur a un nouveau rapport au document recueilli et l'oralité de la parole peut être véritablement étudiée. Le corpus recueilli sur le terrain, en situation réelle de production, fournit des data consultables à volonté.

• Le développement de l'informatique

Parallèlement, l'outil informatique s'est développé et a commencé à être utilisé par les linguistes. L'ordinateur, à ses débuts, n'avait pas le côté pratique et portable qu'il a maintenant et les supports pour conserver les données ont, eux aussi, beaucoup évolué. Les disquettes souples de 5 pouces, puis les disquettes dures de 3,5 pouces sont devenues des objets de collection depuis l'avènement des clefs USB et des disques durs portables à la capacité de stockage bien plus grande.

Un des plus gros défi pour l'adoption de l'informatique dans le domaine de l'ethnolinguistique a été la quête d'un système de notation qui permette de prendre en compte les sons particuliers et les tons, si fréquents dans les langues d'Afrique subsahariennes. Le LACITO a ainsi assez rapidement développé un système qui lui était propre et n'était, de ce fait, pas partagé par la communauté des chercheurs du même domaine. Pendant de longues années, le chercheur a dû changer régulièrement de système pour s'adapter aux évolutions jusqu'à ce que les informaticiens établissent un standard informatique, l'Unicode, qui permet des échanges de textes dans différentes langues, à un niveau mondial. Le problème du clavier reste cependant un point qui n'a pas encore trouvé de solution standardisée.

Enfin, les logiciels d'exploitation des données informatisées ont connu, eux aussi, une longue évolution. Qui se souvient de Chiwriter par exemple ? C'est avec l'apparition du logiciel de traitement de base de données textuelles édité par la SIL (Société internationale de linguistique), Shoebox, qu'un travail

performant a pu voir le jour. Ce logiciel a évolué pour ensuite devenir Toolbox. Enfin, plus tardivement, un logiciel d'annotation de fichiers multimédia ELAN (EUDICO Linguistic Anotator) utilisé tout d'abord pour analyser le langage de sourds a été ensuite développé par le Max Planck Institute et au LLACAN (Langage, Langues et Cultures d'Afrique, UMR 8135) pour la création d'annotations complexes sur les ressources vidéo et audio.

L'évolution du travail du chercheur

Toutes ces avancées technologiques ont eu un très fort impact sur la façon même de travailler du chercheur et constituent désormais des éléments essentiels du travail des jeunes chercheurs.

Il a fallu, pour ceux qui ont vécu ce développement technologique, un long travail de mise en forme des données manuelles déjà recueillies afin de les mettre sur un support informatique. Mais, une fois ce fastidieux travail accompli, la facilité de consultation des données et leur organisation possible selon des angles de vue multiples et variés ont facilité, en particulier, la réalisation de dictionnaires illustrés d'exemples puisés au sein de toutes les data ainsi réunies. Pour ce qui est de l'analyse grammaticale, l'existence de telles data – corpus de transcriptions grammaticalement annotées[15] – permet de procéder à de nombreuses requêtes et de contrôler systématiquement la fréquence des constructions retenues. Cette façon de travailler sur le corpus recueilli rapproche l'analyse des langues orales de celle des langues à tradition écrite qui repose sur un immense corpus établi depuis longtemps.

Dans le même temps, la multiplication des études linguistiques sur les langues dites à tradition orale a permis une meilleure diffusion des connaissances et a conduit à développer une nouvelle branche de la linguistique, la typologie, qui cherche à classer les langues d'un point de vue structurel et non plus seulement du point de vue de la parenté génétique.

Je ne donnerai que deux exemples de l'ouverture que représente, pour le chercheur, la situation actuelle. J'avais décrit, dès 1975, dans ma thèse sur le système verbal du gbaya, une forme verbale qui, sur la base des exemples recueillis, semblait indiquer que le sujet du verbe faisait lui-même l'action portée par le verbe, d'où le nom d'« authentificatif » que je lui avais donné, n'ayant pas trouvé de terme plus adapté. Sur un corpus plus important où j'ai pu facilement rechercher cette forme et la situer dans son contexte, je me suis aperçue qu'elle manifestait ce qu'avait

15. Pour voir l'évolution des notations permises par l'informatique, voir l'exemple de la notation d'un conte dans Roulon-Doko (2010).

d'étonnant l'action réalisée par le sujet du verbe. Le sujet le faisait bien lui-même, mais ce qui était souligné était qu'il soit parvenu à le faire. Cette caractérisation de l'action verbale comme une information nouvelle, inattendue, qui surprend le locuteur, correspond à la mirativité, catégorie grammaticale dégagée depuis peu des autres marques d'évidentialité (*evidentiality*)[16] et phénomène peu décrit pour les langues d'Afrique. J'ai donc choisi, dans la grammaire que je rédige, d'appeler cette modalité verbale « miratif », ce qui a l'avantage de pouvoir renvoyer, au-delà de sa spécificité d'usage en gbaya, à un phénomène de même type attesté dans d'autres langues du monde.

D'une façon récurrente, la possibilité de pouvoir rechercher les occurrences d'une construction dans un très vaste corpus permet de prendre en compte la variété des contextes et donc de mieux saisir la valeur qui rend possible une valeur unique de référence.

Le parole et la littérature orale

L'étude de la parole et des paroles culturelles qui fondent la littérature orale d'une culture sont grandement facilitées par l'utilisation des moyens informatiques qui ont été présentés. De plus, il est possible de réaliser des productions multimédia qui permettent la diffusion au plus grand nombre des enregistrements faits sur le terrain et sur lesquels portent nos recherches. Cette mise à disposition, en ligne, d'enregistrements originaux dont le corpus est annoté, vise bien sûr la communauté scientifique, mais elle est aussi essentielle pour que les populations étudiées aient accès à leur patrimoine. Il s'agit d'un juste retour.

Dans ces conditions nouvelles, la méthodologie ethnolinguistique trouve sa place aussi bien en anthropologie de la parole qu'au sein des recherches sur l'énonciation en linguistique. Pour les chercheurs linguistes, dans le cadre d'une description, un point de vue ethnolinguistique consistera à situer la langue dans son contexte, tant verbal que culturel, et à donner une importance très forte à la construction du sens, il ne les conduira pas pour autant à situer les actes de paroles dans une pratique culturelle précise, alors que ce sera tout de suite dans la feuille de route de l'anthropologie linguistique, comme elle est envisagée maintenant.

Conclusion

La reconnaissance de la nécessité d'une collaboration entre les sciences humaines, ou avec les sciences naturelles, marquée par l'emploi tout à fait banalisé du terme

16. En français, certains préfèrent parler de « médiatif » plutôt que d'« évidentialité ».

« ethno » devant un certain nombre de domaines scientifiques : ethnosciences, ethnomédecine, ethnomusicologie, etc., comme je l'indiquais dans mon introduction, souligne le besoin d'inter- ou de pluri-disciplinarité quand il s'agit d'étudier des sociétés humaines. Quant au terme d'« ethnolinguistique », il reste d'un usage très « français », pour désigner le domaine scientifique qui est plus volontiers appelé aujourd'hui, en utilisant un terme venu de la recherche anglo-saxonne, « anthropologie linguistique ». Ce dernier terme vise l'étude des pratiques langagières, pour reprendre le titre du bel ouvrage de Sandra Bornand et Cécile Leguy (2015).

Pour ma part, comme je l'ai développé dans cet article, l'ethnolinguistique n'est pas une discipline, mais une méthodologie à la disposition du chercheur, tant en linguistique qu'en anthropologie. Il s'agit de prendre pour fil directeur de sa recherche la langue cible que manifeste toute parole. Bien sûr, selon le rapport qu'a le chercheur à la langue étudiée, la pratique effective qu'il en a ou non, le type de recherche n'est pas le même. Mais, pour le linguiste ou l'anthropologue qui veut prendre en compte la sémantique, et chercher à cerner la conception conceptuelle de la langue étudiée, il n'y a pas de raccourci, ce doit toujours être la parole de l'autre – dans la langue source –, en tant que production réelle, en contexte et en évolution, qui lui permettra de construire son objet de recherche.

Tandis que la pluridisciplinarité est le fait d'une collaboration entre spécialistes de compétences différentes, la démarche ethnolinguistique, qui vise à rendre compte du point de vue d'une culture donnée, ne relève pas d'une collaboration entre scientifiques, elle propose au chercheur de se laisser conduire dans l'univers qu'il veut étudier en adoptant l'instrument qu'utilisent les locuteurs entre eux, leur parole.

Bibliographie

BENVENISTE Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard [en particulier le chap. XXIV].

BERLIN Brent, Dennis E. BREEDLOVE et Peter H. RAVEN, 1973. General principles of classification and nomenclature in folk biology, *American Anthropologist* 75, 1, pp. 241-241.

BORNAND Sandra et Cécile LEGUY, 2015. *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin, coll. Sciences humaines et sociales.

BOUQUIAUX Luc et Jacqueline M. C. THOMAS (éds), 1971. *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF, coll. numéro spécial 1.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1977. *Langage et cultures africaines : essais d'ethnolinguistique*, Paris, Maspéro.

DINGEMANSE Mark, 2006. The Body in Yórùbá: a linguistic study, MA Thesis, Leiden University (http://ideophone.org/dl?id=3).

DUMESTRE Gérard, 1987. Le Bambara du Mali : essais de description linguistique, thèse d'État, Université de Paris III et INALCO, Paris.

FÉDRY Jacques, 1976. L'expérience du corps comme structure du langage. Essai sur la langue Sàṛ (Tchad), *L'Homme* 16, 1, pp. 65-107.

MOTTE-FLORAC Élisabeth et Gladys GUARISMA (éds), 2004. *Du terrain au cognitif : linguistique, ethnolinguistique, ethnosciences - À Jacqueline M. C. Thomas*, Paris, Peeters, coll. Numéros spéciaux 30, SELAF 417.

ROULON Paulette, 1980. Le bois de feu chez les Gbaya-kara-'bodoe : essai de méthodologie et d'analyse ethnolinguistique, *Journal d'Agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* XXVII, 3-4, pp. 221-246.

—, 1983. Spécificité de l'adverbe en Gbaya 'bodoe, *in* J. Kaye, H. Koopman, D. Sportiche et A. Dugas (éds), *Current Approaches to African Linguistics* 2, chap. 25, Dordrecht-Holland / Cinnaminson USA, Floris Publications, pp. 379-389.

—, 1985. Étiologie et dénomination étiologique des maladies gbaya 'bodoe (Centrafrique), *L'Ethnographie* LXXXI, 96-97 : *Causes, origine et agents de la maladie chez les Peuples sans écriture*, pp. 81-102.

—, 1999. Les classifications en réseaux chez les Gbaya 'bodoe (Centrafrique), *in* M. Fruyt et P. Valentin (éds), *Lexique et cognition*, Paris, PUPS, coll. Linguistica Palatina-Colloquia, pp. 181-190.

ROULON-DOKO Paulette, 2001. Approche ethnolinguistique dans le domaine des techniques culinaires : l'exemple du gbaya 'bodoe de Centrafrique, *in* R. Nicolaï, *Leçons d'Afrique : filiations, ruptures et reconstitution des langues, un hommage à Gabriel Manessy*, Louvain-Paris, Peeters, coll. Afrique et langage 2, pp. 285-303.

—, 2003. Les parties du corps et l'expression de l'espace, *in* S. Robert, *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation (Polysémie, recatégorisation et échelles syntaxiques)*, Louvain, Peteers, pp. 69-85.

—, 2005. Los ascos en el país gbaya (República Centroafricana), *in* A. A. M. Fuertes, L. Cantarero, F. X. Medina, M. Montejano et Mª J. Portalatín

(éds), *Racionalidad e irracionalida del comportamiento comensal, Homenaje al Dr. Igor de Garine*, La Val de Onsera, España, pp. 283-293.

—, 2006. Le traitement de la polysémie verbale du gbaya dans le cadre d'un dictionnaire gbaya français, *in* T. Szende (éd.), *Le français dans les dictionnaires bilingues*, Paris, Honoré Champion éditeur, pp. 317-328.

—, 2008. *Dictionnaire Gbaya-Français (République centrafricaine), suivi d'un dictionnaire des noms propres et d'un index français-gbaya*, Paris, Karthala, coll. Dictionnaires et langues.

—, 2010. Le conte : du terrain à Internet, pratique et déontologie, *Cahiers de littérature orale* 63-64 : *Pratiques d'enquêtes*, pp. 295-304 (http://clo.revues.org/334).

— 2019. Lexicalization patterns in color naming in Gbaya, a Ubanguian language of CAR, *in* I. Raffaelli, D. Katunar and B. Kerovec (eds), *Lexicalization Patterns in Color Naming: a Cross-Linguistic Perspective*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, SFSL 78, pp. 133-156.

ROULON Paulette et Raymond DOKO, 1986. La sanza, étude ethnolinguistique : 1. l'instrument, 2. le répertoire des chants de sanza, *in* V. Dehoux, *Chants à penser gbaya (Centrafrique)*, Paris, SELAF, coll. Ethnomusicologie 2, pp. 81-93 et 111-120.

L'ethnolinguistique, une méthodologie développée par le LACITO dès sa création

Résumé

Ethnosciences, ethnomusicologie, ethnolinguistique... la globalité d'une culture comme objet d'étude et le recours systématique à l'usage de la langue de ses locuteurs comme méthodologie sont les bases de tout le travail qui s'est fait au LACITO dès son origine. Le terme « terrain » exprimait ce choix de privilégier la parole de l'autre. Et une certaine pluridisciplinarité était nécessaire pour que le chercheur puisse investiguer au mieux les différents champs culturels. Je montrerai, par des exemples précis, comment cette méthodologie reste d'actualité et comment on peut la combiner avec les techniques les plus modernes (bases de données, logiciel de restitution du son, etc.). Bien distincte de la documentation, cette méthodologie conduit aussi bien à l'établissement de dictionnaires ou de grammaires qu'elle permet une analyse fine des catégories conceptuelles de la langue, tant en ethnoscience que pour les productions orales et musicales.

Mots-clés : ethnolinguistique, terrain, méthodologie, Afrique Centrale, Gbaya

Ethnolinguistics, a methodology developed by LACITO ever since its creation

Abstract

Ethnosciences, ethnomusicology, ethnolinguistics... taking the whole of a culture as object of study, and the systematic use of its speakers' language as method of inquiry, is at the basis of the work done at LACITO ever since its creation. The term "field" expressed this choice of privileging the speech of the Other. A certain pluridisciplinarity was necessary to allow the researcher to investigate different cultural domains as fully as possible. I show here, through specific examples, how this methodology remains relevant and how it can be combined with more recent techniques (databases, audio software, etc.). Entirely distinct from documentation, this methodology is equally conducive to the creation of dictionaries or grammars and to the careful analysis of a language's conceptual categories, in ethnoscience or oral and musical productions alike.

Keywords: *Ethnolinguistics, Field, Methodology, Central Africa, Gbaya*

Décrire une société de chasseurs-collecteurs de la forêt centrafricaine à travers sa langue : l'expérience collective de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka*

par

Serge Bahuchet, Alain Epelboin, Susanne Fürniss, Marie-Françoise Rombi & Jacqueline M. C. Thomas

Il nous aura fallu trente-sept ans pour terminer la publication de cette œuvre-fleuve, dont l'entreprise couvre presque un demi-siècle. Trente-sept ans, seize volumes et près de 5 000 pages consacrées à une langue de tradition orale !

Origines et déroulement du projet

Le point de départ de notre projet était lié à la recherche du musicologue Simha Arom qui consistait à explorer la diversité des musiques d'un pays jusque-là vierge en ce domaine, la République centrafricaine (RCA). En 1974, au cours de cette quête méticuleuse, il rencontre les Pygmées Aka au sud de la RCA, à l'orée de la forêt équatoriale, et enregistre ses premières bandes de cette musique complexe (Arom, 2009). Sa méthode, basée sur une transcription rigoureuse (Arom, 1969 et 1973), nécessite la prise en compte des paroles des chants, ce qui permet de segmenter les phrases musicales. Confronté à une langue alors non décrite, Simha Arom fait appel à la linguiste Jacqueline M.C. Thomas, qui vient de réunir un groupe de jeunes linguistes avec, comme programme, la description de toutes les langues de ce jeune pays, suivant une méthode très détaillée qui intègre tous les aspects de la société (Bouquiaux et Thomas, 1976). Le cheminement ambitieux consiste à partir de la phonologie, pour aboutir à la littérature orale, contes et proverbes ; cela implique à la fois la description de la grammaire mais aussi le recueil du lexique. Ce principe, hérité d'André-Georges Haudricourt, Jacqueline M.C. Thomas l'a elle-même mis en pratique quand elle a d'abord étudié la langue oubanguienne ngbaka-ma'bo, dans des ouvrages majeurs et servant toujours de modèle, allant de la grammaire aux contes, sans délaisser l'organisation sociale (Thomas, 1963a, 1963b et 1970).

À la demande de Simha Arom donc, Jacqueline Thomas entreprend la description de la langue aka, ce qui la conduit à en publier, avec France Cloarec-Heiss

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 63-82

Carte 1. – Carte de la région et principales ethnies

(1978), la phonologie, base nécessaire à toute description linguistique. Ce faisant, elle découvre que les Aka parlent une langue bantoue, bien qu'ils vivent à Mongoumba, endroit en contact quotidien avec une communauté de langue oubanguienne, celle des Monzombo.

La RCA est un pays comptant une soixantaine de langues différentes, toutes non écrites, où se rencontrent trois familles linguistiques. Les langues oubanguiennes (dont le ngbaka-ma'bo) sont les plus nombreuses et couvrent la majorité de ce pays de savane arborée. Elles tiennent d'ailleurs leur nom de famille du fleuve Oubangui, affluent du Congo, qui borde ce pays par le sud. À l'extrême nord se rencontrent quelques langues nilo-sahariennes et, au sud, des langues bantoues du groupe C10 ; c'est la limite nord de leur immense répartition (carte 1).

Une région s'est révélée singulièrement intéressante, la Lobaye, au sud-ouest de Bangui, car s'y côtoient des communautés parlant des langues des deux familles (oubanguienne et bantoue), avec des habitats et des activités contrastés (des groupes d'agriculteurs de forêt et des groupes de pêcheurs le long du fleuve Oubangui). Curieusement c'est dans cette région que Jacqueline M. C. Thomas et Luc Bouquiaux ont pu décrire deux langues, le mbati (Bantu C10) et le monzombo (Oubanguien), utilisant un nombre anormalement élevé de tons, quatre tons ponctuels et un nombre incalculable de tons modulés, par rapport aux autres

langues de la région, qui n'ont généralement que deux ou trois tons ponctuels et trois ou quatre tons modulés (Bouquiaux et Thomas, 1977).

Mise en place de l'équipe

Pour décrire le mbati (connu aussi sous le nom d'isongo), le linguiste Luc Bouquiaux avait fait appel dès 1969 à l'ethnozoologue Raymond Pujol, du Muséum national d'Histoire naturelle, pour en documenter les aspects naturalistes. Un jeune étudiant, au vrai encore lycéen, Serge Bahuchet, fréquentait à cette époque le laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie[1] ; Raymond Pujol l'emmènera en stage d'ethnoécologie en RCA, dans la station de recherche que Jacqueline M. C. Thomas avait créée à Bangui, à l'arrière de la concession de l'ORSTOM. Quelques années plus tard, en 1972, lorsque cet étudiant manifestera son souhait de travailler sur le terrain en Afrique, Raymond Pujol lui proposera de prendre en charge l'ethnozoologie des nomades Aka, voisins des Isongo dont lui-même explorait le monde animal. Ce n'est qu'au retour de ces tout premiers pas de débutant[2], que la rencontre avec la recherche d'Arom et Thomas sur l'aka trouvera place. Cela donne l'impulsion décisive à Jacqueline Thomas pour entreprendre la description de cette langue selon la méthode qui deviendra « la méthode LACITO », du nom du laboratoire du CNRS créé en 1977. Pour ce faire, elle obtient de l'ORSTOM (devenu depuis l'IRD) deux contrats de volontaires du service national actif, en 1974 pour Henri Guillaume, anthropologue social et en 1975 pour Serge Bahuchet, ethnoécologue, qui vont partir chez les Aka pour y réaliser leurs terrains de thèse. Les rejoindront un historien, Jean-Michel Delobeau, et une ethnobotaniste, Élisabeth Motte, devenue Motte-Florac une fois mariée (Bahuchet, 1985 ; Delobeau, 1989 ; Guillaume, 2001 ; Motte-Florac, 1980). Tous avaient comme consigne de recueillir le vocabulaire technique lié à leur domaine spécialisé. Dans le même temps, Arom et Thomas intensifièrent leurs propres travaux sur les Aka (Arom publie une mémorable anthologie de leur musique en 1978) et sur les relations mythico-historiques qu'ils entretiennent avec leurs voisins (Arom et Thomas, 1974).

En 1977, au retour de terrain de tous ces doctorants, au vu de la diversité et de la richesse des documents linguistiques recueillis, chacun ayant travaillé dans un village différent de la Lobaye, Jacqueline Thomas réunit toute l'équipe avec une proposition enthousiasmante : il s'agissait, au-delà des thèses de chacun, de réunir tout le vocabulaire dans un seul fichier, pour en faire un dictionnaire.

1. Dirigé alors par son fondateur, le professeur Roland Portères.
2. Les deux premières missions de Bahuchet dans la Lobaye eurent lieu d'août à octobre 1972, puis de novembre 1974 à janvier 1975.

L'interdisciplinarité

Cette proposition nous faisait faire un saut épistémologique considérable. En effet, tous nos travaux spécialisés, bien que portant sur la même communauté, étaient juxtaposés. Même si nous échangions entre nous, les résultats des uns pouvaient compléter certains résultats des autres, mais sans changer l'approche de la discipline de chacun. Nous étions là dans un programme ambitieux et coordonné, certes, mais *pluridisciplinaire*. Dès l'instant où nous avons mis en commun nos données, nous avons changé de registre. La compilation systématique, mot par mot, du vocabulaire et des explications culturelles a mis en évidence des complémentarités, des différences subtiles ou profondes, qui apportaient des éclairages sur le domaine de chacun d'entre nous, mais également qui entraînaient la nécessité d'approfondissement, de retours sur le terrain, de vérifications et provoquaient de nouvelles questions. Se sont aussi associés à notre groupe de nouveaux chercheurs, Alain Epelboin en 1980 pour l'anthropologie médicale et, plus tard, Susanne Fürniss en 1989 pour l'ethnomusicologie. Dès lors, notre projet est devenu *interdisciplinaire* et nous l'avons rebaptisé « Anthropologie d'un écosystème forestier », car il prenait également en compte les communautés d'agriculteurs avec lesquelles les chasseurs-cueilleurs aka étaient en interaction.

En matière de nouvelles questions, nous avons élargi notre approche pour évaluer la diversité régionale interne à la langue aka (recherche des dialectes, d'Est – Oubangui/Lobaye – en Ouest – Sangha), la prise en compte des langues associées, soit linguistiquement (les autres langues bantoues), soit géographiquement (les langues oubanguiennes de la même région), puis, ultérieurement, les autres langues « pygmées » et, en premier lieu, le baka du sud Cameroun. Nous y reviendrons plus loin.

Ainsi, sept disciplines ou champs disciplinaires différents ont collaboré à cette entreprise : linguistique, ethnolinguiste, ethnomusicologie, ethnologie, ethnoécologie, ethnobotanique, anthropologie médicale.

Nous n'avons publié notre introduction qu'en 1983, explicitant notre démarche, nos principes et donnant le mode d'emploi de l'ouvrage. Nous définissions ainsi ces principes dans notre résumé, récurrent sur tous les volumes :

> « [L'encyclopédie est...] une étude pluridisciplinaire centrée sur l'approche linguistique des différents aspects de la réalité sociale. Dans cette perspective, la langue se situe à la fois comme un aspect de cette réalité sociale et comme le thésaurus et le véhicule de celle-ci. »

Nous avons publié le premier fascicule du dictionnaire ethnographique en 1981, en commençant par le phonème P. L'accroissement des données, grâce à de nouveaux terrains, nous a conduit à en publier une deuxième version considérablement augmentée en 2003. En effet, à partir de la publication du 2e fascicule (1993), l'un d'entre nous, Alain Epelboin, a systématiquement emporté sur son

terrain, au cours de cinq missions, de 1994 à 2006, les documents lexicaux de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* (EPA, comme nous l'appelons familièrement), afin d'affiner et d'amplifier les informations.

Pourquoi « Encyclopédie » ?

C'est en toute connaissance de cause que nous avons sans modestie intitulé notre ouvrage « encyclopédie », en référence directe à la grande *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert :

> « L'Ouvrage dont nous donnons aujourd'hui le premier volume, a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre & l'enchaînement des connoissances humaines ; comme *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir sur chaque [...] les principes généraux qui en sont la base, & les détails les plus essentiels, qui en font le corps & la substance. » (Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, Discours préliminaire, 1751)

Nous avons appliqué le principe de « l'enchaînement des connaissances » (littéralement le cycle d'*encyclopédie*) en liant les lexèmes les uns aux autres par des renvois nombreux et systématiques, dont nous donnerons des exemples plus loin.

Organisation de l'EPA

L'*Encyclopédie des Pygmées Aka* est divisée en trois livres, pouvant comporter plusieurs volumes : livre I *Les Pygmées Aka* (4 fascicules), livre II *Dictionnaire ethnographique aka-français* (11 fascicules) et enfin livre III *Lexique français-aka* (1 tome)[3].

Le **livre I** intitulé *Les Pygmées Aka* est l'introduction. C'est une série de textes abordant tous les aspects de la société aka, qui ont été conçus pour permettre de trouver dans le dictionnaire les informations culturelles ponctuelles, en consultant les mots pertinents, grâce à de très nombreux renvois (en marge et dans le texte). C'est aussi la synthèse la plus complète qui présente la société aka à travers sa langue et nos résultats de terrain.

Le **livre II**, le *Dictionnaire* proprement dit, comporte 7 456 entrées (tableau 1), sur plus de 3 000 pages, illustrées de 1 198 figures (photos et dessins). L'ordre choisi est l'ordre phonologique, et non pas l'ordre alphabétique usuel. Des renvois systématiques d'entrée en entrée permettent de circuler à travers le dictionnaire, par des relations sémantiques, par des contrastes, par des récapitulations régulières où se trouve réuni tout le vocabulaire concernant un domaine particulier.

3. Nous avions prévu de publier un 4e livre, consacré au lexique thématique. Nous avons finalement pris la décision de n'en rien faire et de réaliser une indexation thématique par des moyens numériques, en cours de conception.

Tableau 1. – Nombre d'entrées par phonème

P	458	D	239	NZ	145	H	32
B	1079	ND	151	NY	94	KP	152
MB	258	N	81	Y	236	GB	95
M	546	L	349	K	961	NGB	83
V	219	S	701	G	149	W	206
T	353	Z	179	NG	274	Voyelles	416
TOTAL							7 456

Le **livre III**, le *Lexique français-aka*, a été conçu également comme un outil pratique, non seulement en récapitulant tous les sens de chaque terme, mais également en adjoignant aux mots le numéro du volume et de la page où le terme aka se situe. Ce lexique permet de retrouver aisément toutes les informations à partir du vocabulaire français et dans l'ordre alphabétique, pour que le plus grand nombre de lecteurs puisse tirer un bénéfice maximal de l'ensemble des informations dispersées dans les nombreux volumes du dictionnaire aka-français.

La langue Aka et son dictionnaire

Pour réaliser le dictionnaire, nous avons opéré des choix drastiques, au premier abord déroutants pour des bantouistes. L'aka est en effet une langue bantu (C10 dans la classification de Guthrie). Cela signifie qu'elle utilise des classes d'accord des termes, et qu'un nominal est toujours prononcé avec son préfixe de classe. Ces classes d'accord concernent également, dans une phrase, les adjectifs et les verbes. Enfin, le préfixe (« indice de classe » dans la terminologie de Jacqueline M. C. Thomas) change pour marquer le singulier ou le pluriel.

Pour rendre compte de l'importance du fonctionnement des accords de classe nominale, nous avons décidé de présenter les lexèmes nominaux sous leur forme radicale, rejetant les préfixes derrière, qui viennent normalement les compléter dans chaque phrase selon les règles habituelles des langues bantoues.

Deuxième décision inhabituelle pour un dictionnaire, et qui nécessite de la part de l'utilisateur une certaine habituation, tous les termes des onze volumes du *Dictionnaire ethnographique aka-français* sont présentés dans l'ordre *phonologique* propre à la langue, et non selon l'ordre alphabétique d'un alphabet latin qui ne pourrait être qu'arbitraire.

TABLEAU 2. – Les classes nominales aka

Classes nominales

1.	mò.	(ò., w`.)	*anthropocentrique*	2.	bà.	(bá,, b´.)		*individuel*
3.	mò.	(ó., w´.)	*particularisant*	4.	mè.	(mé., mí.)		*dénombrable*
5.	è.	(é., y´.)	*totalitaire*	6.	bè.	(bé., bí.)		*ensemble dénombrable*
5B.	Ø	(è., y`.)	*global*					*ensemble*
7.	dì.	(dí,, z´., y´.)	*collectif*	8.	mà.	(má., m´.)	*massif*	*global*
9.	bò.	(bó.)	*générique*					*indénombrable*
				10.	ló.	(ló.)	*superlatif*	*indénombrable*
				11.	vì.	(ví.)	*diminutif*	*dénombrable*

Dans la numérotation des classes, les nombres impairs correspondent aux singuliers et les nombres pairs aux pluriels.

Outre les informations de base – tons et classes nominales –, ces entrées consignent les lieux d'utilisation d'un terme, ses variantes dialectales, des synonymes et antonymes, ainsi que les terminologies proches dans les langues voisines. Les différentes acceptions d'un terme sont traitées séparément pour tenter de bien cerner les différents champs sémantiques qu'ils recouvrent dans des contextes différents. Dans beaucoup de cas, une ou plusieurs phrases illustrent l'utilisation du terme dans le discours avec traductions littérale et littéraire.

La grande majorité des articles apporte des informations techniques, naturalistes et sociales, permettant d'inscrire chaque terme dans l'ensemble des domaines couverts par les recherches des neuf auteurs : ethnographie, anthropologie sociale et culturelle, ethnosciences, ethnolinguistique, ethnomusicologie, ethnobotanique, ethnozoologie, ethnopharmacologie, ethnomédecine.

L'enchaînement des connaissances

Cette convergence interdisciplinaire est complétée par de multiples renvois permettant de poursuivre les réseaux notionnels propres aux Aka, comme dans l'exemple ci-dessous autour du nom de la hache et de son manche (fig. 1).

Dérivation

Le classement des nominaux par le radical a permis de mettre en évidence des changements de sens obtenus par la modification de la classe nominale. Le cas le plus fréquent est de distinguer un individu d'un collectif, par exemple un spécimen d'une plante d'une espèce végétale, ou encore un nom d'escargot d'un collectif global, nom de groupe de filiation (fig. 2).

Le sens précis des mots est défini par des explications orales obtenues lors des enquêtes auprès des interlocuteurs, mais souvent aussi décrypté par leur situation en contexte dans des phrases et des récits (fig. 3).

Cet exemple (fig. 4) montre comment, à partir d'un radical verbal, on forme des nominaux ou des verbaux. Avec un suffixe nominal, il donne un nom d'agent (-i) ou d'action avec un autre suffixe (-ɛ) ; on peut aussi former une dérivation verbale de 2e degré puis à nouveau des nominaux avec des suffixes.

Polysémie et champs sémantiques

La mise en commun des notions recueillies par les divers chercheurs au cours de leurs missions a conduit à des associations d'idées dont le décryptage a demandé du soin (exemple fig. 5).

L'exemple suivant montre comment on passe d'un accessoire ordinaire, une simple ficelle de corde, à un élément crucial de l'être humain, son souffle de vie. En effet, la ficelle, en sus de son usage quotidien, est aussi la ceinture que l'on fixe dès la naissance, et que l'on ne coupera que lors de son dernier souffle (fig. 6).

Le cas le plus impressionnant concerne une plante, ***bondo*** (*Tabernanthe iboga*), qui a été relevée par les ethnobiologistes, en même temps que l'ethnomusicologue étudiait une danse et sa musique également nommée ***bondo***. Une analyse méticuleuse des circonstances de l'usage de cette plante et du déroulement de la danse, ainsi que des occurrences du nom dans le langage et les textes oraux, a permis de cerner les sens de ce terme, donc sa polysémie, ainsi que le champ

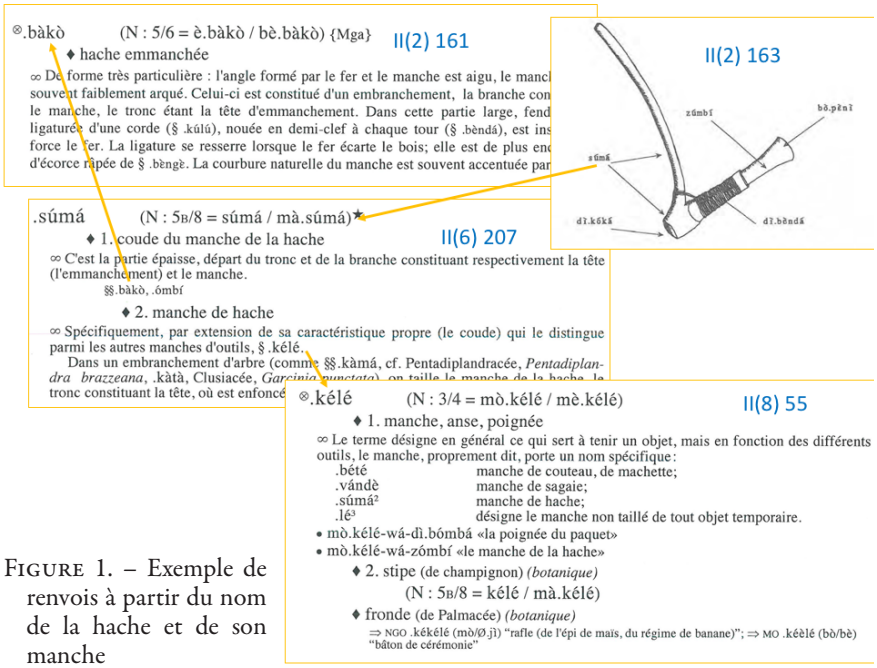


Figure 1. – Exemple de renvois à partir du nom de la hache et de son manche

.bàmbú (N : 3/4 = mò.bàmbú / mè.bàmbú) ✶{O}
♦ fruit de *Gambeya lacourtiana*
(N : 7/8 = dì.bàmbú / mà.bàmbú)
♦ arbre (sp.), Longhi
Sapotacée, *Gambeya lacourtiana* (DE WILD.) AUBRÉV. et PELLEGR.
(N : 9/8 = bò.bàmbú / mà.bàmbú)
♦ Longhi, *Gambeya lacourtiana* (le genre)

.mbɛ̀mbɛ̀ (N : 1/2 = mbɛ̀mbɛ̀ / bà.mbɛ̀mbɛ̀) {Ka}{O}
♦ escargot (sp.), Achatine
Achatina balteata REEVE, Achatinidé
(N : 9 = bò.mbɛ̀mbɛ̀)
♦ Bombèmbè, les "Achatine", groupe de filiation patrilinéaire

FIGURE 2. – Du fruit à l'arbre ; de l'espèce au nom de groupe

FIGURE 3. – Exemples de sens divers par changement de classe nominale

.kémbé (N : 1/2 = kémbé / bà.kémbé) {Ka}{Nd-Bay}
♦ oiseau (sp.), Râle à pattes rouges
Rallidé, *Himantornis haematopus* HARTLAUB
(N : 3/4 = mò.kémbé / mè.kémbé)
♦ écho du chant (dans la forêt), réverbération

.bɔ̀dú (N : 3/4 = mò.bɔ̀dú / mè.bɔ̀dú)
♦ décomposition, pourrissement
(N : 5/6 = è.bɔ̀dú / bè.bɔ̀dú) ✶
♦ 1. pourriture, faisandé (534)
♦ 2. mauvaise odeur, puanteur
♦ 3. écoulement, sanie

.kúlé (N : 3/4 = mò.kúlé / mè.kúlé)☆
♦ 1. charge des abeilles
♦ 2. nuée d'abeilles
♦ 3. essaim {Mga}
(N : 5B/8 = kúlé / mà.kúlé) {Z}
♦ 1. essaim
♦ 2. bourdonnement des abeilles

.kókó✶ (N : 3/4 = mò.kókó / mè.kókó)
♦ 1. étoffe d'écorce battue, tapa
♦ 2. pièce de tissu
(N : 5/6 = è.kókó / bè.kókó)
♦ 1. enveloppe dure
∞ CRÉD. - *taxin.* = bà.pàmà-bá-bè.*kókó* "les animaux à enveloppe dure", c'est-à-dire à carapace (comme les Tortues) ou à coquille (comme les Escargots), constituent une catégorie animale distincte.
◊ écorce (de plante)
◊ coque (de fruit ou de graine)
◊ carapace (de tortue)
◊ coquille (d'escargot)
◊ élytre (de Coléoptère)
◊ peau du dos de l'Athérure
♦ 2. épluchure
♦ 3. plaque
(N : 7/8 = dì.kókó / mà.kókó)
♦ 1. écorce taillée ou travaillée
♦ 2. objet d'écorce taillée : plan de cuisine, panneau de construction, portière, lit, siège…

sémantique qu'il recouvre (fig. 7).

Un dernier exemple éclairant associe deux éléments végétaux qu'*a priori* rien ne rapproche, le fruit coupé d'une liane Loganiacée (*Strychnos aculeata*), et la tige d'une vanille épiphyte sauvage (*Vanilla* sp.). Il résulte des analyses que ce qui lie les deux plantes, c'est un instrument de musique particulier, une harpe-cithare, dont le fruit est la caisse de résonnance, alors que la liane fournit les cordes (fig. 8).

Comparaisons avec d'autres langues

Nous avons associé aux entrées aka les termes simi-

laires dont nous avons eu connaissance dans les langues voisines, en fonction des enquêtes réalisées sur le terrain ou des documents publiés dont nous avons pu avoir connaissance et tout particulièrement celles de la même région : les lan-

mɔ̀k- (Vd < *mɔ̀-)
♦ cueillir (en coupant la tige, le pédoncule), ramasser
.mɔ̀kì (Nd : 1/2 = mɔ̀kì / bà.mɔ̀kì < mɔ̀k-)
♦ cueilleur, ramasseur *(agent)*
⊗.mɔ̀kí (Nd : 9/8 = bò.mɔ̀kí / mà.mɔ̀kí < mɔ̀k-)
♦ cueillette : fait de cueillir (en coupant le pédoncule ou la tige), ramassage
.mɔ̀ké (Nd : 5B/8 : mɔ̀ké / mà.mɔ̀ké < mɔ̀k-)
♦ collecte, cueillette, ramassage *(action collective, indifférenciée)*
(Nd : 9/8 : bò.mɔ̀ké / mà.mɔ̀ké < mɔ̀k-)
♦ collecte, cueillette, ramassage *(mouvement de l'action)*
mɔ̀kǎn- (Vd- < *mɔ̀kǎ- < mɔ̀k-)
♦ avoir cueilli, avoir ramassé
mɔ̀kǎk- (Vd- < *mɔ̀kǎ- < mɔ̀k-)
♦ cueillir en coupant la tige, ramasser (habituellement)
mɔ̀kɔ̃l- (Vd- < *mɔ̀kɔ̃- < mɔ̀k-)
♦ cueillir, faire la cueillette, ramasser
.mɔ̀kɔ́lí (Nd : 9/8 = bò.mɔ̀kɔ́lí / mà.mɔ̀kɔ́lí < mɔ̀kɔ̃l-)
♦ cueillette, ramassage (fait de cueillir, ramasser) *(événement)*
.mɔ̀kɔ́lé (Nd : 3/4 = mò.mɔ̀kɔ́lé / mè.kɔ́lé < mɔ̀kɔ̃l-)
♦ collecte, cueillette, ramassage *(action de mouvement)*

Figure 4. – Dérivation autour de la cueillette

Figure 5. – Les sens proches autour de « la gorge »

.ngèdú (N : 3/4 = mò.ngèdú / mè.ngèdú)
♦ (tuyaux d'accès à l'intérieur du corps par la bouche)
∞ Pour les deux conduits, on considère que l'un (le gros, dur = la trachée) est destiné à l'air, à la fumée et aux liquides, et l'autre (le petit, mou = l'œsophage) aux solides; alors qu'on distingue leur morphologie et leurs fonctions, il y a forte confusion terminologique.
= NGO .ngèndú ~ .ngètú (3/4) "petit tube, conduit, tuyau"
♦ 1. larynx, trachée artère > voix {Mga}{Ka}
∞ À Mongoumba, le terme désigne à la fois l'œsophage et la trachée mais, pour cette dernière, on précise :
• mò.ngèdú-mò.sɔ́nì «trachée artère» / le_3÷tuyau | le_3÷petit /
SYN .ngɔ̀ngɔ̀língɔ́ {Ka}
♦ 2. œsophage {Mga}
• mò.ngèdú wâ lèlà «L'œsophage pleure» = «On meurt de faim» (Ch 18.37)
// l'_3÷œsophage || le_3÷ce=il + / *(G)*-pleure÷*A* //
SYN .ngɔ̀ngɔ̀língɔ́ {Mga}, .sìsá {Ka}
(N : 5B/8 = ngèdú / mà.ngèdú)
♦ gorge, gosier > pharynx
∞ Zone assez vaste et mal définie, comme ses équivalents français "gorge" et "gosier", incluant la région pharyngale, le larynx et l'extrémité supérieure de la trachée artère et de l'œsophage.
• bò.kɔ̀nɔ̀-bóá-ngèdú «mal de gorge, angine» (difficulté à déglutir)
// le_9÷mal | le_9÷celui de | (la_{5b}÷)gorge //
~ .ngɔ̀dú // = NG .ngèdù (mò/mì)

FIGURE 6. – La ficelle et ses sens dérivés

.kúlú (N : 1/2 = kúlú / bà.kúlú)☆

♦ 1. ficelle cordée☆

∞ Elle est faite en filasse extraite d'écorces de lianes §§.kútúngɔ́, Mimosacée, *Entada gigas*, .kósá, Euphorbiacée, *Manniophyton fulvum*, ou d'arbustes §§.kɔ́lɛ̀, Anonacée, *Cleistopholis patens*, .póngá, Tiliacée, *Triumfetta cordifolia*. Les fibres séchées de liber sont assemblées en les roulant deux par deux sur la cuisse.

♦ 2. corde tressée {Ka}

VAR .mbà, .mbánù {Mga}, .kùlù[1] {Bay}

♦ 3. ceinture en corde tressée☆

∞ C'est le symbole du principe vital de l'individu qui la porte de sa naissance à sa mort. C'est le fils aîné qui doit la couper pour que le père moribond puisse mourir en paix.

± B kúdú "ceinture, collier"

♦ 4. principe spirituel {Mga}

∞ Ce principe spirituel est tridimensionnel: .kúlú-principe vital, .kúlú-protecteur, .kúlú-projectif.

◊ principe vital

∞ Il est propre à tout individu et inaliénable; il anime l'être qui ne peut mourir tant qu'il est enfermé dans son corps; pour que l'esprit puisse s'échapper et rejoindre le domaine des mânes, il faut que la corde-ceinture qui le symbolise soit tranchée. Cette opération libère en même temps les autres formes du .kúlú.

◊ esprit protecteur

∞ Il aide le chasseur et le protège; il lui indique les emplacements du gibier, la meilleure approche, le mode d'attaque, détourne de lui l'attention des animaux traqués et la charge des gibiers dangereux.

◊ pouvoir projectif

∞ À la différence des précédents, celui-ci peut avoir des manifestations externes à l'individu, sous des formes diverses, le plus souvent animales ou végétales, éventuellement d'éléments naturels.

gues bantoues du même groupe C10 (ngando, mbati, pande), les langues oubanguiennes de la Lobaye (ngbaka ma'bo, monzombo). Ayant eu assez tôt en main les dictionnaires baka du Père Brisson (Brisson, 1988 ; Brisson et Boursier, 1979), nous avions eu la surprise de rencontrer dans cette langue oubanguienne nombre de lexèmes similaires à l'aka, aussi avons-nous également mentionné ces termes dans les fiches du *dictionnaire aka-français* (fig. 9).

« Pygmées » ?

Nous devons apporter ici une clarification. Pourquoi persister à employer ce terme de Pygmées, de plus en plus décrié dans la communauté des anthropologues bien-pensants ?

.bòndó (N : 1/2 = bòndó/bà.bòndó) ✶

♦ 1. plantes à poison d'épreuve et hallucinogènes

1) *Strychnos icaja* BAILL., Loganiacée

2) *Tabernanthe* cf. *iboga* BAILL., Apocynacée; Iboga
= *T.* cf. *bocca* STAPF

♦ 2. rituel de divination par le feu

♦ 3. danse spécifique à ce rituel

∞ Effectuée par le devin seul, un hochet à la main et des sonnailles aux chevilles, au son d'un répertoire de chants particuliers à cette circonstance et d'instruments à percussion (tambours et lames de fer entrechoquées).

♦ 4. formule rythmique

∞ Spécifique qu'exécutent les tambours pour cette danse.

♦ 5. devin-guérisseur

FIGURE 7. – La polysémie du terme ***bondo***

.kpàlà (N : 1/2 = kpàlà / bà.kpàlà)

♦ gobelet (sp.)

∞ Il est fait d'un fruit de §.pòmbé, Loganiacée, *Strychnos aculeata*, liane (sp.), coupé en deux et évidé. Il sert (entre autres) de récipient pour les ingrédients du remède contre la malchance §.ngbàmìndò.

SYN .pòmbé² ~ .bòmbé {Ka}//□.kɔ̀pù//= NG .kpàlà (è/bì)

(Np : 1/2 = kpàlà / bà.kpàlà)

♦ Kpala "Gobelet" *(anthroponyme)*

(N : 5/6 = è.kpàlà / bè.kpàlà) {Mga}{Z}

♦ résonateur *(organologie)*

∞ Pour la harpe-cithare, §.góngó, n'importe quel objet creux peut être utilisé comme résonateur (cf. illustrations à §.góngó), mais initialement le résonateur par excellence est le gobelet en fruit de §.pòmbé. Pour l'arc à deux cordes, §.ngbítí, c'est tout d'abord une feuille de Marantacée, §.ngòngò, doublée aujourd'hui presque toujours d'une marmite. Dans le cas de l'arc monocorde, §.mbèlà, c'est la bouche qui fait office de résonateur.

• è.kpàlà-yá-mù.nùà «résonateur buccal» (de l'arc musical)

(N : 7/8 = dì.kpàlà / mà.kpàlà)

♦ 1. liane (sp.) épiphyte

Orchidacée, *Vanilla sp*.

∞ Tech. - *consom*. *(organologie)* = les racines aériennes donnent les cordes de la harpe-cithare, §§.góngó, .ngɔ̀mbí et de l'arc-à-deux cordes §.ngbítí.

♦ 2. corde d'instrument de musique

∞ Pour la harpe-cithare §.góngó et pour l'arc-à-deux cordes §.ngbítí; elle tient son nom de la liane dont elle est faite. La corde est faite d'un segment de la racine aérienne de la liane.

Figure 8. – Relation plante-musique

Quand nous commençons nos terrains, Arom, Thomas, Pujol et Bahuchet, à l'orée des années 1970, il n'y a en Centrafrique que des gens connus sous le nom de « Pygmées Babinga » (*cf.* Demesse, 1978 et 1980). L'ethnonyme *Aka* (singulier mo.aka, pluriel ba.aka, quelquefois prononcé *bayaka*) a été découvert par nos terrains respectifs, et tout particulièrement par le recours à la langue comme outil. En quelque sorte, c'est notre équipe qui a révélé au monde l'existence, l'identité et la singularité de ce peuple de la forêt. Pourquoi alors conserver le qualificatif de « pygmées » ? Tout simplement parce que c'est un mot commun, connu de tout le monde !

Remarquons en premier lieu que ce terme totalement exogène, qui n'est aucunement un ethnonyme (*cf.* Bahuchet, 1993), n'est pas péjoratif partout. Ainsi en RCA même, certains Aka se désignent comme *busè pigime* « nous les Pygmées », pour se distinguer des autres ! Si nous souhaitions être quelque peu polémistes, nous pourrions dire que ce terme est d'autant plus péjoratif que l'on s'éloigne de l'Afrique !

Ce qui nous a frappé, c'est la constante volonté de ces communautés de se singulariser des autres communautés locales voisines, et réciproquement. C'est un trait que nous avons observé et décrit chez les Aka et qui les unit aux Baka, Koya, Twa..., par-delà les frontières. Cette distinction ne signifie nullement égalité, et il est bien connu qu'elle s'accompagne de discrimination, d'ostracisme, voire de racisme, mais aussi de crainte et de respect (sur les différents aspects historiques et politiques de cette question, on consultera Epelboin, 2012 et Robillard et Bahuchet, 2012).

Pour nous, le principal reproche au terme « pygmée » c'est qu'il suppose une unité entre des communautés nombreuses, dispersées et diverses, qui ne forment

.bóbó (N : 5/6 = è.bóbó / bè.bóbó) * {O}

♦ Gorille *(n. gén.)*

Pongidés, *Gorilla g. gorilla* (SAVAGE & WYMAN)

∞ ACQ. : *chasse* = à la sagaie, à l'épieu ou au fusil; la chasse au Gorille semble assez aisée à condition d'être effectuée avec des sagaies à manche de gros diamètre, car en cas de charge de l'animal, les chasseurs protègent leur fuite en pratiquant la technique du pal (§§ .bóká, .sìkásìká).

∞ ALIM. : *base (chair)* = ragoût ou bouilli.

∞ CRÉD. : *biol.* = jeunes et adultes vivent en troupes (§ .pátá (3/4), la troupe en marche; § múndǐ/mǐndǐ, la troupe à l'arrêt), peu mobiles, laissant des marques très notables de leur passage;

taxin. = le Gorille est considéré comme l'oncle utérin du Chimpanzé (§ .sùmbù, 1/2); le mâle adulte {Ka}, vieux et solitaire {Mga} est nommé § .ngìlè (1/2); le nouveau-né § .sùpà (3/4) et le juvénile § .mbásá (3/4).

∞ SOC. : *pol. et soc.* = la chasse est conduite par le maître-chasseur (§ .túmá);

relig. = la capture d'un Gorille fait l'objet d'une fête de réjouissance à caractère rituel.

•• è.kòlókòtó-yá mòétò.bóbó "une vieille Gorille-femelle"

• bè.bóbó bíá yángá bà.tò «Les Gorilles appellent les gens» {Bg}

= NGA .bóbó (è/bì), = MBA ɓɔ̄ɓɔ̄, = PAE .bɔ̄bɔ̄ (Ø/bà) / = BAK bɔ̄bɔ̄ ~ ʔèbɔ̄bɔ̄; = NGB ɓóɓó

Bantu : ngando, mbati, pande Oubanguien : baka, ngbaka

FIGURE 9. – Termes des autres langues

aucunement un seul peuple, et qu'ainsi il peut dispenser les observateurs de procéder à une étude fine de chaque communauté particulière. Ce qui reste une réalité encore mal expliquée, c'est la persistance de la différence *endogène* entre deux types de sociétés, les « Pygmées » et les « non Pygmées ».

Ôter le mot « pygmée » ne résoudra pas les enjeux politiques considérables qui existent. D'ailleurs quelle est l'alternative ? À lire les circonvolutions dans les titres des publications ou des communications, on sent l'incertitude, voire la faiblesse de raisonnement. Emploie-t-on « Peuples de la forêt », qu'on se demandera alors ce que sont les autres populations (Ngando, Ngbaka, Isongo, pour notre région...) ? Ne vivent-elles pas elles aussi en forêt, avec une riche ethnoscience ? « Chasseurs-cueilleurs de forêt » (le plus souvent en anglais *Rainforest Hunter-Gatherers,* ou *Foragers*) ? Mais, depuis presque un siècle, un nombre croissant de ceux-ci pratiquent l'agriculture ! Enfin, le dernier en date, le pire peut-être, directement importé du contexte du continent américain : « Autochtones » (*cf.* Belaïdi *et al.*, 2016). Il a été institutionnalisé en République du Congo dans l'article 1er de la loi n°5-2011 du 25 février 2011, « portant promotion et protection des droits des populations autochtones en République du Congo ». Pour louable que soit ce souhait de protéger des communautés minoritaires, qu'en est-il des autres habitants de la forêt ? Sont-ils donc des étrangers, des envahisseurs ? Le risque n'est-il pas, par cette nouvelle dichotomie institutionnalisée, de dresser des communautés disposant de droits officiels contre d'autres, qui s'en trouveront dépossédées ? Nos recherches, dans la suite de l'immense collecte de lexique réalisée pour composer l'*Encyclopédie des Pygmées Aka*, montre tout au contraire que l'histoire des Aka est intrinsèquement liée à celle des autres populations du

bassin congolais, depuis des centaines d'années. Tous sont indistinctement des *peuples autochtones de la forêt* !

Enfin, nous espérons que le lecteur, en manipulant nos 16 volumes, conviendra que le terme « Pygmée » n'est aucunement péjoratif dans notre pensée !

Prolongements de l'Encyclopédie des Pygmées Aka

L'EPA, comme nous l'appelons familièrement, nous a fourni les matériaux lexicaux pour entreprendre des recherches comparatives, d'abord à l'intérieur de l'aire aka, puis avec les langues voisines et, au-delà, vers les autres groupes « pygmées », en posant les questions cruciales de l'histoire et de l'origine de ces peuples. Cela a conduit à diverses publications comparatives (Bahuchet, 1989 ; Bahuchet et Thomas, 1986 ; Fürniss, 2012 ; Thomas, 1979 ; Thomas et Bahuchet, 1988) poursuivies par la thèse de génétique de Paul Verdu (2008). Des thèses basées sur des terrains longs ont été consacrées à d'autres groupes « pygmées » pour lesquels nulle étude ethnographique moderne n'avait été menée : pour les Baka du Cameroun (Joiris, 1998 ; Leclerc, 2001 ; Robillard, 2010 ; Gallois, 2016 ; Duda, 2017 ; pour les Koya de l'est du Gabon (Soengas, 2010), en même temps qu'une enquête extensive a été conduite sur l'ensemble des groupes du Gabon, à travers leur patrimoine musical (Le Bomin et Mbot, 2011 et 2012).

Les insécurités liées à l'effroyable guerre civile qui se développe en République centrafricaine depuis 2004[4] nous ont malheureusement empêchés de poursuivre nos recherches sur le terrain, sauf une fois en 2006. Mentionnons que l'équipe états-unienne dirigée par Barry S. Hewlett a tenté courageusement, dans les phases calmes de la même période, de poursuivre des recherches collectives auprès des Aka (*cf.* Berl et Hewlett, 2015 ; Boyette et Hewlett, 2017 ; Hewlett et Hewlett, 2010).

Dans la même période, les gouvernements centrafricain et congolais ont introduit en 2003 un dossier auprès de l'UNESCO pour faire reconnaître la musique aka parmi les « chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité ». Soumis formellement en 2006, « Les chants polyphoniques des pygmées Aka de Centrafrique » ont été inscrits en 2008 sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO. Bien que conçue comme un instrument de valorisation des Aka, cette proclamation n'a pas eu d'autre effet que de placer les Aka de RCA sous l'emprise directe du ministère de la Culture, bien loin de les émanciper !

4. Alternance de phases de combats et de tueries (2004-2007, 2012-2013, 2013-2014, 2017-2018…) et de fragiles rémissions, cette guerre se développe principalement dans le centre de la RCA et à Bangui, mais n'épargne pas les régions forestières du sud, ne serait-ce que par les mouvements des bandes armées et des villageois réfugiés.

Mentionnons enfin nos participations à deux publications collectives récentes présentant des travaux spécifiques récents ainsi que des synthèses : le volume 82 (fascicule 1-2) du *Journal des Africanistes* « Identités 'pygmées' dans un monde qui change : questions et recherches actuelles » (2012), et le livre édité par B. Hewlett, *Hunter-Gatherers of the Congo Basin* : *cultures, histories and biology of African Pygmies* (2014).

Et après ?

Sur une si longue période de temps, de 1971 à 2018, les conditions ont changé, et pas seulement à cause de la situation politique. Des musiciens aka, avec qui nous avions travaillé en RCA, sont venus en Europe pour présenter leur musique en 1997 et en 2008, Susanne Fürniss et Alain Epelboin les ont accompagnés et accueillis dans notre laboratoire ; certains sont mêmes allés en pèlerinage à La Mecque[5]. Ces rencontres ont été l'opportunité de mener entretiens, discussions et enregistrements de musique (*cf.* films *Chronique aka* 2004, 2008 et Fürniss, 1998).

Nous avons essayé de rendre compte des changements dans notre ouvrage, dans les textes et par les illustrations. Loin de présenter une image figée et utopique des Aka tels que nous avons pu les rencontrer il y a trente ans, notre ambition au contraire a été de témoigner d'un peuple dans son siècle, dans sa richesse et son identité culturelle.

Le grand défi que nous affrontons maintenant est de rendre ce travail accessible aux Aka eux-mêmes, aux tenants de la tradition, et disponible à leurs nouvelles générations. Une fois cette base scientifique et rigoureuse posée, sous la forme imprimée de livres au contenu normé et complexe, comment en diffuser la quintessence auprès des Aka ? C'est ce à quoi nous nous attellerons désormais, en utilisant tous les moyens que procure le numérique.

L'entreprise de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* s'est étalée sur trente ans, ce qui est pour une partie d'entre nous la plus grande part de notre vie professionnelle, de notre vie tout court et bien au-delà de ce que nous avions imaginé lorsque nous l'avons débutée. Une longue période pendant laquelle les Aka de la Lobaye, Yèmbu, Mokanga, Mbonzo, Ndole, Moako, Ngbana et tant d'autres ont accompagné, sans qu'ils ou elles le sachent, notre quotidien de chercheurs. Relisant aujourd'hui les entrées de cette *Encyclopédie*, nous restons émerveillés par la richesse de la culture de ce peuple remarquable, par la finesse de son savoir, par l'exubérance de son expression orale et musicale.

Nous espérons avoir été fidèles à ce que nos amis aka nous ont confié, et nous souhaitons le faire partager à nos lecteurs, qu'ils aient eu la chance ou non de

5. En 1976, le président de la RCA Jean-Bedel Bokassa s'est converti à l'Islam sous le nom de Salah Eddine Ahmed, dans le contexte d'une coopération intense avec la Libye de Mouammar Kadhafi. Des citoyens centrafricains ont alors effectué le *hajj* et, parmi eux, quelques Aka.

côtoyer les Aka de Centrafrique. Notre ambition est surtout de le communiquer aux Aka des générations nouvelles, afin qu'ils regardent avec admiration la vie de leurs ancêtres.

Remerciements

Nous exprimons toute notre gratitude à Emmanuel Peeters, directeur de l'Imprimerie orientaliste de Louvain et des Éditions Peeters, qui, depuis 1993, a pris en charge l'édition des volumes de l'*Encyclopédie*, nous faisant bénéficier d'année en année de l'amélioration des techniques de l'imprimerie, passant de la bichromie à la quadrichromie. Devenus entre temps responsables des Éditions Peeters et de l'Imprimerie orientaliste, ses fils Paul et Luc ont fidèlement poursuivi l'engagement de leur père.

Bibliographie

Arom Simha, 1969. Essai d'une notation des monodies à des fins d'analyse, *Revue de musicologie* 55, 2, pp. 172-216.

—, 1973. Une méthode pour la transcription de polyphonies et polyrythmies de tradition orale, *Revue de musicologie* 59, 2, pp. 165-190.

—, 2009. *La fanfare de Bangui ; itinéraire enchanté d'un ethnomusicologue*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond-La Découverte.

Arom Simha et Jacqueline M. C. Thomas, 1974. *Les Mimbo, génies du piégeage et le monde surnaturel des Ngbaka-ma'bo (rca)*, Paris, selaf.

Bahuchet Serge, 1985. *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine, ethnologie écologique,* Paris, selaf.

—, 1989. Les Pygmées Aka et Baka : contribution de l'Ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique centrale, thèse d'État, Université René Descartes-Paris V, 3 vol., 766 p.

—, 1993. L'invention des Pygmées, *Cahiers d'études africaines* 33, 1, pp. 153-181.

Bahuchet Serge et Jacqueline M. C. Thomas, 1986. Linguistique et histoire des Pygmées de l'ouest du bassin congolais, *sugia Sprache und Geschichte in Afrika* 7 (2), pp. 73-103.

Belaïdi Nadia, Frank Alvarez-Pereyre, Jean-Dominique Wahiche et Hélène Artaud, 2016. Autochtonie(s) et sociétés contemporaines. La diversité culturelle, entre division et cohésion sociale, *Droit et cultures* 72, pp. 43-76.

Berl Richard E. W. et Barry S. Hewlett, 2015 (March 27). Cultural variation in the use of overimitation by the Aka and Ngandu, *plos one*, pp. 1-20.

Bouquiaux Luc et Jacqueline M. C. Thomas (éds), 1976 (1e éd. 1971). *Enquête et description des langues à tradition orale* [I : L'Enquête de terrain et

l'analyse grammaticale - II : Approche linguistique - III : Approche thématique], 2e édition révisée et augmentée, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (SELAF), NSP 1.

BOUQUIAUX Luc et Jacqueline M. C. THOMAS, 1977. Une aire de génération de tons en Afrique centrale. Problèmes tonals dans quelques langues oubanguiennes et bantoues périphériques, *Actes du 2e Colloque international de linguistique fonctionnelle* (SILF) à Clermont-Ferrand (22-25 juillet 1975), Clermont-Ferrand, SILF & Univ. de Clermont-Ferrand, pp. 201-224.

BOYETTE Adam H. et Barry S. HEWLETT, 2017. Autonomy, equity, and teaching among Aka foragers and Ngandu farmers of the Congo Basin, *Human Nature* 28, pp. 289-322.

BRISSON Robert, 1984. Lexique français-baka, Douala, BP 5351, 396 p. ronéotypés ; publié en 2010 à Paris, L'Harmattan, 273 p.

BRISSON Robert et Daniel BOURSIER, 1979. Petit dictionnaire Baka-Français, Douala, BP 1855, 506 p. ronéotypés ; publié en 2010 par R. Brisson seul à Paris, L'Harmattan, 639 p.

CLOAREC-HEISS France et Jacqueline M. C. THOMAS, 1978. *L'aka, langue bantoue des Pygmées de Mongoumba (Centrafrique) : introduction à l'étude linguistique, phonologie*, Paris, SELAF.

COLLECTIF, 2012. Identités « pygmées » dans un monde qui change : questions et recherches actuelles, *Journal des Africanistes* 82 (1-2), pp. 1-205.

DELOBEAU Jean-Michel, 1989. *Yandenga et Yamonzombo. Les relations entre les villages monzombo et les campements pygmées aka dans la sous-préfecture de Mongoumba (Centrafrique)*, Paris, Peeters-SELAF.

DEMESSE Lucien, 1978. *Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga (nord-Congo et sud-Centrafrique)*, Paris, SELAF.

—, 1980. *Techniques et économie des Pygmées Babinga*, Paris, Institut d'ethnologie, 302 p.

DUDA Romain, 2017. Ethnoecology of hunting in an empty forest. Practices, local perceptions and social change among the Baka (Cameroon), thèse de doctorat, Université autonome de Barcelone, 272 p.

EPELBOIN Alain, 2012. Fierté pygmée et « pygmitude » : racismes et discriminations positives, *Journal des Africanistes* 81 (1-2), pp. 73-105.

FÜRNISS Susanne, 2012. Musiques aka et baka : une parenté de référence, *Journal des Africanistes* 81 (1-2), pp. 107-136.

GALLOIS Sandrine, 2016. The dynamics of local ecological knowledge and practice. A case study among the Baka (Cameroon), thèse de doctorat, MNHN-Université autonome de Barcelone, 354 p.

Guillaume Henri, 2001. *Du miel au café, de l'ivoire à l'acajou. La colonisation de l'interfluve Sangha-Oubangui et l'évolution des rapports entre chasseurs-collecteurs pygmées Aka et agriculteurs (Centrafrique, Congo) 1880-1980*, Louvain, Paris, Peeters-selaf.

Hewlett Barry S. (ed.), 2014. *Hunter-Gatherers of the Congo Basin: Cultures, histories and biology of African Pygmies*, New Brunswick, Transaction Publishers.

Hewlett Barry S. et Bonnie L. Hewlett, 2010. Sex and searching for children among Aka foragers and Ngandu farmers of Central Africa, *African Study Monographs* 31, pp. 107-125.

Joiris Daou V., 1998. La chasse, la chance, le chant : aspect du système rituel des Baka du Cameroun, thèse de doctorat, Université libre de Bruxelles, 448 p.

Le Bomin Sylvie et Jean-Émile Mbot, 2011. Identité musicale des Pygmées du Gabon et absence de territoire, *in* M. Desroches, M.-H. Pichette, C. Dauphin et G. Smith (éds), *Territoires musicaux mis en scène*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 279-293.

Le Bomin Sylvie et Jean-Émile Mbot, 2012. Sur les traces de l'histoire des Pygmées du Gabon : résultats de cinq ans de prospection, *Journal des Africanistes* 82 (1-2), pp. 277-318.

Leclerc Christian, 2001. En bordure de route : espace social, dynamisme et relation à l'environnement chez les Pygmées Baka du sud-est Cameroun, thèse de doctorat, Paris X, Nanterre, 372 p.

Motte Élisabeth, 1980. *Les plantes chez les Pygmées Aka et les Monzombo de la Lobaye (Centrafrique). Contribution à une ethnobotanique comparative chez des chasseurs-cueilleurs et des pêcheurs-agriculteurs vivant dans un même milieu végétal*, Paris, selaf.

Robillard Marine, 2010. Pygmées Baka et voisins dans la tourmente des politiques environnementales en Afrique centrale, thèse de doctorat, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 490 p.

Robillard Marine et Serge Bahuchet, 2012. Les Pygmées et les autres : terminologie, catégorisation et politique, *Journal des Africanistes* 81 (1-2), pp. 15-51.

Soengas Beatriz, 2010. La subsistance des Pygmées bakoya à l'épreuve de l'agriculture : dynamique des savoirs ethnobotaniques et des pratiques (département de la Zadié, Ogooué-Ivindo, Gabon), thèse de doctorat, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 353 p.

Thomas Jacqueline M. C., 1963a. *Le parler ngbaka de Bokanga, phonologie, morphologie, syntaxe*, Paris-La Haye, Mouton & Co.

—, 1963b. *Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République centrafricaine*, Paris-La Haye, Mouton & Co.

—, 1970. *Contes, proverbes, devinettes ou énigmes, chants et prières Ngbaka-Ma'bo (République centrafricaine)*, Paris, Klincksieck.

—, 1979. Emprunt ou parenté ? À propos des parlers des populations forestières de Centrafrique, *in* S. BAHUCHET (éd.), *Pygmées de Centrafrique*, Paris, SELAF, pp. 141-169.

THOMAS Jacqueline M. C. et Serge BAHUCHET, 1988. La littérature orale pour l'histoire de l'Afrique centrale forestière, *in* W. Möhlig, H. Jungraithmayr et F. J. Thiel, *Die Oralliteratur in Afrika als Quelle zur Erforschung der traditionellen Kulturen*, Berlin, D. Reimers Vg, pp. 301-327.

VERDU Paul, 2008. Anthropologie génétique des populations humaines d'Afrique centrale : histoire du peuplement pygmée, thèse de doctorat, Université Paris 6/Pierre et Marie Curie, Paris, 333 p.

Discographie-Filmographie

AROM Simha, 1987 [1978]. *Anthologie de la musique des Pygmée Aka (Centrafrique)*, Paris, OCORA, coffret de 2 CD .

FÜRNISS Susanne, 1998. *Pygmées Aka. Chants de chasse, d'amour et de moquerie accompagnés d'instruments à cordes*, Paris, OCORA-Radio France, 1 CD.

Vidéographie

EPELBOIN Alain, Annie MARX, Mireille GRUSKA et David-Pierre FILA, 2004. *Chronique aka, 1997 : boires et déboires après la forêt*, Paris, production SMM/CNRS/MNHN, 29 min 45 s. (http://www.canal-u.tv/video/smm/chronique_aka_97_boire_et_deboires_apres_la_foret.18885).

EPELBOIN Alain, Alain ZOKO et Annie MARX, 2008a. *Chronique Aka* : février *2008, 1. Une journée au Muséum, filmée par Zoko Antoine, Pygmée aka de RCA,* Paris, coproduction SMM/CNRS/MNHN & TOPA RCA, 20 min 16 s (http://www.canal-u.tv/video/smm/chronique_aka_fevrier_2008_une_journee_au_museum_filmee_par_zoko_antoine_pygmee_de_rca.18929).

EPELBOIN Alain, Alain ZOKO et Annie MARX, 2008b. *Chronique Aka* : février 2008, *Mantes-La-Jolie. 2. Le spectacle des VIP, filmé par Zoko, Pygmée aka de RCA*, Paris, coproduction SMM/CNRS/MNHN & TOPA RCA (http://www.canal-u.tv/video/smm/chronique_aka_2008_fev_mantes_la_jolie_le_spectacle_des_v_i_p_1_filme_par_zoko_pygmee_aka_de_rca.18931).

EPELBOIN Alain, Alain ZOKO et Annie MARX, 2008c. *Chronique Aka : février 2008, Mantes-La-Jolie. 3. Le spectacle des VIP, filmé par Zoko, Pygmée aka de RCA*, Paris, coproduction SMM/CNRS/MNHN & TOPA RCA (http://www.canal-u.tv/video/smm/chronique_aka_2008_fev_mantes_la_jolie_le_spectacle_des_v_i_p_2_filme_par_zoko_pygmee_aka_de_rca.18945).

Décrire une société de chasseurs-collecteurs de la forêt centrafricaine à travers sa langue : l'expérience collective de l'Encyclopédie des Pygmées Aka

Résumé

2018 voit la parution du dernier volume d'une œuvre monumentale, l'*Encyclopédie des Pygmées Aka*, commencée au LACITO 37 ans auparavant sous la direction de Jacqueline M. C. Thomas. En 16 volumes et près de 5 000 pages, illustrées de plus de 3 000 figures, ce travail consacré à une langue de tradition orale, non écrite, a été réalisé par une équipe interdisciplinaire de 9 chercheurs du CNRS et du MNHN. Nous présentons ce travail unique et montrons l'intérêt et la puissance du travail collectif et interdisciplinaire, soulignant l'importance du long terme dans les sciences humaines. À travers la langue, le vocabulaire et des récits soigneusement retranscrits, cet ouvrage décrit la vie quotidienne, les savoirs naturalistes, les techniques, les musiques, les relations sociales de la communauté des chasseurs-cueilleurs Aka. C'est donc l'insertion d'une société dans son écosystème, sa vie quotidienne, qui sont ainsi transmis, en prenant en compte leurs relations avec les autres ethnies de la même région et les changements socio-culturels intervenus durant les années de réalisation de ce travail, du fait de l'ouverture due à la mondialisation qui affecte cette partie de la forêt équatoriale, comme toutes autre région du monde.

Mots-clés : Chasseurs-cueilleurs, Afrique centrale, forêt tropicale, dictionnaire, interdisciplinarité

Describing a hunter-gatherer society in the Central African forest through its language: The collective experience of the Encyclopedia of the Aka Pygmies

Abstract

2018 sees the publication of the last volume of a monumental work, the Encyclopaedia of Aka Pygmies, begun in the LACITO 37 years ago, initiated and supervised by Jacqueline M. C. Thomas. In 16 volumes and about 5000 pages, illustrated with more than 3000 figures, this work, dedicated to an oral language, was realized by an interdisciplinary team of 9 researchers of the CNRS (Centre national de la recherche scientifique) and the MNHN (Muséum national d'histoire naturelle). We present this unique work, showing the interest and the power of collective and interdisciplinary work, and also underlining the importance of the long term in the human sciences. Through the language, the vocabulary and the carefully transcribed narratives, this work describes the everyday life, the knowledge of nature, the techniques, the music, and the social relationships of the community of the Aka hunter-gatherers. Thus the integration of a society into its ecosystem, its daily life, are passed on, while taking also into account its relations with the other ethnic groups of the same region, as well as the sociocultural changes occurring during this study period as a result of the openness, due to globalization, which affects this part of the equatorial forest, like all other parts of the world.

Keywords: *Hunter-gatherers, Central Africa, tropical forest, dictionary, interdisciplinarity*

C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire…
Dictionnaire culturel des mots et des savoirs, Wayãpi de Guyane

par

Françoise GRENAND

« Rédiger un dictionnaire, c'est indéniablement être masochiste :
ne jamais pouvoir tout dire. » (Jean Pruvost, 2014)

Bienvenue au club

Contrairement à leurs sœurs possédant un patrimoine écrit accumulé sur plusieurs siècles, les langues orales (et je me contenterai ici des langues amazoniennes) manquent encore cruellement de repères et de témoignages historiques, nombre d'entre eux ayant sombré à jamais. Le travail revient, soit en explorant alentour, soit en chinant dans les quelques rares dépôts anciens, à débusquer les liens qui vont donner corps à une famille de mots. Établir les jalons d'un emprunt, retrouver en creux la marque d'une perte lexicale, attester un changement de sens deviennent alors des moments de pure jouissance. Ainsi peut-on espérer enrichir, non seulement le voyage des mots, mais aussi celui des techniques, des plantes, des remèdes, de la musique, des mythes et des démons. Plus largement, on peut utiliser cette démarche pour espérer enrichir le débat sur les familles linguistiques, car les dictionnaires d'anthropologues, malgré leurs nombreux défauts, ne méritent pas le déshonneur dont les accable Alain Rey :

> « Ces dictionnaires utilisent la langue des anthropologues – anglais, français, allemand, russe, etc. – pour parler des mots, des idées et des choses d'une langue souvent sans écriture et qui n'était pas décrite dans cette langue même. Ces langues, qui bénéficiaient seulement d'un savoir intuitif – celui que sollicite l'anthropologue auprès de ses informateurs – se trouvent alors décrites selon le sémantisme d'une langue très différente, qui s'arroge la fonction de métalangage, sans prendre garde qu'elle n'est ni neutre, ni transparente, ni capable d'absorber entièrement la langue à décrire. Cette lexicographie savante des peuples "sans science" constituée est l'un des avatars de l'état d'esprit inégalitaire qui a donné naissance au colonialisme, tout

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 83-109

> en visant l'objectivité, le respect et l'humanisme, et en les atteignant parfois. » (Rey, 2011 : 176-177)

Et lorsque le même auteur qualifie nos entreprises de « perversion pratiquée par tous les anthropologues » (Rey, 2011 : 594), parce que nous mêlons notre langue à celle à laquelle nous entendons rendre hommage, je reste coite. Non seulement je ne m'imagine pas être la seule à rédiger avec cette lenteur calculée que demande l'examen approfondi de chacun des mots que nous posons sur la feuille dans le respect de la culture qui s'ouvre à nous, mais en outre, pierre après pierre, nos recherches comblent des vides, ouvrent des fenêtres, construisent des hypothèses. Le travail dictionnairique sur ce qu'il est convenu de nommer « les petites langues exotiques » reste une contribution essentielle à l'élargissement des connaissances sur les langues et même les familles de langues. Alors que nous aurons ouvert des chemins, lancé des pistes, ce sont ces travaux qui, combinés à l'étude des traditions orales, aux fouilles des archéologues et aux recherches des généticiens, permettront d'épaissir une future histoire des langues, feront progresser les connaissances générales sur les migrations humaines, les conflits, les alliances et même les changements climatiques anciens.

Pourquoi un *dico II* ?

Parce qu'il y eut d'abord un dico I

En 1989, paraissait un dictionnaire wayãpi-français (Grenand, 1989), surnommé *dico I*[1]. Cette langue et le petit peuple[2] qui la parle étaient à l'époque bien peu connus et les travaux scientifiques les concernant commençaient tout juste à percer le silence. Quelques années plus tôt, L'Harmattan avait consenti à publier un recueil de mythes en simple traduction française (Grenand, 1982), le directeur de la collection « ne voyant pas l'intérêt de gâcher du papier pour une langue qui, de toute façon, est fichue ». Les textes wayãpi sont donc restés à dormir dans mes cartons, même s'ils furent la source inépuisée des exemples, tant pour la grammaire (Grenand, 1980) que pour le dictionnaire qui suivit.

Le *dictionnaire I*, se dilatant au fur et à mesure que s'entassaient les fiches dans des boîtes à chaussures sur une annexe de mon bureau, avait originellement été conçu pour servir à notre propre usage, Pierre Grenand et moi-même. Encouragée par Jacqueline Thomas, la publication a trouvé ses publics. En premier lieu, elle comble

1. « Dico » est, en français, l'abréviation familière du mot « dictionnaire ».

2. Le dernier recensement officiel (2010) fait état de 1 204 Wayãpi en Guyane française et 956 en Amapá (Brésil).

un vide, en particulier pour les linguistes amazonistes (Dietrich, 2000 ; González, 2003 ; Queixalos, 2006 ; Rose, 2011, 2012 : 37-69 ; Michael *et al.*, 2015 : 210) et les lexicologues, quand les dictionnaires de langues amazoniennes demeurent encore rares et les lexiques lacunaires (Fabre, 2005 ; Hammarström *et al.*, 2016). L'action médicale de terrain, les sciences de la nature (Balée et Moore, 1991 : 209-262) en font aussi leur miel. Par contre, la publication rebuta totalement le monde de l'Éducation nationale, à une époque où enseigner en pays amérindien ne signifiait pas s'ouvrir à la culture de l'autre. Quant aux locuteurs, pourtant encore bien peu lecteurs à l'époque, ils furent nombreux, au fil des ans, à s'aventurer dans le dédale des quelque 6 000 mots que j'avais collectés.
Dans le *Carnet de notes* accompagnant la réédition de *Mémoires d'Hadrien* (1977), Marguerite Yourcenar confie :

> « Tout livre republié doit quelque chose aux honnêtes gens qui l'ont lu. »

Et les Wayãpi sont gens honnêtes. Grâce à eux, et surtout parce qu'ils sont tous parfaits locuteurs de leur langue, j'ai pu corriger les erreurs du *dico I*. Mais, fait bien plus appréciable encore, j'ai eu l'immense chance d'en mesurer *in situ* à la fois les insuffisances et les défauts de construction, répertoriant le tout dans un dossier qui enflait à chaque mission de terrain. Jusqu'au jour où Frédéric Lassouka, frétillant jeune homme que j'avais vu naître, me lança du haut de ses trente-cinq ans :

> « Il est bien, ton dictionnaire. Seulement, c'est un dictionnaire de *vieux*. On y trouve tout ce que disent nos parents ou nos grands-pères. C'est important. Mais on n'y trouve pas nos mots à nous, les *jeunes*, et ça, c'est embêtant. »

Il conclut :

> « Bon, parce que, tu comprends, nous, finalement, ce qu'il nous faut, c'est un *Petit Larousse* wayãpi. »

C'est ainsi que, il y a cinq ans, fut lancée la rédaction du *dico II*. Au terme d'un long cheminement avec une (jeune) équipe motivée, nous en sommes arrivés à la conclusion que ce ne serait pas un *Petit Larousse*. Se sont embarqués volontaires dans cette aventure Frédéric Lassouka et Jean-Marc Zidoc de Trois Sauts, Karl Man de Camopi-bourg et Raymond Lassouka, mon complice de toujours, lui aussi de Trois Sauts.

Genèse du dico II

Le *dico II* se veut un dictionnaire à prétention culturelle, visant à éclairer tout le savoir de la société wayãpi à travers les mots de sa langue. Dans une optique pédagogique, il se doit de répondre aux vœux de ses lecteurs-locuteurs, jeunes et

moins jeunes, rendre compte des transformations de la société wayãpi, de la mutation des rapports qu'elle entretient avec la nôtre comme de l'évolution de mes compétences aussi. Ce n'est ni un supplément, ni un complément, ni une mise à jour, ni une modernisation. Il entend d'abord, cela va de soi, corriger, dans la mesure du possible, les erreurs et manques constatés. Mais sa prétention va bien au-delà. Il s'agit d'une autre conception, d'une approche différente de la langue, d'une refonte totale de la présentation de son lexique, toujours dans le but de répondre aux demandes des locuteurs. Ce faisant, j'ai conscience d'encore prêter le flanc aux critiques mordantes d'Alain Rey pour qui :

> « une encyclopédie bilingue, pratiquement absurde, l'est aussi théoriquement [car] une encyclopédie est un discours sur les choses, hors langage, où les signes ne sont qu'instruments, jamais objets de connaissance » (2008 : 73),

mais j'assume.

Choix d'une orthographe

Tout a commencé avec la découverte du « i barré » pour noter la voyelle centrale /ɨ/. Parmi les cinq enfants wayãpi qui, au tournant des années 1958-1960, reçurent à Camopi une teinture de l'enseignement oral et écrit du français, deux d'entre eux entreprirent d'appliquer son orthographe à leur propre langue. On notera au passage qu'en accordant ainsi à cette dernière la même capacité d'être écrite qu'au français, ils prenaient l'écriture pour ce qu'elle est d'abord, la transformation d'une émission sonore par la bouche en dessin tracé par la main. Las ! Ils se heurtèrent au mur infranchissable des voyelles centrales orale /ɨ/ et nasale /ɨ̃/ fréquentes dans leur lexique, particulièrement la première, et abandonnèrent la partie. En 1971, l'arrivée dans mes bagages de l'API provoqua un joyeux tourbillon : pour la première fois, je pouvais, nous pouvions, ils allaient pouvoir écrire leur langue ! Pour ce qui est de la Guyane et de la graphie du /ɨ/, notons que les Kali'na et plus récemment les Teko l'ont eux aussi adoptée, ainsi que les linguistes qui travaillent avec eux (Renault-Lescure, 1986 ; Maurel, 1998 ; Rose, 2011). Chez les Wayãpi du Brésil, dont le re-contact avec notre civilisation remonte au tout début des années 1970, les anthropologues et linguistes ont eu recours, pour ce même phonème, à la graphie très anciennement adoptée par les tupistes nationaux, le y. Le *dico I* fut donc rédigé dans une orthographe qui n'avait pas à se mouler dans des versions précédentes et/ou concurrentes de l'écriture du wayãpi.

Pour le *dico II*, toujours dans l'idée de corriger mes erreurs passées, nous sommes convenus de supprimer les ɛ et ɔ pour leur substituer simplement e et o,

puisqu'aussi bien la langue ne présente aucune paire minimale qui marquerait une opposition de degré d'aperture concernant ces deux phonèmes vocaliques. Nous avons aussi, depuis très longtemps, remplacé l'écriture API de l'occlusion glottale /ʔ/ par une simple apostrophe '. Mais nous avons conservé le tilde ˜ pour marquer la nasalisation qui affecte chaque voyelle orale de la langue. Aujourd'hui, les Wayãpi sont habitués à leur alphabet et la lecture du wayãpi du Brésil ne leur pose aucun problème de transposition.

On pourra objecter avec raison que cette orthographe, bâtarde comme elles le sont presque toutes, n'est pas lisible au premier coup d'œil par un Français. Et on pourra répondre que l'anglais non plus. Saluons ici l'audace de l'IGN (Institut géographique national) qui, sur la recommandation du Parc amazonien de Guyane, lui-même interpellé par ses agents wayãpi et teko ainsi que par la municipalité de Camopi, lassés de devoir lire des centaines d'erreurs, a accepté de rectifier tous les toponymes fautifs des territoires autochtones en les réécrivant selon leur orthographe. Les nouvelles cartes, belle œuvre de géographie dite participative, les comblent de fierté (Grenand *et al.*, 2016).

Un dictionnaire culturel des mots et des savoirs

Sources

Pour ce qui est du wayãpi, le lexique général est tiré du corpus de phrases égrenées alentour dans les villages du haut Oyapock, au cours de conversations banales entre locuteurs. Il comprend le vocabulaire de la vie quotidienne, avec tous (enfin, certainement pas !) les néologismes de la modernité. On a aussi réuni le vocabulaire spécialisé issu de travaux anthropologiques et ethno-écologiques, collecté au cours d'enquêtes approfondies dans des domaines culturels particuliers, tels que la chasse, la pêche, la musique et les rituels, l'artisanat et la médecine (Beaudet, 1996 ; Ouhoud-Renoux, 1998 ; Davy, 2007 ; Grenand *et al.*, 2015, etc.). S'y ajoute le corpus de la littérature orale, mythes, récits historiques, chants : le discours est soutenu, le vocabulaire plus recherché, avec des archaïsmes qui enchantent bien sûr les oreilles âgées, sans vraiment déplaire à la jeunesse, qui y voit avec raison un ancrage de sa langue dans le temps long.

En réponse au vœu des locuteurs, deux nouveaux corpus ont été intégrés. Le premier est lié à la toponymie. Une étude menée pour le Parc amazonien de Guyane (Grenand *et al.*, 2016 ; Grenand *et al.*, 2017) ayant mis en lumière la passion des Wayãpi (et de leurs voisins Teko) pour la géographie sociétale et l'histoire de leur territoire, ils ont voulu la voir inscrite dans le *dico II*. Ce penchant

pour la nomination de l'espace est sans aucun doute constant pour l'ensemble des peuples de la région, puisque des cartes du XVIIIe siècle de la vallée de l'Oyapock, fondées sur le savoir autochtone, nous la démontrent déjà dans toute sa richesse (Audiffredy, 1763 ; Mentelle, 1768). Toponymie et anthroponymie, on le sait, sont sciences connexes, « l'explication d'un toponyme par un anthroponyme permet[tant] de remonter aux origines humaines » comme l'explique Paul Veyne (1983 : 147). C'est donc tout naturellement que l'anthroponymie ancienne et actuelle (y compris les sobriquets), qu'ils voulaient voir éclairée, a rejoint la cohorte. Émile Littré (1872) écrit prosaïquement dans la préface de son *Dictionnaire de la langue française* :

> « De nombreux mots devenus archaïques veulent être inscrits pour que, rencontrés, on puisse en trouver quelque part l'explication. »

J'ai fait mien son argument car ces archaïsmes, que l'on rencontre à foison dans les toponymes, les anthroponymes ou les chants, les Wayãpi souhaitent y avoir accès. Leur requête est d'autant plus légitime que ces mots vieillis n'ont pas été repris de publications antérieures. Ils ont été prononcés devant nous, émergeant de la mémoire d'hommes et de femmes bien ancrés dans le présent. Entendus par des personnes plus jeunes, ils sont considérés comme des témoins d'un état de langue ancien. C'est en tant que témoins vivants qu'ils trouvent leur place dans le *dico II*.
Le corpus des noms de plantes et d'animaux avait déjà été bien traité dans le *dico I*, au point qu'un jeune linguiste a pu écrire que :

> « un dictionnaire wayampi-français (Grenand, 1989) contient pour l'essentiel du vocabulaire de la faune et de la flore. » (Copin, 2012 : 2)

Eh bien, ce vocabulaire des phytonymes et zoonymes demeure dans le *dico II* et prend même une ampleur pan-amazoniste, car il est à la base de nombreuses études comparatives menées par les ethnobiologistes ou linguistes amazonistes (Balée, 1994 ; Grenand *et al.*, 2004 ; Grenand, 2014 ; Fleury *et al.*, 2014 ; Grenand *et al.*, 2015 ; Nemo *et al.*, 2017, pour n'en citer que quelques-uns). Les lecteurs-locuteurs avaient apprécié que chaque entrée naturaliste fût accompagnée, en sus de la détermination scientifique et dans la mesure du possible, de son nom en français (F), créole (C) et portugais du Brésil (B), trois langues qu'ils côtoient.
N'a pas été oublié, loin s'en faut, l'apport des publications de mes collègues naturalistes qui découvrent toujours, au cours de leurs enquêtes dédiées, des nouveautés ouvrant des horizons sur la thématique plus large de la classification du vivant. Leur dépouillement se poursuit avec une lenteur sans doute excessive, mon zèle perfectionniste exigeant confrontation et comparaison pour chaque item retenu.

ENCART 1. – Exemple botanique

Takalawelu

❖ Espèce d'arbre, Caca Henriette (C), 1) *Henriettea succosa* (Aubl.) D.C., 2) *Bellucia cacatin* (Mart.) Sagot (Melastomaceae)

❐ De ces deux plantes est extrait un colorant brun pour pointe de flèche.

❐ Évolution problable d'un mot tupi (voir língua geral **caraiuru** « liane tinctoriale rouge carmin *Arrabidea chica* »), témoignant des ajustements linguistiques des Wayãpi face à des milieux naturels nouveaux, lors de leur migration du bassin de l'Amazone vers la Guyane au tout début du XIXe siècle. L'existence en wayãpi de **kalayulu** (voir ce mot) désignant des Bignoniacées proches de *Arrabidea chica* mais non utilisées comme colorants, peut laisser penser que **takalawelu** viendrait, par un relais †piriu, du kali'na **karawiru** « colorant rouge extrait de *Arrabidea chica* » qui, sous forme de boules, faisait aux siècles passés l'objet d'un troc intertribal.

Le wayãpi s'inscrit dans la grande famille linguistique sud-américaine tupí, branche Tupí-Guaraní, dont il est, avec le teko (émérillon), la seconde langue la plus septentrionale. Avec l'inclusion de mots de langues des deux autres grandes familles présentes dans la région, caribe et arawak, ce ne sont pas loin d'une trentaine de langues, vivantes ou éteintes, qui marquent les filiations, les cousinages, les emprunts. De la plupart de ces langues éteintes, on ne connaît que des bribes, pour l'essentiel cependant suffisantes pour en rattacher la plupart à l'une des trois grandes familles linguistiques citées. La langue wayãpi reste, pour quelques dizaines de mots, la dépositaire consciente de cet héritage.

Bien entendu, les langues européennes, si importantes dans l'histoire des contacts des Amérindiens, sont ici également à leur place à travers les témoins que sont les emprunts. Toutes aident à ancrer le wayãpi sur l'échiquier du temps et de l'espace, un temps qui démarre au XVIIe siècle, un espace qui couvre le bas Amazone et l'est des Guyanes (encarts 2-3).

ENCART 2. – Exemple d'inscription d'un terme dans le contexte linguistique amazonien

akiki

❖ Espèce de mammifère. Singe hurleur rouge (F), Baboune, Singe rouge (C), Guariba (B), *Alouatta seniculus* L. (Cebidae)

❐ Mot rare dans les langues tupi : *cf.* †tupinamba et †tupinikin **aquigquig** « bugios grandes pretos tem grande barba » (Cardim, 1584). Attesté sur l'Oyapock en †piriu **akeke** (Leblond, 1789) et en teko **akiki**. On retrouve le mot chez des Tupi du Tapajós : apiaka **akeukeu** (Coudreau, 1897) et maué **aouekeu** (Coudreau, 1897), enfin en omawa **akiki** (Grenand, 1988).

[La section culturelle de l'article n'est pas encore rédigée]

ENCART 3. – Exemple d'emprunt à une langue européenne

kamisa

❖ **I.** Tissu, toile, calicot, cotonnade, étoffe de confection.

❐ On a longtemps acheté, dans deux magasins créoles de Saint Georges de l'Oyapock, puis chez des commerçants libanais de Cayenne qui s'en étaient fait une spécialité, du tissu au mètre, invariablement rouge, couleur de roucou, couleur bénéfique. Durant les décennies 1950-1970, il s'est agi d'importation de très bonne qualité d'Union Soviétique, avant qu'un commerçant chinois immigré ne s'avise que le drapeau rouge de son pays d'origine était certes de moindre qualité mais surtout moins cher. Aujourd'hui, on achète toujours du tissu exclusivement rouge pour les hommes, alors que les femmes apprécient aussi les cotonnades multicolores, dont le wax chinois.

◆ **II.** Pagne féminin de tissu drapé, allant des hanches au genou, souvent arrêté au-dessus, même pour les femmes âgées. ● **oykamisa'o** « Elle a enlevé son pagne »

❐ Le pagne est le seul vêtement quotidien des femmes au village. Il a été introduit dans le haut Oyapock au milieu du XIXe s. par des traiteurs français. Auparavant, les femmes wayãpi allaient entièrement nues. Pour le pagne masculin, voir **kaleme**.

❖ **III.** Linge ● **okamisa opokapa** « Elle a fini d'essorer son linge »

❖ **IV.** Chiffon

▫ De **camisa** « chemise, vêtement ». Faute de témoignage précis, il est difficile aujourd'hui de savoir à quelle langue latine rattacher cet emprunt. Soit les Wayãpi le possédaient déjà lorsqu'ils entreprirent leur grande migration septentrionale vers la Guyane, et le mot est alors portugais, voir Língua Geral **camixá** « chemise, vêtement, étoffe » (Stradelli, 1929 : 393) ; soit ils l'acquirent, après leur entrée en Guyane, auprès des †Piriu et autres ethnies aujourd'hui éteintes du moyen Oyapock et le mot est alors, par relais successifs, espagnol ; voir kali'na **kamisa** « tissu, vêtement », emprunté à l'espagnol dès le XVIe s. : « Ce morceau de toile qu'ils appellent **camisa** leur couvre le devant et la raye du cul » (Goupy Des Marets, 1690 : 57). « Chez les Indiens [wayãpi], les hommes n'ont que le calimbé et les femmes le **camisar**. Les enfants des deux sexes sont nus jusqu'à 10 ou 12 ans. » (Vialleton, 1888).

Dictionnaire bilingue

Dans cette entreprise, le français ne doit pas être considéré comme un simple « code de déchiffrement » (Rey, 2011 : 591) mais comme la métalangue qui éclaire le wayãpi. Plus que d'un simple dictionnaire bilingue, il s'agit d'un dictionnaire wayãpi glosé en français, avec, en cette langue, des développements encyclopédiques.

> « Bref, le dictionnaire bilingue, gigantesque territoire de mots flottant entre les cultures, accessoire infini mais toujours insuffisant de la traduction, pont entre les victimes de Babel, n'est pas un lieu de rigolade. Mais de réflexion, sûrement. » (Rey, 2011 : 172)

Nous sommes bien incapables de rédiger un dictionnaire monolingue, car si je suis une locutrice imparfaite du wayãpi, mon équipe de jeunes Wayãpi l'est tout autant du français dont ils ne sont pas locuteurs natifs. C'est de cette imperfection pour le moins « insurmontée » – mais pas insurmontable – qu'est née l'idée du *dico II*. Celui-ci peut et doit montrer la voie, constituer une étape sur le chemin de l'appropriation maximale de l'outil « dictionnaire monolingue » par ses locuteurs. Pour autant, le gros de l'opus demeure du wayãpi vers le français. La traduction étant un « acte de communication » (Pym, 1997 : 10), elle doit satisfaire les deux parties : amener les lecteurs wayãpi vers la culture française, amener le lecteur français vers la culture wayãpi. Et ce sont les deux publics qui sont visés, dans une double démarche d'ouverture, de cheminement, de vigilance éthique de l'acte de traduire visant à combattre l'ethnocentrisme en traduction. Il s'en suit que le *dico II* n'est pas un travail académique. La difficulté majeure à laquelle je me heurte est la suivante : ne consentir de concessions ni à l'une ni à l'autre langue. Surtout ne pas se soumettre à l'image que chaque société s'est forgée de l'autre. Parvenir à ce que les étrangetés, les bizarreries des deux cultures restent dans le domaine du cocasse, de l'excentrique, mais ne puissent plus être regardées comme des anomalies, voire des monstruosités ; bref, contribuer à cette « éducation à l'étrangeté » chère à Antoine Berman (1984), une reconnaissance parallèle des particularismes culturels. Et la comparaison des deux systèmes de parenté français et wayãpi est, de ce point de vue, une affaire en or.

La partie français-wayãpi avait été grandement négligée dans le *dico I*. Or, elle a montré qu'elle avait son public, demeuré insatisfait, frustré, et même mécontent. Amendée et améliorée, elle restera pourtant de l'ordre de la simple traduction du lexique.

Ordre alphabétique

L'idée maîtresse du *dico I* était « la famille de mots », centrée donc sur la racine, noyau de la dérivation et de la composition. Or, c'est précisément cet agencement raisonné pour lequel j'ai entendu le plus de reproches de la part des lecteurs, reproches basés sur l'argument (hautement recevable) que, ce que l'on attend d'un dictionnaire, c'est sa maniabilité, son offre de célérité dans la navigation. La vie de l'ouvrage sur le terrain m'a convaincue que le genre de découpage, ou plutôt le genre de regroupement, que j'avais privilégié, ne fonctionne à plein rendement que pour une langue qui dispose déjà d'une palette de dictionnaires. Je m'étais donc fourvoyée en l'utilisant pour la première occurrence de la langue wayãpi mise en ordre dans un dictionnaire. Surtout, c'était

sans compter sur l'attraction inébranlable, la séduction perpétuelle, l'envoûtement quasi magique, qu'exerce l'ordre alphabétique, même au fin fond des forêts vierges. Jean-Marie Gourio (1992-1993) a pu entendre dans un bistrot :

> « C'est le bordel dans le dictionnaire : tu as *CASTING*, et tout de suite après, tu trouves *CASTOR* ! C'est quand même pas pareil ! ».

Certes pas, et les critiques fusent de toutes parts, parmi lesquelles Alain Rey se montre le plus mordant :

> « cette mise en abîme par le désordre alphabétique du dictionnaire » (Rey, 2011 : 7)

ou encore :

> « plus profondément, l'alphabet en arrive à bousculer puis à détruire les tentatives de mises en ordre logique » (*ibid.* : 44)

et enfin :

> « l'ordre alphabétique intégral des mots, dangereux pour la perception des structures vivantes [de la langue]. » (*ibid.* : 99)

Oui, c'est exact.

Bien que je pense la même chose qu'Alain Rey, j'ai cédé devant la demande expresse et rédhibitoire des locuteurs du wayãpi. Puisqu'ils ont pour l'alphabet les yeux de Chimène, le DICO II s'est rendu pieds et poings liés à l'ordre strict de l'alphabet. Je pourrai toujours me consoler avec Anatole France (1925), pour qui :

> « Un dictionnaire, c'est l'univers par ordre alphabétique. »

Dans un ordre d'idée assez proche, les abréviations, jugées trop nombreuses, avaient rebuté les locuteurs-lecteurs du *dico I*. Après plusieurs essais avec eux, j'en suis arrivée à adopter l'écriture complète des mots et donc le moins d'abréviations possible. Le texte doit être fluide et didactique, pour leur garantir le confort de lecture souhaité.

ENCART 4. – Exemple de bizarrerie de l'ordre alphabétique

Deux termes totalement différents existent sous la même prononciation et sous la même graphie : **wila**.
L'homophonie formelle entre [1]**wila** « oiseau » et [2]**wila** « arbre » est récente en wayãpi. Le géographe Henri Coudreau qui, en 1892, voyagea sur l'Oyapock, note encore deux formes différentes : **wira** pour « oiseau » et **iwira** pour « arbre ». On retrouve cette distinction dans d'autres langues tupi : tembé **wira** « oiseau » et **iwira** « arbre », ou guarani **ibira** « oiseau » et **yvyra** « arbre ».
On n'aura garde d'omettre que la forêt tropicale, lieu de prédilection des peuples tupi-guarani, et ses arbres [2]**wila**, sont le domaine presque exclusif des oiseaux [1]**wila**, qu'ils vivent au sein des houpiers ou planent en majesté au dessus des cimes. Cette intimité écologique des uns et des autres ne peut que sortir renforcée par l'homophonie des deux termes pour les désigner. Qu'on ajoute que la flèche de chasse **wilapa**, terme composé sur arbre [2]**wila**, ne se conçoit pas sans son empenne faite de plumes d'oiseau [1]**wila**, et l'on aura bouclé la boucle dans laquelle l'homophonie peut s'épanouir.
Chacun des deux termes a donné naissance à un grand nombre de composés et de dérivés : une cinquantaine pour [1]**wila** « oiseau » et plus de cent-vingt pour [2]**wila** « arbre ». Pour donner corps à cette cohésion sémantique foisonnante avec laquelle les locuteurs jonglent à longueur de temps, on a choisi de respecter la présentation strictement alphabétique, et donc intermêlée, des entrées, la racine étant rappelée pour chacune d'entre elles.

Définition

Arrivons-en à la définition, cette « épine dorsale de tout dictionnaire, qu'il soit de langue ou encyclopédique » (Rey, 2011 : 297). Si l'on veut que l'édifice tienne debout, autant ne pas la rater. Elle doit être à la fois concise et extrêmement pointue, ce qui n'est pas le cas de celle de Pierre Richelet dans son *Dictionnaire François* (1680) :

> « Pissenlit. Sorte de petite fleur qui vient dans les prez et qui fleurit jaune. »

Cette aimable définition bucolique n'aide pas à différencier le pissenlit des mille et une autres « petites fleurs jaunes qui viennent dans les prés », mais surtout, elle oublie l'essentiel : ses feuilles et sa racine sont diurétiques, ce qui, au passage, explicite son nom.

Observons que je me suis fixé un vrai défi : ne rien définir par une négation ou par son contraire. Mais je n'ai fait ici que retenir une des leçons les plus fondées de Jacqueline Thomas, militant auprès de ses élèves pour que les expressions « littérature orale » ou « peuple d'expression orale » remplacent définitivement

celles de « littérature non écrite » ou « peuple sans écriture », auxquelles Claude Lévi-Strauss lui-même a cédé dans nombre de ses œuvres.

Le fait de jongler avec deux langues m'a amenée à composer.

Vérité, exactitude, véracité, rectitude, objectivisation, évidence, symétrie, équivalence : on peut oublier tous ces mots, sauf peut-être le dernier. Scrupule, inquiétude, angoisse, souffrance même parfois, honnêteté, rigueur, lenteur, esquive : mieux vaut tabler sur ceux-là, même si c'est pour déboucher sur une approximation, une imprécision. Mais si l'on ne perd pas de vue que le terme lui-même ne sera jamais qu'une approche de la chose, qu'il peut la cerner, en caractériser certains traits, sans pour autant ne jamais l'englober tout à fait, le travail de traduction devient soudain, de façon parallèle, moins honteux et moins démoralisant.

Pour que la tête de chaque entrée reste d'une lisibilité rapide, choisir une traduction, une série de traductions ou des équivalences plus ou moins synonymes. Par exemple, le terme ***ai*** est traduit par « douleur », « mal », « souffrance », trois termes que les Wayãpi francophones sont amenés à rencontrer.

Par contre, une fois la traduction plus ou moins assurée, offrir dans le détail de petits développements bien écrits : on pourra les trouver dans l'emploi d'un objet, la recette d'un plat, le résumé d'un mythe, l'usage d'un terme de parenté, la vie d'un héros culturel, l'histoire d'un site, la dangerosité d'une plante, l'importance d'un oiseau… Le but restant d'incarner une société, avec ses manières de dire ou de ne pas dire, ses manières de penser, ses manières de faire ou de ne pas faire.

Le principe est simple à énoncer, extrêmement difficile à réaliser : que le lecteur (wayãpiphone ou francophone) prenne plaisir à sa lecture. Le caractère aléatoire de l'ordre alphabétique strict allié à une rédaction soutenue doit permettre au lecteur de succomber sans vergogne à l'envie de muser dans cette forêt de mots, d'y paresser, de s'y perdre parfois, mais sans peur ni panique. Alors oui, offrir de vraies phrases pour une lecture ludique.

ENCART 5. – Exemple de spécialité culinaire

takaka
❖ Soupe, velouté. Tacacá (B)
❒ Littéralement « épais-épais ».
❒ Cette soupe particulièrement appréciée est un velouté, épais et blanc, d'amidon de manioc dilué dans de l'eau bouillante ; on y ajoute en assaisonnement du bouillon de poisson à base de jus de manioc **tukupi**, plus rarement de viande, force piment et du sel. Elle est consommée chaque matin par les Wayãpi. « Le jour arrivé, leurs femmes leur apportent de suite leur premier repas ; c'est un vase dans lequel est une véritable colle faite soit avec la fécule de manioc, soit avec la cassave trempée et bouillie ; elle est assez ordinairement assaisonnée avec du poisson boucané et réduit en poudre qu'ils conservent longuement dans des vases bien fermés. » [Bodin, ms, 1824]. Voir teko **takaka**. Très répandue dans les civilisations tupi, cette préparation culinaire, sous son nom en língua geral **tacacá**, a diffusé dans la culture amazonienne du Brésil, jusqu'à être proposée dans les rues des plus grandes villes du nord du pays.

Comment traduire l'intraduisible ?

C'est un poète, René Char (1955), qui vient à notre secours :

> « Certains jours, il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire. »

Je me suis déjà penchée (Grenand, 1995) sur cette question pour comprendre la façon dont les premiers voyageurs en Amérique du Sud décrivirent la nature qu'ils découvraient. Comment rendre compte de l'inconnu, de l'inouï, de l'innommé ? Le spectacle, inédit en Occident, d'Amérindiens fumant leurs cigares devient, sous la plume de Jean de Léry (1580) :

> « *Petun* : simple[3] de singulière vertu, que l'on roule sèche en façon de cornet d'épice et où, mettant le feu par le petit bout, ils en hument la *fumée*. »

Le français, sauf de façon burlesque, n'a pas retenu le néologisme « pétuner », forgé sur ***petũ*** nom du tabac (*Nicotiana tabacum*) en †tupinamba, et qualifié de « vieux ou plaisant » par le Trésor de la langue française (TLF), lui préférant une extension de sens du verbe français « fumer : dégager de la fumée ». La « nicotine », elle, sous-produit de « l'herbe à Nicot », autre dénomination du « tabac » avant l'adoption du terme arawak d'Haïti *tabaco*, s'est maintenue.

Dans les domaines du droit et de la morale en particulier, je me heurte à de difficiles définitions de concepts, si éloignés de la culture française qu'ils ont

3. Simple : plante médicinale utilisée telle qu'elle est fournie par la nature (TLF).

toujours donné lieu à des traductions non seulement approximatives, mais encore et le plus souvent totalement fautives. C'est le cas des règles de parenté, des notions de propriété et de succession. À la demande insistante de mes jeunes collaborateurs, j'en profite pour expliciter ces notions, toutes si différentes de celles de l'Occident contemporain, qu'elles sont source constante de malentendus entre deux conceptions de gestion sociétale.

ENCART 6. – Exemple de particularisme culturel

A- Naître neveu *et* devenir gendre sous un seul terme **ayiwẽ**

❖ 1) « Neveu »

❖ 2) « Gendre »

❐ Selon le système de parenté wayãpi classique, un homme épouse l'une des filles de l'une des sœurs de son père ou bien l'une des filles de l'un des frères de sa mère, qui sont toutes ses *cousines germaines*. Le *neveu* devient donc un *gendre* et le même mot, **ayiwẽ**, recouvre les deux facettes de cette même réalité. Les anthropologues précisent que parmi les *cousines germaines*, seule une des *cousines croisées*, telles qu'elles viennent d'être définies, peut être épousée. Ses *cousines parallèles* (filles des sœurs de sa mère ou bien filles des frères de son père) sont au contraire ses *sœurs*, avec lesquelles l'union, considérée comme incestueuse, est socialement interdite. C'est là l'un des sujets les moins bien compris et les plus mal interprétés de part et d'autre des deux cultures amérindienne et française. Si l'on rapporte ces dispositions au système français, un homme wayãpi épouse l'une de ses cousines germaines, type de mariage autorisé en droit français, mais prohibé et soumis à dispense selon le droit canonique de l'Église catholique, qui a longtemps tenu lieu de norme sociale en France. Rappelons simplement que le mariage entre cousins croisés existait dans un grand nombre de sociétés, avant la généralisation du système occidental dans le monde.

ENCART 7. – Autre exemple de particularisme culturel

B- Le casse-tête de la traduction de « enfant de co-épouse »

ayilewewa

❖ Chacune des deux filles nées à la même période de deux épouses d'un même homme. Litt. fille-ensemble.

a'ilewewa

❖ Chacun des deux garçons nés à la même période de deux épouses d'un même homme. Litt. fils-ensemble.

En français, pour désigner cette catégorie particulière de fratrie courante dans les mariages polygames, le terme manque, ce que Françoise Héritier avait déjà souligné pour un autre exemple de particularisme de parenté :

> « Il n'y a pas de terme attesté en français pour le cas où un homme pourrait épouser [...] une mère et sa fille [...] » (1994 : 34)

Exemples

Il est fréquent que les exemples d'un dictionnaire soient forgés de toutes pièces par leur(s) auteur(s). Le dernier cas en date est celui de Bettina Migge, responsable d'un programme visant à produire des dictionnaires et lexiques bilingues pour des langues de Guyane. Elle explique :

> « Après avoir produit un certain nombre d'entrées, les groupes [de linguistes et locuteurs natifs] ont commencé à introduire les traductions ou équivalences, puis à construire les exemples et à les traduire. Ce travail est difficile car il n'y a pas toujours d'équivalence en français. Il demande une analyse fine de la structure de la langue pour bien définir les divers fonctions ou sens d'un mot et pour trouver de bons exemples pour les illustrer. » (2017 : 11)

Ainsi, Alain Rey ne se trompe guère lorsqu'il fustige les « exemples de linguistes », créés pour la circonstance. Cependant, dans l'exemple qui précède, le cadre de travail est celui d'ateliers multilingues dont la louable motivation est de faire progresser dans des délais raisonnables des travaux lexicographiques inédits.

Dès le *dico I* de 1989, j'avais pris le parti inverse : n'inclure que des exemples issus de productions naturelles, de conversations entendues *in situ*, de mythes ou récits historiques enregistrés. N'inventer aucun exemple, tout simplement parce que je ne m'en sens pas le droit, pas davantage aujourd'hui qu'hier.
Quelle que soit la démarche, je ne peux qu'avoir une tendresse particulière pour cette entrée du *Dictionnaire François* de Pierre Richelet (1680 : 243) :

> « Dictionnaire. s[ubstantif] m[asculin]. Livre qui contient les mots d'une langue, d'un art ou d'une science, par ordre alphabétique. Un bon dictionnaire est très-difficile à faire. »

Qui, parmi nous, lexicographes, pourrait rester insensible à cette plainte du cœur érigée en exemple ?

Citations

Alain Rey n'hésite pas à penser que la citation,

> « c'est le domaine réservé des grands dictionnaires de langue et de ceux qui s'attaquent aux manières de dire. »(2011 : 223)

Je n'hésite pas à penser différemment. Puisque j'ai la chance de disposer d'un vaste corpus de mythes et de récits historiques dans lequel, je l'ai dit, j'ai déjà amplement puisé pour les exemples, j'ai décidé de mettre en valeur ce trésor et d'enrichir les citations du *dico II*. Comme Jean Pruvost (2014), j'ai souvent regretté dans mes lectures que :

> « les citations [soient] souvent, hélas, non précisément référencées et très courtes, trop courtes à mon goût. »

Je peux d'ailleurs ici avouer que le reproche m'en a été fait par certains fans (il y en a !) du *dico 1*. Qu'à cela ne tienne, je vais les allonger et, surtout, en donner, chaque fois que faire se peut, l'auteur, ainsi que la date et le lieu de recueil, façon simple et respectueuse de mettre en valeur les savants détenteurs de ce patrimoine immatériel. Ma jeune équipe a été autant sensible à cette proposition que les anciens, tous envisageant déjà le bonheur d'y retrouver de façon vivante leurs aînés, souvent disparus aujourd'hui, et même de les replacer dans les généalogies. Ces citations permettront au souffle de la littérature orale de s'exprimer avec vitalité dans le temps présent.

ENCART 8. – Exemple de citation de la tradition orale wayãpi

Pilawi
❖ Anthroponyme féminin
❐ « On raconte qu'autrefois un petit tapir capturé devint l'animal domestique d'une jeune fille, **Kuyãmulu**. Elle lui apportait chaque jour sa nourriture [et était donc devenue son épouse]. Mais plus tard, on lui tua son tapir et on le lui servit au repas. Alors elle partit et devint **Pilawi**, la femme des eaux. » (Robert Yawalu, village Zidock, 1977)
❐ Donné comme une corruption du nom du poisson **pilau**. Voir língua geral **pirau** « mère des eaux », dérivé de **pirayua** « poisson piraiba, le plus grand poisson de l'Amazone » (Stradelli, 1929)

Dans le même ordre d'idée, j'ai souhaité donner aux Wayãpi un accès direct et condensé aux sources anciennes qui les concerne, eux ou leur famille linguistique d'appartenance (encart 9).

Il n'en reste pas moins que, faire apparaître conjointement savoirs oraux et sources écrites de l'Occident, échelonnées sur plus de cinq siècles, n'est pas une mince affaire.

ENCART 9. – Exemple de développement synchronique et diachronique sur un terme amazonien

panãkũ

❖ Hotte de portage ouverte. Catouri-dos (C), Jamãxim, Cesto de carregar (B)

▫ Lorsqu'elle est provisoire, elle est en folioles de palmier **wasey**, sur armure diagonale tissée toile ; essentiellement masculine, elle est faite sur place en forêt et dans l'instant par le chasseur pour rapporter les pièces d'un gros gibier, de nombreux poissons, des fruits de cueillette en abondance.

Destinée à la femme et faite pour durer, elle est tressée en folioles de palmier **pino**, sur armure diagonale tissée croisée ; beaucoup plus travaillée, elle est confectionnée au village par le mari pour son épouse pour le transport du manioc, des autres produits de l'abattis, du bois de chauffage.

À partir des années 1975, sur le modèle de la hotte de canotiers saramaka employés conjointement avec eux à des missions scientifiques forestières, des hommes ont commencé à tresser une hotte permanente en racine lianescente refendue de l'aracée arboricole **simo'i**, d'une solidité à toute épreuve. Après avoir renâclé, les femmes l'ont petit à petit adoptée.

Après les avoir emplis et avoir lié ensemble les deux bords par un cordon, les trois modèles se portent sur le dos ; ils sont retenus par deux courroies d'épaule et une courroie frontale, le plus souvent en écorce de lécythidacées.

▫ Voir †tupinamba **panacon** « grand panier » (J. de Léry, 1580 : 189) ; ache **nakõ**, **nokõ** ; siriono **hinakõ** « indigenous basket » (Key, 1997 : 976-77) ; língua geral **panacú** « grand panier » et tembé **manaku** « hotte en forme de panier », à rapprocher du wayãpi **panakali** « grande corbeille », voir **ulusãkã**. « [Les Tupinamba ont de] grands et petits coffins et paniers faits et tissés fort proprement, les uns de jonc, les autres d'herbes jaunes comme gli ou paille de froment, lesquels ils nomment **panacons** et tiennent la farine et ce qui leur plait dedans. » (J. de Léry, 1580 : 278).

On tient très vraisemblablement ici la forme tupi de base pour tout objet tressé.

Évolution de la langue

Variante : faute ou évolution de la norme ?

Dans le *dico I* déjà, j'enregistrais une évolution sur certains mots. Certaines se jouent sur le temps long, entrant dans un cycle repérable sur plusieurs séries de mots (encart 10).

La variante n'est en aucun cas à confondre avec la faute. La faute est une marque individuelle. Il nous arrive de consigner faute syntaxique, erreur lexicale, mauvaise identification d'une plante, toutes discrètement mais invariablement soulignées par la suite. La variante est une estampille collective. Elle peut être

dialectale, signe d'une origine géographique différente de certains locuteurs ; elle peut être générationnelle, apanage d'une certaine classe d'âge. Elle donne toujours lieu à une discussion villageoise qui, pour le chercheur, est source d'information et de satisfaction, source enfin d'argumentation permettant à telle ou telle communauté d'inscrire durablement son caractère propre dans l'histoire du peuple wayãpi.

ENCART 10. – Exemple d'évolution lexicale sur plus d'un siècle pour le terme ***yawa*** « jaguar »

1834	1835	1890	1976	1969-2017
Leprieur	Bauve	Coudreau	Jensen	Grenand
Oyapock	Oyapock	Oyapock	Amapá (Brésil)	Oyapock
yawara	**iawar**	**yaouar(e)**	**yawaɨ̃**	**yawa**

Le *dico II* relève d'autres variantes, se jouant sur une vingtaine d'années à peine. Ce que la génération des anciens qualifie d'erreur est vu comme sa norme nouvelle par la jeune génération, et *vice versa*. Pendant un certain temps, on entend les deux formes. Ce que je qualifie de variantes n'est donc que l'enregistrement de l'évolution de la norme langagière, agissant comme un révélateur de l'évolution sociétale. J'écris au temps présent, ce qui implique par conséquent que les variantes soient consignées dans le *Dico II*, l'entrée principale étant celle du plus grand nombre de locuteurs.

Cela m'amène à confesser que, dans un domaine annexe aux productions générationnelles, je ne me suis pas suffisamment penchée sur le langage maman-bébé, que pourtant l'on entend bourdonner autour de soi dans les villages. Puisqu'on en est aux confessions, le vocabulaire érotico-amoureux est drastiquement sous-évalué, l'extrême pudeur des Wayãpi ne me le dévoilant que par hasard. Et là, je paie, c'est évident, mon manque total d'anthropologie participative…

Le dictionnaire, outil de figement de la langue ?

> « Lorsqu'un dictionnaire fait autorité, il fixe, précise et unifie l'usage. Un bon dictionnaire améliore une langue. Il en diminue l'indétermination, en ralentit l'évolution, en élimine les variantes dialectales. Ces définitions ont, dans une certaine mesure, le caractère de conventions acceptées. » (Goblot, 1918, *in* Pruvost, 2014)

Voilà le sentiment d'un agrégé de philosophie, Goblot, à cheval sur le XIXe et le XXe siècles.

Apparue avec les dictionnaires, la question n'est pas prête d'être résolue. Un directeur de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) de Guyane, par ailleurs ouvert à l'idée de publication de dictionnaires des langues autochtones de Guyane, m'a refusé son aide pour la constitution d'une Académie de la langue wayãpi (que les locuteurs souhaitaient), au motif qu'elle n'aurait eu d'autre résultat que :

> « le figement de la langue, sa transformation en monument monolithique et donc sa mutation prochaine en langue morte. »

J'avais pourtant de mon côté l'aide, assez insolite au demeurant, de Giacomo Casanova (1797) qui, à propos des néologismes ayant fleuri durant la Révolution, écrivait avec justesse :

> « Celui qui fait les mots, chez toutes les nations, c'est l'usage, et ce sont les académies qui les rédigent après, sans se hâter. »

Et lorsque Goblot (1918) surenchérit en expliquant que :

> « la tâche du lexicographe est d'enregistrer avec exactitude le sens que donnent à un mot ceux qui le prononcent et ceux qui l'entendent en un temps, en un lieu et en un milieu donné »,

c'est bien qu'il en enregistre l'usage, lequel fluctue selon des variables qu'il énonce lui-même : le temps, le lieu et le milieu. Si l'usage fluctue, c'est que la langue est vivante. Les mots ne sont pas immuables, les mots, insiste Émile Littré (1872) :

> « ne sont pas des particules inaltérables et la fixité n'en est qu'apparente. »

Néologisme

> « Toute création lexicale correspond à un besoin »,

énonce Pierre Guiraud (1986 : 110), ce que Honoré de Balzac (1865) traduit avec ses mots d'écrivain :

> « Quand un mot nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait dire avant sans périphrase, la fortune de ce mot est faite. »

Or, les dieux savent si le basculement brutal des Wayãpi dans la modernité de la fin de notre XXe siècle les a obligés à s'adapter ou périr. Ils ont choisi de faire face, de comprendre, et ont commencé en nommant les réalités nouvelles qu'ils devaient affronter. Deux grands chemins s'offraient à eux, l'emprunt et la création lexicale. Les emprunts existent mais, bien habitués qu'ils sont à la composition et la

dérivation pour leur lexique de la vie quotidienne, les mots longs, voire très longs, ne les rebutent pas. Ils préfèrent donc la création ex nihilo. Et alors là, quel festival !

ENCART 11. – Exemples de création de mots nouveaux pour des réalités nouvelles

ya'ilepi	❖ 'paiement pour l'enfant'	= allocations familiales
iwatelupiwa	❖ 'compagnon du ciel'	= avion
temolilu	❖ 'chemise du pénis'	= préservatif
moteluway	❖ 'queue du moteur'	= arbre et embase de moteur hors-bord
teposiya	❖ 'maître des excréments'	= biologiste spécialiste des parasitoses intestinales
malãkuwakatu mã'ẽ	❖ 'bon connaisseur des procédures'	= conseiller technique à la mairie

> « Une langue sans mots nouveaux, immuable, donnerait l'aspect d'une langue desséchée, réduite en quelque sorte à la mendicité, tandis que la vie vient justement de l'afflux incessant des mots nouveaux. » (Mortier, 1935 : XVI)

Hapax, création individuelle, démarche concertée, différence entre communautés, hésitation, pour finalement parvenir à un choix collectif définitif : ce vocabulaire nouveau, dont j'ai suivi l'évolution depuis les années 1980, a toute sa place dans les pages du *dico II*.

Illustrations

Le *dico II* « ne sera pas tout nu, il aura des petits trucs, des belles images », selon la formule d'un jeune Wayãpi, reprenant sans le savoir le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* de Jean d'Alembert :

> « On pourroit démontrer par mille exemples qu'un dictionnaire pur et simple de définitions, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans les descriptions obscures ou vagues. Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours » (1751)

ou encore celui d'Alain Rey :

> « Le langage naturel ne suffit pas à dévoiler le réel. Il y a les images. » (2011 : 320)

Il est ainsi prévu des dessins, des schémas : une main, un corps, une feuille, un arbre, un moteur hors-bord, une maison, les figures du jeu de ficelle… Et aussi des encarts, des tableaux : les quatre phases de la lune (avec le mythe associé), les points cardinaux (avec la boussole marquant l'est !), le calendrier des saisons, les étoiles, planètes et constellations, les ogres et autres monstres, les cris des animaux…

Peut-on vraiment conclure ?

À travers le temps et l'espace, malgré des migrations sur des milliers de kilomètres, malgré des hécatombes démographiques inouïes, la langue wayãpi demeure quotidiennement employée par la totalité de la population qui ne considère d'ailleurs pas sa langue en danger.

En cinquante petites années, on est passé de minuscules communautés au bord du gouffre de l'extinction à un peuple dynamique à la remontée démographique fulgurante. En trois générations, il a décidé de réagir et de prendre son destin en mains. Le *dico II* rend hommage à la langue et à ses locuteurs, porteurs d'un héritage culturel, d'un patrimoine, qui se vivifient dans les néologismes du temps présent, tout ce processus participant de ce qui, demain, sera la mémoire. Car si la totalité des peuples amérindiens de Guyane souhaitent aujourd'hui des dictionnaires et des grammaires de leurs langues, c'est précisément qu'ils ne veulent pas mourir. Finasser sur l'écriture comme ci ou comme ça de tel ou tel phonème, tergiverser sur la pertinence de la production de dictionnaires, relève d'un débat stérile. À l'heure où, sans parler du monde invasif des images, la lecture et l'écriture des langues nationales corsettent les peuples à tradition orale, leur appétence de dictionnaires dans leurs propres langues va tout simplement dans le sens de l'histoire. Linguistes et ethnolinguistes ne peuvent se dérober à ce devoir aussi simple qu'impérieux sous peine d'imposture.

Le *dico II* n'entend pas être un livre de vérité, mais le témoin d'un parcours, la translation de l'idée de dictionnaire comme fait culturel exogène dans le champ des possibles de la culture wayãpi, où il n'existait pas avant 1989. C'est même le début d'un voyage que les Wayãpi continueront sans moi.

Bibliographie

ADAM DE BAUVE Edgar, 1835. Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, *Bulletin de la société de géographie de Paris* II, 4, pp. 21-24.

ALEMBERT Jean (d'), 1751. *Discours préliminaire de l'Encyclopédie, livre premier de l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, Paris, Le Breton éditeur.

AUDIFFREDY Chevalier (d'), 1763. Carte de la rivière d'Oyapock levée géométriquement et dessinée sur les lieux, présentée à Monseigneur le Duc de Choiseul, Paris, Bibliothèque nationale, Cartes et Plans, Guyane n° 255, 4 feuilles.

BALÉE William, 1994. *Footprints of the Forest. Ka'apor Ethnobotany, the Historical Ecology of Plant Utilization by an Amazonian People*, New York, Columbia University Press.

BALÉE William et Denny MOORE, 1991. Similarity and Variation in Plant Names in Five Tupi-Guarani languages (Eastern Amazonia), *Bulletin of the Florida Museum of Natural History*, *Biological Sciences* 35, 4, pp. 209-262.

BALZAC Honoré (de), 1865. *Scènes de la vie parisienne*, Paris, Michel Lévy frères, Œuvres complètes.

BEAUDET Jean-Michel, 1996. *Souffles d'Amazonie. Les orchestres tule des Wayãpi*, Nanterre, Société d'Ethnologie.

BERMAN Antoine, 1984. *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

BODIN Esprit, 1824. Mission Bodin aux sources de l'Oyapock, ms, ANOM/Guyane E.10.

CARDIM Fernão, 1980 (1584). *Tratados da terra e gente do Brasil,* São Paulo, Livraria Itatatiaia Editora, Reconquista do Brasil nova sér.

CASANOVA Giacomo, 1797. *À Leonard Snetlage, s.l., Réponse à Leonard Snetlage, 1795, Nouveau dictionnaire français contenant les expressions de nouvelle création du peuple français*, Gottingue, J.C. Dieterich éd.

CHAR René, 1955. *Pauvreté et privilège, préface*, Paris, Gallimard, Poésie.

COLLECTIF, s.d. *TLFI : Trésor de la langue française informatisé*, http://www.atilf.fr/tlfi, ATILF-CNRS et Université de Lorraine.

COPIN François, 2012. Grammaire wayampi (famille Tupí-Guaraní), thèse de troisième cycle, Université Paris 7 - Denis Diderot, département de Sciences du Langage.

COUDREAU Henri, 1893. *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française, 1887-1891*, Paris, Hachette.

—, 1897. *Voyage au Tapajoz, 28 juillet 1895-7 janvier 1896*, Paris, A. Lahure.

DAVY Damien, 2007. Vanneries et vanniers. Approche ethnologique d'une activité artisanale en Guyane française, thèse de doctorat en ethnologie, Université d'Orléans.

DIETRICH Wolf, 2000. El problema de la categoría del adjetivo en las lenguas tupí-guaraníes, *in* H. van der Voort et S. van de Kerke (eds), *Essays on Indigenous Languages of Lowland South America : Contributions to the 49th International*

Congress of Americanists in Quito 1997, Leiden, Research School of Asian, African, and Amerindian Studies, Indigenous Languages of Lowland South America, Indigenous Languages of Latin America 1, pp. 255-263.

FABRE Alain, 2005. Tupi, *in Diccionario etnolingüístico y guía bibliográfica de los pueblos indígenas sudamericanos*, pp. 166-169 (http://www.ailla.utexas.org/site/cilla1_toc.html.).

FLEURY Marie, Damien DAVY et Pierre GRENAND, 2014. Des palmiers et des hommes, *in* Jean-Jacques de Granville et Marc Gayot (éds), *Guide des palmiers de Guyane française*, Cayenne, ONF-Guyane, pp. 50-81.

FRANCE Anatole, 1925. *Œuvres complètes illustrées*, tome VI : *La vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy.

GOBLOT Edmond, 1918, *Traité de logique*, Paris, Librairie Armand Colin.

GONZÁLEZ Hebe, 2003. A Typology of Stops in South American Indian Languages, *in Proceedings of the Conference on Indigenous Languages of Latin America-I (23-25 October 2003)*, Austin, University of Texas.

GOUPY DES MARETS, 1690. Journal de Goupy des Marets aux îles d'Amérique et aux côtes d'Afrique en 1675-1676 et de 1687 à 1690, bibl. municipale de Rouen, ms., Coquebert de Montbret, 125.

GOURIO Jean-Marie, 1992-93. *L'intégrale des brèves de comptoir,* Paris, J'ai Lu, Humour.

GRENAND Françoise, 1980. *La langue wayãpi : phonologie et grammaire (Guyane française)*, Paris, SELAF, Langues et civilisations à tradition orale 41.

—, 1982. *Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayãpi*, Paris, L'Harmattan.

—, 1989. *Dictionnaire wayãpi-français, lexique français-wayãpi (Guyane française)*, Paris, Peeters/SELAF, Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle 274.

—, 1995. Nommer la nature dans un contexte prélinnéen : les Européens face aux Tupí, du XVIe à la première moitié du XVIIe siècle, *Amerindia* 19/20 : *La découverte des langues et des écritures d'Amérique*, pp. 15-28.

GRENAND Pierre, 2014. Les Wayãpi et les animaux, chassés ou non chassés, tableau établi en vue de la révision des espèces chassées, Parc amazonien de Guyane, Cayenne.

GRENAND Pierre, Christian MORETTI, Henri JACQUEMIN et Marie-Françoise PRÉVOST, 2004. *Pharmacopées traditionnelles en Guyane : Créoles, Wayãpi, Palikur*, 2e édition entièrement revue et corrigée, Paris, IRD Éditions.

GRENAND Pierre, Françoise GRENAND, Pierre JOUBERT et Damien DAVY, 2017. Pour une histoire de la cartographie des territoires teko et wayãpi (commune de Camopi), *Revue d'ethnoécologie* 11 (10.4000/ethnoecologie. 3007).

GRENAND Pierre, Jean CHAPUIS, André COGNAT, Antonia CRISTINOI, Françoise GRENAND, Damien DAVY, Michel JÉGU, Philip KEITH, Emmanuel MARTIN, François NEMO et Pierre-Yves LE BAIL, 2015. Revision of vernacular names for the freshwater fish of French Guiana, *Cymbium* 39, 4, pp. 279-300.

GRENAND Pierre, Pierre JOUBERT, Françoise GRENAND et Damien DAVY, 2016. *Cartes et toponymes des territoires teko et wayãpi*, Cayenne, Parc amazonien de Guyane.

GUIRAUD Pierre, 1986. *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, Langages et sociétés.

HAMMARSTRÖM Harald, Sebastian BANK, Robert FORKEL et Martin HASPELMATH (eds), 2016. Language: Wayampi, *in Glottolog* [base de données sur les langues], Munich, Max Planck Institute for the Science of Human History, version 3.2 (http://glottolog.org/resource/languoid/id/waya1270).

HÉRITIER Françoise, 1994. *Les deux sœurs et leur mère, anthropologie de l'inceste*, Paris, Éditions Odile Jacob.

KEY Mary Ritchie, 1997. South American Indian Languages, *in* M.R. Key (ed.), Intercontinental Dictionary Series, vol. I, part 1, unpublished proofs, Irvine, University of California (https://ids.clld.org/).

LEPRIEUR François-René, 1834. Voyage dans la Guyane centrale, *Bulletin de la société de géographie de Paris* II, 1, pp. 201-229.

LÉRY Jean de, 1975 (1580). *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, autrement dite Amérique, contenant la navigation, et choses remarquables, veuës sur mer par l'aucteur. Le comportement de Villegagnon en ce pays la. Les mœurs et façons de vivre estranges des Sauvages Ameriquains : avec un colloque de leur langage. Ensemble la description de plusieurs Animaux, Arbres, Herbes, et autres choses singulieres, et du tout inconnues par deçà,* Genève, Antoine Chuppin, rééimp. en fac-similé, Genève, Droz, Les classiques de la pensée politique 9.

LITTRÉ Émile, 1872-1878. *Dictionnaire de la langue française, Préface,* Paris, Librairie Hachette et Cie.

MICHAEL Lev, Natalia CHOUSOU POLYDOURI, Keith BARTOLOMEI, Erin DONNELLY, Vivian WAUTERS, Sérgio MEIRA and Zachary O'HAGAN. 2015. A Bayesian phylogenetic internal classification of the Tupí-Guaraní family, Campinas, *Liames* 15, 2, pp. 193-221.

MAUREL Didier, 1998. *Éléments de grammaire émérillon*, Paris, AEA, Chantiers Amerindia 1.23.

MENTELLE Simon, 1768. Carte géographique du voyage fait par MM. Brisson de Beaulieu et Mentelle dans l'intérieur de la Guyane française par ordre de M. le gouverneur dans les mois de mars, avril, mai, juin 1767, Aix-en-Provence, Archives nationales d'outre-mer, Base Ulysse, Guyane n°s 30, 31, 32, 33.

MIGGE Bettina, 2017. Dictionnaires et lexiques bilingues : langues de Guyane, *Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques*, Paris, ministère de l'Éducation nationale, Langues et Cité 29, p. 11.

MORTIER Raoul, 1935. Avant-propos, *in* Aristide Quillet, *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Quillet, pp. XV-XXII.

MOURA Pedro (de), 1932. Dialeto dos índios Oyampis do alto rio Oyapoc, *Revista do Instituto Historico e Geographico do Pará* 7, pp. 219-222.

NEMO François, Françoise GRENAND, Pierre GRENAND et Antonia CRISTINOI, 2017. Etnosemântica das classificações animais: exemplos de algumas línguas amazônicas, *in* Guillaume Marchand et Felipe Vander Velden (eds), *Olhares cruzados sobre as relações entre seres humanos e animais silvestres na Amazônia (Brasil, Guiana Francesa)*, Manaus, Editora da Universidade Federal do Amazonas, pp. 299-319.

OUHOUD-RENOUX François, 1998. De l'outil à la prédation : technologie, culture et ethnoécologie chez les Wayãpi du haut Oyapock (Guyane française), thèse de doctorat en ethnologie, Université de Paris X-Nanterre.

PYM Anthony, 1997. *Pour une éthique du traducteur*, Arras/Ottawa, Artois Presses Université/Presses de l'Université d'Ottawa.

PRUVOST Jean, 2014. *Le dico des dictionnaires, histoire et anecdotes*, Paris, J.-C. Lattès.

QUEIXALOS Francesc, 2006. The Primacy and Fate of Predicativity in Tupi-Guarani, *in* X. Lois et V. Vapnarsky (eds), *Root classes and lexical categories in Amerindian languages*, Vienne, Peter Lang, pp. 249-287.

QUILLET Aristide, 1935. *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Quillet.

RENAULT-LESCURE Odile, 1986. *Propositions pour une orthographe galibi [kali'na]*, Cayenne, ORSTOM éditions.

REY Alain, 2008. *De l'artisanat des dictionnaires à une science du mot, images et modèles*, Paris, Armand Colin, U-lettres.

—, 2011. *Dictionnaire amoureux des dictionnaires*, Paris, Plon, Dictionnaires amoureux.

RICHELET Pierre, 1680. *Dictionnaire François, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, ses expressions propres, figurées et burlesques, la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, le régime des verbes, avec les termes les plus connus des Arts et des Sciences, le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue françoise*, Genève, chez Jean Herman Widerhold.

ROSE Françoise, 2011. *Grammaire de l'émérillon teko, une langue tupi-guarani de Guyane française,* Leuven-Paris-Walpole, Peeters, Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle 10.

—, 2012. Borrowing of a Cariban number marker into three Tupi-Guarani languages, *in* M. Vanhove, T. Stolz et A. Urdze (eds), *Morphologies in Contact*, Berlin, Akademie Verlag, pp. 37-69.

STRADELLI Ermano, 1929. Vocabulário da língua geral : portuguez-nheêngatú e nheêngatú-portuguez, *Revista do Instituto histórico e geográfico Brasileiro* 104 (158), pp. 9-768.

VEYNE Paul, 1983. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, Des Travaux.

VIALLETON Jean-Joseph (père), 1888 (22 janvier). Rapport de tournée apostolique chez les Amérindiens de l'Oyapock par le Père Vialleton, ms, archives privées Heckenroth.

YOURCENAR Marguerite, 1977. *Mémoires d'Hadrien*, suivi de *Carnet de notes des 'Mémoires d'Hadrien',* Paris, Gallimard, Folio 921.

C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire…
Dictionnaire culturel des mots et des savoirs, Wayãpi de Guyanes

Résumé

Vingt ans après la parution du premier dictionnaire wayãpi-français, les locuteurs ont exprimé le souhait de participer à la réactualisation de l'ouvrage. Une équipe s'est constituée pour la confection d'un dictionnaire des mots et des savoirs. Le lexique ancien, patrimonial, est conservé, augmenté des néologismes nés de l'entrée de la société dans la modernité. La toponymie et la biographie des grands ancêtres, immense pan du savoir que la jeunesse entend sanctuariser, seront intégrées, et l'étendue encyclopédique des connaissances naturalistes modernisée.

L'intérêt majeur réside dans l'exploitation de la vingtaine d'années de vie du premier ouvrage parmi les locuteurs-lecteurs. Ils ont eu tout loisir d'en déplorer les défauts, les difficultés de lecture, les manques, mais aussi d'en apprécier l'existence. Au terme des discussions, où tous les types de public ont été entendus, il est ressorti, par exemple, que seule l'adoption d'un ordre alphabétique strict rend justice à tous.

Mots-clés : wayãpi, tupi-guarani, dictionnaire, encyclopédie

A dictionary is never, ever done… Cultural dictionary of words and knowledge, Wayãpi of French Guiana

Abstract

Twenty years after the publication of the first Wayãpi-French dictionary, the speakers expressed the wish to participate in updating it. A team was put together to build a dictionary of words and knowledge. The ancient lexical heritage would be preserved, augmented by neologisms resulting from the society's entry into modernity. The toponymy and the biographies of the great ancestors – an immense body of knowledge that the youth intends to preserve – would be integrated, and the encyclopedic extent of ecological knowledge would be modernized.

The major interest lies in the use made of the first book over its twenty years' history among the speakers-readers. They had plenty of time to deplore its defects, its reading difficulties, its gaps, but also to appreciate its existence. By the end of the discussions, in which all different types of audience were heard, it became clear, for example, that only the adoption of a strict alphabetical order gives justice to all.

Keywords: *Wayãpi, Tupi-Guarani, dictionary, encyclopedia*

Enquêter sur l'injure féminine en Kabylie : avantages et difficultés d'une ethnographie du proche

par

Samia KHICHANE

L'étude d'une approche ethnographique de l'injure est en soi une entreprise très délicate. Elle l'est d'autant plus dans une société traditionnelle à domination masculine encore très soucieuse de son honneur, en particulier lorsqu'elle porte atteinte à la femme. Le choix de mener mon enquête au sein d'un terrain de familiarité s'est donc imposé pour recueillir des données. Il apparaît alors évident que l'observation participante par immersion est la mieux appropriée pour accéder au quotidien et vécu des femmes. En tant que femme kabyle, j'étais en prise avec les mêmes contraintes qui conditionnent la conduite des interlocutrices, mais la réflexivité sur cet aspect de la vie féminine m'a permis une meilleure compréhension de la réalité étudiée et, en particulier, des modalités du genre comme rapport social dans le contexte rural kabyle.

Choix du terrain : proximité et parenté

L'étude présente deux difficultés. D'une part, aborder ce genre de parole est en soi délicat. En Kabylie, comme dans d'autres sociétés africaines, l'injure est ressentie comme un des actes très graves qui entachent l'honneur, lequel est défendu en Algérie par le *n-nif* (litt. « le nez »)[1] qui symbolise le point d'honneur de l'individu qui ne peut le rétablir que par le prix du sang, d'où l'expression : *n-nif u le-xṣara* « le nez et la perte ». L'injure est de ce fait une cause potentielle de désordre collectif dans une société où la cohésion du groupe est fondamentale à la vie sociale voire, un idéal. D'autre part, il est difficile d'accéder aux données dans un contexte social connu pour ses principes rigides sous-tendus par les valeurs de l'honneur, en particulier lorsque celles-ci portent sur la femme. Cette situation de départ m'a poussée d'emblée à

1. Ce terme désigne également, selon le dictionnaire de Jean-Marie Dallet (1982 : 548), l'« amour-propre ».

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 111-131

choisir comme terrain d'enquête les Aït Smaïl[2] (Tizi-Ouzou). Il s'agit de la tribu d'origine de ma mère qui est répartie en plusieurs villages dont trois dans lesquels j'ai séjourné à plusieurs reprises. La deuxième raison qui a motivé le choix des Aït Smaïl est la connaissance du terrain, de la langue et des modes de pensée et des représentations de la population. Bien qu'étant fortement imprégnée des modes de vie et représentations des habitants de la région, je reste néanmoins étrangère car issue d'un autre patrilignage, d'une autre tribu de Kabylie. J'ai donc une façon de parler, des habitudes qui diffèrent plus ou moins d'avec celles de mes hôtes. Ce qui me permet d'avoir la distance nécessaire pour aborder les phénomènes, outre le fait d'être une intellectuelle, donc d'appartenir à un groupe sociologique différent.

Pour atteindre mes objectifs de recherche et compte tenu de la nature de ma problématique, j'ai choisi de travailler avec une vingtaine de femmes au foyer issues de mon lignage maternel âgées de 22 à 79 ans. Bien que le terrain me soit bien connu, l'enquête a été menée en deux parties. La première a eu lieu entre les mois de février et mars 2013. Elle avait pour but la constitution du corpus. Il s'agissait de recueillir le maximum d'expressions relevant de l'injure en contexte de conflit. À mon retour, j'ai transcrit le corpus et l'ai répertorié en plusieurs modalités selon les distinctions faites par les locuteurs (malédictions, sous-entendus, moqueries, insultes, blasphème, serments) et en catégories thématiques. La deuxième phase de ma recherche, qui s'est déroulée de juillet à septembre 2013, a consisté en un recueil de contextes par immersion dans la vie quotidienne du groupe. Ce séjour de trois mois a été consacré aux observations en situation d'énonciation et à des entretiens où les récits et descriptions occupaient une place privilégiée.

Présentation de soi

Dans une « société à ségrégation sexuelle », comme la décrit Bourdieu dans son ouvrage intitulé *Ce que parler veut dire*, le fait d'être une femme est un avantage qui m'a permis d'accéder au domaine féminin, mais surtout de traiter de sujets qui auraient été inaccessibles à un homme et de faire l'expérience des normes qui régissent le rôle des femmes dans le groupe étudié. En tant que jeune femme de la famille, mon séjour chez les Aït Smaïl a été perçu comme une visite familiale à l'occasion de vacances auprès de mes proches dont je profitais pour faire un travail de recherche sur la culture kabyle et la vie féminine.

2. La région des Aït Smaïl se situe à 130 km à l'est de la capitale algérienne (Alger), au pied de la montagne du Djurdjura et couvre une superficie de 26,99 km^2 pour 9 731 habitants selon les chiffres du dernier recensement, répartis sur vingt-trois villages avec une densité de 361 hab./km^2.

Lorsque je me suis rendue dans les villages retenus pour l'enquête, j'étais accompagnée de mes parents, parfois de mes grands-parents – attitude hautement valorisée qui m'a assigné l'image de fille de bonne famille qui s'est révélée par la suite très contraignante pour l'enquête –, qui me confiaient à la protection du chef de famille. J'étais hébergée au sein de ces communautés au nom de mon père, mais selon les situations, j'étais insérée dans le système de parenté de la famille soit comme la fille, la petite-fille, la nièce ou la cousine d'untel.

Mes tantes avaient préparé le terrain avant mon arrivée. Étant étudiante en France, certaines femmes nouvellement mariées dont je n'avais pas encore fait la connaissance étaient intimidées de ma venue. Mes tantes les ont rassurées en leur donnant une image modeste, insistant sur le fait que j'étais instruite et, de ce fait, que je n'avais pas de manières hautaines ou de tendances à les juger, à les critiquer ou à me moquer. Je devais faire attention à ne pas m'afficher sous des airs qui seraient susceptibles d'être interprétés comme de la prétention, en particulier au niveau du langage.

Présentation des conflits comme objet d'étude

L'une des nombreuses difficultés auxquelles j'ai été confrontée au cours de mon travail d'enquête fut la présentation de mon objet d'étude. Aborder de front un sujet aussi délicat que les disputes et les conflits, qui sont d'ordre privé ou domestique, d'une part, aurait suscité réticence et suspicion sur les motivations d'une telle démarche – qui est, pour ainsi dire, une violation du secret de l'intimité familiale (la *ḥerma*), qui ne doit en aucun cas être étalé à un étranger au groupe (Bourdieu, 2000) – et, d'autre part, risquait de heurter la face de mes interlocuteurs en remettant en cause leur statut et leur identité[3]. Olivier De Sardan nous éclaire sur ce second point en expliquant que :

> « les questions que le chercheur se pose sont spécifiques à sa problématique, à son objet, à son langage. Elles n'ont de pertinence que dans son univers de sens. Elles ne font pas spontanément sens pour son interlocuteur. Il faut donc les transformer en questions qui fassent sens pour celui-ci. » (Olivier de Sardan, 2007 : 9)

3. Au fil de l'enquête, mes informatrices ont compris l'objet de ma recherche malgré son incongruité et m'ont été d'une aide précieuse dans l'élargissement de mon réseau d'interconnaissance. Mais, lors des entretiens, après m'avoir présentée à leurs proches, il arrivait que certaines prennent l'initiative de les questionner en ces termes : « Dis-lui, par exemple, quand vous vous disputez à la maison, quelles sont les injures que vous utilisez ? ». La maladresse de cette question avait pour effet de heurter mes interlocuteurs qui se butaient à répondre en adoptant une présentation de soi conforme à un idéal moral : « Chez nous, on ne recourt pas aux injures, c'est mauvais ».

Pour éluder cette difficulté, j'ai dû aiguiller progressivement mes interlocuteurs, de propos en propos, vers un intérêt commun, de sorte qu'il soit à la fois en adéquation avec la ligne de pensée de ma problématique et qu'il « fasse sens » pour les sujets concernés. Pour ce faire, j'ai présenté mon enquête comme portant sur la langue et la culture kabyle et, plus particulièrement, sur la vie féminine. J'ai demandé à mes informatrices de me parler de leur quotidien et des relations qu'elles entretenaient entre elles et avec leur voisinage, leur famille et leurs amis. Les réponses étaient naturellement orientées vers les conflits qui sont l'objet de préoccupations quotidiennes autant pour les femmes que pour les hommes. Lorsque je leur demandais de me parler du mode de vie kabyle, les femmes me décrivaient presque de manière uniforme :

« Quel mode de vie ? Nous sommes constamment chamboulés par les problèmes »

acu	*n*	*temɛict*	*nezga*	*ncebbul*
quelle	de	vie. EA	SUJ1P-demeurer. PRET	SUJ1P-chambouler. PRET[4]

En effet, les échanges entre femmes tournent autour de leurs conflits interpersonnels qu'elles qualifient elles-mêmes de :

« politique des femmes »

Lpulitik	*n*	*tlawin*
politique	des	femmes. EA

autrement dit, des commérages qui se présentent sous la forme de : « elle m'a dit… », « je lui ai dit… ».

Je leur ai demandé des explications en témoignant un intérêt particulier pour ce phénomène et en orientant les conversations sur les aspects langagiers. Au fur et à mesure des interactions, nous avons convenu de manière implicite que mon intérêt porterait essentiellement sur les différentes formes d'injures ou paroles blessantes employées par les femmes lors de ces conflits :

> « Il faut faire preuve d'une certaine finesse sociale et psychologique, jouer sur les limites du dicible, développer des stratégies d'approche, respecter et violer à la fois les règles locales de l'étiquette, tout cela pour accéder à un matériau brut sans lequel nous ne pouvons rien faire. » (Naepels, 1998 : 187)

Les injures féminines se présentent pour la plupart comme des expressions proverbiales, en particulier les sous-entendus et les malédictions. Mes interlocutrices ont donc estimé que cela pouvait faire l'objet d'une étude sérieuse.

4. Les abréviations sont récapitulées en fin de texte.

Langue et sens commun

Étant donné ma maîtrise du kabyle et, plus particulièrement, de la variante parlée dans la région des Aït Smaïl, je jouis d'un avantage inestimable : celui de la communication directe (et donc sans intermédiaire ni interprète) avec les acteurs locaux. La maîtrise de la langue m'a permis d'écourter mon séjour. Alors qu'un anthropologue étranger à la société étudiée passerait des mois à apprendre la langue et ses subtilités, pour ma part, la barrière était franchie de prime abord. Le fait de parler la langue kabyle, de connaître la culture ainsi que la société pour avoir vécu en son sein, me permet de comprendre les pratiques langagières. De plus, le fait de vivre en pays étranger m'a appris à m'interroger et à prendre du recul sur ce que j'observe, même sur les pratiques et habitudes propres à ma communauté d'origine.

Bien que mes interlocutrices soient pour la plupart trilingues (kabyle, français et arabe dialectal), j'ai modéré l'usage de la langue française avec elles, afin de ne pas risquer de créer une distance entre nous, mais aussi pour éviter d'introduire un biais qui aurait pu les pousser à répondre avec des idées reçues sur ce que je pouvais penser en tant que jeune femme vivant à l'étranger. Dans l'ensemble, cette attitude s'est révélée très bénéfique. Les acteurs locaux s'étonnaient qu'une jeune femme étudiant en France s'intéresse encore à sa culture d'origine. De plus, le fait de m'adresser à eux dans la langue locale a été interprété comme de l'humilité par rapport à mon niveau d'instruction et comme une forme de respect à leur égard, ce qui a impliqué une grande complicité et m'a permis de tisser des liens d'affinité avec les familles d'accueil.

Je sais, par expérience, que le recours à une langue étrangère, en particulier la langue française par les migrants, peut être très mal perçu. L'exemple le plus cité par mes interlocuteurs est celui de Rosa, une vieille femme illettrée qui s'était installée en France avec son mari à l'âge de quarante ans dans les années 1970. À son retour au pays, afin de se distinguer de ses semblables en Kabylie, elle s'est mise à parler avec un certain maniérisme et en recourant à des termes en langue française, ce qui n'a pas joué en sa faveur. Dans le village, on la surnomme à présent « Là-bas chez nous », expression qu'elle emploie pour désigner sa maison en France et, pour se jouer d'elle, les femmes de sa famille ponctuent leurs phrases avec des « ben oui » et « ben non ».

Toutefois, certaines de mes informatrices, de jeunes étudiantes, ont eu tendance à s'ingérer dans mon travail, à juger la qualité de mon enquête et à mettre en doute ma recherche. Le fait que mes entretiens se déroulent essentiellement en langue kabyle, sous forme de conversations entre femmes et de confidences, en passant d'un sujet à l'autre, au gré des préoccupations de chacune, les faisaient douter du bien-fondé de ma démarche. Elles ne se gênaient pas pour me faire des remarques telles que :

> « quand tu parles, on ne dirait pas que tu as étudié en France. »

De plus, elles remettaient ouvertement en question mes compétences d'enquêtrice :

> « ce n'est pas comme ça qu'on fait une enquête, tu dois utiliser un questionnaire, il faut poser des questions ! »

Parmi elles, il y avait une étudiante en sociologie qui était familiarisée avec le modèle d'enquête statistique qui se base sur des échantillons sélectionnés selon des critères de représentativité et une liste de questions préprogrammées pour le prélèvement des données et ce, dans des situations artificielles (questionnaires, guides d'entretiens). Bien qu'une approche anthropologique n'exclut pas toujours ces modalités de production des données, mon enquête de terrain se situe aux antipodes de la passation du questionnaire abstrait et préétabli, mais relève d'une démarche guidée par des entretiens qui se veulent au plus près des « situations naturelles des sujets » (Olivier de Sardan, 2007), en respectant la dynamique propre de la conversation telle qu'elle se déploie dans la vie quotidienne :

> « afin de produire des connaissances *in situ,* contextualisées, transversales, visant à rendre compte du "point de vue de l'acteur", des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations autochtones. » (Olivier de Sardan, 2007: 2)

Ces remarques étaient très embarrassantes dans la mesure où elles ont influé sur l'opinion de mes autres interlocutrices et ont semé le doute sur l'intérêt réel de mon étude. Étant donné la nature de mon sujet, on a suspecté un excès de curiosité de ma part qui n'aurait pour but que de faire leur malheur. Afin de donner du crédit à mon travail, j'ai abordé quelques notions de méthodologie avec ces jeunes femmes (universitaires) en usant alors de la langue française dans un registre assez soutenu – au risque de passer pour une prétentieuse – afin de leur expliquer en quoi consistait ma démarche, ce qui me permettait de les remettre en place et, en même temps, de valoriser mon travail, souvent considéré comme banal. Après cela, ces femmes étaient d'autant plus fières de partager leurs connaissances avec moi, car en formulant les objectifs de ma recherche en langue française qui est, pour elles, une « langue de savoir », il leur semblait que ce qu'elles me révélaient avait plus de valeur qu'elles ne l'auraient pensé.

Présentation de l'Autre

La première chose qui me frappe à chaque fois que je vais chez mes tantes maternelles, c'est la façon qu'ont les gens de vous fixer avec insistance, qui rendrait mal à l'aise les non-habitués. Les femmes des Aït Smaïl sont réputées localement pour leurs performances en moquerie et en critique d'autrui. Elles se reconnaissent elles-

mêmes dans cette image que leur renvoie l'ensemble des tribus voisines et qui leur vaut d'être parmi les femmes les plus redoutées de la région. Ces tendances à la moquerie font qu'elles sont aussi exigeantes envers les autres qu'envers elles-mêmes et se livrent à une concurrence acharnée et exacerbée.

Lorsqu'une jeune fille se marie chez les Aït Smaïl, les femmes qui connaissent la région la mettent en garde à travers l'expression : *xas begges* (seulement/te ceindre) et qui signifie « ceins-toi » ; autrement dit, il lui est conseillé de se garder de laisser apparaître une faille dans tout ce qu'elle entreprend (l'entretien de sa maison, son apparence, sa façon de parler, etc.), sous peine de faire l'objet de moqueries. Un observateur étranger serait étonné de voir, dans une tribu située à quelques kilomètres du pied de la montagne du Djurdjura, à quel point ces femmes mettent un point d'honneur à être à la pointe de la mode et du raffinement dans les domaines vestimentaire, culinaire et dans tout ce qui est en rapport avec la vie et l'entretien de la maison. Lorsque j'allais chez mes tantes, j'étais présentée comme « la nièce qui vient de la ville ». J'étais donc censée m'afficher sous la dernière tendance du moment, à tel point que je devais faire attention à ce que je portais. Il arrivait parfois que l'une de mes tantes me demande de porter un bijou de valeur ou de mettre une robe plutôt qu'une autre pour faire bonne figure.

Lorsqu'avec mes tantes nous faisions des visites chez des voisines ou chez des proches parentes, nous étions reçues avec une grande hospitalité. À peine arrivions-nous quelque part, et ce à n'importe quelle heure de la journée, que la table était déjà garnie. Lorsque nous visitions une maison pour la première fois, on nous faisait faire le tour du propriétaire avec fierté. Il arrivait même parfois qu'on nous arrête sur le chemin juste pour nous dire : « venez visiter la maison ! ». À l'intérieur des maisons, tout est d'une propreté méticuleuse : la peinture est fraîchement appliquée, les sols sont nettoyés chaque jour à la javel à tel point que certaines femmes des Aït Smaïl ont même développé des maladies.

Lorsqu'il s'agit de les recevoir à l'occasion d'un mariage, d'une circoncision ou d'une autre occasion, les femmes des Aït Smaïl ont droit aux plus grands égards. Il est nécessaire de leur accorder une attention particulière, voire privilégiée, à cause de la crainte qu'elles inspirent de par leur performance langagière, en particulier, leur maîtrise des sous-entendus (*lemɛun*) et des moqueries (*timɛuyer*), de sorte qu'elles sont considérées comme socialement supérieures. Elles sont placées dans les meilleurs sièges et sont les premières à être servies, avec les meilleures parts. Elles ont droit à certains honneurs comme celui de voir la mariée dans sa chambre ou de prendre une photo avec elle. À la fin de la fête, elles repartent avec plus de gâteaux que les autres invités et, éventuellement, un coupon de tissu, des œufs, des savons, etc. Ces

traitements de faveur auxquels ont droit les femmes des Aït Smaïl ont pour but de s'attirer leurs bonnes grâces et d'éviter qu'elles aient à prononcer des paroles injurieuses contre leurs hôtes. La parole performante de ces femmes exerce sur l'opinion des gens *(medden/*les autres) un pouvoir de persuasion. Cette parole n'a pas seulement pour fonction de communiquer mais surtout d'agir sur le groupe, car elle contribue à la construction de la réputation de l'individu comme à sa destruction.

L'observation participante

Il faut admettre que le fait de travailler sur un terrain de proximité, que je connaissais auparavant, a facilité le déroulement de ma recherche sur le plan matériel et humain et m'a donné l'opportunité de mieux explorer la vie quotidienne des femmes et, cela, par l'observation participante qui caractérise l'approche anthropologique. En effet, de par son caractère interpersonnel, cette méthode d'investigation est la mieux à même de donner à voir le vécu des femmes mais, surtout, de faire l'expérience des conditions qui les affectent (Bizeul, 2007 : 86). L'observation participante est ainsi présentée par Jean-Pierre Olivier de Sardan :

> « [par un] séjour prolongé chez ceux auprès de qui il enquête (et par l'apprentissage de la langue locale si celle-ci lui est inconnue), l'anthropologue se frotte en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier. Il peut ainsi l'observer, sinon "de l'intérieur" au sens strict, du moins au plus près de ceux qui la vivent, et en interaction permanente avec eux. » (Olivier de Sardan, 2007 : 3)

Cette démarche implique de la part du chercheur une immersion active dans son terrain. Il ne s'agit pas uniquement d'observer des scènes de la vie quotidienne, des lieux, des moments, c'est aussi un processus de socialisation (Abu-Lughod, 2008). Il est donc nécessaire de :

> « participer, en manifestant un certain degré d'engagement à la fois dans les interactions mais aussi dans les actions du groupe ou de la communauté. » (Winkin, 1997 : 2)

Ainsi, je me suis pliée à toutes les caractéristiques attendues d'une femme pour me faire accepter par mes hôtes. J'ai partagé avec les femmes de la communauté les corvées quotidiennes telles que la préparation des repas, le ménage, les moments d'oisiveté et me suis impliquée, en particulier, lors des fêtes de mariage ou de circoncision. J'ai, par ailleurs, assisté à des célébrations culturelles et religieuses afin de vivre avec les acteurs sociaux leurs expériences religieuses ; en particulier le pèlerinage auprès du Cheikh Sidi M'hamed, où les femmes m'ont conseillé de donner une offrande pour bénéficier de la *baraka* du saint Sidi M'hamed. Ces différentes

situations étaient une aubaine pour moi, en tant que lieux privilégiés d'échanges entre femmes et, souvent, de règlement de comptes.

Les avantages de la familiarité

Les avantages de travailler sur un terrain de proximité, ou de faire de « l'anthropologie chez soi » (Ouattara, 2004), résident dans la facilité qu'a le chercheur de s'insérer dans la culture locale et les conditions de vie de ses hôtes, mais surtout de choisir des interlocuteurs pertinents selon les besoins de sa recherche. L'appartenance sociale, culturelle et linguistique à son terrain est aussi garante des liens nécessaires à toute enquête de terrain.

J'ai organisé deux séjours de trois mois répartis sur trois villages de la commune des Aït Smaïl dans lesquels j'ai passé plusieurs vacances scolaires depuis mon enfance et jusqu'à l'âge adulte auprès de mes grands-parents puis, par la suite, après le mariage de mes tantes maternelles, au sein de leurs belles-familles, à l'occasion de nombreuses visites. Il est évident que ces contacts familiers ont été un avantage car, en d'autres situations, il m'aurait été difficile, voire impossible, en tant que femme kabyle, de m'investir au sein d'une famille avec laquelle je n'avais aucun lien de filiation. Cela m'a permis de me constituer un groupe d'interlocuteurs à même de me fournir les données nécessaires à mon travail tout en évitant les longues périodes d'adaptation auxquelles sont confrontés les anthropologues qui arrivent dans un nouveau terrain d'enquête. Cette familiarité me permettait, en outre, d'avoir connaissance des histoires particulières de chaque personne. En effet, depuis l'enfance, j'ai baigné dans cet univers féminin où se mêlent chaleur, tendresse, souffrance et beaucoup de confidences, mais surtout l'apprentissage de la vie, en particulier, de la vie féminine. Lors de mes vacances scolaires, au plus loin que je puisse remonter dans mes souvenirs et jusqu'à présent, mes tantes, au nombre de six, se retrouvent chez leurs parents (mes grands-parents maternels) où elles passent des heures entières à se raconter leurs blessures présentes et passées, comme s'il s'agissait pour elles d'une thérapie qui leur permettrait de se décharger, l'espace de quelques jours, du poids de la souffrance que leur infligent leurs belle-familles respectives. Ces échanges sont une manière pour elles de se soutenir et de se consoler mutuellement à travers l'expérience partagée où se mêlent passé et présent jusqu'à intégrer des événements antérieurs à un contexte nouveau. En grandissant, mes tantes me proposaient de les accompagner au sein de leurs belles-familles afin de leur tenir compagnie, *awanes* (terme qui désigne à la fois l'action de tenir compagnie et de soutenir). Ces visites avaient surtout pour but de les libérer du poids de la solitude intérieure que leur imposait la société. Il s'agissait surtout pour moi d'être à leur écoute.

Les contraintes des codes en vigueur

Conduire une recherche ethnographique est une entreprise qui comporte son lot d'intérêts, mais surtout de difficultés. Quelle que soit sa place par rapport à son objet d'étude, plusieurs obstacles peuvent limiter le chercheur dans son investigation : l'altérité peut être un motif de rejet par les autochtones en tant qu'observateur étranger (Naepels, 1998). De même, l'implication sur son « terrain » préalablement à la recherche, par son appartenance à un milieu social, culturel et familial (Abu-Lughod, 2008 ; Altorki, 1988 ; Diawara, 1990), rend difficile le conformisme du chercheur à la fois aux normes sociales, aux attentes du réseau d'alliances matrimoniales et au respect de la posture d'enquête (Abu-Lughod, 2008 ; Diawara, 1985).

En effet, en tant que femme de la famille, je devais obéir à certaines exigences sociales et familiales. Les exigences de l'enquête ne vont pas de pair avec celles des normes sociales, ce qui a limité mon champ d'investigation. Il était nécessaire de prendre toutes les précautions afin de pouvoir me faire admettre dans le groupe féminin, mais surtout des chefs de familles. Mes hôtes devaient obligatoirement faire partie de mon entourage. Lorsque je me rendais sur le terrain, je devais, par courtoisie, faire la tournée des maisonnées, sous peine de vexation. De plus, résidant à l'étranger, on s'étonnait que je demeure plus de temps auprès de ma famille maternelle qu'auprès de mes propres parents. Je devais, de ce fait, repartir auprès de ces derniers plus régulièrement que je ne l'aurais voulu pour l'enquête, afin de ne pas être l'objet de médisance dans la région.

Je devais, par mon insertion au sein de chaque famille, me soumettre à l'autorité du patriarche et faire partie de sa *ḥerma* (intimité sexuelle du foyer). Toute présence féminine au sein du foyer est une source de préoccupations pour les hommes, en particulier pour les chefs de famille, qui ont pour obligation de veiller à la préservation de l'honneur du groupe qui s'érige autour de la femme. Le moindre comportement en contradiction avec ces valeurs morales serait une source de déshonneur et de dévalorisation pour la femme et pour tous ceux qui ont un quelconque rapport avec elle.

Me conformer à ces codes de conduite était un gage de confiance qui m'a permis d'accéder aux lieux de sociabilité féminine, d'être « du même côté de la frontière » (Le Renard, 2011 : 135). Je n'avais pas besoin de remarques de mes hôtes pour savoir que ma liberté était limitée au sein du groupe ; c'est ce que Abu-Lughod décrit comme le fait d'appartenir à une communauté morale dont on accepte les contraintes à tel point qu'elles en deviennent évidentes (Abu-Lughod, 2008). Après chaque visite que j'effectuais, lorsque mes parents venaient me récupérer, le chef de

famille leur faisait un rapport sur mon comportement, mes attitudes, ma façon d'être. Fort heureusement, les remarques étaient positives, mais me confirmaient à quel point le moindre écart de ma part aurait été préjudiciable à mes hôtes ainsi qu'à mes parents. Étant issue de la même communauté, j'avais intériorisé les codes de conduite qu'il fallait observer pour ne pas vexer ni choquer mes hôtes :

> « L'enfant du pays, s'il n'a pas rompu avec les siens, pratique assez bien les langues locales et reste au moins mentalement plus proche des dures conditions du terrain. Les us et coutumes qui sont ou qui ont été les siens, il les respecte moins péniblement que les étrangers et il établit plus simplement certains contacts avec les autres – qui sont aussi ses parents ou ses alliés. » (Diawara, 1985 : 7)

Mon identité sexuelle était certes un avantage qui me permettait d'accéder au monde féminin, ce qui aurait été impossible pour un homme, mais le fait d'être une femme influençait aussi significativement la nature de mes relations sociales avec le monde masculin – en plus de la nature de mon sujet qui présentait une contrainte non négligeable – et, par conséquent, sur la qualité de ma recherche. De nombreux récits évoquent cette barrière des sexes qu'il est difficilement envisageable de violer, dans un contexte de familiarité, sans risquer de perdre la face devant ses hôtes. Si certains auteurs ont pu la surmonter et se départir de leur appartenance sexuelle en manipulant des « identités plurielles » (Ouattara, 2004), d'autres témoignent de l'impossibilité de mettre en avant, voire de privilégier la production du savoir sur les normes sociales sans pénaliser le groupe d'appartenance (Abu-Lughod, 2008 ; Altorki, 1988 ; Diawara, 1990), ce qui fût également mon cas.

En effet, en tant que fille de bonne famille[5], je devais respecter les règles locales avec rigueur. Mis à part mes parents proches (oncles, cousins, grand-père) avec lesquels je pouvais parler librement, les entretiens avec les hommes de la famille (les beaux-pères de mes tantes maternelles, leurs époux respectifs et beaux-frères, etc.) étaient pratiquement impossibles. D'une part, parce que les hommes passaient une grande partie de la journée à l'extérieur de la maison, soit pour le travail, soit au café ou dans tout autre lieu de rencontre des hommes à leurs heures de loisir, car il est très mal vu pour un homme de s'attarder dans la maison qui est un espace féminin. Or, ma condition me cantonnait à demeurer à la maison et à ne sortir qu'accompagnée, soit d'une délégation féminine – ce qui était le cas lorsque nous effectuions des visites auprès du voisinage à l'intérieur du village –, soit avec un homme de ma parentèle –

5. Lila Abu Lughod, dans le contexte bédouin (2008), et Soraya Altorki, dans le contexte saoudien (1988), indiquent la même chose à propos de leur enquête en terrain de familiarité. Elles décrivent comment l'assignation de genre qu'est la posture de fille de bonne famille dans un milieu particulièrement soucieux des valeurs de l'honneur rend difficile l'accès au terrain et réduit son champ d'investigation dans certaines situations.

mon père, mon grand-père, mes oncles ou mes frères ou, à défaut, de mes jeunes cousins) – lorsque les déplacements se faisaient à l'extérieur du village. Durant les repas, les femmes et les hommes mangent à part, ou à des heures différées. Les veillées du soir étaient les seuls moments où je pouvais discuter avec eux. Certains jours, je profitais de la présence du chef de famille (le grand-père) à la maison pour le questionner plus précisément, durant les pauses de l'après-midi (*aqeggel*), mais il était inconvenable de m'entretenir avec lui en aparté. Dans ce cas particulier, je rassemblais quelques-unes des belles-filles, les petits-enfants et leur demandais de m'accompagner voir le grand-père. Mes interlocuteurs m'ont également aidée à entamer la conversation avec leur grand-père, mais étant donné la délicatesse de mon sujet, les questions étaient très évasives, de même pour les réponses de mon interlocuteur. Les récits récoltés auprès du groupe masculin étaient pour la plupart incomplets. Il s'agissait de discours convenus, dans lesquels les hommes y apparaissent à leur avantage, minimisant l'influence des femmes, considérée comme sans intérêt, dans les conflits relatés. Or, à travers leurs témoignages, je décelais des contradictions entre ce qu'ils affirmaient comme étant le rôle des femmes, tel que défini par la norme traditionnelle dans laquelle sa place demeure subordonnée, et la réalité des faits exposés.

Ces données ne sont pas négligeables pour autant. Pour les compléter, j'ai dû épouser, en reprenant Gérard Althabe, « les formes du dialogue ordinaire » (Althabe, 1990 : 126), celles qui relèvent du registre de « la communication banale » (Olivier de Sardan, 2007).

La communication ordinaire comme modalité de recueil des données

Le statut du chercheur sur son terrain et la perception que les enquêtés se font de lui varie selon le contexte et en fonction de plusieurs paramètres, ainsi que le souligne Carole Warren, parmi lesquels intervient le critère du genre :

> « The fieldworker's reception by the host society is a reflection of cultural contextualization of the fieldworker's characteristics, which include marital status, age, physical appearance, presence and number of children, and ethnic, racial, class or national differences as well as gender. » (Warren, 1988 : 13)

Chaque terrain est ainsi structuré par des normes de genre auxquelles l'ethnographe est souvent confronté et auxquelles il doit plus ou moins se plier (Avanza *et al.*, 2015), mais elles sont, néanmoins, une façon très efficace d'accéder à ces mêmes normes (Le Renard, 2011) et aux mécanismes de fonctionnement de la société ou du groupe étudié (Abu-Lughod, 2008 ; Pezeril, 2007 ; Rillon, 2012). Nombre de travaux traitent de l'influence du genre de l'ethnologue sur le

déroulement de l'enquête et les interactions avec les enquêtés (Monjaret et Cicchelli-Pugeault, 2014 ; Fournier, 2006 ; Goyon, 2005 ; Echard *et al.*, 1991 ; Warren, 1988) mais aussi de ce que le terrain impose à l'ethnologue comme présentation sexuée de soi (Goyon, 2005 ; Monjaret et Cicchelli-Pugeault, 2014). Amélie Le Renard montre quant à elle, à travers son expérience dans le contexte saoudien, comment le partage de certaines contraintes, qui régissent l'apparence et le rôle des femmes à Riyad et conditionnent le quotidien de ces dernières, lui a permis d'accéder au vécu de ces femmes et aux diverses stratégies auxquelles elles recourent pour les contourner, qui sont constitutives de leur expérience du genre (Le Renard, 2011).

Ainsi, en étant moi-même soumise aux mêmes normes que les femmes de la maisonnée, j'ai pu entrer dans le réseau particulier de la communication féminine. Cette position m'a permis d'analyser les stratégies déployées par les femmes dans leurs conflits interpersonnels et de les intégrer à ma méthodologie d'enquête. De cette façon, j'ai pu obtenir le maximum d'informations sur le terrain en recourant à une stratégie d'approche qui soit conforme aux normes sociales, celles déployées par les femmes de la communauté. La liberté de ces dernières étant limitée, la maison est le lieu privilégié où elles se rencontrent entre elles. Le moindre événement (les mariages, les naissances ou les enterrements) est l'occasion, pour les femmes de la famille ou du même voisinage, de s'entraider et de s'informer des dernières nouvelles.

> « Elles [les femmes] constituent au niveau du village des agents de communication très efficace » (Raulin, 1973 : 131)

de sorte que, très souvent, ces femmes sont plus au courant que leurs hommes de nombreuses affaires, que ce soit au sein de la maisonnée ou dans d'autres familles. Ne disent-elles pas :

« Ô homme, ô malheureux, qui paisse dans les champs tel un mulet » ?

Ay	*argaz,*	*Ay*	*ameɣbun,*	*Yeksan*
VOC	homme	VOC	malheureux	SUJ3MS-paitre. PRET
di	*lexla*	*am*	*userdun.*	
dans	champs	comme	mulet. EA	

Les femmes mariées soutirent des informations des confidences sur l'oreiller de leurs maris. Quant aux vieilles veuves, plus libres de leurs mouvements, elles vont à leur guise de maison en maison, faire le marché et visiter leurs filles mariées dans les villages voisins. Pour cette raison, le terme *tamɣart* (une/la vieille) désigne péjorativement une personne curieuse, cancanière, qui colporte des nouvelles. Les enfants sont également de très bons émissaires pour mes interlocutrices qui les questionnent sur ce qu'ils ont vu ou entendu à propos de telle crise ou de tel conflit chez le voisin d'en face. Certains jeunes hommes entrent dans le jeu des femmes et les

informent volontiers de ce qui se passe à l'extérieur, monnayant parfois le repassage d'une chemise ou un autre service en échange.

De plus, la structure actuelle des habitats permet de circuler librement entre plusieurs foyers tout en demeurant à l'intérieur de la *ḥerma*. La maison du groupe A, dans laquelle j'ai séjourné, est habitée par trois frères mariés, ayant chacun sa propre famille. Ils vivent dans des appartements séparés, mais partagent une cage d'escalier. Le père de ces derniers, le patriarche, vit avec son épouse dans l'ancienne maison familiale qui est reliée à l'immeuble par une cour intérieure. La maison familiale est destinée aux filles du patriarche (au nombre de cinq) qui les reçoit pendant les vacances et dont elles hériteront après sa mort. Celles-ci se sont mariées dans des villages des Aït Smaïl, j'avais donc la chance, lorsqu'elles visitaient leurs parents, de m'entretenir avec elles sans avoir à me déplacer.

Grace à ces procédés, j'avais pu étendre mon champ d'investigation au-delà des trois communautés dans lesquelles je séjournais, en intégrant ainsi les récits des femmes de la famille mariées dans d'autres villages des Aït Smaïl, de leurs voisinages, des parents par alliance, et d'autres individus issus de la région et qui me permettaient de compléter mon échantillonnage.

Prise entre deux feux

Mon appartenance à un autre patrilignage m'octroyait une certaine immunité au sein du groupe, dans le sens où je n'étais pas empêtrée dans les conflits en tant que sujet, mais devais seulement veiller à ne pas trahir le groupe en prenant position pour leurs antagonistes. Par exemple, lorsque je me rendais à une fête ou autre célébration, je m'installais systématiquement aux côtés des femmes de la maisonnée avec lesquelles nous partagions les critiques et les bavardages

> « qui sont bien souvent les plus riches en informations. » (Olivier de Sardan, 2007 : 2)

Lorsque d'autres femmes que je ne connaissais pas se joignaient à nos conversations, elles veillaient d'abord à s'assurer de ma fiabilité en questionnant mes hôtes sur mes origines : « qui est cette fille ? », ce à quoi ces derniers répondaient à chaque fois : « ne t'inquiète pas, elle fait partie des nôtres, tu peux parler librement ».

Le chercheur, par son insertion au sein de la communauté qu'il s'attache à étudier, est impliqué, ainsi que le précise Althabe (1990), bon gré mal gré, en tant qu'acteur du jeu social indigène, dans un réseau d'alliances et d'oppositions. En effet, le lien de parenté, que je partageais avec mes informateurs, m'engageait d'office dans les stratégies mises en place par ces derniers en situation de conflits. Dans chaque communauté dans laquelle j'étais admise comme une proche parente, je devais

irrémédiablement m'allier avec les amis de la famille et m'opposer aux antagonistes, ce qui me rendais tributaire de ces réseaux sociaux dans la récolte des données et fut une barrière importante à la compréhension des conflits. Cette démarche qui consiste à entrer dans le milieu étudié par association à une « clique » locale m'enfermait dans ce qu'Olivier de Sardan appelle « l'enclicage » :

> « L'insertion du chercheur dans une société ne se fait jamais avec la société dans son ensemble, mais à travers des groupes particuliers. Il s'insère dans certains réseaux et pas dans d'autres. Ce biais est redoutable autant qu'inévitable. Le chercheur peut toujours être assimilé, souvent malgré lui, mais parfois avec sa complicité, à une "clique" ou une "faction" locale. » (Olivier de Sardan, 2007 : 20)

L'information était pour l'essentiel incomplète car elle se basait sur un unique protagoniste. En effet, poursuit Olivier de Sardan, cette position offre un double inconvénient pour le chercheur :

> « D'un côté, il risque de se faire trop l'écho de sa "clique" adoptive et d'en reprendre les points de vue. De l'autre, il risque de se voir fermer les portes des autres "clique" locales. » (*ibid.*)

Mais si l'enclicage est inadapté aux circonstances de l'enquête, il était nécessaire pour nouer une relation de confiance avec mes hôtes – on ne peut manifester de l'intérêt pour l'adversaire sans être suspecté de les trahir.

Lorsque la confession se mêle à l'enquête

L'observation participante exigeait que je me trouve en permanence au cœur des interactions situées et contextualisées, y compris les interactions d'enquête avec les femmes et tous les acteurs sociaux en présence. Les disputes et les conflits entre femmes ne sont pas choses courantes. Afin de recueillir le maximum de données par l'observation directe, il m'aurait fallu des années d'enquête. Pour remédier à cela, j'ai, en plus de l'observation des situations, sollicité la mémoire de mes interlocutrices auxquelles je soumettais mon corpus en leur demandant, soit la signification d'une expression injurieuse – dans ce cas-là j'avais pour réponse un exemple relevant de l'expérience personnelle –, soit si elles avaient déjà entendu quelqu'un employer telle expression. L'objectif est de réactiver dans leur mémoire des événements concrets et de provoquer des narrations sur la base de mon corpus.

Cette situation ne laisse pas de place à la prise de note. En effet, au fur et à mesure des discussions, j'ai constaté qu'à chaque fois que je consignais ce qui se disait à l'écrit, en particulier les récits de vie personnels, les langues se nouaient. Le recours à l'enregistrement ou à une prise de notes aurait été dans ce cas-là un frein à la communication, car les échanges avec mes interlocutrices sont marqués du sceau de la

confidence. Lors de ces entretiens, je me suis donc appuyée sur le seul canal de communication traditionnel des femmes, à savoir celui de la confession pour mes informatrices et la mémorisation pour ma part (Yacine, 1995). Les conversations sont, pour la plupart d'entre elles, des exutoires qui leur permettent de se décharger et de se délivrer du poids de leurs souffrances. Dans son ouvrage intitulé *Piège ou Le combat d'une femme algérienne* dans lequel elle traite de l'anthropologie de la souffrance à travers la vie de Nouara, une chanteuse emblématique kabyle, Tassadit Yacine explique le non-recours à l'enregistrement comme une nécessité de :

> « marquer une fidélité à l'univers traditionnel où la communication entre les femmes est souvent associée à une confession. Le magnétophone devient dans ce cas une gêne. Il est insolite dans un tête-à-tête où les choses sont dites non pas pour être exploitées mais surtout pour être révélées à une personne de statut égal. Le tête-à-tête est aussi une reconnaissance mutuelle de proximité. Il est donc nécessaire que celui qui écoute enregistre mentalement dans le même temps. » (Yacine, 1995 : 20)

Au fur et à mesure de l'enquête, je n'ai plus eu besoin du corpus. Parfois, pendant des discussions quelconques avec les femmes de la maison, lorsque l'une d'elles proférait une injure ou une malédiction nouvelle, elle se retournait vers moi pour m'enjoindre : « Marque, marque ! » (*marki, marki !*), autrement dit : « prends note ! ». Ce qui provoquait des éclats de rire car, souvent, dans un élan de colère, elles instrumentalisaient mon travail pour dénoncer untel ou unetelle. Ce furent les seuls moments où la prise de note était admise. Une grande complicité s'est installée entre mes hôtes et moi (en particulier les femmes), pour lesquelles je suis devenue une confidente, ce qui n'était pas le cas auparavant en raison de ma jeunesse. L'appartenance sexuelle, ainsi que le souligne Fournier (2006), mais également le rattachement à un groupe d'âge comme à une position dans le cycle de la vie, font partie des caractéristiques externes du chercheur qu'il est difficile de neutraliser. Ces caractéristiques apparaissent comme des éléments conditionnant la perception que les enquêtés ont du chercheur et constituent, au-delà de la présentation que celui-ci fait de lui-même et de son projet de recherche, une donnée importante qui permet aux enquêtés de reconsidérer ou de reconfigurer leurs discours, leur attitudes, à des situations transférables dans leur monde (Fournier, 2006).

Mon travail a participé à cette communication traditionnelle entre femmes qu'est la confession. Dans une société où la parole est codifiée et n'est autorisée pour la femme qu'à l'intérieur des lieux socialement consacrés : la fontaine, les mausolées, les fêtes (Yacine, 1995) et autres domaines exclusivement féminins, les échanges que j'ai eus avec ces dernières avaient pour finalité de partager une expérience vécue entre femmes de statut égal. Ce mode de communication reflète, selon Tassadit Yacine, « la mentalité des femmes algériennes ayant intériorisé les modes anciens de

transmission et d'expression de la douleur : la vie d'une femme et ses épreuves doivent être relatées aux plus jeunes pour l'exemple » (Yacine, 1995 : 32). Pour rentrer dans cette modalité particulière de communication, j'ai dû donner de ma personne en évoquant quelques aspects de ma vie personnelle et accepter d'être « prise » par l'expérience partagée, non pas en tant qu'ethnologue, mais en tant que femme, mariée depuis peu, afin de me préparer à la vie féminine, ce qui m'a permis d'accéder à cette « dimension centrale du travail de terrain, "la modalité d'être affecté" » (Favret-Saada, 2009 : 145).

Pour les jeunes femmes de ma génération, ma position sociale était plutôt enviable, alors que les femmes plus âgées que moi me posèrent peu de questions sur ma vie intime. En tant que jeune femme mariée poursuivant ses études à l'étranger avec son époux, loin de sa belle-famille, mon cas ne suscitait que trop peu d'intérêt. Mais la perception de mon statut matrimonial a été déterminante dans l'orientation des contenus de nos échanges. Plus jeune, mon initiation à la vie féminine se basait sur l'inculcation de l'idéologie de la soumission – le statut mineur de la femme dans la hiérarchie sociale lui incombe de se soumettre à son pendant masculin auquel elle est rattachée par filiation ou par alliance –, en somme, une fatalité qu'il fallait accepter en tant que fille de bonne famille afin de préserver la réputation de son groupe. Une fois mariée, le discours pédagogique des femmes est devenu plus contestataire. Au fils de nos échanges, il s'est avéré que les femmes détiennent beaucoup plus de pouvoir qu'elles ne le laissent paraître. Si la domination masculine conditionne le quotidien de ces femmes, la volonté de contrer cette tendance et le recours à un arsenal de stratégies de résistance pour la fragiliser suscitent une connivence entre elles.

L'intérêt que j'ai porté à ces femmes en étant à l'écoute de leurs problèmes a été une aubaine pour ces dernières qui ont manifesté la volonté de faire apparaître leurs expériences dans mes écrits. Le chercheur, de par son travail académique, est souvent érigé par ses enquêtés en tant que porte-parole de leur cause (Rillon, 2012 ; Le Renard, 2011 ; Vannetzel, 2011). C'est ainsi que, intégré à ma méthodologie d'enquête, ce mode de communication leur a permis de rendre compte, par le biais de mes écrits, d'une condition sociale marquée par la souffrance et l'injustice, de la transcender, de la contourner par le dévoilement :

> « La place que le chercheur occupe dans la situation d'enquête prend sens dans un mode de communication précis, singulier à la conjoncture sociale. » (Althabe et Hernandez, 2004 : 5)

Nombre de fois, j'ai entendu ma grand-mère se désoler : « si seulement j'avais été à l'école, j'aurais écrit un livre sur ce que j'ai subi ». À présent, mon étude est, pour elle, une réponse à sa prière. Elle a été réinvestie par mes interlocutrices dans leur

champ symbolique et social en tant que stratégie de communication indirecte leur permettant de révéler leur histoire et de la transmettre, de génération en génération, et sous d'autres cieux.

L'observation du chercheur est structurée par sa recherche, sa formation, son langage, sa problématique et sa personnalité (Olivier de Sardan, 2007). Pour ma part, ma recherche est également structurée par des liens affectifs, qui rendent difficile la procédure d'objectivation qui permet « d'être assez distancié pour comprendre le système comme système et assez participante pour le vivre comme individuel » (Augé, 1987 : 23). En effet, mes intérêts, mes préjugés, mon vécu, n'ont pas été sans influence sur le choix des données et leur interprétation. Mais elles n'en restent pas moins d'un certain intérêt, à mon sens, car tous ces biais m'ont permis de comprendre et de ressentir de plus près les phénomènes observés.

Abréviations

Thèmes aspectuels :
- PRET : prétérit
- AOR : aoriste
- AORI : aoriste intensif

EA: état d'annexion
SUJ : sujet
VOC : vocatif *(a)*
RELI : relateur *realis (ay/i)*

Genre :
- F : féminin
- M : masculin

Nombre :
- S : singulier
- P : pluriel

Bibliographie

ABU-LUGHOD Lila, 2008. *Sentiments voilés*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

ALTHABE Gérard, 1990. Ethnologie du contemporain et enquête de terrain, *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* 14, pp. 126-131.

ALTHABE Gérard et Valeria A. HERNANDEZ, 2004. Implication et réflexivité en anthropologie, *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* 98-99, pp. 15-36.

ALTORKI Soraya, 1988. Women in Saudi Arabia: Ideology and Behavior among the Elite, New York, Columbia University Press.

AUGÉ Marc, 1987. Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique, *L'Homme* 27, 103, pp. 7-26.

AVANZA Martina, Olivier FILLIEULE et Camille MASCLET, 2015. Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement, *SociologieS*. La recherche en actes : Ethnographie du genre, 24 p. (http://journals. openedition.org/sociologies/5071).

BIZEUL Daniel, 2007. Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe, *Revue française de science politique* 57, 1, pp. 69-89.

BOURDIEU Pierre, 1982. *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

—, 2000. *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil.

DALLET Jean-Marie, 1982. *Dictionnaire kabyle-français : parler des At Mangellat, Algérie*, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, coll. Études ethno-linguistiques Maghreb-Sahara.

DIAWARA Mamadou, 1985. Les recherches en histoire orale menées par un autochtone, ou L'inconvénient d'être du cru, *Cahiers d'études africaines* 25, 97, pp. 5-19.

—, 1990. *La graine et la parole : dimension sociale et politique des traditions orales du royaume de Jaara (Mali) du XVème au milieu du XIXe siècle*, Stuttgart, Steiner.

ÉCHARD Nicole, Catherine QUIMINAL et Monique SÉLIM, 1991. Débat sur l'incidence du sexe dans la pratique anthropologique, *Journal des anthropologues* 45, 1, pp. 79-89.

FAVRET-SAADA Jeanne, 2009. *Désorceler*, Paris, éditions de l'Olivier.

FOURNIER Pierre, 2006. Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur, *ethnographiques.org* 11 (http://www.observaction.info/wp-content/uploads/2014/06/ArFournier.pdf).

GOYON Marie, 2005. La relation ethnographique : une affaire de genres, *Socio-anthropologie* 16 (https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/444).

MONJARET Anne et Catherine CICCHELLI-PUGEAULT, 2014. Le sexe de l'enquête : approches sociologiques et anthropologiques. Sociétés, espaces, temps, Lyon, ENS Éditions.

NAEPELS Michel, 1998. Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique, *L'Homme* 38, 148, pp. 185-199.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2007. La politique du terrain, *Enquête. Archives de la revue Enquête* 1, pp. 71-109 (http://journals.openedition.org/enquete/263).

OUATTARA Fatoumata, 2004. Une étrange familiarité, *Cahiers d'études africaines* 44, 175, pp. 635-657.

PEZERIL Charlotte, 2007. Réflexivité et dualité sexuelle, *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* 108-109, pp. 353-380.

RAULIN Anne, 1973. Les femmes devant l'émigration masculine : l'exemple kabyle, *Espaces et sociétés : revue critique internationale de l'aménagement, de l'architecture et de l'urbanisation* 10-11, pp. 127-137.

LE RENARD Amélie, 2011. Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien, *Genèses* 4, 81, pp. 128-141.

RILLON Ophélie, 2012. Ces femmes que je ne saurais voir, *Hypothèses* 15, 1, pp. 41-51.

VANNETZEL Marie, 2011. À la frontière du parti : jeux d'inclusion et d'exclusion d'une chercheuse chez les Frères musulmans égyptiens, *Revue internationale de politique comparée* 17, 4, pp. 47-62.

WARREN Carol A.B, 1988. *Gender Issues in Field Research*, London, Sage Publications.

WINKIN Yves, 1997. L'observation participante est-elle un leurre ?, *Communication & organisation* 12 (http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1983).

YACINE Tassadit, 1995. *Piège ou Le combat d'une femme algérienne : Essai d'anthropologie de la souffrance*, Paris, Publisud.

Enquêter sur l'injure féminine en Kabylie : avantages et difficultés d'une ethnographie du proche

Résumé

Partant d'une analyse des conflits domestiques au sein de ma propre famille matrilinéaire, dans un contexte connu pour ses principes de l'honneur, j'interroge ma position de chercheur, de femme et de membre de la famille face au choix et à l'explicitation de mon objet de recherche.

Mots-clés : terrain, familiarité, femme, honneur

Investigating the feminine insult in Kabylia: advantages and difficulties of insider ethnography

Abstract

Starting from an analysis of domestic conflicts within my own matrilineal family, in a context known for its principles of honor, I question my position as a researcher, a woman and a family member when faced with the choice and the explanation of my research subject.

Keywords: *Field, familiarity, woman, honor*

Comment étudier les actes de parole dans les plaisanteries sexuelles des Yucuna et Tanimuca d'Amazonie colombienne ?

par

Laurent FONTAINE

Que pourrait bien apporter le concept d'acte de parole à l'analyse des plaisanteries sexuelles des Indiens d'Amazonie colombienne ? Plus d'un demi-siècle après la création du concept par John L. Austin, la pluralité des disciplines et le nombre des approches l'ayant utilisé ont tellement fait couler d'encre que l'on a parfois de la peine à préciser ce qu'il convient de retenir ou d'utiliser dans ses propres recherches. Pour mieux se situer ou s'y retrouver, il me semble heuristiquement important de classer ces diverses approches à l'intérieur de différents paradigmes que l'on rencontre plus largement dans d'autres sciences sociales.

Pour nous en tenir ici uniquement aux paradigmes traitant des actes de parole, Austin avait déjà plus ou moins abordé chacun d'entre eux en indiquant toute une série de conditions qui constituent d'importantes pistes de recherche possibles. Je classerai ces dernières en trois paradigmes :

1) Les approches *individualistes* ou *intentionnalistes* (Descombes, 1995 et 1996) qui sont focalisées sur la pensée du locuteur.

> « (G.1) Lorsque la procédure – comme il arrive souvent – suppose chez ceux qui recourent à elle certaines *pensées* ou certains *sentiments*, lorsqu'elle doit provoquer par la suite un certain comportement de la part de l'un ou l'autre des participants, il faut que la personne qui prend part à la procédure (et par là l'invoque) ait, en fait, ces *pensées* ou *sentiments*, et que les participants aient l'*intention* d'adopter le comportement impliqué. » (Austin, 1970 : 49 ; souligné par moi)

2) Les approches qui sont focalisées sur l'enchaînement des actes ou échanges coopératifs entre locutaire(s) et allocutaire(s). Ce type d'approche est beaucoup moins présent dans les formulations d'Austin. Mais il mentionne néanmoins brièvement l'importance de prendre en compte la succession des actes.

> « (G.2) ils doivent se comporter ainsi, en fait, par la suite. » (Austin, 1970 : 49)

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications , Hors série 1, pp. 133-149

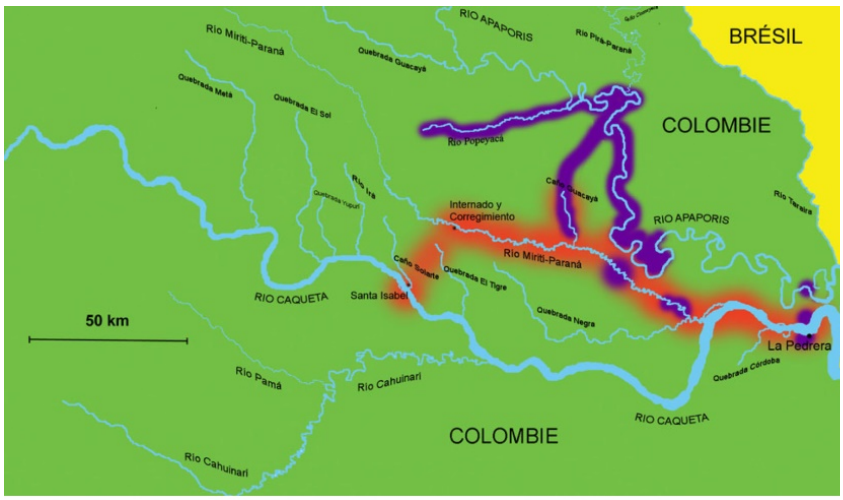
3) Les approches à la fois interactionnistes et holistes qui prennent en compte, non seulement la succession des actes, mais aussi les procédures conventionnelles ou les règles sociales spécifiques à chaque contexte d'interaction.

> « (A.1) Il doit exister une *procédure*, *reconnue par convention*, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé de certains mots par de certaines personnes *dans de certaines circonstances*. De plus, (A.2) il faut que, dans chaque cas, les personnes et *circonstances particulières soient celles qui conviennent* pour qu'on puisse invoquer la procédure en question. (B.1) La procédure doit être exécutée par tous les participants à la fois *correctement* et (B.2) *intégralement*. » (Austin, 1970 : 49 ; souligné par moi)

De même qu'Austin, d'autres auteurs comme Searle, Labov et Goffman ont contribué à différentes composantes de ces paradigmes, sans que l'on puisse toujours isoler ou réduire leur pensée au sein d'un seul d'entre eux. Cela ne doit pas pour autant nous empêcher de penser leurs différentes théories comme contribution à ces différents paradigmes.

Pour ce faire, je me propose, en tant qu'anthropologue linguiste, de mettre à l'épreuve quelques théories qui, à la suite de la plupart des formulations d'Austin que nous venons de citer, appartiennent également au premier et au troisième paradigme, en analysant un corpus de plaisanteries sexuelles recueillies chez les Yucuna et

Localisation des Indiens de langue yucuna ; Localisation des Indiens de langue tanimuca



CARTE 1. – Localisation de la zone d'enquête

Tanimuca d'Amazonie colombienne (dont les langues appartiennent respectivement aux familles linguistiques arawak et tucano).

Mise à l'épreuve d'une approche intentionnaliste

L'analyse de Searle de la signification définie par Grice

> « Dans un article intitulé *Meaning* [Signification], Grice analyse la notion de "signification non naturelle" : dire qu'un locuteur *L* a voulu signifier quelque chose par *X*, c'est dire que *L* a eu l'intention, en énonçant *X*, de produire un effet sur l'auditeur *A* grâce à la reconnaissance par *A* de cette intention. » (Searle, 1972 : 83)

Mais, selon Searle, cette manière d'envisager la signification est « défectueuse » car :

(1) elle ne dit rien de la façon dont la signification peut dépendre des règles ou conventions[1] et

(2) elle confond la signification et l'effet recherché, c'est-à-dire les actes illocutionnaires (ou illocutoires) et les actes perlocutionnaires (ou perlocutoires). Searle le montre par un contre-exemple : un prisonnier américain capturé par une troupe italienne durant la Seconde Guerre mondiale peut très bien énoncer la seule phrase qu'il connaît en allemand (en l'occurrence celle d'un chant) pour faire croire qu'il est allemand et être relâché. L'effet recherché n'a rien à voir avec la signification de sa phrase en allemand, ni même avec une quelconque compréhension de la part des soldats italiens. Searle propose alors l'analyse corrigée suivante :

> « Dire que L énonce la phrase T avec l'intention de signifier T (c'est-à-dire qu'il signifie littéralement ce qu'il dit), c'est dire que : L énonce T et que
> (a) L, par l'énoncé E de T, a l'intention i-I de faire connaître (reconnaître prendre conscience) à A que la situation spécifiée par les règles de T (ou certaines d'entre elles) est réalisée. (Appelons cet effet, l'effet illocutionnaire EI.)[2]
> (b) L a l'intention, par E, de produire EI par la reconnaissance de i-I[3].

1. Cette critique montre que Searle prend en compte les règles sociales selon le troisième paradigme. Malheureusement, il considère toujours les règles comme des données *a priori*. C'est le fait que la situation applique ou non les règles qui est considérée, non la formulation des règles après observation de contextes particuliers.

2. En d'autres termes, i-i = intention de faire reconnaître à l'auditeur la réalisation de la situation spécifiée par des règles de la phrase. Pour la résumer très brièvement, il s'agit surtout d'une intention de faire reconnaître la situation.

3. Nous avons une seconde intention présupposée i-ii = intention de produire par un certain énoncé de la phrase un effet illocutionnaire par la reconnaissance de i-I (l'intention de faire reconnaître la situation). L'intention est ici de produire un effet illocutionnaire par l'intention de faire reconnaître la situation.

PHOTO 1. – En arrière-plan, au centre de l'image, Edilberto initie le défrichage devant Wa'mé et Belisario (© Fontaine, 25/07/2003)

> (c) L'intention de L est que i-I soit reconnue en vertu (ou au moyen) de la connaissance qu'a A des règles (certaines d'entre elles) gouvernant (les éléments) T. » (Searle, 1972 : 90-91)[4]

Ces précisions de Searle sont évidemment pertinentes et ont le mérite de rendre plus intéressantes d'un point de vue pragmatique les notions d'intention et d'intentionnalité. Certes, ces notions ne doivent pas être ignorées, puisqu'à l'évidence on ne peut pas parler d'acte de parole sans que celui-ci parte nécessairement d'une ou plusieurs intentions du locuteur. Mais d'un point de vue empirique, le problème fondamental reste que ces intentions ne peuvent jamais être transcrites directement au moyen d'une observation extérieure. Quoi qu'on en dise, les intentions d'autrui demeurent toujours irrémédiablement insondables.

Un abattage pour Milciades (25/07/2003, extrait 1)

Les deux fils de Milciades Yucuna, Edilberto et Rey, ont amené plusieurs de leurs amis masculins sur les lieux à essarter pour un futur jardin. Les hommes se sont apprêtés à travailler en aiguisant leurs haches et machettes. Edilberto défriche rapide-

4. i-iii = Intention que i-i (l'intention de faire reconnaître la situation) soit reconnue en vertu de la connaissance qu'a l'auditeur de plusieurs règles de sa phrase. L'intention du locuteur est de faire reconnaître plusieurs règles de sa phrase pour faire prendre conscience de l'intention de faire reconnaître la situation.

ment une ligne droite à partir de laquelle il veut voir commencer l'essartage. Wa'mé Matapi est le premier à initier immédiatement les plaisanteries devant Belisario Tanimuca.

Examinons la phrase de la séquence 82, et appliquons-lui les principes de Searle rappelés plus haut.

> (a) Wa'mé a l'intention i-I de faire connaître à Belisario que la situation spécifiée par les règles de sa phrase T82 est réalisée. Par exemple, on peut supposer qu'il a l'intention i-I de faire prendre conscience à Belisario qu'il est en situation de pouvoir présupposer que celui-ci a un mari et d'affirmer sa certitude concernant le passage du pénis de ce « mari » sur les lieux (au vu des traces qu'il vient d'observer).
>
> (b) Wa'mé a l'intention de produire un effet illocutionnaire sur Belisario en lui faisant reconnaître son intention i-I (de lui faire prendre conscience qu'il est en situation de pouvoir présupposer que celui-ci a un mari...). On peut alors présumer que Wa'mé veut que Belisario se rende compte que son présupposé et son affirmation n'ont rien de réalistes sur le plan de leur contenu propositionnel, pour lui faire chercher et saisir une autre interprétation non littérale.
>
> (c) L'intention de Wa'mé est aussi que Belisario reconnaisse plusieurs règles de sa phrase pour lui faire prendre conscience de son intention de lui faire reconnaître cette situation de travail coopératif dans laquelle les plaisanteries sont bienvenues et attendues. Wa'mé souhaite à l'évidence que Belisario reconnaisse les règles syntaxiques de sa phrase, mais aussi que la valeur illocutionnaire de celle-ci puisse être une plaisanterie ayant pour but de le dévaloriser ou de le ridiculiser.

TABLEAU 1. – Extrait 1 « abattage rituel » ?[5]

N° de séquence / personne qui intervient	Contenu du dialogue			
81 / Edilberto	*Maáre-ya*	*iñe'pú*	*cho-je*	*nu-wata.*
	ici-de	chemin	dans-jusque	1S-vouloir
	À partir d'ici, je veux que ce soit jusqu'au chemin.			
82 / Wa'mé (à Belisario)	*Ma-jó*	*pi-yajná*	*waturu !*	
	ici-jusque	2S-mari	gland	
	Ici est passé le gland du pénis de ton mari.			
83	*Pu'ware*	*wani*	*pi-yajná*	*waturu !*
	mauvais	très	2S-mari	gland
	Très mauvais, le gland de ton mari !			

1S : 1ère personne du singulier ; 2S : 2ème personne du singulier[6].

5. Les autres dialogues sont disponibles avec la vidéo sous-titrée (voir http://site.laurentfontaine.free.fr/Conversations.html).

6. Voir la liste des abréviations en fin d'article.

Remarquons que même si la phrase T82 de Wa'mé a l'air d'une plaisanterie (trop absurde pour refléter une réalité empirique, ou en raison de sa thématique sexuelle)[7], cela n'empêche absolument pas ce dernier d'avoir l'intention de signifier littéralement T82 pour dire à Belisario qu'il a admis la présupposition que « Belisario ait un mari[8] ». En d'autres termes, même s'il semble plaisanter parce qu'il dit quelque chose qui ne parait pas se référer à une réalité constatée (comment pourrait-il déceler les indices d'un pénis clairement identifié passé sur les lieux ?), il peut très bien plaisanter sérieusement – en annonçant un présupposé dont il a la certitude[9] ou avec un air sérieux[10] – s'il a bien l'intention de faire reconnaître ce qu'il veut dire dans les termes qu'il a choisis et dans l'expression volontairement neutre qu'il affiche. Rien dans les signes verbaux, paraverbaux ou non verbaux ne permet véritablement de saisir la signification de la phrase T82 de Wa'mé et encore moins celle de T83. Seule une connaissance plus détaillée du contexte permet de savoir que Belisario n'a jamais eu la véritable renommée d'être un homosexuel et que dans les situations de défrichage, les plaisanteries basées sur la prétendue homosexualité de l'allocutaire sont des plus courantes.

En quoi consiste alors la plaisanterie de Wa'mé ? Dans la phrases T82 et T83, Wa'mé a pour intention principale de se moquer implicitement de Belisario et d'Edilberto. Dans la phrase T82, il se moque de ces derniers en stigmatisant leur relation d'amitié en tant que relation conjugale ou homosexuelle, ce qui les dévalorise en remettant en cause leur virilité[11.] Par ailleurs « le gland du pénis de ton mari »

7. Notons que Searle distingue l'acte de référence et l'acte de prédication, qualifié d'incomplet et de non indépendant, car, pour signifier une quelconque réalité, il doit toujours recourir à une expression référentielle (Searle, 1972 : 64-65). Dans ce type de plaisanterie, le problème est bien plus complexe car nous avons à la fois une expression référentielle (le dénommé « mari » existe bien), mais son prédicat est en quelque sorte désigné par un appellatif combinant à la fois des métaphores et des métonymies comme nous allons le voir.

8. Chez les Yucuna, il n'y a pas de mariage officiel, « ton mari » (*piyajná*) peut signifier par extension tout homme avec lequel l'allocutaire (féminin ou masculin) aurait eu une prétendue relation sexuelle.

9. Dans le cas où Wa'mé aurait de vraies raisons de penser que Belisario a des relations homosexuelles avec le dénommé « mari ».

10. À ma connaissance, l'humour pince-sans-rire n'est pas un genre de plaisanterie reconnu ou fréquent chez les Yucuna et Tanimuca.

11. Je n'ai jamais observé parmi les Yucuna et Tanimuca d'attouchements entre hommes comme l'ethnographie américaniste en décrit parfois dans les relations entre « beaux-frères (hyper-)affectueux » (Erickson, 2017). Même s'il est probable que de telles caresses se fassent en privé ou en secret, ces pratiques ne sont jamais exhibées ou reconnues en public, encore moins valorisées, défendues ou légitimées.

signifie en réalité « la machette d'Edilberto ». Nous avons une métaphore omniprésente dans les travaux coopératifs (Fontaine, 2017) consistant à remplacer un terme non sexuel (la machette) par un terme sexuel (le pénis). D'une façon générale, toutes les choses tranchantes (machette, hache) ou oblongues (bâtons) manipulées par les hommes peuvent être désignées comme leur pénis, du fait qu'elles ont une forme et une fonction analogues : celle d'un vecteur pouvant pénétrer rapidement dans une matrice (Fontaine, 2015b : 239-248). En tant que prolongement de l'homme lors de l'essartage, ces vecteurs peuvent aussi être considérés comme des métonymies représentant la même entité masculine. Que l'on parle de l'homme, de son pénis ou de sa machette, tous les trois sont en relation de contiguïté[12].

Dans la phrase T83, Wa'mé poursuit sa moquerie en la précisant pour chacune de ces cibles. Edilberto est ridiculisé sur deux plans à la fois : sur le plan sexuel, puisqu'il aurait littéralement « un très mauvais gland » et qu'il serait homosexuel tout comme sur le plan du travail coopératif, puisqu'il défricherait tellement mal que l'on reconnaîtrait les traces de son défrichage. Selon un principe implicite, la qualité de l'activité sexuelle et celle du travail seraient proportionnelles, elles pourraient donc se déduire l'une de l'autre (Fontaine, 2017). En outre, Wa'mé répète la même présupposition de T82 (le fait que « Belisario ait un mari »), ce qui laisse supposer qu'il souhaite délibérément insister sur sa première offense verbale adressée à Belisario, une offense d'autant plus habile qu'elle ne peut être niée directement en raison de son statut même de présupposé (Levinson, 1983)[13].

12. Je reprends les définitions de Kerbrat-Orecchioni : la métonymie repose sur une relation de contiguïté, la synecdoque (généralement considérée comme un cas particulier de métonymie) sur une relation d'inclusion et la métaphore sur une relation d'analogie (Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 100).

13. Selon la définition de la présupposition sémantique de Levinson, que la proposition P soit vraie ou fausse, sa présupposition Q reste vraie. En l'occurrence, si P est « le pénis du mari de Belisario est passé par ici » et Q est « Belisario a un mari », même si P est faux car « le pénis du mari de Belisario n'est pas passé par ici », cette dernière proposition présuppose toujours vrai que « Belisario a un mari ». La présupposition sémantique doit donc être distinguée de l'implication sémantique (la proposition P implique sémantiquement la proposition Q si, et seulement si, P est vrai). Voir Moeschler et Reboul (1994 : 229).

Mise à l'épreuve d'une approche à la fois interactionniste et holiste

Ce paradigme ne cherche pas à anticiper directement les échanges indépendamment des contextes particuliers en posant *a priori* des hypothèses sur les intentions des locuteurs ou les stratégies et lois censées déterminer les échanges. Les règles et conventions sociales ne sont pas pour autant exclues du champ d'analyse ; au contraire, elles constituent des variables à étudier au vu des interactions sociales dans leurs contextes.

Les insultes rituelles analysées par W. Labov et E. Goffman

Dans un travail pionnier sur les « insultes rituelles » ou « échanges de vannes » dans les parlers afro-américains (appelées *dozens* ou *sounding*), William Labov (1993 : 391-456) a apporté de nombreuses observations qui ont ensuite été relevées dans d'autres échanges de vannes, notamment par David Lepoutre (2001) dans les insultes rituelles entre adolescents des banlieues. Il se focalise sur les règles des échanges de vannes rituelles en contexte (*ibid.* : 434-445). Labov affirme que les échanges de vannes ont leurs règles à respecter et, qu'au-delà de certaines limites, les insultes rituelles peuvent être perçues comme des insultes personnelles en fonction du contexte. Il emboîte ainsi le pas aux démarches A.1., A.2., B.1. et B.2. préconisées par John L. Austin et adopte par là même une méthodologie à la fois interactionniste et holiste comme il a été dit en introduction.

William Labov présente quatre propriétés fondamentales permettant d'opposer les vannes rituelles aux autres types d'insultes selon Erving Goffman :

> « 1. Une vanne ouvre un terrain sur lequel l'échange est censé se tenir. Elle s'accompagne de l'attente d'une autre vanne, éventuellement inspirée d'elle au plan formel. Le joueur qui émet la première vanne offre ainsi aux autres l'occasion de briller à ses dépens. 2. La présence d'une tierce partie est nécessaire à côté des deux joueurs initiaux. 3. Tout membre de la tierce partie peut entrer dans le jeu à tout moment et, en particulier, lorsque l'un des deux joueurs engagés se montre déficient. 4. Il se maintient tout au long du jeu une distance symbolique considérable qui sert à isoler l'événement des autres types d'interaction verbale. » (Labov, 1993 : 445)

Comme il est impossible ici de revenir plus en détail sur ces apports de Labov et Goffman, je me contenterai de les confronter en partie à l'analyse d'un nouvel extrait de plaisanteries sexuelles, en langue tanimuca cette fois.

Plaisanteries entre jeunes (20/07/2002, extrait 2)

Le soir, Milciades Yucuna, son fils Rey, Arturo Jerúriwa, Wa'mé Matapi, Penapú Tanimuca et Ruben Tanimuca sont réunis pour boire de l'alcool d'ananas offert par la famille de Milciades dans leur petite *maloca*. Pendant que les trois premiers discutent de choses sérieuses en langue yucuna (Fontaine, 2015c), les jeunes plaisantent de leur côté en tanimuca (voir le film *La visite d'Arturo* : http://site.laurentfontaine.free.fr/Films.html).

TABLEAU 2. – Extrait 2 « plaisanteries entre jeunes »

N° de séquence / personne qui intervient	Contenu du dialogue
1 / Wa'mé	*Ki-rũmu-ji-ka puri yí-ba'á-jĩ-ka.* 3MS-femme-jusque-neutre IMM 1S-manger PTL-NEUTRE À sa femme, je lui ferais bien l'amour.
2 / Penapú	*K-i'tope sa-sará i'si wápuju baá-yú.* 3MS-anus 3NS-machette ceci sans.rien faire-PRES Elle ne lui sert à rien la machette qu'il a sous l'anus !
3 / Ruben	*Márãkã'ã k-ẽ-ñu : "K-i'tope ka'si-a m-e'e-t-a'si !"* comment 3MS-dire-PRES 3MS-anus foie-neutre 2S -prendre-CAUS-IMP.NEG Comme il dit : « Ne lui arrache pas le foie par l'anus ! »
4 / Penapú	*"Yi-pi'ta básí-a" k-ẽ-ñu !* 1S-main sperme-neutre 3MS-dire-PRES « Ma main a du sperme » qu'il dit !
5 / Ruben	*"Yi-mamó i'tope básí-a".* 1S-aînée anus sperme-neutre [Mais non, il dit :] « Les fesses de ma sœur ont du sperme. »
6 / Ruben	*Márãkã'ã k-ẽ-ñu : "Jímarĩ k-i'tope ka'si-a."* comment 3MS-dire-PRES beaucoup 3MS-anus foie-neutre Comme il dit : « Ses fesses ont beaucoup de foie ! »
7 / Penapú	*Ki-mamó i'tope ka'si-a ?* 3MS-aînée anus foie-neutre Les fesses de sa sœur ont du foie ?
8 / Wa'mé	*Yi-rũrĩ ka'si-a imá yí-rika Grey.* 1S-pénis foie-neutre être 1S-POSS Grey Le foie sur mon pénis est celui de Grey qui est avec moi.
9 / Penapú	*Wápuju sa-paki-yu-ata ! Maẽ-jẽ Grey-ré yi'í ĩã-ko'ó wamu-reka.* sans.rien 3NS-mentir-PRES-EMP alors-ADVLR Grey-TERM 1S voir-PAS.IMM nuque-LOC Il ment ! Je viens de la voir au cou de quelqu'un.

10 / Penapú	*Ko-tu-ri-tapa-ko'ó nõ'õ í'ko-ata ki-ré ĩã-pe'a-be-yú.* 3FS-marcher-DVBL-partout-PAS.IMM là elle.loin-CAUS 3MS-TERM voir retrouver-IMP-PRES Elle marchait sans faire attention à lui.
11 / Ruben	*Wápuju sa-paki-royi-ata ! I'si rõmi-ja ki-ré yapa-yu õ'õ mapíri-ata ! I'si ki-ré rirí-royi-re'ká.* sans.rien 3NS-mentir-IMPF-EMP ceci femme-ADVLR 3MS-TERM vouloir-PRES LOC mouche-EMP ceci 3MS-TERM poursuivre-IMPF-PAS.REV C'est un pur mensonge ! Les seules femmes qui l'aiment, ce sont les mouches ! Ce sont elles qui le poursuivent.
12 / Wa'mé	*Íno'ó ! M-i'tope sa-sará !* non 2S-anus 3NS-machette Non ! Tu as une machette au cul !
13 / Penapú	*Wápuju ki-jai-yú i'si-a.* sans.rien 3MS-parler-PRES ceci-neutre Il dit n'importe quoi.
14 / Wa'mé	*Jímarĩ k-i'tope sa-sará-ata !* beaucoup 3MS-anus 3NS-machette-EMP Il en a même beaucoup de machettes au cul !

La suite de l'extrait et la vidéo sous-titrée sont accessibles sur
http://site.laurentfontaine.free.fr/Conversations-tanimuca.html

Dans cet extrait, tous les interlocuteurs parlent couramment le yucuna et le tanimuca. Nous constatons que leur emploi de la langue tanimuca ne change en rien l'omniprésence des grivoiseries employées. Les « plaisanteries » ou « moqueries » constituent un genre de langage reconnu en langue yucuna (*i'chají*), en langue tanimuca (*róreríká*) ou encore en espagnol vernaculaire (*broma*, *recocha*). Il n'existe pas dans ces langues de terme spécifique pour désigner les plaisanteries à caractère sexuel, mais cela ne les empêche pas d'être très employées dans certaines situations. Une telle abondance s'explique d'abord par le fait que les interlocuteurs entretiennent des relations de parenté à plaisanterie (Mauss, 1926). Comme cela a été relevé dans d'autres sociétés indigènes d'Amazonie (McCallum, 2009 ; Vienne, 2012 ; Erickson, 2017 entre autres), les relations à plaisanteries concernent essentiellement les relations entre toutes les catégories d'affins : les affins réels ou beaux-frères (tan. *õṍmajĩ* ; yuc. *pulá'apeji*), les affins virtuels ou cousins croisés (tan. *noasi* ; yuc. *jaláwa'ji*), les co-affins et les affins potentiels ou cousins éloignés (tan. *buí* ; yuc. *teloji*) selon la terminologie de Viveiro de Castro et Carlos Fausto (1993). Par opposition, les relations entre consanguins se doivent le respect. Ici sont réunis des « jeunes[14] » en relation

14. Yucuna et Tanimuca parlent d'« enfant » pour désigner toute personne caractérisée par sa tendance au mensonge et à la plaisanterie par opposition aux « anciens » doté d'un savoir traditionnel ; tout homme adulte ignorant de ce savoir est souvent désigné comme un « enfant».

d'affinité virtuelle ou de co-affinité, donc sans obligation de respect mutuel liée à la consanguinité, la différence d'âge ou de statut. Aucune activité sérieuse (comme l'apprentissage des incantations) n'est d'ailleurs en cours. Dans ce genre de situation, la plaisanterie est quasiment obligatoire[15], puisque l'alcool est offert aux jeunes pour mettre à l'épreuve leur sens de l'humour et de la répartie[16]. La distinction de Searle entre règles constitutives et règles normatives (1972 : 72-73) est alors intéressante[17], car elle constitue une contribution importante au paradigme holiste pour identifier précisément les règles et normes sociales particulières en situation ethnographique. Dans de telles joutes oratoires, ce sont la provocation et la violation des faces qui fondent les règles constitutives des échanges langagiers. Quant à leurs règles normatives, elles permettent d'évaluer chaque performance au volume sonore des rires immédiatement suscités au sein du public. Les mêmes règles se rencontrent d'ailleurs dans les vannes (Labov, 1993 : 423 ; Lepoutre, 2001 : 195-196).

Séquence 1, Wa'mé provoque Penapú, qui est à ses côtés, en disant ouvertement qu'il « ferait bien l'amour à sa femme », ce qui est aussi une autovalorisation (ou fanfaronnade) puisqu'en s'arrogeant le droit de le dire, il fait comme s'il avait le droit de le faire. De même que dans le premier extrait présenté, nous observons que c'est toujours Wa'mé qui introduit le thème de la sexualité dans les conversations. Nous retrouvons la première propriété des vannes selon Goffman. Par cet acte de parole, Wa'mé ouvre le jeu des plaisanteries sexuelles, et offre aux autres l'occasion de briller à ses dépens.

À peine le thème est-il lancé par Wa'mé que Penapú et Ruben lui assènent une première série de vannes sans que leur cible ne parvienne à répliquer. Séquence 2, Penapú emploie la métaphore de la « machette » pour parler du « pénis » de Wa'mé. L'analogie entre les deux termes est exactement la même que celle utilisée par Wa'mé lors de l'abattage (séq. 82-83), à la seule différence que les termes sont

15. Cette obligation est explicitement signalée par Radcliffe Brown dans sa définition de la plaisanterie (*joking activity*) : « *a relation between two persons in which one is by custom permitted, and* ***in some instances required****, to tease or make fun of the other, who in turn is required to take no offence*» (Radcliffe-Brown 1940 : 195, souligné par moi).

16. Par opposition à ce genre de situation, il ne serait pas toléré de plaisanter lors d'une cérémonie funéraire où tous les participants doivent « pleurer » ou du moins afficher une certaine tristesse, pour compatir à celle des proches du défunt.

17. Les quatre règles de la logique déontique de Von Wright (1951) : obligation, interdit, permis, facultatif, auraient également pu être citées en tant qu'avancée majeure du paradigme holiste (Fontaine, 2007, 2015a). Mais nous avons préféré nous en tenir à Searle pour montrer que sa théorisation des actes de langage ne se confine pas au paradigme intentionnaliste et qu'elle empiète aussi le paradigme holiste.

inversés. Un terme sexuel est ici remplacé par un terme non sexuel. Cette blague sexuelle sera régulièrement reprise ; elle repose sur la métaphore TON PÉNIS EST UNE MACHETTE[18] et nous verrons que nous pouvons toujours la traduire par « Tu ne penses qu'à fourrer ton pénis en rut dans n'importe quoi » ou « Tout peut te servir de femme ».

Pour la première fois dans cet extrait, nous rencontrons plusieurs vannes de formes similaires consistant à déformer les dires de la cible en laissant entendre que c'est elle qui l'a dit ainsi. Séquence 3, Ruben prononce une anaphore consistant à répéter le même premier mot que dans l'énoncé précédent (*Ki'tope* « son anus »). « Comme il dit : "Ne lui arrache pas le foie par son anus !" » laisse entendre que le phallus de Wa'mé ressemblerait véritablement à une machette (une difformité imaginaire fréquemment rencontrée dans les vannes), ou du moins en aurait la dimension, puisqu'il pourrait aller jusqu'au foie en passant par l'anus. Ruben reprend cette même boutade à la séquence 6. Et Wa'mé la *recadre* à son avantage à la séquence 8, en prétendant s'être fait une nouvelle conquête sexuelle. La notion de « cadre » au sens de Goffman (1974a) est toujours intéressante dans l'analyse des plaisanteries puisque c'est essentiellement par le « recadrage » que fonctionne théoriquement l'humour (Beeman, 2000 : 103) y compris chez les Trumai d'Amazonie (Vienne, 2012 : 169). Nous retrouvons aussi une caractéristique des vannes, leur bizarrerie ou absurdité qui, comme dit Labov, a l'avantage de mettre clairement en évidence la distance symbolique considérable vis-à-vis de la plupart des autres types d'interaction verbale (quatrième propriété de Goffman citée plus haut).

On remarque que les déformations des dires précédents gardent toujours l'ancrage d'un mot que l'on répète ou déforme légèrement. En jouant ainsi sur les mots, on passe de *ka'sia* (« foie », séq. 3, 6-8) à *básia* (« sperme », séq. 4-5). Le recadrage de Wa'mé apporte une nouvelle opportunité à ses compagnons de rire à ses dépens en lui déniant l'autovalorisation implicite liée à sa prétendue nouvelle maîtresse. La riposte employée par ces détracteurs est alors la contestation. Penapú l'accompagne de prétendues observations rendant hautement improbables l'affirmation de Wa'mé (séq. 9-10). Et Ruben fait de même, mais plus subtilement. Il place une nouvelle plaisanterie déformante limitant et ridiculisant l'affirmation de Wa'mé. Ainsi, pour ce dernier, ses femmes seraient les mouches (séq. 11).

18. Selon la convention d'écriture de Lakoff et Johnson (1985), les métaphores et métonymies conceptuelles employées dans les blagues seront écrites en majuscules. Il serait trop long et hors de propos de rappeler ici la démarche théorique de ces auteurs et j'ai déjà présenté ailleurs la façon dont je l'ai intégrée à mes recherches (Fontaine, 2015b-c, 2016).

Certaines répliques n'apportent pas particulièrement de nouveau contenu sémantique par rapport à ce qui a été dit précédemment. Comme l'avait également remarqué Labov, dans le cours des enchaînements de vannes, les interlocuteurs n'ont pas toujours la présence d'esprit d'être très originaux, mais ils doivent absolument répondre quelque chose pour limiter les dommages entraînés par les attaques précédentes. Toujours contraint de se défendre seul contre ses interlocuteurs (comme lors de l'extrait 1), Wa'mé se contente de renvoyer (séq. 12) et d'intensifier (séq. 14) la vanne TON PÉNIS EST UNE MACHETTE sur le premier envoyeur. Penapú se limite aussi à une contestation simple, sans plaisanterie, dans la séquence 13, ce qui apparaît à l'évidence comme une riposte faible par rapport aux plaisanteries qui ont précédé.

Le tableau suivant répertorie les différents types d'actes de parole employés dans les jeux de plaisanteries sexuelles de cette conversation, ainsi que leurs séquences d'apparition.

TABLEAU 3. – Types d'actes de parole dans les jeux de plaisanterie sexuelles de l'extrait 2

Types d'actes de parole	Séquences
Autovalorisations (ou fanfarronades) - A	1, 8, 16, 22, 28, 32
Autovalorisations reprennant ou déformant une plaisanterie précédente - AP	8, 22, 25, 32, 37
Anecdotes autovalorisantes - AA	24, 27, 30, 49
Ordres autovalorisants - O	49
Contestations - C	9, 12, 13, 18, 26, 28, 29
Contestations-attestations déformantes, intensifiantes ou inversantes - CA	11, 15, 28, 29, 33, 39, 40, 42, 50
Anecdotes dévalorisantes - AD	9, 10, 23
Dévalorisations ou moqueries difformantes, intensifiantes ou inversantes - D	2, 34, 36, 44, 51
Renvois (intensifiés) d'une même vanne sur l'envoyeur ou un autre interlocuteur - R	12, 14, 20, 35, 43
Reprises déformées d'une même vanne (anaphores) - RD	3, 4, 5, 6, 7, 8, 17, 18, 33, 39
Provocations de l'interlocuteur direct ou indirect - P	1, 16, 26, 38
Histoires et autres paroles ancestrales - H	41, 45-48
Changements de thème - CH	31
Verdicts dévalorisants - V	19
Les tentatives de mettre fin aux vannes de l'interlocuteur - F	20, 21

Conclusion

Dans le cadre des approches individualistes (ou intentionnalistes), toutes les données concernant les actes de parole ont été figées au départ (*a priori*), à commencer par les intentions du locuteur, que ce soit par l'introspection du philosophe ou par la description d'un événement simple que chacun peut facilement observer, imaginer ou rencontrer dans la littérature. L'analyse ne s'intéresse donc ni à une plus ample description de la situation ni même à la réponse de l'interlocuteur ; elle cherche surtout à mieux définir ses concepts, et à proposer des hypothèses, par

exemple, pour faire des inférences au niveau des autres intentions du locuteur. Mais dès lors que l'on cherche à appliquer ces hypothèses à une situation ethnographique concrète, les intentions du locuteur ne peuvent pas davantage être déduites de ses phrases, elles ne peuvent qu'être présumées au vu de plus amples informations contextuelles.

Dans le cadre des approches interactionnistes et holistes, les intentions restent des inconnues qui ne rentrent jamais en ligne de compte au départ. Au mieux, elles ne sont que présumées en fin d'analyse, en sachant qu'il existe toujours une marge d'erreur. Les interactions sont toujours prises en compte au niveau de leurs formes, mais rien n'est stipulé d'avance en ce qui concerne la logique de leur enchaînement ; il n'y a pas de tendance à la réciprocité postulée *a priori*. Les motivations et les caractéristiques propres à ces interactions restent donc à être étudiées ethnographiquement pour être mieux définies dans chaque situation ou contexte. Enfin, le contenu des règles, normes et valeurs propres à ces interactions n'est pas non plus postulé *a priori*. Il reste donc à être identifié grâce à l'observation d'interactions situées, mais aussi des autres discours se déroulant dans d'autres situations, car les règles, normes et valeurs, sont déjà connues et ne sont généralement pas explicitées par les locuteurs dans les situations où elles s'appliquent (Garfinkel, 2007 : 97 ; Fontaine, 2001 : 470-471).

Abréviations

ADVLR : adverbalisateur
CAUS : causatif
DVBL : déverbalisateur
EMP : emphase
IMM : immédiat
IMP : impératif
IMPF : imparfait
LOC : locatif
m : masculin
n : neutre
NEG : négatif
NP : nom propre
p : pluriel
PARF : parfait
PAS : passé
PCT : ponctuel
POSS : possessif
PRES : présent
PTL : potentiel
REC : récent
REV : révolu
s : singulier
STATIF : statif
SUBJ : subjonctif
SUP : supposition
TERM : terminaison
1 : 1ère personne
2 : 2ème personne
3 : 3ème personne
? : signification inconnue

Bibliographie

AUSTIN John Langshaw, 1970. *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.

BEEMAN William O., 1999. Humor, *Journal of Linguistic Anthropology* 9, 1-2: *Linguistic lexicon for the millennium* (A. Duranti ed.), pp. 103-106.

DESCOMBES Vincent, 1995. *La denrée mentale,* Paris, Les éditions de minuit.

—, 1996. *Les institutions du sens*, Paris, Les éditions de minuit.

ERIKSON Philippe, 2017. 'Déjouir', *Terrain* 67, pp. 24-45.

FONTAINE Laurent, 2001. Paroles d'échange et règles sociales chez les Indiens yucuna d'Amazonie colombienne, thèse de doctorat, Université de Paris 3-IHEAL (http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00596637).

—, 2003 (25/07). *Un abattage pour Milciades*, film de terrain, version longue, 71 min (https://youtu.be/JZmK29iwx5Q).

—, 2007. Logiques modales et anthropologie : Des règles à la parole chez les Indiens yucuna d'Amazonie colombienne, *L'Homme* 184, pp. 131-154 (http://www.cairn.info/revue-l-homme-2007-4-page-131.htm).

—, 2015a. Des systèmes institutionnels et contextuels aux paroles des Indiens yucuna et tanimuca d'Amazonie colombienne, mémoire de synthèse d'HDR, Université Paris 3 (https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01240602).

—, 2015b. Tropes et agentivité dans les incantations des Yucuna d'Amazonie colombienne, manuscrit inédit d'HDR, Université Paris 3.

—, 2015c. L'argumentation métaphorique des anciens dans les réunions des Yucuna d'Amazonie colombienne, *Autrepart* 73, 1 : *Parler pour dominer ? Parole, discours et rapport de pouvoir*, pp. 157-180.

—, 2016. L'agentivité métaphorique dans les incantations des Yucuna d'Amazonie colombienne, *Bulletin de l'IFEA* 45, 1, pp. 63-89 (https://bifea.revues.org/7834).

—, 2017. Ce qu'on ne dit pas chez les Yucuna, *in* M. Lebarbier (éd.), *Les ruses de la parole, Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*, Paris, Karthala, pp. 139-173.

GARFINKEL Harold, 2007 (éd. orig. 1967). *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.

GOFFMAN Erving, 1974a. *Frame Analysis,* New York, Harper and Row.

—, 1974b. *Les rites d'interaction,* Paris, Les éditions de minuit.

GRICE H. Paul, 1979. Logique et conversation, *Communications* 30, pp. 57-72.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1998 (1e éd. 1986). *L'implicite*, Paris, Armand Colin.

LABOV William, 1993 (éd. orig. 1978). *Le parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Les éditions de minuit.

LAKOFF George et Mark JOHNSON, 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les éditions de minuit.

LEPOUTRE David, 2001 (1e éd. 1997). *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

LEVINSON Stephen C., 1983. *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.

MAUSS Marcel, 1926. Parentés à plaisanteries, *Annuaires de l'École pratique des hautes études* 36, pp. 3-21.

MCCALLUM Cecilia, 2009. Becoming a Real Woman. Alterity and the Embodiment of Cashinahua Gendered Identity, *Tipití. Journal of the Society for the Anthropology of Lowland South America* 7, 1, pp. 43-66.

MOESCHLER Jacques et Anne REBOUL, 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.

RADCLIFFE-BROWN Alfred Reginald, 1940. On joking relationships, *Africa* 13, 3, pp. 195-210.

SEARLE John R., 1972 (éd. orig. 1969). *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, Savoir.

VIENNE Emmanuel de, 2012. "Make yourself uncomfortable": Joking relationships as predictable uncertainty among the Trumai of Central Brazil, *HAU. Journal of Ethnographic Theory* 2, 2, pp. 163-187.

WRIGHT Georg Henrik Von, 1951. Deontic logic, *Mind* 60, pp. 1-15.

Comment étudier les actes de parole dans les plaisanteries sexuelles des Yucuna et Tanimuca d'Amazonie colombienne

Résumé

L'article cherche à évaluer la portée heuristique de la notion d'acte de parole (de John Austin) pour les anthropologues linguistes en s'attelant précisément à un genre de parole délaissé par les philosophes du langage et les linguistes : les plaisanteries sexuelles. La notion d'acte de parole ayant ouvert toute une série de pistes de recherches (déjà signalées par Austin), l'article propose une classification des principales traditions méthodologiques employées : 1) les approches individualistes ou intentionnalistes, 2) les approches focalisées sur l'enchaînement des actes ou échanges coopératifs, et 3) les approches à la fois interactionnistes et holistes. Nos matériaux ethnographiques sont composés de séries de plaisanteries sexuelles spontanément dites dans le voisinage de La Pedrera : l'une en langue yucuna au début d'un essartage, l'autre en langue tanimuca lors d'une beuverie nocturne. Deux exemples d'approche leur sont appliqués pour comparer leurs résultats en conditions ethnographiques : l'approche intentionnaliste adoptée par Searle (dans sa critique de la théorie de Grice) et l'approche interactionniste et holiste de Labov et Goffman.

Mots-clés : individualisme méthodologique, intentionnalisme, interactionnisme, holisme, insulte rituelle, joute verbale

How can one study speech acts in Yucuna and Tanimuca sexual jokes (Colombian Amazonia)?

Abstract

The article seeks to evaluate the heuristic scope of John Austin's notion of speech act for the linguistic anthropologists by focusing specifically on a kind of speech neglected by the language philosophers and linguists: sexual jokes. The notion of speech act having opened a whole series of paths of research (already pointed out by Austin), the article proposes a classification of the main methodological traditions used: 1) individualist or intentionalist approaches, 2) approaches focused on the sequencing of cooperative acts or exchanges, and 3) both interactionist and holistic approaches. Our ethnographic materials are composed of series of sexual jokes spontaneously said in the vicinity of La Pedrera: one in Yucuna language at the beginning of a clearing, the other in Tanimuca language during a night drinking. Two examples of approaches are used to compare their results in ethnographic conditions: the intentionalist approach adopted by Searle (in his critique of Grice's theory) and the interactionist and holistic approach of Labov and Goffman.

Keywords: *methodological individualism, intentionalism, interactionism, holism, ritual insult, verbal jousting*

Formes de la performance rituelle, changements de contexte et mutations. La cérémonie du *kava* wallisienne en contexte de migration

par

Sophie CHAVE-DARTOEN

Comment caractériser et définir le fait rituel ? Contrairement à d'autres phénomènes sociaux que les ethnologues décrivent et documentent à partir de leur terrain, le fait rituel se dérobe à toute définition générale, aux tentatives de typologie englobante. Le problème ici posé est le suivant : comment un rituel peut-il être polymorphe, et se transformer profondément, tout en restant conforme aux principes qui le fondent ? Ce chapitre, qui repose sur l'analyse d'une performance rituelle particulière, présente les adaptations de la pratique et leurs justifications en contexte de telle sorte que l'ethnographie et son analyse ouvrent sur des propositions théoriques, une fois retracées les grandes perspectives orientant l'étude des rites[1].

Les théories du rituel

Je rappellerai, pour commencer, qu'avec la religion, rituel et magie furent les objets privilégiés des fondateurs de l'ethnologie[2] en ce qu'ils permettaient de penser conjointement l'évolution des sociétés humaines et celle des formes de pensée. Il convient aussi de souligner que, face aux analyses structuralo-fonctionnalistes qui insistent sur le caractère intégrateur du rite et sur ses dimensions conservatrices (Ruel, 1998), les travaux de Victor Turner (1969, 1972) ont ouvert le champ des *performance studies*, faisant du rituel l'objet privilégié d'analyses centrées sur les dynamiques et les mutations du social : si les rituels favorisent la reconduction de

1. Je remercie vivement Bertrand Masquelier pour sa générosité et ses lectures, toujours pénétrantes. Merci également aux lecteurs et aux discutants de ce texte sans qui la maturation propre à tout travail scientifique ne pourrait avoir lieu.

2. On connaît à ce sujet l'importance des contributions de Tylor, Frazer, Robertson-Smith, Durkheim et Van Gennep, puis celles de Mauss et Malinowski, Radcliffe-Brown, Hocart, Evans-Pritchard, ainsi que celles de Turner et Geertz par exemple.

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 151-178

l'ordre social, ils mobilisent, dans de nombreux cas, les émotions et expriment les tensions, les désamorçant en les mettant en scène. Par ces processus de (re)formulation et de catharsis les rituels opèrent donc, modifient la réalité sociale et entérinent ses modifications. Ces propositions, qui ont renouvelé, après-guerre, l'intérêt pour la question du rituel, n'en relèvent pas moins d'une perspective déjà ancienne que Philippe de Lara (2005 : 39) appelle la « théorie expressiviste ».

À la fin de XIXe siècle, Frazer (1981) questionnait explicitement la nature des faits magico-religieux conjointement à celle de la mentalité qu'ils impliquent :

> « Comment se fait-il que des gens persistent à accomplir des rituels magiques alors qu'ils auraient dû s'apercevoir depuis longtemps que ces pratiques n'avaient aucune efficacité ? Comment expliquer cette persistance des primitifs dans l'erreur ? »[3]

Dans le cadre du débat ainsi ouvert, le paradigme expressiviste va s'opposer à celui qui admet, pour les acteurs engagés dans ces pratiques, une forme de pensée plus ou moins radicalement alternative à la rationalité[4] (irrationalité, non rationalité, rationalité non aboutie ou déviée[5]...). Dans ce dernier cas, en effet, les « primitifs » – et les personnes entretenant une quelconque sorte de « croyance »[6] – ne s'aperçoivent pas que leur magie et leurs rites sont inefficaces parce qu'ils ne le peuvent pas : par ignorance, ou du fait de leur façon de penser qui manque de

3. Formulation de V. Descombes qui, dans la préface à l'ouvrage que Ph. de Lara consacre à l'anthropologie de Wittgenstein (2005), reprend et discute la question de Frazer (*idem* : 5). La réponse de Wittgenstein n'est guère utile à l'ethnologue : « Sa conception de l'action rituelle repose sur l'idée d'un instinct rituel qui est à la source de la ritualité diffuse du comportement humain » explique de Lara (*ibidem* : 23), l'homme est un « animal rituel » (*idem* : 40 *sq.*) : doté d'un instinct rituel (*idem* : 99), il peut être considéré comme un « animal cérémoniel » (*idem* : 99, 109 par exemple), idée que reprendra Mary Douglas (2001 : 81) : « animal social, l'homme est un animal rituel ».

4. L'opposition n'est pas nécessairement exclusive, et la plupart des théories articulent en leur donnant plus ou moins d'incidence les deux approches (de Lara, 2005 : 22).

5. Différentes synthèses existent sur la question. Outre celle proposée par Ph. de Lara, on peut se reporter à celles de Sperber (1974), de J. Goody (2014) ou de F. Keck (2002) entre autres exemples.

6. La question de la « croyance » est évidemment centrale et problématique en ce qu'elle concerne tout autant le fondement des religions instituées que celui de ce qui peut passer pour des superstitions infondées. Elle trouve, à l'époque, différents types de réponses (voir Keck, 2002 pour une synthèse, par exemple) parmi lesquelles celle de Robertson-Smith (1889) qui fait précéder le rite – caractérisé par la nécessité de l'observance et l'absence de recours à la raison – à la « croyance » dans ses dimensions spirituelles ; et celle de Durkheim (1960), qui associe « croyances » et rite, les premières reposant sur l'« opinion » et consistant en « représentations » (Ruel, 1998 pour une discussion sur ce point).

logique. L'hypothèse implicite fondant ce paradigme « intellectualiste »[7] – à la fois instrumental et relativiste –, invite à l'investigation du côté des théories de l'esprit et de l'anthropologie cognitive. La plupart de ces approches ont plus ou moins étroitement associé altérité de la pensée et évolutionnisme en ce que la rationalité des pratiques scientifiques les plus positivistes (analyse logique et méthodes hypothético-déductives, par exemple) apparaissent comme la réalisation la plus achevée du potentiel intellectuel de l'homme en tant qu'espèce. Ainsi, de nombreuses propositions théoriques, anciennes comme récentes, considèrent plus ou moins ouvertement les pratiques religieuses, rituelles et magiques, comme résultant de l'incapacité durable ou ponctuelle, voire du refus, de saisir les lois de la nature, d'exercer une pensée analytique, de respecter en somme les principes fondant tout savoir positif sur le monde. Cette perspective oriente bon nombre de théories relativistes, à commencer par celles de Frazer (1981), Lévy-Bruhl (1960), mais aussi les développements plus récents de l'anthropologie cognitive tels que ceux de Dan Sperber (1974) et de Pascal Boyer (2001).

Le paradigme expressiviste suppose une toute autre réponse, explique de Lara puisque la question de la rationalité ne se pose pas de façon immédiate. Ici, la visée est expressive et signifiante (de Lara, 2005 : 22) : si on ne s'aperçoit pas que magie et rites ne sont pas réellement efficaces c'est parce qu'on ne vise pas un effet véritable, mais qu'on cherche à décharger une tension affective dans une action de type « symbolique » (Descombes, *in* de Lara, 2005 : 5). Autrement dit, l'efficacité de la magie et des rites repose sur l'« expression d'un désir ou [la] métaphore d'une valeur sociale » (*ibidem* : 39). Le rituel est alors un langage qui dit des choses que d'autres média ne sauraient dire. Outre Turner, dont les propositions sont particulièrement élaborées, on retrouve ici l'approche de Goffman (1974) par exemple et son analyse des rites d'interaction manifestant, exprimant le respect mutuel des interlocuteurs. En tant que mode d'expression alternatif au langage, le rite lui est ainsi, soit complémentaire, soit opposé. Dans le premier cas, il illustre, complète, explicite et renforce le discours et son action sur le monde (Rappaport, 1999 ; Lardellier, 2003 et Yannic, 2009, pour des approches francophones centrées sur les questions de communication) ; dans le second cas, il dit ce que le langage ne peut dire et se fonde donc souvent sur des ressorts inconscients, d'où l'efficacité que lui reconnaissent la psychologie et la psychanalyse par exemple (Lévi-Strauss, 1958 ; pour les théories relevant d'un « fonctionnalisme interne », voir Lassègue, 2003). Ces approches,

7. La formulation est de Ph. de Lara (2005). Cet « intellectualisme » repose sur le postulat plus ou moins implicite, selon les théories, qu'intellect et raison vont de pair. Le paradigme est donc aussi rationaliste.

complément du langage ou substitut du langage, admettent généralement que les rites, jouant sur des ressorts essentiellement psychologiques –convaincre, remporter l'adhésion, favoriser la cohésion… – présentent une efficacité dite « symbolique ». Si les rites renforcent les liens sociaux, c'est donc de façon secondaire. L'interaction des participants formant le ressort premier, les relations impliquées, leur nature et leur économie générale sont, dans le meilleur des cas, au second plan de l'analyse : l'importance proprement sociale du rituel disparaît au profit de ses caractéristiques expressives et des processus psychologiques que son fonctionnement suppose.

Reste donc à la périphérie de cette controverse l'importance des rituels en tant qu'institutions proprement sociales fondant la société et la reconduisant, telles qu'on les rencontre dans les propositions de Durkheim (1960) ou de Hocart (1973), par exemple. Ici, l'approche anthropologique vise une compréhension de la façon dont les rites agissent, au-delà de contextes d'interaction particuliers et de l'engagement des acteurs, imposant leur ordre sur la société – avec son cosmos – et, *nolens volens*, accompagnant ses mutations plus ou moins profondes. La focale est donc portée sur les relations que les rites établissent, distinguent, évaluent et parfois reconduisent : relations entre sacré et profane, défend Durkheim (1960) ; relations entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre groupes sociaux, mais aussi relations aux non-humains : morts, ancêtres, déités et autres entités – animales, minérales, végétales – ou éléments du cosmos avec lesquels la communauté humaine forme une totalité plus ou moins partielle (Barraud *et al.*, 1984 ; de Coppet, 1990, 1995, 2002).

Pour revenir aux paradigmes présentés plus haut – intellectualisme relativiste et expressivisme –, ils semblent recouper la distinction que fait Durkheim dans l'introduction aux *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1960 : 18-28), entre approches « aprioristes » et « empiristes » concernant les catégories de la pensée. Cette opposition nette est tracée pour que leur soit opposée une troisième approche, celle sociologique. Les catégories, explique-t-il, sont « riches en éléments sociaux » :

> « [ce sont] des représentations essentiellement collectives, elles traduisent tous les états de la collectivité : elles dépendent de la façon dont celle-ci est constituée et organisée, de sa morphologie, de ses institutions religieuses, morales, économiques, etc. […] La société est une réalité *sui generis* ; elle a des caractères propres que l'on ne retrouve pas […] dans le reste de l'univers. Les représentations qui l'expriment ont donc un tout autre contenu que les représentations purement individuelles et l'on peut être assuré par avance que les premières ajoutent quelque chose aux secondes […] » (Durkheim, 1960 : 22)

Poser la société, et des logiques proprement sociales comme premières permet à Durkheim de fonder le concept de « représentations collectives » et de renouveler la compréhension de la magie et des rituels, soulignant la nécessaire articulation des

premières – les « croyances » – et des seconds – des « modes spécifiques d'action »[8]. Si cette troisième voie n'invalide pas nécessairement les autres, elle tient compte des caractéristiques de ces phénomènes en tant qu'ils sont proprement sociaux, c'est-à-dire qu'ils ont une existence *sui generis* dont il faut chercher l'origine dans leurs dimensions à la fois collectives et institutionnelles. Cela revient à considérer que, contrairement à ce que prétendent faire d'autres pratiques humaines, rites et magie ne relèvent pas de la seule psychologie ou de la communication : ils ne visent pas une action directe sur le monde – ou sur les entités qui le composent prises isolément ; ils s'attachent, en revanche, à constituer et/ou à transformer les relations que l'on y perçoit dans des contextes socioculturels déterminés[9]. Ce faisant, ils agissent selon des modalités spécifiques et dans un registre particulier de l'expérience humaine : celui des relations entre les humains et les autres entités composant leur monde tel qu'ils le perçoivent et le conçoivent.

Si les rituels ne peuvent être réduits à une forme ou à un type de forme, ils ont donc tous la caractéristique de viser à ajuster des relations pensées comme constitutives du monde social en fonction de contextes sociaux et selon des enjeux collectifs particuliers. Ainsi, l'ethnologie a pu documenter la polymorphie et le changement des rituels, que ce changement précède, accompagne ou sanctionne d'autres mutations sociales (Geertz, 1957 ; Barth, 1987 ; Houseman et Severi, 1998 ; ou Monnerie, 2005 pour des approches très différentes).

L'étude de cas qui est proposée ici montre qu'une approche formaliste du rituel en termes de réitération de formes prescrites et plus ou moins immuables (Lévi-Strauss, 1971 ; Yannic, 2009), une approche relativiste ou encore une approche expressiviste manqueraient de saisir les caractéristiques essentielles de l'action engagée. Seule une entrée proprement sociologique et pragmatique me semble pouvoir rendre compte de sa portée et de son efficacité propre : le rituel agit sur le monde dans certaines circonstances précises, selon les logiques propres au groupe

8. Voir M. Ruel (1998) pour une critique des lectures partielles et des interprétations de Durkheim (1960) par Radcliffe-Brown, Turner ou Evans-Pritchard, ainsi qu'une intéressante analyse sur la théorie durkheimienne – notamment sur l'articulation entre « croyances » et rites.

9. Cet aspect du rituel a été bien montré par l'ethnologie océaniste : outre les propositions de M. Houseman et C. Severi (1998) à partir des travaux de G. Bateson, A. Weiner (1976), d'une part, M. Strathern (1988), d'autre part, montrent cette dimension du rituel à partir d'ethnographies, d'approches théoriques et de questions très différentes. Pour d'autres exemples océanistes, voir aussi les travaux initiés dans le cadre de l'équipe ÉRASME sous la direction de Daniel de Coppet (1990, 1995, 2002), notamment Iteanu (1983), Monnerie (2005, 2012, 2016a-b) et moi-même (Chave-Dartoen 2000, 2006a-b, 2011, 2017a-b-c).

social concerné en mobilisant des formes variées et variables en fonction du contexte, des contraintes et des objectifs.

Ce chapitre vise à conforter l'idée qu'en tant qu'humains, nous agissons aussi sur le monde, tout au moins sur les relations qui y sont perçues, vécues, construites, en exécutant des actions, rituelles ou non, selon les circonstances et des modalités précises[10]. Il s'agit alors de considérer les idées que l'on entretient sur les signes ou ce qui est perçu comme tel, sur leur fonctionnement et sur leur usage éventuel, qu'il s'agisse de paroles, d'images ou d'autres types de représentation. On connaît les travaux des historiens tels que Jean-Pierre Vernant au sujet des idoles de la Grèce ancienne (1990), ceux de Jean-Claude Schmitt au sujet des reliques chrétiennes (2013) ou encore de Clarisse Herrenschmidt au sujet de l'écriture (2007). Nombreux sont aussi les historiens de l'art s'étant attachés à comprendre le sens des œuvres en relation aux théories et aux pratiques que les artistes partageaient plus ou moins avec leurs commanditaires et leur public[11]. La sémiotique peircéenne offre aux approches anthropologiques une ouverture comparative très prometteuse en ce qu'elle permet de distinguer nettement ce qui relève des processus généraux de la sémiosis et ce qui détermine leur pertinence dans des registres plus proprement culturels et sociaux : d'une part, les idées relatives à ces processus ; d'autre part, le contexte qui les suscite ou les réalise.

Il est ainsi admis que nous agissons sur le monde en usant de la parole de façon appropriée, selon des modalités et dans des circonstances culturellement définies, en fonction de ce que l'on a appelé des « idéologies linguistiques » (Silverstein, 1979 ; Woolard et Schieffelin, 1994 ; Robbins, 2001) – c'est-à-dire suivant les idées que les groupes humains entretiennent sur leur langue, ses propriétés et les usages qu'on peut en faire. Or, le rituel appartient, tout comme l'art et le langage, à une classe d'action

10. En insistant sur le rejet des sacrements, du culte des saints, des prières canoniques, c'est-à-dire de pratiques religieuses propres au catholicisme et aux Églises réformées les mois radicales, G. Bateson (1977) et W. Keane (2007) montrent bien que les calvinistes et les obédiences protestantes les plus rigoristes (tel le quakerisme) dénient toute efficacité au rituel. Pour Keane (2007 : 2), cette position extrême se fonde sur des conceptions particulières relatives à l'autonomie des hommes dans l'action (*human agency*) et à la définition de ce dont ils peuvent être tenus pour responsables. Les formes sémiotiques varient donc, d'une religion à l'autre pour s'attacher, dans certains cas « au son des mots, aux contraintes des genres oratoires, à la durabilité des livres, à la reproductibilité de la monnaie, à la dimension carnée des animaux, aux sensations liées au tissu, à la forme des maisons, aux tons musicaux, à la chair propre aux corps humains, et aux usages en termes de mouvements physiques » (2007 : 5-6). L'intégration de ces formes (et de bien d'autres) sous des systèmes cohérents constituent des « idéologies sémiotiques » distinctes.

11. Je pense ici aux travaux de Daniel Arasse ou de Michael Baxandall, par exemple ; dans un registre plus proprement sociologique, à ceux de Nathalie Heinich.

technique dont la dimension sémiotique est également double, comme l'ont parfaitement souligné Massimo Leone et Richard J. Parmentier (2014) : les pratiques rituelles consistent en pratiques sémiotiques, mais ne prennent sens que dans une perspective métasémiotique, c'est-à-dire dans le cadre des théories qui, pour les acteurs, rendent compte du fonctionnement et de l'efficacité des formes sémiotiques mobilisées – ce que Webb Keane a appelé « idéologie sémiotique » (2007). Dans tous les cas, si les conditions de la signification reposent sur des idéologies sémiotiques elles-mêmes en prise sur des théories locales de l'action et de son efficacité, le sens émerge de la conjonction d'un système partagé et suffisamment maîtrisé, de la situation où il est mobilisé et des préconçus à leur sujet. Une approche pragmatique s'impose donc.

La cérémonie du *kava*[12]

Je voudrais contribuer à cette réflexion en analysant un rite essentiel à Wallis (Polynésie occidentale), où j'ai mené un travail sur plus de vingt ans. Ce travail au long cours, à partir d'un terrain à la fois diachronique et multi-situé, m'a permis de documenter ce qui, à Wallis, apparaît comme un véritable système rituel, ainsi que son évolution. Or, au centre de ce système, se trouve la cérémonie du *kava*, élément clé des rites de passage locaux et des temps forts du calendrier liturgique qui, occasion après occasion, animent la vie de la société locale et de son cosmos (Chave-Dartoen, 2000). Point essentiel, j'ai montré comment cette distribution de boisson (une macération préparée à partir de la racine pilée du poivrier) assure et manifeste la médiation rituelle qu'exercent les anciens – avec le « roi[13] » à leur tête – entre leurs dépendants et l'Au-delà (1992, 2000, 2011 et 2017a). Le roi dirige en effet la chefferie et le « pays » (*fenua*) en relation au Dieu chrétien qui confère, à travers cette médiation, la prospérité à chacun et à l'ensemble de la société. La présentation d'une réalisation particulière de cette cérémonie en contexte migratoire permettra de mettre en évidence comment l'action rituelle est conçue et mobilisée à Wallis : cette étude de cas montre bien, me semble-t-il, ce sur quoi porte l'action, à savoir le niveau des relations qui s'étendent aux entités non humaines du cosmos – je les appelle, pour

12. Le terme « kava » est le nom véhiculaire d'une plante buissonnante, un poivrier, *Piper methysticum*, dont on extrait des racines une boisson. Quand je mets *kava* en italiques, je fais référence à la cérémonie au cours de laquelle cette plante est préparée et consommée.

13. Le terme français « roi » est une traduction approximative du wallisien *hau*. Toutefois, du fait de son histoire et du changement des institutions dont la position forme la tête, il est généralement employé en français local. Je conserverai ici cet usage (donc sans guillemets) par commodité.

Les préparateurs de la boisson sont assis autour du plat de bois, sur la droite de l'image, les officiants effectuant le service se tiennent debout face à la chefferie (invisible ici) d'où les coupes qu'ils portent sont attribuées. Pour faire le service, ils traversent l'aire cérémonielle où les biens de valeur, masculins et féminins, ont été disposés, avant d'être, eux aussi, distribués.

PHOTO 1. – Cérémonie du *kava* royal à l'occasion de la Fête du territoire, Mata'Utu, le 29 juillet 2017 (© S. Chave-Dartoen)

cette raison « relations sociocosmiques ». Celles-ci, dont la position royale assure la jonction, configurent sous sa responsabilité un « pays » (*fenua*) comprenant les insulaires, vivants et morts, comme les membres de la diaspora wallisienne.

Si la cérémonie du *kava* a un caractère central dans le système rituel wallisien en ce que s'y opère une forme de médiation essentielle pour la reconduction du social, d'autres modes de préparation et distribution cérémonielle de *kava* sont largement attestés dans la zone orientale du Pacifique, à partir du Vanuatu et de Fidji pour autrefois atteindre Tahiti et Hawai'i (Siméoni et Lebot, 2014). Elles y prennent différentes formes, selon les contextes sociaux et les occasions. Concernant Wallis, je ne rentrerai pas dans le détail des occasions et des multiples modalités de la distribution du *kava* – également appelées « *kava* » (Rossile, 1986 ; Chave-Dartoen, 1992 et 2000). Il suffira que je dise que tout *kava* cérémoniel se fait en présence du « roi » ou d'un membre de sa chefferie. Il est normalement précédé par une messe catholique, et nécessairement suivi par une grande distribution de vivres (*katoaga*) (photo 1). Ces temps forts s'inscrivent au sein d'autres séquences rituelles et

cérémonielles selon les occasions – entre autres, un repas et des « danses » (*me'e*). Pour les rites de passage, ils s'accompagnent aussi d'une retraite ou d'une réclusion (Chave-Dartoen, 1992, 2000, 2006a et b).

À l'occasion des cérémonies présidées par le roi, lui revient normalement – ou à son représentant – la première coupe, coupe d'honneur, qui signale sa position supérieure et son rôle de médiation. À l'occasion des rites de passage toutefois, la personne focale boit généralement cette coupe par délégation, prenant, le temps de la cérémonie, la position centrale et dominante qui manifeste, avec son importance sociale, son accession à un nouveau statut.

Parmi les rites de passage importants, se trouve la première communion du premier des enfants d'un couple (ce sera aussi le cas pour son mariage). À cette occasion, une grande cérémonie est préparée, la famille arrivant de loin pour assister à la messe, au *kava* et aux festivités qui suivent : repas, danses, partages. L'enfant qui est au centre de la cérémonie n'en est toutefois pas le principal acteur, encore moins son véritable bénéficiaire : ses parentèles, paternelle et maternelle, se regroupent autour des grands-parents et du couple de ses parents pour manifester le soutien qu'on leur porte et, partant, les réseaux denses de relations dont, avec leurs enfants, ils sont les points de jonction (Chave-Dartoen, 2006a). De fait, il est rare qu'une telle cérémonie ait lieu pour les enfants suivants qui bénéficient, le plus souvent, d'une célébration plus simple : généralement une messe, un simple toast au champagne et un repas familial.

Ce qui me semble intéressant, ce sont les aménagements dont ces cérémonies n'ont cessé de faire l'objet au cours du temps, mais aussi, de performance en performance. Mentionnons d'abord que la consommation du *kava* à Wallis remonte probablement à une lointaine antiquité que l'archéologie fait débuter au début du premier siècle de notre ère (Siméoni et Lebot, 2014). Les traditions locales, ignorant cette séquence primitive, associent la cérémonie et l'arrivée des aristocrates venus du proche archipel tongien, et dont on dit qu'ils ont fondé la société actuelle. Lorsque les Wallisiens fusionnent ces deux arrivées que l'archéologie sépare de deux mille cinq cent ans, ils focalisent leur attention sur l'émergence d'une chefferie locale issue de l'intégration progressive à une société préexistante, d'aristocrates étrangers et de leurs pratiques, parmi lesquelles des cérémonies du *kava* de formes spécifiques que la population organisait pour montrer attachement et respect à ses chefs (Chave-Dartoen, 2000, 2011, 2017a-b). L'histoire et l'analyse du rituel montrent que ces cérémonies étaient surtout le moyen de communiquer avec les ancêtres, les déités, d'obtenir leurs bonnes grâces, et de valider la hiérarchie statutaire lors des investitures (Chave-Dartoen, 1992, 2000, 2017a-b). Suite à la christianisation de l'île, les cérémonies furent réorganisées, et leur exécution placée sous le seul patronage du

Dieu chrétien. Notons que l'évangélisation, puis la conversion de la population au catholicisme ont contribué à niveler les ordres sociaux, donnant à chaque fidèle un statut valorisé fondé en principe sur sa relation personnelle avec Dieu (Chave-Dartoen, 2017a et 2017c). Précisons aussi que, depuis lors, même la forme la plus strictement codifiée de la cérémonie n'a cessé d'être modifiée dans ses détails comme dans son organisation générale (Chave-Dartoen, 1992, 2000 et 2011). Ce qui est vrai pour la cérémonie du *kava* royal l'est aussi, dans une bonne mesure, pour des performances plus fréquentes telles que celles accompagnant les rites de passage et, pour ce qui nous concerne, la première communion.

Il y a quelques décennies encore, la première communion d'un aîné impliquait nécessairement une cérémonie du *kava* qui validait son nouveau statut et celui des participants énumérés à cette occasion. En 1993 néanmoins, j'ai pu assister au village[14] d'Utufua à une communion de premier-né qui ne fut pas marquée par une cérémonie du *kava*, mais par un « champagne » (*sapani*), une distribution formelle de champagne venu à grand frais de Nouvelle-Calédonie[15]. À l'époque, j'avais noté la proximité formelle de ce *sapani* et des *kava* vus par ailleurs. La différence principale résidait dans les modalités de la distribution des coupes. Les champagnes sont désormais courants, à Wallis comme dans les diasporas wallisiennes de Nouvelle-Calédonie et de métropole. Les *kava*, qui nécessitent la présence d'un membre de la chefferie et une grande distribution de vivres sont, en revanche, devenus plus rares.

La cérémonie réalisée au printemps 2016 en métropole

Ces grandes lignes étant posées, j'en viens à la cérémonie qui eut lieu au mois de mai 2016. Il s'agit de la première communion de la fille aînée d'un couple installé en métropole. J'ai ainsi l'occasion de documenter une pratique courante, mais pour laquelle l'officiant principal (le grand-père de la fillette) prend soin de contextualiser la procédure retenue, d'en expliquer les modalités et de s'en excuser.

L'assistance s'étant assise face à la fillette, à ses parents, à ses grands-parents et au frère de sa grand-mère (mentionné *infra* : Pelenato), le grand-père paternel prend la parole sur le ton monocorde qui annonce le début d'un échange de discours ou d'une cérémonie et qui entraîne le silence de l'assemblée. S'adressant nommément aux anciens du groupe maternel, il commence par s'excuser du fait que l'organisation du

14. L'essentiel de mon enquête de terrain a été mené, entre 1992 et 1994, au village d'Utufua, dans le sud de l'île.

15. Les *Sapani* peuvent être réalisés avec du vin blanc mousseux, tout dépend des moyens dont on dispose. De nos jours, il est commun que les étiquettes d'origine soient personnalisées pour l'occasion, surtout s'il s'agit de bouteilles offertes dans le cadre de prestations cérémonielles.

« moment de bénédiction du *kava* » (*temi fakamanu'ia te fo'i kava*[16]) ne se fait pas « comme à Wallis » (*hage a 'Uvea nei*) du fait des nombreuses contraintes. Dans cette « cérémonie du *kava* » (*fo'i kava*), le frère de la grand-mère paternelle (Pelenato) est chargé de la bénédiction (en lieu et place d'un des grands-pères[17]) car il arrive de Wallis : « il est normal que nous lui confions cet honneur de perpétuer nos traditions du pays, chrétiennes et spirituelles[18] » explique-t-il. En outre, au lieu de discours enchaînés, on fait court (il indique ainsi que les maternels n'auront aucun rôle actif à cette occasion alors que la parole est généralement prise de part et d'autre).

Après ce préambule, il s'assure auprès des préparateurs lui faisant face (*tau'a*) que tout est en ordre pour la cérémonie, puis leur donne la consigne de servir la boisson : « Si le *tau'a* est bien prêt, préparez notre champagne ![19] ». Le préparateur central, assis face à la fillette, ouvre une bouteille et commence à servir le vin. Ses voisins immédiats en ouvrent trois autres gardées auprès d'eux et l'aident à en répartir le contenu dans le fond des gobelets disposés et ligne sur des plateaux posés à terre devant eux. Une fois les bouteilles vides, le préparateur principal annonce, selon une formule propre à la cérémonie du *kava* : « *Kua tokalelei te tau'a* ! » (lors des cérémonies comprenant la préparation à base de la plante, cette formule signale que la racine a été mélangée à l'eau, le liquide brassé, puis passé dans un filtre de fibres végétales). Le grand-père officiant demande alors que l'on porte un verre à la fillette[20], à l'orateur et, une fois les verres distribués autour d'eux, que le reste soit porté sans ordre dans l'assemblée (ici appelée *tau'a*). Il indique ensuite à l'orateur que le « *tau'a* est prêt » (*tau'a kua tokalelei ia*) (signe que la suite de la cérémonie lui revient).

Ce dernier le remercie d'avoir pris la charge d'organiser le *kava*, de lui laisser l'honneur du discours ainsi que d'avoir choisi la simplicité. Il continue :

16. Transcription alternative : *temi fakamanu'ia a te fo'i kava*, où le possessif est plus marqué. Précision méthodologique : j'ai procédé aux transcriptions et aux traductions à partir d'un enregistrement impromptu de mauvaise qualité. Quelques passages sont un peu incertains. Je remercie mon mari Eliseo Dartoen pour son assistance dans ce travail.

17. J'ai retenu le style indirect pour une traduction synthétique qui s'en tient aux propositions principales du discours afin d'abréger la traduction. Les implicites sont précisés entre paretnhèses et les expressions vernaculaires particulièrement importantes sont en italiques, soit entre parenthèses, soit mises en note.

18. « [...] *kae tonu pe ke tou foaki koloa i te alu'aga a te'u 'aga'aga fakamo'oni te fakafenua, mo'oni te fakakilistiano, mo'oni te fakalaumālie*. »

19. « *Ka lā, kua tokalelei te tau'a ? Teuteu totatou fo'i Sapani !* »

20. Le gobelet de champagne attribué à la fillette est remplacé, avant qu'elle ne boive, par un gobelet de boisson sans alcool. Ce détail montre bien que l'important, dans une cérémonie du kava, est l'ordre d'attribution des coupes et son annonce publique, non leur consommation effective. C'est le cas aussi lors des *kava* funéraires (*kava fakamavae,* ou *kava pogipogi* pour un roi) : la coupe attribuée au mort est versée à terre devant lui ou devant son cercueil.

> « L..., tu es l'ancien de la famille, à toi revient de garantir la solennité ainsi que la dimension distinctive (*faka'ali'aliki*) de ce jour pour S... [nom de la fillette] ![21] »

Le discours est poursuivi selon le canevas approprié en ces circonstances : Pelenato remercie les grands-parents et les parents d'avoir élevé une descendance (ici, la fillette) ; il remercie la famille rassemblée pour l'occasion, ajoutant :

> « Merci à ceux qui viennent de loin, merci d'avoir laissé derrière vous les difficultés de votre vie en métropole (*i te fenua aeni*) et d'être venus à cette réunion, car nous ne nous rassemblons pas pour de l'argent, des richesses ou de la nourriture [qui auraient été distribués lors d'une cérémonie du *kava* classique] ![22] »

Il poursuit :

> « Nous nous réunissons pour notre petite-fille que voilà, pour sa vie, car c'est elle qui nous rassemble. En ce jour Saint [il s'agissait de l'Ascension], [Jésus] est le roi du Ciel ! En ce jour de bénédiction pour nous tous ! Comprenez-vous pourquoi S... nous rassemble en ce jour ? En ce jour, Jésus a mis fin à son existence parmi les hommes de ce monde-ci. C'est un jour de célébration (*'aho faka'aliki*) du Seigneur, c'est un jour de bénédiction sur nous. »[23]

Il explique alors assez longuement, sur le mode d'un sermon, le lien qu'il voit entre ce jour où une fillette fait sa première communion et l'événement particulier que l'Ascension célèbre chaque année ; il rappelle les valeurs chrétiennes (pardon, entraide, affection mutuelle) s'imposant à tout croyant. Souhaitant que la communiante poursuive sa vie dans la foi chrétienne, il conclut le discours en formulant la bénédiction finale, « *Manu'ai* ! », au nom de la fillette et de ses parents.

Tout le monde se lève, trinque (on invite la fillette à se lever pour faire de même), chacun boit son verre et se rassoit. Le grand-père officiant (L...) reprend la parole :

> « [...] Notre champagne s'est bien passé [...] Je reprends la parole [...] mais il n'y aura pas de retour [on arrête là les discours]. Je te remercie Pelenato pour ta bénédiction du champagne de S..., et pour avoir donné des conseils propres à nous aider dans notre vie de famille ici ! Une vie d'entraide ! Une vie de joie ! Vous avez bien reçu tous les conseils de Pelenato ! [la sono commença à diffuser de la musique et on fit baisser le son]. Je n'ai plus rien à ajouter. Le seul point sur lequel il me reste à revenir, c'est pour

21. « *L... koe ko te 'ulu matu'a o te famali, e tonu ke ke... fai ite 'alu'aga mo te koga faka'ali'aliki o te aho nei o S... !* »

22. « *... Malo te tautau mama'o, malo mo te fai gata'ia o tokotou ma'uli i te fenua aeni, pea tokotou fakatahitahi 'uhi mole, ia mole tou fakatahi ko te pa'aga, pe ko te'u koloa pe ko te kakai !* »

23. « *E tou fakatahitahi i totatou ki'i mokopuna aeni, kua na fakatahi'i tatou. Ko te aho faka'aliki aeni, ko te 'aliki hau o Selo. Ko ia ko te aho manu'ia kia tatou !* »

> ce qui vous concerne, Sosefo[24] et M… : s'il y a des manquements quant à la cérémonie et aux discours qui ont marqué la réunion de ce jour, veuillez nous excuser ![25] »

Renouvelant ses excuses auprès de Pelenato, il formule sa propre bénédiction rapidement et annonce qu'il termine là les discours en remerciant l'assistance (*tau'a*) et en formulant, dans un brouhaha augmentant, de dernières excuses envers les deux grands-mères, au cas où ce qui a été fait, ou dit, leur aurait déplu. L'assistance approuve, le préparateur fit une rapide traduction de ce qui avait été dit. L'officiant, donnant le signal de la fin, invite l'assistance qui commence à se lever, à passer à table.

J'en viens maintenant à une analyse rapide de ces faits. Je commencerai par l'adaptation contextuelle des pratiques.

Retenons d'abord que beaucoup de choses ayant été adaptées pour l'occasion, l'officiant invite l'orateur à « perpétuer nos traditions du pays, chrétiennes et spirituelles ». L'essentiel est là et, ce jour-là, chacun s'acquitte au mieux de sa tâche. Comme l'a bien montré par ailleurs A. Duranti (1988, 1990) pour Samoa, les choses qui doivent être faites le sont au mieux, avec les moyens et les compétences dont on dispose. Lors de mes enquêtes de terrain, à Wallis comme en métropole, les pratiques tant collectives que particulières me sont expliquées en invoquant le même principe : l'engagement de chacun et les modalités de sa participation ne sont pas obligatoires et ne sont généralement pas fixés à l'avance. L'important, dit-on, est que chacun participe selon sa disponibilité et ses possibilités, qu'il fasse de son mieux pour que la cérémonie soit réussie. C'est ce qui cause, une fois la journée achevée, la satisfaction des participants qui considèrent la réussite de la cérémonie dans l'effet d'ensemble, dans la joie (*fiafia*) et le plaisir des sens (*mālie*) que la qualité et la coordination de l'effort collectif suscitent. Chercher à faire au mieux, volontairement ou non, avec des moyens inappropriés peut avoir de graves conséquences : l'étalage de moyens démesurés par un des groupes impliqués entraîne des disproportions ou des

24. La société wallisienne étant un monde d'interconnaissance, j'ai évité de donner trop de noms afin de préserver l'anonymat des participants auprès de qui je n'ai pas demandé d'autorisation. Je garde ici l'usage de « Pelenato » pour conserver une bonne lisibilité à l'exposé des faits. Dans le cas de « Sosefo », ne garder que la majuscule entretiendrait la confusion avec la référence à la fillette dont le prénom commence par la même lettre.

25. « … *kua tokalelei ia te Sapani a tatou… Ka ko te 'alu'aga ia o te potu e… hoko'atu ai te palalau e mole kei hona hoko'atu. E ko te fakamalope ia Pelenato kia koe, i te alu'aga o tau… fakamanu'ia te fo'i Sapani o S…, o tuku 'akepe he'u fa'ahiga tokoni ki te 'alu'aga o te… ma'uli fakafamili ! Ma'uli fetokoni'aki ! Ma'uli i te ma'uli* [formulation mal audible] *fiafia ! Ae pe kua e kotou logomai pe ko tona tukutuku atu e Nato !* [la sono commença à diffuser de la musique] *E mole anai feala haku toe hoko atu. I te potu pe ia e tonu ke toe hoko atu, tou potu Sosefo mo tou potu Manuele, kae iai he'u 'alu'aga e tou hala, he 'alu'aga e fakatahitahi atatou aho nei, kotou fakamolemole atu !* »

inconséquences en ce qu'il peut humilier les partenaires et les récipiendaires, mais aussi donner le sentiment de chercher à paraître davantage que le statut auquel on peut légitimement prétendre (*fia lahi*). Actes et discours sont ainsi très souvent accompagnés d'excuses qui expliquent la situation, suscitent la bienveillance et tentent de couper court aux critiques et aux rancœurs potentielles. En l'occurrence, les excuses du grand-père officiant donnent tout de suite le ton : du fait des contraintes, on ne procéde pas « comme à Wallis » et ce, quand bien-même des « champagnes » y sont communs. Ce qu'il faut entendre là, c'est que l'option retenue est, parmi les cérémonies appelées « champagnes », la plus simple. Un participant commentant ultérieurement l'événement affirme : « on ne peut pas faire plus simple ! »

L'orateur (Pelenato), quant à lui, mentionna les difficultés de la vie en métropole, qui interdisent les dépenses relatives à une cérémonie du *kava* nécessitant, pour l'ensemble des parentèles, l'invitation d'un membre de la chefferie, l'organisation de délégations, la collecte de numéraire et de biens de valeur sur plusieurs mois… En tant qu'ancien, le grand-père officiant (L…) prit sur lui la responsabilité de cette organisation. Elle résulte, en fait, d'un accord en amont entre parents et grands-parents de part et d'autre. Un autre fils de l'officiant ayant souhaité qu'une cérémonie du *kava* ait lieu pour ses propres enfants, il a fait le choix, quelques années auparavant, de partir à Nouméa pour y célébrer leur communion de façon groupée en présence de membres de la chefferie et des parentèles étendues. Contrairement à la cérémonie décrite ici, la cérémonie organisée par le même grand-père à la demande de son autre fils rassembla près de deux-cent personnes dans sa résidence calédonienne et mobilisa toute la famille sur plusieurs jours. Toutefois, il existe plus simple encore que ce « champagne », tel le toast fait à table. Un des préparateurs l'évoque incidemment lorsque nous discutons des événements du jour, car il a été chargé du discours à l'occasion de la communion d'une autre petite-fille de l'officiant L… (la fille d'une de ses filles, cette fois). Pour être la « plus simple », cette cérémonie n'échappe donc pas à un certain formalisme et est suivie d'une traduction synthétique des discours. On le voit donc, l'adaptation des pratiques plie ces dernières aux contingences, mais laisse aussi du jeu aux choix et aux priorités des acteurs qui y sont engagés.

Adaptation et poids du contexte

Il me faut insister, dans cette analyse rapide du rituel et du rapport entre règles et contexte, sur l'importance des relations pertinentes pour la performance rituelle et

sur leur mise en forme. Le fait est capital : on m'expliqua qu'un champagne « n'a rien à voir avec le *kava* », et faire un champagne compliqué n'a pas de sens. Il s'agit de

> « souhaiter toutes les bonnes choses [au communiant] pour la suite du chemin, de remercier toutes les familles. On remercie les parents pour avoir élevé, éduqué l'enfant, le communiant, le prêtre. »

Il suffit, me dit-on en commentant les événements du jour, de bénir la première coupe, celle « qui englobe toutes les autres : Le [prononcé avec insistance] champagne »[26].

Tout le reste est ensuite distribué sans ordre hormis quelques coupes d'honneur. Malgré ses adaptations, l'organisation de la cérémonie garde toutefois des similitudes importantes avec la cérémonie du *kava* et se conforme à certaines de ses règles, telle la dévolution des tâches, l'organisation des séquences, l'usage de formules et du vocabulaire.

La dévolution des tâches, pour commencer, comme l'organisation générale et le choix de la simplicité, avaient fait l'objet d'une entente préalable, mais cela n'exclut pas des excuses formelles pour entériner l'accord et amoindrir de possibles conséquences. Ces excuses appuyées ont toutefois une autre fonction. Comme dans une cérémonie du *kava* classique, deux ensembles de participants coopèrent dans une relation d'antagonisme cérémoniel qui fonde tout le système rituel et, au-delà, l'organisation des relations dites « de parenté » et des groupes sociaux (Chave-Dartoen, 2000 et 2006a). Cet antagonisme se cristallise, lors des rites de passage, dans les prestations qui s'accumulent, en amont de la cérémonie, pour préparer les présentations et les distributions finales que se font réciproquement paternels et maternels de la personne focale. Lorsque des considérations de statut forment un enjeu important pour les groupes concernés, la réciprocité peut prendre la forme de rivalités de type agonistique. Ce n'est pas le cas en la circonstance, comme le choix d'un « champagne » le signale de plus en plus fréquemment. Si l'antagonisme cérémoniel est donc délibérément atténué ce jour-là, on constate sa subsistance dans les excuses formelles qui, prononcées au début et à la fin de la cérémonie, visent à rappeler sa principale raison d'être : le marquage du seuil important que constitue la première communion dans la vie de la fillette (Chave-Dartoen, 2006a), mais aussi et surtout, l'actualisation et la relance des relations nouées entre deux groupes – nécessairement différents et complémentaires – lors du mariage des parents, des

26. Entretien (réalisé en français) du 25/10/2016 avec un des grands-oncles de la fillette qui avait fait partie des préparateurs assis face à elle dans le *tau'a*. Il revient sur les circonstances et peut éclairer certains des choix opérés en amont de la cérémonie.

grands-parents et de toutes les unions dont le groupe cérémoniel résulte. Accomplie lors de toute cérémonie, cette relance connaît plusieurs modalités (accueils des délégations, préparation de prestations communes, commensalité et partages subséquents éventuels), mais c'est lors de la préparation et de la distribution de boisson qu'elle est formellement exprimée face à l'assistance, aux ancêtres et à Dieu, par un échange de discours lors desquels les partenaires se saluent, formulent leur respect et explicitent, avec les circonstances de la cérémonie, les modalités retenues, leurs raisons et ce qu'ils en attendent. Dans ce cas, les maternels, relativement jeunes et peu expérimentés en matière de coutume, avaient choisi de rester muets, mais il importait de rappeler leur place et leur rôle essentiel pour que la cérémonie soit pleinement réalisée. Comme toujours, les excuses se sont donc combinées aux salutations *ad hominem* et plus générales qu'a présenté l'orateur, reconnaissant la position cérémonielle des maternels et exprimant la considération et le respect qui leur sont dus. Chose importante, elles confèrent également à la cérémonie, la structure dyadique de toute interaction sociale visant une action efficace (Chave-Dartoen, 2011 et 2017a).

Une fois explicitement mentionnée la modalité simplifiée d'une cérémonie dont la dimension antagoniste était ainsi atténuée, une fois aussi reconnue l'importance des maternels malgré leur silence, les charges furent réparties entre les paternels, ce jour-là nombreux et expérimentés. Le grand-père paternel prit donc la charge d'officiant en tant qu'homme le plus âgé et, par ailleurs, de longue date très engagé dans la vie cérémonielle. Il attribua la charge – honorifique – du discours à son beau-frère (autre expression de l'antagonisme cérémoniel et de la nécessaire complémentarité qu'il instaure, cette fois-ci au sein même des paternels). Le statut de ce dernier, récemment arrivé de Wallis (homme d'une soixantaine d'années, frère aîné dans la fratrie de la grand-mère paternelle, issu de familles importantes), faisait de lui un hôte d'honneur et un « ancien » incontesté. Bon orateur, très engagé dans la vie religieuse, il détient les compétences pour ce type de tâche et, de fait, son discours prononcé entre les salutations et la bénédiction finale prit la forme d'un sermon, ce que souligna l'officiant quand il le remercia pour les « conseils » qu'il leur avait prodigués.

Les participants à ce « champagne » coopérèrent également sous forme de deux ensembles opposés selon une autre modalité : les « anciens », assis de part et d'autre de la fillette, se distinguent du reste de l'assistance et particulièrement du groupe qui leur fait face et appelé *tau'a*. Au-devant de ce groupe, les préparateurs agissent sur les ordres de l'officiant, tandis que derrière eux, se sont assis tous les hommes représentant les différentes branches des parentèles présentes. Bien que la complexité

propre à l'organisation des *kava* classiques ne soit pas entièrement respectée, l'organisation de l'assistance correspond à ses grands principes. Ainsi, le « champagne » organisé suit, dans ses grandes lignes, la structure et l'organisation d'une cérémonie du *kava*. Il en est allé de même pour l'enchaînement et la structure interne des actions et des paroles, restées également globalement comparables : les tours de parole sont simplifiés, mais respectés ; il en est de même pour la teneur générale des discours (salutations et remerciements, rappel des circonstances, bénédiction) ainsi que pour l'enchaînement des séquences et l'usage de formules consacrées. Si on compare ce champagne et un *kava* classique, trois séquences s'enchaînent de façon comparable suite au(x) discours introductif(s) : la préparation, le discours de bénédiction, la consommation de la boisson.

Je mentionnerai pourtant deux différences essentielles dont l'analyse montre les principes fondamentaux qui organisent les mutations du rituel en permettant des adaptations contextuelles. Dans la cérémonie du *kava*, la demande de l'officiant (« *kua tokalelei te tau'a* ? ») est capitale. Elle initie la préparation de la boisson dans le plat de bois où les racines pilées sont malaxées avec de l'eau. Lors du champagne, les bouteilles sont ouvertes et vidées dans des gobelets en plastique posés sur des plateaux. Dans les deux cas, la distribution de la boisson suit cette préparation, mais deux points majeurs doivent être soulignés : dans la cérémonie du *kava*, les « coupes » (*'ipu*) sont distribuées successivement et attribuées nommément. Par ailleurs, leur ordre de distribution suit rigoureusement le statut des participants, également positionnés dans l'espace cérémoniel. Le discours de bénédiction a lieu durant le brassage, la distribution se fait en tout dernier. Les coupes sont donc successivement portées aux récipiendaires dont le statut relatif et les circonstances déterminent l'ordre.

Pour le champagne, la distribution précède le discours : elle est générale, les quelques premières coupes mises à part. Comme pour un toast, chacun garde son gobelet en main durant le discours et tout le monde le vide, après s'être levé pour trinquer bruyamment, à l'invitation de l'orateur (*Manu'ia* !). Si la première coupe, qui va à la fillette, garde une importance toute spéciale (c'est « Le » champagne), il n'existe pas ici, comme dans une cérémonie du *kava*, d'attribution nominative, d'une part, qui reconnaît à chacun sa position en rapport avec celle du roi et son statut au sein de la société et, d'autre part, en fonction des circonstances et des autres participants. La distribution réglée, très marginale dans ce cas du champagne, est centrale dans toute cérémonie présidée par le roi à qui la population (*tau'a*) offre un *kava*. Là, présentation et brassage du *kava* mettent les relations en actes chorégraphiés ; la bénédiction formelle puis l'énumération des récipiendaires par

ordre de statut les transforme en paroles formalisées ; enfin, la distribution individuelle les mue en mouvements ordonnés dans le temps. Ainsi, énumérant et positionnant par ordre de statut les participants selon leurs relations internes et celles qui les situent face au roi, la cérémonie manifeste et conforte, avec les relations actualisées pour l'occasion, celles qui, à un niveau plus général, organisent la société wallisienne (le « pays » *fenua*) et fondent son existence.

Avant de revenir sur une synthèse des similitudes et des différences, je mentionnerai le recours, pour le champagne, à un vocabulaire sémantiquement ambigu ou à des catégories qui semblent larges. Lors du discours introductif, par exemple, l'officiant appela « *tau'a* » les préparateurs et l'assistance, comme c'est le cas lors des cérémonies formelles. Si l'alcool est communément nommé *kava* à Wallis – plus précisément *kava papalagi*, « kava des Blancs » –, en aucun cas sa consommation ne s'apparente lexicalement au *kava* en tant que moment de préparation et de distribution de *Piper methysticum*. Pourtant, ce jour-là, l'officiant nomma explicitement cette cérémonie « bénédiction du *kava* » (*fakamanu'ia te fo'i kava*) et l'appela plus loin « cérémonie du *kava* » (*fo'i kava*) alors que le contexte ne laisse pas de doute sur la nature réelle de l'événement : un champagne.

Cette extension sémantique ponctuelle me semble très significative, voire centrale dans les processus d'adaptation des pratiques rituelles et d'éventuelles mutations. Elle organise en effet des continuités fortes pour des participants par ailleurs conscients de la particularité du contexte qui nécessite telle ou telle pratique rituelle, son adaptation, les transformations possibles et les ruptures impliquées. Or, les cérémonies ne peuvent être classées selon une typologie fine opposant a priori – et comme on le ferait de l'extérieur – ce qui est un *kava* et ce qui ne l'est pas. La définition de la performance n'est pas à rechercher dans sa forme *via* une typologie, elle est plus proprement contextuelle et qualitative : c'est en considération de ce qui est réalisé à un moment donné que la catégorisation opère[27]. Contexte, résultat visé et modalités se tiennent sans être contraints par des formes a priori. Ainsi, l'usage du terme *kava*, dans le contexte décrit et analysé plus haut, n'est ni métaphorique, ni hyperbolique : il renvoie à la dimension relationnelle des faits sociaux et au

27. Plusieurs sortes de cérémonies existent, avec leurs formes spécifiques : *kava fakahau* ou *kava huni* (« kava royal ») ; *kava faka'aliki* ou *kava palutuitui* si un membre du Conseil des chefs préside, *kava fakahaga* ou *kava ka hui* lorsque c'est un chef de village. L'exemple donné ici montre toutefois des circonstances où des formes de distribution alternatives sont explicitement apparentées à ces cérémonies sans en présenter toutes les conditions ou les éléments formels, loin s'en faut.

« travail » des relations que le rituel opère (mobilisation, évaluation, ajustement des relations), ce qu'une approche typologique et essentialiste ne saurait saisir[28].

À Wallis, il faut donc partir des relations pertinentes en contexte pour pleinement comprendre les phénomènes et le sens des mots utilisés. La présence du roi est, à cet égard, le critère essentiel pour définir ce que les gens font et comment ils doivent le faire (Chave-Dartoen, 2017a). Un niveau de langue particulier est nécessaire quand on y fait référence, mais aussi quand on s'adresse à lui, tandis que l'intermission d'un médiateur rituel est alors nécessaire (Chave-Dartoen, 2011). Il en va de même pour les rituels : sa seule présence implique une performance qui mobilise l'ensemble des relations socio-cosmiques qu'il médiatise au profit du pays. Sous sa présidence, le *kava* ne peut être moins qu'une cérémonie du *kava* extrêmement complexe et réglée appelée « *kava* royal » (*kava fakahau* ou *kava huni*). Elle n'est cependant pas immuable, puisque la chefferie peut valider des mutations importantes avec l'assentiment du roi. En son absence et à défaut de délégué, la forme est plus souple en fonction de l'importance que l'on donne à l'événement, des circonstances et du statut des participants.

L'efficacité du rituel, un « travail » des relations en référence à la totalité sociocosmique

À ce point de l'exposé, je reprendrai les grands aspects de ces adaptations, les mutations qu'elles génèrent et ce que cela enseigne sur le rituel, sur ce qu'il opère et sur ses capacités de mutation à Wallis.

On remarque, tout d'abord, l'adaptation contextuelle des pratiques, qui plie ces dernières aux contingences, mais qui laisse aussi du jeu aux choix et aux stratégies des acteurs qui y sont engagés. On note également, avec la préservation de la structure globale de la cérémonie, le jeu sémantique qui instaure des continuités dans le respect des relations pertinentes en contexte et des catégories qui autorisent ces adaptations. Enfin, il a été souligné que les justifications explicites, qui prennent ici la forme d'excuses, permettent de régler les différentes dimensions de l'action et de ses implications.

Ce rappel synthétique amène au cœur des conceptions mêmes du rituel à Wallis. Comme je l'ai dit plus haut, A. Duranti a bien souligné que, lors de certaines performances à Samoa (1988 : 462-463), l'« emphase est mise sur "faire en sorte que les choses soient faites" [*getting things done*] », c'est-à-dire sur le fait que les responsabilités soient prises, les rôles essentiels remplis par ceux qui s'en montrent

28. Sur le concept d'« élaboration des relations », voir Monnerie (2012, 2016a-b).

capables et les actions effectuées quelques en soient les circonstances, comme l'avait déjà dit Margaret Mead (1937 : 286) qu'il cite *in extenso* :

> « La conception globale est celle d'un plan de base, qui vient des temps ancestraux, un plan de base rendu explicite dans les titres et les expressions dont on garde le souvenir, et qui a un fondement solide dans la terre du district villageois. L'individu n'est important qu'au regard de la position qu'il occupe dans l'organisation générale [*universal scheme*] – en lui-même, il n'est rien. Leurs yeux sont toujours sur ce qui se joue, jamais sur les acteurs, tandis que la tâche de chacun est de tenir son rôle[29]. »

Ainsi, l'accomplissement de tels actes ne peut être que le résultat d'entreprises collectives, le produit de la coopération des officiants et des participants, c'est-à-dire de l'ensemble de l'assemblée. Ainsi, conclut-il, un acte est accompli à la condition d'être reconnu comme tel par « les autres » (*others*). Il en va sensiblement de même à Wallis où, pour être efficace, un rituel doit être placé sous la responsabilité d'un ancien (généralement le roi, un membre de la chefferie, un maître de maison…) et sous la tutelle de ses ancêtres et de Dieu dont tout ancien assure la médiation des bienfaits. La présence de cet ancien – et l'autorité qui lui est reconnue – assure les conditions favorables d'une bénédiction de Dieu et des ancêtres. Elle valide aussi la procédure et scelle un résultat qui – chose importante dans un contexte d'antagonisme cérémoniel – ne saura être, par la suite, ignoré ou contesté.

À la condition qu'un tel ancien soit présent pour l'occasion, les dimensions formelles de la performance passent au second plan : le *kava* peut changer de forme. Ainsi, le poids de l'autorité par laquelle l'action est validée dicte les conditions d'une réalisation acceptable par tous les participants, selon les attentes et le contexte. Ce type de phénomène peut être rapporté à ce que Goffman (1986a-b) appelle, à partir de l'analyse conversationnelle « Condition de Félicité », soit la capacité à inférer ce que l'on pense être « dans l'esprit d'autrui » (l'interlocuteur, les éventuels co-actants ou spectateurs) pour que des paroles aient un sens. Les présupposés apparaissent donc comme des faits mentaux dont la maîtrise implique des théories partagées en termes d'inférences et d'interprétation et, du point de vue analytique, une approche nécessairement pragmatique des interactions. Cependant, les présupposés sont aussi et surtout sociaux, annonce d'emblée Goffman (1986a : 63). Ils portent, en fait, « sur toutes choses au monde (et même sur des bouts d'univers) ». Ce faisant, ils orientent

29. « *The whole conception is of a ground plan which has come from ancestral times, a ground plan which is explicit in titles and remembered phrases, and which has a firm base in the land of the village district. The individual is important only in terms of the position he occupies in the universal scheme – of himself he is nothing. Their eyes are always on the play, never on the players, while each individual's task is to fit his rôle.* » (Trad. de l'auteur)

ou organisent, avec l'action de l'acteur, ses attentes quant aux actes de ses co-actants (*idem*). Entrent aussi en considération les « convenances », c'est-à-dire les codes de l'interaction socialement acceptés, voire imposés (1986b). Dire que les présupposés sont sociaux, c'est donc dire qu'ils incluent ce que Goffman a par ailleurs appelé « rites d'interaction » (Goffman, 1974) et ce qui touche à la reconnaissance, plus ou moins tacite, et à la maîtrise des « cadres de l'expérience » (Goffman, 1991). Ces « présupposés sociaux » semblent donc recouvrir, voire inclure, des phénomènes définis comme relevant de l'« idéologie linguistique » (Silverstein, 1979), des « théories locales des significations et des interprétations » via les conceptions de l'intentionnalité (Duranti, 1988 et 1990) et, plus généralement encore, des « théories indigènes de l'action » (Wendling, 2007). Ils s'étendent à ce que Durkheim a appelé « représentations collectives » et à l'organisation des valeurs fondamentales que l'analyse des phénomènes (idées et pratiques) permet de dégager (par exemple, Dumont, 1986,).

Si l'on considère la portée générale des propositions de Goffman, l'analyse des faits sociaux doit tenir compte des présupposés que les acteurs partagent quant au monde et à son organisation, à la place qu'y trouve chaque chose, au statut que cela lui confère ainsi qu'aux modalités et à la portée de son existence et de ses actions – le monde partagé recoupe ici ce que Wittgenstein a appelé « forme de vie » (Clément, 1996). Doivent aussi être dégagés les présupposés relatifs à l'importance de l'occasion, aux contraintes à surmonter, aux conséquences à attendre, aux marges dont on dispose ou à celles que l'on peut aménager pour que ce qui doit être fait le soit de façon satisfaisante. L'analyse s'attache donc à la signification générale de l'entreprise dans ses dimensions collectives et à son résultat du point de vue des personnes qui y prennent part. Cela implique de prendre en considération le cadre normatif des règles et de la coutume, mais aussi les principes fondamentaux qui organisent l'action au regard des conditions où elle est éventuellement engagée, menée à bien, et considérée comme aboutie avec plus ou moins de réussite.

J'ai indiqué, en début de chapitre, les grandes perspectives ouvertes par les différentes analyses du fait rituel. Dans le cas présent, l'analyse d'une action rituelle accomplie en situation de migration et dans un contexte spécifique permet de mieux caractériser ses principes et, tout au moins pour ce cas, de comprendre ce qui est fondamentalement en jeu. Tout d'abord, s'opère un « travail » particulier sur les relations sociocosmiques : le rituel les mobilise, ce qui implique leur identification ; il les énumère, ce qui implique leur évaluation ; éventuellement, il les ajuste ou les modifie, ce qui suppose la présence d'une autorité capable de procéder et d'en valider le résultat. L'efficacité particulière de ce type d'action apparaît bien ici. Postuler une

irrationalité de la pratique ou sa dimension symbolique manquerait ce qui la caractérise : elle opère, au sein de la société wallisienne, la conjonction temporaire mais nécessaire des relations entre Dieu, les ancêtres et ceux des vivants qui partagent leurs bienfaits. Ce faisant, elle participe à l'animation du social et à ses reconfigurations, puisque toute relation généalogique doit être régulièrement actualisée et confortée par l'engagement dans les cérémonies relatives aux membres de la parentèle dont on se réclame. Seule la participation aux cérémonies fait socialement exister et perdurer de telles relations.

Ensuite, ce qui doit être fait l'est selon les contingences, les moyens et les participants disponibles. Il s'agit ici, avec l'actualisation et le rappel des relations fondant le statut d'une fillette, de ses parents et de ses deux parentèles, d'une bénédiction formelle qui, venant de l'Au-delà, marque son entrée dans la communauté (Chave-Dartoen, 2006a). Les dimensions circonstancielles de la pratique sont nettes. Elles sont facilitées par la présence d'« anciens » dont l'autorité est incontestée (ici, ils officient), par les précautions prises afin d'éviter critiques et contestations ultérieures, par des glissements sémantiques, enfin, concernant le *kava* (plante/alcool) et le flou catégoriel relatif aux cérémonies (inclusion des champagnes dans la catégorie plus générale des *kava*). À l'ambiguïté du vocabulaire correspond ainsi une série d'adaptations découlant des circonstances, mais aussi des choix des participants.

Apparaît enfin la référence que mobilise cette action rituelle et qui, par défaut, en valide l'efficacité : le « vrai *kava* ». Il ne peut être réalisé qu'en référence à la totalité que forme le « pays » (*fenua*), représenté par le roi ou son délégué. Si le *kava* réalisé ce jour était « le plus simple » (un champagne), c'est parce que se dessinent, en contrepoint, le « vrai *kava* » et la médiation que le roi et sa chefferie y opèrent lorsque la cérémonie est organisée sous leur égide. Ainsi, voit-on que le rituel « travaille » les relations sociocosmiques et les manifeste en référence à la totalité supérieure que forme ultimement la société présidée par le roi. Cette totalité peut être partielle lorsque la cérémonie est organisée sous la direction d'un ancien, en fonction des occasions et des contextes, des contraintes et des opportunités. Il n'en reste pas moins que la totalité de référence reste la société wallisienne (*fenua*) et son cosmos, placés sous la responsabilité du roi.

Je conclurai cette étude en soulignant combien la figure royale est ici capitale en ce qu'elle fonde l'organisation et les dynamiques sociales pour l'ensemble de la société, insulaire et diasporique. Certes, Dieu est la référence ultime à laquelle s'adossent l'autorité de la chefferie et la position apicale du roi. Toute cérémonie organisée en leur présence rappelle cette étroite

connexion et la position médiatrice du roi. Toutefois, l'analyse de ce type d'occasion montre, qu'en l'absence du roi, la seule référence à Dieu (quand bien même un prêtre était présent dans la salle) ne suffit pas pour organiser un *kava* qui en soit pleinement un. Il apparaît ainsi que, si les rites de passage prennent la forme de cérémonies plus ou moins complexes, la référence – et la valeur supérieure – définissant, pour les Wallisiens, le pays et sa coutume (*'aga fakafenua*) restent, même en diaspora, la société des hommes dont le roi forme la tête et reste la condition.

Bibliographie

BARTH Fredrik, 1987. *Cosmologies in the Making: a Generative Approach to Cultural Variation in Inner New Guinea*, Cambridge, Cambridge University Press.

BARRAUD *et al.*, 1984. Des relations et des morts. Quatre sociétés vues sous l'angle des échanges, *in* J.-C. Galey (éd.), *Différences, valeurs, hiérarchie. Textes offerts à Louis Dumont*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, pp. 421-520.

BATESON Gregory, 1977. *Vers une écologie de l'esprit*, vol. 1, Paris, Le Seuil.

BOYER Pascal, 2001. *Et l'homme créa les dieux*, Paris, Gallimard.

CHAVE-DARTOEN Sophie, 1992. La cérémonie du kava à Wallis (Polynésie occidentale), mémoire de DEA, Paris, EHESS.

—, 2000. 'Uvea (Wallis) Une société de Polynésie occidentale, étude et comparaison, thèse de doctorat en Anthropologie Sociale et Ethnologie, Paris, EHESS (http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/98/61/01/PDF/Chave-Dartoen_Uvea_Une_societe_de_Polynesie_Occidentale.pdf).

—, 2006a. Rites de passage à Wallis. Succession des générations et renouvellement de la vie, *Journal de la société des Océanistes* 121-122, pp. 77-90 (http://jso.revues.org/554).

—, 2006b. Danse de la Saint Jean-Marie Vianney, Wallis (Polynésie occidentale). Modalités de nomination, contexte d'énonciation et organisation sociale, *Cahiers de littérature orale* 59-60, pp. 185-218.

—, 2011. Expression des relations dissymétriques. Évitement et médiation rituelle à Wallis (Polynésie occidentale), *Cahiers de littérature orale* 70, pp. 37-64 (http://clo.revues.org/1259).

—, 2017a. *Royauté, chefferie et monde sociocosmique à Wallis (ʼUvea). Dynamiques sociales et pérennité des institutions*, Marseille, publications Pacific-CREDO.

—, 2017b. Le sang et le travail. Aux sources de l'autorité dans la société polynésienne de Wallis, *in* D. Gibeault et S. Vibert (éds), *Anthropologie des relations asymétriques. Autorité et pouvoir en perspective comparative*, Paris, Éditions de l'INALCO, pp. 175-207.

—, 2017c. Circulations monétaires à Wallis (Polynésie occidentale) et « travail » des relations sociales, *cArgo - Revue internationale d'Anthropologie culturelle et sociale* 5, « La monnaie en relation », pp. 111-129 (http://www.cargo.canthel.fr/fr/cargo5-la-monnaie-en-relation/).

CLÉMENT Fabrice, 1996. Une nouvelle « forme de vie » pour les sciences sociales, *Revue européenne des sciences sociales*, 34 (106), pp. 155-168.

COPPET Daniel de, 1990. The society as an ultimate value and the socio-cosmic configuration, *Ethnos*, 55 (3-4), pp. 140-150.

—, 1995. ʼAreʼare society. A Melanesian socio-cosmic point of view. How are bigmen the servants of society and cosmos?, *in* D. de Coppet and A. Iteanu (eds), *Cosmos and Society in Oceania*, Oxford, Berg, pp. 235-74.

COPPET Daniel de (éd.), 2002. *Understanding Rituals*, London, New York, Routledge.

DOUGLAS Mary, 2001. *De la souillure : essais sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Éditions La Découverte.

DUMONT Louis, 1986. L'individu et les cultures, *Communications* 43 (1), pp. 129-140.

DURANTI Alessandro, 1988. Intentions, language, and social action in a Samoan context, *Journal of Pragmatics* 12, pp. 13-33.

—, 1990. Doing things with words: conflict, understanding and change in a samoan *fono*, *in* K.A. Watson-Gegeo et G.M. White (eds), *Disentangling. Conflict Discourse in Pacific Societies,* Stanford, Stanford University Press, pp. 459-89.

DURKHEIM Émile, 1960 [1912]. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige.

FRAZER James George, 1981 [1890]. *Le rameau d'or*, Paris, Robert Laffont.

GEERTZ Clifford, 1957. Ritual and social change: a Javanese example, *American Anthropologist* 59 (1), pp. 32-54.

GOFFMAN Erving, 1974 [1967]. *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.

—, 1991 [1974]. *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit.

—, 1986a. La condition de félicité – 1, *Actes de la recherche en sciences sociales* 64 (1), pp. 63-78.

—, 1986b. La condition de félicité – 2, *Actes de la recherche en sciences sociales* 65 (1), pp. 87-98.

GOODY Jack, 2014. *Mythe, rite & oralité*, Nancy, PUN-éditions universitaires de Lorraine.

HERRENSCHMIDT Clarisse, 2007. *Les trois écritures : langue, nombre, code*, Paris, Gallimard.

HOCART Arthur, 2005 [1954 éd. posthume]. *Au commencement était le rite. De l'origine des sociétés humaines,* Paris, La Découverte/MAUSS.

HOUSEMAN Michael et Carlo SEVERI, 1998. *Naven ou le donner à voir : essai d'interprétation de l'action rituelle*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme.

ITEANU André, 1983. *La ronde des échanges : De la circulation aux valeurs chez les Orokaiva*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme.

KEANE Webb, 2007. *Christian moderns: Freedom and Fetish in the Mission Encounter*, Berkeley, University of California Press.

KECK Frédéric, 2002. Les théories de la magie dans les traditions anthropologiques anglaise et française, *Methodos. Savoirs et textes* 2, pp. 1-15.

LARA Philippe de, 2005. *Le rite et la raison : Wittgenstein anthropologue*, Paris, Ellipses.

LARDELLIER Pascal, 2003. *Théorie du lien rituel : anthropologie et communication*, Paris, L'Harmattan.

LASSÈGUE Jean, 2003. Ritualisation et culture. Communication au séminaire du LIAS, Paris, EHESS (http://www.formes-symboliques.org/2003/03/04/ritualisation-et-culture-jean-lassegue/).

LEONE Massimo et Richard PARMENTIER, 2014. Representing Transcendence: The Semiosis of Real Presence, *Signs and Society* 2, pp. 1-23.

LÉVI-STRAUSS Claude, 1958. Le sorcier et sa magie, *Anthropologie structurale* 1, Paris, Plon, pp. 109-117.

—, 1971. *L'homme nu*, Paris, Plon.

LÉVY-BRUHL Lucien, 1960. *La mentalité primitive*, Paris, Presses universitaires de France.

MEAD Margaret, 1937. The Samoans, *in* M. Mead, *Cooperation and Competition among Primitive Peoples*, London/New York, McGraw Hill Book Company, pp. 282-312.

MONNERIE Denis, 2005. *La parole de notre maison. Discours et cérémonies kanak aujourd'hui*, Paris, CNRS/Éditions de la maison des sciences de l'homme.

—, 2012. Objets cérémoniels, chaînes opératoires et élaboration des relations sociales (Arama et Hoot ma Whaap, Kanaky Nouvelle-Calédonie, Mélanésie), *Techniques et cultures* 58 : *Objets irremplaçables* (M. Bailly, P. Lemonnier et S. Revolon éds), pp. 122-141 (www.cairn.info/load_pdf.php?download=1&ID_ARTICLE=TC_058).

—, 2016a. What do ceremonies do? Ceremonial exchanges as operational processes elaborating relations (Kanaky New Caledonia), *in* L. Prager, M. Prager et G. Sprenger (eds), *Parts and Wholes. Essays on Social Morphology, and Exchange in Honour of J.D.M. Platenkamp*, Zurich, LIT Verlag, pp. 219-234.

—, 2016b. Relations et substances : l'anthropologie et les enseignements des cérémonies kanak (Nord de la Grande Terre, Kanaky Nouvelle-Calédonie), *in* C. Barraud, A. Iteanu et I. Moya (éds), *Puissance et impuissance de la valeur, l'anthropologie comparative de Louis Dumont*, Paris, CNRS éditions, pp. 235-260.

RAPPAPORT Roy A., 1999. *Ritual and Religion in the Making of Humanity*, Cambridge, Cambridge University Press.

ROBBINS Joel *et al.*, 2001. Ritual communication and linguistic ideology: A reading and partial reformulation of Rappaport's theory of ritual, *Current Anthropology* 42 (5), pp. 591-614.

ROBERTSON-SMITH William, 1889. *Lectures on the Religion of the Semites*, First Series: *Fundamental Institutions*, London, Adam & Charles Black ed.

ROSSILE Richard, 1986. *Le kava à Wallis-et-Futuna : survivance d'un breuvage océanien traditionnel*, Tallence, Presses universitaires de Bordeaux.

RUEL Malcolm, 1998. Rescuing Durkheim's 'Rites' from the symbolizing anthropologists, *in* N. J. Allen, W. S. F. Pickering, et W. Watts Miller (eds), *On Durkheim's Elementary Forms of Religious Life,* London & New York, Routledge, pp. 98-112.

SCHMITT Jean-Claude, 2013. *Le corps, les rites, les rêves, le temps: essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard.

SILVERSTEIN Michael, 1979. Language structure and linguistic ideology, *in* P.R. Clyne, W.F. Hanks and C.L. Hofbauer (eds), *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, pp. 193-247.

SIMÉONI Patricia et Vincent LEBOT, 2014. *Buveurs de kava*, Port-Vila, éd. Géo-consulte.

SPERBER Dan, 1974. *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann, coll. Savoir.

STRATHERN Marilyn, 1988. *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

TURNER Victor, 1990 (1969). *Le phénomène rituel. Structure et contre structure*, Paris, PUF, coll. Ethnologies.

—, 1972 (éd. orig. 1968). *Les tambours d'affliction : analyse des rituels chez les Ndembu de Zambie*, Paris, Gallimard.

VERNANT Jean-Pierre, 1990. Figuration et image, *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens* 5 (1), pp. 225-238.

WENDLING Thiéry, 2007. Du rite et des théories indigènes de l'action, *Ethnologie française* 37 (HS), pp. 119-122.

WEINER Annette, 1976. *Women of Value, Men of Renown: New Perspectives in Trobriand Exchange*, Austin, University of Texas Press.

WOOLARD Kathryn A. and Bambi B. SCHIEFFELIN, 1994. Language ideology, *Annual Review of Anthropology* 23 (1), pp. 55-82.

YANNIC Aurélien, 2009. *Les rituels à l'épreuve de la mondialisation-globalisation*, Le Rituel, Paris, CNRS Éditions, coll. Les Essentiels d'Hermès.

Formes de la performance rituelle, changements de contexte et mutations. La cérémonie du *kava* wallisienne en contexte de migration

Résumé

Bien que très codifiée, la cérémonie du kava wallisienne (Polynésie occidentale) a toujours évolué, tant dans l'organisation générale que dans les discours dont l'ordre et la formulation participent de son importance sociale et de son efficacité rituelle. Elle s'est toutefois transformée, ces dernières décennies, au point que la distribution extrêmement formelle du breuvage (*kava*) a été remplacée par une distribution de champagne et d'un toast. Les discours échangés pour l'occasion (rites de passage, accueils, etc.) prennent ainsi une importance particulière dont il faut saisir les enjeux. Fondé sur un exemple précis, ce chapitre montre différents niveaux de référence et de significations. La situation d'interaction est essentielle en ce que son cadre rituel est modifié comme celui, plus large, des formes de mobilité que génère la diaspora. Sont ainsi dégagées : a. les références et la portée qui, prêtées à ces discours, fondent leur importance pour les participants ; b. le changement des pratiques langagières et discursives qui résultent de ces mobilités et les disparités que ces dernières instaurent dans la maîtrise de la langue.

Mots-clés : changement rituel, performance rituelle, contexte migratoire, Polynésie, cérémonie du *kava*.

Wallisian kava ceremony speeches in a migration context. Changes in performance, context and ritual process

Abstract

In spite of its highly codified character, the Wallisian kava ceremony (in Western Polynesia) has constantly evolved in its general organization and speeches, whose formulations and order determine its social importance and ritual efficiency. However during these last decades it has been transformed to the point that the extremely formal distribution of the beverage (kava) has been replaced by a distribution of champagne and a toast. Conversely, the speeches exchanged on the occasion (rites of passage, welcoming receptions etc.) have taken on a particular importance, whose stakes must be understood. Based on a case study, this chapter points out various levels of reference and meanings. The situation of interaction is essential here, in that its ritual frame is modified as well as the wider scope of the forms of mobility associated to the Wallisian diaspora. The references and the scope of these speeches, and what make them important for the participants –as well as the change in linguistic and discursive practices– will thus be clarified. They result from these mobilities and the resulting disparities in mastery of the language.

Keywords: *Ritual change, ritual performance, migration context, Polynesia, kava ceremony.*

Comment « bien parler » le zapotèque de l'Isthme ? Purisme, pluralisme et enjeux sociaux

par

Haley DE KORNE

Ce texte explore comment les membres d'une « communauté de parole » (*speech community*) autochtone évaluent leurs façons contemporaines de communiquer et il analyse ces évaluations en tant que fenêtres envers des idéologies et ontologies linguistiques locales. Dans la communauté de parole des Zapotèques de l'Isthme du sud du Mexique (Isthme de Tehuantepec), il existe de multiples évaluations et de multiples idéologies du langage qui circulent entre différents acteurs sociaux. Dans ce chapitre, je discute d'abord les idéologies linguistiques pertinentes dans les communautés de parole minoritaires avant de donner une vue d'ensemble de la communauté de parole des Zapotèques de l'Isthme (la langue zapotèque de l'Isthme est également mentionnée ici par l'autodénomination *diidxazá*) et présenter les données ethnolinguistiques qui fondent cette étude. À travers des exemples tirés de l'observation participante, de la documentation du paysage sémantique et des entretiens, j'explore les évaluations caractérisées comme influencées tantôt par des idéologies critiques ou puristes ou par des idéologies pluralistes. Je conclus avec une discussion sur la façon dont ces évaluations actuelles se rapportent aux idéologies de prescriptivisme et de standardisation qui sont courantes dans les ontologies de langue d'origine européenne. En outre, je considère les implications de diverses normes à la lumière du contexte actuel des contacts culturels, de l'utilisation croissante du zapotèque de l'Isthme dans des institutions et des pratiques de documentation linguistique.

Évaluations des pratiques de communication : comment « bien parler » ?

Les points de vue que les membres de la communauté de parole ont sur les pratiques de communication de leur communauté informent sur les caractéristiques

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 179-197

les plus saillantes de la réalisation d'un « bon » langage pour eux. De telles perspectives ou croyances sur la langue sont souvent appelées idéologies linguistiques. Le fait que ce qui constitue le « bon » langage varie d'un contexte communicationnel à un autre est l'un des concepts fondamentaux de la sociolinguistique (Hymes, 1968 ; Labov, 1970) et de nombreux chercheurs ont exploré le rôle joué par de telles idéologies linguistiques dans les pratiques sociales (Schieffelin, Woolard et Kroskrity, 1998 ; Sicoli, 2011). Les normes de communication spécifiques à une communauté peuvent être perçues négativement par d'autres communautés linguistiques, comme le montre l'exemple des pratiques de communication des enfants autochtones dans les écoles publiques de la côte ouest des États-Unis analysées par Philips (1972). Sans compter qu'il existe inévitablement des variations internes au sein des communautés de parole, les jeunes par rapport aux aînés, ou le discours formel par rapport au discours informel (Agha, 2007 ; Goffman, 1967). Si certains styles communicationnels sont souvent évalués et stéréotypés dans le paysage idéologique d'une communauté de parole, cela conduit à un statut social plus ou moins élevé pour les locuteurs de ces variétés (Lippi-Green, 1997).

Les évaluations linguistiques faites en interne peuvent s'orienter vers des préoccupations multiples en conjonction avec les idéologies et ontologies linguistiques dominantes dans le contexte local. Par exemple, sous l'influence de l'idéologie linguistique standard qui prévaut dans la culture européenne (Gal, 2006, 2017 ; Makoni et Pennycook, 2007), le statut social des manières de parler tournent souvent autour de préoccupations d'approximation à une norme établie. En d'autres termes, les façons de parler sont perçues comme « correctes » ou « incorrectes » selon leur degré de conformité à un registre de communication officiellement prescrit, soit le registre standard. La standardisation – la tentative d'avoir des formes parlées et écrites prescriptives – est une idéologie qui est culturellement et historiquement spécifique, mais qui a acquis un pouvoir significatif dans des contextes influencés par l'Europe (Costa, De Korne et Lane, 2017 ; Deumert et Vandenbussche, 2003 ; Milroy et Milroy, 1999). Gal décrit ces idéologies de normalisation comme :

> « *exhibiting loyalty towards a standard variety whose high status is supported by centralizing institutions [...] that inculcate in the population a respect and desire for such linguistic forms.* » (Gal, 2006 : 164)
>
> [« témoignant de la loyauté envers une variété standard dont le statut élevé est soutenu par des institutions centralisatrices [...] qui inculquent à la population le respect et le désir envers de telles formes linguistiques. »]

Cette auteure relie l'idéologie de la normalisation à la notion de langage légitime (Bourdieu, 1991), une norme qui reconnaît certaines pratiques de communication comme langage, alors que d'autres pratiques deviennent non-langage ou moins-que-langage. Les évaluations fondées sur une idéologie linguistique standard sont prescriptivistes dans la mesure où elles définissent et cherchent à imposer une norme linguistique au-dessus de toutes les autres. De plus, elles se caractérisent par la promotion d'un registre ou style soi-disant autonome, qui n'est pas influencé par les pratiques des locuteurs, le contact de langues ou le changement linguistique.

Dans les communautés minoritaires, le désir d'un langage « pur » ou « authentique » a été noté comme une source de tension (Dorian, 1994 ; Whaley, 2011). Les communautés de parole minoritaire existent généralement dans des contextes multilingues où des locuteurs utilisent régulièrement des langues différentes en fonction des domaines sociaux. Dans de tels contextes, l'utilisation de plusieurs langues et registres linguistiques est une pratique de communication répandue. L'utilisation flexible d'un répertoire multilingue ou « *translingual practice* » (pratique translinguistique, Canagarajah, 2013), a longtemps été la norme dans divers contextes linguistiques et a caractérisé les écologies des langues coloniales et post-coloniales, donnant lieu dans certains cas à des langues créoles et à de nouveaux registres linguistiques. Alors que le multilinguisme est historiquement et géographiquement plus commun que le monolinguisme, une idéologie monolingue a été établie dans les discours des États-nations, les écoles et les sciences linguistiques et sociales (Canagarajah, 1999 ; Piller, 2017). Ce biais idéalise la parole et les locuteurs monolingues comme étant purs et faisant autorité vis-à-vis des locuteurs multilingues qui peuvent être considérés comme ayant des capacités linguistiques déséquilibrées, incomplètes ou empruntées (García, 2009 ; Kachru, 1994). La dévaluation des pratiques translinguistiques dans les idéologies sociales dominantes nourrit les tensions autour du purisme et de la variation dans les communautés de la parole minoritaires.

Au Mexique, les colonisateurs et les missionnaires espagnols ont apporté avec eux des idéologies linguistiques monolingues et standard, où les langues indigènes sont appelées péjorativement « *dialectos* » ou dialectes, patois, contrairement aux « langues » telles l'espagnol et l'anglais. L'idéologie linguistique standard a été encore renforcée au Mexique grâce à la scolarisation obligatoire en espagnol, qui socialise les participants dans des normes linguistiques normatives axées sur l'alphabétisation alphabétique (López Gopar, 2007). Des tensions au sujet des idéologies du langage prescriptiviste et puriste ont été notées dans plusieurs communautés linguistiques autochtones au Mexique. Hill et Hill (1986) ont examiné les pratiques de commu-

nication « syncrétiques » d'une communauté de locuteurs mexicano[1], discutant de la prédominance d'une préférence idéologique pour le mexicano monolingue, perçu comme « pur » et « légitime ». En même temps, les pratiques de communication de la communauté étaient essentiellement « syncrétiques », s'appuyant sur la compétence bilingue des locuteurs en espagnol et mexicano (Hill, 1998 ; Hill et Hill, 1986). Cette sorte de « multiplicité idéologique » a aussi été examinée par Messing (2003 et 2007), qui identifie des courants idéologiques contradictoires et concurrents en jeu au sein d'une communauté de parole mexicano. Elle note des tensions entre les évaluations positives de l'indigénéité (y compris la langue autochtone) et le désir de réaliser un progrès socio-économique qui amène les membres de la communauté à dévaluer simultanément ce qui est lié au patrimoine et à la tradition.

Dans la région du Yucatan au Mexique, Cru (2017) a examiné comment les jeunes rappeurs adoptent une attitude essentialiste envers le contact entre l'espagnol et la langue maya dans leurs chansons, faisant des choix qu'il analyse comme des stratégies de promotion de la langue. Dans un programme d'éducation pour les enseignants du maya, les évaluations puristes de la langue ont également un impact ; Guerretaz (2015) illustre comment la conformité à une norme et la promotion de la langue ancienne ou « authentique » sont prioritaires. Dans ce contexte, l'usage de la langue standard est valorisé au-dessus de la compétence native (*nativeness*), l'amenant à soutenir que, dans le contexte maya :

> « *standardness is not just a political mechanism but also a culturally based understanding of expertise.* » (Guerretaz, 2015 : 180)
> [« la standardisation n'est pas seulement un mécanisme politique mais aussi une compréhension culturellement fondée de l'expertise. »]

Elle explique que la valeur élevée de la langue standard est en contradiction avec l'idéologie dominante dans les disciplines universitaires linguistiques, où la diversité linguistique est valorisée ; cependant, elle constate que cette évaluation doit être prise en compte dans le développement et la mise en œuvre des politiques linguistiques dans ce contexte.

La compréhension des idéologies linguistiques internes à la communauté est importante dans tout projet social lié à la langue, depuis l'éducation primaire jusqu'à la création artistique en passant par la documentation linguistique. Comme l'a soutenu Kroskrity (2009), parvenir à une compréhension des idéologies des acteurs clés, ou « clarification idéologique », est une étape importante pour surmonter

1. Une groupe autochtone de la région centrale du Mexique.

certaines des tensions qui sont communes dans de telles entreprises. J'examine ici des idéologies linguistiques qui sont mises en évidence dans une communauté de zapotèque de l'Isthme dans le sud d'Oaxaca. Plus précisément, je considère 1) la nature des évaluations des pratiques de communication dans la communauté de parole contemporaine du zapotèque de l'Isthme (le diidxazá) et 2) les implications de ces évaluations et idéologies pour les projets sociaux liés à la langue.

Contexte de l'étude

La communauté de parole des Zapotèques de l'Isthme existe depuis longtemps dans un environnement multilingue, avec des contacts interculturels et translinguistiques parmi cinq familles de langues autochtones, de nombreuses langues et dialectes au sein de chaque famille, et des influences durables de la langue nahuatl portées à travers la colonisation aztèque pendant le XVe siècle. L'empire zapotèque a développé plusieurs systèmes d'écriture, une astronomie sophistiquée, l'architecture et autres disciplines intellectuelles parmi les élites ; cependant, ces pratiques n'ont pas été transmises au-delà de l'époque coloniale et elles ne sont pas entièrement documentées (de la Cruz, 2008 ; Urcid, 2005). L'utilisation de l'espagnol et, dans une moindre mesure, d'autres langues issues de l'immigration, a suivi la colonisation européenne du XVIe siècle (Miano Borruso, 2002). Le diidxazá est l'une des nombreux variantes qui composent le groupe linguistique zapotec (Pérez Báez et Kaufman, 2016) ; il est parlé par environ 80 000-100 000 personnes sur la côte Pacifique de l'Isthme de Tehuantepec (Instituto nacional de lenguas indígenas INALI, 2008) ; il inclut quatre variantes reconnues dans la région.

À la fin du XIXe siècle, des intellectuels zapotèques ont commencé à écrire et à documenter leur langue et il existe, depuis les années 1930, un mouvement littéraire actif de diidxazá. Des écrivains, en collaboration avec des linguistes et des missionnaires, ont établi une norme d'écriture standardisée en 1956 (La Sociedad Pro-Planación del Istmo, 1956) qui est utilisée par des écrivains contemporains et certains enseignants, bien qu'aucune autorité centralisée ne l'impose (Pérez Báez, Cata et Bueno Holle, 2015). En plus de la poésie zapotèque, il y a aussi une musique populaire abondante, y compris un répertoire hip-hop en plein essor. Malgré cette visibilité et le statut relativement positif du diidxazá au niveau local ainsi que l'adoption d'une loi en 2003 qui reconnaît les langues indigènes du Mexique au niveau national (*Ley general de derechos lingüísticos de los pueblos indígenas*, 2003), le pourcentage de la population qui parle zapotèque est en nette baisse, avec peu d'enfants qui apprennent la langue à la maison (Marcial Cerqueda, 2014).

La scolarisation en espagnol a commencé dans les années 1920 et est bien établie dans l'Isthme depuis les années 1940 (Robles, 1977). La majorité de la communauté de parole actuelle a ainsi suivi une scolarité obligatoire en espagnol et ceux qui désirent travailler à l'extérieur de la région sont en contact régulier avec des locuteurs de l'espagnol et d'autres langues autochtones voisines. Alors que certaines pratiques locales de subsistance comme la pêche, l'élevage des vaches, la production d'aliments et l'artisanat emploient une partie importante de la communauté, un nombre croissant de personnes travaillent dans des environnements hispanophones, comme la raffinerie de pétrole dans le port voisin de Salina Cruz et, plus récemment, les chantiers de construction des parcs éoliens. Les réformes de l'éducation en cours et les tendances économiques des premières décennies du XXIe siècle entraînent également une présence croissante de l'anglais dans la région (De Korne, 2017).

Actuellement, la communauté de parole du zapotèque de l'Isthme (telle que nous la comprenons dans ce texte) englobe tous les locuteurs du diidxazá de l'Isthme de Tehuantepec et d'ailleurs, ainsi que tous les résidents de l'Isthme qui sont en contact avec le zapotèque de l'Isthme, quoi qu'ils s'identifient ou non comme locuteurs. Ce groupe diversifié inclut des personnes (le plus souvent âgées) qui préfèrent parler diidxazá et qui ont des capacités limitées en espagnol, des personnes (souvent, la génération des adultes) qui utilisent le diidxazá et l'espagnol tous les jours dans différents domaines de leur vie aussi bien que des personnes (souvent, de jeunes adultes et des enfants) qui entendent le diidxazá dans leur environnement habituel, mais parlent le plus souvent l'espagnol et expriment une curiosité avide envers l'anglais, le français, le japonais et d'autres langues qui ont suscité leur intérêt à travers des multimédias globalisés qui font partie de leur quotidien. Les compétences des locuteurs varient donc considérablement dans la région ; il y a quelques villages où le zapotèque de l'Isthme est aujourd'hui la première langue des enfants, bien que, dans beaucoup de villages, l'espagnol est de plus en plus répandu.

Méthodologie

Cette étude est basée sur des enquêtes de suivi ethnographique des initiatives d'éducation et de plaidoyer du diidxazá (2013-2015, avec des visites de suivi en 2016, 2017 et 2018), incluant observation participante, entretiens, documentation du paysage sémiotique, collecte de documents (matériels pédagogiques produits localement, littérature et médias) et recherche-action (De Korne, 2016). Entre 2013 et 2015, j'ai passé dix-sept mois à Juchitán de Zaragoza, une ville centrale de l'Isthme, et j'ai mené des observations participantes dans des initiatives d'éducation du diidxazá dans des villes de la région. La majorité des situations que j'ai observées et

auxquelles j'ai participé étaient dominées par l'espagnol et j'ai mené mes recherches principalement en espagnol, tout en acquérant des compétences de base en diidxazá. Étant une chercheure américaine-européenne, je suis entrée dans ce contexte en tant qu'étrangère et j'ai développé des liens et des collaborations avec divers acteurs locaux qui, comme moi, ont des antécédents et des intérêts liés à l'apprentissage des langues, à l'alphabétisation et au multilinguisme.

L'analyse ici repose sur les évaluations de pratiques de communication à partir de données tirées d'observations, d'entretiens et de documents collectés. Bien que cette discussion ne puisse pas englober tous les points de vue des membres de la communauté de parole, je vise à mettre en évidence certaines des positions idéologiques qui me semblent se répéter fréquemment et se manifester à la fois dans le commentaire et la pratique parmi de multiples acteurs. En raison de l'objet de mon étude sur les pratiques linguistiques dans les milieux éducatifs, les personnes dont les perspectives sont mises en évidence ici sont souvent impliquées dans l'éducation d'une manière ou d'une autre, qu'ils soient enseignants, apprenants ou parents. Les participants vont des jeunes adultes aux personnes dans la soixantaine ; ils et elles viennent de différentes parties de la région et possèdent différents degrés de compétence bilingue.

Évaluations et idéologies linguistiques par rapport au zapotèque de l'Isthme

Les évaluations de la communication contemporaine des Zapotèques de l'Isthme tournent souvent autour, d'une part, du contact entre le zapotèque et l'espagnol et, d'autre part, des variations ou dialectes au sein de la langue qui existent dans la communauté. L'analyse examine les évaluations et les idéologies qui sont présentes par rapport à ces deux caractéristiques communes de la communication en zapotèque, illustrant la manière dont les membres de la communauté prennent des positions pluralistes et/ou puristes par rapport à ces caractéristiques saillantes.

Évaluations positives d'un diidxazá « pur »

Comme dans beaucoup de communautés de parole minoritaires, la notion d'une variété « pure » de diidxazá (diidxazá *do'*) qui serait entière et ininterrompue, sans aucune influence de l'espagnol, est souvent idéalisée. Bien que ce soit une pratique omniprésente d'utiliser le vocabulaire espagnol dans les conversations en diidxazá, beaucoup d'acteurs le considèrent comme indésirable et louent les locuteurs qui

utilisent moins de mots espagnols, tout en continuant à utiliser fréquemment l'espagnol lorsqu'ils communiquent eux-mêmes.

Un discours normatif sur le diidxazá *do'* est exprimé par certains acteurs qui jouent un rôle actif dans la promotion de l'usage du diidxazá, et définissent ce terme comme signifiant « bon » ou « pur » diidxazá. Ce discours s'oriente également vers des notions puristes de la langue, où le fait d'éviter l'influence espagnole permet de rehausser le statut du zapotèque. J'ai entendu le terme diidxazá *do'* pour la première fois de la part de deux jeunes activistes linguistiquement formés qui l'utilisaient comme un moyen de se référer au type du diidxazá qu'ils pensaient comme devant être préservé, contrairement au diidxazá d'usage courant. *Do'* est un suffixe adjectival dépendant qui peut signifier « sacré, raffiné, immense, paisible », ou « calme », parmi d'autres interprétations, selon le contexte. L'utilisation la plus courante de *do'* se trouve dans les mots *bido'* (saint) et *nisado'* (mer/océan). L'utilisation de *do'* en relation avec le mot diidxazá semble être une pratique assez récente, ou du moins avoir été limitée aux milieux littéraires et activistes. Après avoir entendu ces jeunes hommes, j'ai commencé à demander à d'autres s'ils avaient entendu le terme et comment ils le définiraient. Les personnes impliquées dans la littérature et l'enseignement du zapotèque ont généralement interprété le terme d'une manière similaire, en relation avec la qualité du langage. Cependant, les personnes n'appartenant pas à ces cercles n'ont pas facilement interprété ce terme. Un agriculteur dans la quarantaine l'a interprété comme le genre de langage doux que vous utiliseriez pour raisonner un enfant, avant de parler directement ou avec colère. Une grand-mère dans la soixantaine a dit qu'elle n'avait jamais entendu le mot et qu'elle n'avait pas d'interprétation.

En février 2015, un groupe d'écrivains, d'administrateurs de l'éducation et de personnalités politiques a lancé une campagne à Juchitán pour promouvoir l'utilisation et l'enseignement du diidxazá, et ils ont nommé leur campagne *Gusisácanu diidxazá do' stinu* (Renforçons notre diidxazá *do'*). Ils ont commencé à diffuser des affiches et de la publicité en ligne autour de Juchitán, à organiser des ateliers et à faire de la publicité sur plusieurs stations de radio et sur un panneau d'affichage au carrefour principal de la ville. La figure 1 montre l'affiche annonçant le lancement de la campagne.

Le logo de la campagne, qui était la première chose que les organisateurs ont créé, montre une adaptation reconnaissable de la tête qui a été utilisée pour représenter la ville de Juchitán sur le *Códice Mendocino* (Codex Mendoza), le plus ancien document écrit de la ville. Chaque mot de l'affiche apparaît à la fois en espagnol et en diidxazá, y compris les mots qui sont toujours produits en espagnol dans l'usage oral

courant, et le texte zapotèque est plus large que le texte espagnol. L'utilisation du zapotèque dans les affiches officielles et commerciales n'est pas rare, mais elle est généralement utilisée de manière complémentaire à l'espagnol et seulement pour certains mots clés (voir De Korne, 2016, section 4.2). L'utilisation de termes comme *beeu guiropa* (deuxième mois, c'est-à-dire février), *Ruaa yoola'hui stinu* (bouche de notre maison centrale, à savoir Explanada del Palacio Municipal) n'est pas courante dans la communication zapotèque et montre que l'affiche adopte un registre puriste avec les traductions inhabituelles que cela implique.

L'idéologie puriste évidente de cette campagne et dans d'autres évaluations négatives du contact de langue oriente vers une ontologie idéalisée du diidxazá comme étant autonome de l'espagnol. Cette ontologie séparée fait partie d'une stratégie visant à élever le statut du diidxazá par rapport à l'espagnol, en le plaçant ici en premier et dans une police plus grande. Mais, ce registre puriste est assez différent de l'usage courant au sein de la communauté de parole et peut contribuer à la dévaluation des pratiques communicatives quotidiennes.

FIGURE 1. – Affiche annonçant le lancement de la campagne *Gusisácanu diidxazá do' stinu* (« Renforçons notre diidxazá *do'* ») en février 2015

Évaluations positives de la variation

Contrairement à l'évaluation négative fréquente du contact multilingue, il existe de nombreuses personnes qui évaluent de manière positive la variation dialectale du diidxazá et s'orientent vers une idéologie pluraliste de la variation interne du langage, notamment les personnes travaillant dans l'enseignement du zapotèque. Une anecdote tirée de l'observation dans une classe d'alphabétisation pour jeunes adultes illustre à la fois les idéologies pluralistes et puristes en jeu.

> « L'enseignant dirige une discussion sur les différentes façons de dire demain, *guixí* et *ixí*, et identifie les deux comme étant corrects. Bien que certains considèrent la pratique commune de ne pas prononcer le [g-] au début des mots comme une forme de dégradation linguistique, il n'est pas d'accord. Il dit aux étudiants *hay que justar el alfabeto a tu habla* (vous devez ajuster l'alphabet à votre façon de parler). Une jeune femme commente avec confiance *Yo digo ixí* (je dis *ixí*). Un jeune homme assis à ses côtés la taquine, *Pero ¿lo dices bien?* (Mais le dites-vous bien/correctement ?). L'enseignant ne l'entend pas et continue la leçon. » (Notes de terrain et audio, 14/01/2014)

D'autres enseignants du diidxazá adoptent également cette approche, encourageant les élèves à apprendre le dialecte ou la variation de leur choix et à parler sans se soucier du mélange et de ce qui serait « correct ». Bien que les enseignants adoptent une position pluraliste, certains étudiants maintiennent leurs propres orientations idéologiques envers une norme homogène, visant la présence des deux points de vue au sein de la communauté linguistique.

La position pluraliste de cet enseignant est délibérée, comme une discussion d'entretien le montre :

> « *No me gusta ser como muy normativo porque van a decir "es muy purista" o que... me tomen como muy estricto. Hay veces escucho y no digo nada... pero... si puedo... les digo pero-- para no hacerlos sentir mal... namás para hablarles de la riqueza del idioma [...] No me gusta porque... si de por sí no habla y aparte... los... les digo que no hablan bien...* » (Entretien, 14/10/2014)
>
> [« Je n'aime pas être très normatif parce qu'ils vont dire "il est très puriste" ou que... ils me prennent pour quelqu'un de très strict. Il y a des fois où j'écoute et je ne dis rien... mais... si je peux... je leur dis mais -- afin de ne pas les faire se sentir mal... juste pour leur parler de la richesse de la langue [...] Je n'aime pas ça parce que... si en fait quelqu'un ne parle pas et que d'ailleurs... je leur dis qu'ils ne parlent pas bien... »]

Cet enseignant préfère finalement une utilisation plus autonome et puriste du diidxazá, mais il reconnaît les réalités contemporaines où les mots espagnols sont profondément ancrés dans les pratiques de communication. Il commente :

> « *Digo ¿por qué? si tenemos el nombre ¿por qué estás usando el préstamo? Cuando no lo tenemos, pues ni modos no lo tenemos. Manzana: manzana. Pera: pera. Pero sí tenemos "aguacate"... "yaaxhu".* » (Entretien, 14/10/2014)
> [« Je dis pourquoi, si nous avons le nom, pourquoi utilisez-vous le mot emprunté ? Lorsque nous ne l'avons pas, bien, eh bien, nous ne l'avons pas... pomme : pomme, poire : poire. Mais nous avons de l'avocat ... "yaaxhu". »]

Dans une communauté de parole où il n'y a pas d'autorité linguistique centralisée, les enseignants sont à l'avant-garde de l'élaboration et de la négociation des normes linguistiques. Reste à savoir si la présence d'idéologies pluralistes dans les salles de classe du diidxazá peut avoir une influence sur les jeunes apprenants et les locuteurs en général.

Négocier le purisme et le pluralisme dans les pratiques communicatives

Les orientations puristes et pluralistes peuvent exister côte à côte dans la communauté. Même les individus peuvent faire preuve des deux évaluations, comme dans l'extrait d'entretien suivant où un militant en faveur de la promotion de la langue discute la variation dialectale au sein de la communauté :

> « *Muchos por ejemplo: "¿cuál es el zapoteco más puro?" "¿Cuál es el mero zapoteco?" dicen. "No, el que se habla en Ixtaltepec"; "Ah, no, el que se habla en Oaxaca"; "El que se habla en Juchitán..." "No. todos vienen de un mismo zapoteco y cada uno varió. Y todos son igual de válidos siempre y cuando" digo, "siempre y cuando no sea zapoteco o sea español con cachos de chap"– zapochueco decimos nosotros, ¿no? Hasta decimos de broma zapochueco porque está ya todo revuelto.* » (Entretien, 14/05/2015)
> [« Beaucoup [de gens] par exemple [disent] : "Quel est le zapotèque le plus pur ? Quel est le zapotèque absolu ?", ils disent : "Non, celui qui est parlé à Ixtaltepec" ; "Ah non, celui qui est parlé à Oaxaca" ; "celui qui est parlé à Juchitán"..."Non. Ils viennent tous du même zapotèque et chacun a changé. Et tous sont également valables aussi longtemps que", dis-je, "aussi longtemps que ce n'est pas du zapotèque qui est de l'espagnol avec des morceaux de–*zapochueco* [zapotèque brisé/tordu] nous disons, non ? En plaisantant, nous disons *zapochueco* parce que maintenant tout est mélangé/désordonné". »]

Comme l'indique cet extrait d'entretien, il y a des gens qui évaluent certaines variétés régionales de zapotèque comme étant supérieures aux autres et se demandent quelle variété est la meilleure. Ceci présente une ontologie pour le diidxazá qui est non seulement autonome, mais aussi homogène, à l'instar de langages standardisés où une seule forme est correcte. Cependant, ce militant évalue lui-même la diversité dialectale comme légitime, en s'orientant vers une idéologie pluraliste de la variation interne du langage. En même temps, il évalue la diversité translinguistique comme illégitime en se moquant de la prévalence du « zapotèque brisé ».

Cette double position est répandue dans la communauté de parole et est représentée schématiquement dans le tableau 1.

Alors que de nombreux membres de la communauté de parole adhèrent à une idéologie plutôt puriste et prescriptiviste vis-à-vis de l'utilisation de plusieurs langues – telles que les pratiques translinguistiques –, la présence de variations au sein de la communauté linguistique est évaluée la plupart du temps positivement. Ces idéologies sont représentées dans le tableau 1 comme un continuum afin de montrer que les acteurs sociaux peuvent changer de posture et qu'il existe plusieurs postures au sein de la communauté. Les évaluations et idéologies sont plus extrêmes chez certaines personnes que chez d'autres, mais le tableau montre les postures les plus répandues. Il est important de noter que la posture qu'occupent les acteurs peut changer en raison de leur position sociale et/ou du contexte d'utilisation de la langue ; par exemple, l'enseignant qui tempère ses préférences puristes afin de mieux soutenir ses élèves ou les concepteurs de la campagne de revitalisation qui ont choisi un registre puriste, avec des mots peu utilisés dans la communauté, comme pour rehausser le statut de la langue.

Implications des idéologies puristes et pluralistes

Quelles évaluations et idéologies devraient guider les projets liés à la langue, tels que l'enseignement ou la promotion publique du diidxazá ? L'influence négative des idéologies standard et prescriptivistes sur les membres de diverses communautés de parole minoritaires a été notée dans de nombreux contextes, ce qui laisse craindre des effets marginalisants sur certains locuteurs, tels que ceux qui sont des bilingues émergents ou des apprenants du diidxazá. Alors que les idéologies standard influencées par l'Europe dérivent typiquement de l'imposition d'institutions et de normes explicites, ces autorités sont absentes dans ce contexte. En revanche, certains acteurs de la communauté lient leurs idéologies puristes à la résistance à la

TABLEAU 1. – Évaluations et idéologies en relation avec les pratiques contemporaines de communication en zapotèque de l'Isthme

Pratique de la communication	Évaluations	Idéologies : Puriste <- -> Pluraliste
Contact linguistique et multilinguisme	Plutôt négative	X ⟷
Variation interne de la langue	Plutôt positive	X ⟷

domination coloniale et postcoloniale, plutôt qu'à la conformité à une norme officielle. Cette essentialisation du zapotèque de l'Isthme peut être considérée comme un genre d'essentialisme stratégique (Spivak, 1996), phénomène noté dans d'autres contextes d'activisme minoritaire pour résister aux langues et cultures dominants (Leonard, 2012 ; Zavala, 2013). Le diidxazá « pur » n'est pas seulement ce qui est évalué comme langue « correcte » dans ce contexte multilingue, c'est aussi un acte politique qui s'oppose à la présence toujours croissante de l'espagnol.

Lors d'un entretien avec un administrateur d'école retraité, je lui ai demandé d'éclairer pourquoi il estime que c'est une mauvaise chose d'utiliser l'espagnol et le diidxazá ensemble. Sa réponse va au-delà de l'idéologie puriste, selon laquelle les langues sont censées être autonomes, et fait référence à l'histoire du déplacement linguistique et culturel de la communauté de parole zapotèque.

> HDK : *¿y eso para ti es signo de mal?*
> A. : *Pues lo ideal hubiese sido que habláramos la lengua tal y como–que la conserváramos lo mejor posible. Pero es tanta la contaminación, es tanta la aculturación, es tanta influencia de la–del español que te repito, escúchanos hablar de repente hay dos tres palabras en español o más.* (Entretien de l'auteur [HDK] avec A., 25/09/2014)
> [HDK : Et cela, c'est un mauvais signe pour toi ? A. : Eh bien, l'idéal aurait été que nous parlions la langue exactement comme–que nous la conservions le mieux possible. Mais il y a tant de contamination, tant d'acculturation, tant d'influence de–de l'espagnol que, je te le répète, écoute-nous parler, tout à coup il y a deux ou trois mots en espagnol ou plus.]

Une idéologie puriste a donc des dimensions uniques dans le contexte d'une communauté autochtone minoritaire, avec des différences notables par rapport aux types de purisme associés aux idéologies linguistiques standard dans les États-nations européens. Urla *et al.* (2017) constate que les mouvements des langues minoritaires ne suivent pas un simple processus de reproduction des politiques et idéologies des langues nationales, quoiqu'ils paraissent suivre certains courants idéologiques, ce qui est mis en évidence dans ce cas. Bien qu'il puisse y avoir des influences d'idéologies puristes et prescriptivistes à la suite de la colonisation espagnole et de la scolarisation monolingue dans l'Isthme de Tehuantepec, il existe de multiples courants idéologiques dans la communauté linguistique actuelle. Dans des contextes de contacts linguistiques à long terme et des contextes de multilinguisme – des conditions partagées par de nombreuses communautés de parole autochtones –, il est difficile, voire impossible, de retracer et de dénouer les influences idéologiques qui sont arrivées ou qui ont émergé à des moments différents. Une étude longitudinale sera nécessaire pour déterminer si l'idéologie puriste du diidxazá *do'* va se répandre dans la société ou si les normes pluralistes adoptées par les enseignants de zapotèque

peuvent influencer la communauté de parole à l'avenir – ou plus probablement une combinaison des deux.

Dans ce contexte, il est important que les professionnels de la langue, qu'ils soient enseignants, linguistes ou planificateurs linguistiques, examinent quelles normes et évaluations sont utilisées pour orienter leur travail et quels sont les impacts de ces choix. La recherche d'un langage ancien et « authentique » – dans la tradition de la récupération linguistique (*salvage linguistics*) – a conduit à la négligence, voire à l'effacement, des pratiques multilingues dans la recherche sur les communautés linguistiques menacées dans le monde (Dobrin, Austin et Nathan, 2009 ; Moore, Pietikainen et Blommaert, 2010). Les pratiques linguistiques notées et documentées par des linguistes peuvent influencer les perceptions de la communauté quant aux valeurs des aspects de leur langue. Les linguistes doivent se demander s'ils continueront à rechercher des pratiques de communication monolingues et idéalisées ou s'ils prendront en compte le multilinguisme presque universel dans les communautés de parole minoritaires. De même, les enseignants et les planificateurs linguistiques ont un impact sur ce que les membres de la communauté considèrent comme un « bon » ou un « mauvais » langage et qui peuvent être inclus ou exclu, écouté ou effacé en conséquence. Les attitudes puristes ont intensifié les conflits dans les mouvements de préservation des langues et ont contribué à la perte de motivation chez les apprenants (Meek, 2010). Considérant que le zapotèque de l'Isthme est utilisé dans de plus en plus d'établissements d'enseignement, les idéologies que produisent les acteurs de l'éducation sont susceptibles d'être importantes parmi les futurs membres de la communauté. Pour le moment, le paysage idéologique reste aussi diversifié que le paysage linguistique multilingue et multi-dialectal de la région.

Remerciements

Cette recherche a été soutenue par une bourse pré-doctorale du Smithsonian Institute et du Conseil norvégien de la recherche dans le cadre de son programme de financement des *Centres of Excellence*, numéro de projet 223265. Je suis reconnaissante aussi du soutien et des discussions pendant un séjour au CNRS LACITO (bourse de mobilité doctorale du LabEx EFL - mars-juin 2016), aux réviseurs anonymes et à l'équipe éditoriale des publications du LACITO qui ont contribué à améliorer cet article.

Conventions de transcription

-- : Le locuteur a été interrompu ou s'est interrompu

... : Pause dans la phrase [...] : Omission d'une partie de la phrase

Bibliographie

AGHA Asif, 2007. *Language and Social Relations*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.

BOURDIEU Pierre, 1991. *Language and Symbolic Power*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.

CANAGARAJAH Suresh, 1999. Interogating the "native-speaker fallacy": Non-linguistic roots, non-pedagogical results, *in* G. Braine (ed.), *Non-Native Educators in English Language Teaching*, London and New York, Routledge, pp. 77-92.

CANAGARAJAH Suresh, 2013. *Translingual Practice: Global Englishes and Cosmopolitan Relations*, New York, Routledge.

COSTA James, Haley DE KORNE and Pia LANE, 2017. Standardising minority languages: Reinventing peripheral languages in the 21st century, *in* P. Lane, J. Costa and H. De Korne (eds), *Standardizing Minority Languages: Competing Ideologies of Authority and Authenticity in the Global Periphery*, London and New York, Routledge, pp. 1-23.

CRU Josep, 2017. Bilingual rapping in Yucatán, Mexico: strategic choices for Maya language legitimation and revitalisation, *International Journal of Bilingual Education and Bilingualism* 20, 5, pp. 481-496.

CRUZ Victor de la, 2008. *Mapas genealógicos del Istmo oaxaqueño*, Oaxaca, Mexico, Culturas Populares, CONACULTA.

DE KORNE Haley, 2016. Imagining convivial multilingualism: Practices, ideologies, and strategies in Diidxazá/Isthmus Zapotec Indigenous Language Education, University of Pennsylvania, PhD Dissertation.

—, 2017. "A treasure" and "a legacy": Individual and communal (re)valuing of Isthmus Zapotec in Multilingual Mexico, *in* M.-C. Flubacher and A. Del Percio (eds), *Language, Education and Neoliberalism: Critical Studies in Sociolinguistics*, Bristol, UK, Multilingual Matters, pp. 37-61.

DEUMERT Ana and Wim VANDENBUSSCHE, 2003. Standard languages, *in* A. Deumert and W. Vandenbussche (eds), *Germanic standardizations*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, pp. 1-14.

DOBRIN Lise, Peter AUSTIN and David NATHAN, 2009. Dying to be counted: The commodification of endangered languages in documentary linguistics, *Language Documentation and Description* 6, pp. 37-52.

DORIAN Nancy C., 1994. Purism vs. compromise in language revitalization and language revival, *Language in Society* 23, pp. 479-494.

ESTADOS UNIDOS MEXICANOS, 2003. Ley general de derechos lingüísticos de los pueblos indígenas, Mexico (http://www.diputados.gob.mx/LeyesBiblio/pdf/257_200618.pdf).

GAL Susan, 2006. Contradictions of standard language in Europe, *Social Anthropology* 14, 2, pp. 163-181.

—, 2017. Visions and revisions of minority languages: Standardization and its dilemmas, *in* P. Lane, J. Costa and H. De Korne (eds), *Standardizing Minority Languages: Competing Ideologies of Authority and Authenticity in the Global Periphery*, London & New York, Routledge, pp. 312-342.

GARCÍA Ofelia, 2009. *Bilingual education in the 21st century: A global perspective*, New York, Wiley Blackwell.

GOFFMAN Erving, 1967. *Interaction Ritual*, New York, Anchor/Doubleday.

GUERRETTAZ Anne-Marie, 2015. Ownership of language in Yucatec Maya revitalization pedagogy, *Anthropology and Education Quarterly* 46, 2, pp. 167-185.

HILL Jane, 1998. Don Francisco Márquez survives: a meditation on monolingualism, *International Journal of the Sociology of Language* 132, 1, pp. 167-182.

HILL Jane and Kenneth HILL, 1986. *Speaking Mexicano: Dynamics of Syncretic Language in Central Mexico*, Tucson, AZ, University of Arizona Press.

HYMES Dell, 1968. The ethnography of speaking, *in* J. Fishman (ed.), *Readings in the Sociology of Language*, The Hague, Mouton, pp. 99-138.

Instituto Nacional de Lenguas Indígenas (INALI), 2008. Catalogo de las Lenguas Indígenas Nacionales: Variantes Lingüísticas de México con sus autodenominaciones y referencias geoestadísticas (http://www.inali.gob.mx/ clin-inali/).

KACHRU Yamuna, 1994. Monolingual Bias in SLA Research, *TESOL Quarterly* 28, 4, pp. 795-800.

KROSKRITY Paul, 2009. Language renewal as sites of language ideological struggle: The need for "ideological clarification", *in* J. Reyhner and L. Lockard (eds), *Indigenous Language Revitalization. Encouragement, Guidance and Lessons Learned*, Flagstaff, AZ, Northern Arizona University.

LABOV William, 1970. *The Sudy of Language in its Social Context*, New York, Springer.

LEONARD Wesley Y., 2012. Framing language reclamation programmes for everybody's empowerment, *Gender and Language* 6, 2, pp. 339-367.

LIPPI-GREEN Rosina, 1997. *English with an Accent: Language, Ideology and Discrimination in the United States*, New York, Routledge.

LÓPEZ GOPAR Mario E., 2007. El alfabeto marginante en la educación indígena: El potencial de las multilectoescrituras, *Lectura y Vida*, *September*, pp. 48-57.

MAKONI Sinfree and Alastair PENNYCOOK (eds), 2007. *Disinventing and reconstituting languages*, Bristol, Multilingual Matters.

MARCIAL CERQUEDA Vincente, 2014. Plan de acción para el impulso de la lengua zapoteca en el Programa de Gobierno Municipal 2014-2016, Juchitán, Oaxaca.

MEEK Barbra, 2010. *We Are Our Language: An Ethnography of Language Revitalization in a Northern Athabaskan Community*, Tucson, AZ, University of Arizona Press.

MESSING Jaqueline, 2003. Ideological multiplicity in discourse: Language shift and bilingual schooling in Tlaxcala, Mexico, University of Arizona, PhD Dissertation.

—, 2007. Multiple ideologies and competing discourses: Language shift in Tlaxcala, Mexico, *Language in Society* 36, 4, pp. 555-577.

MIANO BORRUSO Marinella, 2002. *Hombre, mujer y muxe' en el Istmo de Tehuantepec*, Mexico, D.F., INAH.

MILROY James and Lesley MILROY, 1999 [3rd ed.]. *Authority in Language: Investigating Standard English*, London, Routledge.

MOORE Robert, Sari PIETIKAINEN and Jan BLOMMAERT, 2010. Counting the losses: Numbers as the language of language endangerment, *Sociolinguistic Studies* 4, 1, pp. 1-26.

PÉREZ BÁEZ Gabriela and Terence KAUFMAN, 2016. Verb Classes in Juchitán Zapotec, *Anthropological Linguistics* 58, 3, pp. 217-257.

PÉREZ BÁEZ Gabriela, Victor CATA and Juan José BUENO HOLLE, 2015. Xneza Diidxazá: Retos en la escritura del Zapoteco del Istmo vistos desde el texto Teria, *Tlalocan* XX, pp. 135-172.

PHILIPS Susan, 1972. Participant structures and communicative competence: Warm Springs children in community and classroom, *in* J. Alatis (ed.), *Bilingualism and language contact: Anthropological, Linguistic, Psychological and Social Aspects - Acquisition of rules for appropriate speech usage*, Washington, D.C., Georgetown University Press, pp. 77-101.

PILLER Ingrid, 2017. Monolingual ways of seeing multilingualism, *Journal of Multicultural Discourses* 11, 1, pp. 25-33.

ROBLES Monica, 1977. *Educación y sociedad en la historia de México*, Mexico D.F., Siglo XXI Editores.

SCHIEFFELIN Bambi, Kathryn WOOLARD and Paul KROSKRITY, 1998. *Language Ideologies: Practice and Theory*, Oxford, Oxford University Press.

SICOLI Mark A., 2011. Agency and ideology in language shift and language maintenance, *in* T. Granadillo and H.A. Orcutt-Gachiri (eds), *Ethnographic Contributions to the Study of Endangered Languages*, Tucson, Arizona, University of Arizona Press, pp. 161-176.

SOCIEDAD PRO-PLANEACIÓN DEL ISTMO (LA), 1956. Alfabeto popular para la escritura de zapoteco del istmo, Mexico D.F. (http://www.sil.org/system/files/reapdata/18/46/28/184628526631397431774562962931659967 11/L073_AlfPopZapIstmoFacs_zai.pdf).

SPIVAK Gayatri, 1996. Subaltern studies: Deconstructing historiography, *in* D. Landry and G. MacLean (eds), *Selected Works of Gayatri Chakravorty Spivak*, London, Routledge, pp. 203-235.

URCID Javier, 2005. *Zapotec Writing: Knowledge, Power and Memory in Ancient Oaxaca* (http://www.famsi.org/zapotecwriting/zapotec_text.pdf).

URLA Jaqueline, Estebaliz AMORRORTU, Ane ORTEGA and Jone GOIRIGOLZARRI, 2017. Basque standardization and the new speaker: Political praxis and the shifting dynamics of authority and value, *in* P. Lane, J. Costa and H. De Korne (eds), *Standardizing Minority Languages: Competing Ideologies of Authority and Authenticity in the Global Periphery*, London and New York, Routledge, pp. 24-46.

WHALEY Lindsey, 2011. Some ways to endanger an endangered language project, *Language and Education* 25, 4, pp. 339-348.

ZAVALA Virginia, 2013. An ancestral language to speak with the "Other": closing down ideological spaces of a language policy in the Peruvian Andes, *Language Policy* 13, 1, pp. 1-20.

Comment « bien parler » le zapotèque de l'Isthme ? Purisme, pluralisme et enjeux sociaux

Résumé

Dans ce texte, nous examinons les diverses perspectives constatées au sein de la communauté de parole des zapotèques de l'Isthme à propos du « bien parler » dans la langue zapotèque de l'Isthme, le diidxazá. La communauté de parole des Zapotèques parle de plus en plus l'espagnol. Certains de ses membres ont une approche plutôt pluraliste et flexible des changements linguistiques intergénérationnels et des contacts entre le zapotèque et l'espagnol. D'autres ont une approche plus critique de ces phénomènes et soutiennent une norme linguistique plutôt statique et standard. Certains locuteurs négocient plusieurs perspectives ou idéologies – notamment le pluralisme et la standardisation – dans leurs pratiques communicatives quotidiennes. Nous nous interrogerons sur les implications de la diversité des normes dans le contexte actuel.

Mots-clés : Idéologies linguistiques, purisme, pluralisme, Mexique, zapotèque de l'Isthme

How to speak « good » Isthmus Zapotec? Purism, pluralism, and social implications

Abstract

In this paper I examine differing evaluations and ideologies among the Isthmus Zapotec speech community as to what constitutes "good" speech in Isthmus Zapotec, or Diidxazá. The Isthmus Zapotec speech community is increasingly using Spanish alongside the Indigenous language. While some members of the Isthmus Zapotec speech community adopt a pluralist and flexible approach to language change across generations and to contact between Zapotec and Spanish, others adopt a more critical response to these phenomena, and promote a more static and standard speech norm. Some speakers negotiate multiple ideologies– including pluralist and standard ideologies – in their daily communication practices. This article presents the diversity of language evaluations manifest among a sample of community members, taking into account the social contexts in which these preferences are expressed and enacted. I conclude with discussion of the implications of diverse evaluations and ideologies in light of the current social context.

Keywords: *Language ideologies, purism, pluralism, Mexico, Isthmus Zapote*

Looking for words in the Reef Islands: bound roots in Äiwoo and their descriptive and documentary challenges

by

Åshild NÆSS

For the last two decades or so, a considerable amount of effort has gone into delineating language documentation as a field in its wn right (see e.g. Himmelmann, 1998; Woodbury, 2003; Gippert *et al.*, 2006; among many others). This has clearly been a helpful and useful exercise, both because it has driven a development of methodology and practice which has been enormously valuable for actually producing better outcomes of fieldwork-based linguistic work, and because it has contributed greatly to developing more positive attitudes towards the value of naturalistic primary linguistic data in general.

At the same time, it has placed the onus on field linguists whose primary concerns may be descriptive and theoretical to engage in responsible documentary practice when doing research in the field; to collect specific types of materials, annotate them in particular ways, and make them available through suitable repositories. In principle, this can be seen as a win-win situation – the researcher expands both the types of data they collect and use as a basis for their descriptive work, and their practical skills around data collection and annotation, while the resulting materials benefit a larger group – the language community, other researchers – rather than just the individual fieldworker. Even so, given that the goals and methods of documentary and descriptive work are to some extent distinct, taking responsibility for documentation as well as description introduces a new set of challenges for the field linguist. In this paper I will be concerned with the challenges that arise when the focus of linguistic fieldwork is expanded from providing a description of a linguistic system to providing a documentation of linguistic practice. I will examine the goals and methods of descriptive and documentary linguistics, respectively, and argue that while documentation and description can to a large extent be conceptualised as two distinct approaches to the same underlying enterprise, there are areas of language which may be amenable to one approach but

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 199-220

not directly to the other. That is, some aspects of language may be described, but not directly documented in any extensive way; and there are areas of language which may pose difficulties from either perspective. At the same time, such issues may often point to underlying problems with the analytical apparatus at the linguist's disposal; in other words, problems of documentation and description may turn out to be significant for the wider field of linguistic theory.

Documentation *vs* description

What is the difference between language documentation and language description? Himmelmann (1998) describes the goals of documentation *vs* description as follows:

> "a language description aims at the record of a language, with 'language' being understood as a system of abstract elements, constructions, and rules that constitute the invariant underlying structure of the utterances observable in a speech community. A language documentation, on the other hand, aims at the record of the linguistic practices and traditions of a speech community. Such a record may include a description of the language system to the extent that this notion is found useful for collecting and presenting characteristic documents of linguistic behavior and metalinguistic knowledge."

This quote refers to **metalinguistic knowledge**, a construct which has a number of different aspects, including presumably some of what is traditionally the domain of descriptive linguistics, i.e. knowledge of the language system. But it includes more than just knowledge of the system, i.e. knowing what people MIGHT say – it is also a matter of knowledge of what people DO say, i.e. knowledge of the linguistic practices of the community, of pragmatic constraints and of idiomatic ways of expressing different types of linguistic content. If we think of documentation and description as having distinct goals, then this distinction – between what people might say by the rules of their linguistic system and what they do say in actual linguistic interactions – becomes crucial, in that the former is largely the domain of description and the latter of documentation. Traditionally, the idea is that the former can be extrapolated from the latter – enough examples of language in use allow the linguist to identify the underlying system. What is more challenging, as I will discuss below, is to uncover any boundaries on the latter – utterances that may be possible under the rules of the linguistic system, but might nevertheless be excluded by rules of idiomatic linguistic practice.

The role of data is, crucially, conceptualised differently from the point of view of documentary vs descriptive linguistics. Austin (2006) writes:

> "For description, the main concern is the production of grammars and dictionaries [...] In these products language data serves essentially as exemplification and support for the linguist's analysis [...] Language documentation, on the other hand, places data at the center of its concerns."

Woodbury (2003) puts it as follows:

> "[in documentation] direct representation of naturally occurring discourse is the primary project, while description and analysis are contingent, emergent by products which grow alongside primary documentation but are always changeable and parasitic on it."

'Parasitic' is a strong word, and not one with particularly positive connotations. Later in the same publication, however, Woodbury moderates his statement somewhat:

> "[...] grammars and dictionaries cease to be the end-product of documentation; rather, they are part of the apparatus – the descriptive and explanatory material – that **annotates** the documentary corpus [...] [T]here is a dialectical relationship between corpus and apparatus – the corpus informs the analytic apparatus; but analysis [...] in turn also informs the corpus." (Woodbury, 2003: 42)

This quote suggests, perhaps, a relationship that is more symbiotic than parasitic – documentation and description are, fundamentally, mutually interdependent aspects of the same enterprise.

This dialectical relationship also holds between theory or conceptualisation on the one hand and method on the other: as methods and technology for recording and annotating primary data have developed, we have been forced to rethink the value and function of these data. The set of scribbled field notes that might have been the outcome of linguistic fieldwork twenty or thirty years ago, could be – and has often been – thought of as the researcher's personal property, private and of no interest to anyone else, although in recent years this assumption, too, has been challenged and efforts made to make field notes available to the wider research community; as an example, see e.g. the collection of Arthur Capell's field notes on the web site of the Pacific and Regional Archive for Digital Sources in Endangered Cultures (paradisec.org.au). An annotated corpus of audio and video materials, on the other hand, has obvious lasting value beyond the immediate use to which an individual researcher may put them, and the increasing accessibility of technological resources making the creation of such corpora a possibility for anyone with reasonable computer skills has had radical implications for how we conceptualise the goals and outcomes of fieldwork-based linguistic research. Even those researchers whose primary goals are descriptive mostly recognise the need to make the primary

data available in some sort of archivable format. Moreover, the increased focus on such primary data has also been a driver in the shift towards a more community-centred view of linguistic fieldwork, where it is recognised that recorded data is as much the property of the community that provides it as of the researcher that records it, and that the community's needs and wishes have a place in decisions about where and how research should be carried out.

At the same time, as Woodbury points out, linguistic analyses inform data collection, and some level of annotation is essential to create a useable corpus – at an absolute minimum, recordings need to be provided with a transcription, either in IPA or in some standardised orthography which in turn presupposes a considerable amount of phonological analysis (Himmelmann, 1998: 162-163), and with a translation into some more widely known language, in order to have value as documentary materials. It is uncontroversial that all and any additional annotations – in the form of morpheme-by-morpheme glosses, descriptions of key points of grammar, etc. – vastly enhance the value of a corpus as a record of a language; and such annotations of course rely on descriptive analysis.

There is no doubt, then, that documentation and description are two sides of the same coin – indeed, one could think of them as essentially two different perspectives on the same enterprise, that of making knowledge about a language accessible to a wider audience than its current speakers. The difference lies partly in the format in which this knowledge is presented – focusing on examples of actual language usage with annotations, or on analytical statements generalising over multiple instances of usage – but also in what **kind of knowledge** is claimed to be represented – knowledge about a linguistic system vs examples of how the system is employed in linguistic interaction.

Returning to Himmelmann's definition, language documentation seeks to **document linguistic practices**. How, then, does one go about documenting such practices? Largely by recording and annotating instances of communicative events, although Himmelmann acknowledges that this may not be sufficient:

> "[...] there may be some areas of linguistic knowledge that are never fully manifest in any one single communicative event or even a very large and comprehensive corpus of communicative events. What I have in mind here are listlike linguistic phenomena such as morphological paradigms [...] Generally, these will have to be elicited in cooperation with native experts." (Himmelmann, 1998: 169)

The idea is, then, that linguistic knowledge can be documented through a combination of records of communicative events and elicitation. In this paper, I will be concerned with areas of language which arguably cannot be adequately covered by

either method, namely those that involve a certain measure of linguistic creativity. Any linguist accepts that this is the case for sentences – that we can never document the full range of possible sentences in a language, because the possibilities are, in principle, infinite. But I will argue that there are other areas of language as well where creativity is an issue, because it is very difficult for a researcher to distinguish between what is **possible**, what is **probable**, and what is **conventionalised** in a language. While this distinction may not be of great concern to a narrow descriptive approach strictly concerned with mapping the limits of the speakers' grammatical system, it is a challenge from a documentary perspective, because the focus on linguistic **practices** in principle demands some way of distinguishing forms that are possible by the rules of the system from ones that are in actual use in the language community. Given that documentation can only ever provide a sample of such practices, how do we ensure that the sample provides a representative picture, i.e. that it covers as broad a range as possible of forms actually in use, while avoiding overrepresentation of possible but improbable forms? Where documentation and description overlap, i.e. in the need to provide lexical and grammatical annotations for documentary materials, how do we choose a form of annotation that as accurately as possible represents the conventions for linguistic practice followed by speakers?

My personal experience in language documentation and description comes from a small group of islands called the Reef Islands, which is located in a remote region of the southwest Pacific known as Temotu Province – politically part of Solomon Islands, though geographically about halfway between the main Solomons group and Vanuatu. There are two languages spoken in the Reef Islands – a Polynesian Outlier known as Vaeakau-Taumako in the tiny Outer Reef Islands, and Äiwoo in the somewhat larger Main Reefs. Both languages belong to the Oceanic branch of the Austronesian language family, though within Oceanic they are only distantly related (see Ross and Næss, 2007 for details on the position of Äiwoo within Oceanic). My first field experience took place on Pileni, one of the outer islands, over a four-week period in 1998; since then I have spent time doing fieldwork in the Äiwoo-speaking community in 2004, 2005 and 2015.

This paper is concerned with some of the challenges I have encountered in the ongoing work of documenting and describing Äiwoo. Specifically, I want to revisit a well-known problem in linguistics, namely the question of what is a word. Arguably, this is a different question from the perspectives of documentation and of description, because trying to document the vocabulary of a language, in the form of word lists or other types of lexical databases, means confronting the question of what is a **lexical item**.

"What is a lexical item" is a different kind of question from "what is a word". The latter is a question of delineation, where a stretch of speech is to be segmented into units that can be called "words". The question of "what is a word" is largely concerned with what the criteria are, or should be, for carrying out such segmentation.

If one asks "what is a lexical item", on the other hand, this raises questions about conventionalisation vs productivity. This is one of those "areas of linguistic knowledge that are never fully manifest in any one single communicative event or even a very large and comprehensive corpus of communicative events" – what are words that people have lexicalised, as opposed to words that they might derive productively? On the other hand, it is a type of knowledge that cannot easily be documented by elicitation either, because elicitation more or less by definition focuses on what is **possible** in a language, regardless of whether such possible structures are in common use in the language community. These are aspects of linguistic knowledge, then, which are not readily accessible to standard methods of documentation, and it is, generally, necessary to resort to **describing** the system of productive word-formation; one may note, perhaps, which forms are attested in one's corpus, but in a productive system generating a large number of possible forms, this is unlikely to be representative of the usage of the community in general.

Äiwoo presents an instructive example of this problem due to the prevalence in its word-formation processes of so-called bound roots. One of the most basic distinctions in morphological theory is that between roots and affixes, where roots are prototypically free morphemes whereas affixes are prototypically bound morphemes. The challenges involved in drawing a clear distinction between the two are widely discussed in the literature (for a summary of the debate see Croft, 2000 and Mugdan, 2015), but the discussion largely concerns how to deal with items that are seen as exceptions to the core distinction rather than questioning the primacy of the root-affix distinction as such. This is problematic to the extent that it skews our perception of what is common and "normal" in linguistic structure: if things that do not clearly conform to the root-affix distinction are treated as exceptional by definition, it becomes difficult to assess the extent to which the distinction itself is, in fact, prevalent in the structural organisation of all the world's languages.

The category of bound roots, which challenges this basic distinction, thus tends to be treated in the literature less as a coherent category in its own right and more as a deviation from the norm. As a result, it is difficult to know how common bound roots are from a crosslinguistic perspective, though I suspect they are significantly

more common than is reflected in the literature. In Äiwoo, they are extremely frequent in all parts of the lexicon.

Within the verbal lexicon, the most striking example is the so-called cut and break verbs (Næss, 2012). These are formed by combining two morphemes, where the first refers to the act carried out by the agent (e.g. hitting, pinching, cutting with a knife, chopping with an axe, etc.), while the second refers to the effect registered on the object – whether it splits, shatters, cracks open, is squashed, etc. Although a few verb roots which also occur independently are attested in this construction, the majority of the morphemes found in cut and break verbs are bound roots which occur in this construction only, i.e. always in combination with another root. Some examples are given in Table 1, though these do not come close to exhausting the possibilities; some 20-30 roots are attested in each position, and the system is, in principle, completely productive. (Table 1)

TABLE 1. – Examples of 'cut and break' verbs and their component morphemes

'Cause' root	Examples	'Effect' root	Examples
vä- 'strike with a long instrument'	*vängii* 'smash using a long instrument', *väki* 'break a long rigid object by hitting it against something'	*-ki* 'break (rigid obj.)'	*läki* 'chop wood', *täki* 'cut wood with a knife'
lä-/lâ- 'chop'	*lâbu* 'chop open, make a cut in with an axe', *lâbâlowe* 'chop so it bends'	*-lu* 'break (long flexible obj.)'	*välu* 'cut grass with a bush knife', *tâlu* 'cut off (e.g. a rope) with a knife'
tä-/tâ- 'cut'	*täji* 'cut into small pieces', *täpule* 'cut a round object in half'	*-gäsi* 'cleave'	*lägäsi* 'cleave with an axe'
nu- 'pinch'	*nugii* 'squeeze liquid from', *nuki* 'pinch off (piece of a rigid object)'	*-ngii* 'smash'	*vängii* 'smash using a long instrument', *tongii* 'smash by punching'
to- 'strike, punch'	*togulo* 'punch to crack open', *tongii* 'smash by punching'	*-bu* 'break (soft crumbly obj.)'	*nubu* 'break off with the fingers', *tâbu* 'cut (e.g. bread)'
ea- 'slice'	*eangi* 'slice soft foodstuffs'	*-gulo* 'crack open'	*wogulo* 'tap to crack open (e.g. a nut)', *vägulo* 'strike with a long instrument to crack open'
wo- 'tap, hammer'	*wogulo* 'tap to crack open (e.g. a nut)'	*-bi* 'crumple'	*tobi* 'punch to crumple (e.g. a tin)'

The cut and break verbs are a particularly eye-catching example, but even outside of this formally and semantically circumscribed construction, complex verb stems

abound, though the individual components are in many cases less clearly identifiable. For example, *lo* 'touch, get' seems to be involved in verb stems such as *lobou* 'search for something by feel', *lokee* 'overturn by grabbing by the leg', *lokei* 'choose, pick out', *lolope* 'untangle', *lolovile* 'steal', but the precise contribution of the second half of these forms is not clear. Large portions of the verbal lexicon similarly seem to be composed of recurring elements with varying degrees of semantic transparency.

The ubiquity of combinations of bound roots in the lexical resources of this language underscores the gap between linguistic knowledge and linguistic practice. What does it mean to "know" a language like Äiwoo? Do speakers know a large set of bound roots and rules for combining them, or do they know individual complex forms that have been conventionalised within the community? The answer is most likely "both", in the sense that some frequent forms are likely to be conventionalised while others are more likely productively formed; but distinguishing one from the other in a context of documentation and description is highly challenging, if not impossible.

Nouns are similarly prone to being formed with bound roots. A number of different types of bound nominal roots exist in the language (see Næss, 2006 and 2017); in this paper I will focus on a small set of forms which present particular descriptive and documentary challenges. The forms in question and their meanings are presented in Table 2.

TABLE 2. – Äiwoo bound nouns

Bound noun	Meaning
de-	thing
gi-	man, male
me-	person
mi-	general, 'the one that...'
nye-/nyi-	place
nye-/nyi-	way, manner
si-	woman, female

The forms in Table 2 are bound in the sense that they do not occur on their own, but require some form of modifying element. The nature of this modifying element, however, varies greatly; it can be a demonstrative (1), a possessive classifier (2), a bare verb root (3) or a whole clause (4):

(1a) *de-enge*
thing-DEM:PROX
'this thing'

(1b) *nyi-ângâ*
place-DEM:DIST
'that place'

(2a) *de-na*
thing-POSS:FOOD.3MIN
'his/her thing to eat'

(2b) *nye-tä*
place-POSS:LOC.3MIN
'his/her place, property'

(3a) *de-laki* *enge*
thing-be.small DEM:PROX
'this small thing'

(3b) *nye-laki*
place-be.small
'a small place'

(4a) *nye-ki-vaabe* *ipebo-i-le=nä* *nänyi=kâ*
place-IPFV-beat grandmother-3AUG-UA=CV coconut.fibre=DIST
'the place where their grandmother was beating coconut fibre'

(4b) *de-wâte-wâ* *ngâgu-mu*
thing-happen-DIR:2 to-2MIN
'the thing that happened to you'

(4c) *de-wâ-pu-ee=kâ* *lâ* *umu=kâ*
thing-CAUS-go-up=DIST DIST behind=DIST
'the things he pulled up last'

A number of questions are raised by these constructions, and most of them are difficult to answer in a principled way. The bound nouns combine apparently fully productively with any element of the language that can postmodify a noun, from demonstratives and possessive markers right up to full clauses. I say "apparently", however, because testing for any possible restrictions on this construction is all but impossible: given the enormous range of possible combinations, how is one to test for any limits on this range?

Another analytical question is whether the forms in (1-4) should be described as words or phrases. Certain forms involving bare or inflected verbs are clearly lexicalised, e.g. *gi-laki* (male-be.small) 'boy'; and on this basis as well as their relatively simple morphological structure may be best analysed as words. The forms in (4), on the other hand, are reminiscent of nouns modified by relative clauses, and as such seem to have more in common with phrases. While it may not in itself be problematic to classify some of these forms as words and other as phrases, the question arises where to draw the line – how complex does a form have to be in order

to be analysed as a phrase rather than a word? Are there specific elements of the complex form which distinguish one from the other, and if so, what are they?

Returning to the distinction between language documentation and language description, the question arises how the forms with bound nouns can be documented, as opposed to described. It is possible to document uses of individual bound roots in individual complex forms, but, as already mentioned, there is no realistic way to elicit any constraints on the construction, because the range of options is just too vast. At the same time, these forms are clearly an integral part of the language as it is used in the community, as they are extremely frequent and highly productive, and so any effort to document the language in use should clearly try to cover them as broadly as possible. It is not clear, however, how this can be done other than through **describing** the system and providing illustrative examples.

Eliciting forms with bound roots comes with its own set of challenges. Among the papers of the late Professor Stephen Wurm, which are held in the archives at the Australian National University in Canberra, is a word list produced by an Äiwoo speaker with whom Wurm worked closely in the 1980s. Wurm did most of his work on the language by correspondence, and it is clear from the notes accompanying the word list that the list of forms was compiled by Wurm, who used his knowledge of the phonology and phonotactics of the language to create a list of what he took to be possible disyllabic words. The list was then sent to the consultant with a request to identify meanings for those forms which were actual words of the language.

This is clearly a valid elicitation method up to a point, but it meets with difficulties where a language has a large set of productive bound roots. Many of the forms in the list were interpreted by the consultant as verbs formed according to the system of cut and break verbs described above, and translated accordingly, for example (Bwakolo, 1984):

(5) *gwaki* to jump on something to break it, eg. stick
gwoki to shoot at something and break it eg stick
lâki to cut with a knife, eg cut a stick
mwâki to bit something to break it eg stick
nuki to hold a stick or pencil tightly to break it

The list also includes the form *siki*, which is translated as 'to pass on carbondioxide to something to break it'. While it is not entirely clear what the speaker means by 'pass on carbondioxide to something', the most plausible interpretation is that it refers to burping. Is this list evidence, then, that Äiwoo has a word that means 'burp on something to break it'?

It seems clear that the speaker, faced with the task of providing meanings for the forms on the list, has searched for a possible interpretation of the form *siki*, and, given the productivity of the system of cut and break verbs, has seized on the bound forms *si-* 'burp' and *-ki* 'snap, break (of a hard rigid object)'. This is a possible form by the rules of the system, even though it is semantically highly implausible. In what sense is this form "part of the language"? More to the point, what exactly does an elicited list such as this document? It clearly provides us with possible outputs of the speaker's linguistic system, but this example highlights the extent to which this is distinct from actual linguistic practice. When elicitation provides forms which are almost certainly not a part of the active repertoire of any speakers of the language, one needs to ask the question of what, if anything, such data tells us about the linguistic practices of the speaker or the community.

Conventionalisation *vs* productivity

The discussion above concerned the status of forms that may be productively formed but are unlikely to occur in actual usage. A related question is how one can distinguish between forms that are conventionalised or lexicalised in a language and those which are productively formed by morphological or syntactic rules, and this is a question which is pertinent to many of the items formed with bound roots in Äiwoo. As mentioned briefly above, a number of forms are clearly conventionalised and as such could be considered to be lexical items in the language; a few examples are given in (6-7).

(6a) *to-gulo*
punch-break.open
'hit in general (no breaking open of object necessarily implied)'

(6b) *gi-laki*
man-be.small
'boy (≠ 'small man')'

(6c) *si-laki*
woman-be.small
'girl (≠ 'small woman')'

(7a) *de-ku-luwo*
thing-IPFV-jump
'bird, animal (lit. thing that jumps)'

(7b) *de-ki-li-ngä*
thing--IPFV -GA-eat
'food (lit. thing that one eats)'

Lexicalisation may, however, be a matter of degree. If one wants to form a possessive of *dekilingä* 'food', for example, there are two options. One is to combine the form as a whole with the appropriate possessive marker, as would be expected if *dekilingä* functions as an unanalysable chunk:

(8) *de-ki-li-ngä* *nugo*
thing-IPFV-GA-eat POSS:FOOD.1MIN
'my food'

An alternative form, however, is the following:

(9) *de-ki-ngâ-no*
thing-IPFV-eat-1MIN
'my food, lit. thing that I eat'

Example (9) shows that the form *dekilingä* 'food' is clearly analysable to speakers, and that they can and do manipulate its internal structure. The idea that speakers can access morphologically complex forms both as stored chunks and via an analysis of their internal structure, so-called dual access, is not new (Baayen *et al.*, 1997) and seems to be supported by the Äiwoo data. For linguists concerned more with documentation and description of such forms than their psycholinguistic processing, however, they raise the question of where to draw the line between forms that are conventionalised and part of the active **lexical inventory** for all or most speakers in the community, and forms which are productively formed on the basis of a shared **system**.

Another aspect of the same problem arises with generic-level terms for natural species. As Western researchers, we tend to expect taxonomic species names to include a generic level, but indigenous lexicalisation patterns may be quite different. The following are elicited terms for 'reptile' and 'jellyfish':

(10a) *de-ki-väge*
thing-IPFV-wriggle
'reptile'

(10b) *de-ku-ponge*
thing-IPFV-sting
'jellyfish'

How is the researcher to determine whether these are genuine lexicalised terms or artifacts of the elicitation situation? They are clearly possible forms in the language, and people happily provide them when asked, for example, what term they would use to refer collectively to different species of jellyfish for which individual names exist. But does this mean that *dekuponge* is in fact a conventionalised term for 'jellyfish', or simply that people, when asked, think something along the lines of "well, what would I call all those? Hmm ... I suppose I would call them stingy things" and use the means provided by the language to productively create an appropriate form?

For the purposes of language documentation and description, does it matter whether it is one or the other, as long as only forms that are actually possible in the language gets elicited? It matters because the researcher's ideas of what should be elicited determines which terms get documented, and may skew the representativeness of the materials collected if a large number of forms are included

that are possible, but created in response to elicitation. In such a case, what is being documented is clearly not the linguistic practices of the community, except insofar as such practices include the productive creation of referential expressions as required in a given communicative situation, but rather a set of terms imposed by the expectations of the researcher. It is difficult to get around this challenge, because doing lexicographic work without at least some level of elicitation is all but impossible; indeed, most introductory textbooks on linguistic fieldwork recommend starting with the elicitation of basic vocabulary. But the status of elicited terms needs to be reflected on and checked against actual usage as far as practically possible.

Unfortunately, the problem of productivity vs lexicalisation arises not just with elicited terms, but also with terms occurring in natural discourse. The following forms are found in my recorded material:

(11a) *de-ki-li-ngongo=nä*
thing-IPFV-GA-listen=CV
'radio (lit. thing that one listens to)'

(11b) *de-ki-ngâbo-ee-i=lä* *uu*
thing-IPFV-climb-go-up-3AUG=CV up
'ladder (lit. thing that one climbs up on)'

The first example was produced by my field assistant while he was interviewing another speaker in 2015. The second was produced in response to a video stimulus where the speaker, who was a schoolteacher and eager to teach me about his language, was asked to describe what he saw in a short film clip.

The underlying problem here is the Observer's Paradox: it is likely that the speakers in both these instances are conscious of the desirability of avoiding English loanwords in a language documentation context. Were they not being recorded, I strongly suspect that the terms used would be 'radio' and 'ladder', respectively.

As long as one's focus is simply on recording "communicative events", this could be argued to be unproblematic. People clearly use these terms, they produce them spontaneously, and they are understood and accepted by other speakers, as in the case of (11a) which was directed at another speaker rather than at the researcher. But as already noted, language documentation comprises more than simply the recording of primary materials; it involves some level of annotation aimed at making the utterances in the recordings accessible to users who are not themselves native speakers. From this perspective, what is one to make of terms such as (11a-b)? Are they lexicalised items which should be listed in a lexicon as meaning 'radio' and 'ladder' respectively, or are they productively created forms? This feeds back into the question of what **kinds** of linguistic practices are documented in a corpus of recordings: the regular usage of a large set of conventionalised lexical items with an

analysable internal structure, or the productive creation of suitable items in a given context as a core part of the community's linguistic competence? Without a level of immersion which is practically difficult to achieve for most researchers, how is an outsider to know the difference? This could be seen as an argument in favour of more work being done by native speaker linguists – though confidently assessing one's intuitions about conventionality as a native speaker comes with its own set of challenges – or by outsider linguists spending long stretches of time internalising the linguistic conventions of the community they work in. The latter has long been held up as an ideal, e.g. by Everett (2001) or François (2001); and there is no doubt that it leads to better, richer descriptions than work done by linguists who are not to the same extent proficient in the language they are describing. At the same time, in a world where language extinction is a growing concern and the availability of linguists who are able and willing to do this kind of work is limited, it is crucial that we do not raise the bar to the point where language documentation becomes an all-or-nothing enterprise, where the only work worth doing is that which involves long periods of total community immersion. All documentary and descriptive work has value, and in order to make it possible for linguists to produce the best outcomes they can with the time and resources available to them, questions such as those raised above need to be asked and reflected on.

The contents of a dictionary

Above, I raised the question of what kinds of forms should be entered into a dictionary or word list. This problem is pervasive in a language like Äiwoo, where the lexicon relies heavily on the productive combination of bound roots – should the bound roots be treated as "words" and entered into the dictionary, or should this be reserved for forms that can actually be produced by speakers as independent items?

The bound roots have a clear lexical content, and so could be argued to belong in a lexicon as minimal lexical units. On the other hand, they are not recognised by speakers as "words" in the language, and a lexicon which listed strictly the bound roots and none of the complex forms into which they enter would contain a large number of forms that no native speaker would ever think to look up in a dictionary, and omit an even larger number of forms that speakers might well want to look up.

Partly, of course, this is a question of fit for purpose – a word list produced strictly as an annotation for a corpus of recorded linguistic materials might reasonably want to list the roots and nothing else. A stand-alone dictionary, on the other hand, might aim for a broader coverage of actually occurring forms; moreover, most linguists who produce a dictionary of an endangered language do so in the

knowledge that it is the only dictionary that the language is ever likely to get, and as such, one should try to maximise its usefulness – which means making it useable for and accessible to the language community.

It would seem, then, that for anything other than a very basic list of morphemes, it would be necessary to list the complex forms. The question then becomes where to draw the line. As noted above, there are some forms which are quite clearly lexicalised and so would need to be included, such as *gilaki* 'boy' or *dekilingä* 'food'. Likewise, there are forms in the corpus which appear quite clearly to be spontaneously produced and not to fulfil reasonable definitional criteria for being a "word", such as *nyekivaabe ipeboilenä nänyikâ* 'the place where their grandmother was beating coconut fibre' in (4a) above. But how about the less clear cases, such as *dekilingongonä* 'radio' or *dekingâbeeilä uu* 'ladder'? What criteria should one use to decide which forms to include and which to leave out? Ideally, the decision should reflect some kind of informed idea of what people in the speech community actually say, based on data like attestations and frequency counts. The problem is that for this to be a reliable method, one requires a corpus of a size which simply does not exist for many of the languages with which descriptive and documentary linguists are concerned.

The distinction between language description as being concerned with linguistic systems, and language documentation as being concerned with linguistic practice, then, reveals a problem of methodology: What methods can we use to distinguish the **possible** from the **plausible** from the **conventionalised**? In the words of Pawley (1993)

> "how (do) speakers distinguish between strings that are idiomatic and those that are merely grammatical"?

More to the point, how does the linguist? If what we want to document are linguistic practices, then this question becomes acutely relevant, because it concerns the difference between what people MIGHT say, i.e. knowledge of the abstract system, the domain of description – and what they ACTUALLY DO say, supposedly the domain of documentation.

Bound roots and descriptive analysis

The bound roots also pose descriptive problems, however. There is by now general consensus within the field of descriptive linguistics that "each language should be described on its own terms". At the same time, the main purpose of descriptive analysis is to add to our knowledge of language in general, and this means

maximising comparability with other languages by choosing terms which highlight, or at least do not actively obscure, the parallels between different systems.

Linguistic terminology carries with it a strong Eurocentric bias. As Gil (2001) puts it:

> "It is a conspicuous fact about contemporary linguistics that it was developed primarily by speakers of European languages, is practiced mostly in European languages, and even today exhibits a disproportionate concern with the study of European languages."

The practical implications of this for descriptive terminology is that although we may, and do, introduce new terms as new phenomena in previously undescribed languages come to light, the established terms such as, for instance 'subject', 'subordinate clause', 'prefix', etc. tend to be perceived as somehow primary, with other terms viewed explicitly or implicitly as deviations.

This bias makes descriptive analysis more challenging than it needs to be, because the analytical apparatus for the "deviations" is much less well-developed than for the better-established categories. But it is also serious problem for linguistic theory, because it skews our ideas of what language as a general phenomenon is actually like.

When attempting to provide an analysis of the bound nouns in Äiwoo that both does justice to the language-specific facts and maximises comparability with phenomena in other languages, one is led to notice that they have properties in common with several construction types known from the descriptive and typological literature. Firstly, they resemble participant nominalisations, in that they form nominal expressions by means of a small set of bound morphemes with relatively general semantics and a fixed position in the complex form, rather like nominalising prefixes. The semantics of the bound nouns also shows similarities with known functions of participant nominalisations, which typically derive nouns referring to agents of actions, instruments, manner of action, etc. (Comrie and Thompson, 2007: 336-341).

On the other hand, the bound noun constructions can include a great deal of inflection and other material not normally found in participant nominalisations. Moreover, the participant role of the precise function of the bound nouns, in terms of their argument role in the construction, in many cases is determined not by the semantics of the bound noun itself, but by the verb or larger construction that it combines with. *de-* 'thing', for example, can refer to either an agent or a patient, as shown by the contrast between *dekuponge* 'thing that stings = jellyfish' and *dekilingä* 'thing that one eats = food'; it is the construction as a whole that determines the role of the bound noun.

The bound noun constructions, at least the simpler ones illustrated in (1-3), also have properties in common with compounds, in that they combine two or more roots into a complex form. On the other hand, compounds are typically understood to involve roots which also exist as independent words (e.g. Olsen, 2014: 33-34), which is not the case for the bound nouns in Äiwoo; moreover, the more complex forms such as those in (4) seem difficult to subsume under a compounding analysis.

There are also clear parallels with relative clauses; the bound noun constructions exemplified in (3-4) involve a nominal head modified by a verbal expression, where the latter can be highly complex and involve inflections, arguments, and modifiers. On the other hand, their heads are bound elements, which is at odds with the prototypical notion of a relative clause as a phrase with a lexical item as its head. (For an insightful discussion of the different kinds of entities that can head relative clauses, even within a single language, see Epps, 2012).

The bound nouns could also be argued to have key properties in common with nominal classifiers. They have generic meanings representing a basic ontological division of the domain of nominal reference into objects, persons (with a subdivision into male and female), places, manners of action; and their distribution overlaps to a considerable extent with that described for classifiers. It is not uncommon for classifiers to have a nominalising or "absolute" function, where instead of modifying a noun, the classifiers themselves serve as heads of nominal expressions, as in the following examples from Tswana (Niger-Congo, Botswana) and Miraña (Witotoan, Colombia): Ewem 12.

(12) Tswana (Grinevald and Seifart, 2004: 255)

(12a)	*mo-ngwe*	*se-ngwe*
	CLF1-one	CLF7-one
	'someone'	'something'
(12b)	*o-pe*	*se-pe*
	CLF1-not any	CLF7-not any
	'no one'	'nothing'

(12c)	*b-a*	*motse*	*ts-a*	*motse*
	CLF2-GEN	village	CLF8-GEN	village
	'villagers'		'things concerning the village'	

(13) Miraña (Grinevald and Seifart, 2004: 267)

(13a)	*ájβɛ-hpájko*	(13b)	*kúːhúgwa-hpájko*
	pain-CLF(LIQUID)		fire-CLF(LIQUID)
	'liquor'		'gasoline'

(13c) *kaːnú-ko*
to.pound.NMLZ-CLF(SHAFT)
'mortar'

(13d) *kaːnú-i*
to.pound.NMLZ-CLF(STICK)
'pestle'

However, while the Äiwoo bound nouns overlap distributionally with classifiers in this respect, they lack the key defining property of classifiers, namely having a classifying function; they only marginally occur in combination with another noun.

The distinction between nominalisation, compounding, and relativisation builds on the distinction between roots and affixes: a nominalisation construction is one that derives a noun by means of an affix, while a compound is formed from, minimally, roots, and a relative clause is formed by a clause modifying a nominal word, i.e. a (possibly inflected) root or stem.

Bound roots challenge this distinction: the Äiwoo bound noun constructions are essentially "phrases" with bound heads, and the bound roots themselves have properties of both roots and affixes. Standard analytical terminology offers no easy way to deal with such cases, and even statements such as "showing properties of both roots and affixes" build on the implicit assumption that a clear root-affix distinction is the normal situation, and categories such as bound roots are an anomaly. But taking this as our starting-point leaves the underlying assumption impossible to verify or disprove, namely that the root-affix distinction is universally valid, and skews analyses towards certain types of structures. In fact, on closer examination, the bound nouns discussed above form part of a larger set of forms in Äiwoo which can all be described as bound roots, with varying properties in terms of phonological independence and the range of other elements they may combine with (Næss, 2017). That is, a "bound root" is not in itself one type of entity, but can show a range of different formal properties. This is underscored by the fact that the term "bound root" is used in the literature for a number of rather different entities such as nominal roots with obligatory case suffixing (Whaley, 1997: 114), neoclassical compounds consisting of two bound morphemes in neoclassical compounds such as *photo-graph*, incorporated nouns or "lexical affixes" in polysynthetic languages, etc.

The challenges in describing the bound nouns in Äiwoo in an accurate yet crosslinguistically transparent way thus highlight a problem of linguistic theory and terminology: the lack of a framework to adequately describe linguistic entities which do not fall clearly into either of the categories "root" or "affix". This in turn highlights the crucial role of descriptive analysis of as wide a range of languages as possible, for linguistic theory in general: only by adequately mapping the structural variation found in the world's languages can we determine what the empirical phenomena are which linguistic theory is required to account for.

Conclusions

When engaging in language documentation and language description, it is important to be aware of the goals and methods of each and how they differ; but it seems clear that the boundary between the two is in some places rather blurry. The distinction is crucially linked to the distinction between what people MIGHT say (knowledge of the language system) and what they actually DO say (linguistic practice), and, as I have argued above, this distinction seems in many cases difficult to draw in any principled way. Indeed, there appears to be areas of language which are not directly accessible to standard methods of documentation, narrowly conceived, and where a description of the system may be the only solution if these areas are to be adequately "documented". The issue of linguistic creativity blurs the borders between documentation and description, because we lack reliable methods to distinguish between possible, probable and conventionalised forms, at least in languages where large corpus resources are not available.

This does not mean that distinguishing documentation from description is never useful or that the problems discussed in this paper are either insurmountable or fundamentally damaging to the enterprise of documentation and description as such. On the contrary, examining the areas where the distinction appears to be problematic can point us towards theoretically interesting aspects of linguistic analysis; on closer examination, descriptive and documentary challenges often arise out of theoretical challenges. The discussion of Äiwoo bound nouns that I have presented above is an example of this: the challenges in adequately documenting and describing them point to an underlying problem with the analytical apparatus which mainstream linguistics has available for analysing the internal structure of words.

While language documentation and linguistic description can be argued to have different primary goals, then, they remain intimately intertwined. The shift in perspective from a sole focus on describing linguistic structures to a more central role for primary linguistic data has led to a more rigorous approach to data collection, storage and annotation, which not only benefits new groups of users, but also descriptive linguistics itself. Better documentation leads to better description, and both crucially inform linguistic theory; thus all aspects of the field linguistic enterprise are inextricably connected and essential to the whole nature of linguistic research.

Abbreviation

AUG: augmented number
CLF: classifier
DEM: demonstrative
DIST: distal
IPFV: imperfective
MIN: minimal number
POSS: possessive
UA: unit-augmented number
CAUS: causative
CV: circumstantial voice
DIR: directional suffix
GA: generic agent
LOC: location possessive class
NMLZ: nominaliser
PROX: proximal

References

AUSTIN Peter K., 2006. Data and language documentation, *in* J. Gippert, N. P. Himmelmann and U. Mosel (eds), *Essentials of Language Documentation*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 87-112.

BAAYEN Harald, Ton DIJKSTRA and Robert SCHREUDER, 1997. Singulars and plurals in Dutch: evidence for a parallel dual-route model, *Journal of Memory and Language* 37, pp. 94-117.

BWAKOLO Patrick, 1984. Word list sent to me to find meanings & Eng translation, corrected by Mr Patrick in 1984 June, ms., ANU archives.

COMRIE Bernard, and Sandra A. THOMPSON, 2007 (ed. or. 1985). Lexical nominalization, *in* T. Shopen (ed.), *Language Typology and Syntactic Description*, *Volume III: Grammatical categories and the lexicon*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 334-381.

CROFT William, 2000. Lexical and grammatical meaning, *in* G.E. Booij, C. Lehmann and J. Mugdan (eds), *Morphology: An international handbook of inflection and word-formation, volume I*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, pp. 257-263.

EPPS Patience, 2012. Between headed and headless relative clauses, *in* B. Comrie and Z. Estrada-Fernández (eds), *Relative Clauses in Languages of the Americas: A typological overview*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 191-211.

EVERETT Daniel L., 2001. Monolingual field research, *in* P. Newman and M. Ratliff (eds), *Linguistic Fieldwork*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 166-188.

FRANÇOIS Alexandre, 2001. Contraintes de structure et liberté dans l'organisation du discours: Une description du mwotlap, langue Océanienne de Vanuatu, PhD dissertation, Université Paris-IV Sorbonne.

GIL David, 2001. Escaping Eurocentrism: fieldwork as a process of unlearning, *in* P. Newman and M. Ratliff (eds), *Linguistic Fieldwork*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 102-132.

GIPPERT Jost, Nikolaus P. HIMMELMANN and Ulrike MOSEL (eds), 2006. *Essentials of Language Documentation,* Berlin/New York, Mouton de Gruyter.

GRINEVALD Colette and Frank SEIFART, 2004. Noun classes in African and Amazonian languages: Towards a comparison, *Linguistic Typology* 8, 2, pp. 243-285.

HIMMELMANN Nikolaus P., 1998. Documentary and descriptive linguistics, *Linguistics* 36, pp. 161-195.

MUGDAN Joachim, 2015. Units of word-formation, *in* P. O. Müller, I. Ohnheiser, S. Olsen and F. Rainer (eds), *Word-formation: An international handbook of the languages of Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 235-301.

NÆSS Åshild, 2006. Bound nominal elements in Äiwoo (Reefs): A reappraisal of the "multiple noun class systems", *Oceanic Linguistics* 45, 2, pp. 269-296.

—, 2012. Cutting and breaking in Äiwoo: Event integration and the complexity of lexical expressions, *Cognitive Linguistics* 23, 2, pp. 395-420.

—, 2017. Beyond roots and affixes: Äiwoo deverbal nominals and the typology of bound roots, *Studies in Language* 41, 4, pp. 914-955

OLSEN Susan, 2014. Delineating derivation and compounding, *in* R. Lieber and P. Štekauer (eds), *The Oxford Handbook of Derivational Morphology,* Oxford, Oxford University Press, pp. 26-49.

PAWLEY Andrew, 1993. A language which defies description by ordinary means, *in* W. A. Foley (ed.), *The Role of Theory in Language Description*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 87-129.

ROSS Malcolm and Åshild NÆSS, 2007. An Oceanic origin for Äiwoo, the language of the Reef Islands?, *Oceanic Linguistics,* 46, 2, pp. 456-498.

WHALEY Lindsay J., 1997. *Introduction to Typology: The Unity and Diversity of Language*, Thousand Oaks, Sage Publications.

WOODBURY Anthony C., 2003. Defining documentary linguistics, *Language Documentation and Description* 1, pp. 35-51.

Looking for words in the Reef Islands: bound roots in Äiwoo and their descriptive and documentary challenges

Abstract

This paper discusses the interaction between language documentation and language description, and argues that while one may distinguish their goals and methods in principle, there are areas of language which are fundamentally inaccessible to the methods of language documentation strictly speaking. This concerns areas involving a high degree of creativity; because we lack reliable methods to distinguish possible from plausible from conventionalised forms, the only way to document such areas is to describe them as accurately as possible. The paper illustrates this by means of a system of bound noun expressions in the Oceanic language Äiwoo, demonstrating how this system poses challenges to both documentary and descriptive approaches. Moreover, it argues that these challenges are linked to a problem of linguistic theory, namely the lack of an adequate analytical framework to describe linguistic entities which do not fall clearly into either of the categories "root" or "affix". This illustrates how documentation, description and theory are fundamentally interlinked.

Keywords: documentation, description, Oceanic, lexicalisation, creativity, bound roots

À la recherche des mots aux Reef Islands : les racines liées en äiwoo et leurs défis descriptifs et documentaires

Résumé

Cet article discute de l'interaction entre la documentation linguistique et la description linguistique, et soutient que même si l'on peut, en principe, distinguer leurs objectifs et leurs méthodes, il existe des domaines linguistiques qui sont fondamentalement inaccessibles aux méthodes de la documentation linguistique. Il s'agit de domaines impliquant un haut degré de créativité ; en l'absence de méthodes fiables permettant de distinguer les formes possibles des formes plausibles ainsi que des formes conventionnelles, la seule façon de documenter ces domaines est de les décrire aussi précisément que possible. Cet article illustre cela au moyen d'un système d'expressions nominales liées dans la langue océanique äiwoo, démontrant comment ce système pose des défis aux approches documentaires et descriptives. De plus, il soutient que ces défis sont liés à un problème de théorie linguistique, notamment l'absence d'un cadre analytique adéquat pour décrire les entités linguistiques qui n'entrent pas clairement dans les catégories « racine » ou « affixe ». Cela illustre comment la documentation, la description et la théorie sont fondamentalement liées.

Mots-clés : *documentation, description, langues océaniennes, lexicalisation, créativité, racines liées*

LIG-AIKUMA, une application mobile de collecte de parole sur le terrain

par

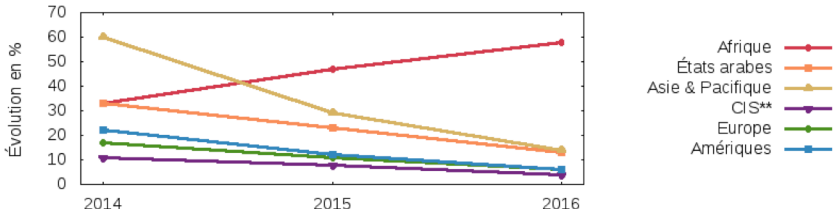
Élodie GAUTHIER, Laurent BESACIER et Sylvie VOISIN

Dans sa dernière étude publiée en 2010, l'UNESCO estime à environ 3 000 le nombre de langues à travers le monde qui disparaîtront d'ici la fin du siècle (Moseley, 2010). Il est de plus en plus urgent de préserver le patrimoine culturel immatériel que sont la langue, les arts, les pratiques sociales, les rituels, les connaissances scientifiques et les savoir-faire traditionnels.

Parallèlement, les nouvelles technologies émergent. Durant les dernières décennies, les appareils mobiles n'ont cessé de gagner en part de marché. D'après l'union internationale des télécommunications (UIT), 3,6 milliards d'abonnements aux réseaux mobiles avec connexion internet seraient souscrits à la fin 2016 dans le monde, correspondant à un taux de pénétration global de presque 50 %. Chéneau-Loquay (2012) observe que c'est en Afrique (hors États arabes) que la progression est la plus forte. Cette tendance se poursuit comme indiqué sur le diagramme (fig. 1) généré à partir des chiffres de l'UIT (https://www.itu.int/en/ITU-D/Statistics/Documents/ statitics/2016/ITU_ Key_2005-2016_ICT_data.xls).

Cette croissance s'explique grâce à une forte démocratisation du téléphone mobile depuis une dizaine d'années et par la valeur sociétale que revêt son usage pour les populations africaines (Chéneau-Loquay, 2010).

FIGURE 1. – Évolution du nombre de souscriptions aux réseaux mobiles cellulaires, donnant accès aux communications de données à un débit « large bande », entre 2014 et 2016



I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 221-253

De plus, les *smartphones* et tablettes sont de plus en plus puissants et performants, permettant désormais d'en faire des outils de travail à part entière. Face aux nombreux avantages des appareils mobiles (légèreté, autonomie, rapidité, multitâche, encombrement minime, etc.), les opportunités offertes aux linguistes de terrain et aux chercheurs en documentation et en description des langues sont multiples, d'autant plus lorsqu'il s'agit de langues en danger ou de langues peu dotées qui nécessitent des collectes dans des conditions souvent difficiles.

Applications mobiles existantes pour la documentation des langues

Plusieurs logiciels sont incontournables pour la documentation et la description des langues, tels qu'Elan, FLEx ou Praat. Cependant, pour la collecte de parole, peu d'outils existent. On observe néanmoins, depuis quelques années, l'émergence d'applications, notamment mobiles, qui facilitent l'enregistrement des locuteurs d'une langue menacée d'extinction ainsi que l'archivage ou la préservation voire la revitalisation de cette langue. Ces applications profitent de la révolution numérique en mettant à contribution, par exemple, les locuteurs eux-mêmes ou les linguistes de terrain. Elles tirent également profit de la démocratisation des technologies mobiles sur tablettes et *smartphones*. Ces locuteurs peuvent désormais être acteurs dans la préservation de leur patrimoine culturel immatériel que sont leur(s) langue(s), leurs arts, leurs pratiques sociales, leurs rituels, leurs connaissances scientifiques et leurs savoir-faire traditionnels. Drude *et al.* (2013) indique que, grâce aux technologies mobiles, les collectes peuvent être multimodales (audio mais aussi captures d'images et de vidéos) et ubiquitaires (c'est-à-dire, être réalisées à plusieurs endroits en même temps) car la présence du linguiste n'est pas obligatoire ; par conséquent, un plus grand nombre de locuteurs peut être sollicité. Ainsi, De Vries *et al.* (2011) ont développé une application mobile nommé Woefzela permettant de collecter des données pour les langues peu dotées (c'est-à-dire qui manquent de ressources écrites et orales numérisées).

Les auteurs ont, par la suite, montré que collecter rapidement un large corpus dans plusieurs langues est désormais possible grâce une application mobile, en récoltant 800 heures de données dans onze langues d'Afrique du Sud (De Vries *et al.*, 2013). Cependant, après ce premier enjeu qu'est la collecte des langues en danger, peu voire non connues, le second enjeu est de pouvoir les traiter *a posteriori* afin de rendre possible leur description et ainsi préserver le patrimoine qu'elles représentent. Ce travail de documentation et de description est le cœur de métier du linguiste de terrain. Mais l'exploitation de ces données fraîchement récoltées est faible car ma-

nuelle. Les transcriptions, analyses et descriptions sont fastidieuses et coûteuses en temps.

Bird *et al.* (2014b) ont développé une application mobile de collecte de parole proposant une nouvelle méthodologie de collecte qui ne se limite pas au simple enregistrement. L'application – présentée plus loin –, permet de créer des répétitions (*respeaking*) d'enregistrements (le *respeaking* est un véritable concept introduit par Woodbury (2003)) ainsi que leur traduction dans une langue dominante. La langue est donc analysable, même après la disparition des derniers locuteurs.

Après l'expérience d'Aikuma, les auteurs ont décidé de développer un nouveau modèle d'applications mobiles. Cette fois, ils ne proposent plus une application découpée en fonctionnalités mais plutôt une macro-application intégrant une fonctionnalité par micro-applications. Cet ensemble de prototypes d'applications mobiles, développé par Bettinson et Bird (2017), est destiné à l'élaboration d'activités qui permettent de documenter et ainsi de soutenir et promouvoir la préservation des langues (en danger). Jusqu'à présent, trois prototypes ont été développés : *Aikuma-NG*, *AikumaLink* et *Zahwa*. *Aikuma-NG* (https://github.com/aikuma/aikuma-ng) permet d'écouter et de transcrire un enregistrement mais également de le répéter (comme le mode *respeaking* d'Aikuma) et de le traduire de façon orale ou écrite. L'utilisateur peut insérer plusieurs entrées de texte afin d'aligner la transcription (dans la langue source) et la traduction écrite. *AikumaLink* est une plateforme en ligne permettant de mettre en relation un linguiste avec un ou plusieurs informateurs, dans le but d'effectuer une tâche (linguistique). Enfin, *Zahwa* permet de prendre des photos ou de courtes vidéos puis de les commenter. Elle a été initialement prévue pour la description de discours procéduraux comme des recettes de cuisine mais peut finalement être appliquée à bien d'autres activités similaires (comme, par exemple, pour oraliser de courts tutoriels).

Contexte du développement de LIG-AIKUMA

Le projet BULB

Le projet BULB (qui signifie *Breaking the Unwritten Language Barrier*, http://www.bulb-project.org/55.php) est un projet ANR-DFG franco-allemand, d'une durée de trois ans, qui a débuté en mars 2015. Trois laboratoires spécialisés en informatique (LIMSI, LIG et KIT) – reconnus pour la reconnaissance et la traduction automatique de la parole, mais aussi pour leur travail sur les langues peu dotées – sont impliqués dans ce projet, ainsi que quatre laboratoires spécialisés en linguistique (LLACAN, LPP, ZAS et Université de Stuttgart) – reconnus en linguistique de terrain

et surtout pour les langues africaines, mais aussi pour leurs travaux de qualité en phonologie (LPP, LLACAN), en lexicographie (LLACAN, ZAS), en prosodie (Université de Stuttgart) et en syntaxe (ZAS).

Ce projet vise à développer une méthodologie pour la préservation de langues non écrites, au moyen de collectes et de technologies innovantes. Il se concentre sur trois langues bantoues typo-génétiquement différentes – d'après les critères de classification définis par Guthrie (1948) – qui sont le bàsàá (classe A43), le myènè (classe B11) et le mbochi (classe C25). Même si ces langues sont relativement bien décrites et documentées en comparaison de toutes les langues bantoues (il en existe environ 500), elles restent considérées comme très peu dotées. Certaines sont même évaluées comme étant en danger, d'après l'échelle EGIDS (Lewis et Simons, 2010).

Objectifs du projet

L'enjeu majeur de BULB est de produire des ressources (écrites) pour combler le manque de corpus (écrits) dans les langues peu voire non écrites. De ce fait, plusieurs objectifs nourrissent le projet. Le premier consiste dans la collecte, massive, de données langagières sur ces langues en danger, de les faire répéter et de les traduire en français. Cet objectif en engendre un second, celui de concevoir des outils et méthodes automatiques pour aider à la collecte et à la documentation de langues non écrites ou en danger, à travers une collaboration entre laboratoires spécialisés en linguistique de terrain et laboratoires spécialisés en traitement automatique de la langue. Une fois ces données orales récoltées, il s'agit ensuite d'utiliser des méthodes de traitement automatique du langage afin de segmenter, classifier et transcrire de manière non supervisée les enregistrements.

Ainsi, la première phase du projet a été consacrée à la collecte de données en bàsàá, en myènè et en mbochi. Dans ce but, le développement d'une application mobile pour la collecte sur le terrain a été envisagé. En effet, les appareils mobiles tels que le *smartphone* ou la tablette sont des outils aux atouts considérables. La légèreté, le faible encombrement, l'autonomie de l'appareil mais aussi l'accessibilité du produit (les *smartphones* et tablettes sont de moins en moins coûteux et de plus en plus performants) sont des avantages non négligeables pour une mission sur le terrain où l'équipement du linguiste se doit d'être sommaire.

Méthodologie

La méthodologie utilisée dans le projet s'inspire des travaux antérieurs réalisés par Mark Liberman et Steven Bird, qui ont participé à la conception du projet. Afin de créer des modèles efficaces et de tester différentes configurations, suffisamment de

données doivent être collectées. Dans le projet, la cible envisagée est de 100 heures d'enregistrement par langue.
Ils seront ensuite répétés, c'est-à-dire qu'un second enregistrement sera effectué dans la même langue que l'enregistrement initial, mais avec un environnement et/ou un locuteur différent (c'est le concept de *respeaking*). En effet, les conditions d'enregistrement, la variabilité introduite par les locuteurs, les disfluences, élisions et autres phénomènes liés à la parole spontanée dégradent les performances des systèmes automatiques de traitement de la parole. Il s'agit donc d'atténuer tous ces problèmes, habituels lors des enregistrements spontanés ou qui peuvent survenir suite à de mauvaises conditions de prise de son. Les enregistrements répétés dans de meilleures conditions seront traduits oralement dans une langue pour laquelle des techniques de pointe en matière de traitement automatique du langage existent. Cette langue sera idéalement la langue véhiculaire du pays dans lequel s'effectueront les collectes.

Suite au constat alarmant que la plupart des 7 000 langues aujourd'hui répertoriées dans le monde seront éteintes d'ici une centaine d'années (Rymer, 2012), Bird (2016) indiquait, dans un article paru dans le média en ligne *The Conversation*, que :

> « les cyberlinguistes du futur devront concevoir des algorithmes pour décrypter les enregistrements qui ont été réalisés avant cet événement d'extinction de masse. » (https://theconversation.com/computing-gives-us-tools-to-preserve-disappearing-language-60235)

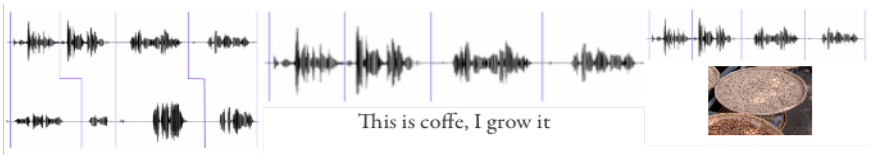
Ainsi indique-t-il qu'il est urgent de collecter en masse les langues en danger. Ensuite, les progrès des méthodes computationnelles pourraient permettre de décrypter ces langues (comme Champollion avait décrypté les hiéroglyphes grâce à la pierre de Rosette).

Métaphore de la pierre de Rosette

Le projet s'inspire de cette métaphore. Le but est d'utiliser des méthodes automatiques et des techniques d'apprentissage probabiliste et d'apprentissage profond (réseaux de neurones) afin d'obtenir :

- des alignements entre l'enregistrement d'origine répété et sa traduction orale (fig. 2a) ;
- des alignements entre l'enregistrement d'origine répété et sa traduction écrite (fig. 2b) ;
- des alignements automatiques entre de la parole élicitée et des images – celles utilisées pour ladite élicitation (fig. 2c).

FIGURES 2a-c. – Illustration des données parallèles collectées selon la méthodologie du projet - Alignement :



2a. entre l'enregistrement d'origine répété et sa traduction orale (© Bird, 2014, Australie)

2b. entre l'enregistrement d'origine répété et sa traduction écrite (© Besacier, 2016, Grenoble)

2c. automatiques, entre la parole élicitée et des images (© Besacier, 2016, Grenoble)

L'application initiale Aikuma

Aikuma est une application mobile fonctionnant sur le système d'exploitation Android, développée dès 2013 par Hanke et Bird (2013). Partant du constat alarmant que les langues sont menacées d'extinction, mais aussi que la majorité des langues ne possède aucune ressource écrite, Bird *et al.* (2014b) ont imaginé une application mobile collaborative permettant de récolter en masse des données orales accompagnées de leur traduction (également orale), afin de sauvegarder le plus rapidement possible ces langues en danger. Aikuma a été testée pour la première fois dans des villages éloignés au Brésil et au Népal (Bird *et al.*, 2014a) afin de recueillir des enregistrements audio en langues Tembé, Nhengatu et Kagate. Les auteurs ont distribué des téléphones mobiles disposant d'Aikuma, afin que les locuteurs s'enregistrent eux-mêmes. L'application proposait alors trois fonctionnalités :

1. L'enregistrement de parole spontanée, implanté pour que les locuteurs d'une langue puissent s'enregistrer en toute autonomie et partager leurs enregistrements à travers la plateforme. Toutefois, puisqu'il n'est pas rare, sur le terrain, de se trouver dans un environnement bruité où des événements extérieurs dégradent la qualité acoustique de l'enregistrement (animaux, véhicules, conditions climatiques, etc.), les développeurs ont proposé une seconde fonctionnalité, appelée *Respeaking*.

2. Le *respeaking* d'enregistrements vocaux a ainsi été conçu pour que d'autres locuteurs de la même langue répètent l'enregistrement initial dans de meilleures conditions acoustiques. Ce concept a été introduit pour la première fois en 2003 par Woodbury (2003). Il s'agit d'un nouvel enregistrement du fichier audio d'origine, dans la même langue que la langue source, mais prononcé de façon plus

intelligible et dans un endroit le plus calme possible, afin qu'il puisse être transcrit plus facilement *a posteriori* par un linguiste ou par une machine. Bird (2010) a été le premier à mettre en place cette technique, lors d'un terrain en Papouasie Nouvelle-Guinée. La Papouasie Nouvelle-Guinée est le pays du monde où se concentre le plus de langues avec 820 langues indigènes. Nombre de ces langues sont en danger voire très proches de l'extinction, car elles sont parlées par moins de 1 000 habitants (https://www.cia.gov/library/ publications/the-world-factbook/geos/pp.html). Par ailleurs, durant ce terrain, Bird (2010) a élaboré « *a model of Basic Oral Language Documentation* » – c'est-à-dire « un modèle de documentation basique du langage oral » –, adapté pour être utilisé lors de collectes dans des villages reculés et où les langues et cultures sont menacées de disparition.

3. La traduction orale, nécessaire pour que ces enregistrements puissent être traduits dans une langue dominante, par des locuteurs bilingues, et ainsi donner accès au sens de ce qui a été initialement exprimé par le locuteur de la langue en voie d'extinction. L'intérêt majeur des modes *Respeaking* et *Traduction* réside dans le fait que chaque segment reparlé ou traduit est aligné avec l'enregistrement d'origine, grâce à un fichier de *mapping* qui recense l'horodatage de chaque segment audio reparlé ou traduit. Une illustration de cet alignement est présentée à la figure 2a. Posséder ces informations d'alignement est très précieux pour des tâches de traitement automatique du langage telles que la transcription automatique ou la traduction automatique.

Aikuma offrait également la possibilité d'être utilisée comme un réseau social local. Les utilisateurs pouvaient, s'ils possédaient une connexion réseau suffisante, déposer, synchroniser et partager leurs enregistrements avec les autres utilisateurs. De cette manière, les locuteurs monolingues pouvaient s'enregistrer dans leur langue maternelle, déposer leurs enregistrements sur la plateforme puis un autre utilisateur, bilingue, pouvait le récupérer et le traduire, pour qu'il soit accessible à une plus large communauté. Grâce à cette traduction – et au *respeaking* –, les langues en danger étaient doublement documentées et pouvaient ainsi être exploitées ultérieurement (par des linguistes ou des machines). Enfin, les auteurs ont choisi une interface dénuée de texte pour que l'application soit utilisable par tout un chacun.

Néanmoins, Aikuma possédait quelques limites d'utilisabilité. À titre d'exemple, les modes d'utilisation (Enregistrement, Traduction…) étaient difficilement identifiables, l'import de médias tels que des images ou des vidéos n'était pas pris en charge ou encore aucune correction n'était possible, lors d'un *respeaking* ou d'une traduction, si le locuteur se trompait (il ne pouvait pas revenir sur ce qu'il venait de dire).

Depuis, le développement d'Aikuma s'est arrêté. Les développeurs ont choisi de développer une suite de micro-applications web, basée sur AngularJS et accessible depuis le Chrome Store, afin de rendre l'utilisation multi-plateforme (Bettinson et Bird, 2017). Ce modèle permet que chaque application gravite autour d'un projet général (la documentation des langues), tout en étant indépendantes les unes des autres.

L'évolution d'Aikuma vers LIG-AIKUMA

Aikuma a, originellement, été conçue pour répondre à la nécessité de sauvegarder la diversité linguistique mondiale et faciliter la récolte de données langagières. Cependant, les collectes de données à grande échelle nécessitent une organisation optimale des ressources, telle que des conventions strictes de nommage de fichiers et de métadonnées, pour favoriser l'accès aux données.

Aikuma possédait des atouts évidents mais nous avons voulu des collectes dirigées par le linguiste de terrain, dont les fonctionnalités se conforment à la façon de travailler du linguiste de terrain, tout en conservant les trois fonctionnalités d'origine : l'enregistrement de parole libre, la répétition de fichier audio et la traduction orale d'un fichier audio. Par ailleurs, ces fonctionnalités, initialement développées dans Aikuma, sont d'un intérêt indéniable en reconnaissance de la parole (découverte non supervisée par exemple) ou encore la traduction automatique « parole à parole ». C'est pourquoi nous avons décidé d'étendre Aikuma et non pas de créer une toute nouvelle application. LIG-AIKUMA est donc une extension d'Aikuma. Nous avons ajouté de nouvelles fonctionnalités afin de répondre aux besoins des linguistes de terrain qui veulent documenter et décrire une langue.

Grâce à cette évolution, il est possible d'enregistrer les locuteurs dans leur environnement naturel, mais aussi de collecter des données ethno-linguistiques liées aux enregistrements. De plus, l'application a été réalisée de manière à ce que la collecte de parole soit efficace, grâce à un découpage en modes d'utilisation bien distincts. Mais aussi, deux nouveaux modes ont été implémentés par rapport à l'application initiale : d'un côté, le mode *Élicitation* permet désormais au linguiste de faire éliciter de la parole à un locuteur au moyen de texte, d'image ou encore de vidéo ; de l'autre, le mode *Vérification* permet au linguiste de corriger rapidement et simplement du texte (erreurs orthographiques, syntaxiques, fautes de prononciation, etc.).

Motivations

Les fonctionnalités d'Aikuma étaient prometteuses pour collecter des corpus parallèles de parole. Néanmoins, afin d'équiper le linguiste de terrain de manière utile et efficace, des améliorations ergonomiques et fonctionnelles étaient indispensables.

Nous avons tiré parti de cette application et lui avons ajouté des fonctionnalités qui nous paraissaient essentielles, pour que l'utilisateur final soit le linguiste de terrain et ainsi orienter l'application pour un travail de documentation et de description. Au lieu d'une application destinée à la sauvegarde et la pérennisation des langues, nous avons imaginé une application-outil assistant le linguiste de terrain et lui proposant une nouvelle méthodologie de travail. Au fil des échanges avec les linguistes de terrain ainsi que les partenaires du projet BULB, nous avons construit un cahier des charges contenant des cas d'usage complets qui ont abouti au développement de LIG-AIKUMA. Chaque mode (hormis les modes *Enregistrement*, *Respeaking* et *Traduction*) provient de discussions multiples et de rencontres régulières au cours desquelles les linguistes ont exprimé leur besoin et les informaticiens les limites de certaines implémentations. Finalement, LIG-AIKUMA représente une formalisation de la façon de travailler du linguiste de terrain.

L'application est disponible sous licence AGPL (licence publique générale Affero). La dernière version en date est téléchargeable depuis le site web http://lig-aikuma.imag.fr ou depuis le Play Store de Google. Le code source est déposé sur le gitlab de l'Université Grenoble Alpes (https://gricad-gitlab.univ-grenoble-alpes.fr/besaciel/lig-aikuma.git).

Modes d'utilisation

LIG-AIKUMA propose six modes d'utilisation : l'Enregistrement, le *Respeaking*, la Traduction, l'Élicitation, la Vérification, le Partage. Les trois premiers modes sont hérités de l'application initiale Aikuma, mais ont été adaptés pour nos besoins. Chacun de ces modes est accessible directement à l'ouverture de l'application via un menu les différenciant les uns des autres, de façon à rendre l'application plus ergonomique. Les boutons, tout comme l'ensemble de l'application, sont illustrés par du texte, mais également par des icônes. Nous avons voulu rendre l'application simple d'utilisation en privilégiant ce type d'interface, car un tel outil peut paraître déroutant de prime abord pour un néophyte (fig. 3).

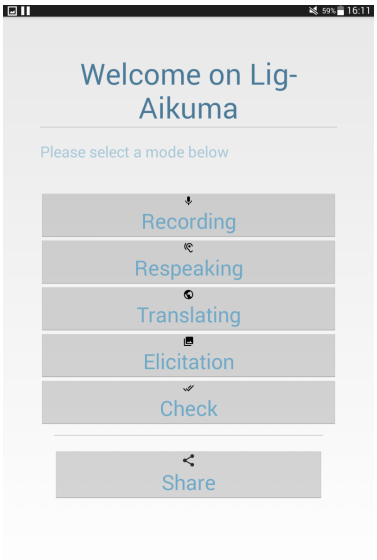


FIGURE 3. – Écran d'accueil, 2017

• Enregistrement

Le mode *Enregistrement* permet au linguiste d'enregistrer le locuteur de manière libre, spontanée, sans consigne particulière. C'est un mode qui s'apparente au dictaphone ; il est légèrement plus évolué que celui de l'application initiale Aikuma grâce au formulaire de métadonnées qu'il faut remplir avant l'enregistrement. Ce formulaire (voir présentation détaillée plus bas) propose de renseigner des informations sociolinguistiques sur le locuteur, mais aussi sur les conditions d'enregistrement. Ces informations sont très importantes pour le linguiste, au retour de son terrain, car elles lui offrent la possibilité de dater l'enregistrement, de se rappeler dans quelles conditions acoustiques le linguiste et son informateur se trouvaient au moment de l'enregistrement, etc.

Il arrive fréquemment qu'un enregistrement ait été initialement produit avec du bruit environnant et devienne ainsi difficilement post-traitable, ou encore que le linguiste se rende compte, lors de la phase de réécoute, que l'enregistrement n'est pas analysable, car le locuteur a parlé trop faiblement, a mal articulé ou parlé trop rapidement. Pour pallier ce problème, l'utilisateur peut utiliser le mode *Respeaking*, implémenté à l'origine dans Aikuma, mais nettement enrichi et stabilisé dans LIG-AIKUMA.

Inspiré de la possibilité de traduire un enregistrement dans Aikuma, le mode *Traduction* de LIG-AIKUMA offre la même interface améliorée que le mode *Respeaking* et les mêmes fonctionnalités. Il ne diffère que dans sa finalité : cette fois, la langue d'enregistrement est différente de la langue du fichier source.

• *Respeaking* et Traduction

Les modes *Respeaking* et *Traduction* représentent des tâches quasiment similaires, à ceci près que la langue d'enregistrement cible ne sera pas la même selon le mode. Ces modes font tous deux appel à un fichier d'origine contenant de la parole. L'import d'un fichier enregistré avec un autre outil que LIG-AIKUMA est possible, tant que le fichier respecte les caractéristiques de codage audio suivantes : il doit être codé sur un seul canal sonore (c'est-à-dire être monocanal), avoir une fréquence d'échantillonnage fixée à 16 kHz, être réglé sur une échelle de quantification à 16 bit et être au format WAV. Dans ce cas, l'utilisateur doit, dans un premier temps, renseigner des informations concernant le fichier qu'il vient d'importer, inconnu par LIG-AIKUMA, au moyen d'un premier formulaire de métadonnées. Cette étape n'est pas nécessaire si le fichier importé a été enregistré, à l'origine, avec LIG-AIKUMA. Une fois le fichier d'origine à répéter ou traduire sélectionné – cette étape vaut aussi bien pour l'import d'un fichier audio initialement enregistré avec LIG-AIKUMA que pour un fichier externe à l'application –, l'utilisateur doit remplir un formulaire (de méta-

données) concernant le locuteur et la langue de l'enregistrement auquel on va procéder. Ainsi, pour un *respeaking*, la langue saisie dans le formulaire sera la même que celle de l'enregistrement d'origine alors que, pour une traduction, la langue saisie sera différente.

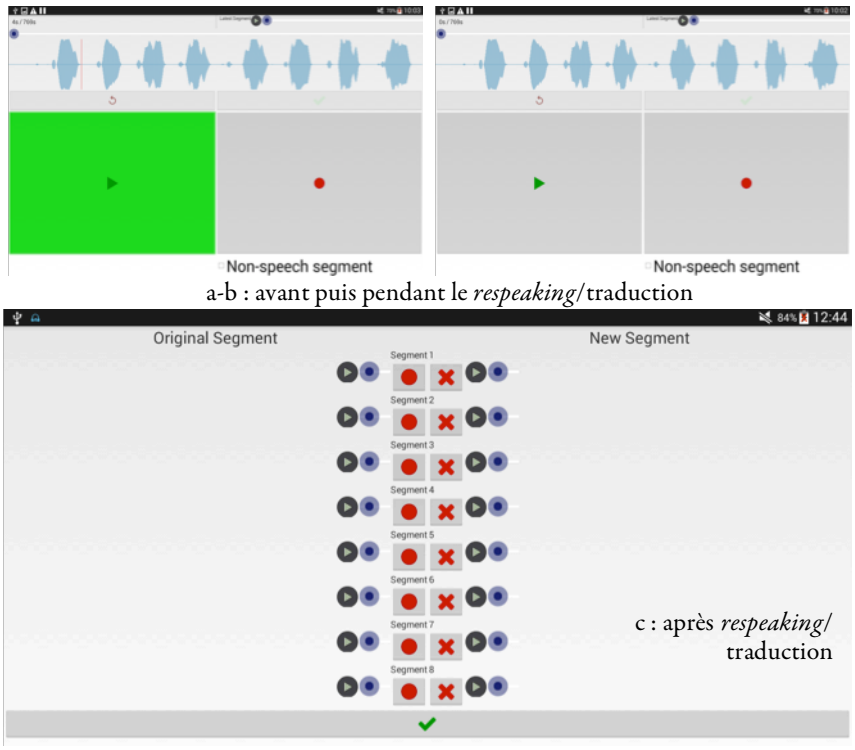


FIGURE 4a-c. – Illustration des modes de *Respeaking* et *Traduction* de LIG-AIKUMA (© É. Gauthier, 2017) : vues de l'activité

Pour faciliter le remplissage et éviter les confusions, la langue de l'enregistrement (à venir) est automatiquement remplie dans le formulaire de métadonnées s'il s'agit d'un *respeaking* alors que ce champ est vierge lorsqu'il s'agit d'une traduction.

La figure 4 présente le déroulement d'un *respeaking*. Le principe et la disposition des boutons sont hérités de l'application Aikuma : l'utilisateur appuie sur le bouton de lecture ▶ à gauche de l'écran et le relâche lorsqu'il juge avoir assez de matière à redire ou traduire. Il est possible d'appuyer et de relâcher le bouton de lecture autant de fois que nécessaire. Une fois qu'il se sent prêt et qu'il a relâché le bouton de lecture, il peut presser le bouton ● situé à droite de celui-ci pour s'enregistrer. L'utilisateur

recommence les deux actions (lecture / enregistrement) jusqu'à la fin du fichier d'origine.

Nous avons apporté à cette activité Android quatre améliorations majeures (figures 4a et 4b).

L'utilisateur a la possibilité d'écouter, grâce au bouton de lecture ▶ situé en haut à droite de l'écran, le segment qu'il vient de reparler/traduire. Dans le cas où ce morceau enregistré ne lui convient pas, il peut le refaire en appuyant sur le bouton ↺ dédié.

Une barre de progression lui indique sa position dans la lecture du fichier audio original.

Un visualiseur de l'enveloppe du signal audio d'origine lui offre un moyen supplémentaire de se repérer durant la lecture du fichier.

Une case à cocher permet à l'utilisateur d'indiquer les segments qui ne contiennent pas de parole pertinente.

Une fois que l'utilisateur a terminé la tâche – en appuyant sur le bouton de validation ✔ –, un résumé de tous les segments créés s'affiche (fig. 4c). Il est donc possible de réécouter n'importe quel segment original, couplé au même segment reparlé/traduit, et le réenregistrer autant de fois qu'il le souhaite. Les boutons de lecture ▶ situés à gauche de l'écran permettent de réécouter un segment du fichier original tandis que ceux de droite permettent de réécouter un segment qui a été répété/traduit durant la séance. Le bouton ● sert à enregistrer une nouvelle fois le segment en cours dans le cas où le nouveau segment qui a été répété/traduit n'est finalement pas satisfaisant. Enfin, le bouton ✖ est utile lorsque le segment qui vient d'être répété/traduit sur l'instant ne convient pas : ce bouton supprime ce qui vient d'être fait et permet de revenir à la toute première version du segment répété/traduit.

Dans le cas où l'utilisateur serait contraint de terminer la tâche en cours (par manque de temps par exemple), il peut, à tout moment, valider ou appuyer sur le bouton de retour arrière de son appareil mobile et choisir d'enregistrer sa session. Il pourra ensuite relancer l'application et récupérer sa séance à l'endroit où il s'était arrêté. Cette fonctionnalité de sauvegarde est présentée plus loin et sur la figure 10.

Comme indiqué précédemment, nous avons ajouté la possibilité de signaler que le contenu du fichier original ne correspond pas à de la parole. À l'origine, dans l'application Aikuma, l'horodatage de chaque couple de segment écouté-répété/traduit était sauvegardé dans un fichier texte appelé fichier de *mapping*. Ces informations d'alignement entre les fichiers audio sont précieuses pour la construction de corpus parallèles en traduction automatique par exemple. Nous avons, bien entendu, conservé cette fonctionnalité mais nous nous en sommes également inspi-

rés pour implémenter une sauvegarde des segments de non-parole. Ainsi, au moyen d'une simple case à cocher, l'utilisateur indiquer les segments qui ne contiennent pas de parole pertinente. Par exemple, au moment de l'écoute, s'il entend du bruit ou de la parole non exploitable ou encore du silence, il peut l'indiquer au moyen de cette case à cocher (visible sur la figure 4). L'utilisateur s'enregistre alors en indiquant que ce qu'il vient d'entendre n'est pas exploitable. En résumé, si la case est décochée, l'application se comporte comme à l'origine : l'horodatage de tous les segments est enregistré dans un fichier de *mapping*[1]. En revanche, si la case est cochée, les informations temporelles (le début et la fin) concernant le segment qui vient d'être entendu ainsi que le commentaire qui lui aura été associé sont également enregistrées, mais dans un fichier à part[2].

Nous avons voulu faire le lien entre ces fichiers de *mapping* enregistrés par l'application et l'utilisation que le linguiste de terrain peut en avoir. Dans ces fichiers de *mapping*, ce sont le nombre d'échantillons audio qui sont recensés. Nous avons eu l'idée de transformer ces fichiers pour qu'ils soient lus par des logiciels qui permettent de faire de la transcription. Ainsi, l'application génère désormais un fichier au format CSV présentant 5 colonnes (délimitées par une virgule) qui indiquent pour chaque segment reparlé/traduit :

- le nom de la *plage d'annotation* (original, RSPK [pour *respeaking*] ou TRSL [pour *traduction*]) ;
- le temps de début (en millisecondes) ;
- le temps de fin (en millisecondes) ;
- la durée totale de ce segment (en millisecondes) ;
- une annotation (typiquement, « non-speech », pour les segments spécifiés depuis l'application et rien pour les autres).

Ce fichier peut être directement importé dans le logiciel Elan. Il suffit de l'importer via l'onglet *Fichier*, puis *Importer*, et sélectionner « CSV »[3].

1. Le nom du fichier est construit de la manière suivante : <nomFichierOriginal>_<rspk/trsl>.map.

2. Le nom du fichier est construit de la manière suivante : <nomFichierOriginal>_<rspk/trsl>_non-speech.map.

3. Pour plus d'informations sur l'import d'un fichier CSV dans Elan, voir à la documentation officielle : http://www.mpi.nl/corpus/html/elan/ch01s04s02.html (Section 1.4.2.5).

L'import de ce fichier dans Elan crée des tiers automatiquement découpés. Celles-ci proviennent des segmentations effectuées avec LIG-AIKUMA par l'utilisateur durant des sessions de *respeaking* et de traduction. Ainsi, le linguiste a la possibilité de visualiser l'alignement des segments produits avec LIG-AIKUMA entre un fichier d'origine et son *respeaking* ou entre un *respeaking* et sa traduction. Le découpage en unités plus petites, lors d'un travail d'analyse linguistique, en est facilité. De plus, les segments qui auront été signalés comme « non parole » dans l'application seront automatiquement annotés.

Les tâches de *respeaking* et de traduction ne sont pas des activités triviales : elles font appel à des opérations cognitives complexes. Ces modes demandent une allocation conséquente des ressources du locuteur. C'est pourquoi nous avons intégré un visualiseur de l'enveloppe du signal audio du fichier d'origine, visible sur les figures 4a et 4b, pour assister le locuteur dans sa tâche de respea*king* ou traduction. La visualisation de l'enveloppe acoustique du signal lui permet de répéter de manière plus fluide ce qu'il vient d'écouter. La compréhension faisant appel à des processus mentaux complexes, inhérents à chacun, il est important de laisser à l'utilisateur le libre contrôle de la durée d'écoute. De plus, la visualisation est un moyen pratique, permettant à la tâche de *respeaking*/traduction de s'adapter aux ressources cognitives de chacun. Enfin, cette fonctionnalité oriente l'utilisateur en lui suggérant des points d'arrêt dans la lecture du fichier audio. En lui livrant des indices sur l'enregistrement audio qu'il doit traiter, la tâche de réécoute-répétition/traduction en est facilitée (voir présentation détaillée p 246, « Enveloppe du signal »).

Le mode d'enregistrement (et les deux modes *respeaking* et traduction qui en découlent) sont adaptés à un enregistrement « source » de parole libre, où les propos du locuteur ne sont nullement influencés. Le locuteur n'est aidé d'aucun support pour produire du contenu. Afin d'aider à la production de contenu ou d'orienter le locuteur sur un sujet précis, nous avons implémenté un mode d'élicitation. Ce mode nommé Élicitation offre la possibilité d'importer trois types de médias à partir desquels le locuteur devra s'exprimer.

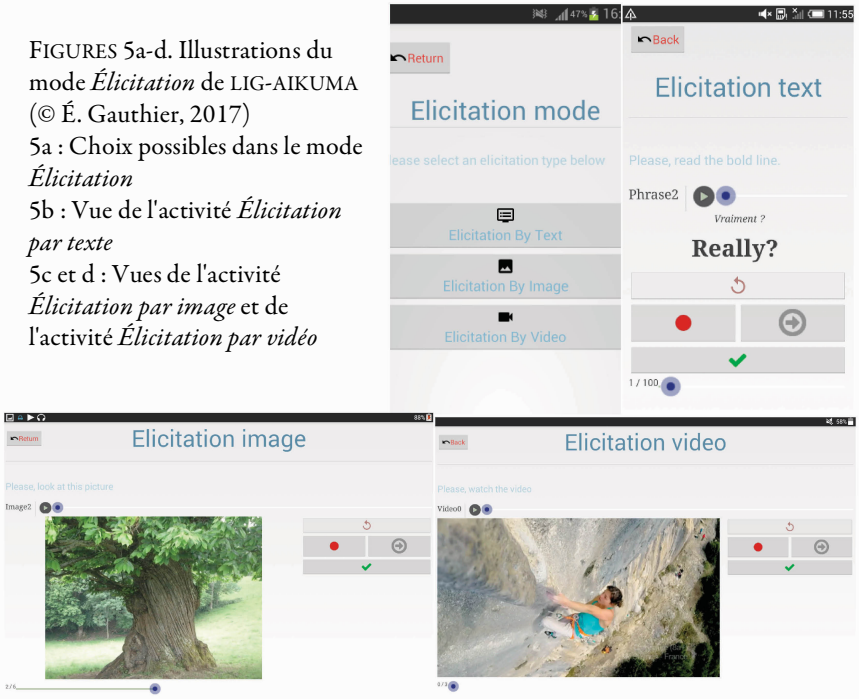
• Élicitation

Le mode Élicitation permet de faire parler les locuteurs à l'aide d'un support. Nous avons inclus dans ce mode la possibilité d'éliciter de la parole à partir de trois stimuli : du texte, des images ou des vidéos. La figure 5 illustre les trois activités implémentées pour ce mode d'élicitation : *Élicitation par texte*, *Élicitation par image* et *Élicitation par vidéo*. Cette activité est présentée sur la figure 5a.

L'élicitation à partir de texte est illustrée par la figure 5b. Nous pouvons voir, en gras, la phrase à lire par le locuteur et, en italique, une traduction (optionnelle) de

cette phrase. En dessous à gauche se trouve le bouton ● permettant de lancer l'enregistrement et, par simple (nouvelle) pression, d'arrêter celui-ci. À droite du bouton d'enregistrement se trouve le bouton ➔ permettant de passer à la phrase suivante. Au-dessus de ces deux boutons se situe le bouton ↺ qui permet de recommencer l'enregistrement si l'utilisateur n'est pas satisfait de ce qu'il vient de dire alors qu'en dessous se trouve le bouton de validation ✔ qui enregistre et met fin à la session. Enfin, il y a, en haut à gauche, l'habituel bouton retour ↶ qui permet de revenir en arrière et sortir du mode. Les illustrations de la figure 5c et de la figure 5d présentent respectivement l'élicitation à partir d'image et l'élicitation à partir de vidéo. Les mêmes boutons (des illustrations aux fonctionnalités) que ceux de l'élicitation par texte sont présents dans ces modes. Pour finir, les illustrations de la figure 5a et de la figure 5b montrent la disposition de l'interface en mode portrait sur un téléphone mobile alors que celles de la figure 5c et de la figure 5d montrent l'affichage en mode paysage sur une tablette.

Le principe de ce mode est le suivant : le linguiste place dans un dossier de l'appareil mobile les fichiers qui lui serviront de support pour l'élicitation (texte,



FIGURES 5a-d. Illustrations du mode *Élicitation* de LIG-AIKUMA (© É. Gauthier, 2017)
5a : Choix possibles dans le mode *Élicitation*
5b : Vue de l'activité *Élicitation par texte*
5c et d : Vues de l'activité *Élicitation par image* et de l'activité *Élicitation par vidéo*

images ou vidéos). En sélectionnant le mode qu'il désire, l'application se charge d'importer les médias puis de les afficher à l'écran. Chaque phrase/image/vidéo peut-être élicitée ou passée. À la fin de la session (que toutes les ressources aient été vues ou non), le linguiste valide ou non les fichiers audio enregistrés dans l'appareil. Un fichier (nommé linker.txt), permettant de relier le chemin absolu du fichier WAV avec le chemin absolu de l'image associée, est également généré au même endroit que les enregistrements.

Les modes présentés jusqu'à présent correspondent à l'enregistrement de parole. Nous avons doté LIG-AIKUMA de deux autres fonctionnalités : un mode de vérification, imaginé dans un premier temps pour du post-traitement de signaux audio, ainsi qu'un mode de partage des fichiers audio enregistrés avec LIG-AIKUMA pour que le linguiste puisse transmettre les enregistrements au locuteur, si celui-ci le désire.

• Vérification

Le mode Vérification propose deux sous-modes nommés *Vérification de mots* et *Vérification de transcription*. Ces modes ont été implémentés afin de produire des vérifications textuelles simples. Les usages peuvent être multiples ;

ils dépendront du fichier chargé par l'utilisateur. L'avantage principal de ce mode est que la tâche demandée de vérification peut être effectuée de n'importe où et de manière totalement autonome. L'utilisateur n'est pas contraint par son environnement ou par le support sur lequel il doit travailler. Par exemple, si nous avions développé une application sur ordinateur, notre informateur aurait été contraint par le lieu, l'encombrement de l'outil et le délai d'exécution de celui-ci (temps au démarrage, etc.).

Le mode *Vérification de mots* est une activité qui n'accepte qu'une seule entrée : un fichier texte (format CSV dont les séparateurs sont la virgule et le point-virgule). Le mode affiche un mot principal (le premier mot du fichier), en gras, suivi d'une liste d'autres mots précédés d'une case à cocher. Dans le cas de notre étude, nous avons utilisé des mots, mais la granularité n'est pas limitée : il peut s'agir de phrases ou de caractères. Dans le cadre de notre travail, le mode *Vérification de mots* nous a permis de vérifier des variantes orthographiques du wolof (l'orthographe du wolof est instable). Pour ce faire, nous avons extrait les lemmes des dictionnaires bilingues en notre possession (Diouf (2003) et Fal, Santos et Doneux (1990)) et leurs variantes orthographiques – lorsqu'elles étaient indiquées –. Puis, nous avons demandé à nos informateurs experts du wolof si les différentes orthographes tirées des dictionnaires étaient couramment usitées et si les mots pouvaient s'employer dans le même contexte. Voici quelle était la consigne : *Cocher la/les variante(s) qui a/ont un sens iden-*

tique au mot affiché en gras. La ou les variantes sélectionnée(s) ne doivent entretenir aucune relation de polysémie. Notre but était ainsi d'obtenir les mots qui ont le même sens afin de pouvoir les substituer dans n'importe quel contexte (selon un axe paradigmatique).

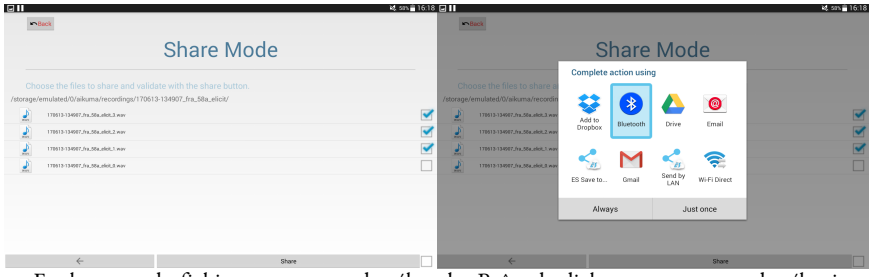
L'autre mode de vérification, appelé *Vérification de transcriptions*, autorise l'entrée de deux types de médias : un fichier sonore et un fichier texte. L'activité se charge simplement d'importer un fichier audio et affiche du contenu textuel. L'association entre le fichier audio et le contenu textuel s'effectue à travers le fichier texte qui contient le nom du fichier audio. Le principe est le suivant : l'utilisateur écoute le fichier audio et indique si le texte affiché correspond à ce qu'il vient d'entendre, au moyen d'une case à cocher.

Dans le cadre de notre travail, nous nous sommes servis de ce mode afin de vérifier l'exacte correspondance entre des fichiers audio en notre possession et leurs transcriptions. Cela nous a permis, durant la phase de construction de notre système de RAP, d'éliminer de nos corpus d'évaluation et de test des phrases qui avaient mal été prononcées ou lues lors de notre campagne de collecte.

• Partage

Le mode *Partage* offre, au linguiste, la possibilité d'échanger, avec le locuteur, les enregistrements effectués durant la séance. Plusieurs choix sont possibles pour le transfert : si Internet, envoi par e-mail ou partage via Bluetooth (figures 6a-b).

FIGURES 6a-b. – Illustration du mode de partage de LIG-AIKUMA (© É. Gauthier, 2017)



a : Explorateur de fichier permettant de sélectionner le ou les fichiers audio à partager

b : Boîte de dialogue permettant de sélectionner l'application avec laquelle transférer le ou les fichiers audio

Métadonnées

L'application initiale Aikuma enregistrait déjà quelques métadonnées correspondant aux fichiers audio enregistrés. Pour les linguistes de terrain, les informations

relatives au locuteur interrogé sont cruciales. Traditionnellement, le linguiste de terrain remplit un questionnaire sociolinguistique avant Des informations comme les langues parlées par le locuteur, la langue de communication avec ses parents, sa région d'origine, sa durée de scolarisation, sont des renseignements nécessaires au linguiste. À partir de ce constat, il nous a semblé évident d'introduire dans l'application mobile un formulaire complet concernant le locuteur. Ainsi, avant tout enregistrement, le linguiste remplit un des formulaires illustrés à la figure 7 portant sur les langues du locuteur et les informations le concernant. La figure 7a présente le formulaire à remplir dans le mode *Enregistrement* tandis que 7b montre le formulaire à remplir lorsque l'utilisateur se trouve dans le mode *Respeaking*. Le formulaire à remplir dans le mode *Traduction* est équivalent à celui du mode *Respeaking*, excepté le nom des champs (« *translating* » en lieu et place de « *respeaking* »).

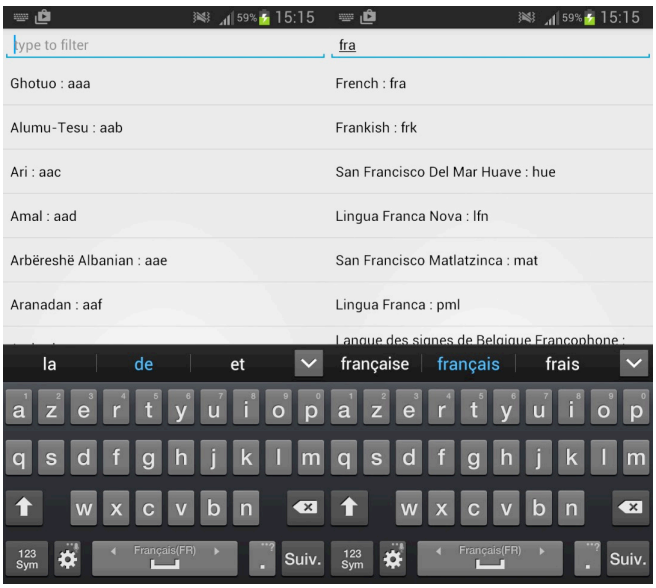
La différence entre les deux formulaires de la figure 7 réside dans la présence d'un en-tête récapitulant les informations du fichier audio original qui va être répété (ou traduit). Ces informations sont celles qui ont été saisies dans le formulaire illustré à la figure 8a, au moment de l'enregistrement (libre) initial.

Les champs sont donc les suivants (ceux accompagnés d'un astérisque sont obligatoires) :

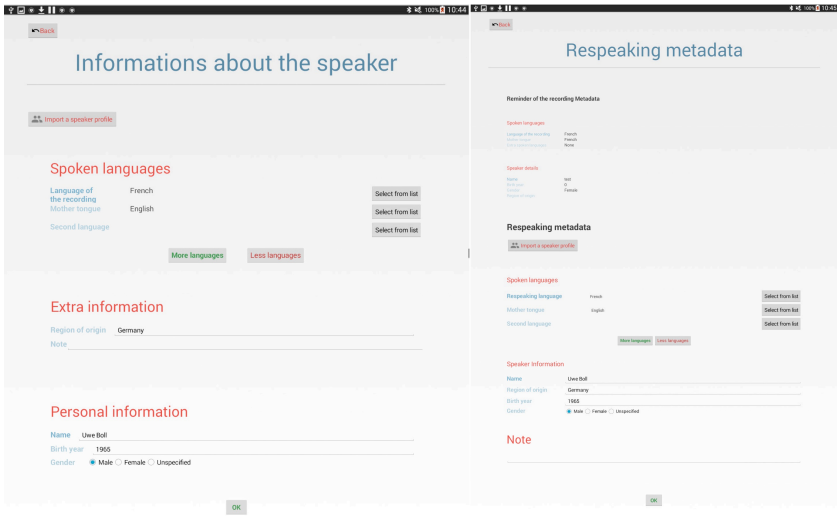
- la langue dans laquelle l'enregistrement va être produit* ;
- la langue maternelle du locuteur ;
- la langue seconde du locuteur (s'il en parle une autre) ;
- les autres langues parlées (si plus que 2) ;
- le nom du locuteur*;
- la région d'origine du locuteur ;
- l'année de naissance du locuteur ;
- le genre du locuteur ;
- un champ « note » destiné à l'ajout d'informations complémentaires.

Enfin, les langues peuvent être renseignées de deux façons : l'utilisateur peut sélectionner la langue du locuteur dans une liste prédéfinie de langues. Il peut, soit faire cette liste, soit filtrer les langues en tapant les premiers caractères du nom de la langue (voir figures 8a-b).

FIGURES 7a-b. – Illustrations du formulaire de métadonnées dans le mode *Enregistrement* (a) et dans le mode *Respeaking* (b) (© É. Gauthier, 2017)



FIGURES 8a-b. – Processus de sélection d'une langue dans LIG-AIKUMA (© É. Gauthier, 2017). a : Liste de langues pré-chargée dans l'application ;
b : Utilisation du filtre pour réduire les langues affichées à l'écran



Lors de la validation du formulaire, tout ce qui a été saisi dans les champs est sauvegardé et conservé dans un fichier au format JSON. Ce fichier structure les informations liées au locuteur et permet la récupération des informations du fichier audio d'origine dans les modes *Respeaking* et *Traduction*, qui sont affichés en tant que « Résumé des informations » (visible sur la figure 8b).

Les informations renseignées dans le formulaire de métadonnées ainsi que les enregistrements qui sont produits lors des séances sont des données personnelles. Afin de garantir au locuteur l'intégrité et la confidentialité de ces données, nous avons intégré à l'application un formulaire de consentement qui doit être lu (à voix haute par le linguiste si le locuteur n'est pas en capacité du faire) et signé par les deux parties (linguiste et locuteur).

• Formulaire de consentement

LIG-AIKUMA est une application de collecte de parole. Autrement dit, des données personnelles sont récoltées, ce qui nous a poussé à prendre en compte des considérations éthiques. Un formulaire de consentement est un document important via lequel le linguiste va informer concrètement le participant sur le but de ces enregistrements ainsi que ce à quoi celui-ci adhère en acceptant d'être enregistré. Du point de vue de l'informateur, ce document lui permet d'être pleinement informé, rassuré, considéré et de se sentir propriétaire des données recueillies sur lui au travers de l'autorisation qu'il émettra sur ce qui va être collecté. Enfin, ce formulaire est l'occasion d'évoquer la question de la confidentialité et de la propriété des données.

Si le linguiste de terrain travaille avec des informateurs alphabétisés, Sakel et Everett (2012) suggèrent de lire à haute voix une explication des travaux qui vont être réalisés (contexte des travaux de recherche, objectifs, méthodologie adoptée, financement, partenaires, profit potentiel, rémunération, gain personnel retiré par le linguiste) – qui auront été mis par écrit au préalable – puis de faire signer l'informateur pour accord.

Dans le cas où le linguiste travaille avec des informateurs ne sachant pas lire, les auteurs proposent de filmer l'informateur en train de consentir aux travaux de recherche qui vont être menés (enregistrements, études, diffusion des données, etc.).

L'intégration d'un formulaire de consentement généré à la validation du formulaire de métadonnées nous a paru être évidente. Lors de la validation du formulaire de métadonnées, le formulaire de consentement s'affiche (au format PDF), prérempli automatiquement avec les informations renseignées en amont dans le formulaire de métadonnées. Il précise l'objectif de ces enregistrements et permet à l'informateur d'indiquer qu'il consent à être enregistré. Idéalement, la signature de ce

celui-ci est faite électroniquement, à partir d'un logiciel dédié, mais elle peut évidemment, aussi, se faire manuellement après impression du formulaire.

Autres améliorations

Plusieurs efforts ont été menés afin de répondre à des critères ergonomiques élémentaires. Nous avons ajouté de nombreuses améliorations visuelles afin de fournir à l'utilisateur un meilleur confort d'utilisation et une application compréhensible, dans laquelle il est facile de naviguer.

• Retours utilisateurs

Nous avons insisté sur la clarté de l'application en affichant des messages d'information afin que l'utilisateur soit toujours informé des traitements effectués par l'application. Par exemple, un message explicite sera affiché en cas d'erreur en indiquant à l'utilisateur ce qui s'est mal déroulé, ou bien un message annonçant le nom du dossier des fichiers sauvegardés sera affiché lorsqu'une session est terminée ou encore un avertissement sera déployé si un fichier audio trop long (d'une taille supérieure à 120 Mo) est sélectionné pour un *respeaking*/traduction.

Aussi, nous avons inséré, dans chaque activité de l'application faisant appel à un import de fichier, le chemin absolu de l'endroit où se trouve l'utilisateur. Ceci lui permet de savoir instantanément où il se situe dans l'arborescence de ses fichiers (voir *infra* figure 9).

• Barre de progression

Tous les modes intègrent un objet représentant la progression de la session. Par exemple, dans le mode *Enregistrement*, la progression est représentée par l'affichage du temps d'enregistrement qui défile dès l'appui sur le bouton et s'arrête lors d'une nouvelle pression. Dans le mode *Élicitation*, l'utilisateur a connaissance de l'état d'avancement de la tâche grâce à une barre qui progresse au fur et à mesure du déroulement de l'activité, mais aussi grâce à l'indication du nombre d'éléments traités sur le nombre total d'éléments. Cette fonctionnalité est visible sur la figure 5c, en dessous de l'image et sur la figure 5d, en dessous de la vidéo.

• Colorisation et icônes

Dans LIG-AIKUMA, de nombreux types de fichiers sont manipulés : sons, textes, images, vidéos. Par conséquent, il a fallu trouver des moyens pour que la navigation dans l'application reste commode et fluide. À titre d'exemple, dans les modes *Respeaking* et *Traduction*, l'utilisateur doit choisir un fichier audio (original) à traiter. Puisque les fichiers reparlés ou traduits se situent tous dans le même répertoire (celui du fichier parent), le menu de sélection des fichiers à importer devient rapidement

chargé et les différents types de fichiers ne sont plus distinguables, malgré le suffixe ajouté à la fin du nom.

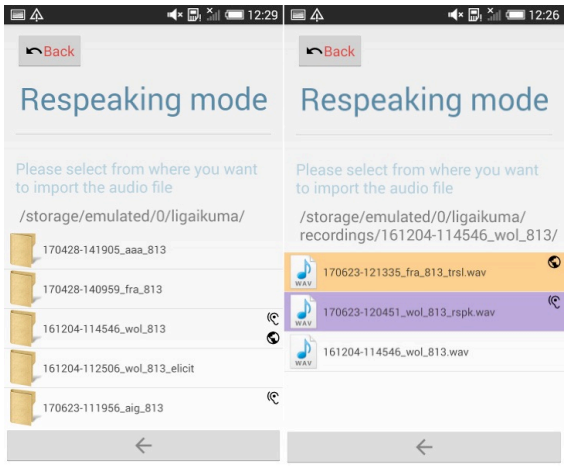
Pour aider à la reconnaissance de tous les types de fichiers, différentes icônes ont été insérées dans l'application. Trois illustrations ont été mises en place :

Dans la boîte de dialogue d'importation de fichiers, une icône représentant un dossier ( ) et une autre représentant un fichier sonore ( ) ont été ajoutées pour discerner le type de l'élément (voir figure 9).

Dans le mode *Élicitation*, nous avons intégré une icône qui représente un dossier contenant des images tandis qu'une icône représente un dossier comportant des vidéos. Ceci facilite la sélection d'un type de média.

Les icônes illustrant les modes *Respeaking* et *Traduction* sont rappelées dans l'arborescence des dossiers, si ceux-ci contiennent ces types de fichier audio. Ainsi, l'icône indique que le dossier contient un fichier audio reparlé tandis que l'icône représente un fichier audio traduit (voir figure 9a).

Une fois dans le dossier, un fond coloré permet de clairement différencier les fichiers, en plus des icônes toujours présentes. Les fichiers originaux, pour leur part, ne sont pas colorés (*cf.* figure 9b).



FIGURES 9a et b – Différenciation des fichiers à sélectionner dans LIG-AIKUMA lors de l'importation (© É. Gauthier, 2017) :
a : Lors de l'importation d'un fichier, une icône rappelle quel type de fichier audio est contenu dans les dossiers listés
b : Lors de l'importation, les fichiers sont colorés en fonction de leur type (enregistrement libre, *respeaking* ou traduction)

• Enveloppe du signal

Dans notre version initiale, pendant un *respeaking* ou une traduction, l'utilisateur écoutait et stoppait la lecture du fichier audio d'origine de manière instinctive, à l'aveugle. Pour rendre ce découpage plus intuitif, nous avons intégré à ces deux modes la visualisation de l'enveloppe du signal audio (voir figures 4a et 4b). Lorsque l'utilisateur appuie sur le bouton de lecture, un marqueur rouge lui indique la position de la tête de lecture. L'enveloppe du signal défile au fur et à mesure de l'écoute de l'enregistrement. La visualisation de l'enveloppe du signal montre les passages de silence (le signal est plat), ce qui permet à l'utilisateur d'anticiper l'arrêt de la lecture du fichier original. D'emblée, la segmentation des fichiers originaux est plus propre et entraîne une répétition ou une traduction plus fluide plus et mieux construite.

• Géolocalisation

LIG-AIKUMA géolocalise automatiquement l'appareil mobile sur lequel l'application est installée. Cette information est enregistrée dans le fichier de métadonnées généré lors de chaque session d'enregistrement. Cette fonctionnalité était implémentée à l'origine dans Aikuma, mais n'était plus fonctionnelle. La géolocalisation de l'appareil peut être obtenue de trois façons. Classées selon leurs priorités, celles-ci sont :

- localisation à partir d'une application tierce qui a déjà récolté les coordonnées géographiques (longitude et latitude) de l'appareil ;

- localisation par triangulation des points d'accès WI-FI et des antennes relais situés à proximité ;

- localisation par réseau satellite (appelé *Géo-Positionnement par Satellite* ou plus couramment GPS).

Les priorités ont été établies selon la consommation de la batterie (de la moins à la plus gourmande en énergie). La géolocalisation dans LIG-AIKUMA n'est disponible que si le terminal mobile est muni d'un récepteur GPS ou relié à un abonnement mobile.

• Sauvegardes

Le temps étant précieux lorsque le linguiste est sur le terrain, trois types de sauvegardes ont été pensés pour optimiser les séances d'enregistrements.

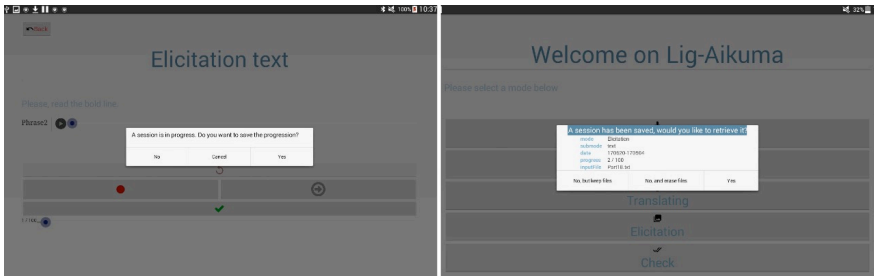
Sauvegarde des champs. Les saisies dans le formulaire de métadonnées sont enregistrées avant tout enregistrement audio de l'utilisateur, ce qui constitue un gain de temps pour le linguistique lorsqu'il travaille avec un même locuteur et veut enchaîner des modes différents. Ainsi, lorsque le linguiste a terminé sa tâche et veut

passer à une autre, le formulaire est automatiquement pré-rempli avec les informations renseignées pour la tâche précédente.

Sauvegarde de session. Lorsque l'utilisateur doit, prématurément, mettre fin à sa tâche (par exemple, une élicitation), il peut, à tout moment, s'arrêter et quitter l'application. Il lui suffit de valider ou d'appuyer sur le bouton de retour arrière de son appareil afin qu'une boîte de dialogue (figure 10a) lui propose de sauver la progression en cours. Plus tard, au moment de la réouverture de LIG-AIKUMA, un message indiquant à l'utilisateur qu'une session est en cours s'affiche. Trois choix s'offrent alors à lui : reprendre la session où il s'était arrêté, ne pas reprendre la session mais sauvegarder le travail qui avait été effectué ou ne pas reprendre la session et effacer ce qui avait précédemment été accompli (figure 10b). Cette fonctionnalité est également utile en cas de crash inopiné, de manque de batterie ou de fermeture involontaire de LIG-AIKUMA.

Sauvegarde des profils. Toutes les informations saisies dans le formulaire de métadonnées – avant tout premier enregistrement audio – sont automatiquement enregistrées dans un profil « Utilisateur ». Par conséquent, lors d'une collecte sur le terrain, le linguiste qui travaille plusieurs fois avec le même locuteur a la possibilité d'importer un profil déjà fourni auparavant. Un profil enregistré peut également être supprimé.

FIGURES 10a-b. – Sauvegarde et reprise de session dans LIG-AIKUMA (© É. Gauthier, 2017). a : Message demandant à l'utilisateur s'il souhaite sauvegarder la session en cours ; b : Boîte de dialogue s'affichant à la ré-ouverture de l'application, lorsqu'une session a été sauvegardée



• Échantillons

Afin de faciliter la prise en main de l'application, nous fournissons avec l'application des fichiers d'exemple (installés dans un dossier nommé *examples*) afin que l'utilisateur puisse tester chaque mode de LIG-AIKUMA.

Synthèse

Le tableau 1 récapitule les fonctionnalités majeures implémentées dans Aikuma et celles ajoutées ou améliorées dans LIG-AIKUMA : si toutes les fonctionnalités d'Aikuma ont été conservées, la majeure partie d'entre elles a été enrichie ou adaptée selon nos besoins, comme les modes *Respeaking* et *Traduction*. En outre, le renforcement de l'autonomie a été une priorité, tout comme sa robustesse. L'application bénéficie en outre d'une meilleure identification des modes, grâce à une présentation claire de ceux-ci à l'ouverture de l'application.

LIG-AIKUMA intègre deux nouveaux modes d'enregistrement nommés *Élicitation* et *Vérification* ainsi qu'un mode *Partage*. Le premier mode offre la possibilité au linguiste de faire parler son informateur sur un sujet particulier, sans influence aucune de sa part, mais avec l'aide d'un support : textes, images et vidéos peuvent être utilisés comme *stimuli* pour faire parler le locuteur. Ce dernier peut, de cette façon, décrire une image ou une vidéo sur un thème tout en étant libre de s'exprimer comme il le souhaite. Le recueil d'un corpus spontané est l'occasion, pour un linguiste, de capturer des phénomènes linguistiques recherchés (précis) tout en étant émis de manière naturelle. Le second mode, *Vérification*, permet au linguiste de corriger du contenu sous forme de texte : le linguiste peut vérifier si des transcriptions correspondent au signal audio associé, très simplement et rapidement.

Le troisième mode, *Partage*, permet d'envoyer, grâce à une technologie sans fil (par mail ou Bluetooth par exemple), les fichiers audio enregistrés pendant une session.

L'application offre désormais la possibilité de sauvegarder une session en cours, de visualiser l'enveloppe du signal lors d'un *respeaking* ou d'une traduction, de renseigner de manière plus détaillée un formulaire de métadonnées et possède une convention de nommage des fichiers propre et universelle. L'application géolocalise automatiquement l'appareil s'il est lié à un compte Google et gère maintenant toutes les tailles d'appareils mobiles, du petit écran de *smartphone* aux plus larges écrans de tablettes. De plus, chaque profil de locuteur est enregistré, faisant ainsi gagner du temps au linguiste s'il travaille de nouveau avec un locuteur avec lequel il a déjà travaillé. LIG-AIKUMA possède une interface multilingue : la langue de l'application s'adapte à la langue du terminal, et est, pour l'instant, traduite en français, anglais et allemand. Nous avons également inclus des fichiers d'exemple dans l'application pour que l'utilisateur puisse tester, directement après installation, chacune de ses fonctionnalités et ainsi rendre la prise en main plus rapide et aisée. Enfin, LIG-AIKUMA génère de façon automatique un fichier au format CSV qui peut être importé dans le logiciel d'annotation Elan. Ce fichier est créé à la fin du mode *Respeaking*

ou *Traduction*, à partir des segments créés par l'utilisateur après qu'il a répété ou traduit une partie du fichier audio original.

Spécifications

TABLEAU 1 – Comparatif des fonctionnalités d'Aikuma et de LIG-AIKUMA

Fonctionnalités	AIKUMA	LIG-AIKUMA
Enregistrement et documentation	oui	oui
Respeaking et traduction orale	oui	oui
Extras : Sync. et partage, géolocalisation, interface graphique sans texte	oui	oui
Identification des modes simples	non	oui
Amélioration des modes *Respeaking* et traduction orale Élicitation de parole	non	oui
Vérification rapide de textes Sauvegarde des sessions	non	oui
Nouveau type de profil utilisateurs	non	oui
Interface multilingue	non	oui
Formulaire de métadonnées	non	oui
Génération d'un formulaire de consentement	non	oui
Échantillon de fichiers	non	oui
Export des segments alignés vers Elan	non	oui
Extras : Multi-résolution, différentiation de la nature des fichiers, convention de nommage des fichiers et visualisation de l'enveloppe du signal	non	oui

LIG-AIKUMA est le fruit de la collaboration entre linguistes et informaticiens. Au sein du projet BULB, de nombreuses interactions ont eu lieu lors des réunions avec les laboratoires de linguistique tels le LPP, le LLACAN et le laboratoire berlinois ZAS. De plus, les linguistes qui ont utilisé l'application ont toujours pris le temps de nous faire des retours sur leur utilisation lors des collectes sur le terrain, comme les dysfonctionnements rencontrés, la praticité de l'outil, les défauts à corriger et les améliorations qui pouvaient être implémentées. Cette boucle vertueuse a donné lieu à une application ergonomique, pensée pour les linguistes et en partie par eux.

Données collectées avec LIG-AIKUMA

En bàsàá, environ 47 heures de parole spontanée et répétée en utilisant les modes *Enregistrement* et *Respeaking*, 34 heures de parole traduite oralement en français avec le mode *Traduction* et 8 heures de parole élicitée à partir d'images, ont été enregistrées.

En mbochi, environ 33 heures de parole spontanée ont été collectées ainsi que 30 heures de répétition et 30 heures de traduction en français des signaux. 5h45 de parole contrôlée (lecture de tables de conjugaison) et 7h45 de parole lue ont aussi été enregistrées. Enfin, 1 500 images ont été capturées et commentées.

La campagne de collecte en myènè a été la première où LIG-AIKUMA a été utilisée en situation réelle. L'application était alors en développement et a souffert de quelques dysfonctionnements. Elle n'a donc pas été utilisée pour tous les enregistrements. Ainsi, seulement 9 heures de parole ont été enregistrées avec le mode *Enregistrement* de LIG-AIKUMA. 36 heures supplémentaires de parole spontanée, de parole élicitée à partir d'images, de parole lue et de discours oratoires ont été collectées à partir d'un dictaphone (Tascam DR100 et Fostex FR2). 29 heures de ces enregistrements ont été répétées avec LIG-AIKUMA et 5 heures ont été traduites oralement en français jusqu'à présent.

En wolof, 3 heures d'enregistrements dans diverses variétés de wolof telles que le wolof de Dakar (aussi appelé wolof standard, langue maternelle des locuteurs), le wolof urbain (parlé par nécessité, en tant que langue seconde), le faana-faana (parlé dans la région du Saloum) et le lébou (variétés des régions de Ouakam et de Yénn) ont été collectés. Ce corpus de parole rassemble de la parole spontanée, lue et élicitée à partir de textes, d'images et de vidéos.

LIG-AIKUMA a également été utilisée pour collecter un corpus en fongbe, langue parlée principalement au Bénin, au Togo et au Nigeria. Le mode *Enregistrement* a été utilisé pour enregistrer près de 10 heures de parole lue. Ce corpus a permis de construire un modèle acoustique de la langue, dans le but d'apprendre un système de rap du fongbe (Laleye *et al.*, 2016).

Enfin, LIG-AIKUMA a servi à traduire oralement 8 000 phrases provenant du corpus BTEC et ainsi collecter 7h30 de parole en amharique, langue parlée en Éthiopie (Melese *et al.*, 2016).

Conclusion

Cet article présente l'application Android LIG-AIKUMA, dérivée d'Aikuma développée par Hanke et Bird (2013). L'application a été optimisée et augmentée en vue de collecter des corpus oraux de natures diverses mais aussi dans l'intention de construire – rapidement – des systèmes de transcriptions.

De ce fait, LIG-AIKUMA propose une méthodologie innovante de collecte de corpus oraux, fruit d'une collaboration avec les partenaires du projet BULB. Les différentes collectes de corpus oraux réalisées ont été l'occasion de rassembler plusieurs heures de parole dans trois langues africaines peu dotées et en danger (en ce qui con-

cerne le myènè) : 65 heures de parole spontanée, 83 heures de signaux « propres » c'est-à-dire articulés et enregistré dans un endroit calme, 71 heures de signaux traduits en français. 22 heures de parole contrôlée ont aussi été enregistrées avec l'application.

Initialement conçu à des fins de documentation des langues, LIG-AIKUMA a aussi permis de créer des corpus de données très facilement, selon un même protocole, qui ont donné lieu à l'évaluation d'outils (Rialland, Adda-Decker *et al.,* 2018).

Le corpus mbochi collecté avec LIG-AIKUMA a été utilisé dans plusieurs travaux récents en apprentissage et traitement automatique pour les langues peu dotées (Anastasopoulos et Chiang, 2018 ; Bansal *et al.*, 2018 ; Godard *et al.*, 2018a).

Des méthodes innovantes ont pu être appliquées comme la découverte non supervisée de mots (Godard *et al.,* 2016), la segmentation non supervisée en mots (Godard *et al.*, 2018b et 2018c), la segmentation non supervisée en phonèmes (Vetter *et al.*, 2016), la détection de frontières de phonèmes (Franke *et al.*, 2016), l'analyse phonologique (Rialland *et al.*, 2015 ; Cooper-Leavitt *et al.*, 2017) ou encore l'analyse phonétique fine (Rialland *et al.*, 2016 ; Gauthier, Besacier et Voisin, 2017).

Finalement, le développement de LIG-AIKUMA aura permis :

- d'effectuer des collectes massives ;
- d'accélérer la transition d'un corpus brut de parole à un jeu de données utilisable par des systèmes de traitement automatique ;
- d'exploiter rapidement des données pour développer des outils technologiques ;
- de partager simplement les collectes à la communauté.

Bibliographie

ANASTASOPOULOS Antonis et David CHIANG, 2018. Leveraging translations for speech transcription in low-resource settings. Communication au colloque d'Interspeech 2018 (Hyderabad, India), Cornell University, pp. 1279-1283 (arXiv:1803.08991).

BANSAL Sameer, Herman KAMPER, Karen LIVESCU, Adam LOPEZ, and Sharon GOLDWATER, 2018. Pre-training on high-resource speech recognition improves low-resource speech-to-text translation, Cornell University, 8 p. (arXiv: 1809.01431).

BETTINSON Mat et Steven BIRD, 2017. Developing a suite of mobile applications for collaborative language documentation, *in* A. Arppe *et al.* (eds), *Proceedings of the 2nd Workshop on the Use of Computational Methods in the Study of Endangered Languages, Honolulu, Hawai'i, USA, March 6-7, 2017*,

Honolulu, Association for Computational Linguistics, pp. 156-164 (http://aclweb.org/anthology/W17-0121).

BIRD Steven, 2010. A scalable method for preserving oral literature from small languages, *in* G. Chowdhury, C. Koo and J. Hunter (eds), The Role of Digital Libraries in a Time of Global Change, *in ICADL 2010, Lecture Notes in Computer Science*, Berlin, Heidelberg, Springer, vol. 6102, pp. 5-14.

BIRD Steven, Lauren GAWNE, Katie GELBART et Isaac MCALISTER, 2014a. Collecting bilingual audio in remote indigenous communities, *in 25th International Conference on Computational Linguistics, Proceedings of COLING 2014, the 25th International Conference on Computational Linguistics: Technical Papers*, Dublin City University and Association for Computational Linguistics, pp. 1015-1024 (http://www.aclweb.org/anthology/C14-1096).

BIRD Steven, Florian R. HANKE, Oliver ADAMS et Haejoong LEE, 2014b. Aikuma: A mobile app for collaborative language documentation, *in* J. Good, J. Hirschberg and O. Rambow (eds), *ACL 2014. Proceedings of the 2014 Workshop on the Use of Computational Methods in the Study of Endangered Languages*, Baltimore, Maryland, USA, Association for Computational Linguistics, pp. 1-5 (http://www.aclweb.org/anthology/W14-2201).

CHÉNEAU-LOQUAY Annie, 2010. Modes d'appropriation innovants du téléphone mobile en Afrique, *Conférence des plénipotentiaires de l'union africaine des télécommunications*, Brazzaville, France.

—, 2012. La téléphonie mobile dans les villes africaines. Une adaptation réussie au contexte local, *L'Espace géographique* 41, pp. 82-93.

COOPER-LEAVITT Jamison, Lori LAMEL, Annie RIALLAND, Martine ADDA-DECKER et Gille ADDA, 2017. Developing an Embosi (Bantu C25) speech variant dictionary to model vowel elision and morpheme deletion, *in* F. Lacerda *et al.* (eds), *Proceedings of Interspeech 2017,* Australia, Causal Productions Pty Ltd, International Speech Communication Association (ISCA), pp. 3911-3915 (DOI: 10.21437/Interspeech.2017-1280).

DE VRIES Nic J., Jaco BADENHORST, Marelie H. DAVEL, Etienne BARNARD et Alta DE WAAL, 2011. Woefzela – an open-source platform for ASR data collection in the developing world, *in* P. Cosi *et al.* (eds), *Proceedings of Interspeech 2011, August 27-31, Florence*, ISCA Archive, pp. 3177-3180 (https://isca-speech.org/archive/archive_papers/interspeech_2011/i11_3177.pdf).

DE VRIES Nic J., Marelie H. DAVEL, Jaco BADENHORST, Willem D. BASSON, Febe DE WET, Etienne BARNARD et Alta DE WAAL, 2013. A smartphone-based ASR data collection tool for under-resourced languages, *Speech Communication Journal* 56, pp. 119-131.

DIOUF Jean-Léopold, 2003. *Dictionnaire wolof-français et français-wolof*, Paris, Karthala Éditions.

DRUDE Sebastian, Bruce BIRCH, Daan BROEDER, Peter WITHERS et Peter WITTENBURG, 2013 (june). Crowdsourcing and apps in the field of linguistics: Potentials and challenges of the coming technology. Communication, The Language Archive, Max-Planck-Institute for Psycholinguistics, 4 p. (https://www.academia.edu/6422775/Crowdsourcing_and_apps_in_the_field_of_linguistics_Potentials_and_challenges_of_the_coming_technology).

FAL Aramé, Rosine SANTOS et Jean Léonce DONEUX, 1990. *Dictionnaire wolof-français : suivi d'un index français-wolof*, Paris, Karthala Éditions.

FRANKE Joerg, Markus MUELLER, Fatima HAMLAOUI, Sebastian STÜKER et Alex WAIBEL, 2016. Phoneme boundary detection using deep bidirectional LSTMs, *in Proceedings of the 12th ITG Conference on Speech Communication, Paderborn, Germany, October 5-7, 2016*, 5 p. (http://isl.anthropomatik.kit.edu/cmu-kit/downloads/ITG_2016_Phoneme%20Boundary%20Detection%20using%20Deep%20Bidirectional%20LSTMs.pdf).

GAUTHIER Élodie, Laurent BESACIER et Sylvie VOISIN, 2017. Machine Assisted Analysis of Vowel Length Contrasts in Wolof, communication au colloque Interspeech 2017, Stockholm, Suède, Aug. 20-24, 2017 (https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01580902).

GODARD Pierre, Gilles ADDA, Martine ADDA-DECKER, Alexandre ALLAUZEN, Laurent BESACIER, Hélène BONNEAU-MAYNARD, Guy-Noël KOUARATA, Kevin LÖSER, Annie RIALLAND et François YVON, 2016. Preliminary Experiments on Unsupervised Word Discovery in Mboshi. Communication au colloque Interspeech 2016, San Francisco, California, USA (https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01350119/document).

GODARD Pierre, Gilles ADDA, Martine ADDA-DECKER, Juan Benjumea, Laurent BESACIER, Jamison COOPER-LEAVITT, Guy-Noël KOUARATA, Lori LAMEL, Hélène MAYNARD, Markus MÜLLER, Annie RIALLAND, Sebastian STÜKER, François YVON, and Marcely Zanon BOITO, 2018a. A very low-resource language speech corpus for computational language documentatiion

experiments, *in Proceedings of the Eleventh International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2018),* European Language Resources Association, pp. 3366-3370 (http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2018/pdf/694.pdf).

GODARD Pierre, Laurent BESACIER, François YVON, Martine ADDA-DECKER, Gilles ADDA, Hélène MAYNARD, and Annie RIALLAND, 2018b. Adaptor Grammars for the Linguist: Word Segmentation Experiments for Very Low-Resource Languages. Communication to 15th SIGMORPHON Workshop on Computational Research in Phonetics, Phonology, and Morphology, Brussels, Belgium, October 31.

GODARD Pierre, Marcely Zanon BOITO, Lucas ONDEL, Alexandre BERARD, François YVON, Aline VILLAVICENCIO, and Laurent BESACIER, 2018c. Unsupervised word segmentation from speech with attention, *in* B. Yegnanarayana *et al.* (eds), *Proceedings of Interspeech 2018, 2-6 September, Hyderabad*, Proceedings USB, International Speech Communication Association (isca), pp. 2678-2682 (https://isca-speech.org/archive/Interspeech_2018/pdfs/1308.pdf).

GUTHRIE Malcom, 1948. *The classification of the Bantu languages*, London, New York, Toronto, the Oxford University Press.

HANKE Florian R. et Steven BIRD, 2013. Large-scale text collection for unwritten languages, *in 8th International Joint Conference on Natural Language Processing (JCNLP 2013), Nagoya, Japan*, Asian Federation of Natural Language Processing, pp. 1134-1138 (http://www.aclweb.org/anthology/I13-1161).

LALEYE Fréjus A A, Laurent BESACIER, Eugène EZIN et Cina MOTAMED, 2016. First automatic Fongbe continuous speech recognition system: Development of acoustic models and language models, *in Federated Conference on Computer Science and Information Systems (FedCSIS)*, Gdansk, Poland, IEEE, pp. 477-482.

LEWIS M. Paul et Gary F. SIMONS, 2010. Assessing endangerment: expanding Fishman's GIDS, *Revue roumaine de linguistique* 55, pp. 103-120.

MELESE Michael, Laurent BESACIER et Million MESHESHA, 2016. Amharic speech recognition for speech translation, Traitement Automatique des Langues Africaines (TALAF), *in Actes de la 31e journée d'études sur la Parole/18e rencontre des étudiants chercheurs en informatique pour le traitement automatique des langues (JEP-TALN 2016),* Paris, Association francophone pour la communication parlée (AFCP) et Association pour le traitement automatique

des Langues (ATALA), pp. 11-21 (https://jep-taln2016.limsi.fr/actes/Actes%20JTR-2016/V11-TALAF.pdf).

RIALLAND Annie, Georges Martial Embanga ABOROBONGUI, Martine ADDA-DECKER et Lori LAMEL, 2015. Dropping of the class-prefix consonant, vowel elision and automatic phonological mining in Embosi (Bantu C25), *in* R. Kramer, E.C. Zsiga and One Tlale Boyer (eds), *Selected Proceedings of the 44th Annual Conference on African Linguistics*, Somerville, Cascadilla Proceedings Project, pp. 221-230.

RIALLAND Annie, Martial Embanga ABOROBONGUI, Martine ADDA-DECKER et Lori LAMEL, 2016 (23 janv.). Phonologie et traitement automatique de la parole : le cas de l'embosi, communication à la journée scientifique du 23 janvier 2016, Linguistique africaine : perspectives croisées, Paris, Société de linguistique de Paris.

RIALLAND Annie, Martine ADDA-DECKER, Guy-Noël KOUARATA, Gilles ADDA, Laurent BESACIER, Lori LAMEL, Elodie GAUTHIER, Pierre GODARD et Jamison COOPER-LEAVITT, 2018 (May). Parallel corpora in Mboshi (Bantu C25, Congo-Brazzaville, *in Proceedings of the Eleventh International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2018),* European Language Resources Association, pp. 4272-4276 (http://www.lrec-conf.org/proceedings/lrec2018/pdf/635.pdf).

RYMER Russ, 2012. Vanishing voices*, National Geographic* 222, pp. 60-93.

SAKEL Jeanette et Daniel L. EVERETT, 2012. *Linguistic Fieldwork: A student guide*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.

VETTER Marco, Markus MÜLLER, Fatima HAMLAOUI, Graham NEUBIG, Satoshi NAKAMURA, Sebastian STÜKER et Alex WAIBEL, 2016. Unsupervised phoneme segmentation of previously unseen languages, *in* N. Morgan *et al.* (eds), *Proceedings of Interspeech 2016, September 8-12, San Francisco*, Australia, Causal Productions Pty Ltd, International Speech Communication Association (ISCA), pp. 3544-3548 (https://isca-speech.org/archive/Interspeech_2016/pdfs/1440.PDF).

WOODBURY Anthony C., 2003. Defining documentary linguistics, *Language Documentation and Description*, pp. 35-51.

LIG-AIKUMA, une application mobile de collecte de parole sur le terrain

Résumé

Dans leur dernière étude publiée en 2010, l'UNESCO estime à environ 3 000 le nombre de langues à travers le monde qui disparaîtront d'ici la fin du siècle. Parallèlement, les nouvelles technologies émergent. Les *smartphones* et tablettes sont puissants et performants, et peuvent devenir des outils de travail à part entière. Les avantages de ces appareils sont nombreux pour les linguistes de terrain dont les collectes sont souvent faites dans des conditions rudimentaires. LIG-AIKUMA est une application mobile facilitant la récolte de données langagières sur le terrain, conçue pour répondre à la nécessité de sauvegarder la diversité linguistique mondiale. LIG-AIKUMA dérive d'Aikuma, développée par Bird *et al.* dès 2013 ; LIG-AIKUMA propose 6 modes : Enregistrement, *Respeaking*, Traduction, Élicitation, Correction et Partage. LIG-AIKUMA est disponible sous licence AGPL. Elle peut être téléchargée depuis www.lig-aikuma.imag.fr et le code source est accessible sur demande.

Mots-clés : LIG-AIKUMA, application mobile, linguistique de terrain, méthodologie de collecte, documentation des langues

LIG-AIKUMA, a mobile app for speech collection on the field

Abstract

In a study published in 2010, UNESCO estimates that around 3,000 languages will disappear by the end of the century. Meanwhile, new technologies are emerging. For instance, smartphones and tablets are increasingly powerful and efficient, which now suggests their use as tools in different domains. There are many advantages of using mobile devices are plentiful for field linguists whose collections are often made under harsh conditions LIG-AIKUMA is a mobile application that facilitates the collection of language data in the field; it is designed to help language documentation at a large scale. LIG-AIKUMA is a fork from Aikuma, developed by Bird et al. in 2013; it offers 6 modes: Recording, Respeaking, Translation, Elicitation, Check and Share. LIG-AIKUMA is available under the AGPL license. It can be downloaded from www.lig-aikuma.imag.fr and the source code can be obtained on demand.

Keywords: *LIG-AIKUMA, mobile application, fieldwork linguistics, data collection methodology, language documentation*

Sound Patterns and Sound Change: New Threads in the Panchronic Tapestry

by

Juliette BLEVINS

A tribute to Panchronic Phonology

Panchronic Phonology is the study of sound change typology conceived of by Haudricourt (1940). One goal of Panchronic Phonology is to discover universal properties of sound change that are independent of language-specific properties, and to explore the possibility that some types of sound change and some aspects of sound change are predictable. For example, Haudricourt (1940: 70) suggests that a sound change #st > #Vst will occur predictably when the four conditions shown in (1) are met.

(1) Predicting word-initial epenthesis in #st clusters (Haudricourt, 1940: 70)

The sound change #st > #Vst will occur predictably when:

a) #st-initial words are not more frequent than #Vst-initial words

b) Words can end in Vs#

c) Initial syllables are not stressed

d) The output of the sound change is well-formed in terms of syllable count

While the prediction in (1) may not be empirically sound (see below), Haudricourt (1940) anticipates several developments of the late 20th and early 21st centuries. One is a nuanced theory of phonetic explanation, able to distinguish articulatory, aerodynamic, and perceptual properties of speech. Another is the integration of functional factors like homophony avoidance and contrast maintenance into evaluative equations, along with frequency effects of the lexicon like (1a). A final ingredient in his holistic approach are structural factors like (1b).

Haudricourt (1940: 70) also anticipated three important methodological issues in identifying phonetic sources of sound change. Sound changes will only yield to universal phonetic analysis when: (i) the smallest 'steps' of change are investigated;

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 255-273

(ii) sound change is distinguished from contact-induced change; and (iii) synchronic variation informs phonetic theory.

In honour of the 40th anniversary of LACITO, this paper highlights panchronic aspects of Evolutionary Phonology (Blevins, 2004, 2006 and 2015), paying tribute, in particular, to the work of Haudricourt (1940) and the continuation of the panchronic tradition at LACITO as exemplified, for example, in Hagège and Haudricourt (1978), François (2005), Mazaudon and Michailovsky (2007), Michaud (2011, 2012), Rivierre (2011), and other papers in this volume. After outlining phonetic sources of sound change within Evolutionary Phonology, I turn to non-phonetic properties of sound change and general relationships between sound patterns and sound change. These general relationships are similar to those envisioned by Haudricourt (1940) and represent new threads in the panchronic tapestry.

Evolutionary Phonology and the Panchronic Sound Pattern Generalization

Evolutionary Phonology (Blevins, 2004, 2006, 2007, 2008a, 2008b and 2015) is the study of synchronic sound patterns as partial reflections of their evolution or history. Central to Evolutionary Phonology is the attempt to explain relationships between sound patterns and sound change, and, more generally, to explain why sound patterns have the typological distributions they do. Among the central research questions in Evolutionary Phonology are: Why are certain sound changes common while others are rare? Why are certain sound patterns common while others are rare? What factors play a role in determining similar sound patterns across languages? A central goal of Evolutionary Phonology is to explain the many similarities between common instances and types of sound change and common synchronic sound patterns, as expressed, for example, in the Panchronic Sound Pattern Generalization (2). This goal of Evolutionary Phonology makes it different from other structuralist, generative, and post-generative frameworks.

(2) The Panchronic Sound Pattern Generalization

There is a strong correlation between the frequency of a sound change and the frequency of a corresponding sound pattern.

For example, as expressed by the Panchronic Sound Pattern Generalization, velar palatalization and final obstruent devoicing are common sound changes and they are also common synchronic sound patterns (Guion, 1998; Blevins, 2004, 2006). In contrast, palatalization of lingual trills (in contrast to velars), and final obstruent voicing (as opposed to devoicing) are uncommon sound changes and they are also

uncommon synchronic sound patterns (Yu, 2004; Blevins, 2006; Kochetov and Howson, 2015). Within Evolutionary Phonology (Blevins, 2004, 2006 and 2015) the Panchronic Sound Pattern Generalization has a simple explanation. Frequent sound patterns correlate with frequent types of sound change because these sound patterns are phonologizations of common phonetically-based instances of sound change.

This simple explanatory model is illustrated by the well-studied phenomenon of final obstruent devoicing. As a synchronic sound pattern, final obstruent devoicing is found in unrelated languages that are not in contact, as for example in: Afar, a Cushitic language of the horn of Africa; many Indo-European languages including Russian and German; Ingush, a Nakh-Daghestanian language; and Tok Pisin of Papua New Guinea. Final obstruent devoicing is a common sound pattern because final obstruent devoicing is a common sound change with multiple phonetic sources including voicing decay, the aerodynamic voicing constraint, laryngeal gestures and non-release at phrase boundaries, and phrase-final lengthening (Blevins, 2004 and 2006). In contrast, final obstruent voicing is rare because there is no single phonetically natural process giving rise to it. Final lenition of voiceless obstruents yields segments that typically lack closure duration and closure properties of voiced oral stops (Lavoie, 2001; Yu, 2004; Blevins, 2006).

Evolutionary Phonology explains the Panchronic Sound Pattern Generalization in terms of common vs. rare instances of phonetically motivated sound change, under the hypothesis that all instances of regular, internal (non-contact-induced) sound change are, at least in part, phonetically motivated. However, whether all instances of sound change are phonetically motivated is an empirical question (*cf.* Blust, 2005). To date, a wealth of data suggests that all instances of regular sound change have a phonetic component, even if structural and functional factors, like those of central interest to Panchronic Phonology, are also at work. Indeed, Evolutionary Phonology poses a concrete challenge to theories of sound pattern frequency: if there is a high-frequency sound pattern that is not due to language contact and cannot be analyzed as having a source in common phonetically-based sound change, then non-phonetic factors must be recognized as primary for this sound pattern. For example, if intervocalic /t/-epenthesis, as in Algic and Apurucayali, *were common*, it would constitute evidence for non-phonetic structural forces of the kind argued for in de Lacy (2006). However, this sound pattern is rare, and can be shown to be morphophonologically conditioned, in contrast to high-frequency epenthesis of laryngeals and glides, which do have phonetic explanations (Blevins, 2008b; Staroverov, 2015).

Sources of recurrent sound patterns in Evolutionary Phonology

Within Evolutionary Phonology a sound pattern may have multiple potential phonetic sources, like the case of final obstruent devoicing reviewed above, or a single phonetic source. Common sound patterns are those that reflect common phonetically motivated sound change. Recall that one goal of Panchronic Phonology is to discover universal properties of sound change that are independent of language-specific properties, and to explore the possibility that some types of sound change and some aspects of sound change are predictable. Here, some universal properties of sound change revealed by the Panchronic Sound Pattern Generalization are summarized, organized by source of sound change.

Single phonetic source

Within Evolutionary Phonology a sound pattern may have multiple potential phonetic sources in sound change, like the case of final obstruent devoicing just reviewed, or a single phonetic source. For example, it appears to be the case that word-initial and intervocalic contrastive voiceless nasal consonants arise from coarticulation with an adjacent aspirated or spread-glottis segment, and that there is no other known source for contrastive voiceless nasals in these positions (Blevins, 2018). For example, initial voiceless sonorants in some Tibeto-Burman languages result from HR > HR̥ > R̥ where R is a sonorant consonant and H is an aspirated segment. Proto-Tibeto-Burman *s-man 'medicine' (Written Tibetan *sman*) is continued as Xiahe (Tibetan) hman, Alike (Tibetan) rm̥an, Batang (Tibetan) m̥ẽ^{55}, and Pumi (Qiangic) m̥iɛ̃^{55}. A sound pattern like this one, with a single phonetic historical source, can be used to assist in the comparative method, and in internal reconstruction. If we come upon a language like Klamath-Modoc, where initial voiceless sonorants occur, and there is little in the way of comparative data, a good working hypothesis is that the initial voiceless sonorant derives from an *HR or *RH cluster. In sum, a universal property of sound change is that sound changes giving rise to word-initial or word-medial contrastively voiceless sonorant consonants are HR > HR̥ > R̥ and RH > R̥H > R̥, though, the forces which result in this sequence of changes as opposed to maintenance of HR and RH clusters have yet to be discovered.

Multiple phonetic sources

Many unrelated languages with a long vs. short vowel contrast exhibit only short vowels in final position of the word, phrase, or utterance including: many Bantu languages (e.g. Bemba, Luvale, Yao, Kinyarwanda); Choctaw; Ibibio; Kekchi;

Lithuanian; and Tagalog (Myers and Hansen, 2007). Neutralization to the short vowel category needs to be explained since universal phrase-final-lengthening makes final vowels longer than non-final vowels. Myers and Hansen (2007) argue that the sound change of V: > V has two components: (i) an articulatory/aerodynamic process of final vowel devoicing (*VV > VV̥ __#); and (ii) a perceptual component where, due to devoicing, the final long vowel is perceived as short (VV̥ > V/__#). In languages with the same synchronic patterns as Bemba and the others just mentioned, we can hypothesize that the same final devoicing and shortening processes have also occurred. A universal property of sound change is that regular final long vowel devoicing (*VV > VV̥ __#) leads to regular final long vowel shortening (VV̥ > V/__#).

Phonetic sources plus structural condition

Initial kl > tl sound change has occurred in some languages, while tl > kl has occurred in others (Blevins and Grawunder, 2009). Given the apparent symmetry of the sound change, it has been attributed, in part, to perceptual similarity: [kl] and [tl] are easily confused by the human ear. Co-articulation has been suggested as an additional factor for kl > tl, supported by experimental data. However, the distribution of these two sound changes is distinct: kl > tl occurs when there is a /tl/ gap, while tl > kl occurs only when /kl/ is pre-existing (Blevins and Grawunder, 2009). In this case, it is hypothesized that the phonetic similarity of [tl] and [kl] is, on its own, not sufficient to result in tl > kl or kl > tl: structural pre-existing phonotactic conditions, positive and negative respectively, must be satisfied, before either of these sound changes can take place. Note that these structural conditions differ from those offered in Haudricourt's example in (1): for kl > tl, a structural condition (a /tl/ gap) appears to be necessary, but it does not determine that a sound change will take place. In some varieties of English and German, one finds initial kl > tl; however, in other varieties, the sound change has not occurred (Blevins and Grawunder, 2009). A proposed universal property of sound change is that kl > tl occurs when there is a /tl/ gap, while tl > kl occurs only when /kl/ is pre-existing.

Phonetic sources plus functional condition

Functional conditions have been invoked by many linguists as facilitating or inhibiting sound change (Gilliéron, 1918; Jakobson, 1931; Martinet, 1952). Sound changes (mergers) which neutralize contrasts that have a very low functional load are more likely than those with a high functional load, while sound changes that result in

rampant homophony have been argued to be inhibited (Blevins and Wedel, 2009; Wedel, Kaplan and Jackson, 2013).

An interesting functional factor involves the predictability of aspects of the speech signal. A range of studies suggest that phonetic reduction is more likely when a word is predictable or recoverable independent of its phonetic properties (Jurafsky *et al.*, 2001). In morphological reduplication, where the content of the reduplicated string is predictable and recoverable from the base, it has been observed that the reduplicant undergoes leniting sound changes more readily than the base, and more readily than other prosodically comparable domains. While lenition can be associated with phonetic undershoot, the restriction of certain leniting sound changes to reduplicants, and their unusual properties (e.g. the reduction of CRV->CV in Kokota), is best explained by non-phonetic factors (Blevins, 2005). A proposed universal property of sound change, then, is that all else being equal, leniting sound change will be more common in reduplicated forms, where phonological material is predictable, than in non-reduplicated forms, where it is not.

When phonetic conditions are insufficient

Very few languages are known to distinguish voiced vowels from voiceless vowels. The rarity of this contrast cannot be attributed to the rarity of phonetically voiceless vowels since voiceless allophones of voiced vowels are cross-linguistically common, and arise from coarticulatory effects as well as phrase-final devoicing (Blevins, 2018).

Word-final voiceless vowels may be silent and therefore imperceptible (Gick *et al.,* 2012). Clearly, the expectation is that they will be lost over time, and in many languages, a sound change of final (voiceless) vowel loss occurs. However, somewhat surprisingly this sound change does not always take place: final voiceless vowels may be maintained in a spoken language for hundreds of years (Blevins, 2004: 199; 2018). One condition that appears to facilitate maintenance is structural: final voiceless vowels are maintained for longer periods of time in languages where words are uniformly vowel-final (Blevins, 2018). One language with this pattern is Purépecha (aka Tarascan), an isolate of central Mexico with word-final unstressed voiceless vowels. Descriptions of the 20th and 21st centuries show voiceless vowels variably deleted, resulting in final consonants and consonant clusters, suggesting that final voiceless vowels are unstable, and on the path to eventual loss (Foster, 1969; Friedrich, 1975; Camacho, 2018). However, friar Maturino Gilberti's *Arte de la Lengua Michuacan* (1558) and *Vocabulario* (1559) both show Purépecha vowel loss where devoicing and loss occurs today, suggesting that final voiceless allophones of modally voiced vowels have been stable for over 500 years: compare Gilberti's 1559

<ches> with 20th century *chesï* 'bark (of tree)'; or Gilberti's <napis> 'acorn' with Gamboa's (2009) *napisi*.

In Purépecha, all stems and words are vowel-final. In languages with this kind of phonotactic, experimental evidence supports phonotactically motivated perceptual epenthesis in the absence of acoustic vowel cues (Dupoux *et al.*, 1999, 2011). Despite the silent nature of final voiceless vowels, the facts suggest that final vowels in Purépecha have been maintained for hundreds of years due to the dominant vowel-final structure of stems and words in the language. Due to this structural property, Purépecha speakers may hear phantom vowels in word-final position, even when no acoustic cues for these vowels are present. Haudricourt (1940: 71) may have anticipated this in his reference to "*le maintien du plus fréquent*". A proposed universal property of sound change is that final voiceless vowels are less likely to be lost by regular sound change if the language has a general phonotactic that all words end in vowels. In this case, a predicted sound change is inhibited by a structural condition.

Sound change can also be inhibited by functional conditions, as alluded to by Haudricourt (1940: 72), when he highlights the role of "*la conservation des oppositions utiles*" in conditioning sound change. Blevins and Wedel (2009) illustrate several cases where regular sound change is inhibited by paradigm-internal lexical competition. Unlike the case of voiceless vowels in Purépecha where sound change does not occur, regular sound change occurs everywhere except niches of high lexical competition. Inhibition can also be seen at the level of phonological contrast. Wedel, Kaplan, and Jackson (2013) provide cross-linguistic statistical evidence that the probability of phoneme merger correlates inversely to the functional load of the contrast. In sum, there is growing evidence that a neutralizing sound change can be inhibited when that contrast it neutralizes carries a heavy functional load.

A True Panchronic Generalization? Looking at Contact-induced change

Sound change typology is not uniform. Internal developments can be distinct in form and content from contact-induced sound change. Recently, it has been suggested that distinct areal sound patterns can arise from external perceptual magnet effects (Blevins, 2017a; Barry, 2019). In these cases, sound change is regular, and may appear natural, but it is not mirrored by internal developments. For example, Yurok, an Algic language of northern California, surrounded by languages with ejectives, shows regular *Ct > Cʔt > Ctʔ > Cʔ > C'. This development is not found in any other Algic language, and appears to be rare (Blevins, 2002 et 2017a).

Areal sound patterns are one key to understanding contact-induced change. But just as important are sound patterns that are not areal, but attested only when two languages come into contact, with possible conditions on the type of contact. The clearest case of a panchronic generalization that I have been able to discover is of this type, and I believe that Haudricourt's prediction in (1) (repeated below) may be of this type as well.

(1) Predicting word-initial epenthesis in #st clusters (Haudricourt, 1940: 70)

The sound change #st > #Vst will occur predictably when:

a) #st-initial words are not more frequent than #Vst-initial words

b) Words can end in Vs#

c) Initial syllables are not stressed

d) The output of the sound change is well-formed in terms of syllable count

However, before turning to a case where, I believe, sound change can be predicted when two languages of specific types come into contact, let us briefly review Haudricourt's example in (1), where an attempt is made to predict prothesis as regular sound change before #st clusters. (I thank M. Mazaudon, personal communication, 2017, for clarifying aspects of Haudricourt's proposal.) The suggestion in (1) is that prothesis depended on critical phonotactic differences between Latin, Italian and Romanian (where the sound change did not apply) and certain daughter Romance languages (e.g. Old Spanish, Old French) where it did. Classical Latin was thought to resist the change due to its failure to satisfy condition (1a); only after the shift of Classical Latin *ex* to Late Latin *es* before a consonant was (1a) satisfied. In contrast, word-final Vs# (1b) was lost in Southern Romance, but maintained in Spanish and Old French, making these latter languages subject to word-initial epenthesis.

Haudricourt's analysis can be compared to Janda and Joseph's (2003: 208-210) "Big Bang" theory of sound change, where purely phonetic conditions govern an innovation at its brief point of origin, but are rapidly replaced by phonological and sociological conditions. Under this account, early phonetic conditioning of prothesis in Romance begins as a phrase-level sandhi process in ...C#st... contexts, with reinterpretation of ...C#V#st... as ...C#Vst... in languages where the word-final consonants remained largely intact (for details, see Janda and Joseph, 2003). Janda and Joseph argue that their account is supported by the absence of prothesis in Romance dialects where final consonants were lost earliest and most extensively, since this consonant loss eliminated the illicit C#st phonotactic that originally triggered the epenthesis process (*ibid.*). Old records of Italian show sandhi epenthesis (*in iscuola*), though at the lexical level this was not continued in the modern language

(*scuola* 'school'). At the same time, Sardinian and the Western Romance languages, but not Romanian, show prothesis. If Janda and Joseph's (2003) analysis is correct, there may be reason to question Haudricourt's proposal in (1), since it is meant to account for true prothesis, where, at its origin, the Romance change is not true prothesis, but, rather, resolution of C#st clusters in sandhi. Without this case, the remaining examples of #sC > #VsC are strongly associated with language contact and loan-word phonology (for a survey, see Fleischhacker 2005). The #sC > #VsC sound change occurs only when #sC-initial loanwords are taken into languages that disallow syllable-initial clusters, or when L2s with #sC-initial words are acquired by L1 speakers whose L1 lacks syllable-initial clusters. An instance of the first kind is English *stool* borrowed as Central Pahari [istu:l]. An example of the second type is schwa in Western Armenian *əstapil* 'come to one's senses' < *stapil* (Broselow 2015) where Western Armenian has been acquired within a Turkish-dominant environment, Turkish being a language without initial consonant clusters. Indeed, more generally, the only case where, it seems, one can predict a specific type of sound change is when two languages of distinct specific types come into contact. Let us turn to specific instances of these cases now.

A common feature of loan phonology and language contact of a very specific type is cluster-splitting epenthesis, as illustrated in Table 1 for a variety of loanwords (Fleischhacker 2001 and 2005). Where #sC clusters normally trigger prothesis (see above), initial obstruent-sonorant clusters are split by an epenthetic vowel.

TABLE 1. – Cluster-splitting epenthesis in loan-words

Source	Latin	crucem	'cross'
Target	Basque	g**u**rutze	'cross'
Source	Sanskrit	klēśa	'defilement'
Target	Indonesian	k**e**lesa	'indolent'
Source	Spanish	cruz	'cross'
Target	Q'eqchi'	k**u**rus	'cross'
Source	English	cross	'cross'
Target	Fijian	k**o**lósi	'cross'

As a synchronic phonological rule, the transformation relating the source words to the target forms would look something like: $\#TRV_i \rightarrow \#TV(_i)RV_i$. Within generative traditions, the locus of explanation for this sound pattern lies in phonotactic differences between the source and target language. The speaker of the

target language hears a word pronounced in the source language, constructs a phonological representation with an initial #TR cluster based on this hearing, but then alters this phonological representation in line with the phonotactics of the speaker's native language which lacks initial #TR clusters (Broselow, 1987 and 2015). A more current and more explanatory account of cluster-splitting epenthesis combines two new findings in speech perception, – one related to perceptual similarity, and the other related to perceptual illusions.

A first component of the analysis is that vowel epenthesis between the oral stop and following sonorant is due to the vowel-like nature of the TR transition. Fleischhacker (2001, 2005) argues that the general pattern is determined by perceptual similarity: initial TR clusters are more perceptually similar to TVR than VTR. An important aspect of her work is the distinction between initial #TR clusters and initial #sT clusters, which rarely show vowel-splitting epenthesis, but show prothesis instead (as in the Romance case discussed above).

A second component of the analysis relates to specific structural differences between the source and target languages. Under the perceptual account, perception of #TR by native speakers of languages that lack initial #TR is biased: these speakers will tend to hear a vowel between the oral stop and the following liquid, even if no vowel is present. Experimental work supporting this hypothesis was presented in Dupoux *et al.* (1999), and has been supported by much subsequent work including Dupoux *et al.* (2011), Kang (2011), Kabak and Idsardi (2007), Davidson and Shaw (2012), and Berent (2013).

Given these components, it is reasonable to ask whether something like cluster-splitting epenthesis ever occurs as a natural internal development without perceptual illusions triggered by distinct phonotactics between a source and target language. The answer appears to be no. In Table 2, three widely accepted Proto-Indo-European reconstructions with initial *TR clusters are shown with partial cognate sets.

TABLE 2. – Stability of word-initial *TR in Proto-Indo-European

a. *gras- 'eat'	*Cf.* Vedic *grásate* 'eats, feeds, Greek *grástis* 'green fodder, grass', Latin *grāmen* (<*grasmen) 'grass, fodder'
b. *prekj- 'ask'	*Cf.* Vedic *prccháti* 'asks', Latin *precor* 'I entreat', German *fragen*, Tocharian B *prek-*
c. *trejes 'three'	*Cf.* Lycian *tri-*, Vedic *tráyas*, Greek *tre˜is*, Avestan *θrayō*, Latin *trēs*

There are approximately 445 living Indo-European languages at present, and linguists agree that the major subgroups of Anatolian, Indo-Iranian, Greek, Italic, Celtic, Armenian, Tocharian, and Balto-Slavic have had long independent

developments. If cluster-splitting vowel-epenthesis sound change (#TRV$_i$ > #TV($_i$)RV$_i$) has a natural phonetic basis in perceptual similarity, then a sound change like the one evident in Table 1 above might be expected to have occurred numerous times in the history of Indo-European. But it has not. Cluster-splitting vowel epenthesis as a regular sound change is rare in the Indo-European language family. *TR clusters are inherited intact in all major subgroups, and sound changes affecting these clusters at later stages of development are of distinct types, including palatalization of *l in Romance *Tl clusters, and loss of *p in Celtic.

Indeed, within the entire Indo-European language family, there appears to be only one or two clear instances of a potentially regular cluster-splitting epenthesis sound change. One is in Modern Persian, as illustrated in Table 3.

TABLE 3. – Cluster-splitting epenthesis in Modern Persian

	Middle Persian	Modern Persian	Proto-Indo-European
a.	brādar	barādar	*b^{h}réh$_2$ter
b.	griftan	gereftan, giriftan	*g^{h}rebh$_2$-
c.	draxt	daraxt	*drew
d.	griy-	geri-	*g^{h}reh$_2$d-
Glosses: a. 'brother', b. 'grab, take', c. 'tree, wood', d. 'to cry'			

Another similar instance of cluster-splitting epenthesis occurs in Western Armenian, where a schwa breaks up inherited #OR clusters: *gərag* < grag 'fire', *vənas* < vnas 'harm', etc. (Broselow, 2015)

And a third instance occurs in the Siouan language family, with relevant data shown in Table 4.

TABLE 4. – Cluster-splitting epenthesis in Modern Siouan:
"Dorsey's Law" in Hoocąk (aka Winnebago), after Dorsey (1885)

	Chiwere	Hoocąk	Proto-Mississippi-Valley
a.	égluñį	waki/kųnųnį	*krųrį
b.	glé	keré	*kre
c.	wa/brú	ru/purú	*prú
Glosses: a. 'forget', b. 'go.back.to', c. 'powder/plough'			

Outside of Persian, Western Armenian and Hoocąk, it is difficult to find convincing cases of cluster-splitting epenthesis as potential diachronic developments. And here lies the central point of interest. Given that cluster-splitting epenthesis is common in loan word phonology, and appears to be a natural phonetically-

motivated process, why is it rarely attested as a regular sound change? Why, out of more than 440 Indo-European languages, is there only one clear case of a #TRV$_i$ > #TV($_i$)RV$_i$ sound change?

I suggest that cluster-splitting epenthesis occurs only when speakers of a language that lacks initial TR clusters begin to acquire a language that has initial TR clusters under special contact conditions where speakers dominant in the language that lacks initial consonant clusters suddenly (or without extensive exposure) acquire the language with #CR-clusters (Blevins, 2017b). It is only under these circumstances that the perceptual illusion of #TRV as #TVRV arises, with this perceptual illusion constituting the cognitive catalyst for phonological change.

Cluster-splitting epenthesis in the history of Persian arose as a result of contact between speakers of Turkic languages, which did not allow complex onsets, and speakers of Middle Iranian languages with initial #TR-clusters. As Turks became Persianized, they acquired Persian (and, other Middle Iranian languages). In this process, cognitive effects of CV(C) syllable structure resulted in the perception of illusory vowels in #TR-initial words, giving rise to the change in pronunciation that is cluster-splitting epenthesis. A similar situation appears to be true for Western Armenian, which at the time of the Ottoman Empire was acquired in the context of a Turkish-dominant culture.

A slightly different history is found in Siouan. Oral histories suggest that the split between Hoocąk and Chiwere occurred sometime in the mid-16th century. By the time Jean Nicolet made contact with the "Ho-Chunk" in 1634, their culture was very similar to that of surrounding Algonquian tribes, they were completely encircled by speakers of Algonquian languages, and the language had a significant number of borrowings from Central Algonquian languages. I suggest that sometime between the mid-16th and mid-17th centuries, (pre-)Hoocąk was acquired by speakers of neighboring Algonquian languages. Since none of the Central Algonquian languages had initial #TR clusters, we hypothesize that cognitive effects of #CV(C) syllable structure resulted in the perception of illusory vowels in #TR-initial words, giving rise to Dorsey's Law. However, in the case this Siouan language, this "percept" may have been strongly facilitated by a pre-existing phonetic property of the language: initial #TR clusters were likely already produced with open-transitions, or short vowel-like articulations, that were easily interpreted as true full vowels. This hypothesis is based on the production of word-initial clusters in related Siouan languages like Lakota and Omaha. In Lakota a word like *glá* 'go back' or *blé* 'lake' is produced with a noticable open transition or short schwa-like vowel on release of the initial stop (for examples, listen to recordings on *The New Lakota Dictionary*

Online : Ullrich, 2019). Etymologically, Lakota *glá* is cognate with Hoocąk *keré* 'start going back', both from Proto-Siouan *ki-ré:(he), continued as Proto-Dakota *krá, Proto- Hoocąk-Chiwere *kré. Given the phonetics of modern Siouan languages, it seems that the phonologization of cluster-splitting epenthesis may have been faciliated by the pre-existing open transition in these clusters. However, it still seems that language contact has played a role, since Hoocąk is the only Siouan language that has reconstituted a full vowel of definite quality in this posistion.

Returning to the goals of Panchronic Phonology, these three examples could be the exceptions that prove the rule. Cluster-splitting epenthesis as regular sound change is rare, and occurs, exceptionally, when two distinct language types come into contact: one that has initial #TR clusters, and the other that lacks initial clusters. The sound change occurs under special contact conditions where speakers dominant in the language that lacks initial consonant clusters suddenly (or without extensive exposure) acquire the language with #CR-clusters (Blevins, 2017b). Similar conditions may be involved in cases of prothesis in the #st clusters that Haudricourt (1940) discussed, though, at present, it is difficult to find relevant (diachronic, non-loanword) examples outside of Romance for comparison. The only potential case is Western Armenian, mentioned above.

Evolutionary Phonology and sound change

The typology of sound change may seem like an odd place to uncover significant evidence of cognitive forces that are independent of universal phonetics, or evidence against widely assumed notions of simple versus complex sound patterns. Yet, the study of cluster-splitting epenthesis as regular sound change suggests that typological studies of this kind may illuminate our understanding of the role of human cognition in shaping sound patterns. Contrary to widely held notions, complex onsets like #TR do not appear to be dispreferred or unstable diachronically. Instead, the typology of sound change suggests that word-initial #TR clusters are phonotactically stable, with radical change occuring only when a language that lacks such clusters has significant contact with a language that produces them.

On the other hand, in the rare cases where initial #TR clusters undergo regular cluster-splitting epenthesis, this epenthesis is not a simple case of "syllable repair". Rather, native-language #CV-structure in language-contact situations results in the perception of phantom vowels which take on phonological status when speakers of #CV-initial languages must quickly, and with little earlier familiarity, acquire a language with #CR clusters. This, I suggest, was the original situation of Turkic speakers acquiring Persian, and of Central Algonquians acquiring Hoocąk.

Evolutionary Phonology integrates important aspects of the panchronic program as outlined by Haudricourt and as pursued in a long history of research at LACITO. It offers an explanatory theory of sound change integrating phonetic and non-phonetic factors, and it distinguishes universal properties from language-specific ones. Regular cluster-splitting epenthesis is panchronic, but it does not have a simple phonetic explanation, and it is not known as a language-internal development. By examining other sound changes with this profile, we may, unexpectedly, learn even more about the human mind and the limits of regular sound change.

References

BARRY Daniel, 2019. Pharyngeals in Kurmanji Kurdish: A reanalysis of their source and status, *in* S. Gündoğdu, E. Öpengin, G. Haig, and E. Anonby (eds), *Current Issues in Kurdish Linguistics*, Bamberg, University of Bamberg Press, pp. 39-71.

BERENT Iris, 2013. *The Phonological Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.

BLEVINS Juliette, 2004. *Evolutionary Phonology: The emergence of sound patterns*, Cambridge, Cambridge University Press.

—, 2005. The role of phonological predictability in sound change: Privileged reduction in Oceanic reduplicated substrings, *Oceanic Linguistics* 44, pp. 455-464.

—, 2006. A theoretical synopsis of Evolutionary Phonology, *Theoretical Linguistics* 32, pp. 117-165.

—, 2007. The importance of typology in explaining recurrent sound patterns, *Linguistic Typology* 11, pp. 107-113.

—, 2008a. Natural and unnatural sound patterns: A pocket field guide, *in* K. Willems and L. De Cuypere (eds), *Naturalness and Iconicity in Language*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 121-48.

—, 2008b. Consonant epenthesis: natural and unnatural histories, *in* J. Good (ed.), *Language Universals and Language Change*, Oxford, Oxford University Press, pp. 79-107.

—, 2015. Evolutionary Phonology: a holistic approach to sound change typology, *in* P. Honeybone and J. Salmons (eds), *Oxford Handbook of Historical Phonology*, pp. 485-500.

—, 2017a. Areal sound patterns: from perceptual magnets to stone soup, *in* R. Hickey (ed.), *The Cambridge Handbook of Areal Linguistics,* Cambridge, Cambridge University Press, pp. 88-121.

—, 2017b. Between natural and unnatural phonology: The case of cluster-splitting epenthesis, *in* C. Bowern, L. Horn and R. Zanuttini (eds), *On Looking into Words (and Beyond): Structures, relations, analyses*, Berlin, Language Science Press, pp. 3-15.

—, 2018. Evolutionary Phonology and the life cycle of voiceless sonorants, *in* S. Cristofaro and F. Zúñiga (eds), *Typological Hierarchies in Synchrony and Diachrony*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 31-58.

BLEVINS Juliette and Sven GRAWUNDER, 2009. *Kl > Tl sound change in Germanic and elsewhere: Descriptions, explanations, and implications, *Linguistic Typology* 13, pp. 267-303.

BLEVINS Juliette and Andrew WEDEL, 2009. Inhibited sound change: An evolutionary approach to lexical competition, *Diachronica* 26, pp. 143-183.

BLUST Robert A., 2005. Must sound change be linguistically motivated?, *Diachronica* 22, pp. 219-269.

BROSELOW Ellen, 1987. Non-obvious transfer: on predicting epenthesis errors, *in* G. Ioup and S.H. Weinberger (eds), *Interlanguage Phonology: The acquisition of a second language sound system*, Cambridge, Newbury House, pp. 292-304.

—, 2015. The typology of position-quality interactions in loanword vowel insertion, *in* Y. Hsiao and L.-H. Wee (eds), *Capturing Phonological Shades*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, pp. 292-319.

CAMACHO Lluvia, 2018. Purepecha aspirated consonants and their phonetic variants, Master's Thesis, The Graduate Center, The City University of New York.

DAVIDSON Lisa and Jason A. SHAW, 2012. Sources of illusion in consonant cluster perception, *Journal of Phonetics* 40, pp. 234-248.

DE LACY Paul, 2006. *Markedness: Reduction and preservation in phonology*, Cambridge, Cambridge University Press.

DORSEY James Owen, 1885. On the comparative phonology of four Siouan languages, *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution... for the year 1883,* Washington, D.C. Government Printing Office, pp. 919-929.

DUPOUX Emmanuel, Kazuhiko KAKEHI, Yuki HIROSE, Christophe PALLIER and Jacques MEHLER, 1999. Epenthetic vowels in Japanese: A perceptual illusion?

Journal of Experimental Psychology-human Perception and Performance 25 (6), pp. 1568-1578.

DUPOUX Emmanuel, Erika PARLATO, Sonia FROTA, Yuki HIROSE and Sharon PEPERKAMP, 2011. Where do illusory vowels come from?, *Journal of Memory and Language* 64 (3), pp. 199-210.

FLEISCHHACKER Heidi, 2001. Cluster-dependent epenthesis asymmetries, *Papers in Phonology* 5: UCLA Working Papers in Linguistics No. 7, pp. 71-116.

—, 2005. Similarity in phonology: evidence from reduplication and loan adaptation, PhD dissertation, UCLA.

FOSTER Mary LeCron, 1969. *The Tarascan Language*, Berkeley, CA, University of California Press, University of California Publications in Linguistics 56.

FRANÇOIS Alexandre, 2005. Unraveling the history of the vowels of seventeen Northern Vanuatu languages, *Oceanic Linguistics* 44, pp. 443-504.

FRIEDRICH, Paul, 1975. *A Phonology of Tarascan*, Chicago, IL, University of Chicago, The University of Chicago Studies in Anthropology.

GICK Bryan, Heather BLISS, Karin MICHELSON and Bosko RADANOV, 2012. Articulation without acoustics: "Soundless" vowels in Oneida and Blackfoot, *Journal of Phonetics* 40, pp. 46-53.

GILBERTI Maturino, 1898 [éd. orig. 1558]. *Arte de la lengua tarasca de Michoacán*, México, tip. de la Oficina impresora del timbre.

—, 1901 [éd. orig. 1559]. *Diccionario de la lengua Tarasca de Michoacan*, México, tip. de la Oficina impresora del timbre.

GILLIÉRON Jules, 1918. Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France, Paris, Éditions Champion.

GUION Susan, 1998. The role of perception in the sound change of velar palatalization, *Phonetica* 55, pp. 18-52.

HAGÈGE Claude and André-Georges HAUDRICOURT, 1978. *La phonologie panchronique*, Paris, Presses universitaires de France.

HAUDRICOURT André-Georges, 1940. Méthode pour obtenir des lois concrètes en linguistique générale, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 41, pp. 70-74.

JAKOBSON Roman, 1931. Prinzipien der historischen Phonologie, *Travaux du cercle linguistique de Prague* 4 pp. 246-267.

JANDA Richard D. and Brian D. JOSEPH, 2003. Reconsidering the canons of sound change: towards a Big Bang Theory, *in* B. Blake and K. Burridge (eds), *Historical Linguistics 2001. Selected Papers from the 15th International Conference on Historical Linguistics, Melbourne, 13-17 August, 2001,* Amsterdam, John Benjamins, pp. 205-19.

JURAFSKY Daniel, Alan BELL, Michelle GREGORY and William D. RAYMOND, 2001. Probabilistic relations between words: evidence from reduction in lexical production*, in* J.L. Bybee and P. Hopper (eds.), *Frequency Effects and the Emergence of Linguistic Structure.* Amsterdam, John Benjamins, pp. 229-254.

KABAK Barış and William IDSARDI, 2007. Perceptual distortions in the adaptation of English consonant clusters: Syllable structure or consonantal contact constraints? *Language and Speech* 50, pp. 23-52.

KANG Yoonjung, 2011. Loanword Phonology*, in* M. van Oostendorp *et al.* eds., *Companion to Phonology*, Wiley-Blackwell.

KOCHETOV Alexai and Phil HOWSON, 2015. On the incompatibility of trilling and palatalization: A single-subject study of sustained apical and uvular trills, *Interspeech 2015*, pp. 2187-2191.

LAVOIE Lisa, 2001. *Consonant Strength: Phonological patterns and phonetic manifestations*, London, Routledge.

MADDIESON Ian, 1984. *Patterns of Sounds*, Cambridge, Cambridge University Press.

MARTINET André, 1952. Function, structure, and sound change, *Word* 8, pp. 1-32.

MAZAUDON Martine and Boyd MICHAILOVSKY, 2007. La phonologie panchronique aujourd'hui : quelques repères*, in* J. Fernandez-Vest (éd.), *Combats pour les langues du monde: Hommage à Claude Hagège,* Paris, L'Harmattan, pp. 351-362.

MICHAUD Alexis, 2011. Les systèmes de tons en Asie orientale : typologie, schémas évolutifs, et modélisation, *Faits des langues* 37, pp. 247-261.

—, 2012. Monosyllabicization: Patterns of evolution in Asian languages, *in* N. Nau, T. Stoltz and C. Stroh (eds), *Monosyllables: from Phonology to Typology,* Berlin, Akademie Verlag, pp. 115-130.

MYERS Scott and Benjamin B. HANSEN, 2007. The origin of vowel length neutralization in final position: Evidence from Finnish speakers, *Natural Language and Linguistic Theory* 25, pp. 157-193.

RIVIERRE Jean-Claude, 2011. André-Georges Haudricourt et la phonologie : la phonologie panchronique en perspective, *Le Portique* 27, 12 p. (http://journals.openedition.org/leportique/2534).

STAROVEROV Peter, 2015. [t]-epenthesis revisited. The case of Apurucayalik, Ms., University of Leipzig.

ULLRICH Jan F. (ed.), 2019. *New Lakota Dictionary Online*, Bloomington, Lakota Language Consortium (https://www.lakotadictionary.org/phpBB3/nldo.php).

WEDEL Andrew, Abby KAPLAN and Scott JACKSON, 2013. High functional load inhibits phonological contrast loss: A corpus study, *Cognition* 128, pp. 179-186.

YU Alan C. L., 2004. Explaining final obstruent voicing in Lezgian: Phonetics and history, *Language*, pp. 73-97.

Sound Patterns and Sound Change: New Threads in the Panchronic Tapestry

Abstract

Panchronic Phonology, as conceived of by Haudricourt (1940), aimed to discover universal properties of sound change that were independent of language-specific sound patterns, and to explore the possibility that some types of sound change and some aspects of sound change might be predictable. This chapter highlights panchronic aspects of Evolutionary Phonology (Blevins 2004, 2006, 2015), paying tribute, in particular, to the work of Haudricourt (1940) and the continuation of the panchronic tradition at LACITO.

Keywords: Panchronic Phonology, Evolutionary Phonology, sound change, universals

Schémas et changements en phonologie : nouvelles pistes dans le paysage panchronique

Résumé

Dans la conception d'André Haudricourt, la phonologie panchronique visait à mettre au jour des universaux du changement phonologique, indépendants de langues particulières. L'article de 1940 appelle de ses vœux l'établissement de lois « valables pour toutes les langues à toutes les époques » permettant de prédire, dans une certaine mesure, certains types de changements ou certains aspects du changement.

Le présent chapitre met en lumière les aspects « panchroniques » de la théorie de la phonologie évolutive Evolutionary Phonology (Blevins 2004, 2006, 2015) en soulignant l'importance de la contribution d'Haudricourt et de la continuation de la tradition panchronique au LACITO.

Mots-clés : *phonologie panchronique, phonologie évolutive, changement phonétique, universaux*

Analysis of the acoustic effects of uvular and non-uvular sounds on high vowels: a comparison of two Bolivian Quechua dialects

by

Gladys CAMACHO RIOS

This study presents an acoustic analysis comparing the effect of uvular sounds /q, q^h, q'/ and non-uvular sounds /k, p/ on high vowels. The stimuli selected are based on disyllabic infinitive form verbs CV. **CVC** from which only the verb base was elicited in a conjugated paradigm. The onsets of the second syllable were controlled between uvular and non-uvular sounds. These consonants were followed by a high vowel in a stressed position, for example: /ham**pi**/ 'cure', /ri**ku**/ 'see' or /mu**q'i**/ 'desire'.

In this study, subjects conjugated the verbs in present tense that includes adding the first person and number morpheme to the verb root (e.g. *hampi-ni* 'I cure'; *riku-ni* 'I see', *muq'i-ni*' I desire'). Each subject was recorded when conjugating the verb. An acoustic analysis in Praat was carried out afterwards, in order to find out whether high vowels undergo lowering triggered by the preceding consonant in onset position. The results of the acoustic analysis show that high vowels are lowered when they are preceded by a uvular sound in Toro Toro. However, in Tarabuco vowel lowering shows a different pattern based on whether the subjects are bilingual (Quechua-Spanish) or monolingual older generation. While high vowels undergo lowering for bilinguals, for monolinguals vowel lowering does not occur to the same extent with the high back vowel /u/, despite being preceded by a uvular consonant. Nevertheless, high front /i/ vowels do undergo lowering in both communities; for monolinguals, however, the lowering is small.

The Quechua language is spoken in the Andean region of South America. Most Quechua speakers are found in the highlands of the Andean regions of Peru, Bolivia and Ecuador (Hornberger and Coronel-Molina, 2004). It is spoken by somewhere between eight and twelve million people. Torero (1964), cited in Heggarty and Pearce (2011), classifies Quechua language in two branches QI and QII. The QII

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 275-284

North-South is taken to result from later expansion to the southern coast and highlands of Peru (Heggarty and Pearce, 2011). These branches are at the same time subdivided. QIIC involves Ayacucho, Cuzco-Bolivia and Argentina.

Bolivian Quechua is spoken in the Andean region and the valleys, specifically in the cities of Cochabamba, Potosí and Sucre. It has a wider distribution than Aymara, according to Adelaar and Muysken (2011), and it is classified as the second most spoken language in Bolivia. Bolivian Quechua is intelligible with the southern varieties within the CII group but not with the northern varieties. While Quechua throughout Bolivia is mutually intelligible, there are still noticeable regional variations that speakers are aware of. Many people in Bolivia, even most Quechua speakers in the city of Cochabamba, still maintain the idea that the original and preserved Quechua is found in the mostly monolingual communities such as Tarabuco, a town northwest of the city of Sucre, and Toro Toro, a town in the north region of Potosí. Additionally, those communities still maintain their festivity traditions, well known throughout Bolivia. Tarabuco is located 64 kilometers from Sucre city, and it is well known for its *Pukllay* 'Play' dance. Toro Toro is located 140 kilometers from Cochabamba and it is well known for its *Tinku* 'Meeting' dance historically based on territory conflict meetings. Both communities are also famous throughout the country for their colourful knitted fabrics.

Quechua speakers in those communities mostly communicate in this language. They speak Quechua without using many Spanish words in their daily speech. In contrast, in Oruro and La Paz, Quechua coexists with Aymara, and people have the impressionistic intuitions that the Quechua of those regions is mixed with Aymara and it is no longer a well-preserved language.

The community of Tarabuco has around 2,442 inhabitants and Toro Toro around 676. Both communities are located a long distance from big cities where Spanish is the dominant language. In both communities the predominant language is Quechua, but younger speakers are Quechua-Spanish bilinguals because education in schools is in Spanish. Primary and secondary education in Bolivia is taught in Spanish. In the urban areas Spanish is used all the time. In the highlands of rural areas the use of the local indigenous language, such as Aymara or Quechua may be combined with Spanish depending on the language skills of the teachers. In some Quechua-speaking communities, there are teachers who only speak Spanish and some trained teachers who go back to their small home communities and teach in both Quechua and Spanish, but most primary instruction materials are available only in Spanish. Indeed, most monolingual Quechua speakers want their children to

MAP 1. – Location: Tarabuco and Toro Toro Quechua communities in Bolivia

prioritize Spanish over Quechua. Nevertheless, the current linguistic policy implementation is encouraging people to give equal weight to both languages.

Acoustic Analysis

The study measured acoustically the first and second vowel formants of the target high vowels preceded by uvular and non-uvular sounds. Previous literature for bilingual speakers in Bolivian Quechua found that high front and back vowels undergo lowering when following or preceding a uvular sound Gallagher (2015). The articulatory properties of uvular sounds have a direct influence on high vowels because the uvular closure is made with the tongue body at a mid height. Similarly, Molina-Vital (2011) states that in Cuzco-Quechua mid vowel allophones occur in the context of a uvular stop /q/.

Related literature on the three-vowel systems in Quechua that addresses vowel lowering includes Plaza (2010), Quiroz (1995), Escobar (2003), Cerrón-Palomino (1994) and Hornberger (1988), who all refer to high vowel lowering in Quechua

conditioned by uvular sounds where /i,u/ are realised similarly to Spanish [e,o]. Therefore [e] and [o] are allophones of high vowels when they are in contact with the post-velar (i.e. uvular) (Escobar, 2003 and Cerrón-Palomino, 1994). For example, in [**qo**wi] 'rabbit', [**q**ʰ**o**ra] 'herb' or [**q'e**ʌu] 'yellow' mid vowels immediately follow a uvular.

The previous studies present descriptions of uvular effects on high vowels. Nonetheless, Molina-Vital (2011: 26) in an acoustic study comparing bilingual (Quechua-Spanish) speakers and Quechua monolingual speakers in Cuzco found that front /i/ and back /u/ vowels do not lower to the same degree. Specifically, the back vowel /u/ does not lower to the same degree as /i/ with monolingual speakers. Comparing two extremes (bilingual vs. monolingual), bilingual speakers lower both high vowels but monolingual speakers do not do so to the same extent. The motivation for this study is to compare between monolingual and bilingual speakers in two different Quechua-speaking communities in Bolivia.

Uvular sounds cause different effects on high vowels; similar patterns on Quechua have been seen in Gallagher (2015). In Moroccan Arabic, uvulars can have a less drastic effect on adjacent vowels: /i/ and /u/ are slightly lowered to [ɪ, ʊ] whereas /a/ can be backed to [ɑ] (Rose, 1996). Rose (1996) and Molina (2011) show two different effects on vowel lowering in the vicinity of uvular sounds.

Method

- Participants

TABLE 1. – Background information of participants

	Toro Toro	Tarabuco
Total number of participants	6	7
Monolingual speakers	6 (5 female) (1 male)	4 (2 male) (2 female)
Bilingual speakers	---	3 (2 female) (1 male)
Age of monolingual speakers	45-61	44-65
Age of bilingual speakers	---	18-24

The participants in this study were 13 native speakers of Quechua: 6 in Toro Toro and 7 in Tarabuco, as detailed in the table (1). Monolingual speakers from both communities did not attend school. They grew up doing agricultural work. Bilingual speakers were fluent in Quechua and Spanish. They attended school and received education in Spanish.

• Stimuli for the acoustic study

The stimuli used for this study were 44 disyllabic veorb bases as presented in table (2). All subjects were asked to conjugate the infinitive form in the simple present, by adding the first person and number affix [-ni] to every verb base. As previously mentioned, the second syllable of the verbal base contains the control sound uvular versus non-uvular in onset position preceding a stressed high vowel. All verbal bases' second syllables are all open (**CV**), then subjects could add the **–ni** affix when conjugating these verbs orally. In this way, it was possible to get similar data from all subjects.

TABLE 2. – Stimuli for target vowels

Non-uvular		Uvular
Labial	Velar	Uvular
/...pi.../	/...ki.../	/...qi.../
hampi 'cure' q'aʎpi 'squeeze' tipi 'harvest corn' sipi 'hang' q'ipi 'carry'	taki 'sing' p'aki 'break' piki 'get the lice' muski 'smell' t^{h}aski 'walk' ʧ'uski 'take off clothes' t'inki 'unite' ʎik'i 'tear'	saqi 'leave' ajqi 'escape' t'iqi 'stuff' muq'i 'desire' ʎawq'i 'rummage' arq^{h}i 'gasp' qanqi 'heat' tiqi 'gore'
/...p-u.../	/...k-u.../	/...q-u.../
jampu 'come back' tarpu 'plant' tupu 'weigh' tapu 'ask' qupu 'return'	p^{h}uku 'blow' riku 'see' tuku 'finish' t'uku 'think' tinku 'meet' wink^{h}u 'lie down' wajk'u 'cook' jajku 'go in' mik^{h}u 'eat'	suqu 'dig' t'uqu 'drill' q^{h}urqu 'snore' q^{h}arqu 'banish' siq'u 'whip' ʎusq'u 'caress' uqu 'eat' unqu 'get sick' aqu 'babble'

• Elicitation

Forty-four tokens were elicited from each Quechua-speaking subject. At the beginning of the recordings, subjects received instructions in Quechua on how to conjugate verbs and what to answer every time when the elicitor pronounced an infinite verb. Speakers also were instructed to pronounce it the way they would say it. The elicitor (myself) elicited verbs one at a time. She pronounced the infinitive verb

and then subjects had to conjugate it orally. If the elicitor said: *phukuy* 'to blow' subjects had to say: *ñuqa phukuni* 'I blow'.

• Recording

In both communities the recording process took place in a quiet space. Each space had a table with a recorder set on it. There were two chairs in each space: one for the elicitor and the other one for the subject. Before starting to record, subjects agreed to participate in the study then did a three-minute practice, while the volume of the microphone was adjusted.

Everything they said was recorded. If subjects did not understand or hear what the elicitor said, the elicitor repeated many times. If the subjects' conjugation was not clear, they were also asked to repeat. The instruments used to record were a digital recorder Marantz PMD560 and an Audio Technica 831b microphone. The microphone was fastened to the subject's clothes in the right side or left side under and near their chin.

Analysis

• Measurements

This study was analyzed using Praat (Boersma and Weenink, 1992-2014). For both communities, a total of 557 tokens were measured manually. First, the conjugated verb was segmented then the vowel on a second tier. Then F1 and F2 formants were measured at the midpoint of the vowel's duration. The formant values were stored in an excel document which were converted in a *.csv* file afterwards. The plots of the final results were created using the vowels package (Kendall and Thomas, 2015) in R (R Development Core Team, 2012).

Results

A general statistical model was designed on a linear mixed effect model, taking F1 as the dependent variable and vowel and place of articulation as independent variables. In order to see the comparisons of the effects of uvular versus non-uvular for each vowel a post hoc *emmeans* test was designed based on the general statistical model *lmer=lmer (F1~vowel*place+(1+vowel+place|subject)).* The following figures 1 and 2 show a higher F1 for vowels preceded by uvulars for both populations bilingual speakers in Tarabuco and speakers in Toro Toro. The effects of uvular sounds on high vowels are significantly different from non-uvulars. Uvular sounds have a higher estimate over non-uvulars presenting a significant p-value as detailed in table 3.

High vowels are lowered preceded by a uvular sound for bilingual speakers in Tarabuco and speakers in Toro Toro. For monolingual speakers in Tarabuco differences in lowering were observed as in figure 3. The high front vowel preceded by a uvular sound is still lowered compared to the effect of a non-uvular and this difference is significant as detailed in table (4). However, the high back vowel does not undergo lowering even though it is preceded by a uvular; there is no significant difference (p-0.4895) for high back vowel /u/ as seen in table (4).

FIGURE 1. – Tarabuco Bilinguals

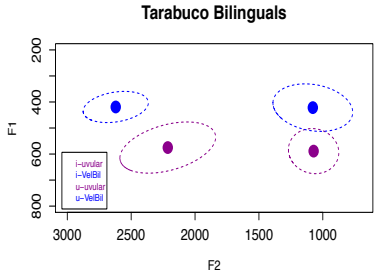


FIGURE 2. –Toro Toro

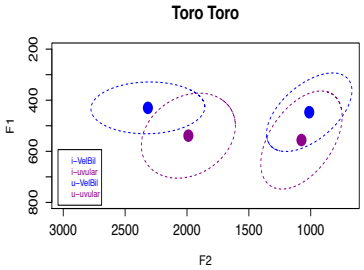


TABLE 3. – Significant p-values

Population	Vowel	Estimate for uvular over non-uvular	Standard error	p-value
Toro Toro	/i/	113.6211	17.24446	0.0001
	/u/	106.3190	18.14965	0.0001
Tarabuco bilinguals	/i/	155.2195	15.77000	0.0001
	/u/	167.2887	14.94931	0.0002

FIGURE 3. – Tarabuco monolinguals

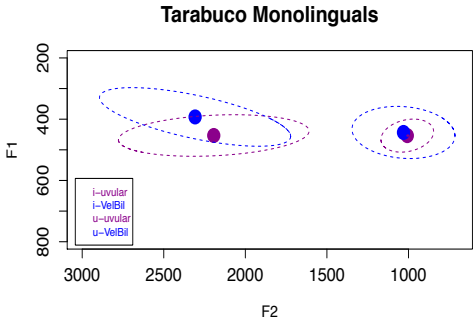


TABLE 4. – P-value results for monolinguals in Tarabuco

Population	Vowel	Estimate for uvular over non-uvular	SE	p-value
Tarabuco monolinguals	/i/	60.34870	13.08330	0.0062
	/u/	10.06749	13.61417	0.4895

Conclusions

The acoustic analysis confirms that high vowel lowering is found, as previously stated by Gallagher (2015). It also confirms previous observations on lowering of high vowels conditioned by uvular sounds in Quechua (Plaza, 2010; Quiroz, 1995; Escobar, 2003; Cerrón-Palomino, 1994 and Hornberger, 1988). Two groups, Quechua dominant speakers in Toro Toro and bilingual speakers in Tarabuco, showed vowel lowering after a uvular sound for both high vowels /i,u/. However, for monolingual speakers in Tarabuco different results in lowering were found. While there is only a small amount of lowering effect for the high front vowel /i/, the high back vowel /u/ does not undergo vowel lowering despite being preceded by a uvular sound. The F1 value for /u/ preceded by a uvular stays low compared to the F1 value for /u/ preceded by a non-uvular. These differences show that the vowel lowering effects vary depending on the regional variety, as well as within a single Quechua town. The results in Tarabuco show that the lowering effect varies depending on whether the speakers are bilinguals or more Quechua-dominant speakers. The fact that bilinguals in Tarabuco have stronger lowering pattern is plausibly related to Spanish which allows mid vowel phonemes /a, e, i, o, u/, whereas monolingual speakers only have three vowel phonemes /a, i, u/.

References

ADELAAR William with Pieter MUYSKEN. 2004. *The Languages of the Andes*, Cambridge, Cambridge University Press.

BOERSMA Paul and David WEENINK, 2011. *Praat: doing phonetics by computer* (Version 5.1.30, available at www.praat.org).

CERRÓN-PALOMINO Rodolfo, 1994. *Quechua Sureño,* Lima, Biblioteca Nacional de Perú.

ESCOBAR Alberto, 2003. Bilingualism and dialectology in Peru, *Linguistics* 14, 177, pp. 85-96.

GALLAGHER Gillian, 2015. Vowel height allophony and dorsal place contrasts in Cochabamba Quechua, *Phonetica* 73, 2, pp. 101-119.

HEGGARTY Paul and Adrian J. PEARCE, 2011. *History and Language in the Andes*, New York, Palgrave Macmillan, Studies of the Americas.

HORNBERGER Nancy & Serafín M. CORONEL-MOLINA, 2004. Quechua language shift, maintenance, and revitalization in the Andes: the case for language planning, *International Journal of the Sociology of Language* 167, pp. 9-67.

KENDALL Tyler and Thomas ERIK, 2012. Vowels: Vowel manipulation, normalization and plotting (http://cran.r-project.org/web/packages/vowels/index.html).

MOLINA-VITAL Carlos, 2011. Reconsidering Cuzco-Quechua Vowels: An acoustic study on the influence of Spanish in the Categorical properties of vowels lowering, Ph.D. thesis, Rice University.

PLAZA M. Pedro, 2010. *Qallarinapaq: Curso Básico de Quechua Boliviano*, FUNPROEIB Andes, SAIH, Cochabamba, Bolivia.

QUIROZ V. Alfredo, 1995. *Gramática Quechua*, Cochabamba, Bolivia, Colorgraph Rodriguez.

R CORE TEAM, 2012. *R: A language and environment for statistical computing*, R Foundation for Statistical Computing, Vienna, Austria (https://www.R-project.org/).

ROSE Sharon, 1996. Variable laryngeals and vowel lowering, *Phonology* 13, 1, pp. 73-117.

TORERO Alfredo, 1964. Los dialectos Quechuas [The dialects of Quechua], *Anales Científicos de la Universidad Agraria* 2, pp. 446-478.

Analysis of the acoustic effects of uvular and non-uvular sounds on high vowels: a comparison of two Bolivian Quechua dialects

Abstract

This study compares the Quechua varieties of Tarabuco and Toro Toro spoken in Bolivia. An acoustic analysis was carried out to compare the effects of non-uvular sounds to the effect of uvular consonants on high vowels /i, u/. Previous literature states that Quechua has three phonemic vowels /i, u, a/. Allophonic vowels [e o] are found preceding or following a uvular consonant. This study aims to determine how this process of lowering occurs, comparing these two Quechua varieties. The results of the acoustic study of Toro Toro confirm the description in the previous literature that both high vowels are lowered when preceded by a uvular consonant. The acoustic study in Tarabuco, on the other hand, finds lowering only for younger, bilingual (Quechua-Spanish) subjects. The data from Tarabuco show that with monolingual older generation Quechua speakers there is no detectable vowel lowering for /u/, and lowering for /i/ is less extreme than in bilingual speakers.

Keywords: Quechua, vowel lowering, uvular effects

Analyse des effets acoustiques des sons uvulaires et non uvulaires sur les voyelles hautes : une comparaison de deux dialectes quechua de Bolivie

Résumé

Cette étude compare les variétés quechuas de Tarabuco et Toro Toro parlées en Bolivie. Une analyse acoustique a été effectuée afin de comparer l'effet des consonnes non-uvulaires aux consonnes uvulaires sur les voyelles hautes /i, u/. La littérature existante indique que le quechua a trois voyelles phonémiques /i, u, a/, et que les voyelles allophoniques [e o] précèdent ou suivent une consonne uvulaire. Cette étude examine comment se produit ce processus d'abaissement, en comparant ces deux variétés quechuas. Les résultats de l'étude acoustique de Toro Toro confirment la description dans la littérature selon laquelle les voyelles hautes sont abaissées après une consonne uvulaire. L'étude acoustique de Tarabuco, en revanche, révèle un abaissement uniquement chez les sujets plus jeunes, bilingues (quechua-espagnols). Les résultats sur le Tarabuco montrent que pour les locuteurs quechua monolingues plus âgés, il n'y a pas d'abaissement de la voyelle /u/, et l'abaissement de la voyelle /i/ est moindre comparé aux locuteurs bilingues.

Mots-clés : *Quechua, abaissement des voyelles, consonnes uvulaires*

Un rare cas d'héritage syntaxique kikoongo en créole de San Basilio de Palenque (Colombie) : les constructions à double objet nominaux et pronominaux

par

Yves Moñino

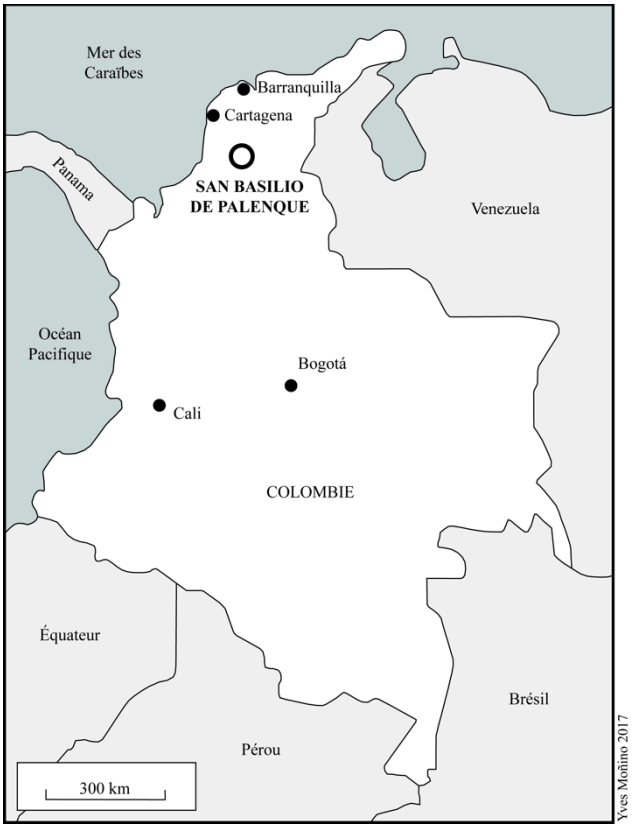
San Basilio de Palenque est un village colombien situé à 60 km de Cartagena de Indias, un des trois grands ports négriers de l'Amérique espagnole, avec La Havane et Veracruz. Ses habitants sont des descendants de « nèg'marrons », ces hommes et femmes qui fuyaient l'esclavage et fondaient des villages libres fortifiés appelés *palenques*, entre 1529 et 1799. Celui qui porte le nom de San Basilio fut constitué vers 1680 dans les *Montes de María* et obtint, après de dures luttes contre les colons et les Espagnols, sa liberté collective en 1713 par un accord entre ses *leaders* et l'évêque de Cartagena (Arrázola, 1970 ; Navarrete, 2008). Il a conservé nombre de traditions caraïbes, contrairement aux autres *palenques* de Colombie, qui se sont fondus dans le paysannat colombien après l'abolition de l'esclavage, en 1851. Parmi ces traditions, une des plus notables est l'existence d'une langue créole espagnole, appelée *lengua* tout court par ses locuteurs, par opposition au *kateyano* « castillan » qu'ils pratiquaient également dans une situation de diglossie généralisée aujourd'hui en perte de vitesse au profit de l'espagnol.

La genèse de ce créole est mal connue, car s'il est mentionné dès 1772 comme « langue secrète », les premiers textes en *lengua* datent du milieu du XXe siècle (Escalante, 1954). Il a été depuis identifié comme créole et baptisé *palenquero* par De Granda (1968), Bickerton et Escalante (1970) et abondamment décrit, essentiellement par des romanistes (Lewis, 1970 ; Del Castillo Mathieu, 1982, 1984 ; Patiño Rosselli *in* Friedemann et Patiño, 1983 ; Megenney, 1986 ; Perl, 2002 ; Schwegler, 1993, 1996, 1998, 1999, 2002, 2010, 2012 ; Dieck, 2000 ; Lipski, 2005, 2009, 2012a et b, 2014, 2015a-b) et par un africaniste (Moñino, 1999, 2002, 2007, 2010, 2012 ; Moñino et Ortiz, 1999). Des ouvrages collectifs et des synthèses sont Moñino et Schwegler 2002a-b, Maglia et Schwegler, 2012 ; Maglia et Moñino, 2015. Enfin, des linguistes natifs de Palenque – mais pas toujours locuteurs du créole en L1 – produisent des travaux de

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 285-306

qualité sur leur propre langue (Casseres, 2005 ; Pérez Tejedor, 2006 ; Simarra *et al.*, 2008 ; Pérez Miranda, 2011 ; Simarra Reyes et Triviño Doval, 2012.)

CARTE 1. – San Basilio de Palenque en Colombie, 2017 (© Yves Moñino)



Si le vocabulaire de la *lengua* est dans sa presque totalité d'origine espagnole, ainsi qu'une grammaire restructurée à partir du parler populaire des colons du XVIIIe siècle, quelques mots sont d'origine portugaise. Mais le trait le plus marquant est que l'héritage linguistique africain est uniquement issu du kikoongo, langue bantoue du sous-groupe H10 de Guthrie (Schwegler, 2002 ; Maglia et Moñino, 2015), alors que la majorité des communautés noires des Amériques présentent des rétentions d'origine africaine très mélangées (congolaises, angolaises, togo-béninoises, nigérianes et sénégalo-maliennes). Les gens de Palenque disent venir de la région du port négrier de Loango au Congo et, de fait, une enquête génétique avec prélèvements d'ADN, menée conjointement par l'Institut de génétique humaine de l'University College de

Londres et moi-même, à Palenque et auprès de cinq peuples de la République du Congo, a pu déterminer que les fondateurs masculins de San Basilio étaient exclusivement originaires de l'intérieur du Congo, le Mayombe, à 150 km de Loango (Ansari Pour *et al.*, 2016).

La syntaxe de la langue créole de Palenque : quelles influences ?

L'objet de ce chapitre est de décrire un aspect particulier de la syntaxe de la *lengua* de Palenque qui n'a jusqu'à présent été abordé par aucun chercheur, sinon de façon très succincte par Schwegler (2013) et Moñino (*in* Maglia et Moñino, 2015 : 88-89), et d'en établir l'origine linguistique. Il s'agit de l'ordre des compléments d'objet et de destinataire de verbes trivalents qui, en créole de San Basilio, suivent presque toujours le schéma Sujet-Verbe-Destinataire-Objet, que les compléments soient nominaux ou pronominaux.

En matière de créoles atlantiques, je me situe résolument dans le courant selon lequel ces langues ne présentent aucune spécificité linguistique (DeGraff, 2005), leur définition étant pour moi d'ordre socio-historique : nés de la traite esclavagiste, entre 1650 et 1750, dans le cadre d'une économie de grandes plantations où le nombre d'Africains était bien supérieur à celui des Européens, et sur les deux rives de l'Atlantique (Chaudenson 1992, 2003 ; Mufwene 2007, 2008). Les créoles sont des langues néo-indoeuropéennes et, dans le cas qui nous occupe, néo-espagnole. Les esclaves tentaient par tous les moyens de s'approcher le plus possible de la langue cible de leur nouvel environnement à travers des contremaîtres qui s'adressaient à eux dans une langue européenne pidginisée. Si la sémantique et la phonologie des créoles présentent parfois des traits importants et indéniables issus des langues africaines, il est beaucoup plus rare que leur morphologie et leur syntaxe soient dérivées de structures linguistiques Niger-Congo, d'ailleurs tellement diverses et contrastées qu'elles ne pouvaient être d'aucun usage pour des Africains provenant de régions éloignées. Évoquons pour mémoire la célèbre objection faite à Claire Lefèbvre (1988) selon qui le haïtien serait du fongbè relexifié :

> « mais que parlaient donc les autres esclaves d'Haïti pendant que les Fon habillaient leur langue avec du vocabulaire français ? »

En tant qu'africaniste, je tiens que la morphosyntaxe des créoles est principalement née de celle des parlers des colons de l'époque, fortement restructurée en une nouvelle grammaire, de la même façon que le français ou l'espagnol sont du latin restructuré. J'entends par là, avec Mufwene (2007, 2008), que les langues créoles des

Amériques et de l'océan Indien sont filles de langues indoeuropéennes et que les mécanismes linguistiques de leur formation ne diffèrent pas fondamentalement, par exemple, de ceux des langues romanes issues de l'éclatement du latin. L'évolution de celles-ci fut tout aussi « catastrophique » que celle des créoles, avec le cortège d'invasions, de pillages et d'épidémies qui caractérisa l'Europe entre les IIIe et IXe siècles et fit diminuer sa population des deux tiers. Il y a bien sûr de puissantes raisons sociales et sociolinguistiques pour distinguer la transformation du latin en langues romanes et celle des langues romanes en créoles américains. Parmi ces raisons, on peut invoquer une rupture totale de transmission de la langue dans le cas des créoles, face à son absence dans le cas des langues romanes (mais quand les Celtes d'Italie du nord, les Gaulois et les Celtibères ont abandonné, dans les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, leurs langues natives au profit d'un latin pidginisé acquis auprès des soldats et commerçants de l'Empire, il y a bien eu rupture, même si elle n'a pas été imposée brutalement). Cela dit, je ne vois aucune raison proprement linguistique pour poser deux types structuraux d'évolution.

Pourtant, quelques rares cas de rétentions syntaxiques kikoongo peuvent être observés dans la *lengua* de Palenque dont, répétons-le, l'héritage linguistique africain, somme toute limité, est entièrement kikoongo. On peut citer à ce titre le cas de l'identité morphosyntaxique des morphèmes de génitif et de relatif (un exemple est donné dans Maglia et Moñino, 2015 : 91, où « la femme DE mon père » et « la femme QUI est venue » sont exprimés par le même morphème, comme en kikoongo) ; et, ce qui est l'objet ici, la syntaxe des compléments des verbes trivalents (« quelqu'un donne [à] quelqu'un quelque chose »).

Les constructions à double objet dans les langues du monde, créoles inclus

Avant d'aborder cette description dans le créole de Palenque, sa contextualisation dans le cadre des travaux antérieurs sur le sujet est nécessaire. L'*Atlas des pidgins et créoles en ligne* édité par Michaelis, Maurer, Haspelmath et Huber (2013) et, surtout, un article de Michaelis et Haspelmath (2003) offrent une comparaison des constructions bitransitives (*Double Object Constructions* ou CDO en français ; la liste des abréviations est communiquée à la fin de l'article) et des constructions indirectes (*Indirect Object Constructions* ou COI) dans 250 langues du monde, 76 créoles d'Afrique, de l'océan Indien, des Amériques et d'Asie et quatre langues véhiculaires africaines (sango, lingala, kituba ou kikoongo véhiculaire, fanakalo). Nous laissons ici de côté deux autres types de constructions moins fréquentes. Les auteurs rejettent avec raison l'interprétation innéiste selon laquelle les CDO auraient précédé les COI,

les créoles ayant privilégié les premières en vertu de l'hypothétique grammaire universelle de Bickerton. Michaelis et Haspelmath lui opposent une explication substratiste, arguant que les créoles de l'Inde, de Malaisie et d'Indonésie ne présentent que des COI car elles baignent dans un environnement de langues natives à COI, cependant que les créoles des deux rives de l'Atlantique et de l'océan Indien, où les CDO sont partout présentes, doivent ce trait à la grande majorité des langues Niger-Congo côtières. Cette séduisante théorie générale est cependant problématique en raison de deux limitations que les auteurs introduisent clairement dans leur article :

> (i) ils ne s'intéressent qu'aux constructions avec le verbe « donner » (*because in many languages, different ditransitive verbs have a different construction*) ;
> (ii) ils ne considèrent que les constructions avec des arguments nominaux (*full N[oun] P[hrase] arguments, because in many languages, personal pronouns have a different construction*). Cette dernière limitation les conduit à affirmer que :
> « Romance languages unlike English or Dutch do not show D[ouble] O[bject] C[onstruction]s »,

ce qui est vrai lorsque les arguments sont nominaux, mais pas s'ils sont pronominaux. En espagnol, en français et en portugais, nous observons dans ce cas des CDO : ESP *dámelo* « donne-le moi », FR *donne-moi ça* ; *il me le donne*, PORT *e vo-la darei* « je vous la donnerai », etc. Or nous savons, depuis les travaux de Blanche-Benveniste *et al.* (1984), l'importance centrale de la syntaxe des pronoms dans le noyau du syntagme verbal : en français parlé, on a beaucoup plus de chances d'entendre un énoncé à COD de type « ma sœur, son vélo, c'est moi qui (le) lui ai donné », que la phrase de manuel à COI « c'est moi qui ai donné son vélo à ma sœur ».

Si les auteurs affirment que les CDO sont universellement présentes dans les créoles atlantiques et de l'océan Indien, ils conviennent cependant que nombre de ces créoles connaissent parallèlement la COI pour le verbe « donner » avec des arguments nominaux, tels le seychellois (ex. 12), le réunionnais (13) ou le tok pisin (14). Et ils enfreignent parfois leur seconde limitation (pas de pronoms) avec l'ex. (11) en ndyuka, où *meke mi gi* ***en*** *a goni* pourrait passer pour un calque de l'anglais *let me give* ***him*** *the gun*, et avec deux autres (ex. 7 en créole de Ste Lucie, 9 en créole hollandais de Berbice). Il nous semble en définitive que la théorie substratiste avancée par les auteurs est superficielle et, en tout cas, prématurée, dans la mesure où elle s'appuie sur le cas particulier des CDO à compléments nominaux et sur les arguments du seul verbe « donner ». Il faut, pour étayer ou réfuter leur thèse, des descriptions plus fines pour chaque créole, qui établissent la liste des verbes susceptibles d'accepter un objet patient et un objet destinataire (cette liste varie d'une

langue à l'autre, d'un créole à l'autre) et qui détaille séparément la syntaxe des objets nominaux et pronominaux.

C'est ce que je me propose de faire pour le créole de Palenque et pour quelques variétés vernaculaires et véhiculaires du kikoongo.

Description des constructions à double objet en créole de Palenque

Hormis un bref paragraphe consacré à la question (Maglia et Moñino, 2015 : 41), on ne disposait jusqu'à présent pour ce créole que d'un exemple recueilli par Schwegler (2013 : apics-online.info/sentences/48-119) dans *l'Atlas des créoles et pidgins*, exemple dans lequel la CDO suit, comme je m'y attendais, l'ordre destinataire-patient :

(0)	*Ele*	*tan*	*ndá*	*ele*	*un*	*rregalo*	*muy*	*epesial*
	P3S	VIRT	donner	P3S	SGT	cadeau	très	spécial

« Il/elle va lui donner un cadeau très spécial. »

Tous les exemples qui vont suivre (sauf le 19 tiré d'Escalante, 1954) ont été recueillis par moi lors de la plupart de mes missions à Palenque[1]. La presque totalité est tirée de contes et de conversations enregistrés et transcrits, d'autres exemples sont le fruit d'écoutes non enregistrées mais entendus des dizaines de fois ; enfin, l'exemple (2) a été provoqué par ma question en espagnol « comment dirait-on en *lengua* "Aninito a écrit une lettre à Yves" ? »

Les compléments nominaux des verbes qui acceptent trois actants (un agent du procès A, un patient P et un destinataire D) suivent presque toujours l'ordre A + verbe + D + P, la place des éléments indiquant seule leur fonction, en l'absence de toute préposition ; cet ordre est contraire à celui des langues romanes, mais c'est une caractéristique que la *lengua* partage en partie avec de nombreux créoles, comme l'illustrent *l'Atlas des créoles*, Michaelis et Haspelmath (2003), et par exemple le martiniquais (Jean-Louis, 2017) :

1. D'octobre 1994 à juin 1996, plus des visites hebdomadaires de 1997 à 1999 et des séjours de février à avril 2002, février à mai 2006, février-mars 2007, février à avril 2009, janvier à mars 2012.

• Créole de Palenque

(1) *Ansemma* *á* *ndá* | *ngaineta* *sako* *maí.*
Anselma ACC donner | pintade sac maïs
« Anselma donna le sac de maïs à la pintade. »

(2) *Aninito* *á* *kribí* | *Ibe* *ún* *kata.*
Aninito ACC écrire | Yves SGT lettre
« Aninito a écrit une lettre à Yves. »

(3)a *Juan* *á* *mandá* | *ma'ele* *mburú.*
Juan ACC envoyer | mère-P3S argent
« Juan a envoyé de l'argent à sa mère. »

(4) *Ndá* | *monasita* *muñek'ele !*
donner+IMP | fillette poupée-P3S
« Donne sa poupée à la petite fille ! »

Un bénéficiaire secondaire peut être ajouté au moyen de la préposition *pa* « pour » :

(3)b *Juan* *á* *mandá* | *ma'ele* *mburú* | *pa* *numan'ele*
Juan ACC envoyer | mère-P3S argent | pour frère-P3s
« Juan a envoyé de l'argent à sa mère pour son frère. »

La liste des verbes trivalents n'est pas finie comme en martiniquais, où, selon Jean-Louis (2017), une quarantaine de verbes, dont « donner », « dire », « demander », « montrer », « promettre », « rendre » et « répondre », régissent la CDO ; une vingtaine d'autres, parmi lesquels « acheter », « vendre », « envoyer » ou « écrire », nécessitent pour le destinataire la préposition *ba* « à » dérivée du verbe « donner », selon l'ordre V + P + *ba* + D, comme le montre l'exemple donné dans *l'Atlas* des créoles, recueilli par Colot et Ludwig (2013 : apics-online.info/valuesets/51-61) :

• Martiniquais, COI

(5) *Piè* *vreyé* | *an* *let* *ba* *Eliza.*
Pierre envoyer | un lettre à Élisa
« Pierre a envoyé une lettre à Élisa. »

De fait, en créole de Palenque, n'importe quel verbe, hormis ceux de mouvement comme *bae* « aller », *miní* « venir » ou *lendrá* « entrer » et ceux d'état comme *tá* « être là », peut régir deux compléments en CDO. Voici un exemple avec *tirá* « jeter » :

(6) *... i* *echá* *tó* *ese* *ma* *jende* *a* *tirá* | *ese* *mujé* *piegra.*
et se mettre tot DEM PL gens à jeter | DEM femme pierre
« ... et tous ces gens de se mettre à jeter des pierres à la femme. »

Avec les verbes « acheter » ou « vendre », l'ordre est toujours V + D + P, sans aucune préposition, si le destinataire est l'acheteur ou le vendeur :

(7) *entonse* *él'á* *sé* *komblába* *Juan* *mucho* *planda.*
alors P3S-ACC hab acheter -PAS Juan beaucoup plantain
« Alors elle achetait beaucoup de bananes plantain à Juan. » (Juan est le vendeur)

(8) *Él'á* *bendé* *mailo* *ele* *ún* *onsa* *ri* *keso*
P3S+ACC vendre mari P3S SGT once de fromage
« Elle a vendu une once de fromage à son mari. » (le mari est l'acheteur)

Si le destinataire est un autre bénéficiaire, on a la construction à COI et l'ordre V + P + D :

(9) *entonse* *él'á* *sé* *komblába* *mucho* *planda* *pa* *Juan*
alors P3S-ACC hab acheter-PAS beaucoup plantain pour Juan
« Alors elle achetait beaucoup de bananes plantain pour Juan. »

(10) *Él'á* *bendé* *ún* *onsa* *ri* *keso* *pa* *mailo* *ele.*
P3S+ACC vendre SGT once de fromage pour mari P3S
« Elle a vendu une once de fromage pour [le compte de] son mari. »

Ce sont les deux seuls verbes rencontrés où la COI sur le modèle de l'espagnol peut alterner avec la CDO, avec une différence de sens (en espagnol, les deux sens sont rendus par des COI, respectivement par les prépositions *a* « à » et *para* « pour » introduisant le destinataire).

Si le destinataire est représenté par un pronom, celui-ci s'intercale entre le verbe et le morphème de passé duratif *-ba* (voir la même configuration en 14 avec le morphème du progressif *-ndo*), en suivant l'ordre bitransitif V + D + P, unique pour les deux sens :

(11) *entonse* *él'á* *sé* *komblá-mí-ba* *mucho* *planda.*
alors P3S-ACC hab acheter-PO1S-PAS beaucoup plantain
« Alors elle m'achetait beaucoup de bananes plantain. » (à moi le vendeur ou pour moi)

Pour tous les autres verbes, la seule construction rencontrée est la CDO.

Comme le reconnaissent Michaelis et Haspelmath, il est assez difficile de trouver, dans la plupart des langues parlées, des énoncés spontanés avec des arguments strictement nominaux. Ceux-ci sont souvent topicalisés en début ou en fin d'énoncé, et représentés par des pronoms dans le syntagme verbal nucléaire. Les arguments pronominaux sont beaucoup plus fréquents.

Quand les compléments sont pronominaux, l'ordre des pronoms en créole de Palenque est toujours V + D + P et bitransitif :

(12) *Él'á* *mandá* | *bó* *ele.*
P3S -ACC envoyer | P2S P3S
« Il te l'a envoyé. »

(13) *Í* *á* *prundá* | *ané* *ele.*
P1S acc demander | P3S P3S
« Je le leur ai demandé »

(14) *Í* *tá* | *ablá-bó-ndo* *ele !*
P1S INAC | dire-P2S-PROG P3S
« Je suis en train de te le dire ! » (en réponse agacée à un locuteur qui repose une même question)

(15) *Bó* *á* *kundí* | *mí* *ele.*
P2S ACC caché | PO1S P3S
« Tu me l'as caché. »

(16) *Bó* *tré* | *ané* *ele* | *nú.*
P2S apporter | P3P P3S | NEG
« Tu ne le leur as pas apporté. »

(17) *Ndá* | *mí* *ele.*
donner+IMP | PO1S P3S
« Donne-le moi. »

(18) *Salurá* | *mí* *ele.*
saluer+IMP | PO1S P3S
« Salue-le (pour) moi. »

(19) *É* *tán* *pagá* | *mí* *ele,* | *é* *tán* *pagá* | *mí* *ele !*
IP3s VIRT payer | PO1S P3S | IP3s VIRT payer | PO1S P3S
« Il me le payera, il me le payera ! » (Escalante, 1954 : 121)

Cependant, si les pronoms qui réfèrent au patient et au bénéficiaire sont tous les deux de 3e personne du singulier, ils ne peuvent pas se combiner dans le même énoncé, il faut choisir l'un ou l'autre :

(20) *Í* *á* *mandá-le.* [élision de *mandá*+*ele*]
P1S ACC dire-PA3S
« Je lui ai envoyé. »

(21) *Í* *á* *mandá-lo.*
P1S ACC dire-PO3S
« Je l'ai envoyée. » (la lettre)

(22) *Nú* *abl'ó* *nú !* [élision de *ablá+lo*]
NEG dire-PO3S NEG
« Ne le dis pas ! »

(23) *Nú* *ablá-le* *nú !* [élision de *ablá+ele*]
NEG dire-PA3S NEG
« Ne lui dis pas !' ou 'Ne lui parle pas ! »

(24) *Nda-lo.*
donner+IMP-PO3S
« Donne-le. »

(25) *Ndá-ele = Nda-le.*
donner+IMP-PA3S
« Donne-lui »

**Ndá-(e)le-lo* [m. à m. donne-lui-le] pour « donne-le lui » est impossible.

Pour comprendre cette impossibilité, j'ai d'abord pensé au *se* espagnol (réfléchi, réciproque, médio-passif et aussi pronom datif de 3e singulier (« datif oblique » selon les grammaires espagnoles). Pour ce dernier cas, on a par ex. *Dáselo* « donne-le lui », *Se lo da* « il le lui donne », etc. Or, en *lengua*, tous les *se* de l'espagnol ont disparu par défaut de saillance, remplacés par l'intransitivisation d'un verbe transitif pour les valeurs « réfléchi » (sujet animé sg.), « réciproque » (sujet animé pl.) et « médio-passif » (sujet inanimé) ; le *se* avec valeur de pronom datif de 3e personne singulier (*a él*, *a ella*) a également disparu sans laisser de traces.

Il est en fin de compte plus simple d'expliquer l'impossibilité des formes comme **ndá-(e)le-lo* par souci d'éviter la cacophonie des *l*. Cette configuration se retrouve aussi dans d'autres créoles, mais je n'ai pas de références précises à ce sujet (je me souviens d'avoir entendu dans un séminaire que **don li li* pour « donne-le lui » était impossible, mais je n'ai malheureusement pas noté dans quel créole).

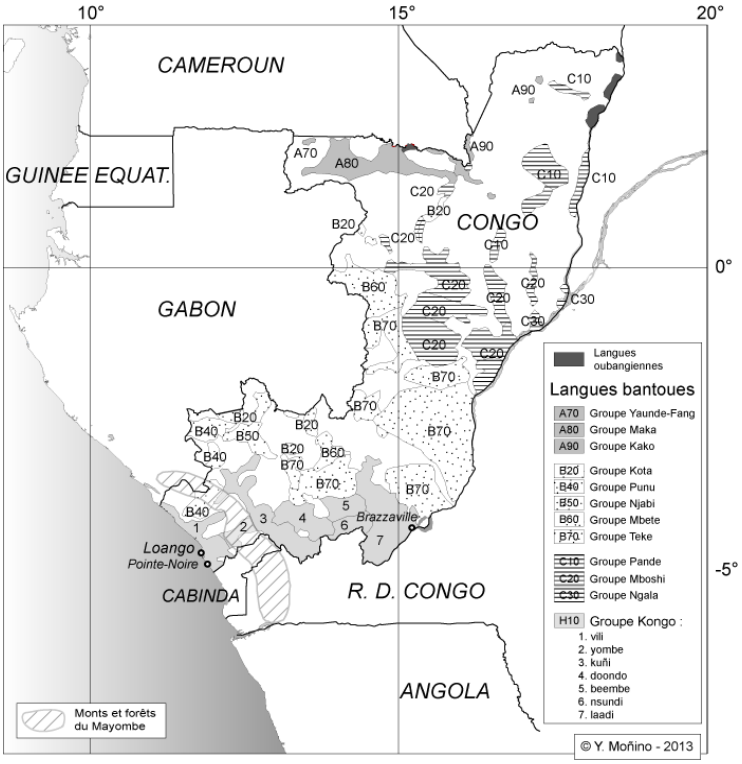
L'ordre des compléments des verbes trivalents en kikoongo

Le kikoongo, langue bantoue (H 10 de la classification de Guthrie), est un ensemble de variétés vernaculaires parlées sur les deux rives du fleuve Congo, l'intercompréhension n'étant pas toujours assurée selon les dialectes : le kibeembe (H 11), le civili (H 12) et le kikuñi (H 13) sont assez divergents entre eux et avec les autres langues du groupe H 10, notamment du sous-groupe H 16 (Guthrie, 1967 ; Jacquot, 1971 ; Maho, 2009).

De ces langues est issu un véhiculaire kikoongo, appelé kituba en R.D.C. et munukutuba en R.C., commun à l'ensemble des locuteurs des langues H 10, avec des

variantes régionales peu importantes. Cette langue s'est développée à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, avec la construction des chemins de fer Kinshasa-Matadi et Brazzaville/Pointe-Noire. Elle n'est certainement pas issue du véhiculaire qui s'était développé à la faveur de la traite esclavagiste à partir du civili, langue du royaume de Loango qui fournissait les captifs de l'intérieur aux Européens : ce véhiculaire, le fiot, était déjà moribond quand les Français et les Belges ont colonisé le Congo. Il est probable que le fiot (du civili *fiota* « noir »), était la *lingua franca* des Yombé qui sont à l'origine de San Basilio de Palenque au XVIIIe siècle.

CARTE 2. – Langues actuelles de la République du Congo (Brazzaville)



En gris clair figurent les principales variétés du kikoongo (« langue kongo ») ; la plus occidentale, le *civili* (1), présente des traits phonologiques spécifiques plus proches de ceux de la langue de Palenque, comme le traitement de [d] en [l] ou la morphologie tonale vili (Moñino, observations de terrain inédites, au Congo).

Parmi les différentes descriptions du kikoongo existantes, il n'est pas fait mention de l'ordre des compléments des verbes trivalents, à l'exception d'un exemple donné

par Mufwene (2013 : http://apics-online.info/sentences/58-79) pour une variété de kituba de R.D.C., qui atteste la construction bitransitive V + D + P, mais sans l'infixe verbal applicatif *-il-* (voir 27 à 29 et 33) :

(26)	*Yandi*	*pes-aka*	*mono*	*mukanda*	*ve.*
	P3s	donner-pas	P1S	livre	NEG

« Il ne m'a pas donné le livre. »

Mais une thèse récente (N'Douli, 2016) apporte des données comparatives dans des variétés de vernaculaires kikoongo et de kituba. Des attestations de l'ordre des compléments sont données pour le véhiculaire kituba (variétés de Brazzaville et de Pointe-Noire en République du Congo, de Bandundu et de Boma au Congo Kinshasa), et pour les vernaculaires civili (langue maternelle de l'auteur) et kindondo. Partout,

> « si nous avons un énoncé dans lequel les objets sont représentés par le bénéficiaire et le patient, le patient doit absolument venir après le bénéficiaire. [...] l'objet appliqué (OA) doit toujours précéder l'objet direct (OD) au risque de construite des énoncés agrammaticaux. » (N'Douli, 2016 : 293)

Notons dès à présent que dans toutes les variétés présentées par N'Douli, les CDO sont régies par le verbe affecté de l'infixe *-il-* « applicatif » (nous y reviendrons) :

- kituba (KBZ, KPN, KBD, KBO)

(27)	*mu-ana*	*me*	*yidik-**il**-a*	*n-deke*	*in-zo.*
	PC_1-enfant	PRF	fabriquer-APPL-SV	PC_9-oiseau	PC_9-maison

« L'enfant a fabriqué un nid pour l'oiseau. » (N'Douli, 2016 : 294)

- cívìlì

(28)	*mú-áànà*	*ù-à-váng-**ɨl**-á*	*núnì*	*lí-áánzì.*
	PC_1-enfant	IP_1-PRF-fabriquer-APPL-SV	oiseau	PC_5-nid

« L'enfant a fabriqué un nid pour l'oiseau. » (N'Douli, 2016 : 294)

- kidoondo

(29)	*mù-áànà*	*w-à-túng-**ɨl**-á*	*táátà*	*n-zò.*
	PC_1-enfant	IP_1-PRF-construire-APPL-SV	père	PC_9-maison

« L'enfant a construit une maison pour son père. » (N'Douli, 2016 : 294)

Une COI d'ordre V + P + préposition ou tournure analytique + D est également possible dans ces parlers, mais seulement si l'infixe applicatif *-il-* est supprimé :

• kituba (KPN, KBO), à comparer avec (27)

(30) *mu-ana* *me* *yidik-a* | *in-zo* *samu na* *n-deke*
PC$_1$-enfant PRF fabriquer-SV | PC$_9$-maison affaire pour PC$_9$-oiseau
« L'enfant a fabriqué un nid pour l'oiseau. » (N'Douli, 2016 : 295)

• **cívìlì**, à comparer avec (28)

(31) *mú-áànà* *ù-à-váng-á* | *lí-áánzì* *mù* *cí-bìlà* *cí-núnì*
PC$_1$-enfant IP$_1$-PRF-fabriquer-SV | PC$_5$-nid PC$_{18}$ PC$_7$-affaire PC$_7$-oiseau
« L'enfant a fabriqué un nid pour l'oiseau. »(N'Douli, 2016 : 296)

• kidoondo, à comparer avec (29)

(32) *mù-àànà* *w-à-túng-á* | *n-zò* *mú* *táátà*
PC$_1$-enfant IP$_1$-PRF-construire-SV | PC$_9$-maison pour père
« L'enfant a construit une maison pour son père. » (N'Douli, 2016 : 296)

Dans les langues kongo, il est donc possible d'avoir un ordre des compléments semblable à celui des langues romanes (Verbe + Patient + préposition + Destinataire), mais cette construction, surtout dans les vernaculaires, est moins fréquente que l'utilisation de l'infixe verbal applicatif, lequel régit obligatoirement l'ordre Verbe-*il*- + Destinataire + Patient.

Le cas de l'ordre des compléments pronominaux n'est pas abordé dans le travail de N'Douli, mais en réponse à la question « comment dit-on en kituba 'les habits, ils les leur ont achetés' ? », posée lors de la soutenance de sa thèse, il a fourni sans hésiter la construction attendue :

• kituba (KPN, variété pratiquée par Guy N'Douli)

(33) *(bi-nkuti,)* *ba* *me* *sumb-**il**-a* | *bawu* *yawu*
PC$_8$-vêtements IP3P PRF acheter-APPL-SV | leur les
« (Les vêtements,) ils les leur ont achetés. » (N'Douli, réponse orale)

Il reste que l'exemple donné par Mufwene, qui est locuteur natif d'une variété de kituba du Congo Kinshasa dont le lexifieur principal est le vernaculaire kikoongo-kimanyanga, présente une configuration différente, puisque la CDO n'est pas régie par l'infixe *-il-*. Il s'agit là d'un point à approfondir ultérieurement.

Conclusions

Les constructions syntaxiques des compléments d'objet et de destinataire du créole de Palenque sont totalement étrangères aux langues romanes, et notamment à l'espagnol, lorsque ces compléments sont représentés par des substantifs ou des syntagmes nominaux :

• espagnol, à comparer avec (3) en *lengua* de Palenque

(34)

Juan	*mandó*	*dinero*	*a*	*su*	*madre*
Juan	envoyer+PAS	argent	à	POS3S	mère

« Juan a envoyé de l'argent à sa mère. »

Cependant, on a en espagnol (comme en français), l'ordre Destinataire + Patient si les compléments sont des substituts pronominaux, mais les deux arguments précèdent en général le verbe, contrairement au créole de Palenque où ils le suivent :

• espagnol, à comparer avec (12) en *lengua* de Palenque

(35)

(Él)	*te*	*lo*	*mandó*
P3S	PO2S	PO3S	envoyer+PAS

« Il te l'a envoyé. »

Cela dit, il est un cas où l'espagnol et la *lengua* fonctionnent de manière identique, celui de l'impératif :

• espagnol, à comparer avec (17) en *lengua* de Palenque :

(36)

Da	*me*	*lo*
donner+IMP	PO2S	PO3S

« Donne-le moi. »

Cette identité, compte tenu de l'importance de l'impératif dans les relations entre maîtres et esclaves, a certainement facilité la rétention par le créole en formation de l'ordre des compléments qui prévaut en kikoongo, ainsi que sa généralisation à presque tous les contextes, que les compléments soient nominaux ou pronominaux.

Il apparaît donc que la *lengua* a conservé l'ordre qui prévaut dans toutes les variétés de kikoongo, lorsque le verbe est affecté par l'infixe applicatif *-il-*. Cela me permet de corriger une erreur commise dans Maglia et Moñino (2015 : 88-89), où j'avançais imprudemment, sur la base de mes connaissances approfondies en langues oubanguiennes, toutes à COI, et de mes relevés incomplets en civili (je n'avais recueilli, lors de mon enquête dirigée à partir de questions en français, que des séquences à COI), que la CDO ne se rencontrait pas dans la majorité des langues africaines. En fait, l'infixe applicatif est une caractéristique fondamentale des verbes des langues bantoues. Il permet de préciser selon les cas le bénéficiaire ou le détrimentaire de l'action (« agir pour ou contre quelqu'un » ou « à la place de quelqu'un »), son but (« agir en vue de »), son intensité (« agir à fond »), l'instrument qui la permet (« agir au moyen de ») ou sa localisation (« agir à »), le sens le plus courant étant le premier. Il s'agit d'une construction syntaxique et non d'une dérivation, car *-il-* affecte une liste non finie de verbes dont il ne modifie

aucunement le sens mais auxquels il ajoute un argument. D'autres infixes syntaxiques de ce type existent en kikoongo comme *-aak-* « habituel », *-is-* « factitif », *-an-* « réciproque », *-am-* « statif », etc. On comprend aisément qu'une morphosyntaxe aussi lourde n'ait pas été conservée lors de la formation du créole de Palenque, où aucun de ces infixes n'a survécu. Mais la notion sémantique d'application de l'action, si importante dans la vision du monde des Marrons congolais qui ont fondé Palenque, a survécu, à travers l'ordre des compléments, le destinataire étant indiqué sans préposition juste après le verbe et avant le patient. C'est pourquoi nous proposons, avec N'Douli, de remplacer pour le kikoongo les termes syntaxiques de 'complément d'objet direct' et de « complément d'objet indirect » ou « complément de destinataire », par ceux plus adéquats ici de « complément d'objet » (CO) et de « complément appliqué » (CA) :

S + V-INFIXE *-IL-* + CA + CO

Cette formule syntaxique est devenue en créole de Palenque :

S + V + CA + CO

Son origine clairement kikoongo explique aussi pourquoi tous les verbes qui s'y prêtent sémantiquement constituent une liste non finie, contrairement au martiniquais où seule une quarantaine de verbes acceptent la construction bitransitive.

Je terminerai sur une objection pertinente que m'a faite Jean-Louis Rougé le 20 novembre 2017 lors de la présentation de ce travail devant le groupe de recherche sur les grammaires créoles (GCRC) animé par Anne Zribi-Hertz et Patricia Cabrero : Rougé a souligné la similitude des constructions bitransitives du créole de Palenque et de celui de Guinée-Bissau, issu du portugais, pour lequel on ne peut invoquer un substrat bantou. Sans remettre en cause le fait que le seul héritage africain de la *lengua* de Palenque est exclusivement kikoongo, et que les CDO du kikoongo expliquent en partie les configurations constatées en palenquero (de même que les CDO pronominales régies par l'impératif espagnol), on peut se demander si d'autres facteurs ne rentrent pas en jeu. J'imagine que Michaelis et Haspelmath pencheraient pour un substrat ouest-africain dans le cas du créole de Guinée-Bissau, mais cela reste à établir. Un autre facteur à prendre en compte serait la régularisation par les créoles néo-romans des configurations pronominales des langues romanes parlées, dont nous avons vu qu'elles prévalent sur les constructions nominales.

Villejuif, nov. 2017

Abréviations

ACC : aspect verbal accompli
APPL : infixe verbal applicatif
CDO : construction à double objet
COI : constructions à objet indirect
DEM : démonstratif
HAB : aspect verbal habituel
IMP : mode verbal impératif
INAC : aspect verbal inaccompli
IP1 : indice de 1e personne singulier
KBD : kikoongo véhiculaire de Bandundu
KBO : kikoongo véhiculaire de Boma
KBZ : kikoongo véhiculaire de Brazzaville
KPN : kikoongo véhiculaire de Pointe Noire
NEG : négation
P1S : pronom personnel sujet 1e singulier
P2S : pronom personnel 2e singulier
P3S : pronom personnel 3e singulier
P3P : pronom personnel 3e pluriel
PA3S : pronom personnel attributif 3e singulier
PAS : temps passé duratif
PC1 : préfixe de classe nominale 1
PL : article pluriel
PO1S : pronom personnel objet 1e singulier
PO3S : pronom personnel objet 3e singulier
PRF : aspect verbal perfectif
PROG : aspect verbal progressif
SGT : article singulatif
SV : suffixe verbal
TOT : article totalisateur
VIRT : mode verbal virtuel

Remerciements

Je remercie les deux lecteurs anonymes d'une première version de ce texte. Leurs remarques et commentaires m'ont permis de compléter la documentation sur le sujet, de préciser de nombreux points et de développer quelques enjeux théoriques qui n'étaient qu'esquissés. Selon l'expression consacrée, il va de soi que je suis seul responsable des changements apportés et d'éventuelles erreurs.

Bibliographie

ANSARI POUR Naser, Yves MOÑINO, Neil BRADMAN *et al.*, 2016. Palenque de San Basilio in Colombia: genetic data support an oral history of a paternal ancestry in Congo (London, The Royal Society Publishing), *Proceedings of the Royal Society B* vol. 283, issue 1827 (http://rspb.royalsocietypublishing.org/content/283/1827/20152980.full?ijkey=IN7CAYxNwnuMAdT&keytype=ref).

ARRÁZOLA Roberto, 1970. *Palenque, primer pueblo libre de América: historia de las sublevaciones de los esclavos de Cartagena*, Cartagena, Hernández.

BICKERTON Derek et Aquiles ESCALANTE, 1970. Palenquero: a Spanish-based creole of Northern Colombia, *Lingua* 24, pp. 254-267.

BLANCHE-BENVENISTE Claire, José DEULOFEU, Jean STÉFANINI et Karen VAN DEN EYNDEMM, 1984 (2e éd. aug. 1987). *Pronom et syntaxe. L'approche pronominale et son application au français*, Leuven, Peeters-SELAF.

CÁSSERES ESTRADA Solmery, 2005. *Diccionario de la lengua afropalenquera-español*, Cartagena, Ediciones Pluma de Mompox.

CHAUDENSON Robert, 1992. *Des îles, des hommes, des langues*, Paris, L'Harmattan.

—, 2003. *La créolisation : théorie, applications, implications*, Paris, L'Harmattan.

COLOT Serge et Ralph LUDWIG, 2013. Martinican Creole structure dataset, *in* S. Michaelis, P. Maurer, M. Haspelmath et M. Huber (eds), *Atlas of Pidgin and Creole Language Structures Online* (http://apics-online.info/valuesets/51-61).

DEGRAFF Michel, 2005. Do Creole languages constitute an exceptional typological class ?, *Revue française de linguistique appliquée* 10, pp. 11-24.

DEL CASTILLO MATHIEU Nicolás, 1982. *Esclavos negros en Cartagena y sus aportes léxicos*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

—, 1984. El léxico negro-africano de San Basilio de Palenque, *Thesaurus* 39, pp. 80-169.

DE GRANDA Germán, 1968. La tipología 'criolla' de dos hablas del área lingüística hispánica, *Thesaurus* 23, pp. 193-205.

—, 1978. *Estudios lingüísticos hispánicos, afrohispánicos y criollos*, Madrid, Gredos.

DIECK Marianne, 2000. *La negación en palenquero. Análisis sincrónico, estudio comparativo y consecuencias teóricas*, Madrid, Iberoamericana.

ESCALANTE Aquiles, 1954. *Notas sobre el Palenque de San Basilio, una comunidad negra de Colombia*, Barranquilla, Universidad del Atlántico.

FRIEDEMANN Nina de et Carlos PATIÑO ROSSELLI, 1983. *Lengua y sociedad en El Palenque de San Basilio*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

GUTHRIE Malcolm, 1967-1970. *Comparative Bantu: an Introduction to the Comparative Linguistics and Prehistory of the Bantu Languages*, Farnborough, Gregg Press, 4 volumes.

HASPELMATH Martin, Susanne Maria MICHAELIS and the APICS Consortium, 2013. Ditransitive constructions with 'give', *in* S. Maria Michaelis, P. Maurer, M. Haspelmath et M. Huber (eds), *Atlas of Pidgin and Creole Language*

Structures Online, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology (http://apics-online.info/parameters/60).

JACQUOT André, 1971. Les langues du Congo-Brazzaville. Inventaire et classification, *Cahiers de l'ORSTOM* 8, 4, pp. 349-357 + carte h. t.

JEAN-LOUIS Loïc, 2017. Les constructions ditransitives de transfert en créole martiniquais. Communication présentée au Journées GDRI SEEPICLA, Orléans.

LEFÈBVRE Claire, 1998. *Creole Genesis and the Acquisition of Grammar: The case of Haitian creole*, Cambridge, Cambridge University Press.

LEWIS Anthony R., 1970. A descriptive analysis of the Palenquero dialect, thèse University of the West Indies, Mona, Jamaïque.

LIPSKI John, 2005. *A History of Afro-Hispanic Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

—, 2009. Pitch polarity in Palenquero. A possible locus on H tone, *in* S. Colina, A. Olarrea et A.M. Carvalho (eds), *Romance Linguistics 2009: Selected papers from the 39th Linguistic Symposium on Romance Languages*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, pp. 111-118.

—, 2012a. The "New Palenquero". Revitalization and re-creolization, *in* R. File-Muriel et R. Orozco (eds), *Colombian Varieties of Spanish*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, pp. 21-41.

—, 2012b. Free at last: From bound morpheme to discourse marker in *Lengua ri Palenge* (Palenquero Creole Spanish), *Anthropological Linguistics* 54 (2), pp. 101-132.

—, 2014. La lengua palenquera juvenil : contacto y conflicto de estructuras gramaticales, *Universos* 11, pp. 191-207.

—, 2015a. From "more" to "less": Spanish, Palenquero (Afro-Colombian creole), and gender agreement, *Language, Cognition and Neuroscience* 30, 9, pp. 1144-1155.

—, 2015b. On the origins of the *Lengua ri Palenque* (Palenquero) relativizer *lo ke*: the pathways of (re-) grammaticalization, *Revista de Crioulos de Base Lexical Portuguesa e Espanhola* 6, pp. 1-41.

MAGLIA Graciela et Armin SCHWEGLER (eds), 2012. *Palenque (Colombia) : oralidad, identidad y resistencia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo et Universidad Javeriana.

MAGLIA Graciela et Yves MOÑINO, 2015. *Kondalo pa bibí mejó. Contarlo para vivir mejor. Oratura y oralitura de San Basilio de Palenque (Colombia)*, Bogotá, Editorial Javeriana/Instituto Caro y Cuervo/Universidad del Rosario/CNRS.

MAHO Juni, 2009. *The online version of the New Updated Guthrie List, a referential classification of the Bantu languages* (http://goto.glocalnet.net/mahopapers/nuglonline.pdf).

MEGENNEY William, 1986. *El palenquero. Un lenguaje post-criollo de Colombia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, Biblioteca LXXIV.

MICHAELIS Susanne et Martin HASPELMATH, 2003. Ditransitive constructions: Creole languages in a cross-linguistic perspective, *Creolica* (http://www.creolica.net/article-28.html).

MICHAELIS Susanne, Philippe MAURER, Martin HASPELMATH et Magnus HUBER (eds), 2013. *Atlas of Pidgin and Creole Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology (http://apics-online.info).

MOÑINO Yves, 1999. L'aspect en palenquero : une sémantaxe africaine, *Actances* 10, pp. 177-190.

—, 2002a. Les constructions génitives en palenquero : une sémantaxe euro-africaine, *Faits de langues* 20 : *Les langues d'Amérique*, pp. 187-206.

—, 2002b. Expressions de l'identité et de l'altérité en Colombie, *Les Cahiers ALHIM* 4, pp. 85-91.

—, 2007. Les rôles du substrat dans les créoles et dans les langues secrètes : le cas du palenquero, créole espagnol de Colombie, *in* K. Gadelii et A. Zribi-Hertz (éds), *Grammaires créoles et grammaire comparative*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, pp. 49-72.

—, 2010. Le créole palenquero et son avenir, *Recherches haïtiano-antillaises* 7, pp. 99-110.

—, 2012. Pasado, presente y futuro de la *lengua* de Palenque, Graciela Maglia et Armin Schwegler (éds.), *Palenque (Colombia). Oralidad, identidad y resistencia*, Bogotá, Editorial Javeriana, pp. 179-213 (trad. en anglais par Schwegler, *in* Armin Schwegler, Bryan Kirschen et Graciela Maglia éds, 2017. *Orality, Identity and Resistance in Palenque (Colombia). An interdisciplinary approach*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 15-50).

MOÑINO Yves et Carolina ORTIZ RICAURTE, 1999. Réévaluation de deux procédés de morphologie évaluative en palenquero, *in SiLeXicales* 2, *Actes des Rencontres de morphologie,* Lille, pp. 253-261.

MOÑINO Yves et Armin SCHWEGLER (eds), 2002a. *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe. Historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer.

MOÑINO Yves et Armin SCHWEGLER, 2002b. Aportes de la lingüística a la historia afrocaribeña : contribuciones y controversias, *in* Y. Moñino et A. Schwegler (eds), *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe. Historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer, pp. XI-XXII.

MUFWENE Salikoko, 2007. Les créoles : de nouvelles variétés indo-européennes désavouées ?, *in* Marie Ensi Paul, *Actes du colloque Créolisation linguistique et sciences humaines* (Port-au-Prince 21-22 juin 2006), Port-au-Prince, Presses universitaires haïtiano-antillaises/Centre de recherches Normes, Échanges et Langage, pp. 59-70.

MUFWENE Salikoko, 2008. *Language Evolution. Contact, Competition and Change*, Londres/New York, Continuum International Publishing Group.

—, 2013. Kikongo-Kituba structure dataset, *in* S. Michaelis, P. Maurer, M. Haspelmath et M. Huber (eds), *Atlas of Pidgin and Creole Language Structures Online* (http://apics-online.info/sentences/58-79).

NAVARRETE María Cristina, 2008. *San Basilio de Palenque : Memoria y tradición. Surgimiento y avatares de las gestas cimarronas en el Caribe colombiano*, Cali, Programa Editorial Universidad del Valle.

N'DOULI Guy, 2016. Étude comparative du kituba et des langues d'influence, thèse de doctorat en langues et lettres, Université libre de Bruxelles.

PÉREZ MIRANDA Bernardino, 2011. *Chitieno lengua ku ma kuendo. Hablemos palenquero a través del cuento*, Cartagena, Ediciones Pluma de Mompox.

PÉREZ TEJEDOR Juana Pabla, 2006. *El criollo de Palenque de San Basilio : una visión estructural de su lengua*, Bogotá, Ediciones uniandes-CCELA, Descripciones 14.

PERL Matthias, 2002. El pronombre personal en función de sujeto en palenquero, en el criollo de Santo Tomé, en el español popular caribeño y en el portugués popular de Angola, *in* Moñino et Schwegler (eds), *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe. Historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer, pp. 117-127.

SCHWEGLER Armin, 1993. Rasgos (afro-)portugueses en el criollo del Palenque de San Basilio (Colombia), *in* C. Díaz Alayón (ed.), *Homenaje a José Pérez Vidal*, La Laguna, Tenerife, Litografía A. Romero S. A., pp. 667-696.

—, 1996. *« Chi ma nkongo »: lengua y rito ancestrales en El Palenque de San Basilio*, 2 tomes, Frankfurt, Vervuert.

—, 1998. Palenquero, *in* M. Perl et A. Schwegler (eds), *América negra : panorámica actual de los estudios lingüísticos sobre variedades criollas y afrohispanas*, Frankfurt/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, pp. 220-291.

—, 1999. Monogenesis revisited: The Spanish perspective, *in* J. Rickford et S. Romaine (eds), *Creole Genesis, Discourse and Attitudes: Studies Celebrating Charlene Sato,* Amsterdam, John Benjamins, pp. 235-262.

—, 2002. El vocabulario africano de Palenque (Colombia). Segunda parte : compendio alfabético de palabras (con etimologías), *in* Y. Moñino et A. Schwegler (eds), *Palenque, Cartagena y Afro-Caribe. Historia y lengua*, Tübingen, Niemeyer, pp. 171-226.

—, 2010. State of the Discipline. Pidgin and creole studies: Their interface with Hispanic and Lusophone linguistics, *Studies in Hispanic and Lusophone Linguistics* 3 (2), pp. 431-481.

—, 2012. Sobre el origen africano de la lengua criolla de Palenque (Colombia), *in* G. Maglia et A. Schwegler (eds), *Palenque (Colombia) : oralidad, identidad y resistencia*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo et Universidad Javeriana, pp. 107-177.

—, 2013. Palenquero structure dataset, *in* S. Michaelis, P. Maurer, M. Haspelmath et M. Huber (eds), *Atlas of Pidgin and Creole Language Structures Online* (http://apics-online.info/sentences/48-119).

SIMARRA Rutsely, Regina MIRANDA REYES et Juana Pabla PÉREZ TEJEDOR (eds), 2008. *Lengua ri Palenge jende suto ta chitiá. Léxico de la lengua palenquera*, Cartagena, Instituto de Educación e Investigación Manuel Zapata Olivella editores.

SIMARRA REYES Luís et Álvaro Enrique TRIVIÑO DOVAL, 2012 (1e ed. 2007). *Gramática de la lengua palenquera: introducción para principiantes. Gramátika ri luénga* [sic] *Palénque* [sic]*: pa ma lo ke tan komensá*, Cartagena, Ministerio de Cultura/Corpoataole/Ediciones Pluma de Mompox.

Un rare cas d'héritage syntaxique kikoongo en créole de San Basilio de Palenque (Colombie) : les constructions à double objet nominaux et pronominaux

Résumé

En créole espagnol de San Basilio de Palenque, village colombien de descendants de Marrons d'origine congolaise, l'ordre des compléments d'objet et de destinataire suit le schéma bitransitif Sujet-Verbe-Destinataire-Objet, que les compléments soient nominaux ou pronominaux. Après une revue des travaux sur ce thème et une évaluation théorique de leurs résultats, la description de l'ordre des compléments en palenquero est menée dans le détail. Elle est ensuite comparée aux mêmes faits en kikoongo, langue bantoue du Congo qui constitue par ailleurs le seul substrat africain du créole, et en espagnol dont il est essentiellement issu. L'analyse propose, tout en distinguant les compléments pronominaux des nominaux, d'attribuer au kikoongo leur ordre syntaxique en créole. Cependant, l'ordre espagnol, différent pour les compléments nominaux mais identique dans les énoncés à compléments pronominaux à l'impératif, a facilité la rétention de la syntaxe kikoongo dans tous les contextes.

Mots-clés : Créole palenquero, kikoongo, constructions bitransitives, syntaxe, comparaison linguistique

A rare case of Kikoongo syntactic inheritance in the creole of San Basilio de Palenque (Colombia): Nominal and pronominal double object construction

Abstract

In the Spanish creole spoken in the Colombian village of San Basilio de Palenque by Maroon descendents of Congolese origins, the order of the Object and Recipient complements follows the ditransitive pattern Subject-Verb-Recipient-Object, whether these complements are nouns or pronouns. After a review of works about this topic and a theoretical evaluation of their results, complement order in Palenquero is described in detail. It is then compared to the corresponding facts in Kikoongo, a Bantu language of Congo which additionally constitutes the only African substrate of our Creole, and in Spanish from which it principally derives. The analysis proposes, while distinguishing the pronominal and nominal complements, to assign to Kikoongo their syntactic order in Creole. The Spanish order, however, different for the nominal complements but identical in utterances with pronominal complements in the imperative, made the retention of Kikoongo syntax easier in all contexts.

Keywords: *Palenquero Creole, Kikoongo, Ditransitive constructions, Syntax, Comparative linguistics.*

Le mazatec : un terrain-monde

par

Jean Léo Léonard

L'une des plus brillantes contributions de W. Labov sur les mécanismes de diffusion du changement linguistique dans l'espace social commence comme dans la citation ci-dessous. Nous retrouvons là des observatoires qui nous sont familiers (des réseaux de centres urbains de différentes tailles, en Europe occidentale, avec des langues indo-européennes, germaniques, mais aussi des « objets » simples et faciles à manier, comme des variables telles que des dipthongues ou des phénomènes de palatalisation, avec des incidences systémiques faciles à observer, comme les chaînes de propulsion de traction vocalique, ou les vagues de palatalisations dans le lexique), et une méthode classique, qui oppose un centre innovant à une périphérie réceptrice, avec un rythme plus ou moins régulier de diffusion, conditionnée par le rayonnement des traits urbains prestigieux, qui déclassent progressivement les traits plus « rustiques » ou « provinciaux ». La métaphore de la cascade, avec sa dynamique scalaire régulière, l'eau s'écoulant des zones les plus « hautes », en amont, (ici, sur le plan symbolique, en termes de prestige), vers les régions situées plus en bas, en aval, est aussi crédible que rafraîchissante. L'alliance du modèle centrifuge (du centre vers la périphérie) et de la cascade ou de l'imbrication dynamique en poupée-gigogne constitue indéniablement une base solide pour l'observation d'un phénomène aussi complexe et délicat à analyser que le changement linguistique. En somme, même si l'on se situe en plaine, comme dans la région de Londres et ses villes alentour, le réseau de centres urbains plus ou moins « élevés » en prestige et plus ou moins discontinu ou diffus constitue un archipel vertical de sommets d'un réseau, dont le changement linguistique, pour sa diffusion, va emprunter des vecteurs orientés (les arêtes d'un graphe, si on formalise sous forme de ponts et de traits un réseau de villes ou de dialectes/parlers urbains).

> « *Granted that language is a social fact, and not the property of any individual, it follows that a linguistic change is equivalent to the diffusion of that change. An understanding of language change therefore demands an understanding of the mechanism of diffusion. It has long been observed that linguistic features spread outward from an originating center, but in a progressively weaker form as distance increases.*
> *A major step towards the understanding of diffusion was made by Trudgill, in his studies of language change in the Brunlanes peninsula of Norway (1974). In Trudgill's gravity model of diffusion, change spreads from the largest to the next largest city, in a predictable order, the influence of one city on another being proportional to the relative sizes of the city and inversely proportional to the distance between them. The model showed a good fit to the variable (ae) involving the progressive lowering and backing of /ae/, and to the spread of London influence into Norfolk. Chambers and Trudgill (1980) develop the parallel palatalization of (sj) in Brunlanes with similar results.* » (Labov, 2002)

On remarquera également l'usage de la notion de *gravitation*, dans le modèle de Trudgill cité par Labov, qui suit la même logique de poids, d'influence. Loin de moi l'idée de contester le caractère

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terain à la théorie. Les 40 ans du* LACITO, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 307-342

légitime et heuristique de ces concepts de *centres directeurs*, *périphéries rétentrices*, *diffusion scalaire*, *gravitation*, *rayonnement*. Je pense que ces notions et ces métaphores sont même incontournables, en tant que toile de fond, pour toute analyse des processus de diffusion du changement linguistique. En revanche, j'apporterai un bémol, pour souligner simplement que, si ces notions sont des *moyens*, elles ne sauraient être des *fins* en soi. Elles demandent à être « falsifiées » dans le sens popperien du terme (autrement dit, mises à l'épreuve de faits nouveaux, afin de valider leur caractère *heuristique*, non *circulaire*, *cf.* Popper, 1934). Elles demandent aussi à être raffinées, voire contournées et même… Détournées. C'est ce que nous allons faire à la lumière de faits.

Dans ce qui va suivre, je vais explorer, en hommage au LACITO et à son empirisme radical, alimentant une approche critique des théories et des modèles consensuels, sur la base de faits et d'observatoires nouveaux, voir insolites (dans le meilleur et le plus étymologique sens du terme, à savoir, *inhabituel*), un domaine dialectal non indo-européen, d'une grande complexité structurale, et en déployant un éventail inattendu d'observables. Je vais, en effet, fonder mon approche moins sur des variables que sur des paramètres et des sous-systèmes, ainsi que sur des pans entiers de cycles de changement linguistique (pour ne pas dire, de cycles évolutifs). Mon terrain sera non pas une région d'Europe, germanique, romane ou slave, mais le réseau dialectal d'une langue méso-américaine, de la « famille » otomangue, sous-branche orientale, à savoir, le mazatec.

Le mazatec, langue otomangue de la sous-famille popolocane, est parlé dans une région au carrefour de nombreuses langues et cultures très contrastées, dans le bassin du Papaloapam, aux confins de la Chinantla. La région est aussi appelée Cañada (ou « canyon ») de Cuicatlán, et compte parmi les zones de plus haute biodiversité de Méso-amérique, voire d'Amérique. De 2010 à 2018, une équipe de chercheurs franco-italiens et mexicains a réalisé une série d'enquêtes dialectologiques afin de sonder le diasystème[1] mazatec, et de vérifier les données et les modèles existants pour les trois principaux dialectes connus (Huautla, Jalapa et Chiquihuitlán). Le résultat des enquêtes ainsi que de multiples approches de traitement des données (*Paradigm Function Morphology* [Stump, 2001] pour rendre compte de la variation de la flexion verbale à échelle diasystémique, algorithme de Levenshtein [1966] pour le traitement dialectométrique des listes de cognats de Paul L. Kirk, etc.) ont fait apparaître l'un des réseaux dialectaux[2] les plus complexes et les plus diversifiés observables dans une région du monde pourtant connue pour son intense diversité linguistique. Sur bien des points, sont apparus des paradoxes empiriques d'un grand intérêt pour la recherche fondamentale, mais aussi d'un point de vue interdisciplinaire. Dans chacun des quatre points qui va suivre, nous verrons le modèle centripète/centrifuge de Labov et Trudgill cité en amorce de cette contribution, sinon mis à mal, du moins défié sur l'une ou l'autre de ses prémisses (à savoir : *centralité, diffusion scalaire, rayonnement* et *prestige*, entre autres concepts fondamentaux).

1. Alors que la phonologie des variétés de mazatec diffère relativement peu, les différences morphologiques (flexion verbale) sont déroutantes, et dépassent de loin tous les pronostics qu'on pouvait en faire sur la base des trois principaux dialectes décrits – *paradoxe de l'hyperdiversification flexionnelle* contre la diversification phonologique faible. Autrement dit, deux villages proches peuvent présenter des parlers quasiment équivalents du point de vue de leur système phonologique, mais différer radicalement à divers endroits de leur système de conjugaisons ou de *classes flexionnelles*.

2. Les aires dialectales mazatèques se caractérisent par leur caractère à la fois de continuité structurale à grande distance, entre basses terres et périphérie des hautes terres, et de diversité forte

1. *Cf.* Weinreich, 1954 : le métasystème qui subsume l'ensemble des paramètres locaux de la variation dialectale d'une langue ou d'un domaine linguistique.

2. Ici, entendu comme terme quasiment équivalent de « continuum dialectal ».

en relation de proximité – *paradoxe de la continuité morcelée ou non linéaire*. Ceci revient à dire que le *continuum dialectal* est à divers endroits aberrant : par exemple, les deux villages de San Lorenzo et de Huehuetlán sont très proches de San Jerónimo Tecoatl, au nord-ouest de l'aire mazatèque, et participent indéniablement de la même dynamique évolutive « néogrammairienne » (évolutions du vocalisme et du consonantisme) que ce petit centre urbain, mais les différences structurales sont pourtant très fortes – mon impression est même que Huehuetlán a neutralisé son système de tons, ni plus ni moins, ou l'a converti en accent intoné.

3. Les résultats des observations diasystémiques infirment ou controuvent souvent des faits que l'on croyait acquis du point de vue de l'ethnohistoire – en somme, les données parlent contre les « grandes narrations » ethnohistoriques reçues pour cette région, comme par exemple l'incidence du « superstrat mixtec », par intrusion d'élites dominantes exogènes. Cependant, il y a moyen de réconcilier les deux approches, en reconfigurant les scénarios de peuplement et de diversification des communautés. On peut parler du paradoxe de l'interprétation décalée des centres directeurs : s'il y a effectivement des phénomènes de diffusion sociolectale ou géolectale, c'est probablement dans la rivalité entre « town dialects » (ou centres urbains agissant comme foyers de diffusion, ou *centres directeurs*) de différentes époques et centres récents de colonisation de terres à défricher – ce qui revient à suggérer l'idée d'un système de diffusion en cascade. Par exemple, San Lucas Zoquiapán a pu être un centre directeur au cours des derniers siècles, mais semble avoir perdu toute influence sur son arrière-pays, d'après nos observations de terrain. Il importe de souligner que le monde mazatec n'est pas seulement rural : il est ponctué de centres urbains peuplés entre 1 000 et 20 000 habitants, en majorité encore locuteurs de la langue, outre les populations rurales environnantes, également mazatécophones.

4. Le diasystème semble avoir connu, récemment, de fortes turbulences, dues à des ruptures abruptes dans les systèmes agraires et les modèles d'eusocialité (conditions d'équilibre et de réciprocité intra- et intercommunautaires ; le concept est de Edward O. Wilson, voir infra, section 6) : irruption des systèmes agraires mercantiles (café, élevage et canne à sucre versus milpa méso-américaine), construction de deux barrages hydroélectriques avec déplacement de villages entiers, relocalisés de bric et de broc dans des terres à défricher, et enfin, vagues migratoires dues à la dépression économique, résultat de ces déséquilibres démographiques et agraires, surtout après la crise du café des dernières décennies du siècle passé. On peut voir là un paradoxe de la résilience[3] et de l'intrication ou de l'imbrication des systèmes locaux. Ce dernier point peut expliquer nombre des aberrations évoquées dans les trois points précédents, dans la mesure où les turbulences qu'ont connues les communautés urbaines et rurales de différentes tailles de l'espace mazatec, sous l'impact des trois systèmes mercantiles (élevage, canne à sucre et café) ont provoqué des déplacements de populations, tantôt par segments (quartiers, hameaux), tantôt par migrations étagées sur plusieurs générations. En outre, la construction du barrage Miguel Alemán, de 1944 à 1954, a déplacé un grand nombre de petits agriculteurs de microfundios des basses terres, et les a relocalisés tout autour de la lagune artificielle, mais aussi jusque dans des villages nouveaux situés dans l'État de Veracruz. La miscégénation (ou l'intrication) des variétés des basses terres qui en a résulté est aujourd'hui encore bien visible, et en cours de développement, donnant lieu à tout un éventail de variétés mixtes[4].

Conformément à l'esprit empirique qui préside dans les recherches et l'épistémologie du LACITO, c'est à travers des séjours de terrain, mais aussi grâce à un travail co-participatif de « re-

3. Par *résilience*, on entend généralement le « regain » ou résistance à l'épuisement ou à l'éradication aussi bien de systèmes de culture (dans le domaine agricole) que de traits socioculturels dans une communauté humaine.

4. Une mission a été consacrée à cette question en avril-mai 2018, dans le cadre de l'opération PPC11 du LABEX EFL, confirmant cette observation.

cherche-action » avec les populations locales (*cf.* http://axe7.labex-efl.org/taxonomy/term/12, pour des ressources coopératives en ligne), que ces observations ont pu prendre forme, et faire l'objet de diverses stratégies de modélisation (description des systèmes de classes flexionnelles, dialectométrie, approche multiscalaire du diasystème en tant que système complexe, systèmes complexes, etc.). Nous chercherons à montrer comment un terrain complexe peut se décrire comme un *terrain-monde*, dans le sens braudelien et wallersteinien (*cf.* Wallerstein, 2006) des *systèmes-mondes*.

Mais auparavant, je vais mettre en perspective cette exploration du « diasystème-monde » mazatec avec des questions fondamentales de dialectologie générale et, partant, de linguistique générale.

Lorsqu'un romaniste se trouve face à une aire de variation dialectale dense, il lui est toujours possible d'expliquer cette diversité par un jeu de substrats et de superstrats, soit entre peuples de même origine, par exemple celtiques), soit d'origines différentes (par exemple, germaniques) – les deux communautés linguistiques convergeant à terme dans un état de langue romane. Pourquoi la dialectologie a-t-elle si souvent recours à ces notions, comme Pierre Gardette (1983) invoquant les mânes des Ségusiaves au centre, des Éduens au nord, des Arvernes à l'ouest, des Vellaves au sud-ouest et des Allobroges au sud-est pour expliquer la diversification dialectale du Forez, entre Saône-et-Loire au nord, Haute-Loire et Ardèche au sud, Puy-de-Dôme et Lyonnais d'ouest en est ? Au détour des pages, les dialectologues du domaine gallo-roman aiment à conter la geste des anciennes tribus gauloises, qu'on imagine aussi divisées qu'intrépides, formant une confédération informelle et fragile de fiers guerriers moustachus, avant que ne vienne se superposer l'avancée civilisatrice et unificatrice des Romains, disciplinés et glabres, qui finit par avoir raison des dialectes celtiques continentaux. La dialectologie fennique, faute d'invoquer la dynamique (ou « la poussée », en termes scientistes) civilisatrice gréco-latine face aux peuples rustiques, a recours à d'autres poncifs : les allées et venues d'agiles trappeurs ou de sourcilleux marchands de zibelines dans les contrées boréales. Dans sa monographie sur la phonétique historique du vepse, le (post) néogrammairien Tunkelo explique ainsi un phénomène de primarisation *y* > *i*, *ø* > *e* qu'il observait sporadiquement en vepse central, explicable par des mécanismes universels, quoique endémiques, relevant de formes de neutralisation des conditions de marquage segmental :

Figure 1. – Le mazatec en Méso-Amérique, bassin du Papaloapam (cartographie de V. Dell'Aquila, Centre d'études linguistiques pour l'Europe [céle], 2010)

> « Le seul moyen d'expliquer [ce phénomène] est de supposer qu'au moins en vepse du nord, les formes en i (et en e) sont des vestiges et des indices d'un mélange entre caractéristiques dialectales survenu quelques siècles auparavant, – à une époque rustique où la vie de trappeurs (chasse, pêche, et surtout, l'exercice du commerce des fourrures) a pu mettre en contact avec les régions lacustres de chasse et de pêche comme Syväri et le lac Onega des peuples éloignés, vivant sur les rives de la Baltique. » (Tunkelo, 1946 : 586)

Non seulement les interprétations de la diversité dialectale passée et présente souffrent trop souvent de la facilité qu'est le recours aux strates et aux stratifications successives (la trinité substrat, superstrat, adstrat), sans scénario articulé de la périodisation et des modalités sociologiques et (glotto)politiques du contact, mais les termes mêmes de bilinguisme et de diglossie sont souvent considérés comme allant de soi, alors qu'ils se réfèrent à une gamme de situations qu'il conviendrait d'analyser plus en détail, et surtout, de manière plus articulée, et avec grande prudence.

Une tâche en revanche féconde consiste à modéliser les périodes de développement (ou de déploiement dans un espace géographique ou social) de tout diasystème, en partant tout d'abord de critères internes (par exemple, contraintes phonotactiques et morphotactiques, entre segments et morphèmes, du point de vue de la « double articulation » des structuralistes), voire en explorant des probabilités de remotivation et de réanalyse. C'est ce que nous allons faire ici, en prenant le mazatec comme observatoire neutre – heureux d'échapper à toute possibilité d'intrusion d'un substrat ou d'un superstrat, cette fois-ci non pas ségusiave ou arverne, mais chinantec ou mixtec.

En somme, cela revient à faire appel à deux types de modèles explicatifs face aux données dialectales qui s'offrent à notre regard à travers des sources de seconde main (Kirk, 1966) et de première main (données de l'*Atlas Lingüístico Mazateco* [ALMaz]) : d'une part un *modèle de constituance morphotactique* (et, partant, morphonologique), selon que les unités constitutives du lexique sont plus ou moins libres ou liées, d'autre part, un *modèle en cascade* (entendu, cette fois, comme dynamique interne plutôt qu'externe), selon que les choix entre des formes détachées *versus* compactées ont une incidence sérielle les unes sur les autres, en généralisant les procédés d'un paradigme à l'autre.

La position du mazatec dans la constellation des langues autochtones (« idiomas originarios ») du Mexique est indiquée par un cercle dans la figure 1 ci-dessus. Les principales subdivisions dialectales sont indiquées dans la figure 2, qui est une carte schématique rendant compte de la classification des dialectes mazatecs à partir d'une synthèse des données de Kirk (1966) – *cf.* Léonard, Dell'Aquila et Gaillard-Corvaglia (2012). La principale division est tripartite : elle oppose les parlers des hautes terres (par exemple, la partie « alta central » associée à l'aire « Noroeste a et b » dans le schéma de la fig. 2) à des parlers des terres moyennes ou piémont (« Media »), eux-mêmes distincts, quoique désormais fortement convergents avec ceux des basses terres (« Baja »). Cependant, la gamme chromatique indique que hautes et basses terres ont formé un bassin davantage unitaire à date ancienne (couleur jaune), tandis que les parlers du piémont (couleur verte) peuvent être considérés comme une aire innovante plus récente, à partir d'une amphizone (autrement dit, une aire intermédiaire) entre les deux pôles (*cf.* fig. 2 infra). Ceci dit, il importe de rappeler que cette classification, aussi justifiée soit-elle sur l'analyse de variables phonologiques et morphologiques, n'en reste pas moins une *narration* parmi d'autres. La classification dialectale est certes riche d'indices sociohistoriques et géohistoriques, mais il faut toujours se garder d'un seul point de vue. Les données, aussi complètes soient-elles, ne sont jamais exhaustives, et les résultats des regroupements peuvent varier d'une composante du lexique ou de la grammaire à l'autre[5]. Tou-

5. *Cf.* Léonard *et al.,* 2014, pour le tseltal (maya occidental), à l'aide d'une analyse dialectométrique par algorithme de Levenshtein, avec des données de première main, ciblées sur le noyau dur de variation diasystémique du réseau dialectal tseltal.

jours selon une logique de « grandes lignes », il convient de distinguer une quatrième subdivision, dont la diversité interne est bien plus grande que celle suggérée ici par la couleur kaki de la carte schématique (fig. 2) : de part et d'autre du Canyon de Cuicatlán (appelé Cañada dans la région) sont situées deux variétés difficiles à classer : d'une part, dans la partie occidentale du Canyon (Cañada occidental), le parler de Mazatlán Villa de Flores, qui présente des traits aussi bien des hautes terres que des basses terres ; d'autre part, la variété de Chiquihuitlán qui, elle, relève nettement du sous-diasystème oriental (piémont et basses terres : Media et Baja sur la carte 2), et s'avère particulièrement distincte de toutes les autres variétés à bien des égards. Il est impossible d'entrer davantage dans les détails de ces divisions d'ordre général ; en revanche, dans le présent article, j'explorerai des détails de la trame diatopique[6] du mazatec, afin de suivre fidèlement la tradition de description à grain fin des langues, dans un souci de contextualisation anthropologique. Ce parti-pris privilégiant la recherche du général, voire de l'universel dans un milieu humain contextualisé – une écologie locale et régionale – me semble préférable à une logique de « grande fresque », et me semble caractériser l'esprit du LACITO. La figure 3 localise les douze variétés retenues par Paul Livingston Kirk dans sa monographie comparative des dialectes mazatecs (Kirk, 1966) : toutes ces localités sauf Santo Domingo (Do, *cf.* légende de la figure 3 pour la liste des abréviations des localités) ont également fait l'objet d'enquêtes plus ou moins poussées par l'équipe ALMaz (*Atlas Lingüístico Mazateco*) du projet MAmP de l'Institut universitaire de France, aujourd'hui continué par les opérations PPC11 et EM2 des axes 1 et 2 du Labex EFL.

Cependant, l'absence de Do dans nos données de première main est largement compensée par l'exploration de localités non documentées par Paul L. Kirk, notamment Santa Maria Chilchotla (2013), Santa Cruz Acatepec (2012), San Antonio Eloxochitlán (2011, 2013), Santa Maria Ateixtlahuaca (2011, 2016), San Pedro Ocopetatillo (2013, 2016), San Mateo Yoloxochitlán (2011), Soyaltitla (2013) et La Toma (2015)[7].

Les enquêtes ont été rendues possibles grâce au travail social bénévole réalisé par l'équipe des enquêteurs, qui ont tous réalisé des ateliers d'élaboration de matériaux pédagogiques en langues autochtones – principalement mazatec, dans une dizaine de variétés[8]. Des stages de plusieurs jours de tonologie, phonologie diachronique et morphologie flexionnelle, donnés à titre gracieux tout au long du projet (encore en cours, d'ailleurs, sous de multiples formes plus ou moins auto-financées), ont contribué également à rendre plus explicite et pertinent le travail de dialectologie et de linguistique que réalisait l'équipe au fil des ans (de 2010 jusqu'à ce jour et, espérons-le, au-delà)[9].

6. La *trame diatopique* peut se qualifier comme le *grain fin du continuum dialectal*, du point de vue de l'observation des données dialectales.

7. À ce titre, outre l'auteur de ces lignes, il faut remercier les enquêteurs de l'ALMaz : Antonia Colazo-Simon, Fabio Pettirino, Karla Avilés Janiré González, Jaime Ramón Calderón, et les informateurs, dont le nombre dépasse la centaine. Leur participation au projet a été d'autant plus spontanée et enthousiaste que beaucoup ont pu observer ou participer au travail social en linguistique appliquée mazatèque que nous avons développé bénévolement dans la communauté, aussi bien dans les centres urbains que dans les villages de l'aire mazatèque (et nahuatl : enclave de Santa Maria Teopoxco).

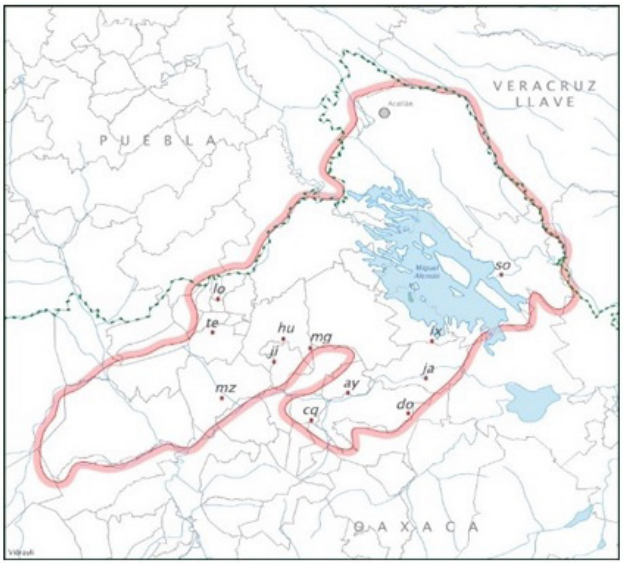
8. Les résultats ainsi que la méthodologie de ces ateliers ou stages gratuits sont accessibles sur le lien de l'opération EM2 du Labex EFL : http://axe7.labex-efl.org/taxonomy/term/12. Pour plus de détails quant aux méthodes et initiatives, *cf.* http://axe7.labex-efl.org/node/126.

9. Voir en particulier l'atelier de grammaire mazatèque de Huautla (http://axe7.labex-efl.org/node/171), et sa version nord-occidentale (http://axe7.labex-efl.org/node/87), ou sud-orientale (http://axe7.labex-efl.org/node/123).

FIGURE 2. – Principales aires dialectales du mazatec : division quadripartite

FIGURE 3. – Variétés documentées *in* Kirk (1966) (cartographie de Vittorio Dell'Aquila, CÉLE, 2015)

Abréviations :
Ay = Ayautla
Cq = Chiquihuitlán
Do = Santo Domingo
Ix = San Pedro Ixcatlán
Ji = Jiotes
Hu = Huautla
Ja = Jalapa
Lo = San Lorenzo
Mg = San Miguel Huautla
So = San Miguel Soyaltepec
Te = San Jerónimo Tecoatl
Conventions reprises de Kirk (1966)



Éléments de phonologie mazatèque

Généralités

Le protosystème du mazatec reconstruit par Gudschinsky (1958a) et repris par Kirk (1966) est le suivant pour les consonnes : six occlusives et mi-occlusives (ou affriquées) **t, *tʲ, *k, *kʷ, *ts, *tʃ*, deux fricatives sibilantes **s, *ʃ*, trois sonantes nasales **m, *n, *ɲ*, deux approximantes ou glides **j, *w*, et deux glottales **h, *ʔ*. Les conventions graphémiques actuelles (graphie ALFALEIM, ou

Alfabeto para la Lengua Indigena Mazateca)[10] sont les suivantes : <*t, ti, k, ku, ts, ch* ; *s, x* ; *m, n, ñ* ; *y, b* > – les graphèmes sont indiqués entre crochets pointus. Quant aux voyelles, le système est pentavocalique (**i, *e, *a, *u, *o*), avec des jeux d'alternances distributionnelles pour les deux voyelles haute et moyenne postérieures /u/ et /o/ ; il faut compter également avec une classe de huit diphtongues (**ia, *iu, *ei, *ai, *ui, *ue, *ua, *au*), qui partagent toutes une voyelle haute *i, u* comme pivot. Nous avons traité ces systèmes par ailleurs (Léonard, 2010b et Léonard *et al*., 2012), rappelant qu'une liste de consonnes comme celle-ci est représentative des pivots contoïdes. Il faut compter également avec la qualité de voix (craquée, notée en API à l'aide d'un tilde souscrit : C̰ et V̰ ; soufflée, notée par deux points souscrits : C̤ et V̤) ainsi que de nasalité (occlusives prénasalisées, voyelles nasales). Le statut des voyelles dites « réarticulées » (VʔV) ou de celles qu'on pourrait appeler « réaspirées » (VhV) relève, selon l'auteur de ces lignes, d'une des propriétés prosodiques et syllabiques de la qualité de voix – ces noyaux complexes sont des voyelles respectivement craquées et soufflées en situation de plénoglossie[11], autrement dit, en position forte[12]. Nous les noterons donc VʔV et VhV plutôt que V̰V et V̤V. Nous souscrivons pleinement à la théorie de Golston et Kehrein (1998, 2004), selon laquelle la glottalisation se manifeste en mazatec par des traits autosegmentaux qui suivent le *principe de l'alignement senestre* (reporter la réalisation du trait sur la gauche du segment : C̰ → ʔC, C̤ → hC ; V̰ → ʔV, V̤ → hV. Dans la graphie, la glottalisation craquée pour les voyelles et implosive ou éjective pour les consonnes est notée par une apostrophe < ' >, tandis que l'aspiration ou la voix soufflée est notée par la « jota » < j >. L'inventaire des pivots contoïdes[13] et des autosegments du point de vue du diasystème figure dans le tableau 1 ci-dessous. Pour plus de détails sur les inventaires consonantiques de chaque variété de mazatec, *cf*. Kirk, 1966 (11-25), qui recense les spécificités de chacune des douze localités retenues dans son enquête.

En ce qui concerne l'inventaire tonal, l'état initial reconstitué par Gudschinsky (1958a) et Kirk (1966) consiste en quatre tons de niveau (*level tones*) : Haut (H), mi-haut (h), moyen (M) et bas (B), et trois tons montants : Moyen-Haut (MH), Bas-Haut (BH) et Bas-Moyen (BM), soit les classes *H, *h, *M, *B et *MH, *BH et *BM (Kirk, 1966 : 8). Dans la graphie, le ton est noté sur les voyelles : par un accent aigu pour le ton haut, un accent grave pour le ton mi-haut, un soulignement pour le ton bas, et aucun diacritique pour le ton moyen (ex. < *á, à, a, a̲* >). Les contours tonaux sont reportés sur des séquences de deux voyelles selon les conventions de l'orthographe ALFALEIM, valant pour deux mores, même si le mazatec ne connaît pas l'opposition entre voyelles brèves et voyelles longues. Les quatre tons de niveau se répartissent sur deux paliers ou deux registres : élevé (H, h) et bas (M, B), si bien que les contours les plus marqués sont BH et MH par ordre décroissant et que le contour BM serait le contour *défaut* – très utilisé dans la flexion verbale, notamment pour le marquage subjectal 1SG et le marquage de l'inaccompli dans certaines classes.

10. Fascicule didactique pour les écoles bilingues mazatèques disponible sur le lien du CEDELIO (Centro de Estudios y Desarrollo de las Lenguas Indígenas de Oaxaca) : http://cedelio.edu.mx/BIBLIOTECA/index.php?libro=metodoalfaleim.

11. Ou « pleine voix ». Bien que quelque peu désuet, le terme de *plénoglossie* met bien en valeur la saillance de cette structure vocalique déployée que sont les voyelles interrompues, ou réarticulées.

12. Autrement dit, en position tonique, de mot plein sur le plan lexical, s'opposant à des allomorphes légers relevant de catégories fonctionnelles : par exemple, la différence entre *ja'a*, thème aspectuel accompli de « venir » en tant que verbe de mouvement, contrastant avec l'allomorphe *j'a=*, proclitique d'aspect ingressif accompli susceptible de s'adjoindre à n'importe quel verbe.

13. Ce terme vaut pour « segment de type consonantique ». La valeur générique et sous-spécifiée de ce terme est ici particulièrement bienvenue, pour un inventaire consonantique aussi ambivalent que celui du mazatec, et de la plupart des langues otomangues, avec des consonnes pivots s'enrichissant d'autosegments laryngés (consonnes soufflées et craquées) ou sonantiques (occlusives prénasalisées).

TABLEAU 1. – Segments consonantiques en mazatec (*pivots* et autosegments)

Labial	Coronal	Dorsal			Laryngal	
		[apical]	[haut]	[rétrofl.]		
Occlusives	*(p)*	*t*			*k*	ʔ
Affriquées		*ts*	*t*	*t*		
Fricatives	*ϕ*	*s*	*ʃ*[*ʂ*]			h
Sonantes nasales	*m*	*n*	*ɲ*			
Liquides		*l*				
Approx/Glides	*w*		*j*			

Nasalité, glotte fermée et glotte ouverte : ces traits autosegmentaux sont ici décrits comme des segments dans les trois cellules grisées du tableau.

Les racines sont dotées d'un ton lexical, qui implique les quatre tons ponctuels et deux contours à Huautla, selon K. Pike (1948) qui définit six classes de ton de racine (CTR) : CTR/I = H ex. *b'éxá* « envoyer », CTR/II = h *sítsjò* « griller, torréfier », CTR/III = M ex. *b'éma* « se cacher », CTR/IV = B ex. *síxkoa* « casser », CTR/V = BM ex. *b'éñai* « enterrer », CTR/VI = Mh ex. *bántià* « ouvrir une brèche, guider ».

Le vocalisme se résume à un système pentavocalique *(i, u, e, o, a)* x 4 (voix modale, craquée, soufflée et nasalité), avec distribution complémentaire de /o/ en relation à /u/ à Huautla et dans d'autres variétés, avec des idiosyncrasies distributionnelles (notamment à Chiquihuitlán). Une nette tendance à la diphtongaison ascendante de /e/ est observable à Mazatlán (Mz), mais aussi à San Pedro Ixcatlán (Ix). Jalapa ainsi que Chiquihuitlán (Ja et Cq) font alterner deux variantes complémentaires de /e/ : l'une mi-haute [e], l'autre très abaissée [æ]. Le parler de San Lorenzo (Lo) est le seul à attester un *vowel shift* (ou chaîne de propulsion et de traction) complet : *i > e, e > a, a > o, u > ɯ*. On recense quatre tons de niveau à Huautla (H, h, M et B : le symbole |h| note le ton mi-haut), trois seulement à San Felipe Jalapa de Díaz (H, M, B), et entre quatre et six tons de contour à Huautla, selon différents descripteurs (**HB**, **BM**, **HM**, **Bh**, BhM, BhB [en gras, ceux retenus ici]).

Le tableau 2 *infra* donne quelques exemples de cognats, choisis en fonction de leur représentativité, selon une intéressante hypothèse de Sarah Gudschinsky, qui postule qu'en mazatec, la compression gabaritique[14] des lexèmes, pour la plupart construits sur le procédé de composition, rend compte de la plupart des isoglosses phonologiques (Gudschinsky, 1956)[15]. Les tons ne sont notés que pour trois dialectes, dans les données de Kirk (1966), pour des raisons liées aux conditions matérielles de ses enquêtes de terrain : Hu, Ja et So, ce qui limite la comparabilité des données dans cette source – mais les structures tonales nous seront ici moins utiles que dans l'examen de la morphologie verbale, où nous les prendrons en compte, à partir de nos données de première main.

Les cycles de Gudschinsky (ou CG) ont ceci d'intéressant qu'ils permettent de décrire mais aussi d'expliquer l'évolution phonologique du diasystème mazatec à travers un modèle d'ajustement morphonologique sobre et puissant, dont le détail est explicité dans la section 2, et les consé-

14. Un gabarit est un schème CVCV abstrait, ancré sur des positions squelettales, ou positions consonantiques (C) et vocaliques (V). Ce schème comprend des positions vides ou pleines, dont les interactions phonotactiques sont contraintes par des universaux (*cf.* Scheer, 2015).

15. Je remercie D. J. Vielma, de l'UAM, du *Séminaire de langues otomangues*, qui m'a fourni ce document, difficile d'accès, qui n'est autre que le mémoire de master (Master thesis, manuscrit inédit) de la jeune Sarah Gudschinsky – appelée à devenir ensuite la principale spécialiste du diasystème mazatec, avant Paul L. Kirk.

Tableau 2. – Données relatives aux isoglosses, notation API (source : Kirk, 1966)

		A	B	C	D	E	F	G
	Var.	'large'	'fourmi'	'ver'	'grotte'	'épis de maïs'	'jaune'	'aile'
1	MZ	*ntuhu*	*nīʔju*	*ʧuntu*	-	*nʧutī*	*sinī*	*lahnka*
2	AY	*ntuhu*	*nīʔiu*	*ʧintu*	*nkiho*	*nʧutī*	*sinẽ*	*nka*
3	CQ	*ntuhu*	*ntīʔiu*	*ʧuntu*	*nkeʔiho*	*nʧutī*	*sinẽi*	*thiunka*
4	JA	*ndhu˥*	*nīʔĩiu˥*	*ʧhu˩˧ntu˥*	*ngi˥ho˥*	*ʧu˩˧tī˩˧*	*si˥nẽ˥*	*nʦha˩˧nka˩˧*
5	DO	*nduhu*	*ndiʔiu*	*ʧhintu*	*ngiho*	*ʧutī*	*sinẽ*	*nʦhanka*
6	HU	*ntu˩˧*	*nī˩˧ĩju˩˧*	*ʧu˩˧ntu˩˧*	*nka˩˧hau˩˧*	*nʧu˩˧tī˩˧*	*si˥nĩ˥*	*hnka˩˧*
7	JI	*ntuhu, ntu*	*nīʔju*	*ʧuntu*	*nkaho*	-	*sinh*	*hnka*
8	SO	*ntu˩˧hu˥*	*nī˩˧ĩju˩˧*	*ʧu˩˧ntu˥*	*nki˥ho˩˧*	*nʧu˩˧tī˩˧*	*si˥nī˥*	*thju˩˧nka˩˧*
9	IX	*ntuhu*	*ntīʔiu*	*ʧuntu*	*nkihu*	*nʧìtī*	*siɲẽ*	*nka*
10	MG	*ntu*	*nījʔu*	*ʧuntu*	-	-	*sinẽ*	*nka*
11	LO	*ntɯhɯ*	*nīʔji*	*ʧìntɯ*	*nkohwɯ*	*nʧìto*	*sinã*	*nko*
12	TE	*ntuhu*	*nīju*	*ʧìntiu*	*nkiho*	*nʧìtī*	*sinẽ*	*nka*

quences systémiques, de la section 3 infra. L'essentiel tient dans l'idée que les gabarits compositionnels de type Classificateur + Racine polyvalente, par exemple pour les substantifs (mais c'est tout aussi vrai pour les verbes, selon un schéma Préverbe + Racine polyvalente), ont fusionné en lexèmes insécables : [Y[X]] > [YX][16].

Du point de vue de la morphologie lexicale dans sa dimension morphonologique, on aboutit, de fait, au terme des cycles de Gudschinsky, à des stems ou radicaux caractérisés par la qualité de voix (modale, craquée ou soufflée), comme dans la liste récapitulative ci-dessous.

La synchronie du diasystème donne donc ces caractérisations, qui jouent sur des contrastes de qualité segmentale (fortis *vs* lenis) et infrasegmentale ou autosegmentale (voie modale *vs* craquée ou soufflée). Voyons quel en est le déterminisme diachronique, du point de vue des cycles de Gusdschinsky.

Cycles de Gudschinsky (CG)

Les cycles de Gudschinsky relèvent, conformément aux souhaits exprimés dans l'introduction du présent article, à la fois d'un modèle de déterminismes internes, sur la base des phases de compression des séquences morphémiques au sein des lexèmes et, de manière plus générale, de la syntaxe, et d'un modèle en cascade, dans la mesure où chaque cycle de compression gabaritique et les mécanismes impliqués dans ces cycles, est susceptible d'avoir des conséquences en chaîne, selon la seconde démarche adoptée ici – celle du *modèle en cascade*.

16. Je remercie Shanti Ulfsbjorninn, dont l'exemplier de 2016 a été une source d'inspiration, ainsi que plusieurs discussions préliminaires à cet article. Toutes les erreurs éventuelles sur l'application de son modèle compositionnel sont miennes.

LISTE 1. – Caractérisation des radicaux (gradation et qualité de voix) dans les items du tab. 2

Radical A	Radical ***fortis***, à noyau réarticulé ***breathy***
Radical B	Radical ***composé***, de type phase 1, avec racine à voix craquée (*creaky*)
Radical C	Radical ***composé***, de type phase 1, avec racine ***prénasalisée***
Radical D	Radical ***composé***, de type phase *n*, avec racine à voix soufflée (*breathy*)
Radical E	Radical ***composé***, de type phase 1, avec racine ***modale***
Radical F	Radical ***composé***, de type phase *n*, avec racine ***nasale***
Radical G	Radical ***composé*** ou **simple**, de type phase 1, avec racine ***prénasalisée*** et/ou **soufflée**

CG-1 : Phase du protomazatec, avec clusters consonantiques suivis ou non d'une semi-voyelle, et de voyelles simples ou de diphtongues décroissantes (au, ai) | croissantes (ia, ua), selon le modèle de constituance de Pike et Pike (1947), qui stipule que les groupes consonantiques et vocaliques sont bel et bien des clusters inorganiques – pas de corrélation de voix craquée ou soufflée à ce stade ; les sonantes en position d'attaque initiale absolue par exemple sont précédées d'une occlusion ou d'une friction glottale de type *fortis*, purement distributionnelle, en vertu de leur position de début de groupe de souffle ou d'émission.

CG-2 : une réforme métrique se met en place, à partir de morphèmes qui, dès le protomazatec, faisaient encore alterner des formes courtes et des formes longues, comme le doublet **htʃanka / htʃa* « vieux », ce qui alimente le lexique en doublons avec variation libre des gabarits CV | CVCV optionnels (le signe | vaut ici pour « ou »).

CG-3 : cette phase d'évolution gabaritique est identifiable au groupe consonantique interne, qui trahit une composition, comme dans *nahna*, *tʃahnu* en (1a-b) ci-dessous s'analysant comme suit, en termes de procédés de concaténation :

Proclise de classificateur nominal :

(1a) ***na***=*hna* (1b) *tʃa*=*hnu*

$CL_{fém}$=gousse CL_{masc}=écureuil

'gousse de maïs' 'écureuil'

Dans les exemples (1a-b), un spécifieur catégoriel (CL : $CL_{fém}$, CL_{masc}) est associé par proclise à une racine polyvalente ($\sqrt{\{\}}$), à laquelle il attribue la valeur substantivale.

CG-4 : phase de compression prosodique des gabarits ou des pieds CVCV > CV^{T1T2} par contour tonal (^{T} = ton) équivalent à une résorption du matériel segmental :

Compression prosodique d'un noyau complexe ou fortis (voyelle réaspirée) :

(2) **tihi* >*tḭ̀* dans les hautes terres centrales (Huautla)

'pot, marmite'

CG-5 : formes encore analysables comme des mots composés dans certaines variétés et comme lexèmes indécomposables dans d'autres :

tofi > tuì < *tahwi, *tuhwi

(3) **tu=hwi*

DEICT=aller

'doucement, peu à peu'.

Dans le tableau 2 *supra*, les cognats de la colonne A *ntuhu* « large, grand » à gabarit CVhV (en réalité monosyllabique, avec noyau vocalique complexe, réarticulé, donc *fortis*) sont fidèles à la forme héritée **ntuhu*, sauf A6-7 qui attestent le CG4 (même si Kirk n'a pas noté le ton pour la variété Mg). On notera la forme ayant subi la traction vocalique *u* > *ɯ* pour Lo (*ntuhu* > *ntɯhɯ*), innovation post-CG, donc ultérieure aux cycles de compression, et autonome par rapport à ce paramètre évolutif.

En ce qui concerne **nti˧ʔju˦* « fourmi », la phénoménologie observable sur la carte de la figure 4 oppose des formes fortes, ou *fortis*, avec occlusive prénasalisée (Do, Ix) – en réalité, il s'agit de sonantes nasales renforcées par postoralisation, mais il est impossible d'entrer ici dans les détails de ce processus (voir Marlett, 1992 et Léonard, 2010a, pour le Mixtec) –, qui relèvent de la logique de la phase CG-1, et des formes *lenis* de même phase, en termes de cycles, comme *nĩʔ˧iu˦*, contre des formes avec réduction vocalique comme *nĩʔji* à Lo.

Une forme comme *nĩjʔu* à Mg suggère un réajustement, avec craquement du noyau tête (celui de la racine lexicale : *nĩjʔju* = *nĩjṵ*) selon une logique de phase CG-3. À Te, la forme *nĩju* est typiquement une forme modalisée, de type CG-5, voire ultérieure à cette étape. L'item **nki˧hau˧*, **nka˧hau˧* « grotte », formé d'un spécifieur positionnel/directionnel *nki* « (en/vers le) bas » (le vocalisme *nka* peut résulter d'une assimilation régressive ultérieure à CG-1 : ***nki˧hau˧* > **nka˧hau˧*) associé par composition à une racine lexicale *hau*, oppose des formes héritées, pleines, comme ***nka˧hau*** (Hu), à des formes réduites comme ***nkiho*** (Ay, So, Te) > ***nkihu*** (Ix) ou ***ngiho*** (Ja, Do), en ce qui concerne le vocoïde de la racine dans ces formes, toutes de type CG-3, comparativement à une forme réinterprétée mais également réduite, comme *nkohwu*, à Lo – analysable comme |*nka+hw(a)u*|. Toutes ces formes se ventilent sur une gamme qui va de CG-1 à CG-3, qui estompe la dichotomie synchronie/diachronie par la mise à plat dans l'espace du diasystème, lorsqu'on examine les données de Kirk.

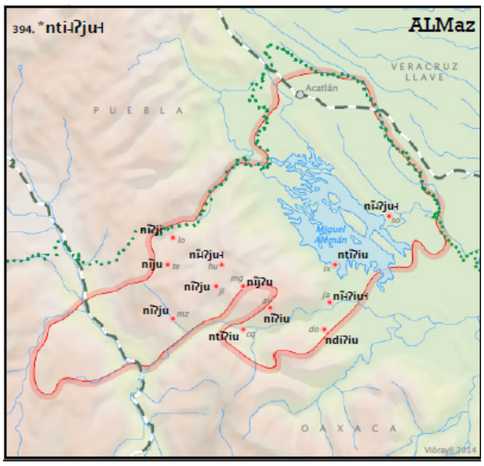


FIGURE 4. – **nti˧ʔju˦* « fourmi », ALMAZ, données de Kirk (1966, cognat 394 ; cartographie de Vittorio Dell'Aquila, CÉLE)

*nti˧ʔju˦ *n.* ant; hormiga ◇ mz **nĩʔju**, ay **nĩʔiu**, cq **ntĩʔiu**, ja **nĩ˧ʔiu˦**, do **ndiʔiu**, hu **nĩ˧ʔju˦**, ji **nĩʔju**, so **nĩ˧ʔju˦**, ix **ntĩʔiu**, mg **nĩjʔu**, lo **nĩʔji**, te **nĩju** .

Conséquences des CG

Les phénomènes de contraction signalés par Gudschinsky dans son mémoire de 1956 peuvent avoir pour conséquences :

a. l'effacement d'une syllabe toute entière,
b. l'effacement ou la réduction d'une voyelle interne,
c. des sonantes nasales intervocaliques et des effets de nasalisation des noyaux syllabiques environnants,
d. des laryngales internes ou des clusters médians avec laryngales préconsonantiques, des semivoyelles médianes ou des clusters avec glides.

Ces séquences simples passent par différents seuils et/ou phases de compression de ce gabarit CVCV, pour aboutir par fusion morphonologique à des allomorphes radicaux insécables. Les dialectes mazatecs divergent tous le long d'un continuum d'options structurales sur la manière d'associer ces composants simples $CV_{SPEC+}CV_{Racine}$. La variation dialectale va donc porter sur les processus suivants, dans le diasystème :

- phénomènes de joncture, de *sandhi*,
- de réduction de *timbre* vocalique ou de *manière* consonantique,
- simplification de clusters,
- réalignement des traits glottiques (constriction glottique vs. glotte relâchée *vs* voix modale)
- un registre de quatre tons ponctuels ordonnés sur deux paliers prosodiques, et quatre à six tons de contour.

Phases diachroniques et aires dialectales

Dans ce qui va suivre, je vais tenter de formaliser les CG en proposant des représentations gabaritiques. L'hypothèse de Gudschinsky déploie en effet un véritable éventail d'options diasystémiques, qui permettent de concilier diachronie (les phases) et synchronie (les aires). Nous verrons que la dichotomie saussurienne synchronie *versus* diachronie s'estompe, lorsqu'on envisage l'évolution à grain fin d'un diasystème avec cette méthode, en entrant dans le détail des faits de langues, à partir d'une base de données – celle que nous avons constituée à partir des séries de cognats (*cognate sets*) de Paul L. Kirk (1966). Nous allons voir qu'une phase comme CG-2, pour laquelle l'auteure retient l'exemple de ***sʧaɭ** / cq **ʧanka**, avec coexistence ou choix successifs entre doublets lexicaux, est loin de se limiter à un simple polymorphisme, et implique des bifurcations en termes de morphologie lexicale – autant que de phonologie lexicale. Le modèle théorique que nous suivrons ici est adapté de la phonologie déclarative (Angoujard, 1997, 2006) : il fonde l'analyse des positions squelettales sur des grilles rythmiques AN (Attaque, Noyau), indiquées par une étoile, auxquelles s'attachent des éléments prosodiques (tons) ou segmentaux (primitives phonologiques). Le modèle de constituance morphologique est inspiré d'Ulfsbjorninn (2016).

CG-2 : Éventail gabaritique

Les figures 5.1 et 5.2 rendent compte des phénomènes phonologiques mais aussi constructionnels (morphologie lexicale) qui interviennent pour un item que Gudschinsky cite comme exemplaire de la phase 2 – celle du polymorphisme CVCV/CV.

*s-**ʧa˥** adj. 'old' ; 'viejo' ◊ mz **hʧa**, ay **ʧa**, cq **ʧanka**, ja **ʧa˥** 'old', 'viejo' ; 'big', 'grande', do **ʧa**, hu **hʧa˥**, ji **hʧa** , so **ʧa**, ix **sʧa**, mg **ʧa**, lo **koʧonko**, te **sʧa**.

Protoforme, avec préfixation d'un marqueur adjectival en 4a ; réduction par débuccalisation du préfixe à Mazatlán : cet élément devient un indice relevant de la qualité de voix soufflée, fusionnant avec la racine (démotivation partielle) en 4b ; réanalyse et relexification, par conversion de la racine héritée (de statut *X*) en un préfixe mi-adjectival mi-classificateur nominal (*ᵇ**ʧa***), de statut *Y*, associé à une racine polyvalente (*nka*) en 4c :

(4a)	***s-ʧa˥**, ***ʃ-ʧa˥**	(4b)	mz	**h.ʧa**	(4c)	cq	**ʧq+nka**
	ADJ-√			ADJ.√			CL/ADJ+√
				'vieux, ancien'			

Un exemple de conversion (N > A > V_{statif}) à partir du type (4c) :

(4d) lo **koʧonko ← |ka= ʧa+nka | lit. 'vieilli'**

ASP_{ACMPL}= CL/ADJ+√

(4e) <Y> = spécifieur *fortis*, <y> spécifieur *lenis*, <X> = tête catégorielle (partie du discours).

Les figures arborescentes qui suivent peuvent être considérées comme des arbres décisionnels, ou des espaces de construction morphologique, selon une logique implicationnelle, du haut vers le bas de l'arbre. En 5.1, les concaténations morphémiques sont explicitées. En 5.2, les structures gabaritiques sont symbolisées par des séquences de positions segmentales indiquées par des astérisques, valant pour des séquences CVCV. Ces représentations enrichissent la description des structures de constituants au sein des lexèmes.

Cette évolution se laisse décrire à l'aide des fonctions suivantes, en (5) *infra* : préfixation adjectivale (Pfx_Adj) et borne senestre à voix soufflée (Borne Senstr & Vx Souffl) dans un premier temps, suivi optionnellement d'un nouveau cycle de préfixation compositionnelle, qui déclasse l'ancienne racine lexicale déadjectivisé en un spécifieur associé à une nouvelle racine *nka*[17] (Pfx Compos X > Y) – une autre analyse est possible, selon laquelle *nka* serait complémenteur et donc de statut Y, contre *ʧa* préservant son statut de racine lexicale, de rang X, mais cette hypothèse est moins cohérente avec la typologie de la langue, qui privilégie les formations de type SPEC+Racine polyvalente.

(5) Paramètres de CG-2 : Pfx_Adj & Borne Senstr & Vx Souffl ; Pfx Compos X > Y

Le tableau 3 montre l'éventail de données accessibles dans la base de données ALMaz/Kirk66 (issue du traitement cartographique des listes de cognats de Kirk, 1966) pour trois items, représentatifs des phases 3 et 4 (CG-3 & 4) du modèle évolutif de Sarah Gudschinsky.

CG-3 : Éventail gabaritique

CG-3 est identifiable au groupe consonantique interne aux lexèmes, qui trahit une composition, comme dans *nahna, ʧahnu*. L'extrait de la base de données ALMaz/Kirk1966 suivant en suggère la gamme observable à l'échelle du diasystème **:** "**ʧa˥/*ʧa***" pref. pers. 'human' (person prefix.) ; 'humano' (person prefix.) ◊ mz **ʧahnũ** n. 'squirrel', 'ardilla', ay **ʧanãji** n. 'devil', 'diablo', cq **ʧa** (male or female speaker with male referent), ja **ʧa˥** (female speaker with male referent), do **ʧa**,

17. Racine de rang **lenis**, qui forme une paire minimale avec la racine **fortis** **hnka* ˧ (à ton bas) **hnka* ˧ (à ton moyen) « aile ».

FIGURE 5.1. – *stʃa˥ adj. « vieux » (« ancien ») : cycles de concaténation et de composition Morphologie lexicale

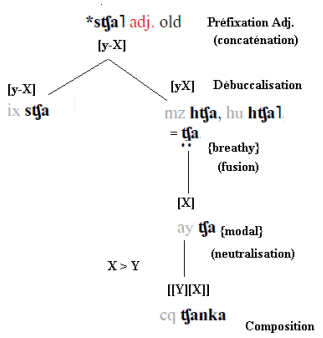
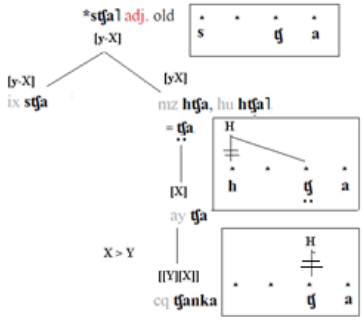


FIGURE 5.2. – *stʃa˥ adj. « vieux » (« ancien ») : cycles de concaténation et de composition



Grilles rythmiques et interactions entre constituants syllabiques

hu **tʃa** (followed by person's name), ji **tʃahnũ** n. 'squirrel', 'ardilla', ix **tʃa** (female speaker with male referent), mg **tʃihnũ** n. 'squirrel', 'ardilla', lo **tʃɨjohnɨ̃** n."

Comme l'indiquent les figures 6.1 et 6.2, à cette phase sont associés les paramètres de borne senestre de racine forte (voix soufflée : Borne Voix Soufflée X), la réduction du noyau de la syllabe du spécifieur (Red Noyau Y) et l'expansion soit du spécifieur, soit de la racine (Expans Y | X).

(6) Paramètres de CG-3 : Borne Voix Soufflée X ; Red Noyau Y ; Expans Y | X

TABLEAU 3. – Extrait de la base de données Kirk,1966, pour trois items (ex. CG-3 et 4)

Ex.	CG-3	CG-3	CG-4
	'écureuil'	'épis de maïs'	'marmite, pot'
MZ	*tʃahɲũ*	*nāhɲã*	*tihi*
AY	*tʃaʃɲũ*	*nāhɲã*	*tihi*
CQ	*fɲũ*	*nāhɲã*	*tihi*
JA	*tʃatuʔia*	*nāhɲã*	*ndhi*
DO	*tʃatuʔia*	*nāhɲã*	*tihi*
HU	*tʃahnũ*	*nāhnã*	*ti*
JI	*tʃahnũ*	*nāhnã*	*ti*
IX	*tʃihnũ*	*nāhɲã*	*tihi*
MG	*tʃihnũ*	*nīhɲã*	*tihi*
LO	*tʃɨjohnɨ̃*	*nōhnõ*	*tehe*
TE	*tʃihnũ*	*nāhnã*	*tihi*

Figure 6.1. – CG-3, composition et concaténation

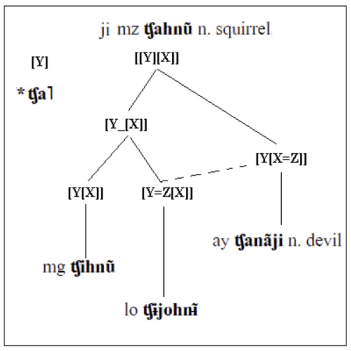
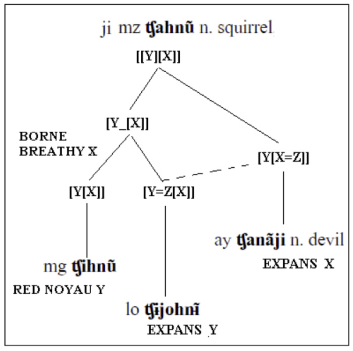


Figure 6.2. – CG-3, paramètres



CG-4 : résorption $CV^{T1}CV^{T2} > CV^{T1\text{-}2}$ par contour tonal :

Le CG-4 rappelle l'allongement compensatoire, dans la mesure où des matériaux évacués du gabarit reportent une partie de leur substance sur un site préservé, de la droite vers la gauche du lexème – à la différence près que le mazatec ignore toute corrélation de durée, et n'a donc ni de consonne ni de voyelle longue. Les contours tonaux ancrent plusieurs mores (jusqu'à trois, selon les dialectes, mais le plus souvent seulement deux) sur une seule position squelettale. La résorption tonale par contour secondaire porte donc sur un seul segment au lieu de deux auparavant et relève bel et bien de la compression gabaritique. Le cognat ***ti˩hi˥**/ ***nti˩hi˥** « marmite, pot » offre un exemple particulièrement explicite de cette phase de réaménagement des gabarits dissyllabiques dans le diasystème.

Ja : *ndiú* ↔ tons |MH| & Voix modale

Hu : *tiì* ↔ tons |Mh| & Voix modale

So : *tihiú* ↔ tons |M-hH| & Voix soufflée

Les paramètres actifs sont le gouvernement tautosyllabique, au sein des noyaux syllabiques *fortis*, ou réarticulés (Gvt VhV), autrement dit, par syncope du premier des deux noyaux vocoïdes, aboutissant à une qualité de voix soufflée : VhV > ^{h}V ⇔ V̤ (Gvt VhV & Voix Soufflée), et l'émergence d'un contour secondaire au lieu d'un ancrage sur deux positions nucléaires au sein d'un noyau complexe (Contour Ton V | VhV), comme en (7). Les figures 7 et 8 présentent respectivement, d'une part la carte géolinguistique à partir de la base de données ALMaz/Kirk1966 et, d'autre part, les options constructionnelles, sachant qu'ici la base *ntihi* « pot,

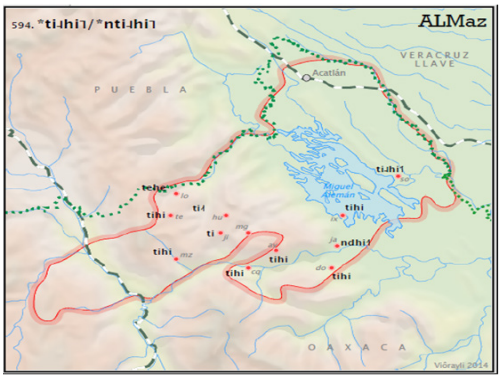
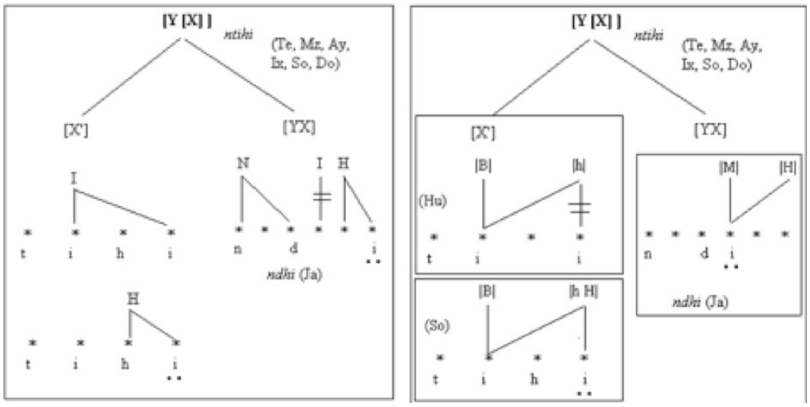


Figure 7. – CG-4, cartographie de **ntihí* « pot, marmite »

marmite » peut s'analyser comme *n=tihi*, où *n=* est un déterminant putatif (donc spécifieur *Y*) – démotivé –, tandis que *tihi* est la racine (*X*)[18].

(7) Paramètres de CG-4 : Contour Ton V | VhV

FIGURE 8. – CG-4. Représentation des options structurales, morphologie et phonologie[19]



CG-5 : formes encore analysables comme des mots composés dans certaines variétés et comme formes indécomposables dans d'autres

Une fois que le système a produit de manière endémique (autrement dit, ventilé d'une variété à l'autre) son cycle de formes compressées, qui coexistent de manière tout aussi endémique avec des pans de lexique plus rétenteur des structures gabaritiques étendues ou complexes, le diasystème émergent s'avère composite. Il s'accommode de cette hétérogénéité : à son échelle propre, le diasystème est polymorphique. C'est cet état composite que représente la phase 5 des cycles de Gudschinsky. L'auteure prend pour exemple l'adverbe signifiant « doucement » : ***hwiˈ** adv. 'slowly' ; 'despacio' ◊ mz **tahwi**, ay **tahwitahwi**, cq **tahwitahwi**, ja **hwiˈhwiˈ**, do **tuhwituhwi**, ji **tahwi**, so **tifi**, mg **tahwi**, lo **fifi**, te **tuhwi**, hu **tuˈhwiˈ**, hu **tofi, tui.**

À ce stade, des processus additionnels de réduction segmentale interviennent, schématisés dans la figure 9 et déclarés en (8) : fusion mélodique (Fusion_Mélod) ex. *tufi* > *tifi*, préservation de borne de racine ou de tête gabaritique (Pres_Borne) : *tu=hwi* > *tu*^{b}*ϕi*, réduplication senestre de tête gabaritique (Redupl Senstr) *fifi* > *fifi*.

(8) Paramètres de CG-5 : Fusion_Melod ; Pres_Borne ; Redupl Senstr

En (9) figurent les principaux paramètres actifs dans le diasystème, selon la modélisation implicite de Sarah Gudschinsky, réinterprétée à la lumière de la phonologie déclarative, à l'aide de paramètres *ad hoc*, qui trouvent leur cohérence dans des variables d'alignement (paramètres de

18. Pour des proclises devenues organiques du même genre dans une langue affiliée, voir Longacre (1957 : 54-55).

19. Ici, une primitive phonologique comme {H} est notée H (pour la *breathiness*, ou voix soufflée), mais un ton est noté entre barres verticales : {H} = *breathiness*, mais |H| = ton haut.

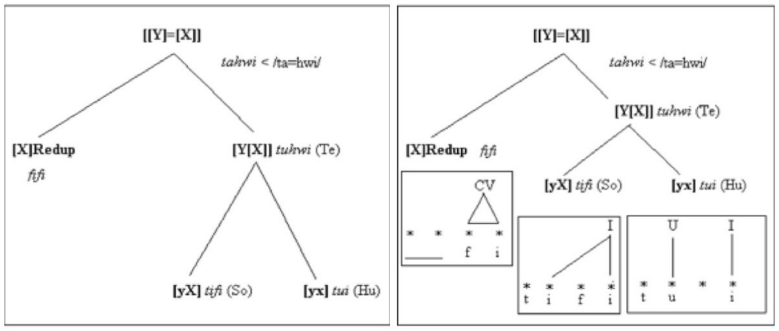


Figure 9. – CG-5, morphologie et phonologie des aboutissements de **to=hwi* « lentement »

bornes), de concaténation et/ou d'indicialité (affixes ou clitiques fusionnés dans le lexème), de *réduction* ou au contraire de *renforcement* ou *expansion* de structure interne ou de *gabarit* (variables Red *vs* Expans) ou de *copie* (Redupl).

(9) Récapitulation des principaux paramètres :

Paramètres de CG-2 :
Pfx_Adj & Borne Senstr Vx Souffl
Pfx Compos X > Y

Paramètres de CG-3 :
Borne Vx Souffle X
Red Noyau Y
Expans Y | X

Paramètres de CG-4 :
Gvt VhV & Vx Soufflee
Contour Ton hV | VhV

Paramètres de CG-5 :
Fusion_Melod
Pres_Borne
Senstr

Ces paramètres ne sont pas nécessairement propres aux phases ou périodes postulées par l'auteure, qui a émis son hypothèse des cinq cycles de compression-unification lors de ses travaux pionniers sur la variation dialectale du mazatec, avec peu de données en main comparativement à la collecte de Paul Kirk (1966), mais sa modélisation « en prose » – non formalisée – pose les jalons du modèle déclaratif que je viens d'exposer. Elle a le mérite de définir de manière analytique les options structurales qui se présentent dans le diasystème, et de les ordonner ou les hiérarchiser sur la ligne du temps (perspective chronologique).

On voit donc que ce qui opère ici, au sein du réseau dialectal, c'est davantage un jeu d'options et d'interactions entre solutions ou choix structuraux, entre différents parlers, qui sont autant de « décideurs » ou de « négociateurs », si l'on veut s'engager sur le sentier des métaphores socio-cognitives. Nous venons d'examiner en détail la texture structurale des réseaux d'options s'offrant pour la formation du lexique dans le diasystème mazatec. Ce faisant, nous avons davantage envisagé la variation du point de vue de systèmes de contraintes hiérarchisées (ou *paramètres*) et en relation d'implication que sous forme de lois phonétiques néogrammairiennes. Une telle démarche est résolument qualitative. Nous allons maintenant aborder la variation d'un point de vue strictement quantitatif, à l'aide d'une base de données morphologiquement unitaire, relevant du domaine structural que nous venons d'observer. Nous nous limiterons aux cognats substantivaux, afin de porter notre attention sur un sous-système homogène et prédictible, du moins davantage prédictible que le sous-système de la flexion verbale, que nous avons abondamment traité dans

d'autres travaux, de nature structurale et qualitative (Léonard et Kihm, 2010, 2012 ; Léonard et Fulcrand, 2015, 2018 et sous presse), et que nous aborderons ici-même dans la section 5, *infra*.

Dialectométrie : cognats substantivaux de Kirk (1966)

Un modèle à articulation logique, quasiment mécaniste, avait déjà été proposé par Sarah Gudschinsky au début de ses recherches sur le mazatec. S. Gudschinsky proposait déjà, peu avant son manuscrit de 1956, sur la base des données dont elle disposait alors – ses enquêtes ne portaient alors que sur six dialectes mazatecs, au lieu des douze sur lesquels a pu enquêter Paul Livingston Kirk, ou la trentaine de variétés que nous avons abordées entre 2010 et 2014 dans le cadre des enquêtes de l'ALMAZ –, un scénario de fragmentation du réseau dialectal mazatec en cinq étapes (indiquées par T_n pour « Temps » *infra*) de diversification du mazatec (Gudschinsky, 1955) :

(T_1) Homogenéité, suivie par l'émergence du dialecte de Huautla d'une part, dans les hautes terres, et de Jalapa d'autre part, dans les basses terres.

(T_2) Émergence d'une zone de transition entre les deux dialectes,

(T_{3a}) Le dialecte des basses terres se divise en deux, faisant apparaître la variété de San Pedro Ixcatlán (Ix) ;

(T_{3b}) Les aires de Huautla (Hu) et de Ix se diversifient : apparaît le sous-dialecte de San Mateo dans les hautes terres, tandis que la variété de San Miguel Soyaltepec (So) se sépare de Ix dans les basses terres. Dans la zone de transition, San Miguel Huautepec (Mg) fait son apparition. Des flux de variables phonologiques et grammaticales et de lexique continuent de passer des basses terres vers les hautes terres.

(T_4) Dans les basses terres, la distance entre Ix (piémont) et So (basses terres orientales) s'accentue.

(T_5) La séparation entre les six dialectes en présence s'intensifie.

Dans un article ultérieur (Gudschinsky, 1958b), l'auteure confirmera ce scénario, mais en y ajoutant des considérations ethnohistoriques liées aux phases d'hégémonie mixtèque et aztèque dans la région, que je ne retiendrai pas ici. La carte schématique de la figure 2 *supra* fait clairement apparaître la tripartition entre hautes, moyennes et basses terres (ces dernières, en partie englouties à date récente par la retenue d'eau issue de la construction d'un barrage hydroélectrique, commencé en 1944 et achevé en 1954, qui a causé le déplacement de plus de 20 000 paysans). À ces trois plans ou segments du versant montagneux s'ajoute le Canyon de Cuicatlán et son réseau intriqué, nettement visible dans la partie sud de la zone mazatèque, qui est un facteur de diversification interne de plus – en outre, un coude est formé au sud de l'aire par l'intrusion d'une enclave mixtèque, celle de la variété de San Juan Coatzóspan.

La matrice 1 ci-dessous présente les résultats du traitement de 311 cognats issus de Kirk (1966). L'équipe qui a réalisé ces mesures (Léonard *et al.*, 2016) dispose de résultats variés, y compris d'un calcul de distance de Levenshtein opérant sur un corpus plus diversifié en termes de parties du discours (noms, verbes, adverbes, etc.). Mais ces résultats sur une liste de cognats substantivaux présente l'avantage de correspondre aux phénomènes décrits précédemment ici-même à l'aide des cycles de Gudschinsky, et présentent un haut degré de cohérence structurale, pour ne provenir, précisément, que d'une composante du système linguistique et, partant, du diasystème – à partir de la même base de données.

Nous allons maintenant retenir trois valeurs de différenciation : basse, moyenne et haute : nous retiendrons les agrégats diasystémiques étagés sur les valeurs 0,43 *vs* 0,59 *vs* 0,72. La première valeur (0,43) donne les dialectes les plus denses, en termes de similarité, puisque leur taux de différenciation est bas – il s'agit des variétés les plus résolument consensuelles, sur le plan structural. La deuxième valeur (0,59) laisse entrevoir le noyau dur des relations d'affinités au cœur du diasystème,

faisant apparaître un treillis dense de traits partagés dans la longue durée, tandis que la troisième valeur (0,72) montre l'intrication de l'ensemble du diasystème.

Or, le résultat (moyennes normalisées de différenciation des douze localités) est à la fois congruent avec le scenario proposé par Sarah Gudschinsky il y a plus de 60 ans (Gudschinksy, 1955, *cf.* supra), et bien plus précis (*cf.* les trois cartes de la figure 10) : l'indice bas (0,43) confirme la robustesse de deux dialectes : Huautla et les villages proches (Santa Maria Jiotes et San Miguel Huautepec) dans les hautes terres, ainsi qu'un lien ténu mais positif avec Mazatlán Villa de Flores, dans la cordillère occidentale. À l'est, dans les basses terres, Jalapa de Diaz (JD) forme une paire avec Santo Domingo, le long de la rivière éponyme. Avec l'indice moyen (0,59), un treillis apparaît, qui relie les périphéries des basses terres orientales (SPI, SMS) avec celles des hautes terres occidentales (Mazatlán), en passant par le centre des hautes terres (Huautla), dont la trame se diversifie, en agrégeant le dialecte de San Jerónimo Tecoatl (SJT), tandis que seules les variétés les plus périphériques, comme San Lorenzo et Chiquihuitlán, apparaissent comme des îlots non connectés (des singletons, comme San Lorenzo), ou de manière très sectorielle (Chiquihuitlán). Enfin, avec la valeur la plus élevée (0,72), l'ensemble du réseau se trouve connecté, hormis San Lorenzo, au nord-ouest, qui reste un indéfectible singleton, tandis que plusieurs treillis connectent désormais les périphéries du domaine – y compris Te, dont l'affinité lointaine, mais toutefois robuste à ce niveau de différenciation, avec les trois « town dialects » des basses terres que sont Ja, Ix et So, apparaît nettement. La coexistence de plusieurs centres directeurs (Huautla [Hu], Mazatlán Villa de Flores [Mz], San Pedro Ixcatlán [Ix], San Felipe Jalapa de Díaz [Ja] et San Miguel Soyaltepec [So]) créé un champ de force multipolaire (*polycentrisme*), et des innovations endocentriques (qui se diffusent en cascades, selon le modèle de Trudgill mentionné par Labov, au sein de ces microcosmes que constituent le parler urbain et le parler rural, voire de multiples sous-variétés rurales environnantes). Ces relais forts, de proche en proche, créent des conditions d'itérativité (ou de copie, avec d'éventuels remaniements) des innovations, et favorisent l'intrication (ou imbrication) des variables – dans le cas du mazatec et de sa flexion verbale, cette hiérarchisation à plusieurs niveaux de stratification – régiolectal et

Matrice 1. – Matrice de distances de Levenshtein (LD), données Kirk (1966) : substantifs. Sur le traitement algorithmique, voir Léonard *et al.*, 2016

	AY	CQ	DO	HU	IX	JA	AS/JI	LO	MG	MZ	SO	TE
AY	*0,000*	*0,632*	*0,629*	*0,668*	*0,606*	*0,607*	*0,636*	*0,981*	*0,562*	*0,573*	*0,582*	*0,708*
CQ	*0,632*	*0,000*	*0,717*	*0,703*	*0,666*	*0,704*	*0,589*	*0,978*	*0,627*	*0,645*	*0,636*	*0,688*
DO	*0,629*	*0,717*	*0,000*	*0,689*	*0,585*	*0,334*	*0,643*	*1,000*	*0,608*	*0,639*	*0,620*	*0,703*
HU	*0,668*	*0,703*	*0,689*	*0,000*	*0,593*	*0,655*	*0,346*	*0,897*	*0,402*	*0,481*	*0,519*	*0,550*
IX	*0,606*	*0,666*	*0,585*	*0,593*	*0,000*	*0,599*	*0,616*	*0,937*	*0,574*	*0,639*	*0,519*	*0,586*
JA	*0,607*	*0,704*	*0,334*	*0,655*	*0,599*	*0,000*	*0,617*	*0,945*	*0,594*	*0,604*	*0,585*	*0,675*
AS/JI	*0,636*	*0,589*	*0,643*	*0,346*	*0,616*	*0,617*	*0,000*	*0,841*	*0,377*	*0,426*	*0,462*	*0,502*
LO	*0,981*	*0,978*	*1,000*	*0,897*	*0,937*	*0,945*	*0,841*	*0,000*	*0,883*	*0,892*	*0,884*	*0,870*
MG	*0,562*	*0,627*	*0,608*	*0,402*	*0,574*	*0,594*	*0,377*	*0,883*	*0,000*	*0,446*	*0,490*	*0,539*
MZ	*0,573*	*0,645*	*0,639*	*0,481*	*0,639*	*0,604*	*0,426*	*0,892*	*0,446*	*0,000*	*0,511*	*0,567*
SO	*0,582*	*0,636*	*0,620*	*0,519*	*0,519*	*0,585*	*0,462*	*0,884*	*0,490*	*0,511*	*0,000*	*0,574*
TE	*0,708*	*0,688*	*0,703*	*0,550*	*0,586*	*0,675*	*0,502*	*0,870*	*0,539*	*0,567*	*0,574*	*0,000*

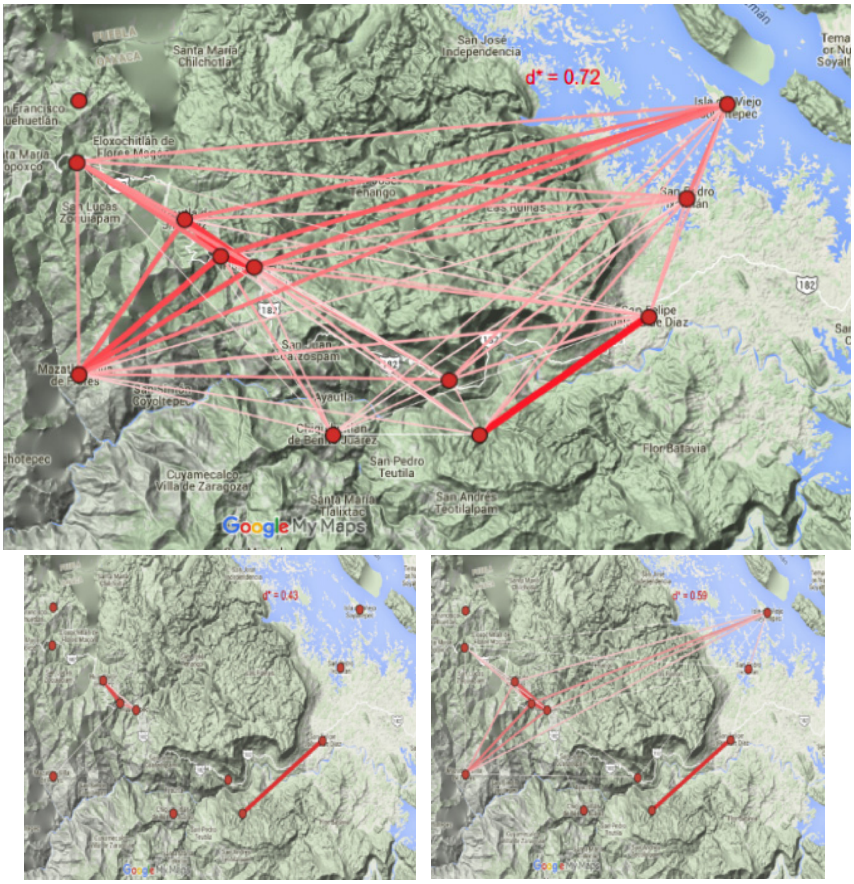


FIGURE 10. – Trois saisies (ou *snapshots*) de distance de Levenshtein (0,43 *vs* 0,59 *vs* 0,72), substantifs, mazatec, données de Kirk (1966)

locolectal –, favorise la *multiréfraction*[20] (ou diversification par exaptation[21]) du système de classes flexionnelles verbales, par exemple : les systèmes locaux innovent, souvent en réinterprétant des modèles de paradigmes en vigueur dans les dialectes urbains voisins, comme nous allons le voir dans la prochaine section.

20. J'entends par là une multitude de reflets d'un même sous-système ou d'une même structure, avec de légères variantes, selon une répartition endémique dans l'espace social ou géographique.

21. L'*exaptation* diffère de l'*adaptation* en ce sens que ce n'est plus tant la fonction qui crée l'organe, mais l'organe qui crée la fonction, comme les plumes dans le règne animal, initialement déterminées par l'adaptation aux conditions thermiques chez certains reptiles, qui ont fini par servir au vol, chez ceux qui allaient devenir des oiseaux. La *métatypie*, en morphologie, rappelle le mécanisme d'exaptation.

L'*intégration diasystémique* se fait aux niveaux *régiolectal* des hautes, moyennes et basses terres, mais aussi par contact de proche en proche tout le long du continuum dialectal. Le maillage est compact, car hormis les variétés périphériques du nord (Lo) et du sud (Cq), l'intrication de toutes les autres variétés, est forte – ce qui augmente la complexité du système, puisqu'il est fortement interactif, tous azimuts, au lieu d'être orienté par des canaux ou des branches capillaires, et unifié par des bassins en cascade. Là encore, nous sommes face à une narration alternative de l'histoire des aires dialectales du mazatec et, partant, des communautés humaines qui les portent (ou les diffusent ou les imbriquent, entre hasard et nécessité) : au-delà d'un « système-monde », c'est tout un monde de narrations possibles, quoique cohérentes ou mutuellement compatibles, qui émerge des différents points de vues retenus pour l'analyse. Derrière cette dynamique permanente, ou ce mouvement perpétuel, c'est la trame et la causalité des activités humaines à travers l'histoire qui se reflètent dans les données et dans les modèles qu'on peut tirer de la nature et de l'organisation de ces données, en fonction des principes universels et des paramètres locaux d'association de schèmes et de structures (gabarits et contraintes sur les gabarits, constituance morpholexicale, etc.).

Morphologie à grain fin

Éléments de morphologie verbale mazatèque

Le tableau 4 ci-contre présente les principaux paradigmes flexionnels (CF, ou Classes Flexionnelles) ainsi que les classes de ton de racine (CTR) dans la variété centrale des hautes terres (Huautla de Jiménez), en fonction des préverbes (PV) TAMV/Personne, pour le triplet opposant l'accord subjectal (ACC.S) aux trois personnes que sont la troisième singulier et pluriel (3), la première personne du singulier (1SG) et la première personne du pluriel inclusive (nous tous : 1 PL.INCL).

Le choix de ces trois paradigmes est motivé par l'efficacité de ses contrastes : la forme 3 donne le lemme, et ne subit aucune modification (ni affixation ni cliticisation) ; la forme 1 SG donne celle à contour tonal sur le préverbe, avec affixe *-a* toujours coalescent avec la voyelle de la racine lexicale ou voyelle finale et donnant lieu à un léger contour – noté par un doublement de la voyelle[22]) ; la forme 1PL.INCL donne une forme également coalescente, mais avec suffixe *-à*, de ton mi-haut (h), ce qui permet d'observer des contrastes tonals dans la partie dextre des radicaux. En résumé, la cellule 3 donne le lemme, la cellule 1SG deux contours tonaux, préverbal et suffixal, tandis que la cellule 1 PL.INCL permet d'observer à la fois les conditions de réduction du ton de préverbe sous contrainte OCP (*Obligatory Contour Principle*, *cf.* McCarthy, 1986) et, surtout, un autre contour suffixal, dans le domaine dextre du radical. Enfin, les tiroirs TAMV retenus sont le neutre (équivalent du présent générique ou intemporel, ou de l'habituel), l'accompli (ACMPL) valant pour un prétérit, et l'inaccompli (INCMPL), valant principalement pour le futur (autrement dit, inaccompli irréel).

Le principal critère qui motive les subdivisions en sous-classes morphonologiques sont les ajustements à la frontière entre proclitiques ou préfixes TAMV à l'accompli et à l'inaccompli.

Ces phénomènes de joncture sont de deux sortes, et concernent uniquement la classe des préverbes à attaque labiale (*b*-, issu de /w/, par consonantisation d'une approximante en position initiale, donc forte), comme suit :

a) la sape ou l'amuïssement de l'attaque ;
b) 3 NEUTRE ***b**'éxá* 'il/elle envoie' *vs* ACMPL *tsak'éxá* 'il/elle envoya' ;
c) la *charge* de sonorité, ou vocalisation de l'attaque : 3 NEUTRE ***b**'éxá vs k'**o**èxá* 'il/elle enverra'.

22. Comme déjà signalé *supra*, il n'y a pas de corrélation de longueur vocalique en mazatec, qui ne connaît que des voyelles brèves. La gémination vocalique à l'écrit est donc une pure convention graphémique.

TABLEAU 4. – Huautla de Jiménez, CTR et CF (données de Pike, 1948 et enquêtes de Léonard en 2011)

PV	CF	CTR	ACC.S	NEUTRE	ACMPL	INCMPL	
b'é	I.A	1/H/	3	*b'éxá*	*tsak'éxá*	*k'ǫèxá*	'envoyer'
			1SG	*b'ẹexáa*	*tsak'ẹexáa*	*k'ǫexáa*	
			1PL.INCL	*b'èxá*	*tsak'èxá*	*k'oéxá*	
ba	I.B	3 /H/	3	*bané*	*tsakané*	*koanè*	'laver'
			1SG	*banée*	*tsakanee*	*koanee*	
			1PL.INCL	*banè*	*tsakanè*	*koanè*	
bi	I.C1	3 /LM/	3	*biyaa*	*tsakiyaa*	*koiyá*	'mourir'
			1SG	*biyaa*	*tsakiyaa*	*koiyáa*	
			1PL.INCL	*biyaà*	*tsakiyaà*	*koiyá*	
ba/bi	II.C2	1 /M/	3	*bate*	*tsakate*	*koate*	'casser'
			1SG	*bate*	*tsakate*	*koate*	
			1PL.INCL	*bichà*	*tsakichà*	*koichá*	
bá/fa	II.C3	3 /M/	3	*bájtsa*	*tsakájtsa*	*koàjtsa*	'mettre à cuire'
			1SG	*baajtsàa*	*tsakaajtsàa*	*koàjtsàa*	
			1PL.INCL	*fajtsaà*	*tsakjajtsaà*	*kjoájtsaà*	
b'a / ch'a	III	2 /H/	3	*b'akjá*	*tsak'akjá*	*k'oakjá*	'porter (un vêtement)'
			1SG	*b'akjáa*	*tsak'akjáa*	*k'oakjáa*	
			1PL.INCL	*ch'àkjá*	*kich'àkjá*	*ch'akjá*	
sí/nì	IV	5 /h/	3	*sítsjò*	*kisítsjò*	*siitsjò*	'griller'
			1SG	*siitsjòa*	*kisiitsjòa*	*siitsjòa*	
			1PL.INCL	*nìtsjoà*	*kinìtsjoà*	*sitsjoà*	
tsò / mi	V	3 /M/	3	*tsòya*	*kitsòya*	*k'uitsòya*	'enseigner'
			1SG	*tsòyaa*	*kixinyaa*	*xiinya*	
			1PL.INCL	*'miyà*	*tsak'inyà*	*k'uinyà*	
kjo / chjo	VI	3 /M/	3	*kjoya*	*kiskoya*	*skóya*	'cuisiner'
			1SG	*kjoyaa*	*kiskoyaa*	*skoya*	
			1PL.INCL	*chjoyà*	*kichjoyà*	*chjoyà*	
see / jnta	VII	5 /BM/	3	*see*	*kisee*	*sé*	'chanter'
			1SG	*see*	*kisee*	*kisee*	
			1PL.INCL	*jntaà*	*kijntaà*	*koijntá*	

Ce phénomène semble panmazatec, bien que la glottalisation résultant de l'ajustement de joncture soit le plus souvent affaiblie dans les idiolectes modernes que nous avons pu observer sur le terrain.

Le tableau 5 reprend un fragment du précédent, afin de mettre en évidence, par la segmentation, les procédés de formation (notés par +, qui associe les préverbes aux racines polyvalentes) et de flexion, notés par un tiret dans les cas d'affixation, et par un tiret double pour les clitiques : CFC I.a 3 NEUTRE ***b'é+xá*** « il/elle envoie » *vs* ACMPL *tsa=k'-é+xá* « il/elle envoya » (avec effacement de l'attaque initiale de préverbe), et INCMPL *k'-oè+xá* « il/elle enverra », (avec vocalisation de l'attaque labiale de préverbe). Comparer à 1PL.INCL ***b'è+xá*** ← |***b'è+xá-à***| « nous envoyons », ACMPL *tsa=k'-è+xá* « nous envoyâmes » |tsaka=***b'è+xá-à*** |, INCMPL *k'-**oé**+xá* ←|*ku=**b'è+xá-à***| « nous enverrons ».

Dans la classe flexionnelle IV, celle du causatif, pour le verbe *sítsjò* « il/elle grille/torréfie » les gloses seraient :

(10) Paradigme +3/1SG : Préverbation *sí+/s̲i̲+*

(10a)	*sí+tsjò*	(10b)	*ki=s̲i̲+tsjò*	(10c)	*s̲i̲+tsjò*
	Faire+gril		Acmpl=IV.nonNtr.3+√.3		IV.nonNtr/Incmpl.3+√.3
	Pv_{CF}IV.3+√.3		'il/elle grilla/torréfia'		'il/elle grillera/torréfiera'
	'il/elle grille/ torréfie'				

(11) Paradigme -3/1SG : Préverbation *nì+/s̲i̲+*

(11a)	***nì+tsjo-à***	(11b)	*ki=**nì**+tsjo-à*
	IV.non3/1sg+√-1pl.Incl		Acmpl=IV.non3/1sg+√-1pl.Incl
	'Nous grillons/torréfions'		'Nous grillâmes/torréfiâmes'
			Notation simplifiée
(11c)	*s̲i̲+tsjo-à*	(11d)	*ki=nitsjo-à*
	Incmpl.IV.non3/1sg+√-1pl.Incl		Acmpl=griller-1pl.Incl
	'Nous grillerons/torréfierons'		'Nous grillâmes/torréfiâmes'

Nous avons noté Pv_{CF}IV pour la première forme (soit préverbe de classes flexionnelles IV), puis nous avons allégé la notation à l'aide de IV tout simplement dans les formes successives (11d).

Le système de classes flexionnelles (CF) est modélisé dans le tableau 6 , qui subdivise les critères pour la définition des « conjugaisons mazatèques » en fonction de (i) dans la première colonne à gauche, les critères morphonologiques (préverbes à attaques labiales, sensibles aux phénomènes de sape et de vocalisation, sous l'effet de la proclise de marqueurs TAMV, *versus* autres types d'attaques préverbales, coronales ou dorsales, non alternantes) : classes I à III ; (ii) critères d'allomorphie et de supplétion : à partir de la classe IIC2, des alternances ont lieu en fonction de l'accord sujet, selon la dichotomie qui oppose 1SG et 3 SG et Pl à toutes les autres personnes (voir aussi dans la dernière colonne à droite, le paramètre de « scission »[23]) ; (iii) de manière secondaire ou incidente, on peut tenir compte des sèmes attachés aux préverbes ou verbes légers, qui sont recrutés principalement dans les paradigmes lexicaux des verbes de position ou de mouvement et trajectoire (CF I à II) ou de causation (CF IV en particulier, à partir de la forme *lenis* du verbe « faire »).

Ces CF sont l'équivalent des conjugaisons du latin ou des langues romanes (conjugaison en *-a*, en *-e* et en *-i* notamment, exemple en italien : *cant**a**re*, *corr**e**re*, *part**i**re* ; en espagnol : *cant**a**r*, *corr**e**r*, *part**i**r*), à la différence que la plupart des dialectes mazatec ne comptent pas moins de sept classes de conjugaison (en chiffres romains dans les tableaux 5.2-3), et en moyenne une dizaine. Certaines variétés comptent jusqu'à près d'une vingtaine de conjugaisons de ce type (notamment So et Cq,

23. *Cf.* le célèbre article de C. Jamieson sur les séries sous-conflatives comme « fil rouge » de l'ensemble de la flexion verbale du mazatec, à partir du système de Cq (Jamieson, 1982). Voir aussi la modélisation que nous en avons induit selon une perspective PFM dans Léonard et Kihm, 2010.

cf. Jamieson, 1982 pour ce dernier dialecte). Comment le diasystème déploie-t-il cette diversité de taxinomies flexionnelles, et comment rendre compte de cette complexité ?

TABLEAU 5. – Segmentation des principaux paradigmes du tableau 5.1.1 « envoyer », « laver », « mourir » et « griller » (Huautla de Jiménez)

PV	CF	CTR	ACC.S	NEUTRE	ACMPL	INCMPL
b'é+	I.a	1/H/	3	***b'é**+xá*	*tsa=k'-**é**+xá*	*k'-**oè**+xá*
			1SG	***b'ee**+xáa*	*tsa=k'-**ee**+xáa*	*k'-**oe**+xáa*
			1PL.INCL	***b'è**+xá*	*tsa=k'-**è**+xá*	*k'-**oé**+xá*
ba-	I.b	3 /H/	3	***ba**+né*	*tsa=k-**a**+né*	*k-**oa**+nè*
			1SG	***ba**+née*	*tsa=k-**a**+nee*	*k-**oa** +nee*
			1PL.INCL	***ba**+nè*	*tsa=k-**a**+nè*	*k-**oa**+nè*
bi	I.c/1	3 /LM/	3	***bi**+yaa*	*tsa=k-**i**+yaa*	*k-**oi**+yá*
			1SG	***bi**+yaa*	*tsa=k-**i**+yaa*	*k-**oi**+yáa*
			1PL.INCL	***bi**+yaà*	*tsa=k-**i**+yaà*	*k-**oi**+yá*
sí-/nì-	IV	5 /h/	3	***sí**+tsjò*	*ki=sí+tsjò*	***sii**+tsjò*
			1SG	***sii**+tsjò-a*	*ki=**sii**+tsjò-a*	***sii**+tsjò-a*
			1PL.INCL	***nì**+tsjo-à*	*ki=**nì**+tsjo-à*	***si**+tsjo-à*

TABLEAU 6. – Taxinomie flexionnelle du verbe dans le segment diasystémique des hautes terres centrales (données enquêtes J.-L. Léonard, 2010-2014)

Attaque initiale	Classe		Préverbe	Sémantique	Scission {a1SG,3}
Labiale	I	A	*b'é*	LOCATION GÉNÉRIQUE	Non scindé
		B	*ba*		
		C 1	*bi*	MOUVEMENT	
	II	C 2	*ba / bi*		scindé
		C 3	*bá / fa*		
	III		*b'a / ch'a*	SURFACE	
Coronale	IV		*sí / ni*	CAUSATIF	
	V		*tsò / mi*	Variable (hors corrélation)	
Dorsale	VI		*kjo / chjo* *ko- / cho-*		
			Racine nue		
Ensemble ouvert	VII		*see / jnta*	PROCÈS SIMPLE	

Tableau 7. – Taxinomie flexionnelle du verbe dans le segment diasystémique du piémont méridional (Ja) ; données des enquêtes : J.-L. Léonard, 2010-2013

Attaque initiale	Classe		Préverbe	Procédés locaux	Items
Labiale	I	A	*b'é-*	Cpl Pv (*y'é-*)	*b'éxá* 'envoyer'
		B	*ba-*	Cpl (*ts*= & b sape)	*bané* 'laver'
		C 1	*bi-*		*bixan* 'marier'
	II	C 2	*ba- / bi-*		*bak'antsank'a* 'courir'
	III		*b'a- / cha-*	Cpl (*kik*= & b sape) : Cmplx chaînes procl	*bajnu* 'rire'
Coronale	IV		*ts'í- / n'e-*	Cpl (*ki*=)	*ts'íntsju* 'griller'
	V		*tjú-*		*tjúntá* 'suer'
Dorsale	VI		*kja-*	Sous-Conflation neutralisée	*kjaníya* 'jeter'
Ensemble ouvert	VIIa		*se̱-*		*se̱-* chanter
			Racine nue		
	VIIb		*fi-/'mi-/ba-*	Sous-Conflation brisée	*fi* 'aller'

San Felipe Jalapa de Díaz

Le dialecte de San Felipe Jalapa de Díaz (Ja)[24], dans le piémont au sud-ouest des hautes terres, est le principal et le plus proche « rival » de celui de Huautla de Jiménez (25 395 habitants à Ja en 2005, contre 31 550 à Hu). Son système de classes flexionnelles est résumé dans le tableau 7. Dans les grandes lignes, à se fier aux quatre premières colonnes, ce système paraît très semblable à celui de Huautla (Hu, *cf.* tableau 6 *supra*), avec juste quelques ajustements de préverbes (cellules V et VI, VIIa et b). Mais ce n'est là qu'une impression de surface. Le détail des paradigmes révèle des structures d'un grand intérêt du point de vue des dynamiques de continuité et de rupture avec d'autres secteurs du réseau dialectal mazatec. Les informations stratégiques, de ce point de vue, figurent dans la colonne des « procédés locaux » : la classe flexionnelle IA atteste un marquage de l'aspect accompli lointain (équivalent du prétérit) par une alternance de préverbe *y'é- vs b'é-* pour la forme de l'aspect neutre (ou forme lemmatique), tandis que, comme le montrait le tableau 5 *supra*, colonne 6, l'aspect accompli lointain se marque à Huautla (Hu) à l'aide d'une proclise *tsak*= enclenchant une sape de l'attaque labiale.

24. L'informateur d'ALMaz à San Felipe Jalapa de Díaz était Gilberto Martínez Álvarez, instituteur bilingue, âgé de 53 ans en 2013, formé à l'upn de Tuxtepec (Universidad Pedagógica Nacional), auteur d'un livre d'école pour l'apprentissage de la lecture en mazatec de Jalapa. Il n'a vécu que quelques années hors de Jalapa, notamment à Córdoba, dans l'État de Veracruz, et pour ses études à l'upn. Les enregistrements ont eu lieu les 28 et 29-07-2013 au domicile de l'informateur (enquête par J. L. Léonard).

Ce trait dialectal, qu'on retrouve ailleurs dans les basses terres (So) mais aussi à la périphérie nord-occidentale des hautes terres (Lo), est noté CPL PV (*y'é-*) dans le tableau 7. Pour les sous-classes flexionnelles IB, IC1 et IIC2, on trouve le procédé consistant à marquer l'accompli lointain par une proclise *ts*= < *tsa*=, avec sape de l'attaque labiale du préverbe, phénomène recensé comme CPL (*ts*= & b sape) dans le tableau – là encore, traits des basses terres, partagé également avec Ix, en plus de So. Le marquage d'accompli continue de rompre avec les lemmes préverbaux pour la classe III, avec une proclise *kik*= associée également à la sape de l'attaque labiale préverbiale – noté CPL (*kik*= & b sape) dans le tableau 7, ce qui revient à une complexification de la chaîne proclitique (noté Cmplx chaînes procl). On notera qu'il y a en outre croisement de *ki*= d'accompli lointain, solidement attesté pour la CF IV aussi bien à Hu qu'à Ja, avec un fragment de marqueur aspectuel *k*=, qui n'est autre que celui qui a déjà été observé dans le proclitique *tsak*= à Hu, qui s'analyse simplement comme la combinaison de *tsa*= et de *ka*=, avec apocope. Or, *tsa*= est un morphème issu du complexe TAMV qu'on retrouve comme forme phonologiquement forte modale (conjonction « si » hypothétique), ici affaiblie en *ts*= (à moins qu'il ne s'agisse plus simplement de *tsi*=, qui serait à proprement parler un marqueur d'accompli), et *ka*= est par ailleurs clairement attesté comme proclitique d'accompli proche. La CF VI diffère phonologiquement dans le détail de la CF correspondante à Hu, mais en outre, le mécanisme de sous-conflation qui opère à Hu n'apparaît pas à Ja, comme s'il y avait neutralisation de cette alternance (signalée par la mention « SOUS-CONFLATION neutralisée », dans le tableau). C'est aussi le cas pour une sous-série de la CF VII (numérotée VIIa), tandis que la sous-série VIIb, au contraire, ajoute une sous-série alternante de plus à la conflation – ce qui est appelé ici SOUS-CONFLATION brisée.

Il est d'une importance capitale de préciser que, si nous avions dû fonder la comparaison des deux dialectes sur la seule base des données recueillies par Paul L. Kirk dans sa liste de cognats – sa liste de plus de 850 items intègre pas moins de 140 entrées verbales –, nous n'y aurions vu que du feu, et aurions jugé que les deux dialectes partageaient, à peu de choses près, les mêmes préverbes – ce qui n'est pas non plus faux en soi. Ce n'est qu'en enquêtant patiemment sur le système verbal, CF par CF et paradigme par paradigme (accord sujet et tiroirs TAMV) qu'apparaissent ces divergences, qui montrent deux choses d'un grand intérêt, du point de vue de la perspective qui est ici la nôtre : 1) la variété de Jalapa est résolument une variété des basses terres, qui converge de manière discontinue davantage avec So qu'avec sa proche voisine Ix (en cela, elle brise un « modèle de chaînes » qu'on pourrait préférer appliquer à l'observation de la variation géolinguistique, plutôt qu'un modèle arborescent) ; 2) le système de CF local de Ja est truffé de métatypies innovantes pour la flexion de l'accompli lointain : tout se passe comme si ce système « tricotait » sa différence avec Hu, en s'ingéniant à la fois à imiter (notamment par le recours à la sape de l'attaque labiale préverbale et les chaînes proclitiques, hors de la CF IA), et à inventer des solutions nouvelles, en croisant deux « compères » proclitiques : *tsa*= et *ki*=, le premier étant spécifique aux basses terres, le deuxième étant panmazatec. Mais en jouant de la sorte avec les procédés et les marqueurs disponibles dans l'inventaire diasystémique de ressources structurales, Ja ne fait pas que se démarquer de Hu, tout en convergeant fortement sur le plan architectonique du système de CF. Cette importante variété des terres moyennes, ou piémont, se démarque également, de manière plus conservatrice et plus convergente avec les hautes terres centrales (Hu, encore), avec son voisin innovant Ix – dont les mécanismes de métatypie ont été décrits dans Léonard et Fulcrand (2018).

Santa Cruz Acatepec

Santa Cruz Acatepec (désormais Ac)[25] relève du sous-dialecte nord-occidental, variété périphérique du dialecte des hautes terres. Le bourg comptait pas plus de 1 300 habitants en 2005. Autant Ja est un Goliath, avec ses 25 395 habitants en 2005, tout comme Hu (31 550 habitants, *cf. supra*), plus proche d'Ac, autant une bourgade comme Ac est un David, en comparaison. Nous avions entendu parler de ce lieu comme d'une zone difficile d'accès, marquée par des conflits de terres, et des problèmes de caciquisme. Nous avons eu la chance de pouvoir sonder le système des CF d'Ac lors d'un atelier de grammaire mazatèque qui s'est tenu dans un autre petit bourg des hautes terres, en 2012, en enregistrant un instituteur bilingue qui participait aux activités du groupe en formation.

Ce système flexionnel est très semblable à celui de Te (San Jerónimo Tecoatl, principal bourg des hautes terres occidentales) ou de San Antonio Eloxochitlán ou encore, de San Lucas Zoquiapan. On en trouvera une description fine dans Bull (1984), avec une intéressante modélisation par cycles morphonologiques du système flexionnel. Les différences avec le système de Hu sont plus importantes qu'il n'y paraît, et elles font converger cette variété par divers traits avec Ja, qui relève pourtant des moyennes et basses terres. D'abord, comme partout au nord-ouest des hautes terres, y compris dans le parler de Santa Maria Chilchotla, on observe une équivalence entre la CF IA de Hu et celle correspondant à IC1, à Ac : *bíxá* au lieu de *béxá* 'envoyer' (cette relation d'équivalence est indiquée par IA⇔ IC1. Mieux encore, un verbe comme ***bít**sjò* « griller » relève d'une catégorie hybride à A : sa flexion à l'aspect neutre présente un préverbe de CF IA, à attaque labiale (*bi-*), tandis que le tiroir de l'accompli lointain a un préverbe causatif qui le fait ressortir à la CF IV : *ki=**si**tsjò*. À l'inaccompli, sa flexion fait qu'il relève de nouveau de la CF IA : *kiitsjò* < *k=uitsjò*, avec assimilation par le noyau syllabique du préverbe de l'attaque labiale ici vocalisée (*cf.* Bull, 1984). On comparera utilement avec l'entrée « jouer », qui relève de la CF IV sans aucune hybridation, en préservant le préverbe causatif *si=* dans toutes les cellules de la conjugaison. Enfin, la forme lexicale de « tomber » à Ac manifeste également un changement de CF, comparativement à Hu, où le verbe est *kaa* monosyllabique et donc relève de la CF VII (quoique sans scission) : ici, c'est une forme composée synthétique associant deux racines : *kàtjen* < *kà+tjen*, dont *tjen* vaut pour le sème de « du haut vers le bas » (comme le pléonasme « tomber en bas »). En somme, ces quatre entrées attestent largement le jeu de différenciation que peut entretenir une variété du sous-dialecte nord-occidental des hautes terres aussi bien avec Ja, du piémont, qu'avec Hu, principal centre urbain des hautes terres centrales.

Il est intéressant de constater la relative robustesse des classes tonales de racines (ou CTR : troisième colonne du tableau 4 *supra*) entre les deux variétés des hautes terres (Ac et Hu), avec des aménagements qui restent fidèles aux paliers ou registres H et bas (par exemple maintien de H et h dans les racines de *bíxá* et de *bítsjò* à Ac), ou qui transposent les niveaux, comme le transfert B > h pour *kàtjen,* comparé à *kaa* à Hu, qui s'explique d'autant mieux que la première des deux racines lexicales est devenue spécifieure de la deuxième – un phénomène analogue à des réagencements de constituance et de composition observés dans le domaine nominal dans la section 3.

Ce système est à la fois un modèle très évolué du modèle flexionnel des hautes terres (dont les tableaux 4 et 5 *supra* rendent compte dans les grandes lignes, à partir des données de Pike, 1948) : il généralise la proclise de *ki=* à l'accompli lointain, ce qui lui permet d'éviter les fluctuations observées à Ja, et il tend à faire fusionner les désinences de personnes en position d'accord sujet suffixal (ex : Ac NTR 2SG *bìxí versus* Hu *b'èxái*, avec coalescence régulière de la désinence *-i* équivalent

25. L'informateur de l'ALMaz à Santa Cruz Acatepec était Silvano Zaragoza Carrera, instituteur bilingue âgé de 31 ans, enregistré le 2 octobre 2012 au cours d'un atelier de grammaire mazatèque dans un collège de San Mateo Yoloxochitlan (*cf.* http://axe7.labex-efl.org/node/87 pour les données de cet atelier).

TABLEAU 8. – Santa Cruz Acatepec : *bixá* « envoyer », *bi-/sítsjó* « griller », *siská* « jouer », *kàtjen* « tomber »

		3	1 Sg.	2 Sg.	2 Pl	1 Pl.excl
IA⇔ IC1 *bixá*	NTR	*bixá*	*bìxá*	*bixí*	*bixà*	*bìxájin*
'envoyer'	CPL	*tsikìxà*	*tsìkìxà*	*tsìkìxí*	*tsikixà*	*tsìkìxàjin*
	INCPL	*kiixà*	*kixà*	*kíxí*	*kìxà*	*kixàjin*
IV ⇔ IA & IV *bítsjò*	NTR	*bítsjò*	*bìtsja*	*bìtsjí*	?	*bìtsjòjin*
'torréfier, griller'	CPL	*kisìtsjò*	*kisitsjá*	*tsìkìtsjì*	*tsìkìtsjó*	*tsíkìtsójin*
	INCPL	*kiitsjò*	*kìtsjàa*	*kítsjí*	?	*kítsjòjin*
IV. *siská*	NTR	*siská*	*sìská*	*siskí*	*siská*	*siskájin*
'jouer'	CPL	*kisìská*	*kisiská*	*kìnìskí*	*kìnìská*	*kìnìskájin*
	INCPL	*sìská*	*sìskáen*	*siskíji*	?	*siskájin*
VI. *kàtjen*	NTR	*kàtjen*	*kàtjen*	*kàtjin*	*kátj'àn*	*kátejin*
'tomber, choir'	CPL	*kìskaàten*	*kískàten*	*kìskàtj'in*	*kìskàt'an*	*kískàtjejin*
	INCPL	*skatjen*	*skatjen*	*skatjin*	*skatjan*	*skatjejin*

à la sape de la voyelle thématique *-a* et tout autre noyau thématique, dans toute la colonne NTR 2SG du tableau 7). Mais il innove et complexifie par l'hybridation des CF, et les jeux de chaise musicale d'une CF à l'autre. Là encore, on voit chaque localité « tricoter » sa différence de modèles flexionnels, non sans connaître le modèle voisin – d'autant plus qu'une variété comme Ac est en contact intense avec Hu, qui est le grand centre urbain mazatec des hautes terres, avec son marché, ses commerces, ses administrations, ses nombreuses écoles et sa vaste gamme de services.

Conclusion

Sans fonder notre représentation graphique sur un seul résultat quantitatif – comme celui de la figure 10 *supra* mais en tentant d'y condenser l'ensemble des observations de terrain de l'équipe AL-MAZ, je dirais que la trame de la diversité dialectale du mazatec s'organise selon un schéma comme dans la figure 11 ci-dessous, à la manière d'une molécule, plutôt que d'une topologie en aires ou en ensembles emboîtés.

Un tel schéma est certes très réducteur, mais il a le mérite de rendre compte de phénomènes visibles dans la plupart des espaces géolinguistiques, bien que problématiques pour le sens commun : (i) le fait que les dialectes semblent interagir à distance, et donc de manière discontinue dans l'espace, sous la double force, ou le double effet de marée des rétentions et des innovations partagées – tantôt par diffusion effective, tantôt par évolution parallèle ; (ii) la trame complexe des relations d'agrégation de proximité (comme les paquets A, I, B, D dans le schéma) et de vecteurs à distance associant ces grappes ou chaînes de dialectes (comme la relation entre le paquet que je viens de mentionner, dans les hautes terres centrales, et la grappe ou chaîne (E-G-L-F), bien plus diffuse ou distendue ; (iii) pour aussi erratique ou isolée que puisse sembler une variété, elle entretiendra toujours des liens avec des « compères » plus ou moins proches, comme c'est le cas pour K par rapport à D et L, ou C par rapport à H.

Enfin, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes (en écho aux quatre dilemmes théoriques, du point de vue de la dialectologie générale, évoqués dans la section 1 du présent article), tout ce qui vient d'être décrit milite sur le plan méthodologique dans une direction qui va également contre le sens commun : c'est parce qu'on connaît de près, empiriquement et socialement, une situation ou un « observatoire », que l'on peut d'autant mieux parvenir à en proposer une synthèse quasiment abstraite. Loin d'être irréductible à la théorie et aux modèles, la réalité des structures langagières et linguistiques, aussi complexe soit-elle, nécessite l'abstraction et la théorie, de manière aussi vitale que le poisson a besoin d'eau pour vivre – pas seulement pour « nager ».

Ainsi, le premier paradoxe – celui de la *phonologie continue et à gros grain versus morphologie à grain fin* – semble se résorber en une tendance générale : la somme des interactions entre les dialectes, à l'échelle de l'ensemble du réseau dialectal, prévaut sur les démarcations de proximité ou par agrégats vicinaux. Quand elles se produisent, ces démarcations opèrent par métatypie, en sélectionnant ou en croisant des paramètres simples, dans un éventail de critères taxinomiques et de procédés morphonologiques limités, sur une gamme de classes flexionnelles clairement fondées (exemple de fondation robuste : la dichotomie des séries sous-conflatives en fonction de l'opposition entre Accord sujet 1SG & 3 *versus* autres personnes). Le deuxième paradoxe, celui des *périphéries congruentes versus micro-chaînes à trame fine discontinue*, a été évoqué au sujet de paramètres constructionnels, comme la préverbation en *y'é-* à l'accompli lointain, partagée par des dialectes centraux comme Ja et So et des variétés périphériques comme Lo. Ces convergences s'expliquent par des rétentions de paramètres systémiques forts : la préverbation en *y'é-* est là encore au cœur de ce qui fonde le système de CF mazatec : *y'é-* est un verbe léger de mouvement et trajectoire dont le signifié est « porter ». Rien d'étonnant à ce que sa prégnance soit forte. Mais rien d'étonnant non plus à ce que chaque agrégat vicinal tente sa chance, à essayer d'autres solutions, comme le fait Ja avec des chaînes proclitiques TMAV qui convergent partiellement avec celles de Hu, opposant deux centres urbains majeurs – l'un du piémont (Ja), l'autre, des hautes terres centrales. On peut préserver ce qui marche bien dans une sous-classe, tout en expérimentant dans d'autres sous-classes – douce liberté des groupes vicinaux.

Le troisième paradoxe – celui de *l'équilibre ponctué des centres directeurs* – est consubstantiel à la formation des grappes, ou des groupes vicinaux : chacun se constitue comme un agrégat gravitant autour d'un centre densément peuplé et économiquement fort, comme Mz, Hu, Ja, Ix et So. Ce sont eux qui mènent la danse, ou donnent le *la*, au diapason. Mz et Hu comme centres *cafetaleros*, Ja comme centre d'une zone d'élevage, Ix et So, par le « système canne à sucre » et les activités développées autour du barrage Miguel Alemán, connecté à un centre agro-industriel comme Tuxtepec (deuxième ville de l'État de Oaxaca, après la ville éponyme). Même un petit bourg comme Ac ne fait que graviter autour de Te (San Jerónimo Tecoatl), ancien relais *cafetalero*, lui-même issu de l'ancienne hégémonie micro-régionale de San Antonio Eloxochitlan, aujourd'hui lieu de résilience d'une économie davantage vivrière et de subsistance autour de la *milpa* – caractéristique partagée par Mz également. Toute la grappe ou la chaîne de dialectes Ji, Mg, Ay et Te a gravité autour du « système café » dirigé depuis Hu, de l'indépendance aux années 1980. Ce centre s'est reconverti en ville de services et gros bourg commercial, et s'alimente également des économies de survie de hameaux (ou *dependencias*) des alentours, comme San Andrés Hidalgo, resté hors du « système café » et ayant plus longtemps conservé sa tradition *milpera*. Enfin, le paradoxe de la *robustesse des structures et de l'intrication diasystémique* peut se décrire comme le fait que le diasystème mazatec est bien plus compact que diffus du point de vue des facteurs externes de cohésion, aussi bien géographiquement que démographiquement, mais aussi du point de vue de ses mécanismes, dont une clé est le jeu cyclique de compression-unification des gabarits morpho(no)logiques, comme nous l'avons vu aussi bien pour la formation des noms que pour la formation des verbes : les cycles de Gudschinsky aussi bien que l'architecture des systèmes de classes flexionnelles fondée sur la préverbation de verbes

légers de mouvement ou de causation, sont autant de mécanismes puissants et simples qui, relayés par la compacité des réseaux intercommunautaires dans l'aire mazatèque, garantissent la robustesse du système (des procédés simples et transparents) et l'intrications des solutions locales pour sérier et accommoder les lexèmes. Pour s'en rendre compte, il fallait allier la collecte des données sur le terrain, associée à une historiographie des modèles théoriques ayant permis à différents auteurs de décrire divers dialectes mazatec (Pike, 1948 ; Kirk, 1966 ; Gudschinsky, 1956, 1958a-b ; Jamieson, 1982 ; Bull, 1984), ainsi qu'un travail réflexif sur les structures grammaticales et phonologiques, en coopération avec les locuteurs[26].

Le graphe de la figure 11 *infra* et les explications qui rendent compte de cette constellation hybride, issue d'une *synthèse* entre de multiples points de vue (qualitatif et quantitatif) d'une part, et entre les faits de langues observables dans diverses composantes du lexique (substantifs et verbes) mais aussi les sous-systèmes morphologiques (systèmes de classificateurs nominaux et de classes flexionnelles verbales, ou « conjugaisons »), d'autre part, confirment l'avantage des *modèles de chaînes*, articulées en fonction de liens ethnolinguistiques, socioéconomiques, politiques et écologiques (François, 2011, 2017), sur les *modèles centrifuges* (Labov, Chambers et Trudgill). En revanche, le principe de la « cascade » et de la dynamique de ricochets par relais reste valide, mais c'est sa verticalité (psycho)sociale qui est discutable, non pas en soi, sur le plan purement idéologique (il serait naïf de projeter un égalitarisme de principe dans certaines sociétés plutôt que dans d'autres) mais, comme le fait remarquer le biologiste Edward O. Wilson « un mélange complexe et très calibré d'altruisme, de coopération, de compétition, de domination, de réciprocité, de défection et de tromperie » qui prévaut dans les sociétés humaines sur la simple et triviale « concurrence » ou « compétition » (Wilson, 2012). En outre, ce schéma vient apporter encore une *narration* sur la dynamique évolutive du réseau dialectal mazatec, du point de vue de la géohistoire, qui s'imbrique avec les précédentes sans les contredire, ni dans le détail, ni dans les grandes lignes, tout en reconfigurant les objets (les variétés dialectales) et les relations mutuelles que ceux-ci entretiennent entre eux.

Si l'on suit les propositions de Julien Pons (2007) sur l'articulation entre *facteurs fonctionnels, mécaniques* ou systémiques, internes (dans la langue), et *facteurs mutagènes* accidentels, externes (dans le temps et dans l'espace), d'ordre *géopolitique*, selon un tempo analogue à celui de l'« équilibre ponc-

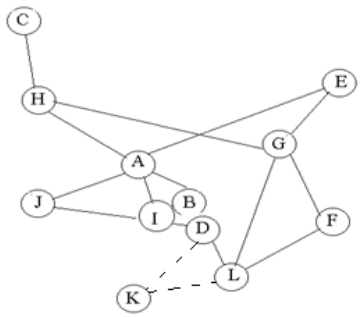


FIGURE 11. – Réticularité des affinités dialectales au sein du diasystème mazatec.

Légende :
C = Lo ; H = Te ; A = Hu ;
I = Ji ; J = Mz ; B = Mg ;
D = Ay ; K = Cq ; L = Ja ;
F = Do ; G = Ix ; E = So

26. *Cf.* très précisément, les ateliers suivants, qui se sont avérés indispensables pour modéliser le système de CF des dialectes du mazatec : à Huautla en 2012 (http://axe7.labex-efl.org/node/171), à San Mateo Yoloxochitlan en 2012 (http://axe7.labex-efl.org/node/87), à Corral de Piedra, près de Temascal et donc de So, en 2013 (http://axe7.labex-efl.org/node/123).

tué » de Dixon (1997), et que l'on envisage la dimension géopolitique à échelle interethnique au sein d'un ensemble national, comme le fait Danièle Dehouve pour les groupes ethnolinguistiques de l'État de Guerrero et du Mexique central (2003), alors on peut envisager une élégante synthèse (valant pour une narration heuristique, complémentaire de celle proposée par Gudschinsky [1955]).

Les cycles de Gudschinsky (1956) constituent plusieurs cercles de tendances systémiques de contraction des constituants des lexèmes, selon la description que nous en avons donné plus haut. Ces cercles sont comme les roues dentées et les roues pignons d'une montre suisse. Mais leur fonctionnement va être modulé par divers événements géopolitiques, au sens large, au cours de l'histoire, sans que l'on puisse pour autant se contenter d'un scénario évolutionniste à proprement parler. On peut imaginer qu'initialement, deux grands ensembles se forment dans le bassin de peuplement mazatec, sur les contreforts occidentaux de la Cuenca del Papaloapan : un groupe Hu-Mz-So d'une part, un autre Ja-Ix-Cq d'autre part, qui partage beaucoup avec So, moins avec Mz, et peu avec Hu. Le reste du parcours ethnohistorique de ce complexe diasystémique va être ponctué par des phases géopolitiques : individuation des centres urbains (ou cérémoniels, à l'époque précolombienne) de Hu, Mz et So d'une part, isolement de Cq (qui sera davantage en contact avec le cuicatec et la Cañada de Cuicatlán, et suivra son tropisme géopolitique) et rivalité de proches voisins entre les deux « cités » des basses terres centrales que sont Ja et Ix d'autre part. Au cours des deux derniers siècles, les systèmes mercantiles du café, de l'élevage et de la canne à sucre ont également eu une incidence géopolitique, à travers l'ordre socioéconomique des interactions et des complémentarités (terres, division du travail, migrations saisonnières, caciquisme, etc.) : Hu-Mz-Te ont constitué une hégémonie cafetière, autour de laquelle ont gravité Mg-Ji-Lo, dans les hautes terres, face aux économies et au pouvoir politique de Ja-Do et de Ix, tandis que So implosait sous la pression technocratique du barrage Miguel Alemán, qui a englouti ses terres et réduit à néant son hégémonie locale. Je subodore Ix d'avoir essaimé, à date ancienne, vers la périphérie des hautes terres, et que c'est de son mélange populationnel avec Hu qu'est issu le dialecte Te et son « bassin dialectal » du nord-ouest (San Antonio, San Lucas Zoquiapan, San Pedro Ocopetatillo) et son ultime extension diasystémique, très innovante, qu'est Lo (*cf.* Léonard, 2015). Géopolitiquement, Ix est l'un des dialectes les plus innovants, mais aussi probablement l'un des plus expansifs – à forte dynamique de *diastole*.

Je crois que c'est là l'une des grandes leçons que nous donne le LACITO : pas de linguistique théorique ouvrant des horizons nouveaux sans une imprégnation dans l'épaisseur empirique du terrain et dans la vie des langues à travers les sociétés dont elles sont le creuset socio-cognitif. C'est ce que l'équipe de l'ALMAZ a tenté de faire dans le projet résumé à grands traits dans le présent article, en associant à la fois des modèles théoriques en phonologie et en morphologie, des méthodes co-participatives de linguistique appliquée, des méthodes quantitatives de mesure de similarité géolectale, et une connaissance de l'historiographie de la description des différents dialectes de la langue aussi bien que du milieu humain de l'aire mazatèque, constitutive d'une « langue-monde », sur le plan de l'écologie humaine, environnementale et diasystémique.

Remerciements

Ce travail a bénéficié partiellement d'une aide de l'État gérée par l'Agence nationale de la recherche au titre du programme « Investissements d'Avenir » portant la référence ANR-10-LABX-0083, dans le cadre des opérations PPC11 (axe 1) et EM2 (axe 7), ainsi que d'un financement IUF, de 2010 à 2014, dans le cadre du projet MAmP (*cf.* http://jll.smallcodes.com/home.page). L'auteur remercie également les relecteurs du comité éditorial, pour leurs remarques stimulantes.

Bibliographie

ANGOUJARD Jean-Pierre, 1997. *Théorie de la syllabe*, Paris, éditions du CNRS.

—, 2006, *Phonologie déclarative*, Paris, éditions du CNRS.

BOBERG Charles, John NERBONNE et Dominic WATT (eds), 2018. *The Handbook of Dialectology*, Oxford, Wiley Blackwell.

BULL Brian, 1984. Aspect Formation of San Jeronimo Mazatec Verb, *SIL-Mexico Workpapers* 6, pp. 93-117.

CARRILHO Ernestina, Catarina MAGRO et Xosé ALVAREZ (eds), 2013. *Current Approaches to Limits and Areas in Dialectology*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing.

CHAMBERS J.K. et Peter TRUDGILL, 1980. *Dialectology,* Cambridge, Cambridge University Press.

DEHOUVE Danièle, 2003. *La géopolitique des Indiens du Mexique : du local au global*, Paris, éditions du CNRS.

DIXON Robert M. W., 1997. *The Rise and Fall of Languages*, Cambridge, Cambridge University Press.

FULCRAND Julien, 2017. Les changements en chaîne historiques confrontés à la phonologie moderne. Propulsion et traction modélisées par deux approches de préservation, thèse de doctorat, Lille III.

FRANÇOIS Alexandre, 2011. Social ecology and language history in the northern Vanuatu linkage: a tale of divergence and convergence, *Journal of Historical Linguistics* 1, 2, pp. 175-246.

—, 2017. Méthode comparative et chaînages linguistiques : Pour un modèle diffusionniste en généalogie des langues, *in* J. L. Léonard (éd.), *Diffusion : implantation, affinités, convergence*, Paris/Leuven, Peeters, Mémoires de la Société de linguistique de Paris XXIV, pp. 43-82.

GARDETTE Pierre, [1970]-1983. Rencontre de synonymes et pénétration du français dans les aires marginales, *Revue de linguistique romane* 34, pp. 280-305, repris *in* B. Horiot, M.-R. Simoni et G. Straka (éds) : Pierre Gardette : *Études de géographie linguistique*, Strasbourg, Klincksieck, pp. 521-546.

GOLSTON Chris et Wolfgang KEHREIN, 1998. Mazatec onsets and nuclei, *International Journal of American Linguistics* 64, 4, pp. 311-337.

GOLSTON Chris et Wolfgang KEHREIN, 2004. A prosodic theory of laryngeal contrasts, *Phonology* 21 (1-33) (http://zimmer.csufresno.edu/~chrisg/).

GUDSCHINSKY Sarah, 1955. Lexico-Statistical Skewing from Dialect Borrowing, *International Journal of American Linguistics* 21, 2, pp. 138-149.

—, 1956. Proto-Mazatec Structure, Master of Art, Thesis, Université de Pennsylvania.

—, 1958a. *Proto-Popotecan. A Comparative Study of Popolocan and Mixtecan,* Baltimore, Waverly Press, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics, Memoir 15; Supplement

to International Journal of American Linguistics 25, 2.

—, 1958b. Mazatec dialect history, *Language* 34, pp. 469-481.

Heeringa W., 2004. Measuring dialect pronunciation differences using Levenshtein distance, Ph.D. Dissertation, University of Groningen.

Iordan Iorgu et John Orr, 1937. *An Introduction to Romance Linguistics : Its Schools and Scholars*, London, Methuen (trad. italienne par L. Borghi Cedrini, 1973 : *Introduzione alla linguistica romanza*, Turin, Einaudi).

Jamieson Carole Ann, 1982. Conflated subsystems marking person and aspect in Chiquihuitlán Mazatec verb, *International Journal of American Linguistics* 48, 2, pp. 139-167.

Kirk Paul Livingston, 1966. Proto-Mazatec phonology, PhD dissertation, University of Washington (http://axe7.labex-efl.org/node/145).

Labov William, 1994. *Principles of Linguistic Change*, Volume 1: Internal Factors, Oxford, Basil Blackwell.

—, 2002. Pursuing the Cascade Model, *in* D. Britain and J. Cheshire (eds), *Social Dialectology: In Honor of Peter Trudgill*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 9-22.

Léonard Jean Léo, 2010a. Diasystème et spécification de traits en tu'un savi (mixtecan, otomangue oriental), *Bulletin de la Société linguistique de Paris* 55, pp. 265-326.

—, 2010b. Enquêtes exploratoires pour l'almaz (Atlas Lingüístico Mazateco). Élicitation croisée, entre typologie et codification d'une langue otomangue, Grenoble, *Géolinguistique* 11, pp. 59-109.

—, 2012. *Éléments de dialectologie générale*, Paris, Michel Houdiard.

—, 2015. *An xo'boo* (mazatec de Puebla) : un fil d'Ariane écolinguistique dans le labyrinthe dialectal mazatec, *in* K. Djordjevic (éd.), *Les minorités invisibles : diversité et complexité (ethno)sociolinguistiques*, Paris, M. Houdiard, pp. 290-304.

Léonard Jean Léo et Alain Kihm, 2010. Verb inflection in Chiquihuitlán Mazatec: a fragment and a pfm approach, *in* S. Müller (ed.), *Proceedings of the hpsg10 Conference*, Stanford, csli Publications, pp. 288-306 (https://csli publications.stanford.edu/HPSG/2010/leonard-kihm.pdf).

Léonard Jean Léo et Alain Kihm, 2012. Classes flexionnelles du mazatec et diasystème. Empirisme critique et formalisation, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 56, pp. 379-446.

Léonard Jean Léo et Alain Kihm (eds), 2014. *Patterns in Mesoamerican Morphology*, Paris, M. Houdiard.

Léonard Jean Léo,Vittorio Dell'Aquila et Antonella Gaillard-Corvaglia, 2012. The almaz (Atlas Lingüístico Mazateco): from geolinguistic data processing to typological traits, *stuf - Language Typology and Universals* 65, pp. 78-94.

Léonard Jean Léo, Gilles Polian, Els Heinsalu et Marco Patriarca, 2014. Variación dialectal de la morfología tseltal (Maya occidental) en los ámbitos morfológico, fonológico y léxico: un enfoque holístico del diasistema, *in* J. L. Léonard et A. Kihm (eds), *Patterns in Mesoamerican*

Morphology, Paris, M. Houdiard, pp. 280-303.

LÉONARD Jean Léo et Julien FULCRAND, 2015. Tonal Inflection and dialectal variation in Mazatec, *in* E. Palancar et J. L. Léonard (eds), *Tone & Inflection*, Berlin, Mouton de Gruyter, coll. Trends in Linguistics, Studies and Monographs 296, pp. 165-195.

LÉONARD Jean Léo et Julien FULCRAND, 2018. Inflectional Class Shifts in the Mazatec diasystem: innovation, contact and metatypy, *STUF - Language Typology and Universals* 71, 3, pp. 429-473.

LÉONARD Jean Léo et Julien FULCRAND (sous presse). Complexité de la flexion verbale dans les diasystèmes basque et mazatec : notes diasystémiques, *Lapurdum* 2015, 19, pp. 389-403.

LÉONARD Jean Léo *et al.*, 2016, Modular algorithmic complexity applied to the Mazatec diasystem, *in* J.-L. Léonard, D. Demolin et K.J. Avilés González (eds), *Proceedings of the International Workshop on Structural Complexity in Natural Language(s) (SCNL)*, Paris, colloque, mai 2016, Université de Paris 3 - Labex EFL (PPC11), accessible sur http://axe7.labex-efl.org/node/353.

LEVENSHTEIN Vladimir, 1966. Binary codes capable of correcting deletions, insertions, and reversals, *Soviet Physics Doklady* 10, 8, pp. 707-710.

LONGACRE Robert, 1957. Proto-Mixtecan*, International Journal of American Linguistics* 23, 4, pp. 1-195.

MCCARTHY John, 1986. OCP Effects: Gemination and Antigemination, *Linguistic Inquiry* 17, pp. 207-263.

MARLETT Stephen A., 1992. Nasalization in Mixtec languages, *IJAL* 58, 4, pp. 425-435.

PIKE Kenneth, 1948. *Tone Languages. A Technique for Determining the Number and Types of Pitch Contrasts in a Language, with Studies in Tonemic Substitution and Fusion*, Ann Arbor, University of Michigan Press (rééditions : 1949, 56, 57, 61).

PIKE Kenneth L. et Eunice PIKE, 1947. Immediate constituents of Mazatec Syllables, *International Journal of American Linguistics* 13, pp. 78-91.

PONS Julien, 2007. L'articulation entre les conditionnements internes et externes en phonologie diachronique illustrée par l'évolution du phonétisme hispanique. Traité de phonologie diachronique, thèse de doctorat, Paris IV, dir. Marie-France Delport.

POPPER Karl, 1934. *Logik der Forschung. Zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*, Wien, J. Springer (trad. française par N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, 1973. *La logique de la découverte scientifique,* Paris, Payot).

SCHEER Tobias, 2015. *Précis de structure syllabique, accompagné d'un apparat critique,* Lyon, ENS éditions.

SCHWARTZ Diana Lynn, 2016. Transforming the tropics: development, displacement, and anthropology in the Papaloapan, Mexico, 1940s-1970s, PhD dissertation, Department of History, Chicago, University of Chicago.

STUMP Gregory T., 2001. *Inflectional Morphology. A Theory of Paradigm Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.

Trudgill Peter, 1974. Linguistic change and diffusion: description and explanation in sociolinguistic dialect geography, *Language in Society* 3, pp. 215-246.

Tunkelo E. A., 1946. *Vepsän kielen äännehistoria*, Helsinki, Suomalainen Kirjallisuuden Seura.

Ulfsbjorninn Shanti, 2016 (09/03). Conférence : Compounding and Proclisis in Italian and English. Syntactic or phonological variation, Linglunch, Queen Mary, University of London, exemplier.

Wallerstein Immanuel, [2004]-2006. *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, trad. par C. Horsey et F. Gèze, Paris, La Découverte.

Weinreich Uriel, 1954. Is a structural dialectology possible?, *Word* 4, pp. 388-400.

Wilson Edward O., 2012. *The Social Conquest of Earth*, London, Liveright, trad. française par M.-F. Desjeux, *La conquête sociale de la Terre*, Paris, Flammarion.

❖

Le Mazatec : un terrain-monde

Résumé

Le mazatec, langue otomangue orientale du sud-ouest du Mexique, constitue un terrain-monde pour la linguistique théorique et descriptive. Les premiers travaux sur ce diasystème remontent à une linguiste du SIL (Summer Institute of Linguistics), Sarah Gudschinsky, qui a proposé une théorie des cycles évolutifs dans le réseau dialectal mazatec à partir de ses premières enquêtes de terrain dans quelques localités. Depuis, d'autres linguistes du SIL comme Kenneth, Carole Ann Jamieson et Eunice Pike ou Paul L. Kirk ont contribué à décrire cette langue et ses dialectes, en faisant progresser de manière décisive la linguistique générale (constituance syllabique, classes flexionnelles, etc.). L'enquête ALMaz (2010-17 *Atlas Lingüístico Mazateco*) a pris le relais, dans une perspective qui allie typologie, dialectologie générale, théorie de la complexité, phonologie et morphologie déclarative, mais aussi écologie diasystémique et anthropologie culturelle. Elle vient compléter l'apport des premiers descripteurs, dans une perspective à la fois interdisciplinaire et cumulative que ne renierait aucunement le LACITO, car cette démarche est au cœur de sa vision des langues du monde.

Mots-clés : Dialectologie, diasystème, écologie linguistique, modélisation, cyclicité, Mazatec, Otomangue

Mazatec: A World in Miniature

Abstract

Since the first attempts to describe its dialect network, Mazatec, an Eastern Oto-Manguean language spoken in South-Eastern Mexico, has turned out to be a cornerstone for general and descriptive linguistics. First came surveys by eminent figures from the SIL (Summer Institute of Linguistics), such as Sarah Gudschinsky (on the cyclicity of contraction rules in lexical couplets), Kenneth & Eunice Pike (on syllabic constituents), Paul L. Kirk (on comparative phonology) and Carole Ann Jamieson (on conflating inflectional classes). More recently, the ALMaz (2010-17 Atlas Lingüístico Mazateco) took over these results, from an interdisciplinary standpoint (theoretical dialectology, Complexity Theory, declarative phonology and morphology, diasystemic ecology and cultural anthropology), in order to provide an overview of the complex interplay of internal and external factors underlying variation in the Mazatec dialect network. We suggest this approach is typical of the LACITO doctrine: language as a human factor, instead of a merely cognitive device.

Keywords: *Dialectology, Diasystem, Linguistic ecology, modeling, cyclicity, Mazatec, Otomanguean*

Presentative demonstratives in Kambaata from a Cushitic perspective

by

Yvonne TREIS

Demonstratives are among the first elements that are learned and recorded when documenting little-known languages. In the typological literature, demonstrative systems are categorized, among others, according to the number of deictic distinctions made (e.g. whether a language has only a 2-term system distinguishing between proximal and distal deixis or whether the system is more elaborate; see e.g. Anderson and Keenan, 1985: 280-295). Demonstratives are furthermore classified by the syntactic contexts in which they can be used. Diessel (1999) distinguishes the following four types of demonstratives (1999: 57f): (i) pronominal demonstratives (1), which are used independently, in place of a noun, in argument position of verbs and adpositions, (ii) adnominal demonstratives (2), which are used adnominally and modify the head noun in an NP, (iii) adverbial demonstratives, which function as verb modifiers and indicate the location of an event or situation (3), and (iv) identificational demonstratives, which are used in copular and non-verbal clauses (4). Languages may use the same morphosyntactic type of demonstrative in all four syntactic contexts or have two, three or four different formally distinguished demonstrative types: demonstrative pronouns vs. demonstrative determiners vs. demonstrative adverbs vs. demonstrative identifiers. English, for instance, does not have a dedicated type of demonstrative identifiers and uses demonstrative pronouns in the syntactic contexts (1) and (4). In contrast, languages such as Western Bade, Kilba and Duwai (Chadic) distinguish between demonstrative pronouns and identifiers (Diessel, 1999: 78-88);[1] see the Western Bade masculine singular

1. But these languages may neutralize the distinction between, for instance, pronominal and adnominal demonstratives. Diessel (1999: 91f) gives the example of Pangasinan (Central-Eastern Malayo-Polynesian) for a language distinguishing between all morphosyntactic types of demonstratives.

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 343-369

demonstrative identifier, *m̀sàa* (5), which contrasts with the masculine singular demonstrative pronoun *m̀só*.

(1) Pronominal: ***These*** *are my favorites.*
(2) Adnominal: ***This*** *dessert is almost too beautiful to eat.*
(3) Adverbial: *We found him* ***there*** *in the morning.*
(4) Identificational: ***This*** *is my favorite.*
(5) Western Bade (Chadic)

m̀sàa	*wúnáajàaŋíi*
this/here	your.dog

'Here's your dog.' (Schuh, 1977: 20, quoted after Diessel, 1999: 82)

Diessel defines "demonstrative identifiers" – a demonstrative type that is little recognized in the typological literature – as "demonstratives in copular and nonverbal clauses that are categorially (i.e. formally) distinguished from demonstratives in other contexts" (1999: 6). He does not make explicit whether he considers formally distinct demonstratives in copular/non-verbal clauses to be "demonstrative identifiers" only if they occur in the subject slot or whether dedicated demonstratives serving as copula complements or non-verbal predicates would also qualify as "demonstrative identifiers". Furthermore, the distinction between "demonstrative identifiers" and "sentential demonstratives" is not elaborated on in much detail. Sentential demonstrative such as French *voilà* 'here (it) is', Latin *ecce*, and Russian *vot*, are characterized as being "similar" in function but "syntactically more independent" than demonstrative identifiers and as being "more commonly used as one word utterances" (1999: 79). He admits that his distinction between identifiers and sentential demonstratives is "not clear-cut" (1999: 79).

In the present paper, a language is discussed which makes a clear-cut formal distinction between three morphosyntactic demonstrative types: (i) pronouns, (ii) adjectives and (iii) presentatives. Type (i) and (ii) can readily be matched with demonstrative pronouns and demonstrative determiners in Diessel's (1999) typology.[2] Kambaata, the language under study, has *no* dedicated morphosyntactic type of demonstrative adverbs. As the language has an elaborate nominal case system (pp. 346-348, pp. 351-353), demonstrative pronouns can be used adverbially if they are marked for one of the various adverbial cases (e.g. the locative and the oblique

2. I prefer to use the term "demonstrative adjective" over "demonstrative determiner" for the adnominal demonstratives in Kambaata, as they share morphosyntactic features with members of the word class of adjectives (see pp. 349-351).

case); see *kánne* 'here, on/in/at this' in (6), which is the oblique case form of the demonstrative pronouns *káan* (P_DEM1.mACC) / *kúun* (P_DEM1.mNOM).

(6) *Éger(-i),* *át* *kánne* *m-á* *at-táyyoont*?
wait-2sIMP 2sNOM P_DEM1.mOBL what-mACC do-2sPROG
'Hang on, what are you doing here?' (Saint-Exupéry, 2018: 12)

Kambaata also uses demonstrative pronouns in copula clauses: pronouns marked for nominative case are used as subjects (7), and pronouns marked for predicative case serve as copula complements (8). So no dedicated type of demonstrative identifiers (in the sense of Diessel, 1999) seems to be definable.

(7) *Tíin* *azzáz-u-ta-'nne*
P_DEM1.fNOM order-fPRED-fCOP2-L<1sPOSS>
'This is my order.' (Saint-Exupéry, 2018: 37)

(8) *Kánnee-t* *xáll-a*
P_DEM1.mPRED.VV-COP3 only-mPRED
isso'óo *culú=ass-ano-ssá-a*
3pDAT please.IDEO=do-3mIPV-3pO.REL-NMZ1a.mNOM
'What pleases them is only this.' (Saint-Exupéry, 2018: 67)

However, I am going to argue in this paper that Kambaata has a dedicated morphosyntactic type of presentative demonstratives, which are exclusively used in predicative function without an accompanying copula – the Kambaata presentatives thus match what Diessel calls "sentential demonstratives". Rather than identifying a referent from a group of possible referents (see the demonstrative pronoun used as non-verbal predicate in (8): among all potential pleasing things, what pleases them is this), presentative demonstrative present entities by establishing their existence and locating them in space. The existence of dedicated presentative demonstratives in Kambaata had escaped me for years. I always considered the independent morpheme *kú'nn* in (9), an example from the corpus of locally edited Kambaata publications, to be an interjection. Interjections form a word class of their own in Kambaata: they are characterized by being morphologically invariant and extra-syntactic, and by constituting a prosodic phrase on their own. At first sight, all these features also seemed to fit *kú'nn.*

(9) *Aayíchch* *daqqan-teenánta* *y-itáa-'e* *bagáan*
Mum.fNOM meet.REC-2pIPV say-3fIPV-1sO CONTR
kú'nn *daqqam-mu'nnáan* *kabar-ée* *iill-íneemm*
? meet.REC-1pNCO today-mDAT reach-1pPRF
(From a letter in which a boy writes to his unknown half-brother) 'Mum used to tell me "You will meet (one day)" but – Look! – we haven't met up to today.' (Kambaatissata, 1989: 8.21)

When in 2016 I overheard a Kambaata speaker using the word in an entirely different context (10), I realized in the ensuing discussion that *kú'nn* belonged in fact to a fairly elaborate paradigm of presentative demonstratives that had been overlooked in all earlier descriptions of the language – most notably in the chapters on demonstratives in Treis (2008: 322-326; 360-382).

(10) *kú'nn*
PRES_DEM1.m
(Context: Speaker A, who is blind, has heard that coffee has been served. He cannot find his coffee cup on the table in front of him and asks where it is. Speaker B picks up the cup, hands it over to him and says:) 'Here he (= the coffee: *buná* (masculine gender) 'coffee') is!' [Overheard]

The present paper is intended to close this gap in the grammatical documentation of Kambaata and to analyze in detail the morphology and the functions of presentative demonstratives. The discussion is embedded in its genetic context by comparing the Kambaata system to that of related Cushitic languages. First, some introductory information on Kambaata is provided (pp. 346 *sq.*). Chapter "Adjectival and pronominal demonstratives" (pp. 349 *sq.*) summarizes the main characteristics of the demonstrative system: demonstrative adjectives (p. 349) and with demonstrative pronouns (p. 351). Chapter "Presentative demonstrative" (p. 353) constitutes the core of the paper and divides into a section on the morphology (p. 354) and a section on the two major functions of demonstrative presentatives (p. 356). Chapter "Presentative imperatives" (pp. 358 *sq.*) draws attention to demonstrative-based presentatives with verbal features (so-called presentative imperatives). In the following Chapter (p. 361), the Kambaata system is compared to that of other related Cushitic languages before the conclusion (p. 365).

Sociolinguistic information and typological profile

Kambaata is a Highland East Cushitic (HEC) language spoken by more than 600,000 speakers (Central Statistical Agency, 2007: 74) in the Kambaata-Xambaaro Zone in the South of Ethiopia. The immediate neighbors are speakers of other HEC languages (Hadiyya and Alaaba) and Ometo languages of the Omotic family (Wolaitta and Dawro). The most widespread second language of Kambaata speakers is the Ethiopian lingua franca Amharic. Kambaata is used as a medium of instruction in public primary schools and taught as a subject up to grade 12; in 2018, Wachamo University started a Kambaata language B.A. program on its Duuraame campus in the Kambaata-Xambaaro Zone. The official Kambaata orthography is based on the Roman script (Treis, 2008: 73-80; Alemu, 2016) and follows the spelling conventions of the Oromo *Qubee* script. The Kambaata orthography is adopted in

this contribution with only one minor adaptation: phonemic stress is consistently marked throughout the paper by an acute accent. The following Kambaata graphemes are not in accordance with the IPA conventions: <ph> /p'/, <x> /t'/, <q> /k'/, <j> /dʒ/, <c> /tʃ'/, <ch> /tʃ/, <sh> /ʃ/, <y> /j/ and <'> /ʔ/. Geminate consonants and long vowels are marked by doubling, e.g. <shsh> /ʃː/ and <ee> /eː/.

Despite having been taught in school, Kambaata has remained an overwhelmingly oral language. Recent years, however, have seen an increase in local Kambaata publications so that fieldwork data can more and more be supplemented with and compared to written sources. Most of the data on which this contribution is based was collected and/or verified during fieldtrips in 2016 and 2017.

Kambaata is agglutinating-fusional and strictly suffixing. Its constituent order is consistently head-final; hence all modifiers precede the noun in the noun phrase, and all dependent clauses precede independent main clauses. The last constituent in a sentence is usually a fully finite main verb or a copula. The following open word classes can be defined on morphosyntactic grounds: nouns, adjectives, verbs, ideophones and interjections. (Verbs and ideophones will not concern us any further in this paper.) Kambaata is a nominative-accusative language; the nominative is the subject case; the accusative marks direct objects and certain adverbial constituents, it also serves as the citation form of nouns and adjectives. Nouns are marked for gender (masculine vs. feminine); as in French, the assignment of grammatical gender is mostly arbitrary, with the exception of nouns referring to human beings and higher animals. Furthermore, nouns distinguish nine case forms, all of which are marked by a segmental suffix and a specific stress pattern (Table 1).[3]

TABLE 1. – Case paradigm of a masculine and a feminine noun

		dum-á (m.) 'back room'	*gat-í-ta* (f.) 'backyard'
Accusative	ACC	*dum-á*	*gat-í-ta*
Nominative	NOM	*dúm-u*	*gát-i-t*
Genitive	GEN	*dum-í*	*gat-é*
Dative	DAT	*dum-íi(-ha)*	*gat-ée(-ha)*
Ablative	ABL	*dum-íichch*	*gat-éechch*
Instrumental/Comitative/Perlative	ICP	*dum-íin*	*gat-éen*
Locative	LOC	*dum-áan*	*gat-éen*
Oblique/Vocative	OBL	*dúm-a*	*gát-e*
Predicative (with COP2)	PRED	*dúm-a*	*gát-i*

3. Nouns fall into 21 declensions, of which 9 are feminine and 12 masculine (Treis, 2008: 103).

Attributive adjectives agree with their head noun in case and gender.[4] The case system of attributive adjectives is reduced to three forms, namely nominative, accusative and oblique, with the oblique form marking agreement with non-nominative/non-accusative (e.g. ablative [11]) head nouns. Adjectives can furthermore be used as the head of an NP – see the proprietive adjectives in (12) – without having to undergo nominalization; as NP heads, they display the full nominal case potential (9 cases).

(11) *(...) fárr-aa* *haqq-íichch* *fárr-at* *íll-iti-i*
bad-mOBL tree-mABL bad-fNOM seed-fNOM-ADD
danáam-o *haqq-íichch* *danáam-it* *íll-iti-i*
good-mOBL tree-mABL good-fNOM seed-fNOM-ADD
plaaneet-áan-ta-s *he'-áa-haa*
planet-mLOC-L-3mPOSS exist-3fIPV.REL-mCOP2
'(...) there were bad seeds from bad plants (lit. trees) and good seeds from good plants on his planet.' (Saint-Exupéry, 2018: 22)

(12) *Arrab-áam-u* *bagaz-aam-ú* *uurr-is-áno*
tongue-PROP-mNOM spear-PROP-mACC stand-CAUS1-3mIPV
'A talkative (person) stops an armed (lit. spear-having) (person).' (Alamu and Alamaayyoo, 2017: 18)

Depending on their morphosyntactic properties, the (macro-)word class of adjectives divides into true adjectives, (cardinal) numerals and demonstrative adjectives (pp. 349-351). All sub-classes of adjectives show case and gender agreement in attributive function.

Pronouns form a heterogeneous closed word class. Kambaata distinguishes between personal pronouns, interrogative pronouns and demonstrative pronouns (p. 351). In the same way as nouns, all free-standing pronouns[5] have to be marked for case according to their syntactic function or semantic role in the clause. Personal pronouns only distinguish gender in the third person, *ís* 3mNOM 'he' vs. *íse* 3fNOM 'she'. Interrogative pronouns either have a fixed gender like nouns (e.g. *m-á* (mACC) 'what') or vary for gender (e.g. *hakkáan* 'which one (mACC)' – *hattáan* 'which one (fACC)'). Gender and case marking of demonstrative pronouns is discussed in detail below.

4. Adjectives fall into 5 declensions (Treis, 2008: 256).
5. Kambaata also has dependent (affixal) pronouns (Treis, 2008: 338-352).

Adjectival and pronominal demonstratives

This section provides the necessary background information on the Kambaata demonstrative system that will permit us to view the discussion on presentative demonstratives in a wider context. Firstly, the language makes an important distinction between adjectival (adnominal) demonstratives (pp. 349-351) and pronominal demonstratives (pp. 351-353).[6] In both morphosyntactic sub-types, forms of four deictic dimensions are distinguished: proximal (DEM1), medial (DEM2), contrastive (DEM3) and distal (DEM4). As will become clear below, there is a straightforward formal relation between proximal and medial forms on the one hand and contrastive and distal forms on the other hand. Like all members of the word classes of nouns, adjectives and pronouns (pp. 346 *sq.*), demonstratives are marked for case and gender.

Adjectival demonstratives

Adjectival demonstratives, glossed A_DEM, are used as modifiers in the NP;[7] see, for instance, *kánn* 'this (m)' modifying *shaaf-í* '(of) sand' in (13). They cannot become NP heads if the head noun is dropped. (See also ex. (20), which contains the adjectival demonstrative *tánn* 'this (f)'.)

(13) *Kánn* *shaaf-í* *al-éen* *he'-áni-yan*
A_DEM1.mOBL sand-mGEN top-mLOC exist-3mICO-DS
haww-íinee-t *xuud-daantí-i*
problem-mICP.VV-COP3 see-2sIPV.REL-NMZ1a.mNOM
(Context: The chameleon sits down on a sandy spot and turns yellowish.) 'It is (only) with difficulties that you can see her on this sand.' [TD2016-02-11_001]

Adjectival demonstratives have the typical 3-case/2-gender system of attributive adjectives to mark agreement with the head of an NP. Number is not marked (Table 2). The oblique forms, which are used with non-accusative/non-nominative nouns, tend to be phonologically reduced in natural allegro speech. The distinction between accusative and oblique forms is thus on the way to being neutralized; see that the short oblique forms are identical to the accusative forms.

6. Note that throughout this paper the terms "adjectival demonstrative" and "demonstrative adjective" as well as "pronominal demonstrative" and "demonstrative pronoun" are used interchangeably.

7. There is one exception to this rule. If the demonstrative adjective combines with a definiteness morpheme, e.g. *ka-s* A_DEM1.mACC-DEF 'this (one of the aforementioned group)', it can serve as the head of an NP.

TABLE 2. – Proximal ('this') and medial ('that') demonstrative adjectives

Deictic Dimension	Gender	ACC	NOM	OBL
DEM1	m	*ka*	*ku*	*ka ~ kán ~ kánn*
	f	*ta*	*ti*	*ta ~ tán ~ tánn*
DEM2	m	***hík**ka*	***hík**ku*	***hík**ka ~ **hik**kán ~ **hik**kánn*
	f	***hít**ta*	***hít**t*	***hít**ta ~ **hit**tán ~ **hit**tánn*

The highlights in bold in the above table are meant to show that medial forms are probably historically derived from proximal forms: DEM2 < **hi*(C)-DEM1. In the synchronic state of the language, there is no morpheme **hi*(C)-. The same formal relation is observed in the paradigm of the contrastive and distal demonstratives (Table 3): DEM 4 < **hi*(C)- DEM 3.

TABLE 3. – Contrastive ('the other') and distal ('that far') demonstrative adjectives

Deictic Dimension	Gender	ACC (= OBL)	NOM
DEM3	m	*káaph*	*kúuph*
	f	*táaph*	*tíiph*
DEM4	m	***hik**káaph*	***hik**kúuph*
	f	***hit**táaph*	***hit**tíiph*

While the distinction between accusative and oblique is retained for proximal and medial forms in careful speech, this distinction is entirely absent in the paradigms of contrastive and distal demonstratives.

Proximal forms (DEM1) identify referents located close to the speaker. Medial forms (DEM2) identify referents located at a medium distance from the speaker, irrespective of the position of the hearer. Distal forms (DEM4) identify referents located very far from the speaker, e.g. at the horizon or far up on Hambarrichcho, the mountain massif in the center of the Kambaata country. Contrastive (DEM3) forms are employed in situations where two possible referents are contrasted, e.g. *I want that book, not this book*. In such a situation a Kambaata speaker would use the proximal demonstrative for *this* and the contrastive demonstrative for *that*.[8] Two examples from my corpus are given below.

(14) *Ka* *wud-uhá-a* *káaph* *wud-uhá-a*
A_DEM1.mACC side-mACC-ADD A_DEM3.mACC side-mACC-ADD
laq-án *barg-í* *qúbb=y-áan* *xúujj-o-'e*
direct_oneself-3mICO add-3mPCO bend_down.IDEO=say-3mICO see-3mPFV-1sO
(A pair of shoes in a shop explains how it was tested by a customer:) 'He walked this way (to this side) and that way (to the other side) repeatedly and bent down to look at me.' (Kambaatissata, 1989: 3.48)

8. It remains to be examined whether DEM3 only establishes a contrast to the proximal demonstrative or whether it could also pair with the medial and distal demonstratives.

(15) *Ánn-unku-s* *ciil-á-s* *áff* *káaph*
father-mNOM<N>-DEF child-mACC-3mPOSS take.3mPCO A_DEM3.mACC
ciil-í *ann-í* *min-í* *márr-o.*
child-mGEN father-mGEN house-mACC go-3mPFV
(Context: One day two children quarreled. One of them went home, crying, and told his father what had happened.) 'The father took his child and went to that (i.e. the other) child's father.' [Fn_MA2002-10-31_father&son_story]

The literature on the functions of demonstratives discusses the use of proximal, medial and distal demonstratives in situations in which demonstratives are employed to contrast possible referents (see, especially, Meira and Terrill, 2005). However, I am only aware of two descriptions in which languages are said to have *dedicated* contrastive demonstratives. In the grammar of Alaaba, a language that is a direct neighbor of Kambaata, its closest relative and mutually intelligible with it, Schneider-Blum (2007: 180) also presents a demonstrative system with four deictic dimensions. The forms are almost identical to that of Kambaata. However, Schneider-Blum (2007) interprets DEM3, e.g. *kap'(i)* [mACC], as marking far, non-visible deixis and DEM4, e.g. *hikkap'(i)* [mACC], as marking far deixis and a contrast to DEM3. This interpretation is not reflected in her data, where DEM3 regularly contrasts with DEM1,[9] and there is thus strong reason to believe that DEM3 (and not DEM4) is the contrastive demonstrative in Alaaba. In their grammar of Gamo, an Omotic language spoken in the South of Ethiopia (but not in direct neighborhood of Kambaata), Hayward and Eshetu (2014: 115, 336, 533f) label dedicated contrastive demonstratives "allogenous" and describe them as "direct[ing] attention away from the expected object of discussion" (2014: 115).

Pronominal demonstratives

Pronominal demonstratives constitute the most elaborate (pro)nominal paradigms of the language. They have a 10-case system (Table 4 and 5). In all cases except the oblique[10] and the directional, the pronouns are marked for gender and number. The distinction between masculine and feminine plural forms is a noteworthy feature of the demonstrative pronoun paradigms, because nowhere else

9. See e.g. the DEM3 example (396) in Schneider-Blum (2007: 141). The Alaaba grammar contains no DEM4 examples at all.

10. The oblique of the (pro)nominal case system should not be confused with the oblique of the attributive (adjectival) case system. The former marks (i) unmodified (pro)nouns in adverbial functions that express static locations or instruments and (ii) nouns in their address form (Treis, 2008: 110f, 123-126), while the latter is used to signal agreement with non-accusative/non-nominative head nouns (pp. 346 *sq.*).

does Kambaata make a gender distinction in the plural. The plural forms have developed fairly recently and resulted in the fusion of demonstrative adjectives with a plural nominalizer (and former noun) =*r(r)a* (Treis, 2008: 240-243).

TABLE 4. – Proximal ('this one') and medial demonstrative pronouns ('that one')

	m	f	mp	fp
ACC	*(hik)káan*	*(hit)táan*	*(hik)kará*	*(hit)tará*
NOM	*(hik)kúun*	*(hit)tíin*	*(hik)kurú*	*(hit)tirú*
GEN	*(hik)kanní*	*(hit)tanné*	*(hik)karrí*	*(hit)tarrí*
DAT	*(hik)kannii(ha)*	*(hit)tannée(ha)*	*(hik)karríi(ha)*	*(hit)tarríi(ha)*
ABL	*(hik)kanníichch*	*(hit)tannéechch*	*(hik)karríichch*	*(hit)tarríichch*
ICP	*(hik)kanníin*	*(hit)tannéen*	*(hik)karríin*	*(hit)tarríin*
LOC	*(hik)kannéen*	*(hit)tannéen*	*(hik)karráan*	*(hit)tarráan*
OBL	*(hik)kánne*	-	-	-
DIR	*(hik)kabá*	-	-	-
PRED-COP3	*(hik)kánnee-t*	*(hit)tánnee-t*	*(hik)kárraa-t*	*(hit)tárraa-t*

TABLE 5. – Contrastive ('the other') and distal demonstrative pronouns ('that one far')

	m	f	mp	fp
ACC	*(hik)káaph*	*(hit)táaph*	*(hik)kaaphíra*	*(hit)taaphíra*
NOM	*(hik)kúuph*	*(hit)tíiph*	*(hik)kuuphíru*	*(hit)tiiphíru*
GEN	*(hik)ka'í*	*(hit)ta'é*	*(hik)kaaphirí*	*(hit)taaphirí*
DAT	*(hik)ka'ii(ha)*	*(hit)ta'ée(ha)*	*(hik)kaaphiríi(ha)*	*(hit)taaphiríi(ha)*
ABL	*(hik)ka'iichch*	*(hit)ta'éechch*	*(hik)kaaphiríichch*	*(hit)taaphiríichch*
ICP	*(hik)ka'iin*	*(hit)ta'éen*	*(hik)kaaphiríin*	*(hit)taaphiríin*
LOC	*(hik)ka'éen*	*(hit)ta'éen*	*(hik)kaaphiráan*	*(hit)taaphiráan*
OBL	*ká'e* (DEM3) *híkka'e* (DEM4)	-	-	-
DIR	*(hik)ka'íta*	-	-	-
PRED-COP3	*ká'ee-t* (DEM3) *híkka'ee-t* (DEM4)	*tá'ee-t* (DEM3) *hítta'ee-t* (DEM4)	?	?

The demonstrative pronouns given in Table 4 and 5 are used to identify referents belonging to various ontological types: human beings, animals, objects, events/situations and locations; only the oblique (OBL) and directional (DIR) forms are restricted to static locations and directions, respectively, e.g. *híkka'e* (OBL) 'over there (far)' (24) and *hikka'íta* (DIR) 'to over there (far)'. The following examples illustrate the use of demonstrative pronouns in different syntactic functions, as direct object (16), subject (17) and predicate (18).

(16) *Hikkáan* *áaqq-i!*
P_DEM2.mACC take-2sIMP
'Take that (one)!' (Speaker refers to an item at some distance away) [Elicited]

(17) *Hittiiphíru* *ay-e-'ée-taa-n?*
P_DEM4.fpNOM who-m-ASSOC.fPRED-fCOP2-Q
'Who are those (ones) over there?' (Speaker refers to women who are approaching from far) [Elicited]

(18) *Qakkíchch-u* *láah-u* *uull-á* *al-éen*
little-mNOM prince-mNOM earth-fGEN top-mLOC
dirr-í=ké' *fanqáll* *ammóo* *bá'*
descend-3mPCO=SEQ return.3mPCO but disappear.3mPCO
fajj-ó *má'nn-it* *tánnee-t*
do_completely-3mPFV.REL place-fNOM P_DEM1.fPRED.VV-COP3
'The place where the little prince had come down to Earth and from where he returned (back home) forever is this (here).' (Saint-Exupéry, 2018: 95)

When used in predicate function, all demonstrative pronouns are marked for the predicative case (Table 4 and 5) and combine with the copula 3, which consists of a marker *-t* and triggers lengthening of preceding vowels. Copula 3 is one out of four copulas that Kambaata has at its disposal (Treis, 2008: 397-436).

The proximal (DEM1), medial (DEM2) and contrastive (DEM3) demonstratives are used exophorically, with reference to non-linguistic entities in the speech situation and mostly accompanied with a pointing gesture, and endophorically, with reference to linguistic entities in discourse. There is no clear evidence (yet?) for the endophoric use of distal demonstratives. More details on the morphology, syntax and discourse use of adjectival and pronominal demonstratives can be found in Treis (2008: §8.3 and §9.3). An analysis of manner, quality, degree and quantity demonstratives is found in Treis (2019).

Presentative demonstratives

After having summarized the formal properties and the functions of adjectival and pronominal demonstratives in the preceding sections, the present section is dedicated to the morphology and syntax (pp. 354-356) and the use (pp. 356-358) of presentative demonstratives – a demonstrative type which has so far not been described for any Highland East Cushitic language.

Morphology

Three deictic dimensions are distinguished in the paradigm of presentative demonstratives: proximal (DEM1), medial (DEM2) and distal (DEM4). Whereas there are dedicated contrastive (DEM3) adjectival and pronominal demonstratives, no equivalent presentative demonstratives exist; the hypothetical forms **kuuphíin, *tiiphíin* etc. were rejected by native speakers.

TABLE 6. – Presentative demonstratives

		m	f	mp	fp
Proximal (DEM1)	short	*kú'nn*	*tí'nn*	*kurú'nn*	*tirú'nn*
	long	*ku'nníin*	*ti'nníin*	*kuru'nníin*	*tiru'nníin*
Medial (DEM2)	short	*hikkú'nn*	*hittí'nn*	*hikkurú'nn*	*hittirú'nn*
	long	*hikku'nníin*	*hitti'nníin*	*hikkuru'nníin*	*hittiru'nníin*
Distal (DEM4)	(var. 1)	*hikkuuphíin*	*hittiiphíin*	*hikkuuphiru'nníin*	*hittiiphiru'nníin*
	(var. 2)	*hikku'úuse*	*hitti'íise*	*hikkuuphirúuse*	*hittiiphirúuse*

For proximal and medial deixis, speakers have the choice between a short and a long presentative form. In discussions with native speakers, no apparent meaning difference could be determined between these variant forms. Short and long forms were usually considered synonymous and exchangeable in any given context. There might, however, be pragmatic differences, as one Kambaata speaker considered the longer proximal and medial forms more polite and less abrupt than the short versions. Also for the distal forms two variants could be recorded; however, these variants are not in free variation and are likely to be geographical variants. Speakers from communities to the West of Duuraame (e.g. Mishkida) tended to give the first variant, while speakers from communities to the Northeast and Southeast of Duuraame (e.g. Daambooyya, Aboonsa) had a preference for the second variant. Note, however, that I was so far only able to interview about 10 speakers on the distal forms. Therefore, the information about the geographical distribution of their variant forms should be taken with due care.

In the same way as pronominal demonstratives (pp. 351-353), presentative demonstratives are marked for two genders and two numbers. Thus the presentatives reflect the gender and the number of the presented entity, e.g. *kú'nn* 'Here he his!' (e.g. *buná* (m) 'coffee') vs. *tí'nn* 'Here she is!' (e.g. *azúta* (f) 'milk'), *kurú'nn* 'Here they (m) are!' (e.g. two brothers) vs. *tirú'nn* 'Here they (f) are!' (e.g. two sisters). The characteristic consonantal formatives of the two genders are also easily detected in Table 6, i.e. the characteristic *k* of the masculine gender and the *t* of the feminine gender. The vowels of the presentative demonstratives (*u* for masculine and *i* for feminine) are elsewhere in the (pro)nominal domain characteristic of the

nominative case – but, as argued below, there is no evidence that the presentatives in Table 6 are subject forms. As already mentioned with respect to the pronominal demonstratives (pp. 351-353), the presentative plural forms are also marked by an element #*r*V, which is certainly historically related to the synchronic plural nominalizer (and earlier noun) =*r(r)a*. As is the case for other demonstratives, the medial presentative forms are historically extensions of the proximal forms: PRES_DEM2 < **hi*(C)-PRES_DEM1.

A comparison of the paradigms of the adjectival, pronominal and presentative demonstratives shows that it is not possible to derive the presentatives from other demonstratives and to isolate a presentative morpheme. A recurrent formative #*'nn* or #*'nníin* (which is not attested anywhere else in the language) is seen in the proximal and medial forms of Table 6; however, if segmented, the formatives preceding this potential presentative morpheme would need to be assumed to come from different demonstrative paradigms (adjectival demonstratives in the singular, pronominal demonstratives in the plural). Furthermore, the formative #*'nníin* is only found in the plural but not in the singular of the distal forms (variants 1). Variants 2 of the distal forms have little in common with the other presentatives. Therefore, I refrain from breaking up the presentative demonstratives into sub-morphemic units.

Whereas adjectival demonstratives form a sub-class of the word class of adjectives, and demonstrative pronouns share most morphosyntactic features with personal pronouns, presentatives cannot be matched with any other morphosyntactically defined word class of the language. Presentatives are exclusively used in predicative function. They can constitute a complete sentence on their own, where, in spite of their predicate function, they do not take a copula (19). In contrast, demonstrative pronouns require copula 3 if used predicatively (18).[11]

(19) A: *Cáamm-u-'* *hakkánne* *yóo?* B: *Hikku'nníin*
shoe-mNOM-1sPOSS where.mOBL COP1.3 PRES_DEM2.m
Speaker A: 'Where are my shoes?'[12] – Speaker B: 'There they are (lit. there he is) (e.g. in the corner of the room over there) (accompanied by a pointing gesture).' [Elicited]

11. It makes little sense to assume that the presentatives are marked by a zero-copula. Kambaata realizes the copula as zero only in one specific context: When the non-verbal predicate is complex and consists of a predicate noun modified by a cardinal numeral, 'single', 'other', 'which' or a demonstrative adjective, then the copula is realized as zero (Treis, 2008: 418ff).

12. A pair of shoes is considered singular.

If the presentative demonstrative takes the presented entity as an argument, then the latter is marked for the nominative case; see *fíit-it* 'flower(s)' in (20). The nominative case is exclusively used as the subject case in Kambaata (but *not* as the case of the citation form, of predicate nouns and of topicalized constituents). Consequently, the presented entity needs to be analyzed as the subject of the presentative demonstrative.

(20) *Tánn* *ma'nn-éen* *xall-áan* *méxx-o* *ir-áan* *5000*
A_DEM1.fOBL place-fLOC only-fLOC single-mOBL land-mLOC 5000
ik-káa *mexxagáll-at* *fíit-it* *ti'nni-bay?!*
become-3fIPV.REL of_one_type-fNOM flower-fNOM PRES_DEM1.f-CONF.Q
'In this place alone, on a single (plot of) land, here are 5000 flowers, all alike.' (Saint-Exupéry, 2018: 64)

In the majority of examples the order presented entity-presentative is displayed. The clause-final position is typical of predicates in Kambaata.

Functions

The presentatives have two distinct functions. In exophoric function (see below), they are used to point out or present entities (human beings, animals, objects) to an addressee. Exophorically used presentatives are usually accompanied by a pointing or transfer gesture. Secondly, presentatives are used as a discourse signal (p. 357). They direct the addressee's attention or focus on a noteworthy, surprising, extraordinarily positive or negative event described in the preceding or in the following discourse. In this second function, the presentatives are not accompanied by a pointing gesture.

• Exophoric function

When pointing out or presenting an entity, the speaker directs the hearer's attention to this entity. Through the choice of a proximal, medial or distal presentative, the speaker additionally specifies the approximate location of the entity. Furthermore, the selected gender and number form provides information on the nature of the presented entity.

The proximal presentative (DEM1) is used when the presented entity is (i) in the hands of the speaker (21) or (ii) within reach of their hands (20).

(21) *Xaláchch-ut* *ti'nníin*
herb_species-fNOM PRES_DEM1.f
(Context: Waitress serves coffee to the addressee. Knowing that the addressee usually asks for a certain coffee herb for her coffee, she points out to the herb on the saucer:) 'Here is the coffee herb (Ruta chalepensis)!' [Fn2017_overheard]

The medial presentative (DEM2) is used when the presented entity is out of the speaker's reach, but clearly visible at a medium distance. The position of the hearer towards the presented entity has no influence on the choice of the presentatives. See examples (19) and (22) from elicitation and (23) from the Kambaata Bible (Kambaata and Hadiyya Translation Project-Hosaina, 2005).

(22) *Hittí'nni-bay* *hikkánne* *haqquuchch-í* *fagaar-áan*
PRES_DEM2.f-CONF.Q P_DEM2.mOBL tree.SG-mGEN bottom-fLOC
uurr-ítee'i-i?
stand-3fPRF.REL-NMZ1a.mNOM
(Context: A hen has disappeared. Mother and daughter are looking for it. Suddenly the daughter spots the hen in a distance.) 'There she (= the hen) is, isn't she standing there under the tree?' [Fn_DW2016-04-01]

(23) *Philaaxóosi-n* *"Mánch-u-s* *hikku'nníin"*[13] *y-ée'*
Ph.mNOM-N man.SG-mNOM-DEF PRES_DEM2.m say-3mPFV
(Context: Jesus put the crown of thorns on his head, put on the purple robe and came out.) 'And Pilate said (to the Jews): "There is the man."' (John 19: 5; literal translation of the Kambaata version)

The distal presentative was said to be used when the presented entity is very far away and difficult to spot in the distance. Distal presentatives were generally difficult to elicit – often interviewees could only provide the masculine form but felt insecure regarding the feminine singular and, even more, the plural forms. Unfortunately, the use of distal presentatives was hitherto not yet observed or recorded in natural speech.

(24) A: *Níi* *hóolch-ut* *hann-ó-o?*
1pGEN sheep.SG-fNOM where-mOBL-Q
B: *Hittiiphíin,* *híkka'e* *qée'rr-a* *yóo'u*
PRES_DEM4.f P_DEM4.mOBL far-mOBL COP1.3
A: 'Where is our ewe?' – B: '(Look,) over there she is, she is over there far away (accompanied by a pointing gesture).' [NB2016-1: 19 (DW), elicited]

• Function as a discourse signal

In its use as discourse signal, the presentative is not syntactically integrated into the sentence. It either precedes the utterance to which the addressee is asked to pay particular attention (25) or it is placed in the middle of it (recall the introductory ex. [9]). As discourse signal, the presentative often introduces noteworthy and unexpected

13. Note that native speaker AB with whom I discussed this example would have preferred the more abrupt short medial form *hikkú'nn*.

consequences or results; the most appropriate English translations seem to be 'Look!', '(You) see!', 'Listen (here)!', 'Pay attention!', or, in biblical contexts, 'Lo!', 'Behold!'.

(25) *Kú'nn,* *xuud-daantí=g-anka* *min-u-sí-i*
PRES_DEM1.m see-2sIPV.REL=G-mACC<N> house-mNOM-DEF-ADD
hitt-ínta *uurr-ée=g-anka (...)*
SIM1_P_DEM -fACC<N> stand-3mPFV.REL=G-mACC<N>
(Context: Speaker speaks about his financial problems. He had planned to finish his house – which is not visible in the speech situation – and arrange the wedding of his son.) '(But) look! As you see, the house is still as it is (lit. stands there like this) (and my son is still not married).' [Dialog: Unreal situation DW2015]

(26) *Gizz-á-s* *éman* *aaqq-ée',*
money-mACC-DEF INTJ take-3mPFV
hikkú'nn, *kabár* *kaa'll-ée-s*
PRES_DEM2.m today help-3mPFV-3mO
'Thank heavens, he accepted the money (that was offered to him), (and,) look!, it is useful for him today.' [NB2016-02: 69 (DW), elicited]

As a discourse signal, the presentatives are (almost completely) invariant. Only the masculine singular proximal form *kú'nn* and the masculine singular medial form *hikkú'nn* are used – but they are free (distance-neutral) variants of each other.

Presentative imperatives

In Kambaata, imperative forms can be formed from any verb by the affixation of *-i* (2sIMP) and *-é* or *-iyyé* (2pIMP) to the verbal stem; see *áaqq*(*-i*) 'take (s)!' in (16)[14] and *aaqq-iyyé* 'take (p)!'. In addition, Kambaata has a handful of imperative-only verbs, which cannot be inflected otherwise: *ám*(*-i)* (s) / *am-mé* (p) 'Come here (for an instant)!', *ī* (s) / *i-yyé* (p) 'Take (what I have in my hands)!', *mée* (s) / *mee-yyé* (p) 'Give (to me what you have in your hands/with you)!' and *ashshám*(*-i*) (s) / *ashsham-mé* (p) (Greeting to people working). These imperative-only verbs share certain features with full verbs: they allow for the addition of pragmatically determined suffixes, e.g. the mitigating *-la*,[15] their stress patterns is that of regular imperatives of fully inflecting verbs, and some can govern direct object NPs.

Kambaata has a set of presentative imperatives, which share properties both with the demonstratives discussed in the earlier sections and with imperative-only verbs. Two examples of presentative imperatives are given in (27)-(28). For lack of a better

14. The imperative 2s suffix is a very short, unvoiced *i*, which can only be clearly heard if it is followed by another morpheme.

15. The morpheme *-la* renders commands and questions less direct.

translation, *kárag(-i)* and *híkkarag(-i)* are translated as 'Look!', '(You) see!', 'Listen (here)!', 'Pay attention!', 'Behold!'. Note, however, that the presentative imperatives have no formal similarity to any perception verb in Kambaata.

(27) *Kárag-i-la,* *Heellís* *at-too-'é=g-a* *xúud-deent?*
PRES_V_DEM1-2sIMP-MIT PN.fNOM do-3fPFV-1sO.REL=G-mACC see-2fPRF
'Look, have you seen what Heellise did to me?' [Fn_AB2017]

(28) *Alamáayy-o,* *Heellís* *xúm-a-ta-ma* *y-itóont,*
PN-mVOC PN.fNOM good-fPRED-fCOP2-FOC say-2sPFV
híkkarag(-i), *hiilím-a-se* *ful-tóo'u*
PRES_V_DEM2-2sIMP meanness-fNOM-3fPOSS come_out-2fPFV
'Alemayehu, you said that Heellise is a good person, (but) look!, she behaved in a mean way (lit. her meanness came out).' [Fn_AB2017]

Formally, a distinction can be made between a proximal form, *kárag(-i)* (s) / *kárag-ge* (p), which contains the formative *#ka* that is typical of masculine proximal demonstratives (see Table 2), and a medial form, *híkkarag(-i)* (s) / *híkkarag-ge* (p), which contains the formative *#hikka* that is characteristic of masculine medial demonstratives (see Table 2). Despite these formal similarities, the presentatives do not transport any information on the distance of the entity or event/situation that is pointed out to the hearer. It is unclear whether there is any meaning/usage difference at all between the (formally) proximal and medial presentative imperatives. While they are interchangeable for some speakers, others consider the medial form to be more common in negative contexts. There are not enough occurrences of the presentative imperatives in my corpus to confirm or disprove the latter assumption. Note also that there are no feminine counterparts for the forms given in (27)-(28) – they are gender-neutral.

The presentative forms in (27)-(28) are labelled "imperatives" because they contain the imperative endings, *-(i)* for a singular addressee and *-é* for a plural addressee. Like the regular imperatives and the imperative-only verbs, the mitigating *-la* can be attached to them (27). However, the presentative imperatives have an unusual stress pattern that deviates from that of other imperatives in the language. They are consistently stressed on the initial syllable, whereas regular imperatives and imperative-only verbs are stressed on the ultimate syllable of the stem in the singular (e.g. *xawaasíis(-i)* (s) 'Make (someone) speak!') and on the (last vowel of the) suffix in the plural (e.g. *xawaasiish-shé* (p) 'Make (someone) speak!', *xahaaqq-iyyé* (p) 'Speak!'). Syntactically, the presentative demonstratives (p. 353) and presentative imperatives behave differently. While presentative demonstratives take a nominative subject – recall (20), presentative imperatives can govern direct objects, which are marked for the accusative case – see *manch-ú* in (29).

(29) *"Híkkarag-ge* *zahh-án* *serekket-anó*
PRES_V_DEM2-2pIMP roam_around-3mICO research-3mIPV.REL
manch-ú!" *y-éemma (...)* *aaz-éen-ta-ssa* *hiliq-éen=ké'*
man.SG-mACC say-3honPFV inside-mLOC-L-3pPOSS be.shocked-3honPCO=SEQ
'"Here's an explorer!" he (honorific) called out in surprise.' (Saint-Exupéry, 2018: 53)

As the presentative imperatives contain a demonstrative element and have imperative endings, and as they have a verbal argument structure, one can assume that they have arisen diachronically from a merger of a demonstrative and a verb (hence they are glossed PRES_V_DEM). However, at the current state of knowledge, I am unable to hypothesize which verb could have served as input. (See also the verbal morphology on presentative demonstrative in Hadiyya discussed p. 361 *sq.*)

While two instances of presentative imperatives governing direct objects are attested in my corpus (29), presentative imperatives are used, in the majority of occurrences, as syntactically non-integrated one-word sentences (30).

(30) *Kárag-ge-la,* *án* *mann-í*
PRES_V_DEM1-2pIMP-MIT 1sNOM people-mGEN
fool-áam-u *he'-anó=b-eechch-íichch* *kum-é*
soul-PROP-mNOM live-3mIPV.REL=PLC-SG-mABL thousand-fGEN
kilomeetiri-íichch *abb-á* *qée'rraanne* *yóo*
kilometer-mABL much-mACC far_place.mOBL COP1.3.REL
uull-á *udum-áan* *horophphíll-u-'i*
earth-fGEN desert-mLOC plane-mNOM-1sPOSS
úbb-i-yan *afuu'll-éemm*
fall-3mPCO-DS sit_down-1sPFV
'Remember! I was sitting (there) after my plane had crashed in the desert at a place more than thousand kilometers away from any inhabited region.' (Saint-Exupéry, 2018: 12)

The forms in this section are labelled "presentative" because they share the two functions of presentative demonstratives: presentative imperatives can be used to hand over objects and point out entities (29) (*cf.* p. 356), and they serve as signals of noteworthy, surprising events and situations (*cf.* p. 357). Presentative demonstratives and presentative verbs are thus often interchangeable, as illustrated in (9), repeated here as (31).

(31) *Aayíchch* *daqqan-teenánta* *y-itáa-'e* *bagáan*
Mum.fNOM meet.REC-2pIPV say-3fIPV-1sO CONTR
kú'nn *~ kárag(-i)* *daqqam-mu'nnáan*
PRES_DEM1.m PRES_V_DEM1-2sIMP meet.REC-1pNCO
kabar-ée *iill-íneemm*
today-mDAT reach-1pPRF
(From a letter in which a boy writes to his unknown half-brother) 'Mum used to tell me "You will meet (one day)" but – Look! – we haven't met up to today.' (Kambaatissata, 1989: 8.21)

Presentative demonstratives in Cushitic

The current state of knowledge does not allow us to thoroughly compare the Kambaata presentative demonstrative system with that of related languages. Whereas adjectival and pronominal demonstratives are usually dealt with in grammars and sketches, presentative demonstratives (or other presentative devices) are, to the best of my knowledge, not systematically listed, let alone analyzed in Cushitic reference works. This could have two reasons: either presentative demonstratives have so far simply been overlooked, or there are in fact no presentative demonstratives in related languages. After a perusal of all available sources, I have obtained a few examples that show that at least some Cushitic languages have presentative demonstratives. In this section I present some evidence from Highland East Cushitic languages and Oromo.

The Cushitic sub-branch to which Kambaata belongs, Highland East Cushitic, is made up of the following languages: Hadiyya and Libido; Kambaata, Alaaba and K'abeena; Sidaama; Gedeo; Burji. I was unable to find evidence for the existence of presentative demonstratives in Libido, Alaaba, K'abeena and Burji. For the remaining three languages, Hadiyya, Sidaama and Gedeo, promising preliminary data could be obtained.

Hadiyya has a three-degree demonstrative system. The available reference works, e.g. Tadesse (2015), Dereje (2013) and Sim (1989), describe adjectival and pronominal demonstratives but make no mention of presentative demonstratives. Presentatives can, however, be found in local Hadiyya publications. Suzanne van der Meer (p.c. 2017) came across the forms given in (32) in several verses of the Hadiyya Bible (The Bible Society of Ethiopia, 1992). The list of forms is possibly incomplete – masculine/feminine distal forms are not attested in these sources. The Hadiyya presentatives are used both in exophoric function and as discourse signal (33)-(34). It needs to be verified in the field whether the presentative demonstratives are compositional and segmentable into a demonstrative modifier, e.g. *ku* (A_DEM1.m) and *oo* (A_ DEM2), and a presentative morpheme *-no'o* (m) / *-to'o* (f).[16]

16. Note that the Roman transcription of the Hadiyya examples is tentative, as the Hadiyya Bible is written in the Ethiopian syllabary, which does not represent consonant and vowel length.

• Hadiyya

(32) Proximal presentative demonstratives:
kuno'o (PRES_DEM1.m)
tuto'o (PRES_DEM1.f)[17]
Medial presentative demonstratives:
oono'o (PRES_DEM2.m)
ooto'o (PRES_DEM2.f)

(33)

Taa	*meent-ichch-e,*	*ki*	*beet-i*	*oono'o*
fVOC	women-SG-fVOC	2sPOSS	child-mNOM	PRES_DEM2.m

'Woman, here's (lit. there's) your son.' (John 19: 27; glosses YT)

(34)

Oono'o,	*ki*	*adil-i*	*hall-ichch-i*
PRES_DEM2.m	2sPOSS	king-mNOM	donkeys-SG-mGEN
wotar-anne	*saa'l-aa*	*waar-oolla*	
young_animal-mLOC	ride-3mCONV	come-3mPROG	

'See!, your king is coming, seated on a donkey's colt.' (John 12: 14-15; glosses YT)

Interestingly, the Bible verses also show that the Hadiyya presentatives can combine with an imperative plural morpheme *-ehe* (35) (which is reminiscent of the hybrid nature of the Kambaata presentative imperatives discussed p. 358).

• Hadiyya

(35) *oono'l-ehe*[18]
PRES_DEM2.m-2pIMP
'Look/there is ...' (e.g. in John 19: 4 and 19: 5; glosses YT)

The three-degree demonstrative system of Sidaama is treated in reference works such as Kawachi (2007) and Anbessa (2014), and there is even an M.A. thesis dedicated to Sidaama demonstratives (Dukamo, 2014) – but none of these works considers presentatives. Kjell Magne Yri (p.c. 2016) was able to extract 36 presentative examples from the gospels and the Acts of the Apostles in the Sidaama Bible (unpublished version of 1990). They all contain the demonstrative form *kuneeti*; see (36)-(37). As in Kambaata, the presentative takes a nominative subject as argument.[19]

17. The feminine proximal form was provided by Dilamo Markos (p.c. 2019).
18. It is unknown what triggers the occurrence of *l* in this form.
19. Note that nominative and accusative are not distinguished in the feminine gender.

• Sidaama

(36) *Kuneeti* *womi-'ne*
PRES_DEM king.mNOM-2pPOSS
(Pilate said to the Jews:) 'This is your king!' (John 19: 14b; glosses YT)

(37) *Kuneeti* *ʔama-kki*
PRES_DEM mother.f[NOM]-2sPOSS
(Jesus said to his disciple:) 'This is your mother!' (John 19: 27; glosses YT)

According to K.M. Yri (p.c. 2016), the form looks – at first sight – like a masculine demonstrative with a copula *-ti*, which triggers the lengthening of preceding vowels.[20] However, the form *kune* is not used anywhere else in the language. Non-presentative demonstrative predicates are formed with the accusative form *konne* plus *-ti*, *konneeti* '(it) is this'. It is also noteworthy that the presentative in (36)-(37) – despite looking like a masculine form – seems to be gender-neutral; the feminine subject in (37) does not trigger the occurrence of a feminine form.

Information on Gedeo presentatives is restricted to two examples in Gasparini's grammatical sketch (1994: 12). The grammar lists two demonstratives, *kunnisè* 'here it is! (showing something)' and *ikkisè* 'there it is!', in the section on demonstrative "adverbs". Both forms can possibly be segmented into the nominative demonstrative pronouns *kunni* (P_DEM1.mNOM) and *ikki* (P_DEM2.mNOM) plus an element *-sè*. Note, however, that the function of *-sè* is not described elsewhere in the grammar. No feminine forms are provided by Gasparini (1994). According to Birhanu Demisie (p.c. 2018), dedicated feminine presentatives do not exist (**tinnise*, **ittise*); *kunnisè* and *ikkisè* can be used to point out or hand over items of masculine and feminine gender. The exophoric use of the Gedeo proximal presentative demonstrative is illustrated in (38).

• Gedeo

(38) *gootta* *ballo,* *uutèttaki* *maallaq-i* *kunni-sè*
sir please that_you_gave money-mNOM P_DEM1.mNOM-PRES
'Sir, please, here is the money that you gave me.' (Gasparini, 1994: 12; tentative segmentation and glosses YT)

Outside of Highland East Cushitic there is evidence of presentative demonstratives in Oromo, which belongs to the Lowland East Cushitic branch and has a two-degree demonstrative system. Stroomer (1987: 117f, 348), in his study of three Oromo dialects, gives the demonstrative forms *kunoo* for Boraana and *kuloo(ti)*

20. The same is true of the Kambaata *-t*-copula (COP3), see Table 4 and 5.

for Boraana, Orma and Waata as well as *ku(u)loo* for Orma and Waata, which he all translates as 'voilà, here he/it is', but which are not further analysed. All examples that are provided have masculine singular subjects, see e.g. (39).

- Boraana Oromo

(39) *kalaamuni* *kiya* *kunoo* *kana*
(*kalaamuu+ni* *kiya* *kunoo* *kana*)
pencil+SUBJ my voilà this
'Here is my pencil.' (Stroomer, 1987: 118; glosses from the source)

The form *kunoo* is also detected in various (mostly monolingual) exercises of Mohammed and Zaborski (1990)'s (Harar) Oromo textbook.[21]

- Harar Oromo

(40) *Kunoo*
[Context: (Buyer:) Do you have lady's clothes? – (Seller:) Yes, what do you want to buy? – (Buyer:) I want a *goggiraa*. – (Seller:)] 'Here you are.' (Mohammed and Zaborski, 1990: 26)

(41) *Fardi* *kunoo,* *dirreen* *kunoo*
horse.mNOM PRES_DEM field.mNOM PRES_DEM
[This is said to challenge the ability of a person –] 'Here you are, prove it.' (lit. 'Here's the horse, here's the field.') (Mohammed and Zaborski, 1990: 113; glosses and literal translation YT)

Shimelis Mazengia (p.c. 2017), a native speaker linguist, confirmed the above examples. According to further information that he provided, Harar Oromo distinguishes between the above proximal form *kunoo* 'here it is' and the – only minimally different! – distal presentative *kuunoo* 'there it is'. Both presentatives are gender-neutral.[22] They can occur with or without the copula *-ti*. Interestingly, the proximal presentative *kunoo* is based on (or is formally similar to) the proximal masculine demonstrative pronoun *kun* 'this' (nominative), while the distal presentative has nothing in common with the distal demonstrative pronoun *sun* 'that' (nominative).

Finally, Gragg's (1982) dictionary of Wellegga Oromo also contains a handful of presentative examples with the proximal form *kunoo* 'behold, here is' (42) and the distal form *kuunnoo* 'there [is]' (43). Gragg gives the part of speech to which the presentatives belong as "excl[amation]" – which indicates that the author considers these forms as being complete utterances on their own.

21. Note that Owens (1985) on Harar Oromo does not discuss demonstratives in greater detail and does not contain any presentative demonstrative example.

22. Number is generally not marked in the Harar Oromo demonstrative system.

• Wellegga Oromo

(42) *Mac'aaf-ni-kee* *kunoo-ti*
book-NOM-2sPOSS PRES_DEM1-COP
'Here is your book.' (Gragg, 1982: 255; segmentation and glosses YT)

(43) *Kuunnoo* *balbala* *teess-i*
PRES_DEM2 door sit-3fIPV
'There she is sitting at the door.' (Gragg, 1982: 255; segmentation and glosses YT)

Girma Mengistu (p.c. 2017), a native speaker linguist, confirmed the presentatives provided by Gragg. According to information that he shared with me, the copula *-ti* seen in (42) is optional and attested on both presentatives. The presentatives occupy the predicate position. Given that gender and number is generally not marked in the Wellegga Oromo demonstrative system, it comes as no surprise that the presentatives do not inflect for these categories either, as the feminine example (44) and the plural example (45) show.

• Wellegga Oromo

(44) *intalli* *keessan* *kuunnoo(-ti)*
daughter 2pPOSS PRES_DEM2-COP
'There's your daughter.' (Girma Mengistu p.c. 2017; glosses YT)

(45) *fardeen* *kuunnoo(-ti)*
horses.PL PRES_DEM2-COP
'There are the horses.' (Girma Mengistu p.c. 2017; glosses YT)

As in Harar Oromo, the distal presentative *kuunnoo* in the Wellegga variety is not formally similar to the distal demonstrative pronoun *sun(i)* 'that' (nominative) (Girma Mengistu p.c. 2017).

To conclude, apart from Kambaata, at least four other Cushitic languages have presentative demonstratives at their disposal.

Summary and Outlook

The discussion in the last section has shown that presentative demonstratives are very likely to exist in (at least some) Cushitic languages – but they have so far been overlooked in earlier descriptions of the demonstrative systems. An in-depth cross-Cushitic study of this neglected demonstrative type would require a systematic data collection in individual languages. Only then would we be able to shed light on the distribution of dedicated presentative demonstratives across the language family, on the formal relation between presentative demonstratives and other demonstrative types, and on the grammatical categories (e.g. gender, number) and deictic

dimensions for which presentative demonstratives are marked in individual languages. Up to that point in the future, the Kambaata presentative demonstrative system stands out as unique in its morphological complexity in Cushitic: Kambaata presentative demonstratives are marked for three deictic dimensions, and in each deictic dimension two genders and two numbers are distinguished, which amounts to 12 functionally distinct forms (plus 12 free or dialectal variants). The presentatives cannot be derived from other demonstrative types (adjectival, pronominal) through a simple morphological mechanism.

Acknowledgements

I am indebted to my Kambaata consultants, especially Deginet Wotango Doyiso and Alemu Banta Atara. My thanks also go to Suzanne van der Meer for the Hadiyya examples, to Kjell Magne Yri for the Sidaama examples, to Birhanu Demisie for information on Gedeo, and to Shimelis Mazengia and Girma Mengistu for expertise on Oromo. I thank the editors and the reviewers for their valuable comments on an earlier version of this paper.

Abbreviations

A : adjectival
ABL : ablative
ACC : accusative
ADD : additive
AG : agentive derivation
ASSOC : associative
CAUS : causative
CONF : confirmation
CONTR : contrast
CONV : converb
COP : copula
DAT : dative
DEF : definite
DEM : demonstrative
DIR : directional
DS : different subject
FOC : focus
G : manner nominalizer
GEN : genitive
hon : honorific, impersonal
ICO : imperfective converb
ICP : instrumental-comitative-perlative
IDEO : ideophone
IMP : imperative
INTJ : interjection
IPV : imperfective
L : linker
LOC : locative
m : masculine
MIT : mitigation
N : pragmatically determined morpheme (still to be analyzed)
NCO : negative converb
NMZ : nominalizer
NOM : nominative
O : object
OBL : oblique
p, PL : plural
P : pronominal
PASS : passive
PCO : perfective converb
PERF : perfect
PFV : perfective
PLC : place derivation
PN : proper noun
POSS : possessive
PRED : predicative
PRES : presentative
PROG : progressive
PROP : proprietive
Q : question
REC : reciprocal
REL : relative
s : singular
SEQ : sequential
SIM : similative
SG : singulative
V_ : verbal
VV : vowel lengthening
VOC : vocative

References

ALEMU Banta Atara [Alamu Banta Ataara] 2016 [2009 E.C.]. *Kookaata: Kambaatissa-Amaarsa-Ingiliizissa Laaga Doonnuta* [Kambaata-Amharic-English Dictionary], Addis Ababa, Berhanena Selam Printing.

ALAMU Banta Atara and ALAMAAYYO G/Xiyoon, 2017. *Hambarrichcho Yaanata. Kambaatissa-Amaarsa Hayyo'ooma Yannaakkata,* Addis Ababa, Addis Ababa University.

ANBESSA Teferra, 2014. *Sidaama (Sidaamu Afoo),* Munich, Lincom.

ANDERSON Stephen R. and Edward L. KEENAN, 1985. Deixis, *in* T. Shopen (ed.). *Language Typology and Grammatical Description*. Vol. 3: *Grammatical Categories and the Lexicon,* Cambridge, Cambridge University Press, pp. 259-308.

CENTRAL STATISTICAL AGENCY, 2007. Ethiopia: Population and Housing Census of 2007 (http://catalog.ihsn.org/index.php/catalog/3583).

DEREJE Adane, 2013. Deixis in Hadiyya, M.A. thesis, Addis Ababa, Addis Ababa University.

DIESSEL Holger, 1999. *Demonstratives: Form, Function, and Grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins.

DUKAMO Duguna, 2014. Documentation of the Form and Function of Sidaama Demonstratives, M.A. thesis, Addis Ababa, Addis Ababa University.

GASPARINI Armido, 1994. *Grammatica Gede'o*, Trieste, Università degli Studi di Trieste, Edizioni LINT.

GRAGG Gene B. (ed.), 1982. *Oromo Dictionary*, East Lansing, MI, African Studies Center, Michigan State University.

HAYWARD Richard J. and ESHETU Chabo, 2014. *Gamo-English-Amharic Dictionary. With an Introductory Grammar of Gamo,* Wiesbaden, Harrassowitz.

KAMBAATA AND HADIYYA TRANSLATION PROJECT-HOSAINA, 2005. *Latin Version of the Gospel of John in Kambaata Language,* Addis Ababa, The Bible Society of Ethiopia.

KAMBAATISSATA. ROSAANCHI MAXAAFA [Kambaata Language. Schoolbook], 1989. E.C. Grade 1-8. Southern Nations, Nationalities, and Peoples Regional State, Education Bureau.

KAWACHI Kazuhiro, 2007. A Grammar of Sidaama (Sidamo), a Cushitic Languages of Ethiopia, PhD thesis, University at Buffalo, State University of New York.

MEIRA Sérgio and Angela TERRILL, 2005. Contrasting contrastive demonstratives in Tiriyó and Lavukaleve, *Linguistics* 43 (6), pp. 1131-1152.

MOHAMMED Ali and Andrzej ZABORSKI, 1990. *Handbook of the Oromo Language,* Stuttgart, Steiner.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de, 2018. *Qakkichchu Laaha* [The Little Prince], translated by Deginet Wotango Doyiso and Yvonne Treis, Neckarsteinach, Tintenfaß.

SCHNEIDER-BLUM Gertrud, 2007. *A Grammar of Alaaba, a Highland East Cushitic Language of Ethiopia,* Cologne, Köppe, Kuschitische Sprachstudien 25.

SCHUH Russell G., 1977. Bade/Ngizim determiner system, *Afroasiatic Linguistics* 4 (3), pp. 1-74.

SIM Ronald J., 1989. Predicate Conjoining in Hadiyya: A Head-Driven PS Grammar, PhD thesis, Edinburgh, University of Edinburgh.

STROOMER Harry, 1987. *A Comparative Study of Three Southern Oromo Dialects in Kenya: Phonology, Morphology and Vocabulary,* Hamburg, Buske.

TADESSE Sibamo Garkebo, 2015. Documentation and Description of Hadiyya, PhD thesis, Addis Ababa, Addis Ababa University.

THE BIBLE SOCIETY OF ETHIOPIA, 1992. *The New Testament in Hadiyya*, Addis Ababa, The Bible Society of Ethiopia.

TREIS Yvonne, 2008. *A Grammar of Kambaata. Part 1: Phonology, Morphology, and Non-verbal Predication*, Cologne, Köppe, Kuschitische Sprachstudien, 26.

—, 2019. Similative and equative demonstratives in Kambaata, *in Faits de Langues* 51, 1: Special issue *Comparaisons d'égalité et de similitude et expression de la simulation*, C. Chamoreau and Y. Treis (eds), pp. 175-201.

Presentative demonstratives in Kambaata from a Cushitic perspective

Abstract

This article is the first study of presentative demonstratives in a Cushitic language. It closes a gap in the grammatical documentation of Kambaata (Highland East Cushitic) and analyzes in detail the morphology and the functions of presentative demonstratives ('here s/he is!'). In the Cushitic context, the Kambaata presentative system stands out as unique in its morphological complexity: Kambaata presentative demonstratives are marked for three deictic dimensions, and in each deictic dimension two genders and two numbers are distinguished, which amounts to 12 functionally distinct forms, plus 12 free or dialectal variants. The presentatives cannot be morphologically derived from other (adjectival, pronominal) demonstrative types. Kambaata is not the only Cushitic language with presentatives but traces of this demonstrative type are difficult to come by. The article is able to present the first evidence for the existence of presentative demonstratives in Hadiyya, Gedeo, Sidaama and Oromo.

Keywords: demonstrative, presentative, verbal demonstrative, Cushitic, language documentation

Les démonstratifs présentatifs en kambaata du point de vue couchitique

Résumé

Cet article est la première étude de démonstratifs présentatifs dans une langue couchitique. Il comble une lacune dans la documentation grammaticale du kambaata et analyse en détail la morphologie et les fonctions des démonstratifs présentatifs (« Le/la voilà ! »). Dans le contexte couchitique, le système présentatif du kambaata se distingue par sa complexité morphologique unique : les démonstratifs présentatifs en kambaata distinguent trois dimensions déictiques et, dans chaque dimension déictique, les démonstratifs sont marqués pour deux genres et deux nombres, ce qui correspond à douze formes fonctionnellement distinctes, auxquelles s'ajoutent douze variantes libres ou dialectales. Les présentatifs ne peuvent être morphologiquement dérivés d'autres types démonstratifs (par ex., des adjectifs ou pronoms). Le kambaata n'est pas la seule langue couchitique à avoir des démonstratifs présentatifs. Bien qu'il soit difficile de trouver des traces dans la documentation existante, l'article parvient à présenter les premières preuves de l'existence de ce type de démonstratifs en hadiyya, gedeo, sidaama et oromo.

Mots-clés : *démonstratifs, présentatifs, démonstratif verbal, couchitique, documentation linguistique*

La comparaison d'égalité en tchétchène

par

Françoise GUÉRIN

Le mécanisme cognitif de la comparaison est attesté dans toutes les langues même s'il ne se réalise pas toujours à travers des constructions spécifiques (Chamoreau, 2009). Or, si la comparaison d'inégalité, particulièrement celle de supériorité, a été largement décrite et traitée au niveau typologique, il n'en va pas de même pour la comparaison d'égalité dans son ensemble et sous ce terme je distinguerai la comparaison équative de type *aussi…que*, la comparaison de similitude de type *comme* et la comparaison de simulation de type *comme si*. Dans certaines langues, une distinction s'opère sémantiquement et structurellement entre la comparaison équative qui est une comparaison de degré portant sur la quantité et la comparaison de similitude qui renvoie à une identification basée sur la manière, donc, prototypiquement qualitative. Toutefois, dans beaucoup d'autres langues, la distinction n'est pas aussi franche et des zones de recouvrement existent ainsi que le montrent les études réalisées par Haspelmath et Buchholz (1998), Henkelmann (2006) et Haspelmath (2017).

Mon but est donc de présenter les structures qui permettent au tchétchène d'exprimer ces différentes comparaisons et de voir si chacune a sa propre construction ou si des syncrétismes existent. Cet article s'inscrit dans le cadre des études typologiques sur l'expression de la comparaison et plus précisément dans le programme de recherche de la TUL dirigée par Yvonne Treis et Claudine Chamoreau. J'élargirai mon propos en faisant un parallèle avec quelques langues de la famille caucasique nakh-daghestanienne à laquelle appartient le tchétchène. Les autres langues examinées sont pour la branche nakh : l'ingouche très proche du tchétchène et pour la branche daghestanienne : l'avar, le khwarshi et le lezguien.

J'adopte dans cet article pour l'analyse de la comparaison, la terminologie proposée par Haspelmath (2017 : 11, ma traduction) à savoir :

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 371-388

1		2	3	4	5
comparé		marqueur de degré	paramètre	marqueur de standard	standard
Kim	*is*	*[as*	*tall]*	*[as*	*Pat]*
Kim	*est*	*[aussi*	*grand]*	*[que*	*Pat]*

À partir de ces composants, Haspelmath (2017) présente six constructions attestées, le type 1 étant la structure la plus représentée :

TABLEAU 1. – Les six structures comparatives d'après Haspelmath (2017 : 17) (voir la liste des abréviations en fin d'article)

type	marquage de la comparaison	exemples
1	Marqueur de Standard (MS)	Kim is tall [**like** Pat]
2	Marqueur de Degré (MD) + MS	Kim is [**equally** tall] [**as** Pat]
3	MD. + Cé. et St. coordonnés	[Kim **and** Pat] are [**equally** tall]
4	verbe d'égalité	Kim [**reaches/equals** Pat] in height
5	verbe d'égalité + Cé. et St. coordonnés	[Kim **and** Pat] are **equal** (to each other) in height
6	verbe d'égalité (proposition subordonnée)	Kim is tall [**reaching/equalling** Pat]

Mon étude débutera par la comparaison équative puis se poursuivra par l'analyse de la comparaison simulative dans chacune des langues mentionnées précédemment. Une synthèse des observations est donnée après chaque type de comparaison de façon à mieux faire ressortir les différences et les convergences entre langues de la même famille, mais de façon à faire également un parallèle avec les remarques des typologues. Ainsi, Haspelmath (2017) note que les langues du Caucase ne présentent pas, en général, la structure prototypique des langues européennes à savoir l'utilisation de structures de type 2 (la corrélation MD et MS). Pour Haspelmath et Buchholz (1998), le lezguien fait partie des langues qui recourent toujours à un marqueur de standard pour exprimer ces différents types de comparaison. Il compte plusieurs marqueurs de standard mais aucun d'eux n'est issu d'un pronom relatif comme c'est le cas pour les langues d'Europe. Un marqueur de standard peut exprimer diverses valeurs comparatives. Dans ma conclusion, je tenterai de formuler quelques hypothèses pour comprendre le lien qui unit ces différentes comparaisons à partir des traits communs dégagés dans ces différentes langues.

La construction équative

En tchétchène

Le tchétchène est une langue flexionnelle, ergative et à forte opposition verbo-nominale. Cette langue présente, selon le sémantisme du verbe, un marquage

différent de l'actant non patient : l'ergatif marque l'agent, le datif l'expérient. De façon prototypique le verbe est placé en fin de phrase et un grand nombre d'entre eux s'accordent en genre avec le nom non marqué (absolutif) par préfixation tout comme quelques adjectifs, le cardinal quatre et ses dérivés. On compte six genres distincts : raisonnable masculin, raisonnable féminin et quatre genres neutres. Le verbe « être » comme dans de nombreuses autres langues est employé pour exprimer la possession et requiert alors deux actants, celui au datif réfère au possesseur, l'actant non marqué renvoie à la chose possédée.

La comparaison équative s'exprime en tchétchène par l'intermédiaire d'un marqueur de standard : le cas « comparatif » qui connaît de nombreuses variantes de forme. Ces formes provoquent presque toujours une alternance vocalique et certaines entraînent également le doublement de la consonne médiane du nom comme on le voit dans l'exemple (1).

(1) Сан бекъа хьан боккъал ю (Kissa[1])

san	*bekh'a*	*xhan*	***bokkh'al***	*j=u*
1.GEN	poulain(GIII)	2.GEN	**poulain.COMP**	GIII=être

« Mon poulain est **identique à/pareil que** ton poulain »

Le comparé se positionne généralement en tête de phrase. Le paramètre n'est pas nécessairement exprimé comme on l'observe dans l'exemple (1). Pour que cette construction exprime toujours une comparaison équative, il faut obligatoirement que le paramètre soit un nom comme dans l'exemple (2) :

(2) ЙоI дегIана неналла ю (Aliroev, 2003 : 38)

jo'	*degha-na*	*nenalla*	*j=u*
fille(F)	**taille**-DAT	**mère.COMP**	F=être

Litt. « La fille est à la taille autant que la mère »

« La fille a la **même taille que** sa mère »

En effet, si le paramètre est un adjectif alors le cas « COMPARATIF » n'exprime plus l'égalité mais la supériorité ainsi que l'illustre l'exemple (3) :

(3) Со сайн йишел воккха ву (Kissa)

so	*sājn*	*jiš-**el***	*v=**okkha***	*v=u*
P1(M)	E1.GÉN	soeur-**COMP**	M=**grand**	M=être

« Je suis **plus âgé que** ma sœur »

1. Extrait de mon corpus tchétchène recueilli oralement auprès de mon informatrice tchétchène Kissa G. entre 2014 et 2016.

Pour exprimer l'égalité dans une phrase comportant un paramètre adjectival, le tchétchène a recours à un autre marqueur de standard *санна/sanna* « comme » et de ce fait, il y a ambiguïté quant à la valeur véhiculée par ce morphème :

(4) Иза сайн доттагIа санна воккха ву (Kissa)

Iza	сан	dottagha	**sanna**	v=**okkha**	v=u
3(M)	1.GÉN	voisin	**comme**	M=**grand**	M=être

Litt. « Il est âgé **comme** mon voisin »
« Il est **aussi** âgé **que** mon voisin »

Санна/sanna « comme » neutralise l'opposition qui existe entre comparaison équative (quantité) et la comparaison de similitude (qualité). Pour l'exemple (4), seul le contexte permettra d'orienter l'interprétation vers le qualitatif : dans ce cas lui et son voisin font parti du groupe des gens « âgés », ou vers le quantitatif : lui et son voisin ont alors le même âge.

Lorsque la comparaison équative porte sur l'égalité entre deux procès, le tchétchène utilise dans la proposition subordonnée un participe nominalisé qui peut, tout en gardant sa valence verbale, être marqué par le cas « COMPARATIF » qui sert de marqueur de standard. La subordonnée est de façon canonique intégrée à la principale, mais il est possible de la détacher en la plaçant soit à droite soit à gauche de la principale.

(5) XIара йоI хьо йоьллучал йийлира (Kissa)

hara	*jo'*	*xho*	*j-öllu-**čal***	*j-īli-ra*
DEM$_{PROX}$	fille	2(F)	**F=rire:PN-COMP**	F=**rire.**REC-PAS

Litt. « Cette fille venait de rire **autant que** tu as ri »
« Cette fille avait ri **autant que** toi »

(6) Цо, шен доттагIчо оьццучал, книгаш оьцу (*Kissa*)

co	*šen*	*dottagh-čō*	*öccu-**čal***	*knig-aš*	*öcu*
3.ERG	E3.GEN	ami-ERG	**acheter:PN-COMP**	livre-PL	acheter

Litt. « Elle achète des livres **autant que** son amie achète »
« Elle achète **autant** de livres **que** son amie »

Lorsque le comparé et le standard sont réunis, le tchétchène emploie des adverbes, soit *цхьана/cxhana* « ensemble » soit *цхьаттера/cxhaterra* « également » :

(7) И шиъ цхьана дегIара ву (*Kissa*)

I	*ši'*	***cxhana***	*degh-ara*	*v=u*
3(M)	deux	**ensemble**	taille-DIR	M=être

Litt. « Il est deux ensemble pour la taille »
« Ils sont tous les deux de la **même taille** »

(8) Уьш, цхьатерра, беза бу (*Kissa*)

üš	***cxhaterra***	*b=eza*	*b=u*
6(M)	**également**	M=lourd	M=être

Litt. « Ils sont également lourds »
« Ils font le **même poids** »

Mais le tchétchène utilise aussi le marqueur de standard *санна/sanna* « comme » que nous étudierons plus en détail à la section suivante :

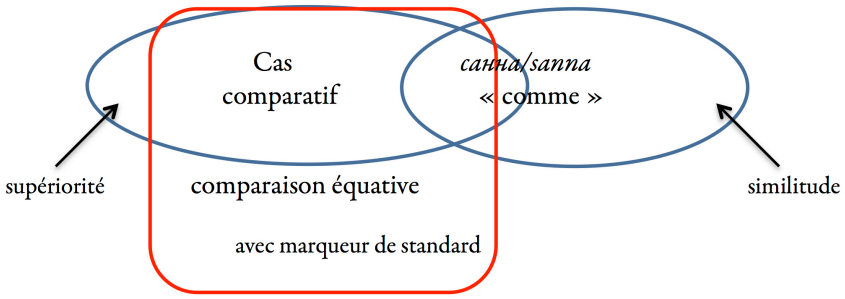
(9) Уьш цхьаъ, важа санна, ву лекха (*Kissa*)

üš	*cxha'*	*važa*	***sanna,***	*v=u*	*lekha*
6	un	autre	**comme**	M=être	haut

« Ils sont **autant/aussi âgés** l'un **que** l'autre »
« Ils sont **âgés** l'un **comme** l'autre »

On constate que le tchétchène, n'a pas un marqueur de standard qui soit spécifique à la comparaison équative : le cas « COMPARATIF » peut exprimer la supériorité et le marqueur de standard *санна/sanna* « comme » peut exprimer la similitude.

FIGURE 1. – Les différents emplois de deux marqueurs de standard en tchétchène



En ingouche

L'ingouche réserve le cas « COMPARATIF » à la comparaison de supériorité et utilise un marqueur de standard qui proviendrait selon Firusa Ozdoeva (1982) de la fusion des deux adverbes interrogatifs *massa* et *mel* « combien ? », le premier étant réservé aux entités dénombrables, le deuxième aux indénombrables. *Massel* ainsi créé signifie toujours « autant que ». Ainsi :

(10) (Guérin, 2001 : 303)

[*ʔaʒ-əʃ*	*massel*	*quq-əʃ*	*tʃejtsap*	*tsu*]
pomme-PL	**autant que**	poire-PL	récolter.ACC	3PROX.ERG

« Il a récolté autant de poires que de pommes »

(11) (Guérin, 2001 : 297)

[*sug*	*massel*	*quq-əʃ*	*b=ə*	*sultan-ik*]
1.DEST	**autant que**	poire(GIV)-PL	GIV=être	Sultan-DEST

« Sultan a autant de poires que moi »

Comme en tchétchène, le marqueur de standard change lorsque le paramètre est un adjectif. L'ingouche a recours lui aussi au morphème *санна/sanna* « comme » qui se réalise alors [sʲen] :

(12) (Guérin, 2001 : 300)

[*jer*	*ber*	*ʃij*	*danan-ij*	*sʲen*	*ʔiriz*	*d=ol-eʃ d=e*]
DÉMPROX	enfant(GV)	E.6	parent-PL	**comme**	heureux	GV=être-PROG GV-PROG

« Cet enfant est **aussi heureux que** ses parents »

(13) (d'après Nichols 2011 : 511, cité par Haspelmath, 2017 : 9)

Sim	*sanna*	*q'ahwa*	*jar*	*yz.*
bile	**comme**	amer	être.PASSÉ	3

« Il est **aussi** amer **que** la bile »

En avar

L'avar utilise pour ce type de comparaison, le morphème suffixé *-гIан/-ghan* « autant que » comme marqueur de standard. Lorsque ce morphème se suffixe à un infinitif il prend le sens de « jusqu'à ». Employé en tant qu'adverbe, il signifie « environ », « presque ».

(14)	*... hwe-**ǧan***	*x̀alíh̄at'aw*	(Charachidzé, 1981 : 93)
	...chien-**autant que**	vil	

« vil **autant** qu'un chien »

C'est le seul exemple où *-гIан/-ghan* « autant que » est employé seul et il pourrait être plus qualitatif que quantitatif en signifiant *vil comme un chien*. En tant que quantitatif, il se trouve le plus souvent en corrélation avec l'adverbe *-гu/-gi* « aussi » suffixé au comparé,

(15)	ГIали-**гIан**	гIела	мун-**ги**	(d'après Madieva, 1967)
	ghali-ghan	*ghela*	*mun-gi*	
	Ali-**autant que**	être cultiver	P2-**aussi**	

« Tu es **autant** cultivé **qu**'Ali »

ou avec un adverbe quantitatif comme dans l'exemple (16) sans que cela ne renvoie à de la comparaison de supériorité :

(16) ЯцгIан гIемер кIалъа-ларо КIилъилай (d'après Gimbatova, 2006 : 247)

*jac-**ghan***	*ghemer*	*k'al'a-laro*	*K'il'ilaj*
soeur-**autant que**	**beaucoup**	parler-NÉGATION	K'il'ilaj

« K'il'ilaj ne parle pas **autant que** sa sœur »

En khwarshi

Les données présentées sont extraites de la grammaire du khwarshi publiée par Zaira Khalilova (2009). Au chapitre concernant la comparaison équative l'auteur explique que ce sont les mêmes morphèmes suffixés qui sont utilisés tant pour les comparaisons de quantité que de qualité (2009 : 293) comme nous le verrons plus loin. Le marqueur de standard est le morphème –*cew* « ÉQUATIF » ou sa variante libre –*cegu*. Dans l'exemple (17) le paramètre est un nom alors que dans l'exemple (18) il est juste évoqué par l'intermédiaire du préfixe de genre :

(17) *at'amaha-**cew*** *ħalt'i* *uʎumoho* *b=ēq-bi* (d'après Khalilova, 2009 : 292)
été.AD-**EQ** travail(III) hiver.AD III=faire-NEG
« En hiver on ne fait pas **autant** de travail **qu**'en été »

(18) *isu-qo* *l-ahul-dow-**cegu*** *aadalaw-i-n* *l=oq-un*
PDEM-OBL IV-augmenter.POT-**EQ** sot-ERG-et IV=prendre-PASSÉ non testimonial
« Et le sot prit **autant qu**'il pouvait prendre » (d'après Khalilova, 2009 : 293)

De nouveau, lorsque le paramètre est un adjectif, le morphème change et c'est *ołu* « égal » qui est alors utilisé, ce marqueur de standard s'aligne toutefois en genre et en nombre avec le comparé :

(19) *dubo* *ɨs* ***ołu*** *uʎʎu* *goli* *diyo* *ɨs* (d'après Khalilova, 2009 : 292)
2.GÉN1 frère **égal** fort être 1.GÉN1 frère
« Mon frère est **aussi** fort **que** ton frère »

En lezguien

Comme pour les autres langues de la branche daghestanaises présentées ici le cas comparatif n'existe pas en lezguien. À partir des données d'Haspelmath tirées de sa thèse (1993) et de ses différents articles sur la comparaison (1998, 2017) on constate que le lezguien montre une similitude certaine avec l'ingouche puisqu'il utilise un marqueur de standard spécifique *q'wan* « autant que » pour exprimer la comparaison équative entre des entités ou entre des procès. Cependant, ce morphème est avant tout, dans d'autres contextes, une postposition signifiant « jusqu'à ».

(20) (d'après Haspelmath, 1993 : 440 et Haspelmath & Buchholz, 1998 : 300)

Za-z *qe* *wa-z* *q'wan* *jaru* *ǧet-er* *xâ-na-č*
1-dat aujourd'hui 2-DAT **autant que** rouge étoile-PL être-AOR-NEG
« Aujourd'hui je n'ai pas eu autant d'étoiles rouges que toi »

Toutefois le lezguien pour exprimer l'équatif possède un autre marqueur de standard qui présente une variante contextuelle. La forme *xîz* est utilisée dans les

phrases verbales et la forme *xîtin* dans les phrases nominales, le sens de ce morphème se traduit soit par « aussi…que » soit par « comme » et s'emploie donc également pour exprimer la comparaison de similitude :

(21) (d'après Haspelmath & Buchholz, 1998 : 295)

či	*k'wal-er*	*a*	*tar*	*xîz*	*q'aq'andi*	*ja*
4.GÉN	pièce-PL	DÉM	arbre	**comme**	haut	Être

« Notre maison est **aussi** haute **que** cet arbre »
« Notre maison est haute **comme** cet arbre »

Le morphème *q'wan* « autant que » est, quant à lui, spécifique puisqu'il n'est utilisé que lorsque la comparaison équative porte sur la quantité :

(22) (d'après Haspelmath, 1993 : 439)

Amma	*wun*	***q'wan***	*k'an-da-č-ir*	*za-z*	*am.*
mais	2	**autant que**	aimer-FUT-NEG-PASSÉ	1-DAT	3

« Mais je ne l'aimais pas autant que toi »

Synthèse

Les quelques langues de la famille nakh-daghestanienne, qui viennent d'être étudiées, tchétchène compris, se comportent de la même façon pour exprimer la comparaison équative, à savoir : elles relèvent toutes du type 1 dégagé par Haspelmath (2017) en utilisant toujours un marqueur de standard. Dans toutes ces langues, un marqueur de standard équatif peut avoir d'autres valeurs dans d'autres contextes. Et toutes, sauf l'avar, utilisent un marqueur de standard qui peut s'employer tant pour la comparaison équative que pour la comparaison de similitude. Enfin, on notera qu'en tchétchène, ingouche et khwarshi, dès lors que le paramètre est un adjectif, le marqueur de standard change.

La comparaison de similitude

La similitude est basée sur la ressemblance. C'est une comparaison où les entités comparées sont conçues comme semblable par rapprochement ou analogie. Selon Haspelmath et Buchholz (1998) la distinction entre équatif et similitude ne repose pas sur l'égalité réelle de la première et l'égalité approximative de la seconde mais sur le fait que la comparaison équative exprime des quantités égales tandis que la comparaison de similitude exprime une identité de manière d'être ou de faire. Dans leur article, Haspelmath et Buchholz (1998) dégagent trois groupes de langues en fonction du marqueur de similitude. On trouve d'un côté, celles qui emploient une préposition basée sur le pronom relatif « que » et de l'autre, celles qui utilisent une

préposition ou une postposition (comme les langues du Caucase) non basée sur le pronom relatif. D'un point de vue sémantique, la similitude est donc une comparaison basée sur la manière d'être ou de faire et n'évalue pas un degré. La similitude peut être spécifique ou générique. Elle est alors basée sur la métaphore et l'imaginaire culturel et est considérée comme prototypique de la comparaison de similitude. La similitude basée sur la manière de faire est divisée en deux structures dont l'une est désignée selon les auteurs de *role phrases* par Haspelmath et Buchholz (1998) ou de *functive phrases* par Denis Creissels (2014) lorsqu'elle exprime « le rôle ou la fonction dans laquelle un participant apparait » (« Role phrases express the role or function in which a participant appears » Haspelmath & Buchholz, 1998 : 321), l'autre structure étant celle basée sur l'analogie.

En tchétchène

Le tchétchène, pour la similitude dans son ensemble, utilise le marqueur de standard *санна/sanna* « comme ».

• *La similitude spécifique*

Le morphème *санна/sanna* « comme » se postpose toujours au standard et il fonctionne syntaxiquement comme un connecteur introduisant une proposition elliptique puisque son verbe n'est jamais exprimé. Cette proposition est soit intégrée à la principale, soit détachée à sa droite. Ainsi dans l'exemple suivant, il y a omission des termes entre crochets « Le petit garçon venait de faire la marche comme le canard [fait la marche] », ce qui fait que l'on a toujours dans une phrase simple le standard qui est au même cas que le comparé : ici deux noms à l'ergatif. Le syntagme introduit par *санна/sanna* « comme » ne fonctionne pas comme un complément circonstanciel mais comme une proposition à valeur circonstancielle ou attributive :

(23) Жимчу кIанта бедо санна болар дира (Navrazova, 2005 : 106)

žim-ču	*k'ant-ā*	*bed-ō*	***sanna***	*bolar*	*d=i-ra*
petit-OBL	garçon-ERG	canard-ERG	**comme**	marche(GV)	GV=faire.RÉC-PASSÉ

« Le petit garçon avait marché **comme** un canard »

Cet exemple utilise un standard « canard » distinct du comparé « garçon » entre lesquels on établit une identité basée sur la façon de marcher dont ils possèdent tous deux uniquement pour cette qualité les mêmes caractéristiques. Le rapport entre la façon de marcher et le canard ne relève pas d'une association fréquente et n'est pas considérée comme un modèle générique. Cette comparaison de similitude est qualitative et ne sous-tend aucune évaluation quantitative.

(24) Иза велара со санна (*Kissa*)

iza	*v=ela-ra*	*so*	*sanna*
3(M)	m=rire.ACC-PASSÉ	1	**comme**

« Il avait ri comme moi »

L'exemple (24) utilise également un standard distinct du comparé, mais celui-ci est encore plus spécifique que dans l'exemple (23). De ce fait, la comparaison est à la fois équative et similative. C'est une comparaison intensive qui évalue de façon relative le degré de rire qui va de zéro au maximum *il a ri autant que moi* tout en permettant une interprétation identitaire *il a ri de la même façon que moi*.

On peut également employer un nom adverbialisé par dérivation qui indique la manière ou la façon de se comporter :

(25) Зударех хелхавелира иза (d'après Navrazova, 2005 : 106)

zuda=rex	*xelxa=v=eli-ra*	*iza*
femme=ADVS	danser=M=danser.RÉC-PASSÉ	P3(M)

« Il venait de danser à la manière d'une femme »

(26) Иза барзах уьгIира (Aliroev, 2005 : 31)

iza	***barz=ax***	*üghira*
P. 3(M)	loup=ADVS	hurler.PASSÉ

« Il hurlait à la manière d'un loup »

• La similitude générique

Elle s'exprime en tchétchène par le marqueur de standard *санна/sanna* « comme ». Elle est toujours basée sur un rapprochement entre un comparé et un standard vu et reconnu par tous comme le meilleur candidat représentant le paramètre désigné. Ce type de similitude repose plus sur la manière d'être que sur la manière de faire :

(27) (Айдамиров (Ajdamirov), *Еха буьйсанаш* (*Exa büsanaš*) cité par Baisoultanov, 2006 : 248)

...Ло санна кIайн, стигал санна сийна, цIена бIаьргаш, дешин басахь лепаш еха, юькъа месаш, гIаргIа санна нийса, элдара дегI

lo	***sanna***	*k'ān*	*stigal*	***sanna***	*sīna*	*c'ena*	*b'ærg-aš*	*dešin*	*basaxh*
neige	**comme**	blanc	ciel	**comme**	bleu	propre	œil-PL	or.GÉN	couleur.ABL

lepaš	*j=exa*	*jökh'a*	*mes-aš*	*ghagha*	***sanna***	*nīsa*	*jeldara*	*degh*
brillant	GIII=long	taille(GIII)	cheveu-PL	peuplier	**comme**	droit	élancé	corps

« [...] blanc comme la neige, ses yeux bleus comme le ciel, ses cheveux longs d'un blond brillant, le corps élancé et droit comme un peuplier »

Dans cet exemple, c'est la manière d'être qui est comparée et, dans ce cas là, la comparaison devient nettement scalaire en indiquant, comme le souligne Sarah

Leroy (2007), le haut niveau, le degré absolu d'égalité. Ainsi en tant que parangons génériques, la neige est considérée comme représentant la meilleure qualité de blanc et le peuplier comme représentant au plus haut degré la qualité de la rectitude physique.

Je ne mentionnerai que pour le tchétchène les deux types de comparaisons suivantes, les données pour les autres langues étant manquantes.

• La simulation

санна/sanna « comme » est encore utilisé pour exprimer la comparaison de simulation :

(28) Мелла волуш санна лела и (Kissa)

mella	*v=oluš*	*sanna*	*lela*	*i*
boire:PP	M=être:GER	**comme**	se comporter	3(M)

Litt « Il se comporte comme étant ayant bu »
« Il se comporte comme s'il avait bu »

• La comparaison fonctive

Par contre, *санна/sanna* « comme » n'intervient absolument pas pour exprimer la comparaison fonctive qui attribue le rôle ou la fonction dans laquelle un participant apparaît (Haspelmath & Buccholz, 1998) car ce type de comparaison se construit en tchétchène sans aucun marqueur :

(29) Юртхойша и лор лору (Guérin, 2008 : 42)

jurtxōj-ša	*i*	*lor*	*loru*
villageois-PL-ERG	P3	médecin	considérer

« Les villageois le considèrent comme médecin »

En ingouche

En ingouche, « comme » se présente sous la forme de deux variantes, *санна/sanna* qui est la forme la plus fréquente et qui est partagée par le tchétchène et le bats (l'autre langue de la branche nakh) et *мо/mo* qui tirerait son origine de *мел/mel* « combien », cette variante étant préférée à l'oral.

• similitude spécifique

(30) Султаназ мо, болх бу со (Guérin, 2001 : 297)

sultan-az	***mo***	*bolx*	*b=u*	*co*
Sultan-ERG	**comme**	travail(GVI)	GVI=faire	3_{DIST}.ERG

« Il travaille comme Sultan »

• similitude générique

(31) (d'après Yakovlev, 2001 : 243)

Хоза йоI я из, маЛх санна

xoza	*jo'*	*j=a*	*iz*	*malx*	***sanna***
beau	fille(F)	F=être	DÉM$_{DIST}$	soleil	**comme**

« C'est une fille belle comme le soleil »

(32) (d'après Yakovlev, 2001 : 244) & (33) (d'après Yakovlev, 2001 : 248)

мух санна, масса

mux	***sanna***	*massa*
vent	comme	rapide

« Rapide comme le vent »

мух мо, масса

mux	***mo***	*massa*
vent	**comme**	rapide

« Rapide comme le vent »

En lezguien

On retrouve l'emploi de *xîz* et de sa variante contextuelle *xîtin* « comme » qui se distribuent selon le type de prédicat. Comme pour les langues nakh on constate que le standard est au même cas que le comparé ce qui laisse supposer que le verbe subordonné n'est pas exprimé :

• similitude spécifique

(34) (d'après Mejlanova cité par Haspelmath, 1993 : 436)

Za-waj	***xîz***	*wa-waj*	*raxa-z*	*že-da-č*
1-ADEL	**comme**	2-ADEL	parler:INF	pouvoir-FUT-NEG

« Tu ne pourras pas parler comme moi » ou « tu ne pourras pas parler autant que moi »

• similitude générique

(35) (d'après Haspelmath, 1993 : 439)

žiw	***xîtin***	*lacu*	*čuru*
neige	**comme**	blanc	barbe

« Une barbe qui est blanche comme la neige »

En avar

L'avar emploie pour marqueur de standard la postposition *гIадин/ghadin* « comme » formée à partir d'un démonstratif et sert tant pour la similitude spécifique que générique. Il est à noter que le morphème *гIan/ghan* « autant que » semble être une forme brève et relâchée de *гIадин/ghadin* « comme », si c'était le cas cela indiquerait que la distinction entre comparaison équative et similative n'était pas, antérieurement, considéré dans cette langue comme une nécessité.

• similitude spécifique

(36) (d'après Gimbatova, 2006 : 523)

Варис гIадин цIаларавани, мунги вукIинаан мугIалим
Varis ***ghadin*** *c'alarava-ni* *mu-gi* *v=uk'inaan* *mughalim*
Varis **comme** étudier-si P2-aussi m=être professeur
« Si tu étudiais comme Varis, tu serais aussi professeur »

• similitude générique

(37) (d'après Misieva, 2009)

гьой **гIадин** Гьекъезе
hoj ***ghadin*** *hek'eze*
chien **comme** boire
« Boire comme un chien »

En khwarshi

Le khwarshi, comme déjà précisé, emploie les mêmes marqueurs de standard pour exprimer la comparaison équative que la comparaison de similitude :

• similitude spécifique

(38) *[išu-**cew*** *goli* *idu* *kad]* (d'après Khalilova, 2009 : 292)
mère-**EQ** être DEM fille
« Cette fille est **comme** sa mère »

(39) *[dubo* *ɨs* *ołu* *goli* *diyo* *ɨs]*
P2.GÉN$_1$ frère **semblable** être P1.GÉN$_1$ frère
« Mon frère est **comme** ton frère » (d'après Khalilova, 2009 : 293)

• similitude générique

Les deux morphèmes *-cew* « ÉQUATIF » et *-ołu* « semblable » sont employés dans ce type de comparaison :

(40) *enso-**cew*** *aluk'a* (d'après Khalilova, 2009 : 110)
neige-**EQ** blanc
« Blanc comme la neige »

(41) *[as* *l-**ołu*** *himon]* (d'après Khalilova, 2009 : 110)
ciel GIV-**semblable** chose(IV)
« Une chose bleue **comme** le ciel »

Dès lors que la similitude générique est d'un emploi très fréquent le paramètre adjectival est omis et c'est l'adverbe *-ołu* « semblable » qui devient marqueur de standard. Il s'aligne en genre et en nombre avec le comparé qui peut, comme dans l'exemple (42) n'être évoqué que par son préfixe de genre :

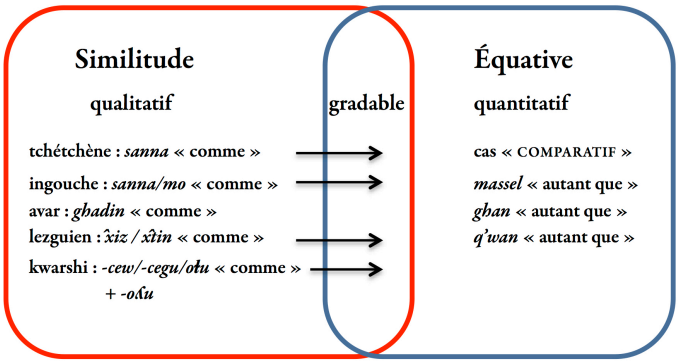
(42) *[as l-**otu**]* (d'après Khalilova, 2009 : 110)
ciel GIV-**semblable**
« Bleu **comme** le ciel »

Conclusion

Je terminerai mon article par un retour sur son titre : *la comparaison d'égalité en tchétchène.* J'ai choisi de prendre *égalité* comme hyperonyme englobant à la fois la comparaison équative, la comparaison de similitude et même la comparaison de simulation, bien que les données pour les langues daghestaniennes soient manquantes. D'une part parce qu'il n'est pas rare de lire sous la plume de certains auteurs que des énoncés tels que *he is strong **like** a lion* « il fort comme un lion » (Henkelmann, 2006 : 373) ou *La tomate est petite **comme** une olive* (Haspelmath et Buchholz, 1998 : 311) sont des comparaisons équatives génériques alors qu'elles portent toutes deux sur la manière d'être et non sur la quantité. D'autre part parce que dans les langues étudiées un même marqueur de standard va pouvoir prendre des valeurs différentes selon les contextes. Ainsi en tchétchène *санна/sanna* « comme » peut exprimer la comparaison de similitude mais également la comparaison équative et la comparaison de simulation ce qui montre bien que ces trois comparaisons ont des traits de sens en commun.

Il me semble, au vu des exemples proposés, que la comparaison de similitude soit plus ancienne dans les langues nakh-daghestaniennes que la comparaison équative. Le fait que le khwarshi n'ait pas développé de marqueur spécifique pour ce type de comparaison tend à le prouver, d'autant que dans les autres langues, le ou les marqueurs sont d'abord utilisés à d'autres fins. Ainsi, le tchétchène réutilise le cas comparatif destiné à la supériorité, l'ingouche innove en créant un mot valise à partir de l'adverbe interrogatif « combien ? », le lezguien spécialise la postposition spatiale « jusqu'à » en lui conférant un nouveau trait de sens « autant que » ce qui peut être également le cas de l'avar. On peut donc postuler qu'en synchronie, le khwarshi ne peut exprimer la comparaison d'égalité que par la similitude. Les quatre autres langues distinguent à l'intérieur de la comparaison d'égalité : la comparaison équative proprement quantitative et la comparaison de similitude prototypiquement qualitative, mais qui par extension peut être comprise comme intensive ou gradable dès lors que le paramètre est un adjectif quantitatif.

FIGURE 2. – L'évolution des marqueurs de similitude vers l'expression de la comparaison équative



Liste des abréviations

1.. 3 : personne 1..3
ABL : ablatif
ACC : accompli
AD : adessif
ADEL : adélatif
ADVS : adverbalisateur
AOR : aoriste
Cé : comparé
COMP : comparatif
DAT : datif
DÉM : démonstratif
DEST : destinatif
DIR : directif
DIST : distal
E1…4..6 : emphatique1…4..6
EQ : équatif
ERG : ergatif
F : raisonnable féminin
FUT : futur
GÉN : génitif
GI…VI : genre I…VI
INF : infinitif
M : raisonnable masculin
md : marqueur de degré
MS : marqueur de standard
NÉG : négation
OBL : oblique
P : personnel
PDEM : pronom démonstratif
PL : pluriel
PN : participe nominalisé
POT : potentiel
PP : participe passé
PROG : progressif
PROX : proximal
PSÉ : passé
REC : récent
St : standard.

Bibliographie

ALIROEV [Алироев] Ibraguim, 2003. *Manuel de tchétchène* [*Самоучитель чеченского языка*], Moscou, Académia (en ligne http://chenetbook.info/knigi/schkola/samuchitel/index.html#/1/, consulté en octobre 2016).

ALIROEV, [Алироев] Ibraguim, 2005, *Dictionnaire tchétchène-russe* [*Чечено-русский словарь*], Moscou, Académie Nauka.

BAISOULTANOV Daoud, 2006. Les phraséologies de la langue tchétchène caractéristiques expressives et stylistiques [Экспрессивно-стилистическая характеристика чеченского языка], Thèse de doctorat, LUCL, Faculty of Arts, Leiden University.

CHAMOREAU Claudine, 2009 (oct.). Typologie et contact syntaxique dans différentes langues méso-américaines, *Conference 'Romania : espaces linguistiques / Spazi linguitici / Espacios lingüísticos'*, Zurich, Suisse (halshs-00672768).

CHARACHIDZÉ Georges, 1981. *Grammaire de la langue avar (langue du Caucase Nord-Est)*, Paris, Ed. Jean-Favard, coll. Documents de linguistique quantitative 38.

CREISSELS Denis, 2014. Functive phrases in typological and diachronic perspective, *Studies in Language* 38, 3, pp. 605-647.

GIMBATOVA [Гимбатова], Mouxhamadkamil, 2006. *Dictionnaire avar-russe* [*Авар-гIурус словарь*], Maxatchkala (Daghestan).

GUÉRIN Françoise, 2001. *Description de l'ingouche : parler du Centre-Nord du Caucase*, Munich, Lincom-Europa, Lincom Studies in Caucasian Linguistics 15.

GUERIN Françoise, 2008. La syntaxe connective en tchétchène, *La linguistique* 44,2, pp. 67-80.

HASPELMATH Martin and Oda BUCHHOLZ, 1998. Equative and similative constructions in the languages of Europe, *in* J. Van der Auwera (ed.), *Adverbial Constructions in the Languages of Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 277-334.

HASPELMATH Martin, 1993. *A Grammar of Lezgian*, Berlin, Mouton de Gruyter, Mouton Grammar Library 9 (http://alpania-mez.ucoz.org/load/fajly/lezginskaja_biblioteka/grammar_of_lezgian_haspelmath_m_a_grammatika_lezginskogo/11-1-0-158).

HASPELMATH Martin, 2017. Equative constructions in world-wide perspective, *in* Y. Treis & M. Vanhove (eds), *Similative and Equative Constructions : A Cross-linguistic Perspective*, Amsterdam, Benjamins.

HENKELMANN Peter, 2006. Constructions of equative comparison, *STUF-Sprachtypologie und Universalienforschung* 59, 4, pp. 370-398.

KHALILOVA Zaira, 2009. *A Grammar of Khwarshi*, LOT publication, Netherland (http : //www.lotpublications.nl/Documents/234_fulltext.pdf).

LEROY Sarah, 2007. Les comparaisons comme SN exprimant le plus haut degré, *Travaux de linguistique* 2007/1 (n°54), pp. 69-82.

MADIEVA [Мадиева] Gyoljaran, 1967. La langue avar [Аварский язык], *Langues des peuples de l'URSS* [*Языки народов СССР*], T. 4. – M, pp. 255-271) (http : //www.philology.ru/linguistics4/madiyeva-67.htm).

MISIEVA [Мисиева] Louisa Axmedovna. 2009, Phraséologie genrée de la langue avar par rapport à l'anglais [Гендерная фразеология аварского языка в сопоставлении с английской], thèse non publiée, soutenue à Maxatchkala, Daghestan (http : //www.dslib.net/jazyki-rosii/gendernaja-frazeologija-avarskogo-jazyka-v-sopostavlenii-s-anglijskoj.html, consulté en octobre 2016).

NAVRAZOVA [Навразова] Xava Bakuevna, 2005. Syntaxe de la phrase simple en tchétchène [Синтаксис чеченского простого предложения], thèse non publiée, soutenue à Grozny, Tchétchénie.

OZDOEVA [Оздоева] Firusa Gerievna, 1982. Les parties du discours dans les langues nakh (analyse synchronique-diachronique) [Служебные части речи в нахских языках (синхронно-диахронный анализ)], thèse non publiée, soutenue à Grozny, Tchétchénie.

YAKOVLEV [Яковлев] Nicolas, 1940. Syntaxe de la langue tchétchène [Синтаксис чеченского литературного языка], Moscou, Académie Nauk.

La comparaison d'égalité en tchétchène

Résumé

Dans de nombreuses langues d'Europe, une distinction s'opère sémantiquement et structurellement entre l'égalité et la similitude ; étant entendu que les énoncés équatifs sont liés aux notions scalaires de quantification alors que les énoncés similitatifs sont non scalaires puisqu'ils expriment la manière. Or cette partition n'est pas aussi tranchée, il existe des zones de recouvrement où une similarité peut être quantifiée. Notre but est de présenter syntaxiquement et sémantiquement les diverses structures qui permettent aux Tchétchènes d'exprimer la comparaison d'égalité et de voir si chaque opposition sémantique se traduit par une construction spécifique ou au contraire si l'on doit traiter de nombreux syncrétismes. Pour ce faire nous nous inspirerons des articles des auteurs déjà cités en conservant notamment leur terminologie pour désigner les différents éléments structuraux de la comparaison à savoir le comparé, le standard, le paramètre et les marqueurs de standard et de paramètre selon les besoins. Enfin, nous ferons un parallèle avec des langues de la même famille mais appartenant à une autre branche telles que l'avar (Charachidze, 1981), le khwarshi (Khalilova, 2009) et le lezguien (Haspelmath, 1993).

Mots-clés : comparaison, égalité, similitude, simulation, langues nakh-daghestaniennes, évolution de la comparaison

Comparison of equality in Chechen

Abstract

In numerous languages of Europe, a distinction is made semantically and structurally between equality and similarity, it being understood that equative statements are connected to scalar notions of quantification, while similitative statements are not scalar because they express manner. Yet this partition is not so clear-cut; there are overlapping areas where a certain similarity can be identified. Our goal is to present syntactically and semantically the various structures through which Chechen expresses the comparison of equality, and to see whether each semantic opposition results in a specific construction or if, to the contrary, one must address many syncretisms. With this intention, we will take as a starting point the articles of the authors already quoted, in particular preserving their terminology to indicate the various structural elements of comparison, namely: the compared, the standard, the parameter of comparison, and the markers of the standard and of the parameter as required. Lastly, we will make a parallel with languages of the same family but belonging to another branch, such as Avar (Charachidze, 1981), Khwarshi (Khalilova, 2009) and Lezgian (Haspelmath, 1993).

Keywords: *comparison, equality, similarity, Nakh-Dagestanian languages, evolution of comparison*

From Field Work to Typology: Reflexivity and Reciprocity

by

Ekkehard KOENIG and Claire MOYSE-FAURIE

Within the last ten years or so the research of LACITO has moved beyond the fieldwork traditionally carried out and published in well-known grammars, dictionaries, descriptive articles and archives and has also become highly visible in typological and theoretical studies. The thematic domains to which researchers from LACITO have contributed significantly include those of clause-linking, tense, aspect and mood, reflexivity and reciprocity, dynamic deixis and (in)definiteness. On the 40th anniversary of this research institute, it seems therefore appropriate to take stock of this development and assess the significance of these contributions to current theoretical and typological debates. Our paper is an attempt to carry out such an assessment for one thematic domain only, viz. for the domains of reflexivity and reciprocity (*cf.* Bril, 2005, 2007; Guentchéva, 2007; Guentchéva and Rivière, 2007; König and Moyse-Faurie, 2009; Moyse-Faurie, 2007, 2008, 2012, 2017; Naïm, 2007; Pilot-Raichoor, 1997; Taine-Cheikh, 2005, etc.). Given the number and weight of the relevant LACITO publications, the main focus of our assessment will be on the encoding of reflexivity. The reason why Oceanic languages are singled out for special attention is that they are at the center of most of these studies.

Inter alia, the following questions will be addressed in our paper:

- What are current typological generalizations in the relevant domain?

- In what way can the properties manifested by Oceanic languages, one of the traditional focus of linguistic research at the institute, be subsumed under these generalizations and in what way have they led to changes of earlier views, such as the ones found in collective monographs like Frajzyngier and Curl eds (2000) and Rousseau *et al.* eds (2007)?

- To what extent do the data from Oceanic languages provide problems or puzzles for current theorizing?

The specific contributions of this institute to cross-linguistic generalizations about reflexives and reciprocals emerge very clearly in confrontations with well-

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 389-412

known implicational generalizations over parameters of variation and limits of variation, as summarized, for instance, in Koenig and Siemund, 2000; Koenig, 2007 and Everaert, 2013.

Typology: Parameters and Limits of Variation in Reflexive Constructions

Reflexivity, roughly definable as the marking of co-reference between two arguments of the same predicate or as binding of one co-argument by another, can be expressed by a wide variety of formal means. A systematization of this diversity can be carried out by assigning the relevant expressions and strategies to general parameters of variation, such as the formal complexity of reflexive markers, their possible syntactic functions, their possible antecedents or binders, etc. Limits of variation, i.e. wide-spread tendencies of cross-linguistic variation, can then be formulated, inter alia, as Greenberg-style implicational generalizations, which when read from right to left are meant to express that if a language has a certain property at some point in an implicational hierarchy it will also have all the properties further to the left. For the task at hand and going beyond a purely Greenbergian approach, we will, first of all, distinguish 4 general types of parameters of variation, each of which may comprise one or several subcases. Among the various typological generalizations proposed for the domain of reflexivity, we will specifically mention those that have some relevance for the characterization of the properties of Oceanic languages. The following parameters of variation will play a major role in what follows:

Formal complexity and categorial status of reflexive markers

This question relates to the morphological make-up of reflexive markers and to their classification as clitics, pronouns, nouns, noun phrases, etc. This parameter of variation was first discussed by L. Faltz (1985), who in his seminal typological study drew a basic distinction between verbal vs. nominal and between pronominal vs. nominal strategies of reflexivization, with the latter strategy comprising several subcases.

Possible patterns of polysemy or syncretism

In English there is no overlap or polysemy between reflexive markers (*her-/himself*), reciprocal markers (*each other*) and middle markers (markers or derived intransitivity, generally realized by zero), in contrast to Romance (*se/si*) or to other Germanic languages (e.g. *sich* in German). Reflexive markers in English take,

however, the same form as intensifiers, also called 'emphatics' (John hates himself. The Pope himself said that.) and resemble in this respect those of Finnish (*itse*) or Turkish (*kendi*). Such comparative observations bring up the question of possible and impossible patterns of polysemy. Generalizations about such patterns of polysemy or polyfunctionality can be made in terms of semantic maps (*cf.* Haspelmath, 2003), where related meanings or functions are linked by connecting lines on the basis of the hypothesis that only adjacent regions can be expressed by the same form. A tentative semantic map for the domains under discussions could take the following shape, although the predictions implied by this diagram have only been clearly established for specific samples of languages used in typological studies (*cf.* Koenig and Siemund, 2000; Nedjalkov, 2007: 250).

FIGURE 1. – Patterns of Polysemy for reflexive markers

middle — reciprocal — reflexive — intensifier
|
sociative[1]

Grammatical functions of a (nominal) reflexive marker and its possible antecedents

As far as the possible syntactic functions of reflexive markers and their antecedents are concerned, the following implicational generalizations have been proposed (*cf.* Koenig and Siemund, 2000; Koenig, 2007):

(i) Grammatical relation of reflexive markers

DO > IO > OBL > GEN/POSS > SUBJ/ERG **(i.e. argument > non-argument)**

This implicational generalization captures the observations that reflexive markers occur more typically in argument positions, the direct object position being the most typical one, and that reflexive markers in the position of possessive or genitive modifiers are rare. Even rarer are reflexive markers in subject positions. As far as oblique arguments are concerned, we may note that languages with special reflexives in direct object positions often use personal pronouns in prepositional phrases (*cf.* French, Spanish; Zribi-Hertz, 1995). Many languages do not have possessive reflexives or reflexives in genitive objects. Special adjectival (attributive) intensifiers (Engl. *own*; Germ, *eigen*; Fr. *propre*) are used instead in possessive adjuncts, which in many European languages have lost their original possessive meaning and function as

1. The "sociative" interpretation, frequently also expressed by reciprocal markers, can be translated by "together" in English.

attributive markers of remarkable co-reference between a "possessor" and "a possessum" instead. Exemplification for all these points is provided below.

(ii) Possible antecedents

SUBJ > DO > OBL > IO

Reflexive markers are referentially dependent expressions and need to be related to a preceding expression, their antecedent, to be interpreted. The question, therefore, is in which grammatical functions can the antecedent occur? The essential point of this implicational hierarchy is that the clausal subject is the most frequent and typical antecedent of reflexively marked constituents and that indirect objects are extremely rare as antecedents.

Interaction with other categories

It is well-known that reflexivity may interact with the grammatical category of person – in some languages (Romance, German) only 3rd-person pronouns have a reflexive form – and also with certain aspects of verbal semantics. These interactions are captured by the two following implicational statements (*cf.* Faltz, 1985):

(i) Interactions with person

3 > 2 > 1

Seen from a functional perspective, reflexive markers are not needed for first person and second person antecedents. It is only with third person antecedents that a referential contrast can be expressed ("John attacked him." *versus* "John attacked himself.").

(ii) Combination with predicate type

other-directed > non other-directed

Many languages do not use reflexive markers in combination with verbs of grooming ("wash", "dress", "shave", etc.), i.e. verbs denoting conventionally self-directed situations (Koenig and Vezzosi, 2004). Analogously, many languages do not use reciprocal markers or only use weak markers for naturally mutual situations, where "it takes two" for the action to be carried out (Engl. *They met/talked/danced/kissed /quarreled/split up*.)

Putting Oceanic languages on typological maps

On the basis of the preceding typological generalizations, it is now possible to characterize the specific properties of reflexives in Oceanic languages. The

identification of those properties has substantially contributed to our cross-linguistic perspective on the encoding of reflexivity.

The first striking contribution of LACITO studies to typology is their answer to the question, are there reflexive markers in Oceanic languages to begin with? In contrast to wide-spread earlier assumptions (Dixon, 1988; Lichtenberk, 2000; Levinson, 1991)[2], Moyse-Faurie (2008 and 2017) has shown that there are markers for the overt encoding of reflexivity in Oceanic languages, thus providing further support for the view that reflexive markers are very wide-spread and possibly found in most languages of the world. In the following two examples reflexivity is expressed by two intensifiers whose etymological origins are also indicated.

- Ajië (Centre of the Mainland, New Caledonia)

(1) *Na rhôôru é tëë.*
3SG accuse 3SG again (>REFL)
"He accuses himself."[3]

- Tuvaluan

(2) *Ne tā a Lusi nē ia loa.*
PST strike ABS Lusi ERG 3SG INT (>REFL)
"Lusi killed himself." (Besnier, 2000: 203)

The fact that reflexive markers have often been overlooked is due to two main reasons:

(i) In Oceanic languages, markers used as intensifiers or as expressions of typical reflexive situations (defined as "do to oneself what is usually done to others") also fulfill other functions, either as content words (verb, noun, adverb, etc.) or grammatical morphemes (deictic, directional, focus particle, etc.).

(ii) In contrast to the grammaticalized use of reflexive markers in other languages, markers expressing reflexive situations are seldom obligatory, even if they typically occur with third person arguments, since it is in this context that ambiguity may arise.

2. The exceptional cases mentioned in earlier descriptions mainly concern Polynesian languages (Académie tahitienne, 1986; Besnier, 2000; Du Feu, 1996), but also a few other Oceanic languages such as Nengone (Codrington, 1885), Kwaio (Keesing, 1985), Saliba (Margetts, 1999), interalia. The availability of reflexive markers in Oceanic languages is also confirmed in Park (2013) in a study on Fijian.

3. Data not identified for source is taken from our own fieldnotes.

Let us now turn to the question how Oceanic languages fare with regard to the general parameters of variation identified in typological studies of reflexive constructions and listed in (2)a-d above.

Formal complexity and categorial status

In Oceanic languages reflexivity is rarely, if ever, marked by verbal inflection. In a few, rare cases, such as (3), a basically reciprocal prefix has also assumed a reflexive function, but in general reflexive markers in Oceanic languages are free forms related to nouns, verbs or adverbs, such as (4), and in some cases are still used as such. Given the well-known problems of clearly distinguishing word classes in Oceanic languages in analogy to those established for European languages, a clear assignment of these markers and strategies to one of the formal types distinguished by Faltz[4] (1985) is not possible, however.

- Hmwaveke (Centre of the Mainland, New Caledonia)

(3) *Le* ***ve****-caina* *le.*
3PL PREF-know 3PL
"They know each other/themselves."

- Tîrî (South of the Mainland, New Caledonia)

(4) *Rri* *eghe* *rri* *mwâgi.* (reflexive / reciprocal)
3PL tooth+hurt 3PL RETURN (>REFL/RECIP)
"They are biting themselves/each other." (Agnès Holero, p.c.)

Patterns of polysemy and syncretism

There is, however, one property that reflexive markers share across Oceanic languages: Most of the relevant expressions are also used as intensifiers in the sense of Koenig and Siemund (2000) and Koenig and Gast (2006), analogously to Finnish *itse*, Turkish *kendi* and, in fact, to the *self*-forms in English:

- Nengone (Maré, Loyalty Islands)

(5a) *Inu* *ha* *co* *rue* *ko.* (intensifier)
1SG PFV FUT do INT
"I will do it myself." (Wassissi Konyi, p.c.)

4. Faltz draws a basic distinction between verbal and nominal strategies, dividing up the latter into pronouns vs. head or adjunct reflexives. From a more global perspective, reflexive markers could be classified according to their degree of grammaticalization, along a scale like the following: affix > clitic> weak pronoun > strong pronoun > noun > NP.

(5b) *Bone* *hna* *a-tango-ni* *bone* *ko.* (reflexive marker)
3SG PST CAUS-die-TR 3SG INT
"He killed himself." (*idem*)

Such polysemy is a wide-spread phenomenon in the languages of the world, as is shown by the relevant map in WALS (Koenig and Siemund, 2005). A distinction between the two functions, as it is found in European languages (*sich* vs. *selbst* in German; *sebja* vs. *sam* in Russian), is by no means the typical case and even here we find a close semantic affinity between the two functions: Intensifiers like Ger. *selbst*, Russian *sam*, Italian *stesso*, etc. are frequently used to reinforce and add emphasis to a reflexive marker in cases of remarkable co-reference. Most Oceanic languages manifest this double use of forms, which are, more often than not, clearly differentiated from the markers of reciprocity and markers of the middle voice:

(6) [INT = REFL] ≠ [MID= REC] is widely attested.

Two other scenarios are also attested in Oceanic languages as a result of recent evolutions, but they are rare:

Middles, reciprocals and reflexives are all marked with a prefix reflecting Proto Oceanic *paRi- and possibly additional material. This scenario is very rare in Oceanic languages and we only found it in some Kanak languages spoken in the North and Centre of the Mainland of New Caledonia (Nemi, Fwâi, Pije, Jawe, Cèmuhî and at least some of the Voh-Koné dialects such as Hmwaveke; *cf.* Moyse-Faurie, 2008: 122). It is due to the extension of the middle/reciprocal markers (reflexes of the POc prefix *paRi-) into the prototypical reflexive domain. The lack of specific marking for reflexive situations leads to ambiguity of the relevant markers.

(7) [MID = REC > REFL] ≠ INT

- Reciprocal and reflexive situations are marked identically, but are differentiated from the middle voice. This is also a later evolution inside the Oceanic family and occurred in languages which lost reflexes of the POc *paRi- prefix. It is then the reflexive marker which extended its use into the reciprocal domain, but never into the middle one. This situation is found in Eastern Polynesia, and in a few Kanak languages (Xârâcùù, Tîrî and Hamea) spoken in the South of the Mainland:

(8) MID≠ [REFL = INT > REC] OR MID ≠ [REF > REC] ≠ INT

So, to summarize, reflexive markers are never identical to middle markers (Moyse-Faurie, 2008) and rarely manifest syncretism with reciprocal markers. Cases of such polysemy and polyfunctionality are the result of two different historical evolutions: either the reciprocal marker extended its use to reflexive situations (as is the case in a few New Caledonian languages spoken in the north of the Mainland) or, as already mentioned, it is the reflexive marker which extended its use to reciprocal situations, after the loss of the POc prefix *paRi- (as in some Eastern

Polynesian languages, such as Tahitian and Māori, or in a few New Caledonian languages spoken in the south of the Mainland, such as Tîrî).

All of these polysemy patterns are compatible with the semantic map given in Figure 1: In each of the cases listed only adjacent domains are lexicalized identically. Far more work is needed, however, to establish this tentative map as representing a wide-spread or even universal cross-linguistic tendency.

Grammatical functions of markers

A wide variety of theoretical studies on reflexivity in European languages has clearly shown that reflexive markers are much more likely to occur in argument than in non-argument positions. Moreover, such markers most typically occur in direct object position, more rarely so in the position of indirect objects and in oblique positions. What is extremely rare are reflexive markers in the position of genitive objects or possessive (genitive) attributes (*cf.* A). What we find instead of such dedicated attributive reflexive constructions in many languages is one of the strategies B to E:

(A) Dedicated attributive (possessive) reflexives (Latin, Russian, Bulgarian, Armenian, Scandinavian, Basque, *cf.* [9]).

- Armenian

(9a)	*Johnə*	*vatcharets*	*nra*	*tuna.*	(9b)	*Johnə*	*vatcharets*	*ir*	*tuna*
	John$_i$	sold	his$_j$(own)	house		"John$_i$	sold	his$_i$	house"

(B) Alienable possessive construction (disjoint reference) vs. inalienable possessive construction for the marking of co-reference (African languages, e.g. Lele, examples [10] below).

- Lele, a Chadic language spoken in Chad (Frajzyngier, 2001: 74)

(10a)	*ɛ̀*	*dí*	*túgú*	*bùgà-y*	
	go	3M	house	friend-3M	
	"He$_i$ went to his$_i$ friend"				
(10b)	*ɛ̀*	*dí*	*túgú*	*bùgà-y*	*kɛ̀-y*
	go	3M	house	friend-3M	GEN-3M
	"He$_i$ went to his$_j$ friend"				

(C) Argumental reflexives/intensifiers suitably marked for their attributive and possessive function (Japanese, Mandarin, Turkic languages, Persian, Punjabi, *cf.* [11]).

• Mandarin

(11a) *Zhangsan* *piping-le* *ziji-de* *pengyou*
Zhangsan criticize.PST self-GEN friend
"Zhangsan$_i$ criticized his$_i$ friend"

(11b) *Zhangsan* *piping-le* *ta-de* *pengyou*
Zhangsan criticise-PST 3SG-GEN friend
"Zhangsan$_i$ criticized his$_j$ friend"

(D) Possessive suffix on noun + omission of possessive pronoun vs. pronoun + noun marked for possessor (Finnish, *cf.* Karlsson, 1983; [12]).

• Finnish (Karlsson, 1983: 92)

(12a) *Kalle* *ajaa* *auto-nsa* *kotiin*
Kalle drives car-3POSS home
"Kalle drives his (own) car home."

(12b) *Kalle* *ajaa* *hän-en* *auto-nsa* *kotiin*
Kalle drives 3SG-POSS car-3SG.POSS home.
"Kalle drive his/her (i.e. somebody else's) car home."

(E) Possessive pronouns + special (non-argumental) intensifiers (English, German, Romance, Wolof, Dravidian, Oceanic languages) (*cf.* (13-14)).

• English

(13a) The realtor sold his own house.
(13b) The realtor$_i$ sold his$_j$ house.

• Italian

(14a) *Edipo uccise il proprio padre.*
"Oedipus killed his own father."

(14b) *Carlo uccise suo padre.*
"Carlo killed his father."

So, again let us look for the relevant phenomena in Oceanic languages. As is shown by the following examples, an intensifier is used in the Oceanic counterparts of (9a)-(14a), but in contrast to English it is not a special attributive intensifier, analogous to *own*, that we find, but the standard intensifier, e.g. *ko* in Nengone, also found in most of the other grammatical contexts, just as in the languages listed in (C) (Moyse-Faurie, 2008: 131f).

• Nengone (Maré, Loyalty Islands)

(15) *Maria ci opodone ti bone ko.*
Maria IMPF proud concerning 3SG INT
"Maria is proud of herself."

(16) *Pier ci ikuja ne tei bone ko haicahman.*
Pier IMPF be jealous with child his INT male
"Pier is jealous of his own son."

This use of intensifiers as reflexive markers, both in argument positions and in the position of possessive modifiers is a widespread phenomenon in Oceanic languages. In many Oceanic languages the same intensifier is used for possessive reflexives and argumental reflexives.

• Tokelauan

(17) *Ko nā tino iēnā, ko tona lava hoāvaka.* (attributive use)
PRED ART.PL person DEIC PRED his own crew
"These men, they are his very own crew members."(Robin Hooper, p.c.)

(18) *Na lavea au iate au lava.* (reflexive use)
PAST hurt 1SG OBL 1SG INT
"I hurt myself." (Tokelau dictionary, 1986: 181)

• East Futunan

(19) *Ku sakinake fa'i a ia kiate au ko sona toe totonu.*
PFV be.similar.to RESTR ABS 3SG OBL 1SG PRED his child TRUE.RED
"He behaves to me as if I were his own child."

(20) *E fiafia a Soane kiate ia totonu.*
IPFV happy ABS Soane OBL 3SG RED.TRUE
"Soane is proud of himself."

• Tahitian

(21) *Tō'u iho mau tamari'i.*
my own ART.PL child
"My own children'"(Jacques Vernaudon, p.c)

• Marquesan

(22) *Na 'aua e 'umuhi iho t-ō 'aua maakau.*
TOP 3DU TAM search IHO ART-of3DU thought
"They searched each other's thoughts." (Lit. they searched for their own thoughts) (Mutu and Teikitutoua, 2002: 66)

As far as the regularities of binding (antecedents, binding domains) are concerned, the facts of Oceanic languages seem to be in harmony with the standard Binding Principles (binding in local domain, typically by clausal subject), as formulated by Chomsky (1981), but then again, the relevant tests (e. g. local *vs*. long-distance binding) require a depth of familiarity with those languages that is not available at the moment.

Interaction with other categories

Verbs in Oceanic languages exhibit no inflectional marking for person and number[5], so nothing can be said about that type of interaction. Reflexive markers occur in combination with all person categories. It is, however, interesting that reflexive markers of Oceanic languages are also sensitive to verbal semantics much like those identified for many European languages in recent years.

In descriptive grammars of specific languages, reflexive marking is often introduced in combination with verbs of body care (grooming). As pointed out in recent studies, however, verbs from that semantic domain are the least suitable area of exemplification, since the relevant constructions frequently manifest only a weak form of marking, as for instance in Dutch (*zich* as opposed to the more common, more emphatic *zichzelf*) or Swedish (*sig* vs. the strong form *sigsjälv*), or no marking at all, as in English (*he soaped up/washed/shaved*) and Mandarin Chinese. The explanations offered for this asymmetry of reflexive marking has to do with frequency and predictability (*cf.* Haspelmath, 2008)[6]. Body care is standardly self-oriented and reflexive situations are standard in the relevant domain, so that special marking is superfluous. In addition to verbs of grooming there are many verbs in different semantic domains that are equally self-oriented (introvert) in contrast to the vast majority of other-oriented (extrovert) verbs (*cf.* Haiman, 1995; Koenig and Vezzosi, 2004) and manifest weak reflexive marking or none at all. This distinction correlates with a number of other tests, such as for instance the interpretation of the relevant nominalizations. Consider the following cases:

(23a) In such situations good defending/preparing/washing is called for.
(23b) In such situations good attacking/teaching/coaching is called for.

5. There are some exceptions. For instance, in some Polynesian languages, a few intransitive verbs either partially reduplicate with plural arguments, or have two different forms for singular and plural, as for instance East Uvean verb *'alu* "to go (sg)" vs *olo* "to go (pl)". The occurrence of obligatory subject and object clitics in some Oceanic languages could also be considered as an exception.

6. Haspelmath's "form-frequency correspondence principle" can roughly be paraphrased as follows: frequency > predictability > shortness of coding.

If these nominalizations are spelt out by finite verbs those in (24a) tend to be interpreted as reflexive actions, whereas those in (24b) are more likely to be regarded as non-reflexive.

Such sensitivity of reflexive markers to verbal semantics can also be observed in Oceanic languages. Dedicated reflexive markers are not used for conventionally self-oriented (introvert) verbs like 'wash' or 'shave' (24a). Only the reciprocal prefix can be used with certain verbs to express reflexivity (24b, 25):

- East Futunan

(24a) *Kua* *ma'anu* *a* *ia*
PFV bathe ABS 3SG
"He took a bath."

(24b) *E* *kau* ***fe****-vaku* *i* *le* *kai* *e* *namu*
NPST 1SG PREF-scratch OBL SPC eat ERG mosquito
"I am scratching myself due to mosquito bites."

- Iaai (Uvea, Loyalty Islands)

(25) *Ame* ***û****-gi.*
3SG+IMPF PREF-shave
"He is shaving."

Kemmer (1993) makes the same point by assigning actions of grooming or body care to the middle domain, rather than to that of reflexivity. In her view, the middle domain includes not only body care ("grooming actions"), but also movements and change in body positions, spontaneous events and "naturally reciprocal" situations, which generally imply a certain undistinguishability of participants. The prototypical reflexive domain, by contrast, mostly concerns actions performed on oneself that one usually does to others, and it involves two participants which happen to refer to the same person.

Sources of grammaticalization for reflexive markers

As mentioned above, the only distributional and categorial property shared by reflexive markers in Oceanic languages is the fact that most of them can also be used as intensifiers ("emphatics"). This property makes them quite similar to the relevant expressions found in other languages with a partial or complete identity of reflexive markers and intensifiers, such as Finno-Ugric, Semitic, Indic, Bantu or Turkic languages. There is, however, also a clear difference between Oceanic and these other languages with respect to the origin and historical development of intensifiers: In many of the world's languages intensifiers derive from body parts in the widest sense

of the word, i.e. from concepts like "head", "bone", "eye", "heart", "body", but also including concepts like "soul" and the "self" (Schladt, 2000). In Oceanic languages, by contrast, a wide variety of totally unconnected concepts can be identified as the origin of intensifiers, which subsequently also develop into reflexive markers (Moyse-Faurie, 2017). These will now be listed and discussed in the following, pre-final section.

The first six sources identified for intensifiers in Oceanic languages below relate to concepts like "restriction" ("only"), singularity ("alone"), "similarity" ("like") and emphatic assertion of truth ("truly") and are not easily subsumed under a common denominator. Maybe the notion of "choice of one value among others" that we also find in the meaning of focus markers is a first useful approximation identifying the underlying similarity. How the notion of "spontaneity" relates to the first four sources is totally unclear. In our sixth group we find a property quite wide-spread among languages, namely a nominal expression relating to the concept of "identity" with person and/or possessive marking. The relevant expression can be described as being bound by an antecedent. The assumption that the intensifier use of the relevant expressions is basic and that the reflexive one is derived from it is based on (i) the insights provided by the historic development of English and other European languages, (ii) by the optional occurrence of reflexive markers in Oceanic languages and (iii) by plausible ways of reconstructing one meaning from the other.

Expressions used as intensifiers and reflexive markers

* Restrictive and emphatic expressions

- Nengone (Maré, Loyalty Islands)

(26a) *Inu ha co rue ko* (intensifier)
1SG PFV FUT Do INT
"I will do it myself." (Wassissi Konyi, p.c.)

(26b) *Bone hna a-tango-ni bone ko.* (reflexive marker)
3SG PST CAUS-die-TR 3SG INT
"He killed himself." (*idem*)

* Expressions denoting singularity

- Māori (New Zealand)

(27a) *Keite horoi a Mere i ōna kākahu anake.* (attributive use)
TAM wash PERS Mere OBJ her clothes ALONE
"Mere is washing her (own) clothes." (Bauer, 1997: 638)

(27b) *Ka hoko a Hone i te motokā mōna anake.* (attributive use)
TAM buy PERS Hone OBJ ART car for.him ALONE
"Hone will buy a car for himself." (Bauer, 1997: 639)

* Expressions denoting veracity, exactitude

• East Uvean (Wallis)

(28a) *Ne'e au fai e au totonu.* (exclusive adverbial use)
PST 1SG make ERG 1SG true.RED
"I did it myself."

(28b) *'E lelei'ia 'aupitō e Soane ia ia totonu.* (reflexive)
IPFV admire very ERG Soane ABS 3SG TRUE
"Soane admires himself a lot."

* Expressions denoting resemblance

• Fijian

(29a) *Au cako-na vakātaki au.* (exclusive adverbial use)
1SG do-TR be.like.TR 1SG
"I do it myself." (Geraghty, p.c.)

(29b) *E moku-ti koya vakātaki koya.* (reflexive)
3SG smack-TR 3SG be.like.TR 3SG
"He smacks himself."(*idem*)

* Expressions denoting spontaneity

• Fagauvea (Polynesian Outlier; Uvea, Loyalty Islands)

(30) *E pusu fuatiaina ie ia a Pol.* (reflexive)
IPFV spont hate.TR ABS 3SG PERS Pol
"Pol hates himself."

* Bound nominal expressions (body parts)

• Lolovoli (North Central Vanuatu)

(31a) *Go=tai=e lawe=eu. Hate go=tai=e sibo-mu.* (exclusive adv.)
2SGS=chop=3SGo ben=1SGO no 2SGS=chop=3SGO self-2SGP
"Cut it for me. No, cut it yourself." (Hyslop, 2001: 266)

(31b) *Ra-ni wehe-ra sibo-ra.* (reflexive)
3NSGs-irreal kill-3NSGo SELF-3NSGPOSS
"They will kill themselves." (Hyslop, 2001: 266)

Reflexive markers from spatial notions

One of the main sources of reflexive markers in Oceanic languages, however, comes from spatial notions. Among verbal or adverbial reflexive markers of "spatial" origins, we must distinguish between the "return/again/backwards" sources, which seldom fulfill any intensifying function (but see the Haméa examples below), although they are also used as reciprocals in a few languages, and between the "go down, downwards" cases, which now manifest all the uses general found for intensifiers (except the inclusive adverbial one[7]). The fact that several Oceanic languages use the "return" strategy to encode reflexivity can be due to two factors. First, a cognitive explanation could be given, such as the one offered by F. Lichtenberk:

> « In a total "return"-situation complex, the deictic center is both the source and the destination of the motion; in reflexive situations the relevant participant is both the performer and the undergoer. » (1991: 504)

A second explanation could be given in terms of areal diffusion: some of the Kanak languages of the Mainland use cognate terms for "return, again" to express reflexivity (Xârâcùù and Xârâgurè *mûgé*, Numèè and Drubea *mwêê*, 'Orôê *bwiri*, Tîrî *mwâgi*, Haméa *mwâî*, etc.). Other Kanak languages use a non-cognate term (Caac *jae*, Paicî *cöwâ*, Ajië *yâî* or *tëë*). The use of "return" as a reflexive marker is also found in several languages belonging to the Meso-Melanesian Cluster of the Central-Eastern Oceanic subgroup: Vangunu *pule* (Lichtenberk, 1991), Roviana *pule* (Corston-Oliver, 2002); Tolai *mule* (Zwinge, 1953; Mosel, 1991), and in the Papuan Tip Cluster of the same subgroup, such as Tawala *me-* (Ezard, 1997) and Saliba *uyo* (Margetts, 1999). A further case is Tetun *hika(r)*, a Central Malayo-Polynesian language (van Klinken, 1999). In Northern Vanuatu languages such as Mwotlap *lok* (François, 2001) and in an Eastern Polynesian language, Māori *anō* (Bauer, 1997).

Such an extensive use of the "return" strategy in Austronesian languages could be due to a common etymon, which, to our knowledge, has not yet been revealed. In some cases, it is more evidently due to areal diffusion.

- Tîrî (South of the Mainland, New Caledonia)

(32) *Rri* *eghe* *rri* *mwâgi.* (reflexive/reciprocal)
3PL tooth+hurt 3PL RETURN
'They are biting themselves/each other.' (Agnès Holero, p.c.)

7. This use can be illustrated by the following English examples: "I understand your problems. I once had a car like that myself."

• Māori

(33) *Kaua* *e* *whaka-mamae* *ia* *kōrua* ***anō***. (reflexive/reciprocal)
NEG TAM CAUS-hurt OBJ 2DU AGAIN
"Don't hurt yourselves / each other!" (Bauer, 1997: 636)

As mentioned earlier, the 'return/again/backwards' sources seldom fulfill any intensifying function, but there are exceptions, as in Haméa (and also in Caac, another Kanak language spoken in the Far North of the New Caledonian Mainland):

• Haméa (South of the Mainland, New Caledonia)

(34a) *Hewo-nô* *mwâî* *na* *ta* *nô.* (attributive use)
son-1SG.POSS RETURN 3SG hit 1SG
"My own son hit me."

(34b) *Rru* *éké* *rru* *mwâî* (reflexive/reciprocal)
3DU bite 3DU RETURN
"They are biting each other/themselves."

The "return/again/backwards" origin of the reflexive marker is found in many parts of Oceania. The use of 'return' to express reflexivity is also attested outside the Austronesian family, for example, in a Yanoman language of Brazil called Sanumá (Borgman, 1990, cited *in* Schladt, 2000).

Let us now turn to the case of *iho*, the reflexive/reciprocal marker only found in a few Eastern Polynesian languages (Tahitian, Hawaiian) and, surprisingly, also in at least one Micronesian language (Nukuoro). Two different etymological analyses are plausible:

- *Iho* may derive from the verb PPn *hifo < POc *sipo "to go down", which was grammaticalized as an adverb with the meaning "downwards" and as a marker of reflexivity, which is also used as reciprocal marker and intensifier. Our first explanation for this fact is that for East Polynesian settlers, returning to where they came from (namely the West) would imply going with the wind, that is, downwards.

- In some Central-Eastern Polynesian languages, however, *iho* has another completely different meaning, of which we were not aware until recently[8]: it could come from the Proto-Central Polynesian *iso "pith, core, umbilical cord" reflected as *iho* in Hawaiian "core, pith", Tuamotu "kernel, pith, core, heart, inside, umbilical cord", or Tahitian "essence or nature of a thing or person", meanings that resemble

8. Many thanks to Vāhi Richaud, Bruno Saura and Jacques Vernaudon for giving us all the examples including *iho* in Tahitian.

"self", the source for the intensifier and the reflexive marker in English and many other European languages.

Below are examples with *iho* used as a noun:

- Tahitian

(35a)

No	*te*	*rahu*	*a*	*Ta'aroa*	*i*	*riro*
for	ART	creation	POSS	Ta'aroa	PFV	become
ai	*te*	*iho*	*o*	*te*	*fenua*	*ei*	*fenua.*
then	ART	essence	POSS	ART	earth	PRED	earth

"It is the incantation of Ta'aroa which made earth the substance of the earth".
["C'était l'incantation de Ta'aroa qui fit terre la substance de la terre."] (Henry, 1951: 349)

(35b)

Te	*rautiraa*	*i*	*te*	*parau*	*a*	*te*
ART	promotion	PREP	ART	parole	POSS	ART
Atua	*'e*	*te*	***iho***	*tumu*	*mā'ohi.*
God	and	ART	essence	origin	Autochtonous

"The exaltation of the divine identity and the traditional Polynesian identity."
["L'exaltation de l'identité divine et l'identité traditionnelle mā'ohi (polynésienne)."] (Raapoto, 1988)

- Hawaiian

(36)

Pa'akikī	*me*	*kāna*	*iho.*
stubborn	with	his	core

"Stubborn with his own [things]." (Pukui and Elbert, 1986: 94)

Whatever the origin of *iho* is, we find it as an expression of reflexivity, of reciprocity, and in intensifying uses:

- Tahitian

(37)

'O	*te*	*'orometua*	*iho*	*tē*	*haere*	*mai.*	(adnominal use)
PRED	ART	pastor	IHO	ART+IPFV	go	DIR	

"The parson himself will come." (Lazard and Peltzer, 2000:173)

(38)

'Ua	*taparahi*	*rātou*	*ia*	*rātou*	*iho.*	(reflexive use)
PFV	hit.with.a.stick	3PL	OBJ	3PL	IHO	

"They hit themselves with a stick." (Poeura Vernaudon, p.c.)

(39)

'Ua	*taparahi*	*rātou*	*rātou*	*iho.*	(reciprocal use)
PFV	hit.with.a.stick	3PL	3PL	IHO	

"They hit each other with a stick." (*idem*)

Note that according to Schladt (2000), the use of 'downwards' as an intensifier is also found in Niger-Congo languages such as Zande, Ndogo, Nzakara, or Barambo.

Conclusion

In our attempt to put reflexives in Oceanic languages on typological maps, the following points were made:

(i) In contrast to frequent assumptions made in earlier studies of Oceanic languages, these languages do have reflexive markers. These markers are, however, sensitive to verbal semantics and are typically found in combination with extrovert, 'other-oriented' predicates. Moreover, their use is restricted to 3rd person contexts, by an economy principle, i.e. to those contexts where ambiguity may arise.

(ii) As in many other languages of the world reflexive markers derive from intensifiers and still manifest all or at least some of the typical uses of intensifiers, just like the –*self*-forms in English (*The President himself will attend. The President writes his speeches himself,* etc.).

(iii) The available data suggest that reflexive markers generally and perhaps exclusively relate to, i.e. are bound by, the subject of the clause they occur in.

(iv) In contrast to many languages, which resort to a variety of other strategies, Oceanic languages use their regular reflexive markers, i.e. the relevant intensifiers, in possessive contexts.

(v) The possible polysemies found for reflexive markers in these languages are correctly captured by the semantic map in Figure 1.

(vi) A variety of different sources can be identified in the grammaticalization of intensifiers and further development to reflexive markers. Spatial notions, in particular, play a major role.

The preceding discussion reveals how the linguistic work of LACITO has become more and more visible in typological and theoretical work in a specific domain, viz. in that of reflexivity. Similar assessments could be made for the other thematic domain listed at the beginning of the article. The typological literature has inspired the study of Oceanic languages and the study of Oceanic languages has contributed considerably to language typology and so the work of the institute has much to gain by continuing its current line of work and by also placing their results into the more general context of comprehensive language comparisons.

References

ACADÉMIE TAHITIENNE, 1986, *Grammaire de la langue tahitienne*, Tahiti, FareVana'a.

BAUER Winifred, 1997. *The Reed Reference Grammar of Māori*, Auckland, Reed.

BESNIER Niko, 2000. *Tuvaluan. A Polynesian Language of the Central Pacific*, London/New York, Routledge

BORGMAN Donald, 1990. Sanuma, *in* D.C. Derbyshire and G.K. Pullum (eds), *Handbook of Amazonian Languages*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 15-248.

BRIL Isabelle, 2005. Semantic and functional diversification of reciprocal and middle prefixes in New Caledonian and other Austronesian languages, *Linguistic Typology* 9 (1), pp. 25-75.

—, 2007. Reciprocal constructions in Nêlêmwa (New Caledonia), *in* V. Nedjalkov (ed.), *Reciprocal Constructions,* Amsterdam, John Benjamins, Typological Studies in Language 71, pp. 1479-1509.

CHOMSKY Noam, 1981. *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.

CODRINGTON Robert H., 1885. *Melanesian Languages*, Oxford, Clarendon Press.

CORSTON-OLIVER Simon, 2002. Roviana, *in* J. Lynch, M. Ross and T. Crowley (eds), *The Oceanic Languages*, Richmond, Curzon, pp. 467-497.

DIXON Robert M. W., 1988. *A Grammar of Bouma'a Fijian*, Chicago, Chicago University Press.

DU FEU Veronica, 1996. *Rapanui*, London/New York, Routledge.

EVERAERT Martin, 2013. The criteria for reflexivization, *in* D. Brown, M. Chumankina and G.G. Corbett (eds), *Canonical Morphology and Syntax*, Oxford, Oxford University Press.

FALTZ Leonard M., 1985. *Reflexivization: A Study in Universal Syntax*, New York, Garland.

FRAJZYNGIER Zygmunt, 2001. *A Grammar of Lele*, Stanford, CSLI Publications, Stanford Monographs in African Languages.

FRAJZYNGIER Zygmunt and Traci S. CURL (eds), 2000. *Reflexives: Forms and Functions,* Amsterdam, Benjamins.

FRANÇOIS Alexandre, 2001. Contraintes de structures et liberté dans l'organisation du discours. Une description du mwotlap, langue océanienne du Vanuatu, thèse de doctorat, Université Paris-IV.

GUENTCHÉVA Zlatka, 2007. La place du moyen dans les constructions réflexives en bulgare, *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* 26 (2), pp. 359-379.

GUENTCHÉVA Zlatka and Nicole RIVIÈRE, 2007. Reciprocal and reflexive constructions in French, *in* V. Nedjalkov (ed.), Reciprocal Constructions, *Typological Studies in Language* 71, pp. 561-607.

HAIMAN John, 1995. Grammatical signs of the divided self: A study of Language and Culture, *in* W. Abraham, T. Givón and S.A. Thompson (eds), *Discourse Grammar and Typology*, Amsterdam, Benjamins.

HASPELMATH Martin, 2003. The geometry of grammatical meaning: Semantic maps and cross-linguistic comparison, *in* M. Tomasello (ed.), *The New Psychology of Language*, vol. 2, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum, pp. 211-242.

—, 2008. Creating economical morpho-syntactic patterns in language change, *in* J. Good (ed.), *Linguistic Universals and Language Change*, Oxford, Oxford University Press, pp. 185-201.

HENRY Teuira, 1951. *Tahiti aux temps anciens*, traduit de l'anglais par Bertrand Jaunez, Paris, Société des Océanistes, Publications de la SDO 1 (https://books.openedition.org/sdo/1402?lang=fr).

HYSLOP Catriona, 2001. *The Lolovoli Dialect of the North-East Ambae Language, Vanuatu*, Canberra, The Australian National University, Pacific Linguistics Series 515.

KARLSSON Fred, 1983. *Finnish Grammar*, Helsinki, Werner Söderström.

KEESING Roger M., 1985. *Kwaio Grammar*, Canberra, The Australian National University, Pacific Linguistics Series B-88.

KEMMER Suzanne, 1993. *The Middle Voice: A Typological and Diachronic Study*, Amsterdam, John Benjamins.

KLINKEN Catharina L. (van), 1999. *A Grammar of the Fehan Dialect of Tetun,* Canberra, The Australian National University, Pacific Linguistics Series C-155.

KÖNIG Ekkehard, 2007. Vers une nouvelle typologie des marques réfléchies, *in* A. Rousseau, D. Bottineau and D. Roulland (eds), *L'énoncé réfléchi*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 107-130.

KÖNIG Ekkehard and Volker GAST, 2006. Focused assertion of identity, *Linguistic Typology* 10 (2), pp. 223-276.

KÖNIG Ekkehard and Claire MOYSE-FAURIE, 2009. Spatial reciprocity: Between grammar and lexis, *in* J. Helmbrecht *et al.* (eds), *Form and Function in Language Research. Papers in Honour of Christian Lehmann,* Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 57-69.

KÖNIG Ekkehard and Peter SIEMUND, 2000. Intensifiers and Reflexives: A Typological Perspective, *in* Z. Frajzyngier and T.S. Curl (eds), *Reflexives: Form and Function*, Amsterdam, Benjamins.

—, 2005. Intensifiers and reflexive pronouns, *in* M. Haspelmath *et al., The World Atlas of Language Structures*, Oxford, OUP, pp. 194-197.

KÖNIG Ekkehard and Letizia VEZZOSI, 2004. The role of predicate meaning in the development of reflexivity, *in* B. Walter, N. Himmelmann and B. Wiemer (eds), *What Makes Grammaticalization? A Look from its Fringes and its Components,* Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 213-244.

LAZARD Gilbert et Louise PELTZER, 2000. *Structure de la langue tahitienne*, Paris, Peeters-Selaf, Langues et Cultures du Pacifique 15.

LEVINSON Stephen C., 1991. Pragmatic reduction of the Binding Conditions revisited, *Journal of Linguistics* 27 (1), pp. 107-161.

LICHTENBERK Frantisek, 1991. Semantic change and heterosemy in grammaticalization, *Language* 67 (3), pp. 475-509.

—, 2000. Reciprocals without reflexives, *in* Z. Frajzyngier and T.S. Curl (eds), *Reciprocals. Forms and Functions*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, Typological Studies in Language 41, pp. 31-62.

MARGETTS Anna, 1999. *Valence and Transitivity in Saliba, an Oceanic Language of Papua New Guinea*, Nijmegen, Radboud University Nijmegen, MPI Series in psycholinguistics.

MOSEL Ulrike, 1991. Transitivity and reflexivity in Samoan, *Australian Journal of Linguistics* 11, pp. 175-194.

MOYSE-FAURIE Claire, 2007. Reciprocal, sociative, middle and iterative constructions in East Futunan (Polynesian group), *in* V. Nedjalkov (ed.),

Reciprocal Constructions, Amsterdam, John Benjamins, Typological Studies in Language 71, pp. 1511-1543.

—, 2008. Constructions expressing middle, reflexive and reciprocal situations in some Oceanic languages, *in* E. König and V. Gast (eds), *Reciprocals and Reflexives. Theoretical and Typological Explorations*, Berlin, Mouton de Gruyter, Trends in Linguistics, pp. 105-168.

—, 2012. The concept "return" as a source of different developments in Oceanic languages, *Oceanic Linguistics* 51 (1), pp. 234-260.

—, 2017. Reflexive markers in Oceanic Languages, *Studia Linguistica* 71 (1-2), pp. 107-135.

MUTU Margaret and Ben TEÌKITUTOUA, 2002. *Ùa Pou – Aspects of a Marquesan Dialect*, Canberra, ANU, Pacific Linguistics 533.

NAÏM Samia, 2007. L'énoncé réfléchi et les stratégies de réflexivation dans des variétés dialectales de l'arabe, *in* A. Rousseau, D. Bottineau et D. Roulland (eds), *L'énoncé réfléchi*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 301-319.

NEDJALKOV Vladimir (ed.), 2007. *Reciprocal Constructions,* vol. I-V, Amsterdam, John Benjamins, Typological Studies in Language 71.

PARK Karen Elisabeth, 2013. Reflexive marking in Fijian, *Studies in Language* 37 (4), pp. 764-809.

PILOT-RAICHOOR Christiane, 1997. Expression des valeurs "moyennes" dans trois langues dravidiennes, *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* 26 (2), pp. 381-406.

PUKUI Mary Kawena and Samuel ELBERT, 1986. *Hawaiian Grammar*, Honolulu, University of Hawai'i Press.

RAAPOTO Turo, 1988. Te rautiraa i te parau a te atua e teiho tumu maohi, Papeete, Église évangélique.

ROUSSEAU André, Didier BOTTINEAU et Daniel ROULLAND (éds), 2007. *L'énoncé réfléchi*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

SCHLADT Matthias, 2000. The typology and grammaticalization of reflexives, *in* Z. Frajzyngier and T.S. Curl (eds), *Reflexives: Forms and Functions,* Amsterdam, Benjamins.

TAINE-CHEIKH Catherine, 2005. Moyen et réfléchi : typologie comparée de l'arabe et du berbère (exemples mauritaniens), *Matériaux arabes et sudarabiques* 11, pp. 37-52.

ZRIBI-HERTZ Anne, 1995. Emphatic or reflexive? On the endophoric character of French lui-même and similar complex pronouns, *Journal of Linguistics* 31, pp. 333-374.

ZWINGE Hermann, 1953. A Grammar of the Gunantuna Language, s.l.

From Field Work to Typology: Reflexivity and Reciprocity

Abstract

Based on a broad survey of the contributions made by members of LACITO to the analysis of reflexive constructions in Oceanic and other lesser described languages, this paper examines the significance of these contributions to a typology of reflexivity, i.e. to characterizing parameters and limits of variation and to identifying problems and puzzles for current theorizing. Contrary to widespread previous views, these contributions clearly show that there are reflexive markers in Oceanic languages, even if these are used parsimoniously and primarily in potentially ambiguous contexts. The properties manifested by these markers can largely be subsumed under the implicational generalizations formulated for reflexives so far. As far as the origin of reflexive markers and the intensifiers they are based on are concerned, a variety of new, primarily spatial, sources have been identified as starting points for the relevant processes of grammaticalization.

Keywords: reflexive marker, intensifier, implicational generalization, polysemy, possessive reflexives, grammaticalization

Expression du réfléchi et du réciproque : du terrain à la typologie

Résumé

Prenant en compte les diverses contributions des chercheurs du LACITO ayant étudié les constructions réfléchies dans les langues océaniennes et dans d'autres langues encore peu décrites, cet article examine ces analyses et leurs données dans le cadre d'une typologie du réfléchi, afin de caractériser les différents paramètres observés et la limite de la variation rencontrée dans ce domaine, en identifiant les problèmes et les intéressantes spécificités au regard des théories actuelles. Contrairement à ce qui était admis jusqu'à présent, les contributions sur les langues océaniennes montrent clairement qu'il existe bel et bien des marques de réfléchi dans ces langues, même si ces marques sont rarement obligatoires, apparaissant essentiellement dans des contextes qui, sans elles, seraient ambigus. Les propriétés de ces marques de réfléchi peuvent être classées sans problème parmi les généralisations implicationnelles élaborées jusqu'à présent pour le domaine du réfléchi. En ce qui concerne l'origine des marques de réfléchi et celle des intensifieurs qui leur sont liés, des sources peu attestées, essentiellement spatiales, ont été identifiées comme base de départ à des processus de grammaticalisation ayant donné naissance à ces marques.

Mots-clés : marque de réfléchi, intensifieur, généralisation implicationnelle, réfléchis possessifs, grammaticalisation

La typologie, science du langage par excellence

par

Gilbert LAZARD († sept. 2018)

Je voudrais d'abord expliquer mon titre. La typologie est de deux manières science du langage par excellence. Elle est science véritable tout d'abord par son objectif le plus élevé, qui est de dégager de la diversité des langues des caractéristiques communes, c'est-à-dire, si l'on veut, des lois de leur constitution : la quête des lois gouvernant les phénomènes observables est l'objectif de toute science. Elle est science aussi par le fait qu'elle dispose des moyens indispensables pour mener cette recherche. Ces moyens, elle les doit à l'œuvre de Ferdinand de Saussure, qui lui fournit une base théorique de type scientifique, c'est-à-dire comparable à celles des sciences de la nature.

Je crains que ce que je vais vous dire ne vous paraisse bien éloigné de vos intérêts habituels et des questions traitées dans les communications présentées lors de ce colloque. Il s'agira des fondements théoriques de la recherche linguistique. Le théorie, il faut y revenir de temps en temps, car explicitement ou non – et il vaut mieux que ce soit explicite – elle commande et éclaire la pratique. Inversement, c'est la pratique, surtout celle des langues dans leur diversité, qui peut faire émerger des conclusions générales sur la nature du langage et la structuration des langues.

C'est avec un plaisir particulier que je vais développer ces idées devant des chercheurs qui s'adonnent à l'étude des langues les plus diverses. Les chercheurs de ce genre sont, en France, largement minoritaires, mais ils sont les plus proches d'une recherche proprement scientifique dans le domaine des phénomènes humains et les plus capables de faire progresser la typologie.

Cependant, puisque nous fêtons ici les quarante ans du LACITO, fondé vers la fin des années 1970, il me faut faire d'abord un bref retour sur le passé.

I. Leblic et L. Souag éds, 2020. *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, pp. 413-432

Bref retour sur le passé

Si l'on entend la typologie comme on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire incluant la quête des universaux, on date ses débuts du milieu du XXe siècle. Les linguistes du courant actuellement dominant à l'échelle internationale (*mainstream*), évoquent souvent, à juste titre, les travaux de Greenberg et de ses élèves. Mais ils ignorent toujours ceux des linguistes européens, qui leur sont antérieurs ou contemporains. É. Benveniste a publié toute une série d'articles sur des questions relevant de ce qu'il a appelé « syntaxe générale » (voir Lazard, 1997). Il s'agit toujours, dit-il, d'un rapport interne qui « subsiste identique à l'intérieur de langues de types différents » (*PLG I,* 1966 : 209). Il ne faut pas oublier non plus Hansjakob Seiler, élève de Benveniste, avec son vaste réseau de collaborateurs et ses nombreuses publications sur les « dimensions » du langage.

Lorsque, en 1972, j'ai été élu à l'École pratique des hautes études pour occuper la direction d'études laissée libre par la retraite de Benveniste, j'ai pris soin de consacrer une partie des séances de travail à la typologie linguistique, invitant chaque fois des spécialistes de diverses langues à présenter à l'auditoire les faits pertinents relevés dans les langues qu'ils exploraient. Je me suis trouvé aussi associé à un groupe informel travaillant sur les relations entre prédicat et actants, qui se réunissait le samedi matin je crois, dans un local du boulevard Montparnasse procuré par Georges Kassai. Était-ce une préfiguration du LACITO ou déjà ses débuts ? En tout cas, son activité a abouti, en 1979, à un colloque dont les débats ont été publiés dans deux volumes intitulés « LACITO – Documents 2 et 3 », sous la direction de Catherine Paris (Paris, 1979). Parmi les auteurs, on trouve André-Georges Haudricourt, Georges Kassai, Claire Moyse-Faurie, Jacqueline Bastuji, Alice Cartier, Suzy Platiel, Catherine Fuchs et quelques universitaires, dont Galand, Gsell, Rebuschi et moi-même.

Je ne sais dans quelles circonstances, au début des années 1980, a surgi l'idée de demander au CNRS la constitution de ce qu'on appelait une RCP (Recherche coopérative sur programme), mais je me souviens bien que c'est Catherine Paris qui a vivement insisté auprès de moi pour que je formule cette demande, qui fut agréée par le CNRS. C'est ainsi que je me suis trouvé responsable d'un groupe de travail intitulé « Recherche interlinguistique sur les variations d'actance et leurs corrélats » (RIVALC), qui a fonctionné dix ans sur ces questions, puis, plusieurs années encore sous le nom de « Relations intercatégorielles : les variations aspecto-temporelles et les structures diathétiques » (RIVALDI) sous la direction de Zlatka Guentchéva, puis de Claire Moyse-Faurie, s'occupant surtout de questions relatives à l'aspect. Le groupe a compté jusqu'à une trentaine de membres, qui assistaient assez régulièrement aux séances mensuelles : les chercheurs du LACITO en constituaient une bonne partie.

Chacun venait à ces réunions sans aucune obligation, par pur intérêt pour la recherche et, je crois, avec plaisir. L'atmosphère y était amicale. Seule difficulté, on avait parfois du mal à trouver un local : l'administration du CNRS ne manifestait guère de bonne volonté à cet égard.

L'activité du RIVALC/RIVALDI s'est reflétée dans les douze volumes d'*Actances*, cahiers dactylographiés diffusés à quelques centaines d'exemplaires auprès de linguistes français et étrangers, qui sont aujourd'hui accessibles sur Internet. Ces modestes publications réunissent plus de cinquante auteurs et quelque quatre-vingt langues. Elles valent bien, m'a-t-on dit, les volumes collectifs que publient à présent (en anglais) des éditeurs comme Benjamins et De Gruyter Mouton. Les exposés et discussions qui ont eu lieu dans nos réunions ont assurément eu des résultats dans les travaux de chacun de ses membres. En ce qui me concerne, ils ont abouti à la publication d'un livre, *L'actance* (voir Lazard, 1994 ; traduction anglaise : *Actancy* [Lazard, 1998a]), devenu aujourd'hui introuvable : l'éditeur a pilonné une partie du tirage. Des chercheurs, africanistes notamment, le regrettent vivement et doivent se rabattre sur la traduction anglaise.

Je dois ici mentionner, quoique le LACITO ne s'y soit pas trouvé impliqué, la grande entreprise internationale EUROTYP, qui a réuni une centaine de linguistes répartis en neuf équipes, sur le thème de la typologie des langues d'Europe. L'équipe « Valence et actance », animée un temps par moi-même, puis par Jack Feuillet, a délibéré en français et bénéficié de la collaboration régulière du directeur de l'ensemble d'EUROTYP, Ekkehard König, et du secrétaire, Martin Haspelmath. Ses travaux ont abouti à un volume (en français !), *Actance et valence dans les langues de l'Europe* (1998, 975 pages), sous la direction de J. Feuillet.

Au début des années 2000, il m'a paru souhaitable que l'activité de recherche typologique soit appuyée sur une organisation appropriée. J'ai été ainsi amené à susciter la création d'une association appelée « Cercle de linguistique typologique » (CERLITYP), à laquelle divers membres du LACITO ont prêté leur concours : Samia Naïm en particulier s'y est beaucoup investie. Le CERLITYP a organisé un colloque dont la matière a fait l'objet d'un volume collectif intitulé *Typologie linguistique*, publié, avec l'aide d'André Rousseau, par Claire Moyse-Faurie et moi-même (Lazard et Moyse-Faurie, 2005). Puis, l'association s'est perdue dans les sables, pour la bonne raison qu'elle était devenue sans objet car le CNRS avait eu, si j'ose dire, la même idée que moi au même moment et avait institué une fédération d'équipes ayant pour

objet l'étude des langues dans leur diversité et la quête des universaux, qui la réalisait sur une tout autre échelle[1].

La suite, vous la connaissez mieux que moi. J'arrête donc ici ce rappel du passé et je passe aux questions de fond.

Une base théorique

La linguistique, une science ?

L'idée que la linguistique pourrait devenir une science au sens propre du terme n'est pas neuve. Elle a été exprimée plus d'une fois au temps du structuralisme florissant inspiré de la pensée saussurienne. Benveniste a parlé à plusieurs reprises de la linguistique comme d'une science en formation. On trouvera une série de citations dans Lazard (1997). Par exemple, en 1963, dans un bref historique du développement de la linguistique, il déclare que, dans sa dernière phase, « celle d'aujourd'hui, la linguistique prend pour objet non la philosophie du langage ni l'évolution des formes linguistiques, mais d'abord la réalité intrinsèque de la langue, et elle vise à se constituer comme science formelle, rigoureuse, systématique » (*PLG I*, 1966 : 20). En 1968, encore, il constate que « ...des courants indépendants ont finalement convergé et ont produit cette éclosion d'une linguistique très exigeante, essayant de se formuler comme science » (*PLG II*, 1974 : 16).

Dès 1959, A.-G. Haudricourt, lui-même biologiste en même temps que linguiste et esprit scientifique par excellence, notait, plus précisément, que la linguistique met en œuvre « le même type de concept abstrait que la physique ou la biologie » (Haudricourt, 1959 : 148). De son côté, le philosophe Granger, qui devait devenir plus tard professeur d'épistémologie comparée au Collège de France, a parlé de la linguistique comme d'une « science dont les succès sont si remarquables que l'on peut bien penser qu'elle atteint sa période galiléenne, sans qu'il soit pourtant déraisonnable de croire qu'elle pourrait attendre longtemps encore son Newton » (Granger, 1971 : 71 ; répété en 1979 : 98 ; réimprimé en 2003 : 103), ce qui veut dire qu'elle en était au même point que la physique au temps de Galilée, au moment de sa constitution en qualité de science. Ces jugements de trois grands savants revenaient à dire que Saussure avait posé les bases d'une véritable science.

1. NDLR - Il s'agissait de la FR2559 Typologie et universaux linguistiques créée en 2002, dirigée par Stéphane Robert jusqu'à fin 2013, puis par Isabelle Bril jusqu'à la fin 2018.

Le structuralisme a été ensuite éclipsé par la mode foudroyante de la linguistique issue de Chomsky, laquelle a fini à son tour par passer et laisser la place à des méthodes qui, aujourd'hui, se rangent plus ou moins dans ce qu'on appelle « linguistique cognitive ». Je dis bien que le structuralisme a été *éclipsé*, car il n'a été *ni réfuté ni épuisé* (voir Lazard, 2013). La pensée saussurienne garde toute sa valeur en tant que base théorique d'une science. En quoi consiste-t-elle ?

Saussure a d'abord constaté que

> « Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite, à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique ; il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. » (*CLG*, 1916 : 25)

Il ajoute aussitôt :

> « La langue au contraire est un tout en soi et un principe de classification. » (*CLG*, 1916 : 25)

Il faut entendre ce terme de « la langue » comme désignant un ensemble de connaissances présent dans l'esprit de tous les membres d'une même communauté linguistique. Ce savoir est mis en œuvre dans tout acte de communication langagière, c'est-à-dire dans « la parole ». Saussure pose une distinction radicale entre la *langue* et la *parole*. La mise en œuvre de la langue dans la parole implique en effet un ensemble de faits étrangers à la langue en tant que telle : présence et action d'un individu particulier, dit « sujet parlant », présence d'un individu auditeur (ou de plusieurs), moment particulier et circonstances de toute sorte.

Il résulte de cette profonde différence de nature entre langue et parole qu'elles ne peuvent être étudiées en même temps : elles doivent nécessairement faire l'objet de deux disciplines également légitimes, mais différentes, donc deux sortes de linguistique, comme dit le *CLG* (Saussure, 1916 : 38-39) :

> « Telle est la première bifurcation qu'on rencontre dès qu'on cherche à faire la théorie du langage. Il faut choisir entre deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps ; elles doivent être suivies séparément. »

La distinction a été reprise par Benveniste (*PLG I*, 1966 : 254) :

> « L'habitude nous rend facilement insensibles à cette différence profonde entre le langage comme système de signes et le langage assumé comme exercice par l'individu. »

Elle est justifiée par Granger (voir Lazard, 2010).

En fait, comme on sait, Saussure a développé ses idées sur la linguistique de la langue, mais il n'a pratiquement pas traité de celle de la parole. Je ne parlerai donc désormais que de la première, qui est ce que j'ai proposé de nommer « linguistique pure », parce qu'elle se limite à l'analyse du système de chaque langue et à la comparaison des systèmes des diverses langues, laissant tout le reste hors de son domaine (Lazard, 2009 ; 2012a ; 2012b). La typologie qui nous intéresse est celle de la langue ou, plus exactement, des langues.

La notion de langue est précisée par plusieurs principes, qui ne sont pas des « dogmes », comme on a cru parfois, mais qui sont bel et bien extraits ou, plutôt, abstraits, de l'expérience. Les unités de la langue sont des *signes*, c'est-à-dire des êtres doubles, dont chacun est fait de l'union d'un ensemble d'aptitudes phoniques (susceptibles de se matérialiser dans l'acte de parole), dit *signifiant*, et d'un contenu de pensée (de représentation du monde), dit *signifié*. On lit dans le *CLG* (Saussure, 1916 : 32) :

> « [...] la langue ainsi délimitée est de nature homogène : c'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et d'une image acoustique. »

Et dans les *ELG* (Saussure, 2002 : 18) :

« Une *identité linguistique* a cela d'absolument particulier qu'elle implique l'association de deux éléments hétérogènes. »

C'est « l'essence double du langage ». Ce principe a l'immense mérite de constituer une *définition du linguistique* par opposition à l'extralinguistique, en particulier à la pensée hors langage. On peut douter qu'il existe d'autres définitions de la langue.

L'association du signifiant et du signifié est indissoluble par définition. Elle est aussi arbitraire, en ce sens qu'elle n'est conditionnée par rien dans le contenu de l'une et l'autre de ces deux faces du signe. C'est le fameux principe de *l'arbitraire du signe*, qui n'est que la théorisation de la diversité des langues. Il impose de décrire toute langue dans ses propres catégories et interdit dans la description tout recours à des notions *a priori* ou traditionnelles.

D'autre part, l'ensemble des signes d'une langue constitue un *système* (voir ci-dessus la citation du *CLG*, « un système de signes »), dont chaque unité se définit par sa place dans ce système, c'est-à-dire par les *différences* qui la distinguent des autres unités. De là découlent les notions *d'opposition* et de *pertinence*, qui sont classiques dans le structuralisme. Il est intéressant de rappeler que le principe de pertinence –

sans son nom – est déjà présent dans un ouvrage de Meillet publié en 1902, probablement inspiré de l'enseignement de Saussure[2].

Ce système est synchronique en ce sens qu'il n'est saisissable que dans un état de langue, c'est-à-dire en un point (quelconque) du temps, car la langue change en permanence. La notion de *synchronie* est une abstraction, car elle ignore comme négligeables les variations en cours et aussi les différences qui existent entre les parleurs d'une même langue. Le *CLG* (Saussure, 1916 : 142) justifie dans les termes suivants cette ignorance délibérée :

> « En pratique, un état de langue n'est pas un point, mais un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minime. [...] Un état absolu se définit par l'absence de changements, et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants, de même que les mathématiciens négligent les quantités infinitésimales dans certaines opérations telles que le calcul des logarithmes. »

La notion de langue ainsi définie est élaborée par une démarche du même type que celle des fondateurs des sciences de la nature, telle qu'elle est décrite par le philosophe Granger dans un passage où il n'est question ni de linguistique ni de Saussure, mais de la science en général. J'ai plusieurs fois cité ce bref résumé des conditions de la fondation de toute science, voir notamment Lazard (2009 : 2 ; et, en anglais, 2012b : 243). Je crois devoir en rappeler ici les lignes essentielles :

> « Le pas décisif de toute démarche scientifique à l'égard d'une expérience, [...] c'est la constitution de concepts qui détermineraient la forme la plus générale des objets qui y entrent. [...] L'exemple [...] le plus illustre, [...] c'est la réduction galiléo-cartésienne [...] de *l'objet* "mouvement" à des relations quantitativement formulables entre les concepts de temps, d'espace et de masse. À partir de cette décision ascétique, il est certain que la connaissance des phénomènes ne peut être qu'approchée, en ce sens que l'objet de la mécanique [dans le cas de Galilée, GL] les dépouille de leur richesse intuitive. [...] En revanche, on sait désormais de quoi on parle. [...] Tel est bien le cas, pour citer d'autres exemples, de la notion d'espèce biologique en tant que contrastant avec celle d'espèce "naturelle", de la notion de corps pur, de la notion de gaz parfait. » (Granger, 1992 : 30-31)

2. « Aucune catégorie sémantique n'a été admise qui ne répondît à un moyen d'expression distinct dans la langue même. Il a paru tout à fait vain de préciser arbitrairement des nuances de sens plus ou moins subtiles là où la langue n'a point institué de signes propres. » (Meillet, 1902 : 5).

Je ne peux pas ici commenter en détail cette page. Je rappelle seulement qu'elle a été jugée « admirable » par Stanislas Dehaene, professeur de psychologie expérimentale au Collège de France, dans un message que j'ai reçu de lui le 29 novembre 2010 (pour d'autres remarques de Granger, voir Lazard, 2010).

De même que les fondateurs des sciences de la nature, Saussure a opéré un choix parmi les phénomènes offerts par l'expérience brute et, sur cette base, élaboré le concept de langue. Cette notion est une abstraction, comme sont celles d'espèce en biologie, de corps pur en chimie, de gaz parfait en physique. Il a ainsi pourvu la linguistique d'une *base théorique* sur laquelle peut se construire une science. C'est ce que malheureusement n'ont pas compris les organisateurs du colloque qui a eu lieu à Paris en juin dernier à l'occasion du centenaire du *CLG*.

L'ensemble conceptuel élaboré par Saussure *délimite* clairement le champ offert au linguiste (des langues). Il le met à l'abri des incertitudes inhérentes aux deux « substances » modelées par le signe, la substance pensée et la substance phonique, toutes deux en soi regardées comme « masses amorphes ». Les unités qu'on y repère, quoique essentiellement mentales, sont aisément définissables et manipulables et deviennent comparables aux objets des sciences de la nature : *on sait de quoi on parle,* comme dit le philosophe. Le linguiste se trouve ainsi dans la même position que les praticiens de ces sciences. Fondée sur cette base épistémologique, la linguistique (des langues) devient comparable à celles-ci. La notion saussurienne de langue est un *objet scientifique* (abstrait) analogue à celles qui ont cours dans les sciences de la nature. La linguistique apparaît ainsi comme ayant vocation à accéder au statut d'une véritable science. Elle sera, parmi les disciplines appliquées à des phénomènes humains, la première à y parvenir. Elle ne traite que des structures des langues, ce n'est donc qu'une partie limitée de l'ensemble des disciplines appliquées à l'étude du langage, mais elle y occupe une place centrale. Pour plus de précisions sur la démarche de Saussure, voir Lazard, 2006b, 2009, 2012b, 2015a et 2016.

Linguistique saussurienne et linguistique américaine

Il est intéressant de comparer la linguistique ainsi conçue avec celle que pratiquent aujourd'hui les membres du courant dominant à l'échelle internationale sous l'influence des linguistes américains, qui lui donnent le ton (voir Lazard, 2014). En général, ils ignorent presque complètement Saussure et n'en citent, occasionnellement et sans l'approfondir, que l'idée du signe composé d'un signifiant et un signifié. Ils ne font pas la distinction entre langue et parole et prennent pour objet le langage « dans son tout ». C'est, par exemple, le cas de Croft, pourtant un des meilleurs linguistes en vogue, qui, dans l'*Oxford Handbook of Cognitive*

Linguistics, décrit le programme de sa doctrine comme un continu « psychologically plausible », depuis l'analyse grammaticale d'une langue jusqu'au fondement neuro-psychique de l'activité langagière (Croft, 2007b : 203). Ils n'ont pas le moyen de distinguer entre le domaine propre du linguistique et le reste, en particulier les mouvements de la pensée hors langage. C'est pourquoi ils jugent utile et même nécessaire de chercher d'emblée l'explication des phénomènes linguistiques dans l'activité cognitive extralinguistique, ce qui n'est pas illégitime en soi, mais ne fait pas partie des objectifs de la linguistique pure.

En vérité, ils ne disposent d'aucune base théorique, si ce n'est l'idée vague que le langage est conditionné par les mêmes facteurs que les autres aspects de l'activité mentale. Ils ne voient pas la nécessité des réflexions épistémologiques. En présence d'un texte qui en traite, ils n'en saisissent pas bien le sens et sont portés à y voir une perte de temps : j'en ai des témoignages. Les nombreux modèles dits « grammars » qui se concurrencent ne sont pas des fondements théoriques, mais seulement l'expression de l'idée que chacun de leurs fondateurs se fait de l'organisation d'ensemble des faits d'une langue. Si les plus raisonnables peuvent être utiles, ils n'offrent pas ce que Granger nomme « la forme la plus générale des objets de la recherche ». Les faits de langue sont considérés comme donnés par l'expérience immédiate, c'est-à-dire qu'ils sont saisis intuitivement. Cette attitude est ce que Bachelard (1986 : 73) appelle « empirisme naïf » et range parmi les *obstacles* à la formation de l'esprit scientifique. Elle a pour effet que la description des langues laisse inévitablement de la place à la spéculation et à la subjectivité au détriment de l'objectivité requise. C'est dommage, car le courant dominant a fourni et continue de fournir un travail considérable d'exploration des langues et beaucoup de descriptions qui sont de bonne qualité, probablement parce que les auteurs restent fidèles, dans l'ensemble, aux règles du structuralisme américain. Cet immense progrès de la documentation contraste avec la faiblesse théorique de tout ce travail.

Il me faut, pour finir cette section, dire un mot du récent *Oxford Handbook of Typological Linguistics* (Song, 2011), dont un compte rendu a paru dans *Linguistic Typology* 20 (1) (Arkadiev, 2016). Seul le chapitre de M. Daniel, un Russe, consacre plus d'une ou deux lignes à la doctrine saussurienne, quoique, à mon avis, d'une manière un peu inexacte (Song, 2011 : 51-52). Le reste ne fait état que des travaux du courant dominant et on y retrouve les caractéristiques et les faiblesses dont je viens de parler. L'auteur du compte rendu, P. Arkadiev, un autre Russe, regrette que l'activité des typologues russes ne soit pas prise en compte, pas plus que celle de quelques linguistes européens n'appartenant pas au courant dominant :

> « *I find regrettable that* OHLT *[…] tends to almost completely ignore important developments and achievements of the Russian schools of linguistic typology, including work published in English. […] This is possibly a reflection of the more general recent trend to neglect work published in languages other than English, hardly justifiable for linguists, especially those studying language diversity, since such important figures in linguistic typology as the Swiss Hansjakob Seiler […] or the French Gilbert Lazard and Denis Creissels have hardly made it onto the pages of* OHLT *either.* » (Arkadiev, 2016)

Il me semble qu'il serait souhaitable que s'engagent des débats entre les linguistes saussuriens et ceux du courant dominant en vue d'infuser la théorie saussurienne dans l'activité générale. Les membres du courant dominant y sont-ils disposés ? Pour le moment, ils ne semblent pas l'être. En attendant, il ne faut pas hésiter à les critiquer lorsqu'il y a lieu et à affirmer la supériorité du modèle saussurien. Je pense depuis longtemps qu'on peut faire mieux qu'eux, et je crois l'avoir dit déjà dans les séances de RIVALC il y a vingt-cinq ou trente ans.

La recherche typologique

J'en viens enfin à la typologie, c'est-à-dire aux conséquences de la théorie dans l'activité de recherche. La typologie comporte deux parties : la description des langues et la quête des invariants, qu'il faut examiner successivement.

La description des langues

La description ne nous retiendra pas longtemps. Elle doit respecter deux règles, que tout le monde connaît plus ou moins, mais qu'on oublie facilement. La première est que la description d'une langue doit se faire en commençant par les *formes*, par la voie sémasiologique, pour la bonne raison que seules les formes sont observables immédiatement, une fois établi le système phonématique, alors que les sens sont beaucoup plus difficiles à saisir et ne peuvent l'être qu'au moyen d'enquêtes délicates et de patientes études de contextes. Benveniste l'a fort bien dit :

> « Les manifestations du *sens* semblent aussi libres, fuyantes, imprévisibles, que sont concrets, définis, descriptibles, les aspects de la *forme*. » (*PLG II*, 1974 : 216)

Cette priorité de l'étude de la forme a d'importantes conséquences. Elle répond à une caractéristique unique de la langue, qui la distingue des autres objets de la sémiotique (voir, à ce sujet, Lazard, 2016 : 6-9).

La deuxième règle découle du principe de l'arbitraire du signe, qui fait que toutes les langues sont différentes. Il n'existe pas de catégories interlangues. Chaque langue a

ses propres catégories, qui sont justement l'objet de la description. Cette idée, qui découle des principes saussuriens, est aujourd'hui acceptée aussi par divers linguistes parmi les meilleurs qui y sont venus à la lumière de leur expérience et sans se référer à la doctrine saussurienne. La description doit donc éviter toute référence externe, notions grammaticales étrangères à la langue décrite ou considérations cognitives. Elle vise *exclusivement* à saisir les relations établies à tous niveaux entre les unités du système, sans dévier ni vers la comparaison avec d'autres langues ni vers la tentation d'insérer les faits observés dans des cadres intellectuels extralinguistiques plus ou moins spécieux.

Quête des invariants

La quête des invariants est une autre affaire, qui met en cause des questions diverses. Nous devons examiner successivement la terminologie, la théorie, la méthode, et la nature des invariants.

• Premier point : la terminologie

On parle habituellement d'universaux, mais il existe aussi des caractéristiques communes à certaines langues et non à toutes, qui méritent l'attention tout autant que les universaux. Je préfère donc appeler « invariants » les traits communs à certaines langues ou à toutes les langues, par delà leur diversité.

• Deuxième point : théorie

La quête des invariants n'est-elle pas en contradiction avec le principe de l'arbitraire du signe ? Il me semble qu'on peut résoudre la question en considérant que ce principe, inspiré par l'expérience immédiate de la diversité des langues et posé comme une sorte de garde-fou contre le recours très habituel, mais fallacieux, aux notions grammaticales traditionnelles, n'interdit pas de chercher des caractéristiques communes à certaines langues ou à toutes les langues, et même, au contraire, incite à tenter de découvrir, par une recherche empirique en profondeur, des conditionnements plus cachés. Le principe exclut les notions *a priori*, mais non les invariants découverts par une recherche empirique : ils seront reconnus comme des limites de l'arbitraire.

Tous les linguistes qui se veulent typologues s'adonnent effectivement à la quête des invariants. Certains, comme par exemple Croft (2007a : 255), vont jusqu'à voir, dans les universaux, des propriétés de « l'esprit humain ». Je crois plus sage et plus exact de considérer les invariants universels, si l'on en découvre, comme des faits proprement linguistiques, c'est-à-dire des propriétés du langage tel qu'il a été défini

dans la doctrine. Il appartient à d'autres que les linguistes, des psychologues ou des anthropologues, de dire s'ils ont aussi une autre forme de réalité.

On peut, au demeurant, justifier la quête des invariants par le fait que le langage est le propre de l'espèce humaine. Il est le produit de l'évolution naturelle, dont on peut penser qu'elle a laissé des traces dans toutes les langues. Daniel (2011 : 66) écrit fort raisonnablement :

> « *An amazing fact about human languages is how diverse individual languages may be while serving basically the same purpose of human communication. And [...] they all serve this purpose equally well. This suggests that all languages spoken in the world have a common nature. Revealing this common nature might be considered as the highest objective of any study of language.* »

Il est vrai que chaque langue est aussi modelée par son histoire propre, fait d'une immense multitude de circonstances et de hasards, qui lui ont conféré sa spécificité. Chacune est donc en même temps le résultat de l'évolution naturelle et celui d'une histoire particulière. Elle est le fruit à la fois de la nature et de la culture. La culture est source de diversité, la nature doit l'être d'invariance.

• Troisième point : la méthode

Elle consiste à comparer les langues pour en dégager les traits communs et les différences. Ici se pose un problème majeur. Toute comparaison exige une base de comparaison. Quelles bases choisir ? On ne peut utiliser les notions linguistiques, puisqu'elles sont propres à chaque langue. Force est donc de sortir de la linguistique et de recourir à des notions extralinguistiques, donc purement conceptuelles. Autrement dit, on doit ici, à l'inverse de la démarche descriptive, procéder par la voie onomasiologique, des sens aux formes.

J'ai appelé de telles notions servant de bases de comparaison « cadres conceptuels intuitifs » (CCI), en anglais *intuitive conceptual frameworks* (ICFS). Ils sont en effet intuitifs, car choisis librement par le linguiste guidé par son intuition, elle-même nourrie par son expérience professionnelle et par son sentiment du domaine en question. J'ai exposé cette méthode à plusieurs reprises, notamment dans un livre (Lazard, 2006a : 118-142) et des articles (Lazard, 2002 : 147-148 ; 2006b : 17-20 ; 2012b : 249-250 ; 2015a : thèse 27). C'est dans un compte rendu de mon livre que Haspelmath (2008) a pris conscience de sa nécessité. Voici ce qu'il en dit à propos d'un passage du livre, sur la transitivité :

> « *Ultimately all these generalizations about transitivity are based on the concept of prototypical action, and this concept has no other foundation than the linguist's intuitive feeling that it might be useful for comparison (as it turns out to be). When I first heard this idea, it struck me as rather strange, especially in the*

> *context of an approach that tries to make linguistics more rigorous (or "scientific", cf. Lazard, 1999). However, once one recognizes that comparison cannot be based on categories, Lazard's view of the tertia comparationis becomes cogent.* » (Haspelmath, 2008 : 307)

Ces remarques, suivies d'un ou deux articles du même auteur, ont été le point de départ d'une série de longues discussions, qui durent encore, sur la question de la comparaison des langues et des moyens d'y procéder[3]. Haspelmath a insisté sur l'idée de notions grammaticales comparatives. Idée acceptable évidemment, mais trop restrictive. En effet, il n'y a pas lieu de limiter le choix des CCI au domaine grammatical : toute espèce de notions peut faire l'affaire. J'ai, justement, utilisé celle d'action prototypique dans la définition, mentionnée ci-dessus, de la transitivité (Lazard, 2002 : 149-150 ; 2011 : 21-23 ; 2015b).

Il importe cependant que deux conditions soient respectées. L'une est que la notion choisie comme CCI soit *définie* nettement et sans ambiguïté, l'autre que les langues soumises à la comparaison aient été préalablement décrites comme des *systèmes*, dont les catégories sont clairement identifiées, de sorte qu'on peut les situer par rapport à la notion prise comme CCI pour former une *carte sémantique* faisant apparaître les différences et les convergences entre les langues.

• La nature des invariants

Il faut d'abord régler le sort des catégories grammaticales traditionnelles, telles que sujet, objet, adjectif, accusatif, etc. Elles sont issues de l'effort des grammairiens de l'Antiquité, nos ancêtres, appliquant leur attention au grec ancien et au latin. Ce sont de belles découvertes, mais nous connaissons aujourd'hui, en bon nombre, des langues très différentes du grec et du latin qui font douter sérieusement de l'universalité de ces catégories anciennes. Je crois pour ma part qu'elles ne sont ni totalement vaines ni parfaitement appropriées à la description des langues telle qu'on l'entend aujourd'hui. Je suis porté à penser qu'elles constituent une approximation assez grossière de réalités plus profondes qui restent à découvrir.

3. Je ne crois pas que, au cours de ces discussions, il soit jamais fait mention de ce que j'ai écrit à ce sujet, pour la raison que ces écrits sont en français. Bon exemple de la pratique courante du courant dominant, elle-même conséquence de l'impérialisme anglophonique : ce qui n'est pas en anglais est réputé inexistant. Des découvertes originales énoncées en français (ou en russe, *cf.* la remarque d'Arkadiev, citée plus haut) sont attribuées à l'anglophone qui les a le premier mentionnées. Autre exemple, je crois avoir, le premier, énoncé l'idée de carte sémantique dans deux articles en français (Lazard, 1975 et 1981). Mais la littérature en anglais ne connaît comme initiateur qu'Anderson (1982).

Je crois que la critique des catégories grammaticales traditionnelles est une tâche urgente de la linguistique moderne. Curieusement, les linguistes du courant dominant ne semblent guère s'y intéresser. Certains d'entre eux ont bel et bien montré que, par exemple, les notions en usage dans la description de la syntaxe de la phrase simple, les *grammatical relations*, comme ils disent, ne sont pas véritablement universelles et qu'on ne peut décrire cette syntaxe que dans les termes de chaque langue. Ce n'est pas par hasard qu'il n'existe de la notion de sujet aucune définition qui soit communément acceptée, ce qui n'empêche pas qu'il n'y a guère de description qui ne fasse mention d'un « sujet », avec toutes les particularités qu'on voudra. Cela ne signifie-t-il pas qu'il existe, d'une langue à l'autre, quelque chose de commun entre tous ces « sujets » différents ? Il ne semble pas qu'on se soit vraiment occupé d'identifier ce « quelque chose ».

J'ai eu l'occasion de m'intéresser à la question. En considérant l'inventaire, riche, mais variable selon les langues, des propriétés dites « subjectales », je me suis aperçu qu'il se divise dans certains cas entre deux des termes de la proposition et que le partage s'opère, de manière plus ou moins semblable, dans deux circonstances différentes : d'une part dans certains types de langues (ergatives et de « type philippin ») et d'autre part dans les constructions dites affectives ou expérientielles (dans des langues quelconques). On en conclut que la notion traditionnelle de sujet cumule en réalité deux fonctions différentes, que j'ai nommées « sujet de prédication » et « sujet de référence » (voir Lazard, 1994 : 123 ; 1998a : 119 ; 2015b).

Cette découverte n'est encore qu'une hypothèse : elle devra être mise à l'épreuve au moyen d'enquêtes extensives et approfondies, qui ne pourront guère être que collectives. En outre, elle n'est sans doute pas le fin mot de l'histoire, car il y a encore à faire, mais, si elle se vérifie, c'est assurément un progrès, car les notions de sujet de prédication et de sujet de référence sont plus fines que celle de sujet tout court. On peut concevoir une procédure analogue dans d'autres cas. On découvrira ainsi des réalités cachées sous d'autres notions traditionnelles, qui à la fois les reflètent et les masquent. C'est notamment l'objet de l'hypothèse déjà mentionnée sur le contenu de la notion de transitivité (Lazard, 2002 ; 2011 et 2015b).

• Du domaine lexical à la grammaire

Voyons maintenant le cas général, qui se situe aussi bien dans le domaine lexical que dans celui de la grammaire. Les linguistes du courant dominant s'efforcent souvent, me semble-t-il, de démontrer l'existence d'universaux ayant la forme d'une relation entre deux catégories : si une langue a une catégorie P, elle a aussi une catégorie Q. On peut être sceptique sur la possibilité de découvrir de tels invariants

autres que très approximatifs, pour la bonne raison qu'elle implique l'existence de catégories interlangues. S'il est vrai, comme il découle de notre théorie et comme il est admis aussi par de bons linguistes du courant dominant, que de telles catégories n'existent pas, la recherche est viciée dans son principe.

Je crois que les invariants les plus probables doivent plutôt avoir la forme d'une *corrélation entre une certaine configuration formelle et une certaine région de l'espace sémantique universel*. Le marquage différentiel de l'objet en est un bon exemple. Il est abondamment attesté dans des langues de différents types et on en connaît les modalités. Il se manifeste à travers de nombreuses variations. Variations de formes : la marque peut être un cas, une préposition, une postposition ou autre chose. Variations sémantiques : le corrélat peut être la définitude ou l'humanitude ; d'autres facteurs aussi interviennent parfois. En sus, la ligne de démarcation entre objets marqués et objets non marqués se situe à des niveaux variables d'une hiérarchie. Mais il y a une constante, c'est toujours à peu près la même *hiérarchie*, qu'on peut appeler *d'individuation* : elle va des personnes membres de l'interlocution (EGO et TU) aux choses non comptables, en passant par divers degrés d'humanitude, d'animation et de massification. Il y a donc une corrélation entre le jeu (variable) du marquage et le degré (variable) d'individuation.

Cet exemple est encore imparfait à plusieurs égards. D'abord, à ma connaissance, l'hypothèse n'a pas été vérifiée systématiquement au moyen d'une enquête détaillée sur la base d'un échantillon approprié de langues diverses. Ensuite, elle suppose qu'on dispose d'une définition interlangue objective de la notion d'objet, ce qui, je crois, n'est pas encore le cas (*cf.* Lazard, 2003 et 2014). En outre, le marquage différentiel de l'objet n'est pas universel, il n'existe que dans certaines langues, et il faudrait savoir dans quelles conditions il se produit, ce qui demande une recherche particulière. Cependant, s'il est confirmé, comme il me paraît probable, il constitue un cas typique d'invariance. Cette invariance est une limitation de l'arbitraire du signe, puisqu'elle n'est pas autre chose qu'une relation de détermination entre un fait de forme et un fait de pensée.

Des relations du même genre doivent pouvoir être démontrées dans d'autres domaines fondamentaux de la structure des langues. C'est, pourquoi pas, le cas de l'opposition entre nom et verbe, qui est probablement universelle, mais a une extension et des formes diverses selon les langues (*cf.* notamment Lazard, 2012c). On sait bien que le nom a une affinité avec l'idée d'objets permanents ou durables et le verbe avec celle de procès transitoires. Mais l'affinité est une notion vague. Il doit être possible de préciser les relations par une comparaison systématique des formes que

prend l'opposition dans les langues les plus diverses et d'en tracer un tableau qui ferait apparaître avec précision la nature profonde de l'invariance.

Autre domaine qui se prêtera bien aussi à des travaux du même genre : l'aspect. Je crois que, comme l'a vu notamment Cohen (1989), le système aspectuel de toutes les langues comporte en son centre l'opposition entre le procès conçu comme un bloc et le procès en cours, opposition souvent dite, plutôt malheureusement, en français, d'accompli à inaccompli et, en anglais, de *perfective* à *imperfective*, et que j'aimerais dénommer opposition entre « compact » et « cursif ». Ici encore, les variations d'une langue à l'autre sont nombreuses et l'opposition centrale se diversifie et s'enrichit de nuances telles que progressif, parfait, etc. On doit pouvoir, en comparant tous ces systèmes, peut-être sur la base d'un CCI fait de ces notions de compact et de cursif, dresser le tableau des variations et préciser l'invariance.

Autre exemple encore. J'ai eu l'occasion de faire une très sommaire typologie de l'expression de l'irréel (ou contrefactuel) dans une trentaine de langues (Lazard, 1998b et 2006c). Il m'est apparu que, dans la plupart des cas, cette notion est exprimée au moyen de la combinaison d'un morphème de passé avec un morphème de futur : le conditionnel français n'est pas autre chose. Ici encore, on doit pouvoir facilement dresser un tableau du jeu de l'invariance et des variations.

Toutes ces hypothèses sont en somme assez proches de *sentiments* que ressentent beaucoup de linguistes. Mais il reste à dépasser le niveau des sentiments et à bâtir les *démonstrations*, sans doute sous la forme d'entreprises collectives rigoureusement programmées et soigneusement coordonnées.

Conclusion

Je m'arrête ici et je conclus. L'idée centrale de cet exposé est que la linguistique descriptive et comparative, c'est-à-dire la typologie, peut et doit devenir plus rigoureuse grâce au fondement théorique que lui fournit la tradition saussurienne. Une telle linguistique est supérieure à celle qui est aujourd'hui pratiquée majoritairement par le courant dominant, qui souffre de faiblesses théoriques (*cf.* Lazard, 2006a et articles publiés pour la plupart dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris [BSL]* depuis près d'une vingtaine d'années). Il importe de prendre conscience de cette supériorité, de l'affirmer sans timidité et de critiquer la production courante chaque fois qu'il y a lieu, car *nous pouvons mieux faire*, je le pense depuis longtemps.

Bibliographie

Actances 1-12, 1984-2003 (http://lacito.vjf.cnrs.fr/actances).

ANDERSON Lloyd, 1982. The 'perfect' as a universal and as a language-specific category, *in* P. J. Hopper (ed.), *Tense-Aspect Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam, Benjamins, pp. 227-264.

ARKADIEV Peter, 2016. Compte rendu de OHLT (The Oxford Handbook of linguistic typology), *Linguistic Typology* 20, pp. 179-195.

BACHELARD Gaston, 1986. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.

BENVENISTE Émile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard [= *PLG I*].

—, 1974. Problèmes de linguistique générale II, Paris, Gallimard [= PLG II].

COHEN David, 1989. *L'aspect*, Paris, PUF.

CROFT William, 2007a. Typology and linguistic theory in the past decade. A personal view, *Linguistic Typology*, pp. 79-91.

—, 2007b. Construction Grammar, *in* D. Geeraets and H. Cuykens (eds), *Oxford Handbook of Cognitive Grammar*, Oxford, Oxford University Press, pp. 463-508.

DANIEL Michael, 2011. Linguistic typology and the study of language, *in* J. J. Song (ed.), *The Oxford Handbook of Linguistic Typology*, Oxford, Oxford University Press, pp. 43-68.

FEUILLET Jack (éd.), 1998. *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter.

GRANGER Gilles Gaston, 1971. Langue et système formel, *Langages* 21, pp. 71-87.

—, 1979. *Langage et épistémologie*, Paris, Klincksieck.

—, 1992. *La vérification*, Paris, Odile Jacob.

—, 2003. *Philosophie, langage, science*, Paris, EDO Sciences.

HASPELMATH Martin, 2008. Compte rendu de Lazard 2006a, *Linguistic Typology* 12, pp. 303-310.

HAUDRICOURT André-Georges, 1959. Méthode scientifique et linguistique structurale, *L'année sociologique* 159, pp. 31-58.

LAZARD Gilbert, 1975. La catégorie de l'éventuel, *in Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Paris, Société de linguistique, pp. 347-358 [Repris dans *ETLG I*].

—, 1981. La quête des universaux sémantiques en linguistique, *Actes sémiotiques. Bulletin* 19, Paris, Groupe de recherches sémio-linguistiques de l'EHESS, pp. 26-37 [Repris dans *ETLG I*].

—, 1994. *L'actance*, Paris, PUF.

—, 1997. Benveniste et la syntaxe générale, *in* C. Normand et M. Arrivé (éds), *Émile Benveniste vingt ans après,* Numéro spécial de *LINX*, Nanterre, pp. 95-106 [Repris dans *ETLG II*].

—, 1998a. *Actancy*, Berlin, Mouton de Gruyter ; traduction de *L'actance*.

—, 1998b. L'expression de l'irréel : essai de typologie, *in* L. Kulikov and H. Vater (eds), *Typology of Verbal Categories*, Papers presented to V.P. Nedjalkov, Tübingen, Niemeyer, pp. 237-247 [Repris dans *ETLG I*].

—, 1999, La linguistique est-elle une science ?, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris [BSL]* 94, 1, pp. 67-112.

—, 2001. Études de linguistique générale. Typologie grammaticale, Leuven-Paris, Peeters [= ETLG I].

—, 2002. Transitivity revisited as an example of a more strict approach in typolinguistic research, *Folia Linguistica* 36, pp. 141-190 [Repris dans *ETLG II*].

—, 2003. What is an object in a cross-linguistic perspective, *in* G. Fiorentino (ed.), *Romance Objects*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 1-16.

—, 2006a. La quête des invariants interlangues. La linguistique est-elle une science ?, Paris, Champion.

—, 2006b. Qu'est-ce qu'une langue ?, *BSL* 101, 1, pp. 1-28 [repris dans *ETLG II*].

—, 2006c. More on counterfactuality, and on categories in general, *Linguistic Typology* 10, pp. 61-66.

—, 2009. Pour une linguistique pure, *BSL* 104, 1, pp. 1-16 [Repris dans *ETLG II*].

—, 2010. À propos de Saussure, de quelques articles récents et d'une singulière ignorance, *BSL* 105, 1, pp. 35-48 [Repris dans *ETLG II*].

—, 2011. Vers une science des langues. Un exemple : la transitivité, *Faits de langues* 38, pp. 17-27.

—, 2012a. Études de linguistique générale II : la linguistique pure, Leuven-Paris, Peeters [ETLG II].

—, 2012b. The case for Pure Linguistics, *Studies in Language* 36, pp. 241-259.

—, 2012c. Typologie abstraite de la relation nom-verbe, *in* M. Van Peteghem *et al.* (éds), *Le verbe en verve*, hommage à Dominique Willems, Gent, Academia Press, pp. 393-399.

—, 2013. Réflexions séculaires, *La linguistique* 49, pp. 49-65.

—, 2014. Considérations insolites sur les avatars de la linguistique, *BSL* 109, 1, pp. 89-120.

—, 2015a. Thèses pour la linguistique pure, *BSL* 110, 1, pp. 445-459.

—, 2015b. Two possible universals : The major biactant construction; the twofold notion of subject, *Linguistic Typology* 19, pp. 111-130.

—, 2016. Un dernier mot à propos de Ferdinand de Saussure, *BSL* 111, 1, pp. 1-14.

LAZARD Gilbert et Claire MOYSE-FAURIE (éds), 2005. *Linguistique typologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

MEILLET Antoine, 1902. Études sur l'étymologie et le vocalisme du vieux-slave, Paris, Bouillon.

PARIS Catherine (éd.), 1979. *Relations prédicat-actant(s),* 2 vol., Paris, SELAF, LACITO-Documents Eurasie 2 et 3.

SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1960]. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot [*CLG*].

—, 2002. *Écrits de linguistique générale*, édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard [= *ELG*].

SONG Jae Jung (ed.), 2011. *Oxford Handbook of Typological Linguistics,* Oxford, Oxford University Press.

La typologie, science du langage par excellence

Résumé

La typologie est de deux manières science du langage par excellence, d'une part, par son objectif le plus élevé, qui est la découverte des lois de la structuration des langues et, d'autre part, par le fait qu'elle dispose des moyens indispensables pour mener cette recherche selon des méthodes rigoureuses. Après un bref rappel de la typologie en France depuis quarante ans, nous exposerons d'abord sa base théorique inspirée de la pensée de Ferdinand de Saussure, puis les règles qui en découlent et s'imposent aux linguistes dans ses deux parties : la description des langues, la quête des invariants interlangues. Nous rappellerons que la démarche de Saussure est analogue à celle des fondateurs des sciences expérimentales et que la langue, telle qu'il la définit, est analogue aux objets de ces sciences. Nous en déduisons que, conçue sur cette base, la typologie a vocation à devenir une vraie science et qu'elle est, comme telle, supérieure à la pratique courante des membres du courant dominant à l'échelle internationale. Il est souhaitable que s'engagent sur ces questions épistémologiques des débats au plus haut niveau.

Mots-clés : base théorique, description, épistémologie, invariants, Saussure, science, typologie, universaux

Typology, the science of language par excellence

Abstract

Typology is in two ways the science of language par excellence: firstly because its highest aim is to discover laws of the structures of languages, and secondly because it has the necessary means for achieving that task with rigorous methods. After a brief overview of typological research in France over the past forty years, this article presents first the theoretical basis of typology as inspired by the Saussurean doctrine, then the rules derived from that basis which should be followed by linguists, in its two parts: language description and the search for invariants. It is recalled that Saussure's approach to linguistics is analogous to the approach of the founders of the natural sciences, and that a language (la langue) as defined by him is analogous to the objects of those sciences. It follows that typology thus conceived stands a chance of becoming a real science, and as such is superior to the current practice of the international mainstream. In-depth discussions on these epistemological questions would be highly desirable.

Keywords: *description, epistemology, invariants, Saussure, science, theoretical basis, typology, universals*

Présentation des auteurs

Serge BAHUCHET est professeur d'ethnobiologie au MNHN, où il a créé et dirigé l'UMR interdisciplinaire « Éco-anthropologie et ethnobiologie » de 1999 à 2016. Ethnoécologue, il a consacré une grande partie de sa carrière à l'étude des sociétés forestières d'Afrique centrale, et en premier lieu les chasseurs-cueilleurs « pygmées », auxquels il a consacré sa thèse de 3e cycle (1982) puis sa thèse d'État (1989) ; il est le co-éditeur de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* en 16 volumes. Spécialisé sur les sociétés des forêts tropicales, ses recherches prennent en compte les connaissances ethno-naturalistes, les stratégies de subsistance, la culture matérielle et les techniques, sur une base comparative prenant en compte les interactions entre populations. Il a été membre du LACITO de 1979 à 1999 et, actuellement, il s'implique dans la rénovation du musée de l'Homme et particulièrement le développement de ses collections.

Laurent BESACIER est professeur à l'université Grenoble Alpes. Il dirige l'équipe GETALP (traitement automatique du langage naturel) du laboratoire d'Informatique de Grenoble. Ses activités de recherche concernent aussi bien le traitement de la parole (reconnaissance automatique de la parole, documentation des langues orales assistée par la machine) que le traitement de l'écrit (traduction automatique). Laurent Besacier a été membre junior de l'IUF (2012-2017) et est actuellement titulaire de la chaire *AI and Language* de l'institut d'intelligence artificielle grenoblois MIAI.

Juliette BLEVINS est *Presidential Professor* de linguistique à l'université de la ville de New York (CUNY - Graduate Center) et était auparavant *Senior scientist* au *Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology*. Ses principaux centres de recherche concernent les modèles sonores et les changements phonétiques, en particulier la typologie phonologique, comme le montre son livre, *Evolutionary Phonology* (2004), qui a récemment abouti à *Advances in Proto-Basque Reconstruction with Evidence for the Proto-Indo-European-Euskarian Hypothesis* (2018).

Luc BOUQUIAUX (1934-2019) commença une carrière de linguiste de terrain au Nigeria, chez les Birom, objets de son doctorat d'État. Comme Jacqueline M.C. Thomas, dont il fut sa vie durant le compagnon, il travailla ensuite essentiellement sur des langues de RCA tant oubanguiennes que bantoues, sango, monzombo, mbati dans

I. Leblic et L. Souag éds, 2020, *Du terrain à la théorie. Les 40 ans du LACITO*, Villejuif, LACITO-Publications, Hors série 1, pp. 433-440

la même perspective ethnolinguistique qu'elle. Il participa à la création du LACITO, dont il fut co-directeur pendant plusieurs années, et de la SELAF, société savante qui deviendra vite essentiellement une maison d'éditions et pour laquelle, excellent pédagogue, minutieux, il supervisa la publication de quelque 300 ouvrages. Directeur de recherche au CNRS, son esprit critique, acéré envers les dirigeants de la recherche, l'a sans doute privé des reconnaissances officielles qu'il était en droit d'attendre, mais il était reconnu et apprécié par ses pairs et par ses élèves, assurant même un moment, simultanément, la présidence de la Société de linguistique de Paris et de la Société internationale de linguistique fonctionnelle. Il avait organisé la tenue d'un colloque majeur sur l'expansion bantoue, qu'il a édité, ainsi qu'une méthode de description des langues à tradition orale en trois volumes, qui a influencé des générations de chercheurs. Sa bibliographie considérable compte plus de cent titres.

Gladys CAMACHO RIOS est une linguiste de terrain locutrice native du Quechua parlé au sud de la Bolivie. Sa recherche consiste à décrire sa langue natale, en particulier la phonologie et la morphologie. Pour sa thèse de doctorat, sa recherche s'est concentre sur la sémantique de la morphologie verbale en Quechua, avec des données d'un corpus parlé recueillies auprès de monolingues. Elle est également engagée dans la revitalisation de la langue. Elle est une auteure publiée en quechua et a fondé la « Linguistics Summer School Bolivia » qui offre une formation à la linguistique aux locuteurs de langues autochtones en Bolivie.

Sophie CHAVE-DARTOEN (MCF-HDR) est enseignante-chercheure à la faculté d'anthropologie sociale et culturelle de l'université de Bordeaux, membre de l'UMR 5318 Passages et directrice du musée d'ethnographie de l'université de Bordeaux. Titulaire d'un diplôme de recherche à l'École du Louvre et d'une thèse de doctorat en ethnologie (EHESS), elle travaille, partant d'un terrain polynésien et dans une visée comparative, sur les relations entre organisation sociale, système rituel, phénomènes cognitifs et théories locales de l'action.

Haley DE KORNE est maître de conférences (*Førsteamanuensis*) à l'Institut des études linguistiques et scandinaves à l'université d'Oslo, Norvège. Elle est membre du centre d'investigation *Multilingualism in Society across the Lifespan* qui fait partie des centres d'excellence du Conseil norvégien de la recherche (projet 223265). Elle travaille de manière interdisciplinaire au croisement de la linguistique appliquée, de l'éducation et de l'anthropologie.

Alain EPELBOIN est médecin et ethnologue, africaniste (Sénégal, Dakar, Afrique centrale...), vidéaste, chargé de recherche au CNRS au MNHN. Il est spécialisé dans les domaines de l'anthropologie du corps, de la santé, de la maladie, du malheur et du « guérissage ». Il consacre une partie de son temps à la muséologie pour des amulettes et objets magiques collectés depuis 1985 dans la décharge à ordures de Dakar-Pikine au Sénégal auxquels plusieurs expositions ont été consacrées. Rédacteur en chef du *Bulletin de la Société de pathologie exotique*, il intervient en ethnopsychomédecine dans divers services hospitaliers parisiens.

Laurent FONTAINE, anthropologue linguiste, étudie depuis 1997 en Amazonie colombienne les pratiques sociales et langagières des Indiens yucuna et tanimuca – dont les langues respectives appartiennent aux familles linguistiques arawak et tucano – et en relations d'alliance exogamiques. Les actes verbaux et non verbaux sont analysés au moyen d'une approche holiste tenant compte des règles institutionnelles de chaque type de contexte et en examinant séquentiellement comment elles se manifestent explicitement ou implicitement dans chaque genre de parole (mythe, conversation, dialogue cérémoniel, incantation).

Susanne FÜRNISS est ethnomusicologue, directrice de decherche au CNRS. Spécialiste de musiques pygmées, elle a consacré ses recherches notamment aux Aka de Centrafrique et aux Baka du Cameroun, ainsi qu'à d'autres cultures musicales du Sud-Cameroun. Un accent particulier est mis sur l'étude d'enregistrements historiques. En collaboration avec des collègues de l'université Omar Bongo de Libreville (Gabon), elle est responsable du programme interdisciplinaire NGI – « Diffusion et évolution d'une pratique rituelle en Afrique centrale ».

Élodie GAUTHIER a obtenu son doctorat en mars 2018. À travers une approche pluridisciplinaire, elle s'est attachée à développer et utiliser des solutions de reconnaissance automatique de la parole pour les mettre au service des linguistes de terrain afin de les aider dans leur travail de documentation et de description. C'est durant ces travaux qu'elle a aussi développé LIG-AIKUMA, afin de mener des collectes sur le terrain. Les données récoltées sont directement réutilisables pour de réaliser de la transcription automatique à l'aide d'un système de reconnaissance de la parole (l'enregistrement audio est sauvegardé dans un format approprié) et sont aussi directement utilisables avec un logiciel comme Elan, dans lequel les plages de transcriptions sont directement segmentées par rapport aux enregistrements réalisés à l'aide des modes *Respeaking/Traduction*.

Françoise GRENAND est anthropologue, directeure de recherche émérite du CNRS. Ses terrains de recherche principaux se situent en Amazonie brésilienne et en Guyane française. Ses champs d'activité de recherche recouvrent la tradition orale, la lexicographie et la « dictionnairique ». Dans le domaine du transfert de connaissances, elle a réalisé un enseignement adapté aux populations sylvicoles amérindiennes de Guyane et effectué un appui au parc amazonien de Guyane dans le cadre de la prise en compte de la littérature orale amérindienne dans l'école de la République.

Françoise GUÉRIN est maître de conférences en linguistique générale à la faculté de Lettres de l'université Paris-Sorbonne. Elle travaille sur les langues du Caucase et, plus particulièrement, sur la description, l'analyse et la documentation de l'ingouche et du tchétchène dans une approche résolument fonctionnaliste. Elle est membre du laboratoire LACITO-CNRS et son intégration a permis de faire revivre l'aire Caucase.

Samia KHICANE est docteure en anthropologie, rattachée au LACITO (UMR 7107). Ses recherches portent sur les injures féminines en Kabylie (Algérie). Après sa thèse de doctorat (université Paris3, 2018) : Ethnographie des conflits domestiques en Kabylie : injures, commérages, malédictions, elle a publié deux articles : « Modalités canoniques de l'injure en Kabylie : transgressions langagières et frontières symboliques » en 2018 (*in* Sandra Bornand et Jean Derive (éds), *Parler juste. Les canons du discours et la langue,* Paris, Kathala) et « La malédiction : pouvoir de faibles ou redoutable pouvoir ? » en 2020 dans les *Cahiers de littérature orale* 86.

Ekkehard KOENIG est professeur émérite à l'université libre de Berlin et professeur honoraire à l'université de Fribourg-en-Breigau. Il a dirigé plusieurs projets de recherche en typologie, internationaux (« Typologie des Langues d'Europe ») et nationaux (« *Intensifiers and Reflexivity, Reciprocal constructions* »). Ses principaux domaines de publication concernent la linguistique comparative, la structure de l'anglais et des autres langues germaniques, la typologie, la sémantique et la grammaticalisation.

Gilbert LAZARD (1920-2018) a eu un très riche parcours institutionnel, d'abord comme attaché de recherches au CNRS, puis comme enseignant, à l'INALCO, à la Faculté des lettres de Paris, à l'université de la Sorbonne nouvelle et enfin à l'École pratique des hautes études. Outre son excellente connaissance du persan, classique et contemporain, et de la dialectologie iranienne, G. Lazard a consacré de nombreuses études à la linguistique générale et à la typologie, en particulier sur l'actance et la

valence verbale, dans le cadre d'un groupe de recherche du CNRS (le RIVALC) et d'EUROTYP. Disciple de Saussure, il préconisait une description des langues à travers une approche sémasiologique, réservant l'approche onomasiologique aux études typologiques et à la recherche d'invariants, à partir de concepts intuitifs arbitrairement choisis par le linguiste. Il était membre de l'Institut à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Isabelle LEBLIC, anthropologue, directeure de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie (anthropologie maritime, parenté, adoption...) , elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnosciences et en anthropologie linguistique. C'est à ce titre qu'elle proposa l'organisation des *40 ans du LACITO* et réalisa à cette occasion, avec Franck Guillemain, un petit film sur Jacqueline M.C. Thomas : *Jacqueline M.C. Thomas, une vie consacrée à la recherche au LACITO* (https://www.canal-u.tv/video/cnrsups2259/jacquelinemcthomasunevieconsacreealarechercheaulacito.25435). Bertrand Masquelier et elle animent depuis plusieurs années des séminaires de recherche et de formation doctorale en anthropologie linguistique, sur la Nomination, puis sur la Métaphore et, enfin, sur les jeux de langage actuellement en cours (https://lacito.vjf.cnrs.fr/themes/jeux-langage.htm).

Jean Léo LÉONARD travaille sur la dialectologie générale et l'étude interdisciplinaire du contexte anthropologique de la diversité typologique des langues. Il a développé, depuis sa thèse sur la variation dialectale dans l'île de Noirmoutier (1991), la variante « toulousaine » de l'ethnolinguistique (Dinguirard, Séguy, Fossat) : une approche de la variation dialectale et géolinguistique sensible à l'écologie des interactions et des pressions sociolinguistiques que connaissent les langues, à travers la trame de leurs réseaux dialectaux. Le terrain mazatec (2010-2016) et le projet IUF MAmP, dont l'ALMaz est l'une des composantes, correspondent à la dimension la plus convergente de ses recherches avec l'horizon théorique et empirique du LACITO.

Bertrand MASQUELIER, titulaire d'un PhD de l'université de Pennsylvanie (Philadelphie, USA, 1978), est membre du LACITO depuis 1989 et maître de conférences à l'université de Picardie Jules Verne (1994-2012), après des années de recherche et d'enseignement aux États Unis (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, et Tulane Univ., New Orleans). Ses recherches ethnographiques ont porté sur l'économie politique des usages de la parole dans la vallée de la Metchum des

Bamenda Grassfields (Cameroun) ; puis, à partir de 2001, sur les pratiques langagières carnavalesques à Trinité-et-Tobago, dans les Caraïbes, et les performances scéniques du théâtre de rue en France. Spécialisé dans l'anthropologie de l'interlocution, il a consacré de nombreuses études aux questions de performativité et de pragmatique, notamment dans l'espace caribéen.

Yves MOÑINO est ethnolinguiste de terrain, retraité du LLACAN du CNRS, membre du LACITO de 1976 à 1993, membre associé du LACITO de 1993 à 2012, docteur d'État de Paris 5, spécialiste de langues de RCA, du Cameroun et des deux Congo, ainsi que d'un créole espagnol de Colombie dont il analyse l'importance des héritages espagnols et congolais, et des innovations liées à la culture caraïbe. Il a publié huit livres et une soixantaine d'articles.

Claire MOYSE-FAURIE est chercheure émérite au laboratoire LACITO-CNRS. Ses principales publications portent sur la description de langues kanak et polynésiennes, la documentation de langues en danger (recueil de tradition orale) et la typologie (catégorisation, réfléchi et réciproque, valence verbale et grammaticalisation).

Åshild NÆSS est professeur de linguistique à l'université d'Oslo. Depuis 1998, elle mène des recherches de terrain sur les langues des îles Reef dans le sud-ouest du Pacifique et a notamment publié une grammaire du vaeakau-taumako (2011, co-écrite avec Even Hovdhaugen) et un dictionnaire de l'äiwoo (2017). Elle s'est aussi intéressée à diverses caractéristiques grammaticales de ces deux langues, a étudié les phénomènes de contacts entre elles ainsi que les liens de parenté de l'äiwoo avec les autres langues océaniennes.

Marie-Françoise ROMBI : ethnolinguiste, bantouiste, directeur de recherche CNRS retraitée, attachée honoraire MNHN. Formée aux Langues' O et à l'ÉPHE, par Pierre Alexandre (langues bantu) et Denise Paulme (ethnologie), sa recherche aborde à la fois des aspects linguistiques et des thèmes de la tradition orale, notamment en Afrique orientale dans l'aire swahili (Comores) et en Afrique australe (Mozambique). Elle rejoint le LACITO en 1979 et obtient son doctorat de 3ème cycle en 1981 (*Première approche du parler shimaore de la langue comorienne*). De 1984 à 1986, elle enseigne à l'université de Lyon II, en remplacement de Gilbert Puech. De 1986 à 1992, sous-directeur du LACITO aux côtés de Jacqueline M.C. Thomas, elle exploite ses matériaux et prépare une HDR, soutenue à l'INALCO en 1995 : *Un continuum prédicatif : l'exemple du gbanzili oubanguien (République Centrafricaine)*. De 2002 à 2008 elle enseigne à l'INALCO. Elle rejoint ensuite l'équipe

pluridisciplinaire de Serge Bahuchet au MNHN (Éco-Anthropologie) et participe ainsi à des travaux pour la ré-ouverture du musée de l'Homme en 2015, à divers enseignements, ainsi qu'à l'achèvement, avec Susanne Fürniss, du *Lexique Français-Aka*, le 16e et dernier volume de l'*Encyclopédie des pygmées Aka.*

Paulette ROULON-DOKO est directrice de recherches émérite au CNRS (LLACAN & INALCO), docteure d'État en 1992 et docteure de Linguistique en 1974 à Paris V, spécialiste de la langue et la culture des Gbaya de République Centrafricaine chez qui elle travaille depuis 1970. Elle a publié un dictionnaire Gbaya-français en 2008 (Karthala) et de nombreux articles sur la langue gbaya, la culture matérielle, la tradition orale, en s'attachant particulièrement à l'élaboration du sens de de la symbolique.

Lameen SOUAG, linguiste, chargé de recherche, est entré au LACITO CNRS en 2012. Spécialiste en linguistique historique et description de langues, il travaille sur l'arabe, le berbère, le songhay, et leurs interactions. Il a participé à toutes les opérations de recherche du LACITO en linguistique depuis 2012. C'est en tant que directeur adjoint du LACITO (2015-2018) qu'il a co-organisé les *40 ans.*

Jacqueline M.C. THOMAS (née en 1930) est l'un des fondateurs de l'ethnolinguistique. Sous l'influence d'A-G. Haudricourt, sa recherche est pluridisciplinaire, l'étude de la langue (phonétique, phonologie, syntaxe, recueil de textes et dictionnaire) permettant d'appréhender toutes les facettes d'une société. Stagiaire auprès de Griaule à l'âge de 21 ans, elle devint directeur de recherche du CNRS dès 1970. Ses travaux portent, d'une part sur les méthodes d'enquête et de description des langues et, d'autre part, comme ceux de Luc Bouquiaux, sur des langues de RCA : d'abord le parler ngbaka (qu'elle commence à étudier en 1956 après avoir traversé le Sahara en 2 CV !), objet de ses deux thèses d'État (1963), puis l'encyclopédie des pygmées aka, travail monumental sur une quarantaine d'années qui fédère toute une équipe de chercheurs de disciplines diverses, un des noyaux de la création du LACITO du CNRS et de la SELAF, initialement société savante, mais bien vite maison d'éditions pour quelque 400 volumes.

Prix Volney des cinq Académies, médaille d'argent du CNRS, JMCT a également été décorée de l'ordre national du Mérite et des Palmes académiques. Sa bibliographie comporte plus d'une centaine de publications.

Yvonne TREIS est chargée de recherche au laboratoire LLACAN (Langage, langues et cultures d'Afrique) du CNRS. Elle a obtenu son doctorat en 2008 avec une thèse

sur la phonologie, la morphologie nominale et la prédication non verbale du kambaata (publié par Köppe en 2008). Elle a enseigné et occupé des postes de recherche à l'université de Cologne (Allemagne) et au *Research Centre for Linguistic Typology* de l'université La Trobe en Australie. Ses recherches portent sur la description et la documentation des langues éthiopiennes, la linguistique aréale et anthropologique ainsi que la typologie de l'expression de la comparaison. Elle a effectué un travail de terrain intensif en Éthiopie sur le kambaata, une langue couchitique, et le baskeet, une langue omotique. Depuis 2020, elle est rédactrice en chef de la revue *Linguistique et langues africaines*.

Sylvie VOISIN est spécialiste des langues atlantiques, une famille du phylum Niger-Congo. Linguiste de terrain, ses descriptions s'attachent plus particulièrement aux aspects morphologiques et syntaxiques, ce qui l'a conduit à focaliser ses travaux sur les extensions verbales. Avec Stéphane Robert, elle a codirigé l'ANR Sénélangues qui a rendu possible la production, entre autres, de seize nouvelles descriptions grammaticales et d'un ouvrage collectif sur le système de classification nominale dans les langues atlantiques.

IMPRESSION NUMÉRIQUE PAR F. PAILLART - 80100 ABBEVILLE
D : 16113 - DÉPÔT LÉGAL 4e TRIMESTRE 2020

En 2016, le LACITO a célébré ses 40 ans d'existence en organisant un colloque international qui a réuni des chercheurs curieux de comprendre la diversité linguistique à partir du terrain, autour de trois thèmes : l'ethnolinguistique ou anthropologie linguistique ; la documentation et description des langues ; et la comparaison dans une perspective panchronique et typologique.

En effet, la documentation et la description des langues non écrites ont été au cœur des activités du LACITO depuis sa création, en relation avec des recherches plus larges pour comprendre les langues dans leur contexte culturel. Depuis 1994, le LACITO a joué un rôle pionnier en développant Pangloss, archive publique d'enregistrements sonores, de plus de 130 langues, accompagnées de gloses et de traductions. Ces recherches alimentent la comparaison des langues. Les études comparatives au LACITO ont mis l'accent dès le début sur la diachronie, notamment avec la phonologie panchronique ; et les avancées de la typologie ont ouvert de nouvelles perspectives sur la comparaison synchronique. Dans le même temps, le LACITO est l'un des lieux majeurs dans lequel le champ de l'ethnolinguistique française s'est constitué comme un domaine d'enquêtes et de théorisation. Sa réorientation vers la pragmatique de l'interlocution l'a menée tout naturellement vers l'anthropologie linguistique.

Les langues sont l'émanation des sociétés et de leurs locuteurs – leur histoire, leur culture, et surtout leur vie quotidienne et leur avenir. Cette perspective nourrit notre manière de décrire, de documenter et d'expliquer les langues.

La grande majorité des contributeurs à ce colloque international a souhaité participer à cette publication en nous proposant un chapitre rendant compte de leurs travaux en liaison avec leur intervention.

Vingt contributions ont été retenues et sont ici publiées, avec un avant-propos de Luc Bouquiaux et Jacqueline M.C. Thomas, fondateurs du LACITO. Suivent deux introductions au volume, l'une sur l'anthropologie linguistique de Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier, l'autre sur la linguistique de Lameen Souag. Les auteurs sont, par ordre alphabétique : Serge Bahuchet, Laurent Besacier, Juliette Blevins, Gladys Camacho Rios, Sophie Chave-Dartoen, Alain Epelboin, Laurent Fontaine, Susanne Fürniss, Élodie Gauthier, Françoise Grenand, Françoise Guérin, Samia Khichane, Ekkehard Koenig, Haley De Korne, Gilbert Lazard, Jean Léo Léonard, Bertrand Masquelier, Yves Moñino, Claire Moyse-Faurie, Åshild Næss, Marie-Françoise Rombi, Paulette Roulon-Doko, Yvonne Treis, Sylvie Voisin.

Isabelle Leblic, anthropologue, directeure de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie, elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnosciences et en anthropologie linguistique. C'est à ce titre qu'elle proposa l'organisation des *40 ans du LACITO* et réalisa à cette occasion avec Franck Guillemain un petit film sur Jacqueline M.C. Thomas, *Jacqueline M.C. Thomas, une vie consacrée à la recherche au LACITO* (https://www.canal-u.tv/video/cnrs_ups2259/jacqueline_m_c_thomas_une_vie_consacree_a_la_recherche_au_lacito.25435).

Lameen Souag, linguiste, chargé de recherche, est entré au LACITO CNRS en 2012. Spécialiste de linguistique historique et de la description des langues, il travaille sur l'arabe, le berbère et le songhay, et leurs interactions. Il a participé à toutes les opérations de recherche du LACITO en linguistique depuis 2012. C'est au titre de directeur adjoint du LACITO (2015-2018) qu'il a co-organisé les *40 ans*.

ISBN : 978-2-490768-00-4

9 782490 768004

Couverture : conception I. Leblic à partir de la couverture du programme 2016 (Silvia Esteban, service communication, CNRS Villejuif) avec, en bandeau, des photos de l'exposition *40 ans* (E. Adamou, L. Fontaine, E. Laurent, I. Leblic, B. Masquelier, A. Michaud, S. Naïm, V. Randa et L. Souag ; voir *40 photos pour les 40 ans du LACITO*, http://lacito.huma-num.fr)

version électronique disponible sur http://lacito-publications.cnrs.fr